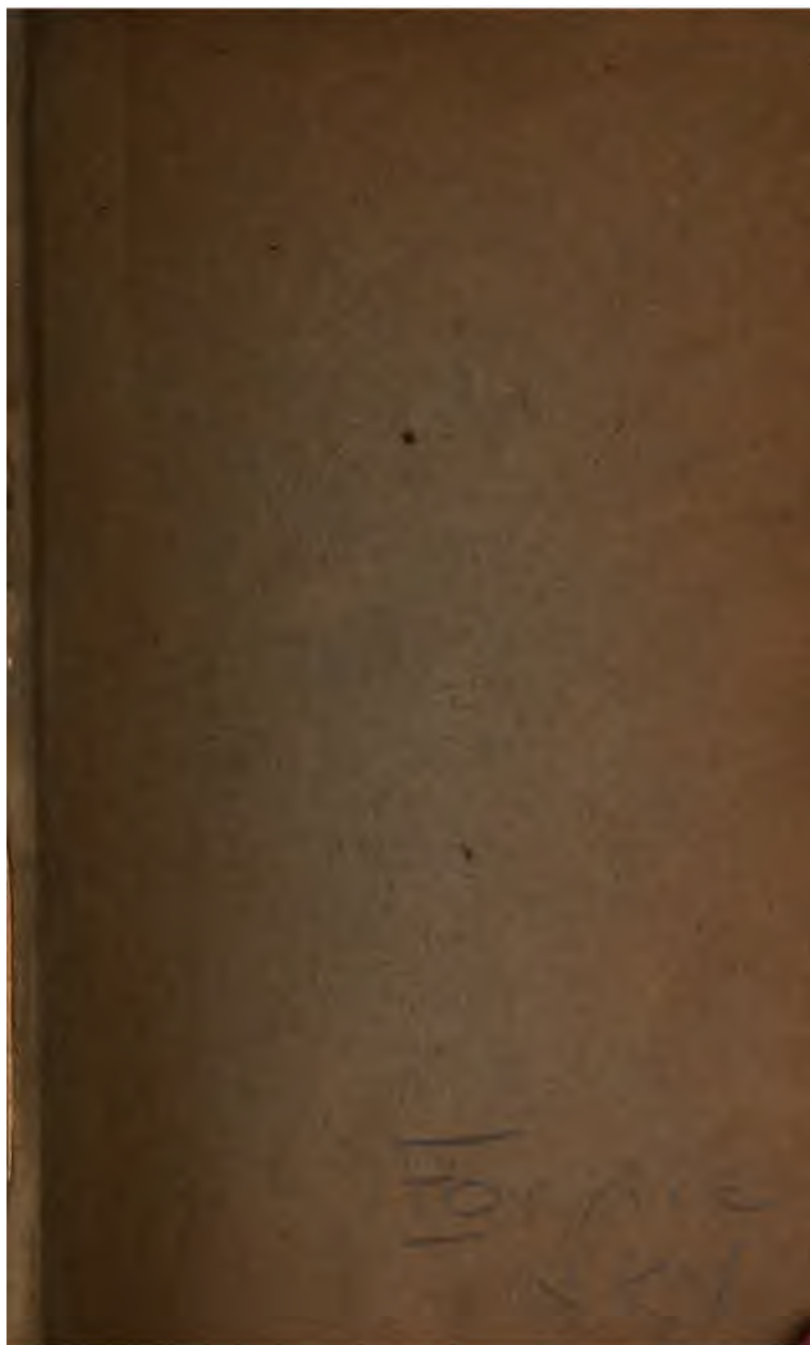



AUCTOR PRETIOSA FACIT



COLLECTION MICHEL LÉVY

LE

COMTE DE SAINT-POL

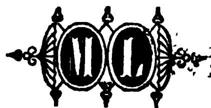
Paris. — Imp. L. Tinterlin et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE COMTE

DE SAINT-POL

PAR

A. DE FORVILLE



PARIS

MICHEL LÉVY FRERES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

PRÉFACE

« Mon Dieu, mon cher Monsieur, me disait un soir, dans un vieux château, une charmante jeune femme, que vous êtes donc monotone avec le bouquin poudreux dans lequel vous êtes enterré depuis une heure? Est-ce que vous ne vous mêlerez pas bientôt à la conversation?

— Je ne demande pas mieux ; de quoi parle-t-on ?

— Je vais vous le dire. Nous sommes en

grande discussion : Gédéon me soutient, en admirant ces jolies vues de Naples et de Venise, que le Lazzaroni est l'être le plus heureux du monde, parce que seul dans la nature il sait goûter les douceurs du *far niente.*

— Et vous n'êtes pas de l'avis de Gédéon?

— Non certes, car je ne comprends pas quel agrément on peut trouver dans un repos qui consiste à rester étendu des heures entières au soleil, comme le lézard sur le bord d'un fossé, et à dormir ainsi sans s'inquiéter de ce qui adviendra au réveil. Qu'en pensez-vous?

— Je pense exactement comme vous ; et de plus, je soutiens, moi, qu'il est un genre de *far niente* infiniment plus délicieux : c'est le repos actif de la vie de château que nous pratiquons si bien chez vous?

— A la bonne heure, voilà un homme aima-ble, il ne s'agit que de l'arracher à ses livres.

— Mon Dieu, je dis ce que je pense. Est-il un plus grand bonheur, quand arrive l'automne avec ses courtes et belles journées, que de se

trouver, comme ici, au milieu d'un cercle d'amis véritables, dans le vaste et confortable salon d'un antique manoir? Voyez plutôt la vie que nous menons? D'abord, le matin, paisiblement couché dans une vieille chambre en ogive, d'où l'on entrevoit les créneaux et les machicoulis des tours et du donjon, comme chacun de nous peut savourer à son aise les romans de Walter-Scott, ou les naïves chroniques de Froissart et de Monstrelet? Puis, quand la cloche fait entendre le signal du déjeuner, avec quel charme nous nous réunissons tous autour de la châtelaine au riant visage. Les journaux, les lettres arrivent; à l'extérieur les chiens font entendre leurs joyeux aboiements; le déjeuner n'est jamais triste. En sortant de table, chacun va où il veut. Charles et Raoul, lorsqu'ils ne sont pas trop paresseux, partent pour la chasse, d'où ils sont sensé rapporter une foule de perdreaux que nous voyons très-rarement. Albert et Léon montent à cheval, et n'oublient pas de nous dire qu'ils ont dompté leurs coursiers rebelles. Gédéon bar-

bouille vos albums, sous le prétexte de dessiner des vues dont la première ressemble à la seconde, qui ressemble à la troisième, et ainsi de suite. James nous fait tout haut la lecture de quelque drame atroce, et se fâche lorsque nous rions. Sous vos jolis doigts le piano résonne. Puis il faut aller faire sa toilette du soir, six heures arrivent si vite ! »

Le dîner est aussi gai que le repas du matin, c'est tout simple, ce sont les mêmes personnes, et chacun a le cœur content. On rentre au salon, la fraîcheur du soir s'est fait sentir, chacun cherche à attraper un petit coin de la vaste cheminée, dont un feu vif et pétillant éclaire l'écusson armorial. Notre bon curé se présente, c'est à qui lui serrera la main; la châtelaine s'informe tout bas avec bonté, des pauvres dont elle l'aide à soulager les infortunes. Mon Dieu, il ne faut pas rougir pour cela, nous savons tous à quoi nous en tenir là-dessus. Chacun va, vient, cause, nous autres jeunes gens, de chasse, de chevaux, de chiens et d'une foule d'autres choses que sou-

vent vous avez bien envie de savoir et que vous ne devez pas entendre. Les vieillards parlent de leurs exploits du temps jadis ; les hommes mûrs, de politique, d'agriculture. Ensuite notre fameux violon accompagne le piano de l'une de vous, Mesdames; ou notre premier talent, notre superbe basse-taille, attaque le duo de la *Favorite*, celui de la *Lucia*. Quelquefois aussi un amateur que je ne nommerai pas, et à qui la nature a donné en partage beaucoup de bonne volonté avec une voix passablement fausse et criarde, commence le moins mal possible une chansonnette comique, et ne tarde pas, selon l'expression favorite du grand Arnal, à désopiler la rate de ses auditeurs. Il faut voir alors comme les bons papas, les bonnes grand'-mères, dont le rôle est de regretter à perpétuité la musique d'autrefois, suspendent un instant le whist sérieux ou le triste boston pour prendre part aux rires de la société... Et quand à tout cela se mêle la comédie ?... lorsqu'il s'agit de choisir une pièce? de distribuer les rôles, de les

apprendre, de songer aux costumes, de répéter, de décorer le théâtre? Oh! alors, c'est un bruit, un mouvement... Voilà, voilà, selon moi, Madame, le véritable et adorable *far niente*....

« Bravo! bravo! vous avez été superbe d'éloquence.

— Le fait est que j'ai été très-beau; mais on apporte le thé, laissez-moi une minute encore avec mon vieux livre...

— Du tout, du tout, et je finirai par ôter la clef de la bibliothèque.

— Vous auriez tort, Madame, car si vous saviez à quoi je m'occupe en ce moment, je suis sûr que, contre vos habitudes, vous m'encourageriez au *bouquinage*.

— Oh! c'est impossible.

— Je vous fais juge,

— Voyons.

— Je lis Monstrelet, vieux chroniqueur...

— Très-ennuyeux, je le sais.

— C'est une erreur, et la preuve, c'est qu'il parle fort souvent de votre magnifique château.

— Bah ! vraiment ! comme j'étais ingrate ; je lui rends mon estime.

— Et moi je veux qu'il devienne tout à fait cher à votre cœur ; pour cela, je songe à profiter de ses naïfs récits pour en composer un roman, un vrai roman. Le titre du premier chapitre sera le nom du vieux castel.

— Approuvé.

— Et je veux, en outre, que la majeure partie de ceux qui sont ici y figurent sous des noms anciens... Qui veut un rôle ?

— Moi... moi... moi !...

— Il y en aura pour tout le monde. Mais laissez-moi causer avec Monstrelet.

— Eh bien ! soit ! nous vous abandonnons à vos bouquins, mais nous critiquerons le roman...

— Tant que vous voudrez !

— C'est convenu... »

LE COMTE DE SAINT-POL

I

LE VIEUX CHATEAU DE RAMBURES

De tous les monuments, de toutes les constructions puissantes élevés par les mains de nos pères, il n'en est pas peut-être qui parlent plus éloquemment à l'imagination et au cœur de nous autres Français, que les vieux châteaux-forts répandus de loin en loin sur le sol antique de notre belle patrie.

Le voyageur, s'il n'est pas artiste, passera souvent froid et insensible à côté des colonnades élégantes d'un temple ancien, ou devant les flèches gothiques et les sombres voûtes d'une cathédrale aux proportions grandioses ; mais, artiste, agriculteur, soldat ou commerçant, il s'arrêtera longtemps sur le seuil d'un vieux

castel, ou au pied de ses ruines. Il cherchera par la pensée et en appelant l'histoire à son aide, à le reconstruire s'il est abattu, à le peupler de ses habitants d'autrefois s'il est encore debout. Il lui semblera voir les ponts-levis s'abaissant pour donner passage aux chevaliers, pages et varlets; il croira entendre le hennissement des chevaux, le cliquetis des armes, les fanfares de guerre. Il interrrogera une à une les pierres des murailles, afin de se rendre compte des attaques qui les auront ébranlées; et lorsque, forcé de s'éloigner, il quittera ces vieilles tours au pied desquelles il était venu rêver, il ne le fera pas sans en emporter un souvenir qui restera toujours gravé dans son cœur.

Que de hameaux, de villages, dont un vieux château, une belle ruine, font toute la fortune !

Pourquoi cette prédilection si grande pour tout ce qui se rattache aux redoutables castels de nos pères? pourquoi? C'est que le peuple de France, industriel ou agricole, a toujours été, avant tout et de tout temps, poëte et guerrier ; c'est que, pour lui, aucune gloire ne vaut la gloire des armes ; aucun bruit ne lui va au cœur comme le bruit des combats ; aucun souvenir ne saurait l'émouvoir comme les souvenirs de guerre.

Le peuple de France, avec ses idées et ses instincts actuels, déteste la tyrannie des temps féodaux ; mais il

ne se rappelle pas sans bonheur et fierté, ces preux qui abandonnaient leurs manoirs pour voler en Palestine, ces chevaliers qui, du haut de leurs vieux donjons, luttaient contre les Anglais, défendant pied à pied l'indépendance du territoire et les prérogatives de leur roi.

Voilà pourquoi, aujourd'hui et toujours, les vieilles tours, les vieux châteaux-forts, sont et seront pour nous des objets de respect et de vénération.

C'est la figure antique du plus ancien peut-être de ces manoirs seigneuriaux, encore debout sur le sol de France, dont nous allons essayer d'analyser les proportions colossales.

La France, en 1430, voyait avec douleur ses plus belles provinces sillonnées par les armées anglaises et bourguignonnes. Paris obéissait encore à nos voisins d'outre-mer, et tout indiquait la continuation d'une guerre désastreuse pour le royaume. Quelques résultats avantageux étaient venus néanmoins, depuis peu, relever les espérances des Français. L'année précédente, Jeanne d'Arc, la jeune fille inspirée, forçant le roi Charles VII à sortir de son inconcevable apathie, l'avait, pour ainsi dire, contraint à se faire sacrer à Reims, et cette démonstration hardie avait mis la joie au cœur de ses nombreux partisans. Philippe, duc de Bourgogne, un des ennemis les plus redoutables du monarque fran-

çais, avait conclu une trève pour les provinces de Picardie, d'Artois et de Champagne, ce qui permettait à Charles de lutter avec plus d'avantage contre les troupes anglaises du duc de Bedfort. Mais cette circonstance, heureuse pour une partie de la France, ne fit que rendre la guerre plus terrible dans les provinces dont nous venons de parler; car les Anglais, voyant qu'elles cherchaient à se soustraire à leur domination, ne négligèrent rien pour les y retenir.

A cette époque, existait aux confins de la Normandie et de la Picardie, sur le plateau du Vimeu, à six lieues de la mer et à une demi-lieue de la délicieuse vallée de la Bresle, entre Abbeville et Blangy, le magnifique et fort castel des sires de Rambures, dont il portait le nom. Construit au dixième siècle pour s'opposer aux excursions des Normands, il formait, avec la petite ville de Gamaches et le fort de Mouchas à l'Ouest, les châteaux de Sénarpont et d'Aumale à l'Est, une ligne de défense dont il est facile de comprendre l'importance militaire, lorsqu'on réfléchit au rôle que jouaient à cette époque les châteaux-forts.

En effet, dans ces temps de droits féodaux, par qui et comment se faisait la guerre? Par les barons, ducs, comtes et chevaliers bannerets, tenant pour tel ou tel souverain et traînant à leur suite leurs gens d'armes,

soudoyers ou vassaux. Les forteresses d'où ces chevaliers partaient pour battre la campagne, où ils rentraient après leurs excursions, où ils se renfermaient en cas de revers, et d'où ils pouvaient impunément braver leurs ennemis, leur assuraient seules la domination du pays environnant. On conçoit donc que les seigneurs qui possédaient une ligne de défense semblable à celle dont nous venons d'expliquer la force, étaient de fait maîtres des lieux qu'elle protégeait, et que la prise des châteaux qui la formaient devait être le but de la plupart des opérations militaires de leurs ennemis. C'est aussi ce qui explique pourquoi la guerre de siége avait alors une importance si grande; importance qu'elle conserva jusqu'au milieu du règne de Louis XIV, où le maréchal de Turenne commença à montrer le parti que l'on pouvait tirer de troupes marchant, campant et manœuvrant pour joindre l'ennemi, sans s'astreindre à s'emparer de villes, forts ou citadelles.

Rambures était donc, au commencement du quinzième siècle, un des châteaux les plus importants du nord du royaume, et par sa position aux confins de deux provinces puissantes, et par sa construction imposante et hardie. Maintenant encore, du reste, il est facile de juger de sa force, car presque seul en France, ses murs épais ont su résister à la main formidable du temps et

aux coups plus destructeurs peut-être des révolutions. Son extérieur a subi peu de changements depuis le jour de sa fondation. Ses quatre grosses tours, reliées par des demi-tours et plongées dans des fossés larges et profonds, n'ont pas laissé échapper de leurs flancs une seule des briques qui ont servi à leur construction. L'œil étonné du voyageur y chercherait vainement la moindre fissure. Deux ponts-levis, situés l'un au Nord, l'autre au Sud, permettent seuls l'entrée du château. A environ quarante pieds du sol, et à quatre-vingts du fond des fossés, règne sur tout le pourtour du vieux manoir, une vaste galerie couverte qui formait une de ses principales défenses. Assez large pour permettre aux défenseurs d'y circuler à l'aise, à l'abri des coups du dehors, les créneaux dont elle est percée du côté de la campagne, donnaient aux archers toute facilité pour décocher leurs flèches, tandis que les ouvertures larges, régulières et bien ménagées des machicoulis, offraient aux assiégés le moyen de renverser les échelles des assiégeants, et de jeter jusqu'au pied des tours, la poix, l'huile bouillante, des matériaux enflammés ou d'énormes pierres.

Çà et là, on voit encore à l'intérieur de cette galerie, et creusées dans la brique, les cavités où l'on entassait ces terribles agents de destruction.

De larges plates-formes surmontent les demi-tours. Au moment du danger, elles se couvraient de chevaliers bardés de fer qui, en attendant l'assaut, venaient braver l'ennemi assez imprudent pour oser s'aventurer à portée de l'arbalète. Quatre charpentes de forme conique, recouvertes par des ardoises, et tellement belles qu'elles ont pu résister aux injures de dix siècles, terminent les quatre tours.

A cette description du vieux castel, ajoutez les sombres voûtes de trois rangées de souterrains, les mille passages secrets, les innombrables cachettes creusées dans des murs dont l'épaisseur, en beaucoup d'endroits, dépasse dix-huit pieds; les escaliers de pierre s'élançant en spirales hardies du fond des caveaux au sommet des tours, puis, au-dessus de toute cette masse imposante qu'il domine, le donjon pentagonal terminé par la chambre étroite du Nain faisant le guet pour donner l'alarme, et vous aurez une idée du château de Rambures.

Du reste, notre récit le fera connaître mieux encore que les descriptions qu'on en pourrait lire.

Grâce au ciel, les propriétaires actuels de ce magnifique témoin des actions de nos pères, loin de chercher à lui ôter son aspect imposant et sa vieille figure des temps anciens, ont, au contraire, tout fait pour lui con-

server, en l'appropriant à leurs besoins, son sublime cachet féodal. Chacun peut le voir encore debout, dans toute sa splendeur, et l'interroger par la pensée sur les grandes choses dont il a été le témoin, auxquelles bien souvent il a donné lieu lui-même.

C'est un de ces souvenirs que nous allons évoquer aujourd'hui.

II

LE SIRE DE RAMBURES

On était à la fin du mois de novembre, la neige tombait à gros flocons. Chassée par le vent d'Ouest, elle fouettait aux vitraux des fenêtres rares et étroites, ménagées dans l'épaisseur des tours du vieux château de Rambures. Sept heures venaient de sonner à l'horloge. C'était le moment du repas du soir pour les châtelains, leurs hôtes et leurs vassaux.

Réunis dans une salle vaste et magnifique, éclairée par un bon feu et quelques torches de résine, ceux qui devaient s'asseoir à la table du noble chevalier, se tenaient debout en silence, écoutant la prière du chapelain et attendant le signal pour prendre leur place accoutumée.

Tout à coup, le son d'un cor retentit jusque sous les voûtes épaisses du vieux castel, et bientôt un bruit semblable lui répond du beffroi.

— « Qui donc peut nous venir à cette heure, dit aussitôt le sire de Rambures; et, s'adressant au page placé derrière lui : Courez, Henri, voyez qui nous est annoncé. Montez vous-même à la tour; puis baissant la voix : Recommandez en passant au chef des archers de ne pas laisser ouvrir les portes sans un ordre formel de ma part. »

En achevant ces mots, il s'était assis au haut bout d'une grande table de chêne massif, ayant à sa droite dame Alix-Pétronelle de Créqui, sa femme, et à sa gauche, mais à quelque distance, une partie des hommes d'armes qui formaient la garnison du château.

— « Ne vous a-t-il pas semblé comme à moi, Alix, avoir reconnu le signal de nos vassaux? Pourtant je ne puis croire que mon écuyer ait eu le temps d'aller jusqu'au fort de Mouchas, où d'ailleurs il devait passer la nuit.

— Je faisais la même réflexion, André, et comme vous je trouve ceci bizarre; mais auriez-vous quelque appréhension?

— Non et oui; non, car le manoir de mes pères est, grâce à Dieu, trop solide et trop bien garni de braves

gens pour craindre une attaque à force ouverte ; oui, car est-il une forteresse qui puisse se vanter d'être à l'abri d'une surprise ou d'une trahison, et les ennemis du roi Charles VII, Anglais ou Bourguignons, sont gens capables d'employer tous les moyens pour arriver à leur but ; la capitulation violée dont votre loyal et malheureux frère a été la victime en est une preuve affreuse ; aussi, vous le voyez, je veille sans cesse.

— Sans doute, vous avez raison, André ; pourtant la guerre paraît chaque jour s'éloigner de ces provinces ; la tranquillité se rétablit ; depuis un mois on n'a entendu parler d'aucun ennemi. Ne pourrai-je donc sortir un peu de ces murs ? Mes faucons ne sauront bientôt plus chasser.

— Soyez prudente, Alix, attendez, attendez encore. D'ailleurs, le pays n'est pas aussi à l'abri des excursions des Anglais que vous paraissez le désirer et le croire. J'ai même ouï dire que leurs troupes s'étaient montrées du côté de Mouchas il n'y a pas longtemps. C'est pour m'assurer de ce fait, ainsi que des dispositions à notre égard du nouveau châtelain, le sire Regnault de Fontaines, que j'ai fait partir il y a quelques heures mon écuyer. »

A ce moment le page rentrait dans la salle.

« Monseigneur, dit-il à l'oreille du chevalier, l'ar-

cher de garde au beffroi assure qu'il a reconnu Thibaut et les nôtres.... doit-on baisser la herse?

— Non pas avant que je n'aie reconnu moi-même les arrivants. »

Alors, priant la châtelaine de présider le repas, et se faisant précéder de quelques porteurs de torches allumées, il monta sur la plate-forme la plus proche du pont-levis. Le rapport était exact, c'était bien Thibaut revenant avec quelques cavaliers comme lui couverts de neige. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre dans la petite cour intérieure du château, que le page, se glissant à son côté, vint lui enjoindre de se rendre immédiatement dans l'appartement de son maître. Un instant après il se trouvait devant lui.

André, deuxième du nom, sire de Rambures, de Dompierre, d'Escouy, de Drucat et du Plessier (1), était alors dans toute la force de l'âge. Sa taille moyenne, mais pleine de grâce et d'élégance, sa figure belle, douce et grave, ses longs cheveux bruns flottant sur ses épaules, tout chez lui indiquait une noble origine.

Dernier des quatre fils de David, son père, grand-

(1) Voir dans Moreri (dictionnaire), la généalogie des sires de Rambures.

maître des arbalétriers de France et époux de Catherine d'Auxi, il ne semblait pas devoir hériter des titres, des charges et des biens de ses ancêtres ; mais le hasard des combats et le bouillant courage de ses frères Jean, Hugues et Philippe, en avaient ordonné autrement.

Ces trois jeunes et braves chevaliers ayant suivi leur père aux armées du malheureux roi Charles VI, s'étaient fait tuer autour de lui et avec lui à la bataille d'Azincourt, quinze ans avant l'époque dont il est ici question (1). Par leur mort, André était devenu le successeur naturel des sires de Rambures. Nul doute que le jeune âge de ce dernier rejeton d'une noble race n'ait sauvé d'une destruction complète l'arbre généalogique de cette antique famille; car André avait hérité des vertus guerrières de ses aïeux, et s'il eût été en état de soutenir, en 1415, le poids d'une armure, les champs d'Azincourt auraient compté une victime de plus.

Depuis, André, armé chevalier à son tour, avait épousé une belle et noble damoiselle, Alix-Pétronelle de Créqui, fille de Jean IV, sire de Créqui, de laquelle il avait eu, trois années auparavant, un fils qui fut nommé Jacques.

Tout chez la châtelaine de Rambures, comme chez

(1) Monstrelet, relation de la bataille d'Azincourt.

son époux, accusait une noble origine, et le premier sentiment qu'on éprouvait en la voyant, était le respect. D'une taille élevée et d'une beauté peu commune, il y avait dans les lignes de son visage une fierté que tempéraient seuls la douceur de ses yeux. Jamais, du reste, union ne fut mieux assortie que celle de ces deux hauts personnages. Adorés de leurs vassaux, dévoués l'un et l'autre corps et biens à leurs souverains légitimes, les descendants d'Hugues Capet, ils avaient pour le parti de Philippe de Bourgogne, et surtout pour celui des Anglais, une aversion profonde. Cette aversion, chez André, prenait sa source dans une fidélité originaire à ses princes, et dans le souvenir de la mort de son père et de ses trois frères. Chez Alix, ce sentiment avait été la suite d'une circonstance que nous ne tarderons pas à faire connaître.

Le sire de Rambures se promenait à grands pas dans sa chambre, lorsque son écuyer ouvrit la porte; il s'arrêta près de lui :

« Que m'annonce un retour si prompt, Thibaut, et comment se fait-il que tu n'aies pas suivi mes instructions, en passant la nuit au castel de notre voisin et allié le seigneur de Mouchas?

— Des circonstances imprévues, Monseigneur, circonstances dont j'ai pensé que vous deviez avoir connais-

sance sans retard, m'ont fait enfreindre vos premiers ordres et revenir à Rambures.

— Voyons alors, parle, je t'écoute.

— Ainsi que vous me l'aviez commandé, Monseigneur, j'étais sorti à la nuit tombante, accompagné de quelques-uns de vos hommes d'armes, et je me dirigeais vers le fort de Mouchas le moins bruyamment possible, afin de me garer des embuscades si fréquentes de l'ennemi; déjà même vos gens et moi nous étions prêts d'arriver à Blangy, lorsqu'un cavalier courant à toute bride et aveuglé sans doute par la neige qui lui tombait au visage, se jeta au milieu de nous. Arrêté aussitôt, je le reconnus pour un serviteur du comte d'Aumale. Lui-même n'eut pas plutôt porté les yeux sur moi, que me présentant cette lettre :

— « Messire écuyer, me dit-il, faites tenir de suite cette missive pressée du noble comte mon maître, au seigneur de Rambures; ne perdez pas un instant, il s'agit d'affaires de la plus haute importance..... Alors, rebroussant chemin.....

— C'est bon, Thibaut, tu as bien fait de revenir, dit André en prenant la lettre; va prévenir le chapelain de se rendre ici; tu attendras mes ordres dans la salle des gardes. »

Comme tous les chevaliers de cette époque, le sire de

Rambures était plus versé dans la science du blason que dans celle des lettres, et il lui eût été aussi difficile de déchiffrer la missive qu'il venait de recevoir, que d'en écrire une semblable.

Le père Chrysostôme ne tarda pas, heureusement, à lui prêter le secours de ses lumières. Ainsi que l'avait dit l'émissaire du comte, cette lettre était d'une importance majeure. Elle annonçait qu'une trève venait d'être conclue entre le roi Charles VII et le duc de Bourgogne; que les Anglais, commandés par le duc de Bedfort lui-même, se préparaient à envahir la Picardie et à faire le siége du château d'Aumale; elle enjoignait en conséquence au sire de Rambures, capitaine dudit château d'Aumale, de venir au plus vite s'y enfermer avec cinquante lances.

André était loin de s'attendre à une nouvelle aussi brusque. Depuis le sacre du roi, la guerre s'était ralentie dans les provinces du nord, et il croyait les Anglais trop occupés dans le Berry et l'Orléanais, pour penser qu'on dût les craindre de sitôt en Picardie. Néanmoins, le père Chrysostôme eut à peine terminé la lecture de cette missive, que prenant un sifflet d'or pendu à une chaîne de même métal qu'il portait au cou, il en tira un son aigu. Le jeune page parut aussitôt.

— « Henri, dit le chevalier, que dans un instant les

écuyers, hommes d'armes, archers et soudoyers du château, à l'exception de ceux qui veillent dans les tours et à la galerie, soient rassemblés dans la salle des gardes. Cela fait, tu me préviendras.

Le page sortit.

— Eh bien! mon père, vous le voyez, les seigneurs de ce manoir ne sont pas destinés à jouir d'une paix bien longue. Depuis Jean Ier, mon illustre ancêtre, qui combattait au commencement du siècle dernier pour la défense du Vimeu, jusqu'à ce jour, sans en excepter mon vénérable père et mes frères de courageuse mémoire, nous n'avons guère eu le temps de déposer la lance et l'épée. Qu'il en soit donc fait selon la volonté de Dieu.

Le prêtre s'inclina.

— Demain, continua André, dès l'aurore, je quitterai mon castel, y laissant ce que j'ai de plus cher au monde, ma femme et mon fils. Mon absence, je l'espère, ne sera pas longue, car nous serons nombreuse compagnie chez le comte, et il est à présumer que les Anglais, nous voyant prêts à les recevoir de bon cœur, ne voudront pas se morfondre inutilement devant nos murailles, pour le plaisir de recevoir les flèches de nos archers. Néanmoins, obligé, comme capitaine d'Aumale, d'amener avec moi la majeure partie de la garnison de Rambures, le vieux manoir par cela même sera

moins bien gardé. Les veilles, pour le reste de ses défenseurs, seront plus longues, plus fatigantes, et il ne serait pas impossible que les Anglais cherchassent à profiter de ce moment pour s'en emparer. La position de mon château est tellement importante, que je m'étonnerais qu'il n'eût été déjà souvent le but de leurs tentatives, si je ne voyais la force et l'épaisseur de ses tours. Soyez donc sur vos gardes, mon père; veillez, et, si quelque danger vous menace, envoyez de suite un homme sûr demander du secours au châtelain de Mouchas; il a tout intérêt à s'employer pour nous. Du reste, je compte vous laisser une quarantaine de braves soldats, et, pour les commander, mon fidèle Thibaut.

— Soyez sans inquiétude, Monseigneur, dit l'abbé; si je suis peu fait pour le noble métier des armes, si les saints canons de l'Église, en cela parfaitement d'accord avec mes propres idées, me défendent de me mêler aux gens de guerre autrement que pour prier pour eux, ils ne m'interdisent pas la vigilance; et, Dieu aidant, nous écarterons tout danger de ceux qui vous sont chers.

— Monseigneur, dit Henri en ouvrant la porte de la chambre, tous vos vassaux sont réunis.

Le sire de Rambures, montant quelques degrés de pierre et poussant une porte ornée de figurines bizarres dans le goût de l'époque, se trouva dans une vaste

pièce oblongue, pavée en marbre, occupant tout l'intérieur du corps de logis, et appelée salle des gardes. Elle avait environ cinquante pieds sur trente ; et, au besoin, deux cents hommes pouvaient y trouver place. Rien n'était imposant comme l'aspect guerrier de cette salle. Sur tout le pourtour, appendues aux murailles et aux boiseries, brillaient, en guise de tapisserie, les armures des chevaliers, les cottes de mailles des archers. Les arbalètes, les flèches, les lances, les épées, les hallebardes se mêlaient aux dépouilles des loups, aux bois des cerfs, aux défenses des sangliers. Deux petites portes cintrées, ornées d'une foule de dessins en relief, représentant des têtes d'animaux ou des sujets de l'histoire sainte, donnaient sur les escaliers tournants des deux demi-tours. Deux sentinelles y veillaient jour et nuit. Une boiserie magnifique, en partie couverte par les armes, régnait partout jusqu'à hauteur d'homme. Comme les deux portes, elle montrait en relief les écussons des Rambures mêlés aux sujets les plus bizarres. Ici, par exemple, on voyait Ève, chassée du paradis terrestre, cachant de son mieux sa nudité, poursuivie par le serpent ayant une monstrueuse figure d'homme ; là, saint Jean-Baptiste replaçant sa tête sur ses épaules, mais à l'envers ; plus loin encore, la sainte Vierge en amazone, fuyant à cheval avec un saint Joseph armé

de toutes pièces. La salle des gardes de Rambures était habituellement occupée par les soldats de service ; en ce moment, elle était remplie, suivant les ordres du châtelain, par tous les hommes disponibles de la garnison.

A son arrivée, chaque soudoyer prit son rang ; le silence se rétablit, et le chevalier désigna ceux qui devaient l'accompagner et ceux qui resteraient au vieux manoir. Son choix ne fut ni long ni difficile ; il connaissait tous ses soldats pour les avoir vus aux prises avec l'ennemi dans des expéditions récentes, et il put bientôt renvoyer les quarante hommes qui, sous les ordres de Thibaut, étaient destinés à former, pendant son absence, la garnison de son castel. Il donna ensuite des instructions pour que, le lendemain, dès l'aube du jour, les autres fussent prêts à se mettre en route ; puis, enjoignant à son écuyer d'aller l'attendre dans son appartement, il se dirigea lui-même vers celui de sa femme, situé au-dessus du sien, dans la tour de l'Est.

A l'agitation qui régnait dans le château, au cliquetis des armes, au bruit sonore des éperons résonnant sur les dalles, Alix avait bien compris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais, habituée à ne se mêler jamais de tout ce qui n'était pas dans les attributions directes de son sexe, sûre, d'ailleurs, que son mari ne

tarderait pas à venir lui expliquer lui-même la cause de ce mouvement inaccoutumé, elle était rentrée chez elle après le repas du soir.

Le sire de Rambures la trouva donc dans sa chambre. Assise auprès d'une vaste cheminée, elle devisait sans doute de l'événement du soir, avec une jeune fille de dix-huit à vingt ans. A ses pieds, sur un tapis de bêtes fauves, un délicieux enfant jouait avec une grande et belle chienne noire appelée Cora. Rien n'était gracieux comme les mouvements du charmant animal, cherchant sans cesse à placer sa tête au poil luisant comme l'aile du corbeau, dans la main blanche et potelée de l'enfant. Nés l'un et l'autre le même jour, trois années auparavant, ils avaient grandi en jouant ensemble ; mais la chienne n'avait pas tardé à prendre toute sa croissance, toute sa force ; elle comprit bientôt qu'il n'en était pas de même de son joli compagnon de plaisir ; aussi ne se livrait-elle à ses jeux qu'avec une précaution qui dénotait l'instinct le plus admirable. Au contraire de cela, l'héritier des sires de Rambures, vif et turbulent comme tous les enfants de son âge, n'avait pas de plus grand bonheur que celui de grimper sur le dos de Cora, de s'attacher à ses oreilles, à ses pattes, à sa queue, faisant des rires fous lorsque l'excellente bête venait lécher ses petits bras ou son visage mutin.

Malgré les préoccupations qui devaient agiter son esprit, le chevalier, en entrant, ne put s'empêcher de s'arrêter sur le seuil de la porte, pour contempler un instant ce gracieux tableau ; puis, prenant son fils dans ses bras, il vint se placer à côté d'Alix. Leur conversation fut longue et affectueuse. André chercha à rassurer sa femme sur les dangers qu'il allait courir, mais il n'y parvint pas. Il semblait qu'un triste pressentiment lui montrait un sombre et prochain avenir. Le bruit des armes avait pour le sire de Rambures un attrait que la tendre Alix était bien loin de partager. Ils se quittèrent fort tard ; André, pour donner à Thibaut ses derniers ordres et prendre quelques heures d'un repos nécessaire ; la châtelaine, pour se jeter à genoux sur son prie-Dieu et conjurer le Seigneur tout-puissant d'écarter les périls de l'objet de son amour.

III

LE JEU

Lorsque l'écuyer de prédilection du sire de Rambures regagna sa couche à son tour, tout dans le vieux castel était rentré dans le silence le plus profond. De loin en loin seulement se faisait entendre le cri d'une chouette sortant de son trou, le pas lourd d'une des sentinelles de l'intérieur, ou les rafales d'un vent glacé s'engouffrant avec un sifflement lugubre dans les mille petites ouvertures ménagées pour la défense. Cependant, dans cette portion de la galerie couverte qui attenait à la tour de l'Est, veillaient deux archers. Assis ou plutôt étendus par terre près d'un feu vif et pétillant, dont la fumée s'élançait par un créneau, ils sem-

blaient, bien qu'ils fussent de garde, s'occuper beaucoup plus de leur conversation que de ce qui pouvait se passer au dehors.

Karl, l'un d'eux, avait une taille colossale et des proportions athlétiques; mais son front déprimé et osseux, son visage empreint d'une férocité stupide, paraissaient faire de lui le type d'un de ces êtres envers lesquels le ciel semble avoir été aussi prodigue pour la partie matérielle qu'avare pour la partie intelligente, une de ces natures enfin qui, poussées par leurs passions, sont capables, à l'instar de la brute, des actions les plus cruelles ou des dévouements les plus sublimes. Depuis peu à la solde du sire de Rambures qui, l'ayant fait prisonnier dans une rencontre avec les troupes bourguignonnes, l'avait pris à son service à cause de sa force prodigieuse, il était pour ses camarades un objet de dégoût et de crainte. Un seul parmi eux consentait à frayer avec lui : c'était précisément son compagnon de garde, Othon.

Ce dernier faisait avec Karl une opposition frappante. Il avait la taille petite et bien prise, la figure fratche, gracieuse et éclairée par deux grands yeux noirs d'une admirable vivacité. Aussi aurait-on pu croire que tout chez lui respirait la gaieté et la franchise, si un nez fin et serré, des lèvres minces et contractées souvent d'une

façon singulière, n'eussent indiqué qu'il était prudent de se méfier de cette jolie créature humaine.

Reçu parmi les défenseurs de Rambures, comme volontaire, le jour même où son compagnon arrivait au château à la suite du chevalier, cette coïncidence bizarre avait paru les rapprocher. Il dominait, au reste, son farouche et stupide camarade de tout l'ascendant de l'homme sur la bête.

— Plus bas, Karl, plus bas, lui disait-il en jetant sur la galerie un regard inquiet; songe donc que si quelqu'un surprenait un mot de notre conversation, nous ne tarderions pas à figurer aux créneaux de cette tour, en guise d'épouvantail pour les hiboux et pour le plus grand agrément des corbeaux qui croassent dans la plaine. Si tu veux parler de choses aussi délicates, assure-toi d'abord que nous sommes bien seuls.

Karl, se levant avec la grâce de l'ours qu'on dérange au milieu de son premier sommeil, et faisant entendre quelques paroles qu'on eût pu facilement prendre pour un sourd grognement, revint bientôt s'étendre près du feu, en disant :

— Personne nulle part.

— C'est bien; ainsi, tu crois que le moment approche?

— J'en suis sûr. Nous devons nous tenir sur nos gar-

des. J'ai vu, il y a une heure, le premier signal convenu, un feu dans la plaine du côté de l'Est. Lorsqu'il brillera pour la seconde fois, le comte de...

— Silence donc, encore une fois, double buse! ne t'ai-je pas déjà dit de renfermer ce nom-là dans le fond de ta ceinture, avec les pièces d'or dont elle regorge? Le diable veuille, au reste, que le second signal ne se fasse pas attendre. Voilà un mois que nous sommes ici, et je commence à m'ennuyer étrangement dans ce sombre et vieux manoir, où l'on ne trouve seulement pas, pour son argent, du vin à boire, un joyeux compagnon à détrousser au jeu ou une belle fille à caresser.»

Karl leva les épaules; ce qui était le geste par lequel il indiquait qu'il n'était pas de votre avis.

— Oui, oui, mon vieil ours, continua Othon, je te comprends; tu trouves que j'ai tort, car il y a ici deux beaux yeux qui ont produit quelque effet sur ta lourde masse. Certes, elle est jolie, la colombe; apprivoise-la, et je retiens ta succession. Mais, ou je me trompe fort, ou un épervier de ton plumage ne la tiendra jamais dans sa serre. Elle appartiendra à un noble faucon; j'en connais plus d'un qui rôde autour d'elle, et, sans la châtelaine, qu'elle ne quitte guère.....

— Beaucoup de choses, interrompit Karl d'un ton

sinistre, se passeront peut-être d'ici à peu de jours; qui sait ce qui peut advenir?

— Sans doute, sans doute, reprit négligemment son camarade; car j'espère bien que ce n'est pas pour percher longtemps ici, qu'on nous a introduits l'un et l'autre dans cette espèce de vieux bahut en briques, où l'on ne voit pas clair en plein jour... Mais, en attendant, la nuit sera longue..... L'aurore est loin; il est dangereux de se trop livrer à la conversation, et il est peu récréatif pour des soldats, ou pour parler le langage de ces nobles qui nous emploient, pour des aventuriers de notre espèce, habitués à respirer l'air frais de la campagne, de rôtir dans cette vieille tour, auprès d'un mauvais feu... Voyons, Karl, ton escarcelle est-elle encore bien garnie?

— Peut-être... Pourquoi?

— Pardieu! pour te proposer de risquer quelques-uns de tes écus contre quelques-uns des miens; ma ceinture est trop lourde.

— Tu me gagnes toujours.

— Bah! ce sera ton tour à être heureux.

— Soit!... jouons.

Karl, se soulevant lourdement sur le coude, appuya sa tête informe dans une main rude, plus large que le corps de son camarade. Othon déboucla aussitôt son

justaucorps de peau de buffle; puis, tirant d'une bourse large et bien garnie des pièces d'or et quelques dés, il les plaça devant son adversaire.

— A toi à commencer, mon vieil ami, dit-il en lui présentant sa toque roulée en forme de cornet.

Un sourire étrange avait effleuré les lèvres du jeune archer, lorsqu'il avait vu sa proposition, faite à dessein d'un ton négligent, accueillie par son épais compagnon; mais ce dernier n'était ni assez fin, ni assez défiant pour s'en apercevoir. S'emparant de la toque, il commença à agiter les dés avec une ardeur telle, qu'il était facile de voir que la passion du jeu n'était pas celle qui dominait le moins chez lui.

La chance lui fut d'abord favorable. L'or de son camarade était même déjà presque tout passé dans son escarcelle; une joie brutale et rapace se peignait sur son visage, contrastant avec la figure calme et impassible d'Othon. Soudain tout changea de face. Les dés, paraissant obéir à une main invisible, n'apportèrent plus au soldat, tout à l'heure si heureux, que les numéros les plus faibles, tandis que son compagnon amenait coup sur coup les nombres les plus forts. Le jour commençait à poindre; Othon, le cornet en l'air, attendait un nouvel enjeu pour jeter les dés, lorsque Karl, après avoir fouillé vainement sa ceinture et ses

poches, s'écria avec l'accent d'un effrayant désespoir :

— Plus rien!...

— Rien! reprit Othon; allons donc, mon vieux camarade, la partie ne peut finir ainsi, je veux absolument te donner ta revanche... Tiens, faisons un arrangement.... un dernier coup de dé.... Si tu gagnes, je te rends tout ton or; si tu perds.... Il hésita un instant...

— Eh bien!... si je perds?

— Eh bien! si tu perds, tu renonces à la jeune fille, et me jures de me laisser libre d'agir à son égard comme je l'entendrai.

— Jamais! fit énergiquement Karl.

— Soit, reprit froidement le jeune homme; alors j'emporte ceci. Et, se levant, il fit résonner sa bourse.

Le colosse devint furieux, et, par un geste rapide, porta la main à son poignard.

— Tout beau, mon vieil oursin, tout beau! s'écria Othon en se mettant sur ses gardes; avec les autres soudoyers du sire de Rambures, tant que tu voudras; mais avec moi, pas de ce jeu-là, s'il te plaît, ce serait trop dangereux. *L'autre* ne tardera pas à venir, et, s'il ne me trouvait pas ici, tes larges épaules ne l'empêcheraient point de te lancer dans l'éternité. Ainsi, crois-moi, si tu veux avoir ton or, accepte ma proposition; jouons la jeune fille.

— Jouons, articula d'une voix sombre le malheureux Karl, et, saisissant les dés d'une main tremblante de fureur.... Neuf, dit-il....

— Oh ! oh ! c'est beaucoup.... A mon tour.... Diable, décidément, mon cher, tu n'as pas la chance.. Dix..... à moi le joli lutin.

Karl était hors de lui. Une scène terrible allait probablement se passer entre les joueurs, lorsque Thibaut l'écuyer parut tout à coup dans la galerie. Aux dés restés sur la pierre, il vit bien que les deux sentinelles avaient joué au lieu de veiller à la sûreté du château; aussi leur adressa-t-il de vifs reproches.

Othon ne dit rien; mais Karl, aigri par la perte de son trésor et surtout par son dernier échec, ne put se contenir, et fit entendre comme une menace :

— Comment, comment, drôle! s'écria l'écuyer, non content de manquer à tes devoirs, tu murmures.. Holà! soudoyers, qu'on m'enferme ce butor dans la tour de l'Est. Et il continua sa ronde.

— Allons, allons, la nuit a été bonne, se dit l'autre, en le voyant s'éloigner. J'ai gagné l'argent de cette brute, et je suis sûr qu'il ne mettra aucun obstacle à mon amour et à mes projets sur la belle Jeanne, car je l'ai toujours trouvé fidèle à sa parole. Animal stupide, qui va se figurant que je prendrais plaisir à jouer avec

sa lourde personne, si je n'étais sûr de le gagner? Je ne sais pourquoi le comte veut toujours m'accoler à lui.... Au reste, le voilà pour quelque temps sous les verroux, Messire Thibaut ne plaisante guère en fait de service.... Bah! que m'importe après tout, si le moment arrive, je saurai bien faire la besogne tout seul...

Et il se mit à raviver le feu.

IV

LE DÉPART

Les trompettes sonnaient la fanfare du réveil; en un instant, l'agitation la plus vive succéda au calme de la nuit. Chacun des hommes désignés pour accompagner le châtelain se pressait de quitter sa couche; car tous connaissaient l'exactitude du chevalier, et ils n'ignoraient point qu'il eût été dangereux de ne pas être prêt à l'heure indiquée. C'était un spectacle vraiment curieux que celui de cette foule d'hommes armés ou sans armes, allant, venant, courant, se coudoyant dans les escaliers étroits des tours du château, faisant au plus vite leurs adieux à ceux de leurs compagnons qui restaient, et se hâtant tous de gagner la salle des gardes,

lieu désigné pour le rassemblement. D'un autre côté, la petite cour intérieure n'était déjà plus assez grande pour les chevaux qui l'encombraient, et que l'on sortait tout caparaçonnés de leurs écuries. Ces belliqueux animaux, pleins d'ardeur, hennissaient fièrement et frappaient la terre de leurs pieds.

Deux palefreniers ne pouvaient qu'à grande peine contenir celui du châtelain. Ce magnifique coursier ne semblait occupé qu'à rejoindre une superbe cavale blanche, laissée à l'écurie, et dont les cris tantôt plaintifs, tantôt furieux, lui faisaient dresser les oreilles. La chose, au reste, n'avait rien d'étonnant, car cette jument était sa compagne ordinaire dans les chasses au faucon. Monture favorite de la dame de Rambures, qui l'avait nommée Sahra, elle pouvait être aussi fière de son origine que sa noble maîtresse elle-même. Elle descendait, en effet, d'un admirable coursier d'Orient, donné, lors de la première croisade, à un sire de Rambures, par Othon de la Roche, baron de Fontenilles, qui fut depuis duc d'Athènes.

Tout ne tarda pas à être prêt pour le départ. Le chevalier lui-même, complétement armé, suivi de deux pages et d'un écuyer portant sa lance et son écu, parut à la petite porte de la tour du Nord, seule entrée du château à cette époque. Il donna à Alix et à son fils

le baiser d'adieu; puis, s'élançant sur son destrier, il franchit en silence les deux ponts-levis, précédé par ses trompettes sonnant la fanfare de guerre des sires de Rambures, et suivi par ses cinquante lances. Alix, montant sur la plate-forme, ne quitta pas des yeux la cavalcade brillante, et ne consentit à rentrer avec Jeanne, sa compagne, que lorsque le dernier des hommes d'armes eut complétement disparu à l'horizon.

Pendant les premiers jours qui suivirent le départ du chevalier, rien d'extraordinaire n'eut lieu au vieux manoir. Alix ne sortait guère de son appartement que pour monter au beffroi, afin de voir si, dans la plaine, du côté d'Aumale, on n'apercevait pas un messager de son époux. Mais, hélas! chaque fois son espoir était déçu. Jeanne et le chapelain lui tenaient fidèle compagnie, faisant tous leurs efforts pour apaiser ses craintes, tandis que l'actif Thibaut veillait sans cesse pour s'assurer par lui-même que les gardes, les sentinelles, accomplissaient rigoureusement leur devoir, et que nul danger ne menaçait les têtes précieuses confiées à son courage et à sa vigilance. Huit fois vingt-quatre heures se passèrent ainsi, sans qu'aucune nouvelle du sire de Rambures fût parvenue au château. Justement inquiète de ce silence de mauvais augure, Alix se laissait aller aux pensées les plus lugubres, et la tristesse était ré-

pandue sur tous les visages; car elle et son époux étaient adorés de tous leurs vassaux. L'écuyer, pensant qu'il fallait à tout prix sortir de cette affreuse incertitude, rassemble la garnison et promet une forte récompense à celui qui sera assez courageux pour aller chercher des nouvelles de leur seigneur. L'entreprise était sans nul doute périlleuse, car les troupes anglaises, occupées probablement au siége d'Aumale, devaient bloquer bien étroitement la place, puisqu'aucun émissaire d'André n'avait pu atteindre le castel. Il fallait donc tenter de traverser le camp ennemi. Un seul homme se présenta : Othon l'archer. Alix n'eut pas plutôt appris ce dévouement sublime, qu'elle fit venir le jeune soldat, lui remit une bourse pleine d'or, le combla d'éloges et lui donna même sa main à baiser. C'était un insigne honneur que les nobles dames, à cette époque, faisaient bien rarement à leurs vassaux, et que beaucoup eussent volontiers payé d'une partie de leur existence; pourtant, chose singulière, cette récompense anticipée de la mission dangereuse qu'il allait entreprendre, ne parut toucher Othon que fort médiocrement. Il ne fut pas plutôt hors de la vue de la châtelaine, que jetant la bourse dans une de ses poches : « Allons, dit-il avec son sourire sardonique, va rejoindre les autres. Encore une bonne âme qui s'imagine

qu'Othon le soudoyer, Othon le vassal, à qui il n'est pas permis de porter une armure, parce que son père n'a pas même voulu le reconnaître pour son bâtard, est capable d'aller sottement se faire rompre les os pour le plus grand plaisir de ses seigneurs et maîtres...Allons donc!... passe pour une brute comme mon ami Karl... N'importe, pour peu que cela continue, je ferai ma fortune ici. Je ne saurai vraiment bientôt plus où mettre l'or que l'on me donne. Or du comte, pour protéger ses amours, et... or de la châtelaine, pour lui apporter des nouvelles de son époux, or de cet imbécile qui ronge son frein dans les cachots... décidément la place n'est pas mauvaise, je suis en bonne passe. Reste à savoir si tout cela ne se terminera point par une cravate de chanvre... »

Il allait quitter la tour de l'Est pour regagner le quartier des archers, lorsqu'au détour de l'escalier, il se trouva soudain face à face avec Jeanne. Une révolution subite se fit aussitôt sur son visage. Au sourire perfide qui agitait ses lèvres, au sentiment de cynisme qui perçait dans son regard, succédèrent brusquement les signes les moins équivoques de l'amour le plus passionné. Pour cet homme, il y avait donc au-dessus de l'avarice, au-dessus de la haine de toute supériorité sociale, un mobile plus puissant, une passion plus tyran-

nique : l'amour !... Fléchissant le genou devant la jeune fille, il s'empara d'une main blanche et délicate sur laquelle il osa déposer un tendre baiser.

— Le ciel a été juste, s'écria-t-il, en m'accordant la faveur de vous voir seule un instant, lorsque je vais jouer ma vie pour mon noble maître... Oh! laissez-moi, je vous en conjure, vous dire en ce moment solennel ce que déjà sans doute mes yeux vous auront appris... Laissez-moi...

— Vous êtes bien hardi ce matin, seigneur archer, s'écria en retirant sa main et en rougissant la charmante jeune fille.

— Pardon! oh! pardon! si j'ai osé vous déplaire... Faites que je n'emporte pas dans la tombe votre malédiction, vous pour qui je donnerais plus que ma vie.

Jeanne, visiblement troublée, prit le parti de se retirer.

Othon la retint.

— Un mot encore, lui dit-il avec passion... Il y a si longtemps que je cherche le moment de vous dire tout ce qui se passe dans mon cœur... Écoutez-moi, au nom du ciel!... Que faut-il que je fasse pour mériter que vous jetiez sur moi un regard de bienveillance?

Mais Jeanne, légère et coquette, riait en écoutant cette déclaration.

— Oh ! ne riez pas, Jeanne, ne riez pas ; si vous saviez combien votre indifférence me fait de mal, si vous saviez... Il hésita... ce qu'un mot, un regard de vous pourraient éviter de malheurs...

La jeune fille ne le comprit pas et se précipita dans la chambre de la châtelaine ; et pourtant, si elle avait pu lire les pensées sinistres qui agitaient l'homme dont elle repoussait avec tant de gaieté les sentiments d'amour, si elle avait pu comprendre surtout combien était dangereux le simple archer, nul doute qu'elle n'eût été plus circonspecte, plus prudente, et alors... alors peut-être les vieilles tours de Rambures n'auraient pas vu le crime et la trahison. Hélas !... le soldat l'avait dit, ces rires de jeune fille devaient amener bien des larmes.

L'archer resta un instant immobile et pâle à la même place, il semblait qu'il eût été changé en statue; puis, relevant fièrement la tête :

— Vrai Dieu ! s'écria-t-il, la belle a du sang noble dans les veines, et déjà sans doute elle rit avec sa maîtresse de l'amour insolent du vassal... Oh ! ne riez pas tant, mes gentes péronelles, car bientôt vous apprendrez l'une et l'autre ce que peut causer de maux un vassal méprisé... Il vous faut, n'est-il pas vrai, le langage flatteur d'un chevalier ou d'un page? Mais un ar-

cher... allons donc... Eh bien! nous verrons si, l'heure du danger venue, le sire de Rambures ou Henri, le beau page, pourront vous sauver... Pour elle, j'aurais donné mon sang, ma vie... Un instant encore et je me trahissais, au risque d'être jeté vivant dans les oubliettes du château... Elle est si jolie... Il me semble que si elle avait voulu m'aimer, je me serais fait vertueux pour lui plaire... Maintenant, le sort en est jeté. Si je ne l'ai pas de gré, eh bien!.....

Il n'acheva pas sa terrible pensée.

V

LE SOUTERRAIN

Le soir venu, Othon se préparait à quitter le château et à franchir le pont-levis, lorsque Thibaut, tenant d'une main une lanterne, et de l'autre un trousseau de grosses clefs qui ne quittaient pas sa ceinture depuis le départ du chevalier, lui ordonna de le suivre. Tous deux, pénétrant de la salle des gardes dans la tour de l'Est, se mirent à descendre en silence un escalier raide et étroit, lequel, après une centaine de marches, les conduisit dans un souterrain voûté, vaste, sonore et sombre.

Le jeune archer ne put alors se défendre d'un sentiment d'effroi, surtout lorsque Thibaut, lui ayant dit de

l'attendre, se dirigea seul vers une grosse porte qui cria sur ses gonds et par laquelle il disparut, le laissant libre de réfléchir à son aise.

— Nul doute, pensa Othon, j'aurai été trahi par Karl. On veut m'enfermer ici, m'y laisser périr de faim, ainsi que cela se fait si souvent lorsque les seigneurs pensent avoir à se plaindre de nous... N'importe, si on vient, je veux vendre chèrement ma vie...

Il était brave, leste, hardi; tirant son poignard, il s'enfonça dans l'endroit le plus sombre du souterrain, décidé à se défendre. L'écuyer ne tarda pas à reparaître, mais il sembla au jeune soldat qu'il n'était plus seul; une forme humaine se dessinait près de lui. Il crut sa dernière heure sonnée, et il allait s'élancer le fer à la main sur Thibaut, quand un rayon de la lanterne, tombant d'aplomb sur le corps placé à son côté, lui fit reconnaître Karl.

— J'ai voulu, dit alors à Othon l'écuyer du sire de Rambures, j'ai voulu, mon brave, éloigner de toi le plus de périls possible; j'ai pensé que je pouvais sans crainte me fier à deux serviteurs fidèles, et n'ai pas hésité, malgré les recommandations de notre noble maître, à vous révéler l'existence d'un passage secret que le commandant de ce château doit seul connaître. Voyez donc tout en aveugles, et, sur toute chose, soyez muets;

car il m'a fallu la gravité des circonstances actuelles pour enfreindre les derniers ordres que j'ai reçus... Et maintenant, mes amis, suivez-moi.

En achevant ces mots, il tira un énorme verrou, prit une lourde clef, l'introduisit dans la serrure d'une porte de fer si étroite qu'on n'y pouvait passer qu'un à un, fit jouer le ressort d'une grille de même métal que la porte, et, passant le premier par ces deux ouvertures afin d'indiquer le chemin à ses compagnons, il se trouva avec eux dans le fond du fossé de la première enceinte du château. Tous trois étaient alors perpendiculairement sous les gueules béantes des machicoulis. Thibaut craignit sans doute d'éveiller l'attention des sentinelles de la galerie, car il ne referma ni la grille ni la porte, et, faisant signe aux deux soldats de le suivre en silence, il se dirigea rapidement vers l'angle sud de la contrescarpe. Là, il ouvrit une nouvelle porte, et, baissant la tête, la franchit précipitamment.

Cette promenade mystérieuse, dont le jeune archer ne comprenait nullement le but et qui ne laissait pas que de l'inquiéter, malgré les paroles rassurantes de son chef, lui paraissait d'autant plus équivoque, qu'il ne pouvait deviner dans quelle intention on lui adjoignait un gaillard aussi redoutable et aussi robuste que Karl. Il observait donc avec défiance ses deux compagnons,

suivant des yeux leurs moindres mouvements et ayant soin de les laisser toujours passer les premiers. Karl, au contraire, semblait parfaitement indifférent à tout ce qu'il voyait ; il se bornait à faire ce qu'on lui indiquait avec la grâce de l'ours muselé qui suit son maître sans s'inquiéter de l'endroit où on le mène.

A la lueur de la petite lanterne de Thibaut, Othon vit bientôt qu'il se trouvait sur la première marche d'un nouvel escalier raide et étroit. Il se mit à le descendre avec son conducteur. Au bout d'un instant, tous les trois reconnurent qu'ils étaient sur le sol d'un large fossé, plus profond que le précédent, et dont l'escarpe terminait la deuxième enceinte du château.

Ils le traversèrent, comme le premier, rapidement et en silence, s'engagèrent dans un passage voûté si étroit qu'un homme en occupait toute la largeur, et d'une élévation de six pieds environ, marchèrent cinq minutes dans l'obscurité la plus profonde, puis s'arrêtèrent à la voix de Thibaut.

Ils étaient parvenus à l'embranchement de deux rameaux dans la galerie, et Othon commençait à croire que l'écuyer indécis réfléchissait pour savoir lequel des deux il prendrait, lorsqu'à sa grande surprise, il le vit se baisser et chercher à gauche sur le mur avec sa lanterne, puis bientôt après se relever de l'air

satisfait d'un homme qui a trouvé enfin ce qu'il désire.

— Allons, mon brave, dit à voix basse Thibaut en s'adressant à Karl, ton rôle va commencer. Vois-tu dans le coin cette masse qu'à coup sûr on jurerait avoir été, comme le reste du souterrain, bâtie avec de la brique ?

L'archer fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! il n'en est pas ainsi, car c'est une seule et même pierre, lourde, difficile à remuer, et il ne faudra rien moins que la vigueur prodigieuse de ton bras pour la déplacer au moyen de ces deux anneaux. Agis donc, tire à toi, c'est ici le moment d'user de la force que la nature t'a donnée en partage.

Le soldat saisit aussitôt de ses deux mains les anneaux scellés dans la pierre et fit un effort vigoureux ; mais, soit qu'il s'y prît mal, soit que les huit jours qu'il avait passés au cachot l'eussent affaibli, rien ne bougea. Il renouvela inutilement une autre fois sa tentative. Thibaut, désespéré, commençait à croire qu'il faudrait renoncer à son projet, lorsqu'à la troisième secousse la pierre céda, se détacha et vint rouler aux pieds des témoins de ce spectacle intéressant.

— Bien, Karl, bien, mon ami, dit l'écuyer tout joyeux. A ton tour maintenant, Othon. Écoute-moi attentivement, et n'oublie pas de suivre mes instruc-

tions de point en point. Tu vas passer en rampant par cette ouverture.

L'archer fit une grimace très-significative, mais qui ne fut pas aperçue.

— Dès que tu auras fait deux pas ainsi, tu pourras te relever. Tu marcheras pendant environ une demi-heure, et alors tu ne tarderas pas à entendre comme le murmure d'un ruisseau qui coule sur du sable. Tu avanceras avec précaution, car tu seras tout près de la sortie du souterrain. Dès que tu sentiras comme des ronces et des racines d'arbres, tu les écarteras doucement avec ton poignard, et tu verras devant toi les eaux limpides de la Bresle. Remarque bien cet endroit, replace soigneusement les ronces, puis remonte avec prudence le cours de la rivière, elle te mènera à Aumale. Quant au reste, mon garçon, à la grâce de Dieu et à ton courage... L'un et l'autre, j'espère, ne te manqueront pas.

Othon n'était pas sans défiance; toutefois, il vit bien qu'il ne pouvait hésiter. Il se baissa donc hardiment et disparut par le trou qu'on lui indiquait.

La plupart des châteaux de guerre de cette époque possédaient des souterrains semblables à celui-ci, connus seulement des personnes intéressées à ne pas les ignorer et fort avantageux dans un cas extrême pour

communiquer avec le dehors. Outre celui par lequel Othon venait de disparaître, Rambures avait plusieurs galeries plus courtes, qui existent encore aujourd'hui, et qui se terminaient sur le fossé de la seconde enceinte par des meurtrières.

Karl, ayant replacé la pierre, reprit avec Thibaut le chemin qu'ils venaient de suivre, en s'entourant des mêmes précautions, et, lorsqu'ils se quittèrent dans la salle des gardes, un signe expressif recommanda le silence au soldat.

VI

OTHON L'ARCHER

A cinq lieues environ du château de Rambures, dans une vallée riante, entourée de tous côtés par des prairies délicieuses au milieu desquelles coule la jolie rivière de la Bresle, s'élèvent encore aujourd'hui les maisons blanches et coquettes de la petite ville d'Aumale. A l'époque où se passent les faits que nous rapportons, elle était défendue par un château très-fort, dont Guillaume-le-Roux s'était emparé en 1190, et qui, depuis sa fondation, avait soutenu huit siéges. C'est ce château, dans lequel le sire de Rambures était venu s'enfermer avec ses cinquante lances, qu'assiégeait en ce moment un corps de troupes anglaises commandées par Pierre

de Luxembourg, comte de Saint-Pol, gendre du duc de Bedfort. Il avait sous ses ordres le comte de Suffolk. La possession de cette place ne pouvait être indifférente pour les ennemis du roi Charles VII, car elle commandait avec Mouchas et Rambures l'entrée des provinces nord-ouest du royaume. S'en emparer, c'était prendre à revers la ligne de ces forteresses, se donner des chances favorables pour l'attaque des autres points fortifiés, puisqu'ils tiraient d'Aumale leurs secours principaux; c'était, par conséquent, s'ouvrir le pays de Ponthieu, si important par la richesse de son sol et si fidèle au roi de France.

Décidés à ne reculer devant aucun sacrifice pour faire tomber en leur pouvoir cette position militaire, les Anglais n'hésitèrent pas, malgré la saison rude et avancée, à la cerner de toute part. Deux mille hommes de leurs meilleures troupes, commandées par leurs chefs les plus habiles, formèrent le corps de siége, et rien ne fut négligé pour empêcher tout secours de s'introduire dans la place.

Un soir, vers les dix heures, tandis que dans le camp anglais tout reposait, à l'exception des sentinelles et postes avancés, deux hommes, assis devant une table, devisaient à voix basse. La tente dans laquelle ils se trouvaient, belle, vaste et richement décorée, était

située à peu près au centre du camp. L'étendard aux couleurs et aux armes des comtes de Saint-Pol surmontait son faîte. Deux archers veillaient à la porte.

— Ainsi donc, mon cher comte, disait l'un des interlocuteurs, vous pensez que le château ne peut tenir plus de deux semaines.

— Je le crois, Monseigneur; notre arrivée sous les murs d'Aumale n'a pas été assez brusque, il est vrai, pour empêcher le sire de Rambures de se jeter dans la place avec ses soudoyers, mais elle a été assez prompte pour ne pas donner le temps aux Français de l'approvisionner. Remarquez les tentatives fréquentes faites depuis le commencement du siége pour introduire des vivres dans le château, et vous n'aurez plus de doutes que la garnison ne soit bientôt obligée d'en venir à merci.

— Dieu le veuille, Suffolk! D'après cela, vous croyez donc qu'il vaut mieux patienter que d'employer la mine ou l'escalade?

— C'est mon avis, Monseigneur. L'escalade est chose difficile et périlleuse dans cette occurrence. Nous y aurions probablement le dessous; car ces Français, si légers de caractère, qu'ils ne songent à approvisionner leurs châteaux que lorsqu'il est trop tard, sont de rudes adversaires la dague au poing. Le sire de Rambures

surtout et les cent vingt soldats enfermés avec lui, sont hardis et braves; les tours qu'ils défendent sont élevées, les fossés larges; aussi je suis convaincu qu'il nous faudrait bien des sacrifices pour planter nos drapeaux sur les murailles de ce manoir. Quant à faire jouer la mine, la chose me paraît impossible avec des gens sur leurs gardes et des fossés pleins d'eau. Le moyen de cheminer à couvert pour atteindre le pied des remparts? Nos taupins (1) ne pourraient venir à bout d'une telle entreprise, et nous aurions le regret de les avoir exposés très-inutilement.

— Ce que vous dites peut être vrai, mon cher comte; mais si, pendant que nous sommes à attendre patiemment que la garnison se rende faute de vivres, les autres troupes de ce sire de Rambures ou celles de messire Regnault de Fontaines, le châtelain de Mouchas, nous venaient tomber sur le dos, que ferions-nous?

— Il n'y a rien à craindre de ce côté, Monseigneur; le premier de ces deux chevaliers bannerets a laissé si peu d'hommes dans son propre castel, qu'ils suffisent

(1) On appelait *Taupins*, à cette époque, les soldats chargés de creuser des galeries pour s'approcher du pied des murailles et les saper.

tout au plus à sa garde; quant au second, il n'oserait jamais s'aventurer aussi loin de son manoir. Il n'a pas assez de forces pour tenir seul la campagne, et, s'il commettait cette imprudence, je me ferais fort, avec une centaine de lances, de vous l'amener bientôt pieds et poings liés.

— Allons, qu'il en soit donc fait selon vos désirs, Suffolk; nous ne donnerons pas l'assaut... nous attendrons...

Le comte de Suffolk, se levant après ces mots, salua et prit congé de Pierre de Luxembourg, son chef. Ce dernier allait vraisemblablement s'étendre sur son lit et se livrer aux douceurs du sommeil, lorsqu'une rumeur, qui lui parut venir de l'extrémité du camp, du côté et en aval de la rivière, frappa soudain son oreille et attira son attention. Le bruit grandissait d'instant en instant, et le comte de Saint-Pol allait soulever l'ouverture de sa tente pour chercher à en connaître la cause, quand son écuyer vint l'avertir qu'un homme au costume d'archer français, portant sur la poitrine les armes des sires de Rambures et disant venir du château de ce seigneur, demandait à lui parler.

Cette nouvelle parut agiter le comte, et il ordonna que l'archer lui fût conduit aussitôt.

Othon entra.

Saint-Pol ne put réprimer un geste de surprise; mais, voyant que son écuyer attendait immobile et en silence de nouveaux ordres :

— C'est bien, Noram, lui dit-il, c'est bien; tu peux nous laisser.

— Mais, Monseigneur ?...

Le comte lui fit signe qu'il n'y avait rien à craindre; Noram sortit.

— Toi ici! par quel hasard, Othon! Et pourquoi, sans mon ordre, avoir quitté Rambures?

— Pardieu! Monseigneur, répondit l'archer avec un ton moitié respectueux, moitié familier, qui était plus qu'extraordinaire à cette époque dans un simple vassal parlant à un seigneur aussi puissant que le comte de Saint-Pol, pardieu! Monseigneur, mal a failli m'en prendre; car j'ai vu le moment où je serais lardé par les flèches de vos soldats, ou étranglé comme espion par les goujats de votre armée avant d'avoir pu pénétrer jusqu'à vous.

— C'est bon, c'est bon... Peu m'importe; mais, réponds, qui t'amène?

— Peu vous importe...

Il allait continuer sur ce ton, lorsque le comte, se levant brusquement en frappant sur la table placée devant lui :

— Encore? Ah çà ! drôle! veux-tu donc que je te fasse hisser, la corde au cou, au haut de ma tente en guise de pavillon?

Othon, à cette virulente apostrophe et au geste menaçant qui l'avait accompagnée, vit bien qu'il serait dangereux d'éprouver davantage la patience de son noble maître. Il avait, au reste, eu le temps de se remettre de l'émotion fort naturelle que lui avaient causée les dangers réels auxquels il venait d'échapper. Il raconta donc très au long et avec beaucoup de détail, à Pierre de Luxembourg, les causes de son absence du vieux château. Il n'oublia pas, comme on pense, de parler du passage secret qui l'avait conduit sur le bord de la Bresle.

Saint-Pol avait écouté ce récit avec grande attention; lorsque l'archer eut terminé, affectant un air d'indifférence qui n'était nullement dans son cœur :

— Et la dame de Rambures, dit-il, que fait-elle en l'absence de son mari?

« Ah! ah! pensa Othon, enfin nous y voici...»

Et, prenant comme son interlocuteur un air de complète indifférence :

— Ma foi! Monseigneur, à vous parler franchement, je ne me suis guère occupé de la noble dame... D'ailleurs, mes instructions n'ont jamais porté...

— Sans doute, sans doute, se hâta d'interrompre le comte; mais, dans un castel aussi important que celui de Rambures, lorsqu'on fait la guerre, rien de ce qui s'y passe n'est indifférent.

— Mon Dieu! après cela, si Votre Seigneurie y tient beaucoup, en recueillant mes souvenirs, peut-être me sera-t-il possible de satisfaire sa curiosité...

Le chevalier était visiblement sur les épines; mais il comprit qu'il n'avait pas affaire, dans Othon, à un soldat ordinaire. C'était un être intelligent et fin, avec lequel il devait user de prudence, s'il voulait conserver pour lui ses secrets.

— La belle châtelaine, reprit l'archer, ne sort de ses appartements que pour chercher à découvrir si, du côté de l'Est, on n'aperçoit pas un messager de son époux. Mais, hélas! ajouta-t-il d'un ton goguenard, elle n'a encore rien découvert.

— Je le crois parbleu bien. Nous faisons assez bonne garde ici pour que personne ne puisse, sans ma permission, arriver en son castel. Ensuite?

— Ensuite, elle devise fort et ferme avec le père Chrysostôme, son chapelain, qui lui lit une foule de sermons sur la patience; puis elle s'enferme des heures entières avec damoiselle Jeanne, sa compagne.

— Quelle est cette damoiselle Jeanne?... Une jeune fille noble et belle, sans doute?

— Belle, oui, Monseigneur. Noble, on le dit, d'un côté... Au reste, je n'en veux pas mal parler, car je lui porte un intérêt très-vif...

— Toi!... allons donc, tu plaisantes.

— Nullement, Monseigneur. Je ne plaisante pas, je la trouve belle, elle me plaît, et...

— Par saint Georges! voilà qui devient amusant, sire archer? Vous, aimer la compagne d'une noble dame et le dire!

— Et pourquoi pas, Monseigneur? Je suis peut-être d'un sang plus noble qu'on ne pense. Certain devin, que j'ai eu la faiblesse de consulter, m'a dit sur ma naissance des choses assez bizarres. Voulez-vous, Monseigneur, me permettre de vous les raconter?

L'archer avait prononcé ces mots en fixant son regard sur le comte d'une façon singulière et probablement même embarrassante, car le chevalier parut un instant troublé. Néanmoins, Saint-Pol reprit bientôt son allure impérieuse :

— Bien obligé de vos sottes confidences, messire archer, dit-il, gardez-les pour vos pareils, et faites bien attention à ceci : Je vous jure, moi, que je ne souffrirai

pas votre insolence, et saurai mettre bon ordre à vos ridicules prétentions.

La menace ne parut faire aucune impression sur le soudoyer, car il reprit tranquillement :

— Je ne crois pas, Monseigneur. Et, d'ailleurs, vous auriez tort.

— Tort, vraiment; et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je ne vous livrerai le château de Rambures qu'à la condition formelle d'être libre de faire de la damoiselle ce que bon me semblera.

Le comte de Saint-Pol n'était pas accoutumé à ce qu'on lui resistât; il devint furieux, pourtant il se contint. Othon lui était indispensable pour l'exécution de ses projets sur le vieux château; il le sentait; il dissimula donc, bien décidé à faire pendre plus tard, lorsqu'il n'en aurait plus besoin, cet insolent vassal, si d'autres raisons ne s'y opposaient pas.

D'un geste il le congédia, et, se jetant sur son lit, il se livra à des réflexions qui le tinrent éveillé une partie de la nuit, et qui toutes n'étaient pas, s'il faut en croire les chroniques, relatives à la guerre.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Noram, l'écuyer de Pierre de Luxembourg, introduisit auprès de son maître, Othon l'archer de Rambures. La conversation qui eut lieu entre le seigneur et le vassal dut être im-

portante, si l'on en juge par sa longueur; car, lorsque le soldat sortit de la tente du chef anglais, les troupes avaient déjà pris leur repas du matin et les gardes étaient relevées. Rien, du reste, ne transpira sur ce qu'avaient pu dire le comte et Othon; seulement, à la figure rayonnante du dernier, il était facile de préjuger que le résultat de la conférence ne lui était pas désagréable. Les sentinelles qui gardaient la tente, purent même l'entendre s'écrier, lorsqu'il en franchit le seuil :

— Allons, tout va bien; un peu d'adresse, et elle est à moi.

Il leur fut aisé de remarquer aussi qu'il portait un rouleau de parchemin qu'il n'avait pas en entrant.

Le camp, ou plutôt le baraquement (car à cette époque les chevaliers seuls faisaient usage de tentes), présentait à ce moment de la journée, un spectacle assez animé. Çà et là, des chevaliers devisaient entre eux de tournois, de guerre et d'amour, montrant à leurs bras l'écharpe aux couleurs de leurs dames; sur le devant de plusieurs baraques, des hommes d'armes ou écuyers fourbissaient des épées et des armures; plusieurs archers, se défiant les uns les autres, dirigeaient leurs flèches sur un but éloigné; d'autres, couchés près des feux qui avaient servi à la préparation des aliments, jouaient aux dés, au milieu d'un cercle

de valets et de goujats. Beaucoup de ces derniers reconnurent parfaitement Othon, à qui, la veille, ils avaient voulu faire un si mauvais parti. Nul doute, à voir leurs figures insolentes, qu'ils n'eussent volontiers essayé de s'amuser aux dépens de l'étranger, mais ils ne l'osèrent. L'archer avait à côté de lui un porte-respect imposant pour la tourbe des vassaux : c'était Noram, l'écuyer. Aucun n'ignorait qu'il serait dangereux de molester un homme que le fier Pierre de Luxembourg semblait avoir pris sous sa protection puissante. Ils se bornèrent donc à se le montrer les uns les autres, sans lui adresser la parole, et Othon, toujours précédé par Noram, arriva sans encombre jusqu'à la limite du camp.

Il est à présumer que l'écuyer avait reçu des instructions spéciales; car, à la grande surprise de ceux qui les examinaient, quand ces deux hommes furent parvenus au dernier poste avancé, ils ne se séparèrent pas. Le serviteur du comte exhiba à celui qui commandait, une passe parfaitement en règle, et, franchissant avec Othon la ligne des dernières sentinelles, ils s'avancèrent ensemble vers la Bresle dont ils descendirent le cours. Bientôt après, un pli de terrain les déroba aux regards curieux de ceux qui les examinaient.

Le soir du même jour, il y avait noël au vieux château de Rambures. Tout y était dans la joie, On avait

distribué à la garnison des vivres et du vin, en plus grande abondance que les journées précédentes, et cela, pour célébrer les bonnes nouvelles qu'Alix venait de recevoir de son époux. C'était à qui boirait à la santé de l'archer fidèle, du soldat courageux, d'Othon, le héros de la fête; c'était à qui lui ferait conter les prouesses au moyen desquelles il avait pu échapper aux Anglais et pénétrer dans le château d'Aumale. Le bonheur se lisait sur tous les visages.

La châtelaine elle-même s'était montrée riante à ses vassaux, car sous peu, elle devait revoir le chevalier, vainqueur de ses ennemis. La missive dont était chargé le soldat le disait en propres termes, en annonçant que d'ici là un nouveau message serait expédié au château. Thibaut ne cessait de s'applaudir de l'idée lumineuse qu'il avait eue en envoyant l'archer à son noble maître; le père Chrysostôme ne pouvait se lasser de bénir la Providence et de rendre au ciel les actions de grâces les plus touchantes. Il trouvait dans les événements de la veille et dans ceux du jour, matière à plus de vingt sermons. Fort peu guerrier par nature et par état, ainsi qu'il l'avait dit lui-même au châtelain, il n'avait pu, depuis son départ, regarder dans la plaine, sans se figurer y voir flotter mille drapeaux ennemis, et, depuis le retour d'Othon, il osait presque jeter du

côté d'Aumale un regard victorieux. Il n'y avait que la charmante Jeanne qui ne prît pas sa part à l'allégresse générale. De singulières pensées étaient venues traverser son cerveau de jeune fille. Elle avait observé, et le résultat de ses observations ne semblait pas favorable au héros du jour. Soit que la brusque déclaration du jeune soldat n'eût pas été de son goût pour une cause ou pour une autre, soit qu'elle eût cru démêler dans sa personne quelque chose de perfide, soit enfin qu'elle eût pour lui une répulsion instinctive, toujours est-il que son retour lui avait paru bien prompt, les dangers qu'il avait courus, et qu'il racontait avec tant d'art, bien exagérés, surtout en remarquant cette circonstance, que la plus petite blessure n'avait pas rougi son pourpoint de drap vert, ni fait le plus léger accroc à son justaucorps de peau de buffle. Elle voulut communiquer ses craintes à la châtelaine et au chapelain; mais la première, tout à la joie dont son cœur débordait, l'assura qu'elle n'avait pas le sens commun, et le second lui répondit par quelques tirades improvisées sur les bienfaits de la Providence. Force lui fut donc de renfermer en son cœur sa défiance. Elle n'osa s'ouvrir davantage sur le compte de l'archer; mais elle se promit bien intérieurement d'observer elle-même, à l'avenir, la conduite d'Othon.

La nuit vint enfin mettre un terme à la joie bruyante de la garnison ; Thibaut fit en personne la ronde pour s'assurer que tout était rentré dans l'ordre, et bientôt les sentinelles furent les seules qui ne dormirent pas dans le château. Un autre personnage cependant veillait aussi. Ce soldat, car c'en était un, ne vit pas plutôt tous ses camarades livrés à leur premier sommeil, que, se levant le plus doucement possible, il passa à la hâte ses vêtements, sortit du quartier des archers et se dirigea en silence et à tâtons vers la tour du nord. Grâce à la connaissance parfaite qu'il paraissait avoir des divers passages du manoir, il arriva, en évitant les gardes placés dans la galerie, jusqu'à l'escalier roide et étroit qui menait au donjon.

Une lumière brillait dans la chambre du nain, éclairant les quatre petites fenêtres dont elle était percée, et qui, dirigées chacune vers un des points cardinaux, donnaient ainsi la faculté de plonger de tous côtés dans la campagne et de voir au loin ce qui pouvait s'y passer.

La chambre dont nous parlons affectait, comme le reste du beffroi, la forme pentagonale. Elle était si peu élevée, qu'un homme debout n'aurait pu s'y tenir, et si étroite, qu'elle ne permettait pas à plus de trois soldats d'y rester, même assis. Un soudoyer du sire de

Rambures y veillait jour et nuit, ayant à ses côtés un cor pour avertir qu'on demandait l'entrée du castel, et, sous la main, la cloche d'alarme pour les circonstances graves qui pouvaient nécessiter son emploi.

L'exiguité de ces espèces de réduits, dans les manoirs seigneuriaux, avait sans doute fait penser que, dans le principe, ils étaient habités par ces nains à la mode pendant un certain temps auprès des hauts et puissants ducs, comtes ou barons. De là, le nom qu'on leur avait donné de chambres du nain. Le fait est que celle de Rambures, vue du fond du fossé, aurait pu passer à plus juste titre pour l'aire d'un vautour que pour le logement d'un être humain.

Le soldat de garde, la nuit dont il est question en ce moment, était précisément une de nos connaissances, notre ami Karl, l'Archer ou l'Oursin, comme l'appelaient ses compagnons. Couché et immobile, il semblait s'occuper fort peu de sa veillée, car il ne jetait jamais le moindre coup d'œil sur la campagne, et il paraissait fort disposé, au contraire, à céder à un sommeil bienfaisant. Seulement, chaque fois que l'horloge, placée à quelques pieds au-dessous de lui, faisait entendre sa voix puissante et monotone, il secouait les oreilles et grognait entre ses dents, à peu près comme le chien de basse-cour qu'une mouche importune vient déranger

dans la niche où, le jour, il répare les fatigues de la nuit. Tout à coup pourtant, un bruit inconnu parut le rappeler à ses devoirs, et, se penchant vers l'escalier, seul endroit par où il était possible d'arriver jusqu'à lui, il s'écria d'une voix forte :

— Qui va là ?

— Silence, imbécile, lui répondit-on très-bas. »

A cette épithète, plutôt qu'à la voix, il crut reconnaître celui qui s'avançait, et il ne se trompait pas. C'était bien son camarade, son complice et son adversaire si heureux au jeu : Othon. L'Oursin sembla se souvenir en ce moment de la nuit qui lui avait été si funeste, bien plus que des projets qui l'unissaient à son compagnon; car, se retournant de l'autre côté, il s'apprêta à reprendre son sommeil si brusquement interrompu, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qui amenait le jeune soldat.

— Il paraît, camarade, lui dit ce dernier, que tu es peu disposé à écouter ce que je puis avoir à te dire ?

— Et que m'importent tes paroles ?

— Beaucoup pour le moment. Si tu ne veux pas répondre à Othon l'Archer, peut-être seras-tu plus sensible aux ordres que te transmets par ma bouche ton maître et le mien ? » Et, se baissant tout près de son oreille, il murmura le nom du comte de Saint-Pol.

Karl se mit sur son séant.

— Ah! tu deviens plus traitable; allons, allons, on fera quelque chose de toi. Je l'ai vu, continua-t-il; sous peu, j'espère, il sera ici.

— En es-tu bien sûr?

— Très-sûr. Il est amoureux.... et sa colombe a son nid dans le vieux manoir.... Ainsi le moment d'agir approche....

— Eh bien! c'est bon, j'agirai.

— Oui, et comment, buse, si tu ne sais pas ce que tu dois faire? Crois-tu qu'il suffira, comme l'autre jour, d'accrocher tes pattes velues aux anneaux d'une pierre pour la tirer?... Non certes, la chose sera plus sérieuse. Ainsi, fais-moi le plaisir de m'écouter un moment, car il se pourrait que de longtemps je ne trouvasse une aussi bonne occasion pour te parler, sans crainte d'oreilles indiscrètes.

— Parle, alors; je t'écoute.

— On m'a fait là-bas l'honneur de me recevoir, et même de me consulter, pour savoir quel est le meilleur moyen d'en finir avec ce vieux trou à chouettes où je perds une belle jeunesse. D'abord, on avait songé à profiter du souterrain dont je n'avais pas oublié de dire un petit mot en passant; mais j'ai fait observer que cela ne mènerait à rien, attendu qu'une fois au fond du

fossé, au pied des tours, on ne pourrait aller plus loin, à moins d'arracher les clefs de la porte et de la grille à ce rusé renard qu'on appelle Thibaut. La chose m'a paru à peu près impraticable. J'ai donc proposé un autre expédient.... Je me suis chargé du pont-levis de la première enceinte; j'ai répondu que tu ferais ton affaire du second.... Deux coups de poignard.... Le comte se trouve dans la place.... et.... et il y a pour chacun de nous cent écus d'or.... Là-dessus, Dieu ou le diable te garde; dors si tu peux; bonsoir. »

Karl ne répondit rien; seulement, aux deux mots d'écus d'or, son regard fauve avait brillé d'une joie rapace. Il reprit son somme, tandis qu'Othon, se glissant comme un reptile le long de l'escalier tortueux, rentrait sans que personne se fût aperçu de son absence.

VII

ALIX DE RAMBURES

Pendant quelques jours, le vieux château reprit son aspect accoutumé. Le calme avait reparu sur tous les visages ; Jeanne elle-même paraissait se livrer à la sécurité la plus parfaite. Au déclin d'une belle journée, assise auprès de sa noble amie, elle souriait au petit Jacques, ne donnant qu'une assez médiocre attention à la lecture édifiante que faisait le bon chapelain, lorsque tout à coup le son du cor de l'archer de garde au beffroi pénétra jusque dans l'appartement où se trouvaient réunis ces quatre personnages. Thibaut aussi avait entendu ce signal, et immédiatement s'était rendu sur la plate-forme du nord, pour voir qui demandait l'entrée

du manoir. C'était un homme vêtu comme les paysans les plus pauvres de la Picardie. Une longue barbe grise tombait jusque sur sa poitrine, et son visage était presque entièrement caché par les bords d'un énorme feutre. D'une main, il tenait un bâton sur lequel il paraissait s'appuyer péniblement, comme si une marche fatigante avait épuisé ses forces; de l'autre, il agitait en l'air un rouleau de parchemin, semblable à ceux sur lesquels on écrivait les lettres à cette époque.

Alix avait averti Thibaut que, sous peu de jours, il se présenterait un nouveau messager de son époux; aussi l'écuyer ne douta plus, à la vue du mendiant, qu'il ne fût bien l'homme qu'on attendait. Néanmoins il ne voulut pas se départir de sa prudence accoutumée, et, pour donner à la garnison une nouvelle preuve de la méfiance avec laquelle on doit toujours agir dans un château fort, il prit avec lui quelques archers, fit baisser la herse, s'avança avec ses soldats jusqu'à la deuxième enceinte, et ne permit au paysan de franchir le pont-levis, que lorsqu'il se fut bien assuré par lui-même qu'il venait effectivement pour remettre une lettre à la châtelaine. Puis, selon les ordres précis qu'il avait reçus, il l'introduisit dans la chambre d'Alix et se retira. Le pauvre mendiant, qui paraissait se traîner avec peine, ne manifesta aucune surprise de se trouver auprès de la

noble dame. La saluant avec une aisance assez extraordinaire, il lui remit la missive du chevalier. Le chapelain en fit aussitôt et à haute voix la lecture. Cependant, chose bizarre, l'étranger, au lieu de se retirer, restait immobile à la même place, ne pouvant détacher ses yeux de dessus Alix. Ce regard embarrassa cette dernière ; mais, pensant tout d'un coup qu'elle a fait un oubli, elle se hâte d'ouvrir un vieux et magnifique bahut noir placé près d'elle et d'en tirer une bourse pleine d'or qu'elle tend au mendiant. Celui-ci, au lieu de la prendre avec reconnaissance, laisse échapper le geste d'un homme dont on vient de blesser l'amour-propre ; puis, se ravisant soudain, il s'empare de la bourse et la glisse dans sa ceinture ; mais il ne fait pas un mouvement pour quitter la chambre ; au contraire, il croise ses bras sur sa poitrine et attend. Alix, de plus en plus surprise, finit par comprendre qu'il a sans doute quelque chose de particulier à lui dire, et, l'ayant interrogé dans ce sens, le messager fait un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! alors parlez, mon brave homme, répond-elle avec bonté, je vous écoute.

Le paysan, par une pantomime des plus expressives, indique qu'il ne le peut devant les personnes qui se trouvent là.

Aussitôt Alix prie Jeanne ainsi que le chapelain de sortir, et la noble dame reste face à face avec le mendiant.

Alix ne tarda pas à se repentir de cette imprudente condescendance, car à peine fut-elle seule avec l'étranger mystérieux, qu'elle le vit, avec un indicible effroi, se précipiter vers les deux portes de la chambre et en pousser les verrous. Elle voulut crier; un geste impérieux la retint et la voix expira sur ses lèvres. Alors le faux mendiant, arrachant brusquement la barbe postiche qui couvrait son visage, montra à ses regards étonnés la jeune, belle et noble figure du fier Pierre de Luxembourg comte de Saint-Pol.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle aussitôt; vous, vous ici, Pierre!

— Moi-même, Alix, moi qui, pour vous voir, pour vous entendre un instant, pour vous dire que je vous aime toujours, que je n'ai jamais cessé de ressentir pour vous la passion la plus tyrannique, ai consenti à quitter l'armée confiée à ma prudence, et à venir seul, sans arme, dans votre propre château, m'exposer à une mort certaine, si tel est votre bon plaisir.

— Mais alors, fit-elle comme éclairée par une idée subite, cette lettre de mon époux, le sire de Rambures? »

Ce nom parut faire sur le comte une impression pénible.

—Cette lettre, se hâta-t-il de dire, cette lettre, Alix, est bien de lui, mais elle a été interceptée par mes gens et j'ai voulu vous l'apporter moi-même.

Une légère rougeur couvrit, à ces mots, le visage du général anglais. Il consentait bien à exposer sa vie pour voir la femme qu'il adorait; mais il lui semblait indigne d'un noble chevalier, d'employer le mensonge pour arriver à son but.

Alix, tout aux souvenirs que la vue de son ancien amant rappelait à son cœur, ne remarqua pas ce qui se passait chez lui, et, continuant à lui donner le simple nom dont elle l'avait appelé si longtemps dans son enfance :

—Mais, êtes-vous bien sûr au moins, Pierre, lui dit-elle avec un sentiment de tendre inquiétude dont elle ne fut pas la maîtresse, êtes-vous bien sûr que personne ici n'a pu vous reconnaître?

— Personne, je pense. Après tout, que m'importe, Alix? Croyez-vous donc que je redoute la mort ou la captivité? Non, non. J'ai vu la mort de près dans les combats; je l'ai cherchée même inutilement, depuis que vous m'avez été ravie; jamais elle ne m'a effrayée. La captivité près de vous, dans votre château, serait

acceptée par moi avec bonheur; mais ce que je redoute, ce que je ne puis supporter, c'est la vie loin de vous, de vous, Alix, qui, après m'avoir juré de n'être jamais à un autre qu'à moi, avez épousé, au mépris de tous les serments, ce chevalier français....

— Arrêtez, Comte, ne soyez pas injuste; rappelez-vous ce qui précéda mon mariage, et ne voyez dans ce qui nous a séparés pour toujours, que la faute de votre père et la vôtre. »

Saint-Pol voulut répondre, mais Alix ne lui en donna pas le temps. Elle avait repris son sang-froid en voyant à qui elle avait affaire.

— Ne m'interrompez pas, Pierre, lui dit-elle, et ne vous en prenez qu'à vous, si je retrace en ce moment des souvenirs pénibles à votre cœur aussi bien qu'au mien, vous pouvez le croire; mais puisque le hasard ou votre audace vous ont mis en face de moi pour la première fois, depuis mon départ de la cour du duc de Bourgogne, je ne reculerai pas devant l'explication que vous êtes venu chercher avec une témérité si grande. Car, ajouta-t-elle avec une dignité admirable, en fixant sur le comte des yeux dont il ne put soutenir l'éclat et en prenant dans ses bras son jeune fils, je présume, Comte, que là seulement s'est bornée votre pensée. Rappelez-vous donc les faits tels qu'ils se sont passés,

Pierre. Probablement il vous souvient encore de nos premières années qui s'écoulèrent si heureuses auprès du duc Philippe, entre mon père et le vôtre? Tout, alors, nous promettait l'avenir le plus riant. Le sire de Créqui vous aimait comme son propre fils, je vous aimais comme un frère.

— Seulement comme un frère? dit avec amertume le comte de Saint-Pol.

— Oui, comme un frère d'abord, reprit Alix en surmontant un moment d'embarras; ensuite un sentiment plus tendre s'empara de moi peu à peu; c'est la vérité, Pierre, et pourquoi ne l'avouerai-je pas? N'étions-nous pas promis l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance? N'étions-nous pas fiancés? Nos parents avaient-ils un plus grand bonheur que celui de songer qu'aussitôt que l'âge nous le permettrait, nous serions unis? Et qu'attendait-on pour cela? que vous eussiez gagné dans les combats vos éperons d'or?

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Pierre de Luxembourg, et tout cela s'est évanoui comme un songe!

— Comme un songe, vous l'avez dit, Comte; car bientôt la guerre éclata de toutes parts entre l'Angleterre et la France, car bientôt le duc de Bourgogne prit parti contre son seigneur suzerain, et, un jour, on vint annoncer que mon frère, mon noble et malheureux frère,

au mépris de toutes les lois de la chevalerie, au mépris des traités les plus saints, pris dans un château qui avait capitulé, venait d'être lâchement et traîtreusement égorgé par les Anglais!... Lui mort, qui restait pour le venger?... Mon père?... Non, le noble vieillard, accablé de blessures, glacé par l'âge, n'était plus de force à soutenir le poids d'une armure.... Mais j'avais encore, du moins je croyais avoir celui qui bientôt devait être mon époux.... Que fit celui-là, comte de Saint-Pol?... Parlez, mais parlez donc à votre tour?...

Un silence solennel répondit seul à cet appel de la noble dame.

— Ah! vous vous taisez,.... eh bien! je vais vous le dire, moi, ce qu'il fit. Au lieu de prendre parti pour le frère de celle qu'il disait tant aimer, au lieu de poursuivre à outrance les meurtriers infâmes d'un brave et noble jeune homme, au lieu de courir sus aux ennemis de son roi, traître à sa nouvelle famille, il se plaça dans leurs rangs; chevalier déloyal, son pennon flotta au milieu de leurs tentes; vassal félon, il tourna contre son souverain légitime le fer de sa lance. L'ambition avait causé tout cela.... Alors, la fille et la sœur des Créqui, fermant son cœur à un sentiment désormais sacrilége, maudit Pierre de Luxembourg, son fiancé, et se donna âme, corps et biens au noble et loyal sire

de Rambures.... Maintenant, Comte, vous pouvez, je pense, écarter ces verroux; l'explication que vous êtes venu chercher, vous l'avez franche et complète; ouvrez donc, à moins que vous ne vouliez me faire prisonnière chez moi ou verser le sang de la sœur après avoir refusé de venger le sang du frère.

Saint-Pol était atterré.... Il baissait la tête comme un coupable; pourtant il voulut essayer de ranimer chez Alix quelque étincelle de l'amour que jadis il lui avait inspiré, et qu'il ne pouvait croire éteint pour toujours dans son cœur. Jamais d'ailleurs il n'avait vu sa maîtresse plus belle qu'en ce moment. Animée par la passion, elle s'était redressée de toute la hauteur de sa noble taille, ses yeux noirs lançaient des éclairs, elle était sublime.

Alix s'était avancée vers la porte. Le comte se jeta à ses genoux, lui prit une main qu'elle ne chercha pas à retirer, en la conjurant de l'entendre. Alors il lui protesta que s'il avait jamais désiré les richesses et les honneurs, loin que ce fût par ambition, c'était pour elle qui méritait d'être la femme, non pas d'un simple chevalier banneret (1), mais celle d'un duc, mais celle d'un

(1) Pour être *banneret*, c'est-à-dire pour avoir le droit de faire porter à l'armée sa bannière, il fallait avoir, pour vassaux, des che-

puissant souverain. Pour elle, disait-il, il était prêt à tout sacrifier, tout, jusqu'au parti qu'il avait jusqu'ici servi avec courage et fidélité. Il faut croire que son éloquence fut bien grande ou que les souvenirs de la jeune femme ne lui étaient pas tout aussi contraires qu'on aurait pu le présumer, après la scène qui venait de se passer entre eux; car, au bout d'une grande heure, le comte était encore là, tendre, passionné, et Alix n'avait plus qu'une crainte : c'était qu'il ne pût sortir en sûreté du château et regagner son camp. Peut-être aussi advint-il dans ce moment, à la belle châtelaine, ce qui arrive si souvent lorsqu'on se trouve vis-à-vis quelqu'un qu'on a aimé et qui a eu envers vous des torts graves; c'est qu'après les lui avoir reprochés amèrement, lorsque, loin de se défendre, il courbe la tête, on se sent disposé au pardon.

On se tromperait étrangement, néanmoins, si on augurait de ce long tête-à-tête que l'honneur de la dame de Rambures en pût recevoir la moindre atteinte ; non, certes, car au milieu de ses craintes et à toutes les protestations passionnées de son ancien amant, elle ne répondit qu'en lui montrant son fils, et en se retranchant

valiers, et pouvoir conduire à *l'host* au moins cinquante lances, sans compter les gens de trait, arbalétriers et archers.

derrière son attachement à ses devoirs et à son amour pour son mari.

De minute en minute, cependant, les craintes d'Alix devenaient plus sérieuses. Elle était dans une affreuse perplexité, et pour le comte, et pour elle-même. Pour le comte, car plus cet entretien se prolongeait, plus ses gens pouvaient le trouver extraordinaire et concevoir des soupçons. Comment alors sauver l'imprudent, sans porter atteinte à sa propre réputation? Pour elle-même enfin, car que penserait-on si on venait à apprendre qu'elle était restée si long-temps seule, enfermée dans son appartement, avec un seigneur dont personne de la noblesse de France et de Bourgogne n'ignorait les tendres sentiments à son égard? Elle ne cessait donc de prêter l'oreille aux bruits du dehors que pour conjurer à son tour le comte de fuir au plus tôt; mais lui semblait au contraire prendre plaisir à prolonger son tourment.

Combien les rôles étaient intervertis? C'était Alix qui suppliait, c'était Pierre qui refusait. On ne sait combien de temps encore cette situation délicate aurait duré, si la voix puissante de Thibaut n'était venu prévenir la châtelaine que le repas du soir était préparé.

Alix, avec une admirable présence d'esprit, profita de cette diversion favorable. Se précipitant vers la porte,

elle mit la main sur le verrou en montrant au comte sa fausse barbe.

Saint-Pol vit qu'il n'y avait plus à hésiter, s'il ne voulait pas être retenu prisonnier; songeant d'ailleurs que cela ne l'avancerait en rien, il s'exécuta de bonne grâce et reprit son déguisement.

La châtelaine ouvrit aussitôt; puis, avec un calme admirable :

—Thibaut, dit-elle, reconduisez vous-même ce malheureux; veillez à ce que nulle parole offensante ne lui soit adressée; nous lui avons de grandes obligations. »

Et elle sortit.

Il se passa alors quelque chose de très-particulier. Cora, la chienne noire, qui, couchée aux pieds de sa maîtresse, avait assisté avec indifférence et sans même lever la tête, à cet entretien souvent orageux, n'eut pas plutôt vu le comte se diriger vers la porte, qu'elle s'élança furieuse après lui, comme pour hâter son départ.

L'écuyer s'acquitta ponctuellement de sa mission. Il ne quitta celui qu'il croyait être un pauvre paysan, qu'après l'avoir conduit au delà de la deuxième enceinte; mais il ne put faire qu'en traversant la salle des gardes, toute pleine d'archers, l'œil du chevalier n'allât chercher et découvrir le regard d'Othon. Thi-

baut ne s'aperçut pas du léger signe d'intelligence que se firent ces deux hommes.

Pierre de Luxembourg continua à marcher avec une apparente difficulté et en s'appuyant sur son bâton, tant qu'il n'eut pas atteint un bouquet de bois distant du premier pont-levis de Rambures d'une petite portée d'arbalète. Arrivé là, il jeta brusquement les humbles vêtements qui recouvraient son pourpoint et parut en costume de soldat anglais. Il retrouva à la place où il les avait laissés, Noram et ses chevaux, sauta lestement en selle, partit au galop, sans répondre aux marques d'intérêt de son fidèle serviteur et sans prononcer autre chose que ces mots qui semblaient arrachés à sa mauvaise humeur : « Qu'elle s'en prenne donc à elle seule de tous les malheurs qui pourront advenir ! »

Pendant quelques jours, Alix, contre son habitude, fut triste et pensive. Les périls qui menaçaient le sire de Rambures étaient-ils la seule cause de ce changement dans sa manière d'être ? C'est ce qu'il est peut-être permis de contester, puisqu'elle avait reçu ou du moins cru avoir reçu de lui des nouvelles satisfaisantes. Ses idées se reportaient-elles vers le danger qu'elle-même avait couru lors de la venue du comte de Saint-Pol ? ou bien enfin la présence de ce dernier avait-elle remué dans son cœur des souvenirs assez puissants

pour la rendre mélancolique, de rieuse et folle qu'elle était? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Hélas! sous peu, des sujets trop réels de douleur devaient justifier sa tristesse.

Trois semaines après l'investissement par les Anglais du château d'Aumale, les prévisions du comte de Suffolk se réalisaient de point en point. La garnison, manquant de vivres et n'ayant pas été secourue, fut obligée de baisser elle-même la herse, d'ouvrir les portes du castel et de se livrer à merci aux troupes de Pierre de Luxembourg. Le sire de Rambures, fait prisonnier ainsi que ses braves compagnons, fut envoyé en Angleterre, sans avoir pu même obtenir la consolation d'embrasser sa femme et de lui faire connaître son sort.

VIII

L'ATTAQUE

Le lendemain de ce jour si néfaste pour la maison de Rambures, on aperçut du château, dans la plaine du côté de l'Est, six feux auxquels on ne fit pas la plus légère attention, car on les crut allumés par des bûcherons pour combattre le froid glacial de la nuit. Deux hommes seuls ne se trompèrent pas sur leur signification et les comptèrent plusieurs fois avec le plus grand soin. A deux heures, dans la même matinée, un grand mouvement se faisait remarquer à Aumale. Un instant, on put croire que c'était le signal du départ de l'armée anglaise; car, une des portes s'étant ouverte, il en sortit environ trois cents hommes de pied et une trentaine

de chevaliers armés de toutes pièces, hormis la lance, qui était remplacée par la hache d'armes; mais alors le pont-levis fut levé de nouveau, et personne ne quitta plus le château. Aucune torche n'éclairait ce fort détachement à la tête duquel marchait à cheval un homme que nous connaissons déjà : Noram. Il semblait guider la colonne silencieuse. Lorsque ces troupes eurent suivi, pendant deux bonnes lieues, en le descendant, le cours de la Bresle, l'écuyer s'arrêta comme pour chercher sur les arbres une marque à lui connue, puis il tourna brusquement à droite en disant :

— Je ne me trompe pas, voici bien le coudrier sur lequel Othon a gravé un chiffre. Et il s'enfonça résolument dans un petit taillis où les chevaux avaient beaucoup de peine à marcher. Ayant fait encore quelques pas, il atteignit avec les premiers fantassins un sentier étroit, raviné par les pluies, où trois hommes à peine pouvaient marcher de front. Longtemps la petite colonne gravit la pente raide et glissante qu'elle avait devant elle. Au bout d'une bonne heure d'une marche des plus pénibles pour les hommes et pour les chevaux, elle arriva au sommet de la berge et se trouva sur un plateau boisé s'étendant à perte de vue. Chacun put comprendre alors quel était le but de l'expédition qu'on avait entreprise, car un rayon de la lune, se détachant

d'un nuage épais, vint éclairer le sommet du donjon du vieux château de Rambures.

A l'arrière-garde et à cheval, marchaient Pierre de Luxembourg lui-même et quelques hauts personnages. Ils causaient à voix basse.

— Ce castel est-il réellement aussi fort qu'on le dit, Saint-Pol, demanda le chevalier qui se trouvait à côté du comte?

— Oui, mon cher de Mailly; car j'avoue que je n'en connais pas un second dans cette province, si ce n'est peut-être le château Gaillard (1) dont les murs soient aussi épais, les tours aussi élevées et les fossés plus profonds. Sans les intelligences que nous avons dans la place, jamais je n'aurais entrepris de m'en rendre maître.

— Vous en parlez vraiment, comme si déjà vous l'aviez parcouru. Y auriez-vous jamais été reçu?

Soit que cette question eût été faite pour embarrasser le comte, soit qu'il l'eût pensé, il rougit jusqu'au blanc

(1) Le château Gaillard, bâti par Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, existait jadis sur une berge abrupte située sur la rive droite de la Seine, à la sortie du petit Andely. Il joua un grand rôle dans les guerres contre les Anglais. On en voit encore aujourd'hui des ruines magnifiques, vers lesquelles nous avons bien souvent nous-même dirigé nos pas.

des yeux. Mais la nuit cacha son trouble aux regards de son interlocuteur, et il reprit en éludant une réponse directe :

— La description qui m'en a été faite par un soldat intelligent, m'a mis à même d'en prendre une connaissance très-exacte. Du reste, mon cher de Mailly, vous apprendrez vous-même à le connaître, car mon intention, si nous sommes assez heureux pour réussir, est de vous en donner le commandement.

On arrivait alors à l'extrémité de ce petit bouquet de bois d'où, quelques jours auparavant, le comte de Saint-Pol, déguisé en paysan, s'était acheminé vers Rambures.

Suivant ses instructions, Noram s'arrêta ; la colonne en fit autant, et chaque chevalier ayant mis pied à terre, les chevaux furent reconduits par les pages bien en arrière, afin que leurs hennissements ne pussent trahir l'embuscade.

Les Anglais étaient si près du château, qu'ils entendirent sonner cinq heures à l'horloge du beffroi.

Pendant qu'ils s'établissent sans bruit dans le bois, qui doit une heure encore les dérober à la vue des sentinelles de Rambures, nous allons introduire nos lecteurs dans le sombre castel et le leur montrer tel qu'il se trouvait à cette époque ; cela est absolument indis-

pensable pour l'intelligence des événements qui vont se passer.

En 1430, on ne pouvait pénétrer dans le manoir des sires de Rambures, qu'en franchissant les deux ponts-levis jetés à la suite l'un de l'autre, sur chacun des fossés qui séparaient le château de la plaine. L'un et l'autre de ces fossés avaient une largeur de plus de quarante pieds, et lorsqu'on était parvenu à l'extrémité du second, on se trouvait devant une petite porte en plein cintre, de forme gothique, au-dessus de laquelle étaient gravées en relief sur la pierre, les armes des châtelains, *d'or à trois fasces de gueules*. Cette porte, par laquelle un homme à cheval ou deux à pied tout au plus pouvaient passer à la fois, était défendue à droite et à gauche par des meurtrières percées dans l'épaisseur du mur, ayant vue sur le pont le plus rapproché et battant même les abords du second. Au-dessus et beaucoup plus haut que l'écusson des Rambures, régnait une espèce de plate-forme, ou si l'on veut, de galerie à ciel ouvert légèrement cintrée, reliant les deux tours voisines. Vingt archers pouvaient facilement s'y tenir et diriger de là leurs traits, soit sur l'ennemi faisant une attaque de front, soit sur des troupes parvenues dans la cour du château.

La porte franchie, l'assaillant se trouvait dans la

petite cour carrée où nous avons vu André et sa suite monter à cheval lors de son départ; mais il s'en fallait qu'on fût maître du castel; au contraire, l'attaque devenait alors d'une difficulté telle, qu'on devait avoir grand soin d'occuper fortement la porte d'entrée, si l'on ne voulait pas être pris comme dans une véritable souricière.

En effet, de toutes parts les murs étaient percés et montraient à l'ennemi les bouches longues et étroites de meurtrières et de créneaux, par où, d'étage en étage on pouvait décocher vingt flèches à la fois.

Au-dessous du grand bâtiment du centre dont elles occupaient toute la largeur, étaient les écuries (1). On y pénétrait par une porte plus large que les autres, placée dans l'encoignure de droite et par une rampe en pente douce.

Ainsi que nous venons de le dire, la défense était dans cet endroit infiniment plus facile que l'attaque;

(1) Rien d'ingénieux comme la distribution de ces écuries, dont on a fait des caves depuis qu'on a ajouté des dépendances au château. Le terrain avait été ménagé de telle sorte, que, par des pentes insensibles, un cheval pouvait parcourir très-facilement plusieurs souterrains situés à des étages différents; de cette manière on avait la faculté de donner place à plus de deux cents chevaux dans le castel même.

on en jugera lorsqu'on saura que, pour pénétrer de la cour dans le corps de logis, il n'y ayait qu'une seule petite porte basse, étroite, donnant sur l'escalier en spirale qui montait au beffroi et descendait au fond des souterrains. Quelques hommes déterminés, quelques sacs de laine, quelques meubles, pouvaient arrêter l'ennemi et même lui offrir des obstacles presque insurmontables. Enfin, en supposant même qu'il parvînt à forcer cette entrée, l'assaillant n'était pas encore maître du château, puisque la tour du nord ne communiquait avec les autres que par trois passages étroits, voûtés, percés à chacun des étages.

On le comprend, il était facile de défendre pied à pied chaque porte, chaque escalier, chaque passage, et tant que le manoir tout entier n'était pas au pouvoir de l'ennemi, on pouvait toujours opérer des retours offensifs très-dangereux pour lui.

Rambures n'avait donc qu'une seule entrée et peu d'ouvertures; il présentait à l'ennemi, sous ce rapport, des difficultés matérielles véritablement incroyables.

On pourrait s'étonner de ce luxe de précautions dans les manoirs, si l'on ne réfléchissait à tout ce qui avait précédé et suivi leurs constructions. En effet, lors des courses des Normands, les seigneurs, ayant beaucoup à craindre de ces peuplades guerrières, devaient natu-

rellement, par tous les moyens possibles, chercher à mettre leurs castels à l'abri des surprises ou des attaques à force ouverte. Première raison.

Plus tard, chacun d'eux ayant à fournir à son suzerain l'impôt de *l'host*, c'est-à-dire devant mener à l'armée ses vassaux, se trouvait dans l'obligation de dégarnir souvent son propre château d'une grande partie de ses défenseurs; il était donc nécessaire d'opposer à l'ennemi le plus grand nombre possible d'obstacles matériels. Deuxième raison.

Enfin, plus tard encore, quand ce ne furent plus seulement les suzerains qui se firent la guerre, mais que les simples châtelains en vinrent à usurper les droits des rois ou des ducs; lorsque les malheureux vassaux, réduits à l'obligation de la *chevauchée*, c'est-à-dire à monter à cheval pour prendre part aux querelles particulières du seigneur avec ses voisins, durent laisser sans défense le castel et leurs propres habitations, on conçoit que rien n'était plus important pour les chevaliers que la force matérielle des manoirs. Troisième raison.

A l'époque dont il est ici question, l'invention de la poudre, bien qu'elle remontât à près d'un siècle et que les Anglais en eussent fait grand usage à la bataille d'Azincourt, il y avait quinze ans déjà, n'avait encore

modifié que très-peu les combats et les siéges. De loin en loin on voyait bien à la suite des armées quelques lourdes pièces, quelques longs et étroits *fauconneaux*, quelques *bombardes* lançant des pierres, et au moins aussi dangereux pour ceux qui les servaient que pour l'ennemi sur lequel on les dirigeait; mais les hommes d'armes n'avaient pas même encore abandonné une seule pièce de leurs armures. Ils se présentaient devant une place ou au combat, renfermés tout entiers, eux et leurs chevaux, dans leurs boîtes métalliques, si j'ose m'exprimer ainsi. Ils professaient même le mépris le plus souverain pour tous ceux qui faisaient usage des armes à feu, disant avec une sorte de raison que l'homme le plus lâche pouvait avec ces nouvelles armes, atteindre et coucher sur la poussière, sans s'exposer, le guerrier le plus brave.

La science militaire moderne, dit un écrivain (1), commence au quinzième siècle; trois découvertes ont changé la guerre de terre, la guerre de mer et même la guerre des savants. La poudre, la boussole, l'imprimerie.

On le voit donc, le temps approchait où le canon

(1) Audouin, t. I, page 411.

allait, en plaçant ses lourds boulets dans la balance des combats et surtout des siéges, modifier complétement l'art de l'attaque et de la défense.

Il faisait le matin de ce jour un temps sec et glacial. Une abondante gelée avait couvert la terre d'un immense et froid tapis. Les Anglais du comte de Saint-Pol, embusqués dans le petit bois, mal abrités du vent du Nord par les arbres dont les dernières feuilles tombaient sur leurs épaules, ne pouvant ni remuer, ni allumer du feu de crainte d'éveiller l'attention de l'ennemi, attendaient avec impatience le moment de s'élancer sur leur proie. Dans le vieux château, cependant, tout était silencieux. A cinq heures, on avait relevé les deux sentinelles des deux ponts-levis. Dans celle placée en tête du second, il avait été facile à Pierre de Luxembourg de reconnaître un de ses agents de trahison, Karl, que sa stature colossale eût fait distinguer parmi tous les soldats d'une armée.

Cette vue avait réjoui le comte, car c'était un indice certain que les signaux de la veille avaient été compris, et ses ordres exécutés. Il était assuré, par conséquent, d'avoir bien des chances pour réussir. Néanmoins, il ne lui fut pas possible, de l'endroit où il se trouvait, de reconnaître si Othon avait pu, à son tour, se faire placer de garde au premier pont-levis. Or, cette circons-

tance importait au succès de l'entreprise, au moins autant que celle dont venait de s'assurer le comte de Saint-Pol, car il n'était pas douteux que, la première alarme donnée, la garnison ne garnît promptement la muraille et ne défendît vigoureusement l'entrée. Aussi le chevalier fixait-il obstinément et non sans inquiétude, la porte du vieux castel.

— Voyez donc, de Mailly, dit-il au bout de quelque temps, voyez donc, vous dont les yeux ne sont pas encore fatigués, si vous pourrez distinguer les traits de la sentinelle du premier pont-levis, à côté de la porte, là, précisément sous l'écusson des sires de Rambures?

— Difficilement, mon cher Saint-Pol. Je vois bien, effectivement, un archer, l'arbalète au poing, le casque en tête et le poignard à la ceinture, qui se tient immobile près de la chaîne du pont; mais je ne saurais vous dire s'il est grand ou petit, gros ou mince.

— Tant pis, mon cher, tant pis; car si la porte n'est gardée par un des nôtres, il est presque impossible que nous pénétrions dans la place. C'est de cette sentinelle que dépend la prise de Rambures, et je suis persuadé que le roi Henri donnerait beaucoup à celui qui lui apporterait les clefs de cette magnifique forteresse.

— Sans nul doute, dit en souriant de Mailly; mais convenez-en, Saint-Pol, le roi d'Angleterre, notre su-

zerain, n'est pas le seul qui payerait cher l'entrée de ce manoir; à part d'ailleurs la gloire qui ne peut manquer de revenir au vainqueur de ces superbes tours.

— Que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu, rien; puisque, tout en m'estimant assez pour m'offrir le commandement de ce castel, vous ne me croyez pas suffisamment de vos amis pour me confier des choses qu'il m'a été impossible, avec la meilleure volonté du monde, de ne pas deviner... Après cela, je sais bien que la discrétion doit être une de nos vertus, à nous autres chevaliers; nous n'avons pas, comme les rois, le droit d'être indiscrets, et si quelque gente Agnès Sorel nous honore de ses bonnes grâces, c'est bien le moins que le secret préside à nos amours.

— Allons, allons, de Mailly, encore cet éternel entretien, et dans un moment où des choses bien plus importantes.....

— Comment, plus importantes?... Mais qu'y a-t-il donc de plus important pour nous que les affaires d'amour?.... Ne faisons-nous pas la guerre pour acquérir de la gloire, un renom, et cette gloire, ce renom, ne les désirons-nous pas pour obtenir l'estime de la dame de nos pensées?.... Prétendre le contraire serait une hérésie.... Vraiment, Saint-Pol, je ne reconnais plus en vous le galant chevalier de la cour du duc Philippe?

Toujours le premier dans les joûtes et les combats?.... A vous entendre, on dirait que vous guerroyez pour le plaisir de soutenir les droits très-contestables sur la France du roi Henri, ou pour la plus grande satisfaction d'occire quelques pauvres diables et de renverser quelques vieilles murailles. Pardieu, mon cher comte, si cela était, je voudrais bien que vous m'expliquassiez alors, pourquoi vous avez demandé si instamment à venir vous battre dans ces froides provinces, au lieu d'aller avec Bedfort, dans l'Orléanais, joûter contre cette vierge qui couvre la France des plis de son mystérieux drapeau? Me direz-vous aussi que c'est dans le seul et unique but de reconnaître les abords du manoir des sires de Rambures, que, déguisé en paysan picard....

— Silence, de Mailly, pour Dieu, silence; il me semble que je vois du mouvement du côté de la place.

— Du tout, du tout, c'est simplement l'archer de garde au second pont qui vient de s'assurer si les chaînes sont solides et pourront bien faire leur jeu dans un instant. Ah! par exemple, pour celui-ci, je le reconnais parfaitement. Ce gaillard-là ne saurait être oublié, lorsqu'on a eu l'avantage de le voir une seule fois. C'est votre cadeau au sire de Rambures. Don précieux, sur ma parole. Il ne ressemble pas mal à la plus grosse des tours qu'il est sensé garder. On prétend que les Grecs

firent entrer dans Troie un cheval de bois immense, pour s'emparer de la ville ; vous avez mieux fait, car vous êtes parvenu à introduire à Rambures un véritable taureau en chair et en os ; ou je me trompe fort, ou il vous sera au moins aussi utile.... Mais reprenons notre conversation. Dites-moi, Saint-Pol, vous souvient-il encore de cette charmante Alix de Créqui, dont vous vous étiez déclaré le tenant à la cour de Bourgogne?...»

Le chevalier, sans doute pour se venger du peu de confiance qu'avait en lui son frère d'armes, aurait prolongé cet entretien longtemps encore, malgré le déplaisir évident qu'il causait à Saint-Pol, si un incident inattendu n'était venu arracher ce dernier à son supplice. Une flèche sans fer, perçant la haie derrière laquelle se trouvaient les deux seigneurs, tomba tout à coup entre eux.

— Ah! voici une nouvelle manière de faire parvenir ses lettres, dit de Mailly, en détachant du trait un morceau de parchemin. Tenez, Saint-Pol, c'est sûrement un billet d'amour qu'on vous envoie du château.

A la lueur d'un rayon de la lune, Saint-Pol put lire, écrits en gros caractères, ces trois mots : *Tout est prêt.* A ce moment, six heures sonnaient à l'horloge du donjon.

— Tout est prêt, répéta de Mailly; eh bien, tant mieux,

car il fait décidément froid ici. Puis, se penchant à l'oreille du comte : Qui sait, il n'y a peut-être pas que vous, Saint-Pol, qui ayez intérêt à entrer dans ce vieux castel.

Le comte n'entendit pas cette phrase de son compagnon d'armes, car, à peine eut-il lu les mots tracés sur le parchemin que, faisant signe aux trente chevaliers de se placer autour et bien près de lui, il leur donna à voix basse ses dernières instructions; puis lui-même, à leur tête, pour leur montrer l'exemple, il sortit brusquement du petit bois et se dirigea droit vers le pont-levis du château.

Le moment était propice; la lune, cachée depuis un instant, ne pouvait trahir la marche de la petite colonne, et le jour ne paraissait pas encore. Aussi arriva-t-elle devant les fossés de la deuxième enceinte sans que personne, si ce n'est Karl, se fût aperçu de la présence d'un ennemi. Le tablier du pont-levis fut à l'instant même abaissé et les Anglais s'y précipitèrent en courant. Alors seulement le bruit des éperons et des armures donna l'éveil en même temps au soldat de garde dans la chambre du nain et à la sentinelle placée au pont de la première enceinte. Aussitôt les battements de la cloche mêlèrent leurs coups précipités à ces cris d'alarmes : Aux créneaux! aux armes, Rambures!

Rambures ! Mais il était déjà bien tard, les assaillants étaient arrivés devant le premier fossé du côté de la place, et beaucoup de choses devaient prouver aux défenseurs qu'ils avaient parmi eux des traîtres. Tout espoir n'était pas pourtant encore perdu, car, au grand étonnement de Pierre de Luxembourg, le tablier du pont, qui le séparait du manoir, loin de s'incliner à son tour pour prendre comme le premier la position horizontale, se tenait obstinément perpendiculaire, laissant entre les Anglais et le château, la gueule béante d'un abîme profond et vertical. Une inquiétude terrible se peignit sur les traits du comte de Saint-Pol. C'en est donc fait, pensa-t-il, de cette entreprise si mûrement élaborée, préparée de si longue main, de cette entreprise pour laquelle, négligeant la gloire qu'il aurait pu acquérir dans les plaines de l'Orléanais, il avait été jusqu'à s'exposer à être arrêté dans le vieux castel sous le déguisement d'un vassal, au risque de se faire pendre comme tel à l'un des créneaux du donjon ? Devant lui, des fossés infranchissables, des murs inattaquables ; derrière, une retraite sans nul doute périlleuse à travers un pays ennemi ; dans son cœur, la honte d'avoir échoué ; et, pour tout dire enfin, la pensée poignante que, cette fois encore, Alix échappait à son amour. Que pouvait donc faire ce vassal insolent aux prétentions, aux exi-

gences duquel il avait été contraint de céder? Le trahirait-il comme il trahissait les Rambures? Toutes ces idées traversaient rapidement son esprit. Incertain, ne sachant que résoudre, il restait immobile devant les tours qui se garnissaient de soldats. Une flèche, sifflant près de sa poitrine, était venue s'enfoncer dans la cuisse de Karl qui marchait à sa gauche, et le comte n'avait pas même levé la tête; autour de lui des voix murmuraient, et il ne songeait pas à leur imposer silence. Un instant encore, et il fallait ordonner la retraite. Jamais il ne s'était trouvé dans une position plus affreusement critique... Tout à coup un cri de détresse se fait entendre; un corps roule lourdement dans le fossé sous les yeux même de Saint-Pol, et le tablier du pont s'abaisse comme par enchantement.

Cette nouvelle phase de l'attaque était due, ainsi qu'on le pense aisément, à l'intervention d'Othon l'archer. Caché derrière la porte que surmontaient les armes des sires de Rambures, il avait attendu pour agir le moment favorable. Peu soucieux d'exposer inutilement ses jours, il avait voulu, avant de se compromettre, avoir la certitude de l'approche des Anglais. Au premier son de la cloche, au premier cri d'alarme, il lui avait été facile de courir, de se ruer sur la malheureuse sentinelle et de l'envoyer d'un coup de poignard rouler au fond des

fossés. Tout avait réussi suivant ses désirs ; et, grâce à lui, l'issue du combat qui allait s'engager entre les défenseurs de Rambures et les gens de Saint-Pol, prenait pour ces derniers une tournure favorable. Bientôt, en effet, la petite cour intérieure fut encombrée de chevaliers ennemis. Cinq à six, précédés par le comte et les deux traîtres Karl et Othon, franchissaient même déjà les premiers degrés de pierre de la tour du Nord, lorsque Thibaut parut avec quelques braves pour défendre cette entrée.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'était la seule par où il fût possible de communiquer avec l'intérieur du château : on conçoit donc de quelle importance elle était devenue en ce moment pour les deux partis.

A l'intérieur, à l'extérieur, tout était confusion. Au premier signal d'alarme, les défenseurs du manoir seigneurial, réveillés brusquement, avaient cherché leurs armes. Demi-nus, poussant des cris et augmentant par leur agitation le tumulte inséparable d'un tel moment, ils parcouraient en tous sens le château pour se rendre à leur poste de combat. Beaucoup, garnissant le corps de logis intérieur et la galerie à ciel ouvert, lançaient des traits sur les assaillants qui encombraient les deux ponts. C'était à qui de ces derniers, pour éviter leurs coups, pénétrerait dans l'intérieur du château ; aussi

les premiers rangs étaient-ils tellement pressés qu'ils ne pouvaient qu'à grande peine faire usage de leurs armes. Serrés les uns contre les autres dans la cour, on entendait à chaque minute retentir sur les armures le bruit des flèches qui venaient s'y briser ; puis s'exhalaient aussi les cris de fureur des combattants, les cris de douleur des blessés. La porte de la tour du Nord, semblable à ces gouffres que l'on aperçoit souvent au milieu des fleuves et où les flots viennent se précipiter en tourbillonnant, engloutissait toujours de nouveaux assaillants. C'était là que se livraient les combats les plus sérieux. Tout, du reste, dans les premiers moments de cette attaque par surprise, concourait à lui donner un cachet de désordre qui n'était pas hahituel à cette époque où l'on ne cherchait guère à s'emparer d'un château qu'en plein jour, de vive force et par escalade.

IX

LA TOUR DU BEFFROI.

Dérobons-nous un instant au bruit du combat et pénétrons dans l'intérieur du vieux château.

Tandis que le comte de Saint-Pol, de Mailly et leurs gens, en embuscade dans le petit bois, attendaient le moment favorable pour commencer l'attaque, une scène singulière se passait dans l'appartement de la dame de Rambures. Cora, sa chienne favorite, soit qu'elle fût agitée par le pressentiment du danger qu'allait courir sa maîtresse, soit que son admirable instinct lui fît comprendre que l'ennemi était aux portes, montrait une appréhension qu'Alix ne pouvait parvenir à calmer.

— Cora, ma bonne Cora, disait cette dernière, en

cherchant de sa blanche main la tête noire de la chienne, qu'as-tu donc ce matin? Je ne t'ai jamais vu si inquiète.... Viens ici.

Et Cora s'appuyait aussitôt sur le joli bras de sa belle maîtresse, fixant sur ses yeux son regard intelligent, comme pour lui communiquer ses pensées; puis, voyant qu'elle ne pouvait se faire comprendre, elle allait en gémissant du lit d'Alix à celui du petit Jacques et se dirigeait ensuite vers la fenêtre de la chambre.

— Mon Dieu! reprenait Alix, que l'inquiétude commençait à gagner, te voilà comme le jour affreux où l'on rapporta le corps de mon noble frère, ton malheureux maître.... Me prédis-tu quelque nouvelle catastrophe?

Elle achevait à peine ces mots, qu'un bruit sinistre faisait retentir les voûtes du manoir, la cloche du beffroi sonnait l'alarme, la fidèle Cora y répondait par de lugubres hurlements.... Il était trop tard!....

— Qu'est ceci? dit la châtelaine en abandonnant brusquement son lit et poussant une porte qui donnait dans une chambre voisine....

— Entendez-vous ce bruit, Jeanne?... Qu'arrive-t-il donc?.... Serait-ce le retour du sire de Rambures? ou bien...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage.

— Madame! Madame! s'écriait du dehors la voix

forte de Thibaut, les Anglais pénètrent dans la cour, nous sommes trahis; je vais tâcher de défendre l'entrée de la tour de l'Est; le chapelain vous conduira en un lieu sûr, j'irai vous y joindre... Je vole au combat.

A ces mots, qui la glacent de surprise et d'effroi, la malheureuse Alix s'habille à la hâte, s'empare de son fils qui, réveillé en sursaut, lui tend en pleurant ses petites mains et, appelant Jeanne, elle sort de sa chambre.

Le père Chrysostôme les attendait tous les trois sur l'escalier.

Il y a souvent dans le caractère des hommes des bizarreries vraiment bien singulières et surtout bien inexplicables; le bon chapelain en donnait alors une preuve tout à fait digne de remarque. Il était d'une nature si timide, qu'en temps ordinaire, la vue d'une épée nue le troublait; la détonation d'une arme à feu, si rare encore à cette époque, le terrifiait; un péril imaginaire, chimérique, le faisait frissonner des pieds à la tête; eh bien! ce danger réel, positif, le trouva fort et plein d'énergie. Il redoutait le péril absent, il brava avec plus de courage peut-être qu'un soldat, le danger présent. A leur grande surprise, les deux femmes le trouvèrent calme et serein.

— Madame, dit-il à Alix dès qu'il l'aperçut, Monseigneur, en partant, m'a chargé d'écarter de vous le péril,

autant que cela dépendrait d'un pauvre prêtre tel que moi. Je suis prêt à protéger vos jours aux dépens des miens. Je ne vous quitte plus. Si le château des sires de Rambures ne peut être sauvé et si nous ne pouvons dérober votre personne aux coups de vos ennemis, je saurai du moins vous faire un rempart de mon corps.

— Merci, oh! merci, mon père, je n'attendais pas moins de votre noble dévouement.... Mais tout est-il donc perdu sans ressource?

— Pas encore, Madame, car vos braves soldats s'arment pour vous défendre et, bien qu'il y ait sûrement des traîtres parmi eux, nous pouvons espérer encore, avec l'aide du Seigneur tout-puissant, voir triompher le bon droit. Il est prudent, néanmoins, de vous mettre toutes les deux, ainsi que votre fils, à l'abri des chances d'un combat incertain. Venez donc; la connaissance parfaite que j'ai des divers escaliers, passages et galeries, me permettra, je l'espère, de trouver l'endroit secret que Thibaut s'est hâté de m'indiquer, et où nous pourrons attendre sans crainte, l'issue de l'événement.

— Nous vous suivons, mon père.

— Hâtons-nous, car déjà les combattants semblent se rapprocher; l'ennemi paraît avoir gagné la porte de la tour de l'Est sous laquelle précisément nous devons diriger nos pas. »

Ils se mirent aussitôt à descendre l'escalier de la tour, suivis par Cora qui eût péri plutôt que de quitter sa maîtresse. Alix et Jeanne ne firent pas alors sans étonnement une remarque qui leur donna tout de suite la mesure du danger ; c'est que le bon chapelain, contrairement aux habitudes des gens d'église et surtout contrairement aux siennes, avait passé à sa ceinture un long poignard.

Tant qu'ils furent sur l'escalier de la demi-tour du Centre, ils n'eurent aucune appréhension; mais lorsqu'il leur fallut pénétrer par le premier passage dans la tour de l'Est, lorsqu'à deux pas devant eux ils virent leurs soldats blessés se défendant contre les chevaliers ennemis dont on apercevait les panaches et les casques, le courage faillit manquer aux deux femmes. Sans l'énergie du père Chrysostôme, qui, les prenant par la main l'une et l'autre, les entraîna vers la tour du donjon, Alix et Jeanne étaient perdues. A ce moment, en effet, le combat était terrible, et on pouvait, avec raison, craindre que la vue de la châtelaine n'engageât les Anglais à redoubler d'efforts pour s'en rendre maîtres. Impossible pourtant d'éviter ce passage, à moins de perdre un temps précieux et d'indiquer le refuge cherché. Grâce au ciel, ils ne furent aperçus ni les uns ni les autres. Une fois au-dessous de l'escalier défendu par

Thibaut, ils ne tardèrent pas à gagner le souterrain; mais là, un embarras nouveau les consterna. Ils n'avaient pas réfléchi à l'obscurité profonde qui, même en plein jour, régnait en ces lieux. Comment donc sans lumière découvrir la porte du passage secret? Où aller? Que faire? Que devenir?

Alix et Jeanne s'étaient jetées à genoux sur le sol glacé, implorant l'assistance du Très-Haut. L'enfant, effrayé par les ténèbres, pleurait en tenant embrassé le cou de sa mère; le père Chrysostôme seul conservait son courage et son sang-froid. Il avait à tâtons gagné l'un des murs, et en passant sa main tout autour de lui, il cherchait la trace de la porte.

Telle était l'épaisseur des voûtes que nul bruit ne parvenait jusqu'aux fugitifs. A quelques pieds au-dessus de leurs têtes, des hommes poussaient des cris arrachés à la fureur, au désespoir, à l'agonie; des meubles se brisaient sur les marches des escaliers; le combat avec toute son horreur répétait de sa voix puissante mille paroles de mort, de vengeance et de rage; et le calme du tombeau régnait seul dans ce vaste souterrain. Les doigts du prêtre bruissant contre le salpêtre des murs, les pleurs de l'enfant étouffés sous les baisers de sa mère, les gémissements craintifs de la chienne, se mêlaient seuls à la prière de la jeune fille.

Une grande demi-heure se passa dans cette affreuse incertitude. D'un instant à l'autre la garnison pouvait céder au nombre, le combat finir, les passages, les souterrains être envahis, et alors.... Alors que devenaient la femme, le fils des sires de Rambures? Et cette vierge si belle, si pure, livrée à une soldatesque sans frein!.... Cette idée était effrayante!....

— Rien, rien, encore, mon père, disait de temps à autre Alix en interrompant sa prière.

— Rien, Madame, répondait à voix basse le chapelain.

— Mon Dieu! mon Dieu! prenez ma vie, ajoutait la malheureuse mère, mais sauvez cette innocente créature....

Et de nouveau régnait un silence plus effrayant peut-être que le bruit des combats.

— Dieu soit loué! s'écria tout à coup le père Chrysostôme, je crois sentir le fer d'une porte.... Non, non, je ne me trompe pas, voici bien un verrou, une serrure...» Et il essayait une à une, toutes les clefs du trousseau que l'écuyer lui avait remis....« Ah! j'y suis....» On entendit effectivement le grincement d'une lourde masse roulant sur des gonds. Puis..... rien....

— Eh bien! mon père, dit Alix avec une inquiétude mortelle..... Eh bien!...

— C'est singulier.... La porte est certainement ouverte, pourtant je ne distingue pas le jour.... L'obscurité m'aurait-elle fait perdre pour un instant l'usage de la vue?.... Peut-être n'aura-t-elle pas produit le même effet sur vous ; Madame, apercevez-vous un rayon de lumière?

— Je ne vois absolument rien.

Alix, en prononçant ces mots d'une voix tremblante d'émotion, ouvrait des yeux à faire sortir les prunelles de leurs orbites....

— Je me suis donc trompé, ajoute le père Chrysostôme, ce n'est donc pas là le passage où Thibaut m'a recommandé de vous conduire et de l'attendre?....Quel triste déception! Seigneur! Seigneur! protégez-nous!

— Nous sommes perdus! s'écrie Jeanne.

— Ne désespérez pas, ma fille, reprend le chapelain, la miséricorde de Dieu n'est-elle pas infinie?... Peut-être il veut éprouver votre courage.... Voyons, si je m'aventurais dans le nouveau souterrain, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même?... Mais, si je m'égare?..

— Ne nous quittez pas, mon père...Prenez garde, les oubliettes, je crois, sont de ce côté; restez ici, par grâce.

— Soyez sans inquiétude, Madame : sans doute j'aurai ouvert quelque cachot.... Je vais continuer mes recherches. »

Alors, prenant toutes les précautions possibles, frôlant les murailles humides, il s'aventure pas à pas dans le lieu inconnu, cherchant par l'emploi de tous ses sens à deviner où il se trouve.

Tout à coup la porte, comme poussée par une main invisible, tourne brusquement sur sa ferrure et se referme avec violence, mettant entre ses compagnons et lui l'obstacle effrayant de sa lourde masse.

Un cri terrible échappe aux deux femmes lorsqu'elles s'aperçoivent de ce nouveau malheur et le pauvre prêtre lui-même sent s'évanouir son courage.

Le combat cependant, d'abord à l'avantage des Anglais, se soutenait de part et d'autre avec une bravoure sans exemple. La défense était aussi énergique que l'attaque; car, tandis que les archers de Rambures, revenus de leur première stupeur, faisaient pleuvoir à l'extérieur du château les traits et les pierres, une scène effroyable se passait dans l'espace étroit de l'escalier tournant de la tour du donjon, et le sang commençait à ruisseler sur les degrés. Forcés d'avancer, pour ainsi dire, malgré eux, puisque à chaque minute de nouveaux combattants, poussés par les derniers rangs, venaient augmenter leur nombre, les chevaliers anglais, ayant à leur tête Saint-Pol et de Mailly, étaient contraints de gravir, portés par la foule et sous une grêle de

coups, les marches que défendaient Thibaut et les siens.

Là, pas un cri, pas une plainte, pas un gémissement, ne se faisaient jour à travers les épaisses murailles. On eût dit que chacun, sentant toute l'importance d'enlever de vive force ou de conserver à tout prix cette position, retenait les cris de douleur prêts de lui échapper, pour faire bravement son devoir. Aussi dans cet étroit espace, ne s'élevait-il pas d'autre bruit que celui causé par les masses d'armes rencontrant les armures, les épées se brisant sur les épées ou se choquant sur les casques; par le craquement des meubles lancés du haut de l'escalier et volant en éclats sur les marches; ou bien encore celui produit par le grincement des cuissards, des brassards et des hauberts s'éraillant sur la brique de la muraille.

Chose bizarre et pourtant réelle, la valeur, l'activité, le dévouement de la garnison, tout ce qui, en mille autres circonstances, eût fait échouer cette attaque et sauvé le château des mains des Anglais, fut précisément ce qui contribua peut-être le plus à le leur livrer. En effet, les remparts s'étant garnis de tous ceux qui n'étaient pas au combat de la tour du Nord, la pluie de traits et de pierres devint si intense, que les assaillants, restés en dehors de la cour, s'y ruèrent avec furie pour les

éviter. Le flot, pénétrant dans l'intérieur, emporta jusque dans le manoir les dix ou douze chevaliers formant tête de colonne, et qui, debout encore, quoique blessés et meurtris dans leurs armures, combattaient parce qu'ils ne pouvaient opérer leur retraite, en sorte qu'au bout de quelques instants, ces vainqueurs malgré eux, se trouvaient dans le castel, ayant, sans savoir comment, franchi tous les obstacles que Thibaut et ses hommes avaient accumulés sous leurs pas.

Rien ne peut donner une idée des scènes affreuses qui se passèrent alors dans le vieux château de Rambures. Les Anglais, furieux de la résistance qu'on leur avait opposée et des pertes qu'ils avaient faites, parcouraient les galeries et les tours, massacrant sans pitié tous ceux qu'ils trouvaient. Les quelques malheureux échappés au carnage fuyaient, cherchant un refuge où souvent ils ne rencontraient que la mort. En vain les chevaliers, donnant l'exemple de la générosité, protégeaient-ils de tout leur pouvoir ceux qui venaient près d'eux; en vain ordonnaient-ils d'épargner les restes de la garnison, leurs gens, n'écoutant rien, frappaient toujours. Les appartements, pillés, dévastés, n'offraient partout que l'image de la désolation.... Et déjà, sur le sommet de la tour du donjon, le pennon des Rambures était remplacé par l'étendard aux couleurs anglaises....

X

LA CHAMBRE DU NAIN.

Deux scènes plus terribles que toutes celles que nous avons essayé de décrire se passaient au même instant aux deux extrémités de la tour du beffroi : l'une, dans la chambre du Nain ; l'autre, dans le souterrain où nous avons laissé la châtelaine, son fils, Jeanne et le père Chrysostôme. Le château n'était pas encore entièrement envahi, que quatre hommes, obéissant à des passions diverses, se précipitaient vers l'appartement d'Alix. Tous quatre s'y trouvèrent arrivant à la fois ; le comte et de Mailly par une porte, Othon et Karl par une autre. Il se fit une minute de silence; Saint-Pol le rompit le premier, et, s'adressant aux deux soldats ;

— Qui vous amène ici, leur dit-il? Qu'y venez-vous chercher? Je vous trouve bien hardis d'oser pénétrer en ces lieux sans mon ordre.

— Sans votre ordre!... Monseigneur, reprit le plus jeune des deux archers en répétant d'une façon assez impertinente la dernière phrase du comte. Sans votre ordre, pardieu! vous conviendrez que si nous sommes ici sans votre ordre à vous, votre Seigneurie ne s'y trouverait probablement pas non plus sans notre permission à nous.

— Insolent, sors d'ici à l'instant même, ou je te fais pendre aux créneaux de cette tour.

— Vous en seriez bien capable, Monseigneur, car vous pensez n'avoir plus besoin de mes services. Pourtant, croyez-moi, modérez-vous; une trop grande précipitation dans cette circonstance vous laisserait peut-être des regrets.

Le comte, furieux, levant son gantelet de fer, allait pour toute réponse briser la tête de l'impudent vassal; de Mailly le retint.

Le soudoyer, sans paraître se soucier le moins du monde de la colère de son noble maître, ajouta :

— Je vous laisse la place, Monseigneur; aussi bien la personne que j'avais cru trouver, pas plus que celle qui vous occupe, n'est ici.... Les colombes sont envolées,

les éperviers doivent s'enquérir ailleurs. Et il sortit.

Le jeune homme ne fut pas embarrassé pour continuer ses recherches; il était assez évident pour lui que, puisque les deux femmes avaient eu le temps de fuir, elles avaient dû essayer de gagner le passage dont la connaissance lui avait été révélée par Thibaut; il prit donc immédiatement sa course vers ce côté du manoir. Karl, malgré sa blessure ouverte, et quoique laissant après lui une trace sanglante, le suivait pas à pas, en silence, avec une obstination incroyable, à laquelle Othon ne paraissait pas attacher la moindre importance.

Ils venaient de franchir ainsi l'espace qui les séparait de la tour du Nord, et s'engageaient dans l'escalier obscur des souterrains, foulant sans respect les cadavres qui jonchaient les marches, lorsque soudain un cri faible et comme échappé au saisissement, retentit près d'eux; puis une forme blanche, svelte, aérienne, se dessina à quelques pieds au-dessus de l'endroit où ils se trouvaient, et disparut, dérobée à leurs regards, par la courbure de l'escalier.

Ni l'un ni l'autre n'eurent un moment d'hésitation; ils se précipitèrent sur les traces de celle dont ils croyaient avoir reconnu la voix et la démarche. Ils ne se trompaient pas; c'était bien la malheureuse Jeanne fuyant

comme le passereau timide devant la serre cruelle du vautour, ou comme une biche effarée que poursuivent deux tigres prêts à s'entre-déchirer.

Alors commença une lutte singulière et terrible; d'une part, la jeune fille cherchant à se dérober à la vue des deux archers, essayant de pénétrer dans chaque galerie, dans chaque passage, et, repoussée par des obstacles de tout genre, des meubles, des débris d'armes, des cadavres; d'un autre côté, Karl et Othon (car le premier était alors devant son camarade), gravissant au plus vite les degrés de pierre, dans l'espoir d'atteindre leur proie, et commençant à proférer l'un contre l'autre de sinistres menaces.

Jeanne cependant, forcée de monter, de monter toujours, sentait s'épuiser à chaque pas ses forces et son courage. Parvenue à la hauteur de la vieille horloge, elle eut un moment de désespoir affreux, car elle se rappela qu'il n'y avait plus d'autre aboutissant que la chambre du Nain, d'autre salut pour elle contre le déshonneur qu'une mort terrible... Et pas un chef, pas un chevalier, même ennemi, pour défendre son innocence!.... Et derrière elle, à quelques pieds peut-être, deux monstres dont elle entendait les pas!... Déjà elle touchait à la dernière marche de l'escalier; déjà Karl, avec sa stature colossale, sa figure hideuse, Othon,

avec son sourire de hyène, étaient devant ses yeux.... Haletante de fatigue, éperdue de terreur, elle tombe anéantie et le colosse va porter sur elle une main sacrilége, quand de sa voix grêle et stridente, Othon lui dit, en arrêtant son bras :

— Ne te souvient-il donc plus de notre dernier coup de dés, Karl, et faudra-t-il que je te grave les serments sur la poitrine avec la pointe de mon poignard ?

— Toi, misérable ver de terre ! s'écrie l'archer en lançant un regard de dédain à son compagnon... Tiens, va-t-en, tu me fais pitié...

Il n'en put dire davantage; car Othon, leste et hardi, d'un saut s'était placé près de lui, et déjà appuyait sur son cœur la pointe de son arme. Karl n'eut que le temps de parer avec son bras le coup qui le menaçait. Un cri de vengeance s'échappa de sa bouche et, étreignant avec force, de ses mains vigoureuses, le cou de son adversaire, il le précipita sous ses pieds.

Mais, soit que la perte de son sang, soit que l'effort qu'il venait de faire pour terrasser Othon eussent épuisé complétement ses forces, il tomba lui-même lourdement à côté de son camarade. Aussitôt commence la lutte; ils s'enlacent avec fureur, Karl cherchant à étouffer son ennemi, Othon faisant tous ses efforts pour dégager la main qui tient son poignard. Ainsi enchevêtrés

pour ainsi dire l'un dans l'autre, ne voulant pas se lâcher, ils obéissent à la pente roide de l'escalier et roulent avec bruit sur les marches. Puis quelques cris de rage retentissent, et l'on entend comme les chocs d'un corps inanimé frappant les pierres de sa tête, puis les degrés se teignent de sang, se couvrent de lambeaux de chair....

Alors, un seul des deux hommes, pâle, défait, essaya de regagner la chambre du Nain.... Cet homme, on l'a deviné, c'était Othon; le malheureux Karl, frappé au cœur, avait cessé d'exister...

Lorsque Jeanne, muette d'horreur pendant cet affreux combat, vit revenir vers elle le vainqueur, elle eut comme un moment de vertige. Mais bientôt, éclairée par une idée subite, elle saisit le battant de la cloche.

— Un pas de plus, crie-t-elle au soldat, et je donne l'alarme, un pas de plus, le château est sur pied et, s'il ne se trouve pas un chevalier pour me venir en aide, pour me délivrer de votre infâme poursuite, eh bien! je saurai mettre entre vous et moi toute la distance de la mort.

Du doigt elle indiquait une fenêtre ouverte...

Peut-être aura-t-on été surpris de retrouver Jeanne sur l'escalier de la tour du donjon, après l'avoir laissée

dans les souterrains avec Alix ; aussi allons-nous expliquer ce qui l'avait conduit à quitter momentanément ses compagnons d'infortune.

Lorsque le père Chrysostôme s'était vu séparé si brusquement de la châtelaine, lorsqu'il avait pensé que non-seulement il ne pouvait plus être utile à ses amis, mais qu'il lui faudrait peut-être opter entre mourir de faim dans cette prison ou appeler les ennemis à son aide, il avait eu, ainsi que nous l'avons rapporté, un moment de désespoir horrible. Il ne tarda pas cependant à réfléchir que la porte, n'ayant été poussée par personne, avait dû, pour se fermer, obéir à quelque ressort caché dans la muraille, et que, pour obtenir le résultat inverse, il fallait tout simplement tomber encore sur ce ressort et le mettre en mouvement ; il se hâta de suivre son idée, et bientôt il entendit avec un bonheur indicible la porte rouler de nouveau sur ses gonds. Une fois délivré, il s'empressa de rassurer Alix et il continua ses recherches, persuadé qu'au lieu d'ouvrir le passage secret, il avait poussé la porte de quelque cachot.

Il ne se trompait pas, il avait effectivement pénétré dans une prison où nous avons vu Karl enfermé quelques jours auparavant. Toutefois, comme l'endroit qu'il cherchait était proche, il ne tarda pas, en continuant ses investigations, à le trouver, et tous les quatre

se hâtèrent de prendre un refuge dans cet étroit espace compris entre le grand souterrain et la grille à claire voie donnant sur les fossés de la première enceinte.

Une heure s'était ensuite écoulée, heure silencieuse et terrible pendant laquelle ni les uns ni les autres n'avaient osé se communiquer même à voix basse, les pensées sinistres qui agitaient leurs cœurs. L'enfant, avec l'heureuse insouciance de son âge, n'avait pas tardé à s'endormir sur le sein de sa mère; la chienne, se roulant aux pieds de sa maîtresse, en avait fait autant; mais les trois autres fugitifs, tantôt debout et prêtant l'oreille, tantôt à genoux pour implorer la protection du Seigneur tout-puissant, laissaient paraître sur leurs visages les traces d'une affreuse anxiété.

Le chapelain le premier osa dire bien bas à Alix :

— Je ne sais, Madame, si le temps vous paraît aussi long qu'à moi, mais il me semble voir commencer pour nous l'éternité.... Thibaut cependant devrait être ici ; d'une manière ou d'une autre, le combat est terminé, car l'ange de la mort a eu toute facilité pour saisir dans les deux partis jusqu'à sa dernière victime....

— Je pense comme vous, mon père; aussi depuis un instant, mes craintes ont-elles redoublé!... Sans doute, notre fidèle serviteur sera tombé sous les coups

de nos ennemis.... Et alors qu'allons-nous devenir? Si nous sortons de ces lieux, où aller? Que faire?

— Je l'ignore, Madame; mais nous devons avoir foi en la miséricorde du Seigneur qui n'a pas voulu que vous soyez prisonnière, et qui a toujours accordé une protection si éclatante à la maison de Rambures. C'est lui qui tout à l'heure encore a donné à moi, son faible ministre, la force nécessaire pour guider vos pas, et qui m'a permis, malgré l'obscurité, de découvrir ce refuge.

— Dites-moi, mon père, lorsque Thibaut vous a remis vos clefs, ne vous a-t-il donc fait connaître aucun moyen de fuir du château?

— Je me rappelle parfaitement toutes ses paroles, les voici : Conduisez Madame la châtelaine dans l'endroit que je vais vous indiquer. A la nuit, si je ne parais pas, dirigez-vous avec précaution vers l'angle sud de la contrescarpe, vous trouverez là un passage secret.... Je n'en entendis pas davantage; de toute part on l'appelait; sans doute il courut où le réclamait son devoir de commandant du château.

— Ces instructions sont bien vagues; je me souviens effectivement avoir entendu parler une seule fois au sire de Rambures, mon noble époux, d'un passage secret donnant sur la campagne; mais je n'attachai pas alors la moindre importance à ses paroles.

— Chut, fit Jeanne, je crois avoir entendu du bruit.

Il y eut un moment de silence.

— Vous vous trompez, Jeanne, reprit Alix, ce n'est rien... Voyons, mon père, soyez notre conseil; sauvez-nous une seconde fois....

— Madame, dit le prêtre après une minute de réflexion, je ne vois qu'un moyen de sortir d'embarras, un seul. Je connais assez les divers passages souterrains du château, pour qu'il me soit facile de me diriger vers l'escalier du donjon. Je vais vous quitter un instant, je le suivrai avec prudence, et ne tarderai pas à vous apporter des nouvelles de Thibaut. Si le vieux château est au pouvoir des Anglais et que votre écuyer soit mort, nous tâcherons à la faveur des ténèbres et, en profitant de la fatigue probable de l'ennemi, de nous glisser hors de cette enceinte. Si, au contraire, vos soldats ont pu repousser victorieusement l'attaque, je viendrai vous arracher à vos angoisses.

— Arrêtez, mon père, dit Jeanne en interrompant le chapelain, il faut à votre projet une modification essentielle; c'est moi qui remplirai le rôle dangereux que vous vouliez prendre. Aussi bien que vous, je saurai m'enquérir de ce qui est advenu, mais je ne pourrais comme vous protéger Alix et l'héritier des sires de Rambures. Ouvrez donc cette porte, et croyez à ma

prudence. D'ailleurs, ajouta tristement la jeune fille, si quelqu'un doit être sacrifié, ne vaut-il pas mieux que ce soit moi? Ne suis-je pas seule ou à peu près seule sur cette terre? Ma pauvre mère n'est plus; mon père, égaré par l'ambition, a maudit sa fille. Je suis trop heureuse, murmura-t-elle en saisissant la main d'Alix, qu'il se présente une occasion de prouver mon dévouement à une amie qu'un malheur affreux m'a seul empêché d'appeler ma sœur.

Le bon père Chrysostôme voulut en vain répliquer, la résolution de la jeune fille était inébranlable; elle se jeta dans les bras d'Alix, puis elle sortit courageusement, la tête haute et fière, comme une vierge chrétienne qui va cueillir la palme du martyre.

Alix et le père Chrysostôme restés seuls, gardèrent un instant le silence, écoutant le bruit des pas de Jeanne qui s'éloignait. Lorsqu'ils n'entendirent plus rien, il leur sembla à tous deux que l'absence de leur compagne d'infortune avait doublé leurs maux.

— Pauvre enfant! dit à voix basse la châtelaine, comme si elle répondait à une pensée intérieure, quel courage! quel dévouement! Oh! oui, sans doute, il n'a pas dépendu de moi que je ne l'appelasse du doux nom de sœur! Si le plus lâche attentat n'était venu se jeter au travers de nos projets....

— Pourquoi, Madame, rappeler de cruels souvenirs? La destinée de votre noble frère a été affreuse dans ce monde; mais pensez-vous que là haut, il ne soit pas bien récompensé de ses vertus ?

— Vous avez raison, reprit Alix; eh! mon Dieu! de ceux qui restent sur cette terre de douleur, ou de ceux qui la quittent, les plus à plaindre ne sont pas les derniers. Qui sait l'avenir réservé à mon fils?... Ses jours et les miens sont peut-être comptés ?... Oh! si le Seigneur m'accordait seulement la grâce de préserver les siens, si je pouvais le remettre sain et sauf entre les bras de son père.... Son père! ajouta-t-elle comme frappée d'une idée terrible et subite ; son père ! mais, mon Dieu, j'y pense... Comment se fait-il que les Anglais soient ici, à Rambures?... Ils ont donc pu quitter Aumale ?... Aumale est donc en leur pouvoir ?... Oh! ce doute est affreux.

— En effet, je n'y avais pas encore réfléchi, Madame; les événements se sont succédé avec une rapidité si grande....

— Ce malheureux archer nous aurait-il trahi ? continuait Alix, comme se parlant à elle-même ; cette lettre du sire de Rambures ne serait-elle pas de lui ? Le comte aurait-il été assez déloyal....

— De qui parlez-vous donc, Madame?

— D'un homme dont la funeste passion cause sans

doute toutes nos infortunes, d'un homme.... Oh ! mon père ! mon père ! je suis bien bien coupable.... Écoutez, écoutez ma confession tout entière; ce moment est solennel, je ne dois rien vous cacher.... Mon Dieu ! si j'avais été moins imprudente, si j'avais eu le courage de fermer mon cœur à une affection jadis sainte, maintenant criminelle, peut-être aurais-je évité aux miens ce jour affreux ?... Seigneur pardonnez-moi ! » Alix, versant d'abondantes larmes, s'était jetée aux pieds du ministre des autels. Le prêtre la releva.

— Vous exagérez vos fautes, ma fille, lui dit-il avec bonté; calmez-vous, élevez vos mains vers le Dieu tout-puissant; vous le pouvez sans crainte, votre cœur est trop pur; vous avez toujours été trop indulgente pour les autres, trop rigide envers vous-même, pour n'être pas digne encore de la protection du Très-Haut.

Mais Alix ne cessait de se dire la cause de tous leurs malheurs. Enfin, après une courte et fervente prière, elle raconta, sous le sceau de la confession, au père Chrysostôme, la scène qui avait eu lieu dans sa chambre, entre elle et le comte de Saint-Pol, s'accusant avec amertume de n'avoir pas eu la force de fermer son cœur à la séduction de ses anciens souvenirs, maudissant son coupable silence.... Soudain Cora, jusqu'alors paisiblement couchée aux pieds de sa maîtresse,

se lève brusquement et se précipite vers la porte en grondant, puis un léger bruit se fait entendre du côté de l'escalier de la tour de l'Est. Le chapelain, voyant le danger qui les menace tous les trois, si les aboiements du fidèle animal parviennent au dehors, prompt comme l'éclair, s'élance sur lui le poignard levé.... C'en est fait de la pauvre Cora, elle va être sacrifiée à une nécessité impérieuse, lorsqu'Alix, d'une main, saisit le museau de la chienne, de l'autre arrête le bras du prêtre, puis faisant signe à ce dernier qu'elle répond de tout, d'un geste impérieux, sans dire un seul mot, elle indique à l'excellente bête le coin opposé de leur réduit. A l'instant le bon animal, souple, docile et craintif, court s'y blottir en rampant.

Un des périls se trouvait détourné, mais ceux qui planaient au-dessus de la tête des fugitifs devenaient plus grands de minute en minute, car on distinguait alors parfaitement les pas de deux hommes, et ils s'approchèrent tellement de la porte, que leurs paroles ne pouvaient échapper au père Chrysostôme et à la châtelaine.

— Que diable peuvent donc être devenus ces misérables ! disait l'un d'eux ? Comprenez-vous par où ils ont passé ? Nous les avons suivis d'aussi près que possible, et ils sont parvenus à nous échapper.

— Mon père, murmura la châtelaine à l'oreille du prêtre, nous sommes perdus.... C'est sa voix, j'en suis sûre, je la reconnaîtrais entre mille.... C'est lui.

— Qui?... lui!...

— Saint-Pol.

— Grand Dieu! alors le château est en leur pouvoir.

— Silence, écoutons....

— Comme vous, mon cher comte, je n'y comprends rien, reprit l'autre personnage; mais aussi pourquoi êtes-vous toujours aussi vif?... Je me tuais dans la chambre, là haut, à vous faire signe de modérer votre fureur. Bah! vous alliez toujours votre train. Ces deux drôles cependant sont les seuls qui puissent nous mettre sur la trace des fugitifs; vous les avez effarouchés; maintenant, où les prendre?

— Oh! s'ils me tombent sous la main, je sais bien ce que j'en ferai....

— Parbleu, je le sais bien aussi; vous les ferez pendre, n'est-ce pas? Cela avancera prodigieusement nos affaires... Tâchez donc d'obtenir quelque chose des autres soudoyers de ce sire de Rambures?... Ils se feraient rompre les os plutôt que de vous répondre.... Vous n'avez pas même pu savoir ce qu'étaient devenues les clefs des passages souterrains.

— Vous avez toujours raison, de Mailly : que voulez-

vous? je n'ai pas été maître d'un premier mouvement, j'en suis fâché; mais il est trop tard; comme vous le dites, j'ai effarouché ces deux oisons.

— Pardieu! je le crois bien; sans moi vous commenciez par en assommer un de votre gantelet de chevalier, que vous auriez sali sur la figure de ce vilain.... En attendant, mon cher comte, tout maître de ce castel que vous êtes, nous n'en paraissons guère plus avancés. Le roi Henri, que Dieu protége, sera sans nul doute très-flatté de votre conquête; mais vous et moi n'avons pas gagné grand'chose à la prise de ces vieilles murailles, si ce n'est, vous, un magnifique horion qui a bosselé votre casque et contusionné votre tête, et moi l'avantage de recevoir enfin la confidence d'une passion que j'avais devinée à peu près depuis le jour où j'ai eu le bonheur de vous connaître.

— Mon Dieu, de Mailly, vous auriez un pied dans la tombe que vous plaisanteriez encore; si je suis plus emporté qu'il ne faut, tâchez donc aussi d'être plus sérieux.

— Que voulez-vous? il faut bien un peu de gaieté. Depuis ce matin où j'ai commencé par me geler avec vous dans l'embuscade du petit bois, je ne suis occupé qu'à cogner sur les pauvres vassaux du sire de Rambures, comme le bûcheron sur les arbres. Ça n'est pas gai.

— Dites-moi, nous sommes bien ici sous le passage qui a failli nous être si fatal à tous les deux?

— Je le crois.

— Alors nous devons nous trouver précisément dans le souterrain qui communique à celui donnant sur la Bresle.

— Qui vous a si bien renseigné?

— Ce drôle de tout à l'heure.

— Ah!... Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait d'être dans ce souterrain?

— Comment, ce que cela me fait? Mais vous ne réfléchissez donc pas que la châtelaine de Rambures ne peut avoir pris une autre direction....

— C'est vrai, je comprends; et sa compagne aussi, sans doute?

— La compagne paraît vous occuper beaucoup.

— Peut-être autant que vous la noble dame.

— Il doit y avoir quelque passage, quelque porte.... Et tenez, justement en voici une qui pourrait bien être celle que nous cherchons....Voyons.... Ah! elle est fermée. Cest singulier : cependant, les verrous ne sont pas poussés...

On conçoit les angoisses de ce moment terrible pour Alix et le père Chrystôme; ils se regardèrent avec un indicible effroi. La pauvre mère, tenant son fils em-

brassé, tremblait de tous ses membres; le chapelain était pâle comme une des statues de la chapelle...

— Il faudrait faire ouvrir cette porte, continua Saint-Pol.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher comte; nous allons perdre un temps précieux. Ce ne peut être que l'entrée d'une prison, d'un cachot, des oubliettes, où nous trouverons tout au plus les ossements de quelque pauvre diable de vassal mort depuis bien des siècles. Croyez-moi, allons plutôt droit à notre but; mettons-nous à la recherche de nos deux archers, eux seuls peuvent nous donner de bons renseignements.

— Ah! de Mailly, je ne sais pourquoi il me semble que vous avez tort, vous qui êtes habituellement de si bon conseil... Essayons...

— Oui: et, pendant ce temps-là, nos deux misérables quitteront peut-être le château, alors adieu tout espoir... Tenez, j'aperçois un escalier qui avait d'abord échappé à mes regards; il doit conduire dans une tour que nous n'avons pas encore visitée, prenons-le.

— Allons, soit.... Il faut toujours finir par faire ce que vous voulez. Mais je regrette de ne pas voir ce qui se passe là dedans...»

Et de la main il frappait sur la porte.

XI

LA FUITE

La pauvre mère, en écoutant les derniers mots du comte de Saint-Pol, ne put s'empêcher de presser avec délice son enfant dans ses bras, le couvrant de baisers et de larmes; mais ses inquiétudes ne tardèrent pas à devenir plus vives que jamais, car un nouveau bruit se fit entendre dans le souterrain; puis un coup, frappé légèrement à la porte même, la fit frissonner des pieds à la tête; puis, bien bas, bien bas, une voix murmura ces mots :

— Ouvrez..... Ouvrez sans crainte.

Le père Chrysostôme se hâte de pousser le verrou; la porte tourne sur ses gonds, et un visage étranger se

présente à Alix.—Nous sommes perdus! s'écrie la malheureuse femme.....

— Vous êtes sauvés, Madame, reprend Othon l'archer; mais, silence, pour Dieu; on vous cherche.

Il n'avait pas fini de parler que Jeanne était près de la châtelaine. On comprend avec quel bonheur les deux femmes se retrouvèrent, et les questions que chacune était pressée de faire à l'autre. Le jeune homme ne leur donna pas le temps de se prodiguer les marques d'une tendresse bien naturelle.

— Madame, dit-il à Alix, les circonstances sont graves et vos malheurs plus grands que vous ne pensez. Le château est au pouvoir des ennemis; votre époux prisonnier est parti pour l'Angleterre, vos vassaux sont morts ou dispersés, et vous voyez devant vous l'homme qui a le plus contribué à jeter la désolation dans ces lieux.

— Malheureux! et tu viens, sans doute, achever ton horrible ouvrage?

— Je viens implorer mon pardon, Madame; je viens chercher à réparer une partie du mal que la passion m'a poussé à faire; je viens vous sauver ou périr avec vous.

— Va-t-en, je ne veux pas de ton exécrable secours! Oh! mon Dieu, mon Dieu! partout et toujours des traîtres!

— Traître, vous l'avez dit, Madame, et je mérite doublement que l'on m'appelle ainsi ; car, après avoir trahi le sire de Rambures, je suis prêt à trahir le comte de Saint-Pol. Je conçois votre horreur pour moi, je dirai plus, je l'approuve. Mais, si vous lisiez au fond de mon cœur, si vous saviez à quels excès peut pousser une passion véritable et méprisée, si vous connaissiez ma vie, l'amertume dont j'ai été abreuvé depuis mon enfance, vous comprendriez, sans doute, combien de fiel a dû s'amasser dans mon âme, et peut-être seriez-vous plus indulgente à mon égard ; peut-être, lorsque j'accours pour vous supplier de me laisser sauver les jours de votre fils, de cette innocente créature, peut-être, Madame, m'accorderiez-vous cette faveur ? J'ai été le mauvais génie de votre famille, un seul mot a suffi pour m'en rendre le protecteur. Oh ! vous êtes étonnée d'entendre un simple archer, un pauvre vassal, jusqu'alors ignoré parmi la foule de vos serviteurs, oser vous tenir ce langage ; mais il est ici-bas des destinées bien singulières, et la mienne n'était pas de porter sur mon pourpoint ou sur ma toque les armes d'un autre..... S'il m'est, un jour, permis de vous révéler qui je suis, ou du moins qui j'aurais dû être, vous verrez combien j'ai souffert..... Je vous en conjure pour vous, pour le sire de Rambures, pour l'héritier de votre nom, ayez foi en mon

dévouement ; il vous est acquis pour toujours..... Moi seul ici puis vous sauver. »

Malgré ces assurances, malgré ces paroles presque mystérieuses, malgré la position terrible dans laquelle elle se trouvait, Alix voulut refuser le secours du soldat. Sa fierté se révoltait en pensant qu'elle devrait la vie au misérable qui avait trahi les siens. Jeanne, cependant, les mains jointes, la suppliait du regard ; le chapelain fit plus, il lui montra son fils en murmurant à son oreille :

— Notre Dieu, Madame, a bien pardonné à ses bourreaux !... Seule et femme d'un noble seigneur, elle eût refusé ; mère et chrétienne, elle n'osa.

— Soit ! dit-elle à Othon, j'accepte vos offres ; mais, comme à toute peine il faut un salaire, prenez ; c'est tout ce que je possède en ce moment. Et, d'un air de mépris, elle laissa tomber une bourse dans la main de l'archer.

La rougeur monta au front d'Othon ; pourtant il prit la bourse, déboucla froidement sa ceinture qui était pleine d'or, et, remettant les deux objets au chapelain :

— Tenez, mon père, dit-il, voilà une somme assez forte et qui vous sera utile dans le voyage que vous allez entreprendre. Quant à moi, je n'en aurai probable-

ment jamais besoin; car, en apprenant que je vous ai arraché de ses mains, le comte de Saint-Pol me fera, sans doute, passer un mauvais quart d'heure. N'importe!... D'ailleurs, ajouta-t-il avec timidité, si j'osais, pour mon dévouement, ambitionner un prix, il ne serait pas de cette nature, et ni vous, ni madame la châtelaine ne pourriez me le donner.

On doit le remarquer, les actions et les discours d'Othon n'étaient plus du tout en rapport avec sa conduite passée. On retrouvait bien encore en lui le jeune archer déclarant son amour à la belle Jeanne au moment où il va quitter le vieux manoir pour aller à Aumale; mais comment reconnaître, dans cet homme à la parole pleine de dignité, dans cet homme d'un désintéressement et d'un dévouement si absolus, l'être insolent qui jette le mépris et le dédain à la face de tous ceux qui l'entourent, le soudoyer rapace spéculant sur les vices et la stupidité de son compagnon, le soldat cynique et brutal qui, pour assouvir sa passion, ne craint pas d'employer la trahison et le meurtre?... Que s'était-il donc passé depuis l'instant où nous l'avons vu face à face avec la jeune fille; lui, encore teint du sang de son complice, prêt à exiger le prix de sa victoire; elle, saisie d'horreur, un pied sur le bord de la tombe, n'ayant plus que la mort pour sauver son honneur?..... Ce

qui s'était passé, nous allons le dire ; mais, avant, constatons un fait.

Quand un homme brave, énergique, capable de tout pour arriver à son but, se trouve sous le joug d'une passion irritée par des obstacles de tout genre, il est souvent bien peu éloigné du crime ; mais, si cet homme aime véritablement, un mot, une espérance même lointaine, un regard, feront presque toujours de lui, en un instant, un être dévoué et auquel les plus grands sacrifices ne coûteront rien.

Ceci posé, continuons.

Lorsqu'au moment de gravir le dernier degré de l'escalier du donjon, et, se trouvant seul avec Jeanne, Othon vit la résolution énergique, entendit les paroles hardies de cette jeune fille si belle, si chaste et si pure, deux sentiments bien opposés se rencontrèrent en son cœur et s'y livrèrent, pour ainsi dire, un combat à outrance : le premier, l'amour effréné que lui avait inspiré Jeanne ; le second, le remords de son indigne conduite. La lutte ne fut pas longue, car bientôt son âme se trouva comme purifiée par le regard de la jeune fille ; il comprit toute la distance que ses crimes avaient mise entre elle et lui, il fut effrayé du mépris qu'il devait lui inspirer, il se fit horreur à lui-même. Aussi, respectueux, timide, n'osant lever les yeux sur elle, il lui dit

d'une voix douce, harmonieuse, et qui contrastait d'une façon singulière avec tout l'ensemble de sa personne :

— Comment, belle damoiselle, avez-vous pu vous méprendre au point de voir un ennemi dans l'homme qui vous aime le plus au monde, dans l'homme qui donnerait l'univers pour un regard de vous, dans l'homme enfin, qui, pour vous sauver, vient de commettre une action dont la mort, demain, sans doute, sera la récompense?...

— Vos paroles, sire archer, reprit Jeanne avec un peu de confiance, sont aussi douces qu'elles sont fausses. Votre bouche exprime ce que votre cœur est loin de penser. Avec la perfidie qui vous guide en toutes choses, vous cherchez à me tromper; vous n'y parviendrez pas. Croyez-vous donc que je ne vous ai pas vu, ce matin, au milieu de nos ennemis, combattant vos propres frères d'armes, égorgeant nos malheureux défenseurs? Croyez-vous que j'ignore votre trahison? Si les Anglais occupent maintenant ce château, n'est-ce pas à vous qu'ils le doivent? Si le sang coule à grands flots partout, n'est-ce pas vous qui en êtes la cause? Est-ce donc pour me prouver votre amour que vous ne reculez devant aucun crime? Retirez-vous, retirez-vous, vous me faites horreur... Tant que ce manoir subsistera, votre nom y doit être maudit...... A vous je pré-

fère tout, même nos ennemis les plus implacables.....
Retirez-vous, ou j'appelle à mon secours...

— Au nom du ciel, Jeanne, ne le faites pas ; vous seriez perdue...... Un instant encore, écoutez ce que j'ai à vous dire, et ensuite, je jure sur la croix de faire ce que vous ordonnerez, fût-ce de ne plus vous revoir.

— Parlez ; ne suis-je pas forcée de subir votre odieuse présence ? Ne suis-je pas votre esclave ?

— Vous êtes ce que vous avez toujours été pour moi, depuis que je vous ai vue, Jeanne, l'arbitre souverain de ma destinée. Je ne veux pas pallier mes fautes, mes crimes ; je les avoue, je veux les expier. Oui, c'est moi qui ai trahi la maison des Rambures ; c'est moi qui ai introduit les Anglais dans le château ; c'est moi qui, furieux de voir mon amour méprisé, ne pouvant arriver jusqu'à vous par mon dévouement, n'ai pas craint d'employer le crime ; c'est moi qui, tout à l'heure encore, me précipitais sur vos pas avec les intentions les plus lâches, les plus horribles, et c'est moi qui, maintenant, n'ayant pas trouvé dans mon cœur assez de sauvage énergie pour accomplir mes funestes desseins, repentant, anéanti par un seul de vos regards, viens implorer votre pitié. Jusqu'ici, je n'avais jamais reculé devant aucune action pour parvenir à mon but ; vous seule avez eu la puissance de changer tout mon être. D'un

soldat intraitable, vous venez de faire l'esclave le plus dévoué. Ordonnez donc, j'obéirai aveuglément, car je suis prêt à faire tout ce que vous exigerez. »

Ces paroles, prononcées d'un ton de vérité brutale, firent sur Jeanne une impression vive et profonde.

Cette passion si forte, ces sentiments si exaltés qu'elle se croyait sûre alors d'inspirer au jeune et bel archer, ne parurent pas déplaire à son cœur; son regard s'arrêta sans crainte sur Othon, sa main abandonna le battant de la cloche; elle réfléchit un moment en silence, puis elle répondit :

— Si vous ne cherchez pas à me tromper et à nous trahir de nouveau, si vous pensez réellement ce que vous me dites, il est peut-être, malgré tous vos crimes, un moyen de mériter encore ma reconnaissance.

En parlant ainsi, Jeanne songeait à mettre à profit le dévouement du jeune homme pour sauver son amie; néanmoins, elle hésitait à révéler le secret de la retraite de la châtelaine. Croyant trouver un terme moyen, elle demanda à être conduite auprès de Thibaut; mais elle apprit avec désespoir que le brave écuyer avait été laissé pour mort dans la galerie dont il défendait l'entrée. A quoi se résoudre! pensait Jeanne. Se confier à Othon était bien dangereux! D'un autre côté, il n'était pas possible de rester plus longtemps dans cette incer-

titude... Le jeune homme n'avait pas fait un pas vers elle ; il était là, respectueux, épiant les paroles qui allaient sortir de la bouche de celle qu'il paraissait tant aimer. La jeune fille se décida, et, implorant du fond du cœur le Dieu tout-puissant, elle dit au soudoyer la position critique dans laquelle se trouvaient la châtelaine et son fils, et lui demanda s'il voulait les sauver.

Othon était réellement de bonne foi ; il souscrivit sans peine à tout ce que désirait Jeanne, et ils ne tardèrent pas à descendre à petit bruit les escaliers de la tour, pour gagner le souterrain que quittaient à l'instant même Saint-Pol et de Mailly.

Sur l'une des dernières marches, ils aperçurent, baigné dans son sang, le cadavre de Karl. Othon, avec une délicatesse de sentiment dont la jeune fille lui sut un gré infini, chercha à dérober ce hideux spectacle à sa vue ; mais il n'y parvint pas, car ils durent l'un et l'autre, pour passer outre, marcher sur ce corps sanglant. Toutefois, Jeanne sut dissimuler son émotion et continua de descendre comme si elle n'avait rien aperçu.

Une nuit froide, glaciale, ne tarda pas à couvrir de ses ombres le vieux château de Rambures, redevenu silencieux après cette journée terrible. Dans l'intérieur, tout portait encore le cachet des combats sanglants qu'on y avait livrés, tandis qu'à l'extérieur, nulle trace

n'aurait pu indiquer la lutte affreuse à laquelle il avait donné lieu. C'est qu'à cette époque de transition entre la guerre ancienne et la guerre moderne, le canon, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, était encore d'un usage si rare et on l'employait avec tant d'ignorance, que les places n'en pouvaient craindre les effets destructeurs. Les châteaux tombaient donc presque toujours au pouvoir de l'ennemi, sans avoir éprouvé de grands dommages; tandis que de nos jours, souvent, après un siége, les vainqueurs ne plantent leurs drapeaux que sur des ruines fumantes.

Dans le manoir des sires de Rambures, tout semblait jouir d'un repos réparateur. La lune venait de se lever radieuse au-dessus du donjon, éclairant ces vieilles et superbes tours dont les ombres se projetaient silencieusement sur le fond des larges fossés de la première enceinte. La bise soufflait, agitant dans l'air l'étendard ennemi qui surmontait la chambre du Nain; mais on ne voyait pas, à travers les créneaux de la galerie, ni même auprès des ponts, les sentinelles qui, d'ordinaire, veillent nuit et jour dans les places fortes.

La chose n'était pas surprenante. L'énergique défense des assiégés n'avait pas permis à beaucoup des gens du comte de Saint-Pol, de se dérober aux coups dont on les avait accablés. Les chefs eux-mêmes, blessés pour

la plupart, harassés de fatigue, avaient été contraints de se départir de leur vigilance habituelle. Aussi aurait-on pu croire le château complétement inhabité, si, dans un moment où la lune disparaissait sous un nuage, un bruit sourd, semblable à celui produit par une grille qui tourne et se ferme, n'était venu, du côté de la tour du Nord, rompre brusquement le silence qui régnait partout.

En écoutant avec attention, il était facile de distinguer alors les pas de plusieurs personnes foulant à petit bruit le gazon des fossés. Un groupe peu nombreux glissait effectivement le long des murs, ceux qui le composaient ayant soin de se maintenir, en marchant, dans l'ombre projetée par les tours. Cette précaution, très-bien raisonnée pour les dérober tous à la vue des sentinelles qui auraient pu se trouver aux machicoulis, fut prise par chacun d'eux, et ils parvinrent les uns après les autres à l'un des angles de la contrescarpe. Là, ils semblèrent s'abîmer sous la terre, et tout rentra dans le silence.

Il n'est pas besoin de dire que les malheureux qui cherchaient à éviter ainsi les regards, n'étaient autres que les fugitifs conduits par Othon. Mourant de froid, de faim et de craintes, ils avaient été forcés d'attendre, entre la porte et la grille, que la nuit vînt couvrir leur

fuite de son obscurité protectrice. Ils arrivèrent sans encombre jusqu'auprès de la pierre que Karl avait eu tant de peine à déplacer pour donner passage à Othon. Ce dernier, lorsqu'il se crut en cet endroit de la galerie, se penchant à l'oreille du chapelain, lui dit :

— Baissez-vous, mon père, cherchez à votre droite sur le mur; à la hauteur de deux ou trois pieds, vous devez trouver un anneau de fer.

— Je crois le tenir.

— Très-bien : maintenant, tirez à vous, j'en vais faire autant; nos efforts réunis produiront peut-être un bon résultat.

— Rien ne bouge, reprit au bout d'un instant le père Chrysostôme.

— Ne désespérons pas!... Essayons encore.

Ils se remirent à l'œuvre.

Enfin, au bout d'un grand quart d'heure de crainte et d'angoisses, la pierre fit un mouvement, s'inclina sur sa base et prit son équilibre, laissant juste l'espace nécessaire pour permettre à une personne de passer en rampant par l'ouverture.

On n'a pas oublié qu'ils agissaient sans lumière, à tâtons; aussi ne connurent-ils le résultat qu'ils venaient d'obtenir que lorsque le jeune soldat, après avoir franchi l'obstacle, revint donner à la châtelaine l'assurance for-

melle qu'elle pouvait tenter le passage, en ayant bien soin de peser le moins possible sur la pierre afin de ne pas la déranger.

— Mais ne viendrez-vous donc pas avec nous, messire archer? dit à Othon la dame de Rambures.

— Non, Madame.... En vous facilitant les moyens d'évasion, je n'ai que bien peu réparé les maux dont je suis la cause; je veux racheter entièrement mes crimes. Ma présence dans votre château peut être utile à la cause de votre époux.... Je resterai.

— Mais, malheureux! ne craignez-vous donc pas la colère du comte de Saint-Pol, s'il apprend....

— Je suis décidé à braver son courroux, à vous rendre le manoir de vos pères ou à succomber... Ma résolution est inébranlable.... En agissant ainsi, j'obéis à la voix du devoir, et aussi à un autre sentiment....

Une main furtive serra la sienne; ce fut sa première récompense.

— Mon père, ajouta-t-il en s'adressant au chapelain, après avoir franchi ce dernier obstacle, vous ne tarderez pas à vous trouver sur les bords de la Bresle. Il vous sera facile de gagner alors le château de Sénarpont, distant d'une demi-lieue de la sortie du souterrain; là, vous rencontrerez auprès du seigneur châtelain, aide protection, et vous pourrez même gagner facilement

Abbeville où existe un couvent de votre ordre. Ne vous séparez pas de ces clefs; et, s'il se trouve un ami du sire de Rambures assez hardi pour oser tenter de reprendre ce castel, assurez-le qu'il aura des intelligences dans la place, à moins que le comte de Saint-Pol ne me fasse entreprendre le grand voyage de l'éternité. Maintenant, Madame, partez; car je crains toujours que nous n'ayons donné l'éveil.

— Adieu donc, dit Alix en se glissant avec son fils par l'ouverture. Ce moment me fait oublier bien des choses; vous pouvez, Messire, compter sur notre reconnaissance.

Le père Chrysostôme passa après la châtelaine, puis vint le tour de Jeanne; mais, à l'instant où elle s'apprêtait à en faire autant, Cora, pour suivre sa maîtresse, s'étant jetée brusquement sur la pierre, rompit l'équilibre, et la masse, obéissant à l'impulsion qui lui était donnée, retomba lourdement du côté de la galerie, bouchant l'entrée du passage.

— Grand Dieu! s'écria Othon en cherchant l'ouverture qu'il ne put retrouver, Grand Dieu! le souterrain est complétement intercepté!

XII

LA PRISONNIÈRE

Dans une vaste et belle chambre entièrement tendue de tapisseries dont les sujets avaient été fournis par l'histoire sacrée et l'histoire profane, sur un lit immense, à colonnes torses, recouvert d'une housse magnifique et traînante, était étendu un homme qui paraissait souffrir, car il se plaignait à voix basse et avait la tête entourée de bandages. En vain il se tournait et se retournait comme pour appeler un repos bienfaisant, le sommeil fuyait avec obstination sa paupière. Près de lui, sur une table noire à pieds cannelés, brûlait une lampe d'albâtre dont la lumière vacillante jetait une lueur blafarde sur les ogives du plafond et sur les vieilles

tapisseries de la chambre. On voyait partout des meubles superbes : ici, des fauteuils à bras, ayant des siéges et des dossiers armoiriés ; là, de grands bahuts chargés de bas-reliefs et de sculptures ; plus loin, une vaste armoire ornée de figures, de dessins bizarres, et à chacun des nombreux tiroirs de laquelle on apercevait un bouton d'or ou une clef à ciselure gothique. Dans un coin de l'appartement, sur une chaise haute de dossier et basse de siége, à côté d'une brillante armure toute damasquinée, se trouvait un casque fortement bosselé vers le milieu, et sur le cimier duquel étaient gravées des armes complétement différentes de celles qui surchargeaient le lit, les meubles et même les ogives du plafond. Le chevalier qui habitait alors cette chambre, venait enfin de s'assoupir et commençait à reposer tranquillement, à en juger par sa respiration calme et régulière, lorsqu'un léger coup frappé à la porte interrompit brusquement son premier sommeil.

— Qui va là ? s'écria-t-il d'un ton si menaçant, qu'on n'osa d'abord lui répondre et qu'il fut obligé de renouveler sa question : Qui va là ?....

Une main mal assurée, poussant la porte, l'entrebâilla doucement, et une figure longue, noircie par les travaux de la guerre, se montra avec timidité.

— C'est toi, Noram, dit le comte de Saint-Pol en se soulevant sur son lit.

— Oui, Monseigneur.

— Que veux-tu?... Ne t'avais-je pas prévenu hier que je ne voulais point être dérangé?

— C'est vrai, Monseigneur.

— Eh bien! alors, pourquoi me réveiller? Le jour ne paraît pas encore, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, et je souffre cruellement. Il fallait attendre que j'appelasse le page de service.

— Monseigneur, c'est que....

— C'est que,.. c'est que... comme tu ne dors pas, tu te figures que les autres en doivent faire autant, n'est-il pas vrai?

— D'abord j'avais hâte de savoir comment vous aviez passé la nuit.

— Mal, dit d'un ton brusque le comte; puis, voyant qu'il avait fait de la peine à son fidèle serviteur, il reprit plus doucement : Merci de ton attention, mon bon Noram; mais retire-toi, je veux tâcher de reposer un instant.

L'écuyer, malgré ces paroles, toujours le visage dans la porte entrebâillée, ne bougeait pas.

— Ah çà! que diable as-tu, ajouta Saint-Pol, est-ce qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire?

— Oui, Monseigneur.

— Quoi?... Voyons, parle, sois bref et puis laisse-moi, je t'en prie.

— Ainsi que vous me le disiez tout à l'heure, je dors peu la nuit...

— Et le jour de même; ensuite....

— Hier soir, après vous avoir pansé la tête et m'être bien assuré que cette chambre du sire de Rambures ne manquait de rien, je me mis à réfléchir que nous n'avions pas un seul homme parmi nous instruit dans l'art de guérir les blessures, et qu'il devait se trouver dans ce manoir un chapelain capable, selon toute apparence, de soulager vos maux. Je m'informai de ce qu'il était devenu, personne ne put m'en donner des nouvelles....

— Eh bien!....

— Alors je résolus de me mettre moi-même à la recherche du révérend père, convaincu que le pauvre homme, ayant eu peur pendant le combat, s'était caché quelque part et n'osait se montrer. Je venais d'entendre du bruit dans les fossés du château, j'y descendis, et bientôt j'aperçus dans un angle une forme humaine dont l'ombre se projetait sur la muraille.

— Ah!... Et c'était?...

— C'était l'un des deux soldats que vous avez cherché si longtemps.... celui qu'on appelle Othon.

— C'est tout ce que tu as à m'apprendre?

— Un peu de patience, Monseigneur. Je lui demandai pourquoi il se trouvait à cette heure dans les fossés. — Je prends l'air, me répondit-il, je me promène en attendant le jour. — Un homme qui se promène par une nuit d'hiver sans y être forcé, après avoir bravement combattu le matin et s'être fait chercher partout, cela me parut suspect....

— Tu l'as fait arrêter?

— Oui, Monseigneur, c'est-à-dire je l'ai arrêté moi-même.

— Il est en lieu sûr?

— Oui, Monseigneur.

— Alors, c'est bon, tu me conteras le reste une autre fois.

— Comme vous voudrez, Monseigneur. Et il continua : — A l'entrée du château, en revenant avec l'archer, j'ai aussi trouvé....

— Bien, bien, laisse-moi.

— Une femme....

— Une femme! dis-tu, s'écria le comte en se mettant sur son séant.

— Une femme jeune et belle, sur ma parole.... Mais je vous parlerai de cela plus tard.

— Du tout, du tout ; entre, Noram, entre.

— Je croyais que Monseigneur voulait reposer.

— Je suis mieux ; continue.... Tu disais donc....

— Je disais qu'au moment où j'allais franchir le pont-levis baissé pour moi, j'aperçus tout près de la herse une femme immobile. Mon compagnon se jeta devant elle pour m'empêcher de la voir, mais je ne fus pas dupe de son manége. Elle attendait évidemment une occasion favorable pour fuir du château.

— Qu'est-elle devenue?... Où est-elle?... Pourquoi ne m'as-tu pas averti à l'instant même?

— Vous aviez ordonné qu'on vous laissât dormir, j'ai dû respecter votre volonté. J'ai introduit la jeune femme dans la chambre de la châtelaine de Rambures, pensant que ce ne pouvait être qu'elle-même. J'ai fermé ensuite les portes, emporté les clefs, mis une sentinelle sur l'escalier....

— Bien, très-bien, Noram.... Le jour est venu, aide-moi à faire ma toilette.... A propos, et l'archer Othon?

— Il est sous les verroux.

— Parfaitement.... Ah ! enfin.... »

Le comte de Saint-Pol, en écoutant le récit de Noram, ne douta pas un seul instant qu'il n'eût Alix en sa puissance. L'idée que la jeune femme dont lui parlait son fidèle serviteur pouvait être une autre que la châtelaine ne lui vint pas à l'esprit. Jeanne était pour lui un être à

peu près inconnu. Il n'avait fait que l'entrevoir lors de sa visite mystérieuse au vieux château; son nom lui était étranger, et sa figure n'était pas même gravée dans sa mémoire. Aussi, en songeant qu'il allait enfin se trouver près de cette femme adorée, pour se rapprocher de laquelle rien ne lui avait coûté, pas même l'attaque aussi incertaine que périlleuse de ce redoutable manoir, Pierre de Luxembourg sentait son cœur battre avec force, son sang bouillonner dans ses veines.

Le comte de Saint-Pol était un des chevaliers les plus accomplis de la cour de Bourgogne, si brillante à cette époque. D'une figure agréable, ayant la taille noble et belle, de l'esprit et une grande distinction dans les manières lorsque ses passions ne le subjuguaient pas, il devait, plus que tout autre, plaire à une femme aussi spirituelle et aussi séduisante que la dame de Rambures.

Bien qu'il ne voulût point, dans cette circonstance, négliger ce qui pouvait mettre en relief les qualités physiques dont la nature l'avait doué, bien qu'il mît à sa toilette toute la recherche possible, Saint-Pol comptait pourtant beaucoup plus, pour réussir, sur l'ancienne affection d'Alix que sur ses avantages personnels.

Il pensait avec raison que, pour toucher une âme aussi fortement trempée que l'était celle de sa belle

maîtresse, une âme surtout si attachée à ses devoirs, les procédés chevaleresques et le prestige des anciens souvenirs devaient l'aider plus que tout le reste.

Il était donc décidé à n'employer vis-à-vis d'elle aucun moyen indigne d'un courtois et galant chevalier, espérant, à force d'attentions, de prévenances et d'amour, ranimer dans le cœur de la châtelaine quelque étincelle d'un feu qui le consumait lui-même. Il voulait d'abord raviver ce feu qu'il supposait mal éteint, persuadé qu'ensuite la vertu d'Alix, telle austère qu'elle fût, ne tiendrait pas à des soins empressés et constants. Il se disait qu'une femme ne vit pas impunément avec l'homme qu'elle a aimé, sous le même toit, dans la même atmosphère; aussi, la seule violence qu'il voulût se permettre à son égard, était de la forcer à demeurer dans son propre château.

Tout en prenant ces résolutions, le comte avait achevé sa toilette. Mais, comme la matinée était encore fort peu avancée, Noram fut envoyé pour demander une entrevue. Qu'on juge du bonheur de l'amoureux chevalier, quand son émissaire vient presque aussitôt lui dire qu'on l'attend. Il se hâte de gravir les quelques marches qui le séparent de la chambre d'Alix, pousse doucement la porte, pénètre respecteusement, lève les yeux... et se trouve face à face avec une femme qu'il ne con-

naît pas, qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais vue...

Nous l'avons dit plus haut, et on a déjà pu s'en convaincre par ses actions et ses paroles, Pierre de Luxembourg était quelquefois d'une violence extrême. En voyant son espoir déçu, il devint furieux ; mais, n'osant accabler la jeune fille de sa colère, il s'en prit à son écuyer.

— Qu'est ceci, messire Noram, lui dit-il en le rappelant, avez-vous voulu vous jouer de nous? Quoi! vous venez nous annoncer que la châtelaine de Rambures est en ces lieux, et vous nous amenez devant une étrangère?... Puis, s'adressant à Jeanne elle-même :

— Qui êtes-vous? ajouta-t-il... Et comment avez-vous osé demeurer dans la chambre d'une noble dame?

— La colère vous égare, Monseigneur, reprit avec calme et dignité la jeune fille ; je n'aurais jamais pensé qu'un chevalier fût aussi discourtois... Vous me demandez qui je suis? Je vous répondrai : peu vous importe! Vous vous étonnez que j'aie osé rester dans cette chambre? Il y a longtemps que j'aurais fui et cette chambre et ce château, si je n'avais été retenue de force. Ordonnez qu'on me laisse libre, et je ne vous fatiguerai pas par ma présence ; car j'ai hâte de quitter ces lieux, si paisibles il y a deux jours, maintenant, grâce à vous, inondés de sang. Il était digne d'un guerrier, qui n'ose

attaquer ouvertement un castel et qui s'en fait ouvrir les portes au moyen d'un pacte avec des traîtres, d'insulter à une femme.

Ces paroles, d'abord froides et puis méprisantes, étonnèrent Saint-Pol. Aux derniers mots, il se douta qu'il avait devant lui la compagne d'Alix, dont l'archer avait fait le prix de sa trahison. Songeant aussitôt à tout le parti qu'avec un peu d'adresse on pouvait tirer de cette jeune fille, il fit signe à Noram de sortir, feignit de se calmer, s'excusa même de son emportement; puis, après quelques paroles insignifiantes, hasarda sur la châtelaine plusieurs questions insidieuses. Mais le comte avait affaire à plus rusé que lui. Jeanne ne se méprit pas un instant sur le but qu'on se proposait; elle répondit à tout ce qu'on lui demanda avec une présence d'esprit admirable, et surtout avec ce tact parfait qui se trouve habituellement chez les femmes, lorsqu'elles ont intérêt à ne pas faire connaître ce que l'on désire savoir.

Au bout d'une grande heure, cette conversation, véritable guerre d'escarmouche dans laquelle Pierre de Luxembourg et Jeanne cherchaient à se mettre en défaut l'un l'autre, durait encore, sans que le premier de ces deux personnages fût parvenu à obtenir le moindre renseignement sur la retraite d'Alix.

La jeune fille put alors observer les changements qui, de minute en minute, s'opéraient sur la figure du comte. Tantôt il devenait pâle de colère, tantôt son visage se colorait par l'effort qu'il faisait pour se contenir. Un tremblement nerveux agitait ses lèvres, ses mains se crispaient, sa tête était brûlante ; il paraissait au supplice.

Enfin, n'y pouvant tenir davantage, il profita d'une parole peut-être trop hautaine de Jeanne, laissa éclater son emportement, et déclara qu'il saurait bien avoir de force les renseignements qu'on lui refusait de bonne grâce, jurant même que la jeune fille ne sortirait pas du château, à moins qu'elle ne consentît à dévoiler le lieu de la retraite de la dame de Rambures.

Puis, appelant son écuyer, il lui enjoignit de faire faire dans tous les souterrains les recherches les plus minutieuses, de briser, si la chose était nécessaire, les portes dont on n'aurait pas les clefs.

Soudain un nouveau personnage, attiré par le bruit, vint changer complétement l'aspect de cette scène singulière.

Jeanne n'eut pas plutôt aperçu le nouvel arrivant, qu'elle s'écria :

— Messire Ferry de Mailly !...

— La fille du comte de Ravenstein ! reprit ce dernier.

Il y eut un moment de silence. La jeune fille n'osait lever les yeux sur le chevalier; celui-ci, au contraire, fixait sur elle des regards étonnés. Saint-Pol, au comble de la surprise, cherchait à deviner ce qu'il pouvait y avoir de commun entre eux.

— Oui, c'est moi, Jeanne, dit enfin de Mailly, moi, l'ami d'un malheureux père que votre fuite a jeté dans le désespoir; moi, qui lui ai promis de chercher partout et de rendre à son amour une fille ingrate, de...

— Assez, Messire, dit Jeanne en l'interrompant impérieusement, nous ne sommes pas seuls.

Saint-Pol vit bien qu'il devait se retirer de l'appartement, et, s'inclinant avec respect devant la fille de l'un des plus grands seigneurs de la cour du duc de Bourgogne, il sortit.

Restée avec de Mailly, Jeanne de Ravenstein parut attendre que le chevalier prît la parole. Voyant qu'il ne s'y décidait pas, elle rompit le silence.

— Vous pouvez maintenant, dit-elle, Messire, vous exprimer sans crainte d'oreilles indiscrètes; je suis prête à vous entendre.

— Je le ferai, Jeanne, avec ma franchise habituelle; mais j'étais loin de penser qu'après une séparation de trois longues années, vous recevriez aussi froidement le meilleur ami de votre famille.

— Le meilleur ami de ma famille peut n'être pas le mien.

— Hélas ! je ne le vois que trop à votre accueil glacial... Ainsi donc, rien ne saurait toucher votre cœur, ni mon dévouement sans bornes pour vous et les vôtres, ni mon amour...

— Brisons-là, sire de Mailly ; qu'il ne soit plus question entre nous d'un sentiment que je ne partage pas, vous le savez. L'absence n'a point changé mes résolutions à votre égard ; je ne vous aimerai jamais, je ne porterai donc jamais votre nom.

— Quoi ! ma constance ne saura vaincre vos dédains? Quoi ! lorsque le plus grand désir de votre noble père est de nous voir unis, vous rejetterez toujours mon hommage? et cela, sans même daigner me faire connaître à quelle cause je dois attribuer vos rigueurs.

— Ne m'interrogez pas à ce sujet, Messire, je vous en prie.

— Je vous interrogerai, au contraire, Jeanne, car il faut que nous ayons enfin une explication. Page du duc de Bourgogne, j'eus le bonheur d'être reçu dans votre famille, de vous voir ; je vous aimai. Le comte de Ravenstein encouragea les soins assidus que je m'empressai de vous rendre. Puis, un jour, au moment où je crois toucher au bonheur, j'apprends que vous avez fui le

château de votre père, qu'on ne sait vers quel lieu vous avez dirigé vos pas... Trois années entières je vous cherche... Je brave les plus grands périls pour vous trouver, et.....

— Et, lorsque vous avez réussi à découvrir le lieu de ma retraite, vous arrivez pour m'entendre répéter ce que je vous ai dit il y a trois ans : je ne puis être votre femme !... Et cela vous étonne... Vous oubliez, dans l'histoire de votre vie et de la mienne, Messire, un fait assez important... Cherchez, cherchez bien ; votre mémoire ne saurait vous trahir au point de vous laisser oublier certaine capitulation violée, à la suite de laquelle un malheureux jeune homme...

Jeanne s'interrompit à dessein. Elle avait prononcé ces mots avec lenteur, et en fixant sur de Mailly un regard tellement sombre et ardent que le chevalier n'osa le soutenir. Il rougit et balbutia :

— En effet, je crois me rappeler... l'attaque... d'un château dans lequel périt... Sa voix expira sur ses lèvres. Il n'en put dire davantage.

— Achevez donc, Messire ; dans lequel périt, dites-vous ?... Non pas, mais bien où fut assassiné Raoul de Créqui !... Est-ce que, par hasard, votre bouche se refuserait à prononcer ce nom ?... Eh bien ! sire Ferry de Mailly, sachez-le donc, puisque vous l'exigez ; entre

votre main et la mienne, il y a une barrière infranchissable... le cadavre de ce noble jeune homme...

— Eh quoi! Jeanne, pensez-vous donc que j'ai trempé mes mains dans son sang?

— Je n'ai pas dit cela. Non, vous n'avez pas plongé le poignard dans le sein de Raoul; non, son sang n'a pas souillé vos mains; car il a été égorgé par vos amis, par vos complices, sire de Mailly!... Et, pendant cette affreuse exécution, d'une chambre voisine vous écoutiez les cris, puis le râle de la victime... Vous comptiez les minutes, étonné qu'un homme percé de coups pût vivre aussi longtemps..... Vous voyez bien que je sais tout, Messire.

— Mon Dieu! qui a pu vous donner ces détails horribles?

— Horribles! n'est-ce pas?... D'autant plus horribles qu'ils sont vrais.

Le chevalier se sentait anéanti; néanmoins, voyant qu'en gardant le silence il laisserait gain de cause à la jeune fille, il essaya de répondre:

— Mais quel intérêt, Jeanne, voulez-vous que j'eusse à la mort du jeune de Créqui?

— Quel intérêt?... C'est à moi que vous faites cette question?... Quel intérêt?... Ne m'avez-vous donc pas dit à moi-même tout à l'heure ces propres paroles: « Je

vous vis, je vous aimai, votre père encouragea mes soins assidus.... »

— Eh bien !

— Faut-il donc maintenant mettre au jour vos secrètes espérances?... Faut-il vous dire que Raoul de Créqui, le fiancé de mon cœur, celui qui avait tout mon amour, n'étant plus, vous croyiez que l'obstacle le plus sérieux à votre alliance avec les Ravenstein se trouvait aplani?... Lui mort, pensiez-vous, rien ne doit plus s'opposer à mon mariage. La fille est un enfant qui oubliera vite, le père un vieillard auquel je conviens pour gendre; mon but ne peut manquer d'être atteint, je serai riche... je serai puissant.

— Jeanne ! Jeanne ! je le jure, jamais je n'ai désiré que vous.

— Mais vous ignoriez donc, continua la jeune fille sans même paraître donner la moindre attention aux dernières paroles du chevalier, mais vous ignoriez donc que, si je suis née dans les provinces du Nord, la majeure partie de mon existence s'est écoulée sous le ciel de l'Italie? Vous ignoriez donc que l'ardeur de ce brûlant climat s'est infiltrée dans mes veines? Sachez-le bien, j'abhorre les froids calculs de votre ambition.

— Oh ! de grâce, laissez-moi une lueur d'espérance!

— Ce serait vous tromper; je suis trop franche pour

y consentir. Il y a chez moi trop du sang des Ravenstein, trop de l'énergie héréditaire en ma famille, pour que je change lorsque mon cœur a été blessé, ou pour que je ploie sous une volonté tyrannique.

La fin de cette scène était, comme on le voit, bien loin de ressembler au commencement. Jeanne n'avait pas été longtemps à revenir de la surprise causée par la présence inattendue du sire de Mailly. Ce dernier, au contraire, accablé sous le poids des paroles accusatrices de la jeune fille, la voyant aussi sûre d'un fait dont il l'avait toujours cru ignorante, sentait diminuer d'instant en instant son assurance accoutumée. Si le comte de Saint-Pol eût assisté à tout l'entretien, il n'aurait pu reprocher cette fois à son ami ce ton léger et insouciant avec lequel, d'habitude, il traitait les affaires les plus graves et bravait les plus grands périls.

Les rôles étaient bien intervertis. C'est qu'il y avait dans la fille des comtes de Ravenstein, comme elle venait de le dire elle-même, une énergie peu commune. En voyant ses grands yeux bleus si limpides, sa figure douce, son teint rose et blanc, sa chevelure blonde et soyeuse, en un mot, tous les signes physiques qui constituent le type véritable de la femme du Nord, on eût pu croire difficilement d'abord à tant de fermeté ; mais lorsque, mue par une circonstance extraordinaire, par

la passion surtout, Jeanne exprimait ce qui se passait en son cœur, on ne retrouvait plus en elle la même personne. Sa figure s'animait, et ses yeux, lançant comme des flammes, prenaient un éclat quelquefois si terrible, qu'ils en disaient plus qu'une bouche éloquente.

Elle déclara au sire de Mailly, qu'après la mort de Raoul, voulant se soustraire à la tyrannie d'un père inflexible qui lui imposait un mariage odieux, elle s'était décidée à suivre la dame de Rambures, avec laquelle une partie de son enfance s'était écoulée, la dame de Rambures qu'elle aimait d'amitié autant qu'elle avait aimé d'amour son frère, qu'elle considérait enfin comme sa propre sœur. Elle ajouta qu'elle ne reviendrait jamais à la cour du duc de Bourgogne, préférant une vie errante, malheureuse, mais libre, à une existence opulente avec l'homme qu'elle détestait le plus au monde, avec l'homme qui lui rappelait les plus affreux souvenirs; qu'il pouvait donc cesser ses poursuites et rapporter au comte de Ravenstein lui-même ce qu'il venait d'apprendre.

Lorsque le comte de Saint-Pol sortit de la chambre d'Alix, il appela Noram qui s'apprêtait à commencer ses recherches dans ces souterrains, et lui dit :

— Conduis-moi auprès de l'archer que tu as arrêté hier au soir.

— Oui, Monseigneur.

Précédant alors son noble maître, l'écuyer lui fit traverser la salle des gardes, descendit quelques-unes des marches de l'escalier de la demi-tour de l'Ouest, ouvrit deux portes basses, et introduisit Pierre de Luxembourg dans une espèce de réduit de forme bizarre, éclairé par trois meurtrières (1). Ces meurtrières, étroites du côté de la campagne et allant en s'élargissant vers l'intérieur, étaient construites, comme toutes celles du château, de façon à ce qu'une flèche, partant de l'extérieur, pût difficilement pénétrer dans la chambre.

Othon, couché sur de la paille, dans un coin, dormait ou feignait de dormir.

— Lève-toi! lui cria brusquement Noram. L'archer obéit, regarda fixement le comte, et attendit.

— Tu es sans doute étonné, lui dit Saint-Pol, d'être encore de ce monde, après ton insolence. J'ai bien voulu te pardonner en faveur de ta jeunesse et des services que tu nous a rendus. Je suis même disposé à te faire

(1) Cette chambre, affectant la forme d'un polygone irrégulier, a été conservée telle à peu près qu'elle existait à cette époque. Elle se trouve près de la salle à manger, et n'est pas la pièce la moins curieuse du château. On y voit une vaste armoire en bois de chêne, extrêmement ancienne, sur laquelle sont taillées en relief les armes des sires de Rambures.

compter les cent écus d'or que je t'ai promis et à te rendre la liberté, si tu veux me dire où se trouve cachée la châtelaine de Rambures... Réponds.

— Je l'ignore.

— Tu mens. Ta complice, cette jeune fille, dont tu cherchais à dérober la vue à mon écuyer, vient d'avouer que tu le sais.

L'archer sourit dédaigneusement et reprit :

— Elle se trompe.

. . . .

— Qu'as-tu fait hier en me quittant ?

— J'ai été visiter le château, et reconnaître ceux de mes camarades morts pendant le combat.

— Ah !... Comment se fait-il donc que personne n'aie pu t'apercevoir ?

— C'est qu'apparemment tout le monde était aveugle.

Le comte se mordit les lèvres de dépit.

— Et ton compagnon, Karl, où est-il ?

— Je n'en sais rien, vous ne me l'avez pas donné à garder.

. . . .

— Cette jeune fille est donc celle que tu aimais ?

— Peut-être.

— Ainsi tu ne veux rien me dire de ce que je te demande?

— Je ne sais rien de ce que vous me demandez.

Saint-Pol était furieux; cependant il ne pouvait trop se rendre compte de la conduite à double face du soudoyer. Mais les événements de la veille et ceux du matin, les arrestations d'Othon et de Jeanne, avec les circonstances extraordinaires qui les avaient accompagnées, le portaient naturellement à croire:

1° Que l'archer connaissait très-bien la retraite d'Alix, et le trompait dans un but quelconque;

2° Que la châtelaine n'avait pu quitter le manoir, puis que Jeanne s'y trouvait encore.

Il pensait, en outre, que la jeune fille, profitant de son ascendant sur Othon, avait obtenu de lui le secret, et qu'elle-même ensuite cherchait à fuir pour implorer l'assistance des seigneurs de la comte de Ponthieu, lorsque Noram, par sa vigilance, était venu déjouer ses desseins.

Dans le but de saisir sur le visage de l'archer un signe qui le mît à même d'apprécier jusqu'à quel point ses observations étaient justes, il dit tout haut à son écuyer :

— Noram, prends avec toi douze soudoyers; par-

cours les galeries, les passages, les souterrains, fais ouvrir ou forcer toutes les portes, sonde les murailles, et si tu ne découvres rien, tu viendras m'avertir. Nous verrons ce que nous aurons à faire... Quelques moyens de rigueur employés à propos sur cette jeune fille...

Othon fit un geste d'incrédulité...

— Tu penses que ce sont là de vaines menaces, à ce que je vois.

— Oui, Monseigneur, car vous n'oseriez les mettre à exécution.

— Qui donc m'en empêcherait?

— Vous, d'abord... Car si le noble Pierre de Luxembourg, comte de Saint-Pol, un des chevaliers les plus en renom de la Bourgogne, s'avisait de violenter une jeune fille, il ne tarderait pas à être mis au ban de la chevalerie de l'Europe, comme félon. Il n'y aurait pas assez de bourreaux pour briser son écusson et prononcer anathème sur lui.

— Silence! Avec toi, du moins, nous n'aurons pas à craindre de pareilles choses. Sous peu, tu connaîtras le chemin des oubliettes de ce château... Noram, exécute mes ordres.

En disant ces mots, le comte rejoignit son appartement.

Après son entretien avec le chevalier, Jeanne s'était

enfermée dans l'appartement d'Alix, et de Mailly, désespéré, avait couru chez le comte. D'un autre côté, Othon s'était jeté avec insouciance sur la paille de sa prison, tandis que Noram parcourait les souterrains, explorant jusqu'aux moindres réduits du château.

Dans un long tête-à-tête, pendant lequel ils se confièrent réciproquement leurs chagrins et mirent à nu toutes les plaies de leur cœur, les deux chevaliers délibérèrent sur le parti qu'ils devaient prendre à l'égard des prisonniers. Ils adoptaient, rejetaient tour à tour mille projets divers, ne sachant auxquels s'arrêter, les trouvant tous défectueux. C'est qu'en effet, pour Saint-Pol, qui appréciait l'esprit rusé et tenace d'Othon; pour de Mailly, qui connaissait le caractère énergique et intraitable de Jeanne, il était bien évident qu'ils amèneraient avec peine, le premier à faire un aveu, la seconde à retourner chez son père.

Saint-Pol voulait qu'on ramenât de force la jeune fille auprès du comte de Ravenstein, de Mailly disait avec raison que cette violence ne ferait que le rendre plus odieux à la belle Jeanne. Le chevalier prétendait qu'avec de l'or on obtiendrait tout du soudoyer; Pierre de Luxembourg objectait le refus d'Othon, au camp d'Aumale, d'accepter une forte somme pour livrer le château de Rambures, et sa déclaration formelle de ne

trahir les Français que sous la condition expresse d'être maître absolu de la jeune fille.

Ils discutaient encore, lorsque Noram vint rendre compte à son maître du résultat de ses recherches. Elles n'avaient amené aucune découverte, si ce n'est celle du cadavre de Karl qui, percé d'un coup de poignard au cœur, gisait sur une des dernières marches de l'escalier de la tour du donjon, près l'entrée des grands souterrains.

Cette nouvelle affecta désagréablement Saint-Pol, non pas qu'il eût pour le brutal soudoyer la moindre affection, mais parce que le colosse était pour lui un homme, ou plutôt une machine, facile à mettre en mouvement dans un sens quelconque au moyen d'une poignée d'or.

L'écuyer quitta le comte et de Mailly, et ces derniers finirent par tomber d'accord sur ces deux points : qu'il fallait, avant de sacrifier Othon, attendre quelques jours encore ; affaiblir ses facultés en le privant peu à peu de nourriture, afin de voir si on pourrait obtenir de lui, par ce moyen, quelque révélation; laisser à Jeanne toute la liberté compatible avec les précautions nécessaires pour l'empêcher de quitter le château, dans l'espoir que ces bons procédés toucheraient son cœur.

Ils se séparèrent alors, et le comte de Saint-Pol ne

tarda pas à se jeter sur son lit. Il éprouvait un malaise affreux, suite probable de toutes les secousses qui l'avaient agité depuis la veille. Sa tête, fortement meurtrie par le coup d'épée violent qui avait bosselé son casque, le faisait cruellement souffrir. Son visage était en feu, son sang refluait vers les extrémités supérieures, une fièvre ardente le dévorait : il n'aurait pu demeurer plus longtemps debout.

XIII

LA GRENOUILLÈRE DU SIRE DE NAMPONT.

Un soir de décembre, dans une vaste salle enfumée, aux murs de laquelle étaient appendus en grand nombre des armes de guerre et de chasse, une trentaine d'hommes à la barbe longue et à la moustache retroussée, se trouvaient assis autour d'une table de chêne aussi solide que peu élégante. Ils semblaient mener joyeuse vie et faire honneur à un repas copieux. Le diapason des voix s'élevait de minute en minute, en raison directe des bouteilles qui se vidaient, et la cave de l'hôte paraissait mise à une rude épreuve. Au costume ou à l'âge des convives, il eût été difficile de deviner ce qu'ils pouvaient être. Quelques-uns avaient

atteint l'âge mûr, d'autres paraissaient jeunes encore. Plusieurs portaient des pelisses garnies de fourrures précieuses ou la robe longue orientale. Beaucoup, des hoquetons mi-partie noir et blanc, ou des justaucorps de peau de buffle très-simples. Mais, à leur conversation empreinte d'une certaine hâblerie pleine de gaieté, à leur appétit, aux plats de gibier et de venaison, canards sauvages, hures de sanglier, quartiers de chevreuil, lièvres et faisans dont la table était chargée, il était facile de reconnaître en eux des chasseurs intrépides.

— Il faut en convenir, mes amis, s'écria de sa voix de stentor l'un d'eux, à la taille herculéenne, en attaquant un énorme pâté; il faut en convenir, si notre hôte, le sire de Nampont, est un habile chasseur, il est par dessus tout un aimable voisin. Il nous traite en rois, et nous paraissons agir en chasseurs qui depuis l'aurore courent les forêts.

Puis, vidant son verre :

— A la santé donc de notre hôte. Puisse-t-il nous mettre bientôt à même de le recevoir dans notre vieux donjon.

— A la tienne, Raoul, reprit Charles Desmarêts, sire de Nampont, vidant aussi son gobelet d'argent. Et au renouvellement de tes exploits de ce matin ; car, je le

confesse, il y a peu d'archers, en France et en Angleterre, qui puisse se vanter d'avoir ton coup d'œil. J'ai presque envie d'être jaloux de ton adresse.

— Allons donc, Nampont, tu veux plaisanter, en fait de chasse je ne suis qu'un page près de toi. Ne me disais-tu pas encore hier que, ces jours derniers, voyant passer au-dessus de ton castel un vol de grues, tu en avais, d'un seul coup d'arbalète, percé six à la file?

Un rire général accueillit cette plaisante histoire. Charles Desmarêts ne se formalisa pas, et réclamant un moment de silence :

— C'est la vérité, répliqua-t-il. Mais, par ma foi, Raoul, cela ne vaut pas ton aventure dans la forêt d'Eu.

— Ah! voyons, voyons, contez-nous cela! cria-t-on de toute part.

— Volontiers. Figurez-vous que notre ami, chassant un beau jour, s'égare en plein bois. Au moment où il y pense le moins, un sanglier furieux débouche du taillis, se précipite sur son page, qu'il va, d'un coup de ses défenses, partager en deux parties égales, lorsque notre adroit compagnon, d'une seule flèche, cloue sur la terre l'animal féroce, de telle sorte que le page, en se laissant choir, eût pu prendre droit de suzeraineté sur le dos de la bête.

— Bravo, Nampont! bravo, Raoul! A la santé des deux grands chasseurs!

On le voit, à cette époque déjà, les disciples de saint Hubert avaient le privilége des histoires peu vraisemblables.

Des quatre coins de la salle partent des applaudissements, des cris de joie. Les verres se choquent, les plaisanteries se croisent, c'est un tapage infernal.

Tout à coup, la porte s'ouvre avec fracas, laissant entendre le bruit d'une tempête affreuse qui mugit au dehors, et un homme couert d'ue cape ruisselante s'arrête sur le seuil, réclamant du geste un moment de silence.

— Des affaires de la plus haute importance, dit l'étranger dès que le calme se fut un peu rétabli, me forcent à interrompre vos plaisirs, Messeigneurs. Il faut que je parle à l'instant même au chevalier Desmarêts, sire de Nampont.

— Des affaires importantes! reprit ce dernier sans quitter sa place, merci... Je n'en puis avoir quand je me trouve attablé avec de joyeux compagnons pour parler d'armes et d'amour, et qu'il y a devant moi venaison, bon vin et clairet. Ainsi donc, qui que tu sois, pourvu que tu puisses chausser l'éperon et endosser la cuirasse, assieds-toi près de nous et viens prendre part à notre gai festin, car je te dirai comme cet ancien

dont je n'ai jamais su le nom : *A demain les affaires sérieuses.*

— Bien parlé, Nampont, nous sommes tous de ton avis. Que l'étranger nous dise son nom, et nous porterons sa santé.

— Merci, Messeigneurs, merci de votre accueil, reprit l'inconnu; mais je ne suis pas venu ici pour des choses qui se puissent traiter à table, et je vais conter à la dame qui m'envoie que le sire de Nampont et ses nobles amis refusent à la beauté le secours de leur lances.

Les têtes étaient déjà fort échauffées par le vin ; ces mots excitèrent une grande rumeur dans la salle.

— Que dit-il?... que dit-il? s'écria Charles Desmarêts.

— Rien que de très-véridique, Monseigneur. Entendez-vous la tempête qui mugit, le vent qui soulève sur la plage, à quelques pas de vous, les flots de la mer, la pluie qui tombe à torrents? Eh bien! malgré tous ces éléments en courroux, je n'ai pas hésité à faire huit lieues à pied pour venir vous trouver. J'arrive d'Abbeville, et j'y retourne, puisque vous préférez les plaisirs aux devoirs sacrés de la chevalerie.

— Qu'est ceci, Messire? votre langue prend, ce me semble, de grands priviléges. Pour être si hardi, de qui donc êtes-vous le messager?

— D'une noble dame.

— Son nom?

— Alix, Pétronelle de Créqui, dame châtelaine de Rambures.

— La dame de Rambures! s'écrie-t-on de toutes parts...

Mais déjà le sire de Nampont se trouvait à côté de l'étranger, resté près de la porte, et le regardant avec attention :

— Vrai Dieu! je ne me trompes pas : vous êtes bien le révérend père Chrysostôme?

— Lui-même, Monseigneur.

— Eh! mon père, que ne vous nommiez-vous plus tôt? Sous cette cape, j'étais loin de reconnaître en vous un des hommes les plus estimables qui existent... Nous avons dû vous paraître bien fous, bien étourdis, bien peu courtois, mon père; mais nous ferons en sorte que vous voyiez en nous des gens de cœur. Nous vous prions d'oublier nos premières paroles; par saint Denis! nous saurons les réparer.

Pressé par les amis du sire de Nampont, qui tous estimaient et aimaient le seigneur de Rambures, leur voisin, le père Chrysostôme raconta les événements qui s'étaient passé autour du vieux château. Il dépeignit avec l'éloquence du cœur la captivité d'André, la tra-

hison des agents du comte de Saint-Pol, la surprise du castel, la bravoure inutile de ses défenseurs, les angoisses de la châtelaine, sa fuite protégée par l'un des traîtres, la chute de la pierre du passage secret, puis il termina son récit par ces mots :

— Après une marche d'une demi-heure dans le souterrain, la châtelaine, son fils et moi, nous arrivâmes dans la vallée de la Bresle. Nous côtoyâmes les bords de la rivière, le long des prairies marécageuses, jusqu'au châtel de Sénarpont. Le châtelain absent, selon son habitude, était allé voir son frère en la comté d'Eu. Il devait revenir sous peu de jours : son écuyer nous reçut magnifiquement. Le lendemain, on fit monter Mme de Rambures et son fils sur une belle mule, et une partie des soudoyers de la garnison, malgré les craintes que devait inspirer le voisinage de l'ennemi, nous accompagna jusqu'à Abbeville. Là, nous fumes accueillis avec grand empressement par le révérend père abbé du prieuré de Saint-Gilles. Ce matin, étant un peu remis de mes fatigues, je suis parti, suivant les désirs de Mme la châtelaine, pour me rendre auprès de vous, messire de Nampont, afin de savoir si vous étiez d'avis d'essayer de reprendre le château de Rambures et de délivrer la fille du comte de Ravenstein, en ce moment prisonnière des Anglais. Maintenant, j'ai rempli ma

mission : que dois-je répondre à celle qui m'a envoyé vers vous ?

— Mon père, reprit aussitôt sans la moindre hésitation Charles Desmarêts, si, comme je n'en saurais douter, tous ces nobles seigneurs sont aussi désireux que moi-même de renom, de gloire et de justice, vous pouvez dire à la châtelaine qu'ils profiteront avec bonheur de l'occasion que le ciel leur envoie de déployer leur courage pour venger la plus belle et la plus noble dame de la Picardie. Vous pouvez ajouter encore que, sous peu, nous serons au pied des tours de son castel, décidés à périr les armes à la main, en vrais chevaliers, ou à reconquérir son manoir. Dites-lui enfin que, si le cri de guerre : *J'ai hâte!* n'était celui de l'ennemi de la France, le duc de Bourgogne, nous le prendrions nous-même, afin de lui prouver notre empressement à la servir. Nous sommes fiers qu'elle nous ait choisis pour la défendre.

Tous les chevaliers présents applaudirent, et donnè- à ces paroles du sire de Nampont l'assentiment le plus complet. On convint, séance tenante, qu'une semaine entière serait accordée à chacun d'eux pour regagner son manoir, rassembler ses amis, ses hommes d'armes, ses vassaux. Le rendez-vous fut assigné au château de Sénarpont pour le huitième jour, vers la sixième heure

du soir. On décida, en outre, que Charles Desmarêts s'y rendrait à l'avance, et se chargerait de faire préparer les échelles et autres instruments de guerre propres à l'escalade. Enfin, le commandement de l'expédition lui fut unanimement octroyé, et il s'écria tout haut :

— Je veux que le castel de mes ancêtres perde son nom de *la Grenouillère*, si je ne mène à bonne fin cette entreprise.

Les convives reprirent ensuite leurs places à table, le chapelain demanda et obtint d'aller se reposer de ses fatigues, désirant partir le lendemain, dès l'aube du jour. La nuit se passa à boire et à deviser d'amour, de guerre et de chasse. Lorsque le père Chrysostôme quitta sa couche pour se mettre en route, plusieurs des jeunes seigneurs étaient encore attablés. De leur nombre était Charles Desmarêts lui-même, qui, par goût et pour rendre honneur à ses hôtes, avait à cœur de rester le dernier. Il voulut faire seller une haquenée pour le bon prêtre; mais celui-ci refusa, prétextant son peu d'habitude du cheval et sa maladresse à le conduire. Il prit son bâton de voyage et partit, recommandant en riant au sire de Nampont d'être exact au rendez-vous.

— Vrai Dieu ! mon père, lui répondit joyeusement le chevalier, je vois que vous me connaissez; je suis pas-

sablement étourdi; c'est la vérité et je la confesse; mais, cette fois, vous n'avez garde d'être inquiet, j'aurai bonne mémoire, puisqu'il s'agit de la dame de Rambures et d'une partie d'honneur. Annoncez donc ma visite à la belle châtelaine; car, avant que le soleil ait cessé d'éclairer les créneaux du donjon de *la Grenouillère*, je serai moi-même à Abbeville.

XIV

L'ÉCUYER.

Revenons au vieux château de Rambures, que nous avons quitté pendant un instant.

L'ordre n'avait pas tardé à s'y rétablir, grâce aux soins de Messire Ferry de Mailly, auquel Saint-Pol en avait donné le commandement, et grâce à l'activité du vigilant Noram. Beaucoup d'Anglais dont les blessures étaient peu graves, rétablis, faisaient déjà leur service. Quelques-uns ayant succombé, avaient été ensevelis près du castel, avec les malheureux défenseurs de Rambures tués pendant l'action. Un très-petit nombre d'archers et soldats français, échappés, comme par mi-

racle, au massacre, était enfermé dans une vaste chambre, où, deux fois par jour, on leur apportait, pour toute nourriture, du pain noir.

Dans ces temps demi-barbares, l'humanité ne s'exerçait envers les malheureux pris les armes à la main, qu'en raison de l'argent qu'ils pouvaient donner pour leur rachat ; mais, quant à ceux qui n'avaient pas les moyens de payer une rançon, on s'inquiétait fort peu qu'ils mourussent ou non ; quelquefois même on ne leur faisait pas quartier.

Donnons maintenant en peu de mots une idée de la position dans laquelle se trouvaient ceux des principaux personnages demeurés dans le château.

Le comte de Saint-Pol, dévoré par une fièvre ardente, délirait souvent des heures entières, mêlant le nom d'Alix à ses cris de fureur, menaçant de son courroux tous ceux qui l'approchaient. De temps en temps, lorsque la maladie lui laissait quelques instants lucides, il faisait venir Othon dans l'espoir de le décider à un aveu, ou de surprendre dans ses paroles un mot qui le mît sur la trace de celle qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Mais il employait en vain les promesses et les menaces, l'archer se montrait insensible aux unes comme aux autres: Pierre de Luxembourg n'obtenait que des réponses évasives, insignifiantes, ou un dédaigneux silence, et,

malgré cela, il n'osait se défaire du soudoyer, car il n'avait espoir qu'en lui.

De Mailly, tout en veillant à la sûreté du château, restait quelquefois une partie du jour devant la porte de la chambre de Jeanne. La jeune fille, pour échapper à ses poursuites, s'était astreinte à ne plus sortir de son appartement; mais souvent, lorsqu'elle approchait la tête de sa croisée, elle voyait le chevalier appuyé au mur de la contrescarpe, la dévorant des yeux. Aussitôt elle disparaissait sans même se donner la peine de déguiser au malheureux l'horreur qu'elle avait pour lui.

Il serait assez naturel de penser, d'après cela, que la fille du comte de Ravenstein maudissait le sort qui, deux fois, au moment où elle allait quitter le manoir, l'y avait retenue. Il n'en était rien. Jeanne, cédant à une apathie insurmontable, devenait mélancolique et rêveuse. Son énergie disparaissait pour faire place à une langueur dont elle se fût difficilement peut-être rendu compte, mais qui n'était pas sans attrait pour son âme. Prendre de grandes précautions pour l'empêcher de quitter le château, était du reste assez inutile, car il est douteux que, pouvant fuir, elle s'y fût décidée. Quelle était la cause de ce changement ? C'est ce que nous ne dirons pas, car il faudrait, pour cela, sonder les replis

les plus cachés de ce cœur de jeune fille, et nous préférons laisser parler les événements.

Othon, dans sa prison solitaire, ne pouvant que se livrer à ses pensées, sentait s'accroître, de jour en jour, son dévouement absolu et son amour pour Jeanne dont il ignorait encore la naissance illustre. L'archer était d'autant plus loin de la croire la fille d'un puissant seigneur bourguignon, que toujours, au château, elle avait passé pour la compagne de la dame châtelaine, et que personne n'ignorait son aversion pour le parti du duc de Bourgogne.

Telle était donc la situation physique et morale des principaux habitants du manoir, une semaine après son occupation par les Anglais.

Une nuit, Jeanne de Ravenstein veillait, laissant errer doucement ses doigts sur les cordes d'une harpe dont elle tirait des sons doux et tristes comme son âme, lorsqu'elle s'arrête soudain et prête attentivement l'oreille...

Il lui semble avoir entendu les pas d'un homme montant l'escalier voisin de sa chambre. Bientôt, en effet, une main frappe légèrement à sa porte. Elle ne répond pas... Un second coup un peu plus distinct que le précédent, lui succède... Qui pouvait à cette heure être assez hardi pour vouloir pénétrer chez elle?... Le comte de Saint-Pol? Non: une maladie grave le retenait au

lit... Le sire de Mailly?... Non : il savait bien que l'entrée de la chambre lui serait refusée... et puis, il avait toujours été si respectueux... Le jeune archer Othon?... Impossible : il était sous les verroux d'une obscure prison, gardé nuit et jour, avait dit Noram... Mais, qui donc alors?... Un troisième coup retentit... Jeanne n'hésite plus, et, mettant dans sa démarche la prudence que semble observer son mystérieux visiteur, elle s'approche doucement de la porte, colle sa bouche contre la serrure et dit à voix basse :

— Qui êtes-vous?... Que voulez-vous?...

— Ouvrez sans nulle crainte, répond une voix qui ne lui est pas inconnue... C'est moi... Thibaut...

La jeune fille laisse échapper un cri de joie qu'elle cherche aussitôt à retenir, pousse avec précaution la porte, et l'écuyer, pâle comme une ombre, se trouve auprès d'elle.

— Thibaut, mon brave ami, dit-elle en lui prenant avec effusion la main, que je suis donc heureuse de vous revoir! Tout le monde vous croit mort!... Par quel miracle avez-vous échappé à tant de périls?... Mais, grand Dieu!... Quelle altération dans vos traits!... Quelle pâleur!... Vous souffrez, n'est-ce pas?... Là... Tenez, mettez-vous sur ce siége...

Elle lui tendit un fauteuil. Thibaut s'y laissa tomber

sans pouvoir, pendant quelques secondes, proférer une seule parole.

— Merci, dit-il enfin, merci ; que vous êtes bonne ! Oui, je souffre encore, je suis loin d'être rétabli de mes blessures ; mais, apprenant que vous étiez ici, je n'ai pu résister au désir de vous voir, de connaître le sort de madame la châtelaine. Aussi, dès que je me suis senti la force de quitter la retraite où je me tiens caché, j'ai dirigé mes pas vers cette chambre. D'ailleurs, nous ne pouvons rester plus longtemps... Il faut absolument quitter ces lieux.

Jeanne s'empressa de satisfaire la juste et naturelle curiosité de l'excellent serviteur. Elle lui raconta tout ce qui s'était passé dans le château, depuis le jour où il avait été attaqué et pris par le comte de Saint-Pol, jusqu'à ce moment. Puis, à son tour, elle pria Thibaut de lui expliquer par quel hasard providentiel, lui, qu'on avait dit tué dans le combat, existait encore.

L'écuyer fit alors en peu de mots et d'une voix faible, la peinture de l'affreuse position dans laquelle il s'était trouvé. Blessé à l'épaule d'un coup de hache d'armes, vers la fin de l'action, il avait été foulé aux pieds par les assaillants, et laissé pour mort dans la galerie. Sa chute avait été le signal de la défaite des siens.

— Lorsque je vis que tout était perdu, continua Thi-

baut, que les Anglais avaient envahi le manoir, j'essayai de fuir pour gagner le réduit où vous m'attendiez; mais, affaibli par la perte de mon sang, je ne pus que me traîner sur les mains et sur les genoux jusqu'auprès de la chambre du sire de Rambures. Il existe là un couloir pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, faisant communiquer l'appartement du châtelain avec la salle des gardes, et qui n'est connu que de mon maître et de moi. Je m'y réfugiai pour attendre la nuit. Lorsque j'entendis sonner onze heures à l'horloge, je sortis doucement de ma cachette, traversai la salle des gardes, et parcourus une partie du château sans trouver autre chose que des cadavres. Songeant qu'il me faudrait peut-être vivre quelques jours dans mon réduit obscur, avant de trouver l'occasion de m'échapper du castel, je rassemblai à la hâte quelques provisions, un peu de paille, du linge pour panser ma blessure, et je revins.

— Mais comment avez-vous su que j'étais dans le château, dans cette chambre?

— Par nos ennemis eux-mêmes. Je suis admirablement bien placé pour apprendre tout ce qui se fait ici. En prêtant l'oreille du côté de l'appartement de mon malheureux maître, j'entends tout ce que dit le comte de Saint-Pol. D'un autre côté, en m'approchant de la salle des gardes, je saisis, au milieu du bruit des con-

versations des archers, des paroles qui ne sont pas sans importance. C'est ainsi que j'ai découvert la passion du sire de Mailly pour vous, celle du comte pour madame la châtelaine ; c'est ainsi que je suis au fait de tous les projets de ces deux seigneurs. Je voulais ne quitter ma retraite que demain, craignant de manquer de force; mais leur conversation de ce soir m'a décidé à venir vous trouver le plus tôt possible. Il faut absolument déjouer leurs projets.

— Mon Dieu ! vous m'effrayez, Thibaut ; que veulent-ils donc faire ?

— Ils sont furieux ; le premier, de n'obtenir aucun renseignement sur la retraite de madame de Rambures; le second, de vos constants dédains. Ils ont pris ce soir une résolution définitive. Demain, s'il ne fait un aveu, cet archer, ce traître qui a livré le château, Othon, doit être jeté vivant dans les oubliettes...

— Ciel ! s'écria Jeanne... Ils vont le faire périr !...

— Oh ! quant à lui, répondit en souriant Thibaut, peu m'importe qu'il s'en aille en l'autre monde, il nous a fait assez de mal dans celui-ci....

— Ce que vous dites là est horrible, messire écuyer, reprit avec feu la fille du comte de Ravenstein ; il faut le sauver, ou je reste...

Il y eut un moment de silence. Thibaut, stupéfait de

cette sortie virulente de Jeanne, la regardait avec un étonnement sans égal. Elle comprit qu'elle s'était laissée emporter trop loin par son premier mouvement, et, baissant les yeux, elle balbutia...

— Ce jeune archer est la cause première de nos malheurs... c'est la vérité... Mais il est repentant de sa conduite... Il a sauvé le fils du sire de Rambures... d'ailleurs, la châtelaine elle-même, en partant, lui a témoigné sa reconnaissance...

« Oh! oh! pensa le vieux serviteur, aurais-je touché par hasard une corde sensible? » Puis il reprit :

— Il sera difficile de le sauver ; mais, puisque tel est votre désir, nous essaierons. Voulez-vous connaître le reste de la conversation parvenue à mes oreilles?

Jeanne, visiblement émue, fit un geste de tête affirmatif, l'écuyer continua :

— Voici les paroles mêmes qui ont été prononcées; elles sont gravées dans ma mémoire : « Si vous m'en croyez, mon cher de Mailly, a dit le comte de Saint-Pol, vous adopterez mon premier projet pour la jeune fille. Il faut absolument la faire reconduire, qu'elle le veuille ou non, chez son père. Ce dernier, s'il venait à apprendre qu'elle est entre nos mains, nous saurait mauvais gré de ne pas la lui avoir rendue. Il est plus prudent qu'elle parte avec une bonne escorte. Noram l'accompagnera.

— Comme vous voudrez, a répondu le sire de Mailly. Je vois bien d'ailleurs qu'il vaut mieux, avec un caractère aussi indomptable, employer la violence que les bons procédés.

— Oh! les misérables! s'écria Jeanne, reprenant toute son énergie; les misérables! J'aimerais mieux être enterrée vivante que d'épouser ce chevalier félon... Thibaut, il faut délivrer le malheureux Othon... et fuir.

XV

JEANNE DE RAVENSTEIN.

Le souterrain ou plutôt la prison dans laquelle Othon l'archer était détenu, avait pour toutes fenêtres les trois meurtrières donnant sur les fossés du castel. Cette prison, située, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans la demi-tour de l'Ouest, précisément à l'opposite des grands souterrains, avait des murs d'une épaisseur moyenne de dix-huit pieds, en sorte que les meurtrières formaient des couloirs étroits ayant pour base un plan légèrement incliné de bas en haut.

Cette description préliminaire était indispensable pour l'intelligence des faits qui vont suivre.

Le jeune archer se promenait de long en large, re-

passant dans son esprit les principales circonstances de sa dernière entrevue avec Pierre de Luxembourg.

— Pardieu ! se disait-il à lui-même en marchant et en s'arrêtant tour à tour, voilà qui devient singulier.... Quelle scène bizarre !... Je ne suis pas plutôt au pied de son lit que, jetant les yeux sur moi, il se dresse et bondit soudain comme le tigre frappé par le chasseur... Ses dents claquent, ses cheveux se hérissent !... Il semble qu'un fantôme épouvantable lui est apparu... Est-ce le résultat de la maladie, du délire? Se passe-t-il quelque chose d'extraordinaire? Ou bien suis-je devenu si horrible, en quelques jours, que mon seul aspect glace de terreur un homme aussi brave que le comte?.. Mais non ; s'il avait eu peur, il n'aurait pas voulu rester avec moi, lui miné par la fièvre, tandis que je suis encore plein de force... Il m'a pris une démangeaison de l'étrangler... Bah ! à quoi bon?... Je ne pouvais m'échapper !... J'aurais été pendu un peu plus tôt !... Quelles questions bizarres il m'a faites? « Othon, quel est ton père ?... Où es-tu né?... Comment s'est écoulée ton enfance ?... » Et ses regards ne quittaient pas mon visage... Ma naissance se rattacherait-elle à quelque phase de son existence?... Ce vieux *maléficier* que Saint-Pol fit pendre savait-il le nom de mon père ?... Souvent il me disait : « Un jour, tu seras riche, puis-

sant, tu auras un blason, avec de belles armoiries traversées d'une barre diagonale (1)... »

Il est particulier que ce soit précisément toujours dans les moments les plus critiques et les plus désespérés de la vie, que l'imagination se laisse aller avec plus d'entraînement aux illusions de l'avenir... Mais continuons...

Au moment où Othon achevait à voix basse son monologue, un objet de forme oblongue, glissant avec bruit sur le plan incliné de l'une des meurtrières, vint tomber à ses pieds. Il s'empressa de le relever, et, à la faible clarté d'une belle et froide nuit d'hiver, il vit briller dans sa main la lame d'un poignard.

Il était encore dans la stupéfaction que lui causait ce étrange événement, lorsqu'il croit entendre dans les fossés comme un léger bruit; il écoute, et ces mots, murmurés bien bas, mais distinctement, arrivent à son oreille :

— Prends ce poignard, demande à parler au comte : la porte ouverte, frappe la sentinelle, descends les esca-

(1) Quant aux bâtards des nobles, il n'y avait aucune différence entre eux et les enfants légitimes, lorsque le père les avait reconnus : ils en étaient quittes pour croiser les armes paternelles d'une *barre diagonale*, etc. (CHATEAUBRIAND, Études historiques, tome III, page 159).

liers, traverse le souterrain situé au-dessous de la salle des gardes. On t'attendra dans le passage secret... Prudence et courage.

— Vrai Dieu ! je ne manque ni de l'une ni de l'autre, se dit l'archer... Je ne sais d'où me vient ce mystérieux secours ? Mais, que ce soit du ciel ou de l'enfer, peu m'importe, j'en profiterai... Seulement, usons d'abord de prudence ; il sera toujours temps d'employer le courage.

Il s'approche alors de la porte, frappe en criant à la sentinelle qu'il a une importante révélation à faire au comte de Saint-Pol. A l'instant, et d'après les ordres qu'il a reçus, le soldat de garde pousse les verroux et et ouvre ; mais il ne peut faire un autre mouvement, car déjà Othon lui a sauté à la gorge, et, lui présentant la pointe de son poignard :

— Un mot et je te tue...

Puis il force le malheureux, plus mort que vif, à rentrer avec lui dans sa prison, le désarme, referme doucement la porte, et s'écrie, sans lâcher sa victime :

— Camarade, nous allons changer de costume... tu vas, pendant quelques heures, jouer mon rôle et je jouerai le tien... Chacun son tour en ce monde... Allons, défais ton justaucorps et donne-le moi... voici ma casaque... Pas de mauvaise volonté, je t'en prie... Je

n'ai pas le temps d'attendre... Je suis pressé de savoir si les armoiries de monseigneur le comte de Saint-Pol feront un aussi bel effet sur ma poitrine que celles du sire de Rambures... Eh!... tu oublies de me donner la chose la plus importante, ton arbalète... En prison, vois-tu, c'est un meuble inutile... Bien!... Ah çà, je t'avertis en bon compagnon qu'il ne serait pas prudent pour toi de pousser un cri, car si je t'entendais parler trop haut, il pourrait t'en coûter cher... Tu comprends?... Maintenant, mon garçon, adieu... pour te désennuyer, tu as le droit de dormir... Si la faim te presse, je t'autorise à prendre mon souper, que tu trouveras là... dans ce coin; du pain noir et de l'eau... Je veux que tu ne manques de rien... Bonsoir... A demain...

Othon avait, en parlant, terminé sa nouvelle toilette; il sortit, fit glisser doucement les verroux le long de la porte, et le silence le plus profond parut régner de nouveau dans tout le vieux manoir.

Le jeune archer, après avoir écouté attentivement, remonta quelques marches, rampa le long d'un étroit couloir, puis redescendit à pas de loup les degrés de l'escalier de la tour de l'Ouest, prêtant l'oreille, s'arrêtant et se collant à la muraille, lorsque son pied s'était posé malencontreusement sur quelque gravier. Il par-

vint ainsi jusqu'auprès des souterrains servant d'écuries, et devant l'entrée desquels se tenait un soldat de garde. Othon, hardi, déterminé et très-adroit, jugea d'un coup d'œil ce qu'il devait faire. Il se plaça légèrement derrière la sentinelle, le poignard levé pour la frapper si elle tournait la tête, marcha jusqu'à la porte de la tour de l'Est, et, se jetant avec une admirable dextérité dans la galerie, il ne tarda pas à gagner le passage secret.

Nous n'essaierons pas de peindre son bonheur, lorsqu'il entendit une voix douce, harmonieuse et tremblante d'émotion, murmurer alors tout près de lui :

— Est-ce vous ?... sire archer...

— C'est bien moi, Jeanne ; oh ! merci de ne pas m'avoir oublié... Mais où êtes-vous ?

— Par ici, venez.

On lui tendit une main charmante, qu'il osa presser dans la sienne et qu'on ne retira pas. Cette main lui parut même agitée par un léger frémissement. Il se laissa conduire par la jeune fille jusque dans les fossés, tandis que le bon Thibaut faisait à part lui ces réflexions, que la belle avait pour le soldat bien des attentions, bien des soins, bien des...

— Après tout, se dit-il intérieurement, pour être la fille du comte de Ravenstein, on n'en a pas moins un

cœur et des yeux... Le jeune archer est assez bien tourné pour plaire; il est brave, hardi, passablement fier quoique soudoyer... Il est fâcheux que ce bel oiseau ne soit pas de noble plumage, tous deux feraient, sur mon âme, un joli couple...

Les réflexions de l'excellent homme furent interrompues à ce moment d'une façon brusque et désagréable, Othon, Jeanne et lui longeaient les murs de la tour du Sud, lorsqu'une vive lumière éclaira soudain l'endroit où ils se trouvaient, et fit briller à leurs yeux les casques et les armes de cinq individus occupés, selon toute apparence, à terminer une ronde autour du château. Par un mouvement instinctif, les trois infortunés se blottirent aussitôt contre la muraille, espérant se dérober aux regards des soldats; mais la robe blanche de la jeune fille les trahit; ils furent aperçus et entourés. Othon voulut défendre Jeanne, il frappa même d'un coup de poignard au bras l'homme qui marchait en tête de la petite troupe, et qui n'était autre que Noram; mais il n'en fallut pas moins céder au nombre.

— Misérable! s'écria l'écuyer du comte de Saint-Pol en se sentant atteint et en reconnaissant l'archer: c'est donc toujours toi?... Comment as-tu pu t'échapper de ta prison?... Est-ce encore pour prendre l'air et atten-

dre le jour que tu rodes dans les fossés un poignard à la main?... Va, va, sois tranquille, aujourd'hui, tu n'auras affaire qu'à moi... Mes amis, dit-il à ceux qui le suivaient, prenez ce gaillard-là, et jetez-le dans les oubliettes...

— Grâce !... grâce pour lui, messire écuyer, s'écria Jeanne en se tordant aux pieds de Noram, grâce!... moi seule suis coupable... Épargnez-le, je vous en supplie... Je dirai tout ce que je sais... O mon Dieu!...

— Non, non, reprit durement Noram, il faut qu'il périsse: d'ailleurs, c'est l'ordre de monseigneur le comte de Saint-Pol. Vous m'entendez? ajouta-t-il en se tournant vers les siens qui paraissaient hésiter... aux oubliettes...

— Oh! si je regrette la vie, murmura Othon, c'est bien en ce moment. Adieu, Jeanne, adieu pour toujours! conservez-moi une place dans votre souvenir... »

On l'entraîna, il n'en put dire davantage: Jeanne s'évanouit, les soldats l'emportèrent dans sa chambre, les deux écuyers restèrent seuls.

— A nous deux, maintenant, dit celui du Comte, qui es-tu?...

Il approche sa lanterne de la figure de Thibaut; mais, à la vue de ce visage blême, amaigri, de ces grands yeux ternes, de cette espèce de squelette dont il n'avait aucune

souvenance, il se crut en face d'un fantôme; il eut peur, si peur qu'il s'enfuit.

Dans ces siècles d'ignorance et de barbarie où l'on croyait aux maléfices, aux sorciers et aux revenants, il n'était pas rare de voir les gens les plus braves devenir craintifs et même lâches, à l'aspect d'une chose qui leur paraissait surnaturelle. Il ne faut donc pas que l'on induise de la terreur subite de Noram, qu'il manquait de courage, car on se tromperait étrangement.

Le lendemain devait être pour le vieux château de Rambures un jour fertile en événements de toute espèce.

Dès le matin, la fille du comte de Ravenstein, qui ne se dissimulait même plus son amour pour Othon, songeant avec désespoir à la mort affreuse qui attendait ce malheureux dans les oubliettes, brava toute considération, et envoya dire au sire de Mailly qu'ayant à lui parler de choses importantes, elle le priait de se rendre chez elle.

L'amoureux chevalier se fit répéter deux fois les termes de la missive, tant sa stupéfaction fut grande. Au bout de quelques minutes, il se présenta devant Jeanne.

—Merci de votre empressement à m'être agréable, lui dit-elle avec un sourire ravissant dès qu'elle l'aperçut, je n'attendais pas moins de votre courtoisie.

De Mailly croyait rêver. Il se demandait si c'était bien à lui que s'adressaient d'aussi douces paroles. Certes, en ce moment il n'eût pas changé son sort pour celui de son suzerain, le duc de Bourgogne.

Il s'inclina respectueusement sans répondre; la jeune fille continua :

— J'ai pensé, Messire, qu'en votre qualité de commandant de ce château, vous voudriez bien réparer une injustice dont je suis la cause.

— Vos volontés, Jeanne, sont pour moi des ordres.

— Très-bien : voici ce dont il s'agit. Vous connaissez, sans doute, un jeune archer français à qui le comte de Saint-Pol doit la prise de ce castel.

Elle n'avait osé le nommer.

— Je le connais parfaitement, reprit le chevalier, il s'appelle Othon.

— Othon, c'est cela même... Cette nuit (car je ne veux rien vous cacher), il cherchait à protéger ma fuite, lorsqu'il fut arrêté par quelques soldats.

— J'ignorais complétement ce fait.

— A la place de cet archer, sire de Mailly, accompagnant une femme qui vous supplie de le défendre et qu'on veut emmener, quelle eût été votre conduite?

— Pouvez-vous me le demander, Jeanne; je l'aurais défendue au péril de mes jours.

— Eh bien! voilà précisément le crime pour lequel on a jeté ce malheureux dans les oubliettes de ce château, où il va mourir d'une mort horrible, si vous ne venez à son secours... Il paraît que, dans la lutte, son poignard a, je ne sais comment, rencontré le bras de cet écuyer du comte de Saint-Pol...

— Noram est blessé?

— Légèrement... D'ailleurs, vous venez de l'avouer, sire de Mailly; à sa place, vous en eussiez fait autant... Vous voyez bien qu'il faut le sauver... Moi seule suis coupable... On ne peut commettre une injustice aussi révoltante... C'est moi qui dois être punie... Il ne saurait périr!... N'est-ce pas?... Mais répondez donc, Messire, répondez donc!... »

De Mailly ne répondait pas, il réfléchissait; il se disait à lui-même:

— Quel intérêt si puissant la fille du comte de Ravenstein peut-elle avoir à sauver cet homme?... Qu'attend-elle de lui?... Voilà ce qu'il faut d'abord tâcher de découvrir, nous agirons ensuite de manière à tirer profit de cette circonstance... Nous ferons nos conditions...

La jeune fille attendait, avec une impatience visible, la réponse du chevalier.

— Je verrai, Jeanne, s'il y a un moyen de modifier

la punition que mérite la faute de ce soudoyer... Je ne crois pas la chose possible... Mais, après tout, que vous importe la vie de ce pauvre diable?

— Que m'importe? reprit-elle avec feu... Que m'importe?...

Une fois encore, elle allait, en s'abandonnant à la fougue de son caractère, se trahir peut-être comme devant Thibaut, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux du chevalier. Dans son regard incisif, elle lut toutes ses pensées, comprit la faute qu'elle était près de commettre; et, avec cette admirable présence d'esprit dont les femmes qui aiment sont seules capables, elle continua aussitôt, en donnant à sa réponse une direction contraire :

— Comment pouvez-vous m'adresser une semblable question, Messire, lorsque je viens de vous avouer que ce malheureux n'a fait que céder à mes instances? Vous ne voulez pas, sans doute, que je consente à être froidement le témoin du supplice d'un être qui s'est dévoué pour moi? Ce serait affreux!... J'aimerais mieux périr moi-même!...

Est-ce bien réellement par humanité, par reconnaissance, qu'elle agit ainsi? pensait le chevalier, tout en l'écoutant. Obéit-elle aux cris de sa conscience, aux exigences d'un devoir impérieux?... C'est possible...

Son caractère est si bizarre !... N'importe, puisqu'elle attache tant d'importance au salut de ce soldat, jouons serré et gagnons du terrain. Il reprit :

— Ce que vous désirez, je vous l'ai dit, Jeanne, est presque impossible et ne dépend pas seulement de moi. Vous n'ignorez pas l'affection du comte de Saint-Pol pour Noram...

— Eh ! qu'importe l'affection du comte !... Ni vous, ni lui, ne pouvez laisser commettre une pareille injustice. Ce serait affreux !

— La guerre a souvent de terribles exigences !... D'ailleurs, que voulez-vous donc que je fasse ?...

— Vous me le demandez ?...

— Sans doute.

— Mais c'est horrible ! c'est monstrueux ! Faire périr un homme parce qu'il défend une femme... Où sont donc vos lois de la chevalerie ?...

— Jeanne, les lois de la chevalerie ne sont pas faites pour des vilains !

Cette réponse atterra la jeune fille ; elle pâlit ; il lui sembla, en entendant cette phrase, voir s'ouvrir entre elle et Othon un abîme immense... Jamais elle n'avait osé arrêter sa pensée sur la distance qui la séparait, elle de noble lignage, de lui, aventurier d'une naissance obscure.

— Je vous en prie, je vous en supplie, reprit-elle au bout d'un instant, par pitié, sauvez-le !... Trouvez un moyen...

— Je n'en connais pas...

De Mailly parut réfléchir, puis il dit :

— Peut-être ne serait-ce pas tout à fait impossible d'en essayer un... un seul... mais pour cela, il faudrait votre concours... Vous ne voudrez pas consentir.

— Je consens à tout... Voyons.

— Le comte de Saint-Pol a pour moi l'amitié d'un frère.... et s'il pensait.. s'il pouvait entrevoir que sa clémence devînt pour vous un motif de soumission aux volontés d'un père...

— Pas de phrases inutiles avec moi, Messire ; je vois ce que vous désirez... Ici, je vous gêne, vous et le comte, n'est-ce pas ? Eh bien ! qu'on épargne le prisonnier, et je retourne au château du comte de Ravenstein.

De Mailly ne répondit rien.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? continua la jeune fille..

Même silence de la part du chevalier.

— N'est-ce point encore assez ?... Non !... Que voulez-vous ?... Qu'exigez-vous donc ?

— Ne le devinez-vous pas, Jeanne ?... Vous, de retour au manoir de vos pères, n'y aurait-il pas en

ces lieux un cœur souffrant pour vous et par vous?

— Encore!... Assez, Messire, reprit impérieusement la jeune fille... Jamais!

De Mailly, se redressant vivement à son tour, s'écria:

— Comme vous voudrez... Votre obstination coûtera la vie à cet homme...

Puis, saluant Jeanne avec hauteur, il gagna la porte, et l'on entendit sur l'escalier le bruit de ses pas...

La jeune fille, pâle, immobile, semblait avoir été changée en statue; soudain, elle pousse un cri, se précipite hors de la chambre, et, rappelant le sire de Mailly:

— Puisqu'il faut, lui dit-elle, noble chevalier, payer vos services... soit... j'accepte... Allez... Qu'on rende à Othon sa liberté, et je jure de n'être jamais à un autre qu'à vous... ou à Dieu... ajouta-t-elle mentalement.

Un instant après, le chevalier descendait chez le comte de Saint-Pol. Il le trouva moins malade que les jours précédents, et d'assez joyeuse humeur. Noram, le bras en écharpe, se tenait debout près de son lit.

— Ah! vous voilà, mon cher de Mailly, lui dit Pierre de Luxembourg en le voyant entrer; j'allais vous envoyer chercher. Eh bien! il paraît que la nuit a été orageuse? J'en apprends de belles. Sans la vigilance de notre brave écuyer, les oiseaux partaient pour d'autres parages... Mais j'espère que ce sera la dernière fois que

cet insolent soudoyer se jouera de nous. Il est en lieu sûr. Par Saint-Georges! s'il s'échappe de sa nouvelle prison, je le déclare le coquin le plus habile qui existe, et je lui donne sa grâce.

— Je suis venu, mon cher Saint-Pol, précisément pour vous parler de ce jeune archer.

— Volontiers; je vous écoute.

— Noram, dit le sire de Mailly en se tournant vers l'écuyer, veuillez faire pour moi la ronde du matin, je vous prie.

Noram salua et sortit.

— Ce que j'ai à vous communiquer, Saint-Pol, ne souffrant pas d'oreilles étrangères, j'ai préféré éloigner votre bon et fidèle serviteur, malgré sa discrétion à toute épreuve.

Poussant alors les verroux des deux portes de la chambre, il revint s'asseoir auprès de la couche de Pierre de Luxembourg, et lui confia, sans en oublier un seul mot, tant elle était gravée dans son cœur, toute la conversation qu'il avait eue avec Jeanne. Puis il termina par ces mots:

— Maintenant, mon cher Saint-Pol, vous comprenez mon bonheur. Rien ne peut s'opposer à la réalisation du rêve de ma vie entière. Rendre la liberté à ce soldat, est la chose du monde la plus facile; j'ai la parole de

Jeanne, qui n'aurait garde d'y manquer; elle est trop Ravenstein pour cela. Aussi, dès aujourd'hui, je vous invite à mon mariage; il sera prochain, je vous assure.

Le comte avait écouté de Mailly avec une attention très-marquée. Mais, au lieu de lui répondre, il partit d'un rire fou; si bel et bien, que le chevalier crut qu'il retombait dans le délire de la fièvre.

— Qu'avez-vous, mon pauvre ami? lui dit-il avec affection.

— Ce que j'ai, lui répondit Saint-Pol en riant plus fort, pardieu! vous le voyez bien, j'ai envie de rire, et à vos dépens, mon bon de Mailly... Ah! par ma foi, il est fâcheux que je sois obligé de retarder la célébration de votre hymen, car vous êtes digne déjà d'être l'époux de la belle Jeanne... Je n'ai jamais vu aveuglement pareil au vôtre...

Le chevalier, piqué au vif de ce persiflage, auquel il se livrait souvent lui-même à l'égard des autres, mais que, pour son compte, il ne tolérait pas avec plaisir, reprit assez aigrement:

— Je suis forcé de vous avouer, comte, que je ne saisis pas du tout le côté plaisant de notre entretien; je serais vraiment fort aise que vous veuilliez bien me l'indiquer, afin de pouvoir prendre part à votre gaieté charmante.

— Allons, allons, mon cher de Mailly, ne vous fâchez pas, parce qu'une fois par hasard je me permets de jouer votre rôle. Du reste, je vous dirai franchement qu'il m'est impossible de vous avouer ce qui cause mes rires.

— Mon Dieu ! peu m'importe, Saint-Pol ; seulement, au lieu de vous livrer à votre gaieté, vous feriez bien mieux, ce me semble, de donner l'ordre de retirer des oubliettes ce drôle qu'on appelle Othon, et qui se trouve maintenant la base de mon singulier traité ; car s'il venait à périr, adieu tous mes rêves.

— Voilà qui va vous étonner ; je ne puis pas plus vous accorder cette seconde demande que la première.

— Que dites-vous ? s'écria le chevalier bondissant sur son siége.

— La vérité, mon pauvre de Mailly. Vous avez eu tort, grand tort, de vous engager avec la fille du comte de Ravenstein ; car, je vous le dis, je vous le répète, à mon grand regret, il m'est d'une impossibilité absolue de sauver son... celui qu'elle protége.

— Mais vous ne songez pas à ce que vous affirmez là, Saint-Pol !... Que vous importent les jours de ce misérable ?...

—Demandez-moi tout ce que vous voudrez, de Mailly, mais pas la grâce d'Othon ; il faut qu'il meure... Vous

devez croire que, pour vous refuser, j'ai des raisons bien grandes.

— Me les ferez-vous au moins connaître?

— Mon Dieu! non.

—Bah! je suis fou, pensa tout à coup le chevalier; ce pauvre Saint-Pol est dans un de ses accès, c'est de toute évidence. Laissons-le se calmer; puis, lorsqu'il aura la tête à lui, nous obtiendrons facilement ce que nous désirons.

— C'est bien, c'est bien, mon cher comte, lui dit-il, ne vous excusez pas, faites comme vous voudrez, adieu. Je reviendrai vous voir tout à l'heure. Je vais vous envoyer Noram pour vous soigner.

Pour l'intelligence de cette scène, il n'est peut-être pas hors de propos de mettre au jour un partie des pensées des deux acteurs. Le comte de Saint-Pol avait, pour croire à l'amour d'Othon pour Jeanne, et surtout à celui de Jeanne pour Othon, des raisons qu'il lui était impossible de faire connaître ni à de Mailly, ni à personne au monde, tandis que le chevalier ne pouvait penser qu'il eût pour rival un soldat, un soudoyer, un vassal. L'un et l'autre se trompaient; car Othon ignorait à peu près complétement certaines choses dont Pierre de Luxembourg le croyait instruit; il n'avait donc pu en faire part à Jeanne. D'un autre côté, la jeune fille avait laissé,

presqu'à son insu, pénétrer dans son cœur un sentiment irréfléchi, dont la puissance ne s'était révélée à elle que trop tard. En effet, ce sentiment nourri dans la solitude, augmenté par mille circonstances, devenu bientôt une passion véritable, avait jeté en peu de jours des racines trop profondes en son âme, pour en être arraché. Le caractère énergique d'Othon, si fort en harmonie avec le sien, n'avait pas peu contribué à développer l'amour de Jeanne de Ravenstein.

Or, il paraissait plaisant à Pierre de Luxembourg que ce fût précisément le sire de Mailly qui vînt, envoyé par la jeune fille, solliciter la grâce d'un rival. Voilà ce qui avait causé les éclats de rire dont le chevalier s'était d'abord piqué, mais dont il ne pouvait comprendre le sens.

XVI

LA SURPRISE

Jeanne attendit vainement le retour du sire de Mailly. Une heure, deux heures s'écoulèrent, la journée se passa sans qu'il parût. La pauvre jeune fille, désespérée, ne quittait plus la porte de sa chambre. Elle épiait tous les bruits du château, ne sachant à quelle cause attribuer le peu d'empressement du chevalier à venir la rassurer sur le compte d'Othon. Tantôt elle pensait que de Mailly était arrivé trop tard et n'osait reparaître, alors elle se figurait la malheureuse victime expirant dans un noir cachot, en proie aux plus horribles souffrances ; tantôt, au contraire, elle s'imaginait que le jeune archer, ayant eu connaissance du pacte affreux

contracté pour obtenir sa grâce, n'avait pas voulu consentir à le ratifier, préférant la mort à la pensée désespérante de voir sa bien-aimée au pouvoir d'un autre. Aussitôt elle versait d'abondantes larmes, admirait le courage d'Othon, et se disait qu'à sa place elle eût agi de la même manière. D'autres fois encore, la jeune fille croyait que le sire de Mailly avait découvert son amour pour le captif, et voulait se venger d'elle et de ses dédains. Elle récapitulait tous les griefs qu'il pouvait avoir à lui reprocher : son accueil glacial, blessant même pour lui, l'ami de son père, de sa famille ; pour lui, qui l'avait presque vue naître ; qui ne l'avait, pour ainsi dire, pas quittée depuis son enfance ; qui la traitait encore en fille chérie autant qu'en maîtresse adorée. Jeanne, se rappelant surtout certaines de ses propres paroles bien faites pour choquer un amour-propre moins excessif que celui du chevalier, se reprochait d'avoir, par son imprudente conduite, compromis les jours d'Othon.

Ces pensées se succédaient rapides dans son imagination vive et toute méridionale. Tour à tour priant avec ferveur ou se lamentant avec désespoir, elle comptait une à une les heures qui sonnaient à l'horloge. Elle eût donné des années de son existence pour retarder de quelques minutes la marche invariable du temps.

Pierre de Luxembourg n'était plus le seul qui fût alors en proie au délire dans le vieux château de Rambures.

Un peu avant le déclin du jour, au moment où, dans le manoir, on allait *corner l'eau* (1), Jeanne, à genoux près de son lit, devant une image du Christ, achevait une ardente prière, lorsqu'une voix puissante et harmonieuse entonna tout à coup, non loin de sa fenêtre, un lai d'amour. La jeune fille s'approche aussitôt d'une croisée, et aperçoit, entre les deux ponts-levis, au milieu d'une partie de la garnison, un beau jeune homme aux yeux bleus et à la blonde chevelure, en costume de ménestrel, une guitare à la main. Une barbe longue, taillée en pointe, encadrait le visage blanc et rose de l'étranger; de petites moustaches soyeuses, disposées avec art de chaque côté de sa bouche, laissaient apercevoir des lèvres fortement colorées et empreintes de sensualité. Sa taille était moyenne, mais pleine de grâce et d'élégance, tout enfin, dans sa personne, respirait

(1) Quant au repas, on l'annonçait au son du cor chez les nobles; cela s'appelait *corner l'eau*, parce qu'on se lavait les mains avant de se mettre à table. On dînait à neuf heures du matin et l'on soupait à cinq heures du soir.

(CHATEAUBRIAND, *Études historiques*, tome III, page 209.)

l'amour qu'il célébrait dans ses chants, avec une voix d'une irrésistible beauté.

Ses auditeurs ne cessaient de l'applaudir; mais lui n'eut pas plutôt entrevu le frais et délicieux visage de Jeanne de Ravenstein que, se tournant de son côté, il commença en langue italienne, et avec des accents majestueux, un nouveau lai, où le poëte fait dire par son héros à une belle captive, qu'il aura toujours un bras pour la défendre, un cœur pour la chérir; dans les couplets, le mot espérance revenait à chaque phrase d'un ton toujours plus expressif.

Le compagnon de la gaie science, tout en chantant, fixait sur la jeune fille un regard tellement significatif et obstiné, qu'elle n'attribua bientôt plus sa présence à l'effet du hasard. Déjà l'espoir renaissait en son cœur; elle venait de faire signe au ménestrel de s'approcher et il se dirigeait vers elle, quand Noram, le prévenant, lui enjoignit de diriger ses pas d'un autre côté. Le troubadour, attaquant alors une dernière strophe avec plus d'âme, plus de feu peut-être qu'il n'avait fait pour les précédentes, se retira bien lentement, non sans tourner souvent la tête, et disparut enfin à travers les arbres du petit bois. Quelque temps encore on entendit, sans le voir, ses accents mélodieux, puis cette espèce de vision encourageante ne fut plus pour Jeanne qu'un souvenir.

Une scène d'un tout autre genre vint à l'instant même faire diversion à ses tristes pensées. Du côté où elle avait vu disparaître le beau trouvère, déboucha une lourde charrette traînée par quatre forts chevaux. Cette voiture se dirigea vers le castel où elle semblait vouloir pénétrer ; mais lorsque le conducteur, jeune homme de forme grêle et vêtu de la casaque grise liée aux flancs par un ceinturon, eut entendu la sentinelle du premier pont-levis accentuer en fort bon anglais son cri d'alarme, il prit la fuite avec rapidité, abandonnant sa voiture, ses chevaux et trois énormes tonneaux.

L'archer de garde s'empressa de pratiquer un trou dans l'un des barils, avec son poignard, et, s'étant assuré qu'il contenait d'excellent vin, il se hâta d'en profiter et d'appeler à son aide tous ses camarades. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les trois tonnes furent entourées, percées et presque vidées. Le vin coulait à flots ; les uns le recueillaient dans leurs casques, les autres dans leurs toques, plusieurs buvaient à même afin de ne pas perdre une seconde ; beaucoup se poussaient, se bousculaient pour avoir place à la curée. Des cris, des chansons, des jurements, des plaisanteries se mêlaient aux coups de poings ; c'était un tapage infernal. Nul doute que si le refrain du comte Ory avait été connu à cette époque, ils ne l'eussent

entonné de grand cœur, car les quolibets sur le bon vin du sire de Rambures et sur ses redevances pleuvaient de toute part.

Attiré par le bruit et voulant connaître la cause de cette foule toujours grossissante, Noram arrive sur les lieux mêmes de cette scène bachique; mais il ne trouve plus qu'une soldatesque effrénée, des soudoyers roulant ivres-morts, deux ou trois ensevelis sous les tonneaux, ou écrasés par la foule de leurs camarades; en un mot, un désordre à nul autre pareil. En vain il veut se faire obéir, forcer au moins ces misérables à rentrer dans le château, il ne peut parvenir à faire reconnaître son autorité. Le sire de Mailly, plusieurs chevaliers viennent se joindre à lui et, pendant plus d'une heure, ne peuvent rien obtenir. Ce n'est qu'à la nuit close qu'on finit presqu'en les emportant ou les roulant jusqu'à la petite cour intérieure, à leur faire regagner le manoir. Là, on est forcé de les laisser cuver leur vin sur les marches des escaliers, dans les galeries, dans les couloirs, et vingt soudoyers tout au plus restent avec les quelques chevaliers du comte de Saint-Pol, pour garder la place et la défendre en cas d'attaque.

La nuit était entièrement close, et tout paraissait rentré dans l'ordre au château de Rambures, mais le calme ne devait pas y durer longtemps.

Un observateur, placé sur la crête de la berge nord qui limite de ce côté le bassin de la Bresle, en plongeant son regard vers Sénarpont, eût pu voir alors se dérouler entre ce castel et le point occupé actuellement par le village de Faucaucourt, comme un long et sombre ruban qui ondulait à travers les bois, tout en suivant les sinuosités d'un chemin étroit et rocailleux. C'était une forte colonne d'hommes armés ou sans armes, présentant l'aspect d'un reptile gigantesque qui aurait déroulé ses noirs anneaux parallèlement au cours de la petite rivière.

Il nous suffira de peindre les principaux personnages qui faisaient partie de cette colonne, et de mettre au jour quelques fragments de leurs conversations pour indiquer leur but et ce qu'ils étaient.

En tête, on voyait deux hommes, l'un à pied, l'autre assis sur une mule : ils paraissaient guider la marche. Le dernier, pâle, maigre, souffreteux, formait avec son compagnon de route le plus singulier contraste, tant celui-ci avait un visage frais et vermeil, un air de santé parfaite. Des capes ou longs manteaux les enveloppaient l'un et l'autre de la tête aux pieds.

En arrière, venait une centaine d'individus armés seulement de poignards, portant, quelques-uns, des torches non allumées ; d'autres, des pelles, des pio-

ches, des madriers, des outils de guerre, et beaucoup aussi de lourdes et longues échelles propres à l'escalade.

Plus en arrière encore, se présentait un groupe nombreux de chevaliers armés de toutes pièces et montés sur de magnifiques palefrois. Ils avaient la visière levée et devisaient joyeusement.

Enfin, à quelques centaines de pas plus loin, on apercevait une belle *basterne* ou litière, portée par huit varlets, aux portières de laquelle se tenaient quatre pages, et dont les rideaux, lorsque le vent les agitait, laissaient entrevoir une jeune et charmante femme à demi couchée sur de moelleux coussins.

Quelques cavaliers fermaient la marche et servaient d'arrière-garde.

— Oui, mon père, disait à son compagnon l'un des deux conducteurs de la colonne, j'ai de ferventes actions de grâces à rendre au ciel d'exister encore; car si j'ai cru jamais ma dernière heure sonnée, c'est bien hier, quand la noble damoiselle, Othon et moi, nous avons été arrêtés dans les fossés du château par l'écuyer du comte de Saint-Pol. Fort heureusement, le digne serviteur m'a pris pour un habitant de l'enfer, et, oubliant de se signer pour reconnaître si j'appartenais à ce monde ou à l'autre, il n'a rien eu de plus pressé que

de se sauver à toutes jambes. Sa frayeur a été telle que je ne doute pas qu'il soit entièrement convaincu d'avoir eu affaire à Satan en personne.

— Et c'est là, mon bon Thibaut, ce qui vous a permis d'échapper?

— Sans doute; mais j'ai eu bien de la peine. J'étais si faible, qu'il m'a fallu une grande heure pour descendre de la première enceinte dans la deuxième et pour escalader le talus en terre de la seconde contrescarpe.

— Personne ne s'est opposé à votre fuite?

— Personne...

— Et Othon?

— Ah! par ma foi, mon père, le pauvre diable aurait, je crois, en ce moment, bien besoin de votre ministère, car je le soupçonne très-près de rendre son âme à Dieu, Si nous tardons à nous emparer du vieux château, nous ne trouverons probablement plus dans les oubliettes que son cadavre.

Dans le groupe de chevaliers, les conversations étaient tantôt gaies, tantôt sérieuses; les propos les plus joyeux se mêlaient aux questions les plus graves.

L'un d'eux, qu'à ses jambes démesurément longues, à ses yeux vifs et pétillants, à sa joviale figure, il était

impossible de ne pas reconnaître pour le brave et excellent seigneur du castel de la Grenouillère, se faisait remarquer par ses paroles franches et étourdies. Il s'adressait à l'un, à l'autre, souvent même à son magnifique cheval de bataille qu'il menait avec grâce et habileté.

— Tu es fier de porter ton maître, mon bon *Quinsevelte*, lui disait-il; tu espères entendre sous peu les fanfares, les cris de guerre; mais tu te trompes, mon pauvre ami; la besogne que nous allons avoir cette nuit, ne te regarde pas, car tu ne peux, comme nous, grimper à l'échelle et jouer de la masse d'armes. Il faut te consoler; ton tour viendra une autre fois.

— Occupez-vous donc un peu moins de *Quinsevelte*, Desmarêts, et un peu plus de notre expédition. Nous approchons du but; nos deux amis ne nous ont point encore rejoints, ne serait-il pas à propos de faire une halte pour les attendre, afin d'attaquer avec eux?

— A quoi bon, mon cher Albertini, s'ils atteignent notre colonne, tant mieux; s'ils arrivent trop tard, eh bien! ils verront comment nous savons escalader de vieilles tours.

— C'était probablement là ce que vous pensiez, Nampont, en ne me faisant point prévenir de votre projet d'attaque sur Rambures? s'écria un autre seigneur.

— Ma foi, mon bon du Thil, je suis trop franc pour dire ce qui n'est pas, et je vous avouerai même que je vous avais complétement oublié.

En faisant cette singulière déclaration, l'étourdi riait de si bon cœur qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher.

— C'est fort aimable, ce que vous dites-là, reprit en plaisantant le sire du Thil ; mais, en attendant, j'ai failli n'être pas des vôtres. Si le hasard ne m'avait conduit ce matin chez vous, où je n'ai trouvé personne, vous repreniez sans moi le vieux manoir. Sur mon âme, je vous aurais appelé en champ clos.

— Le mal est réparé, puisque vous voilà.

— Me voilà, oui, mais tout contusionné par une chute épouvantable. J'ai tellement pressé mon pauvre cheval pour arriver à temps, que tous deux nous avons roulé dans une espèce de précipice, et je suis encore à me demander comment nous avons pu en sortir.

— L'assaut vous remettra tout à fait. Il y aura de bons coups à donner et à recevoir, c'est votre affaire.

— Regardez donc, regardez donc, Messeigneurs, voyez-vous là-bas un point noir qui gagne du terrain de notre côté?... Ne seraient-ce point nos amis !

— Cela pourrait bien être.

Quelques ombres mouvantes se dessinaient effectivement à demi-portée d'arbalète, sur le flanc droit de la

colonne. Le sire de Nampont ne les eut pas plutôt aperçues, que, s'adressant à son coursier :

—Allons, *Quinsevelle*, déploie ta vigueur; il faut reconnaître si les nouveaux arrivants sont des nôtres.

Et, s'affermissant sur ses étriers, il pousse l'excellent animal, le dirige droit vers le petit groupe, et revient bientôt avec deux chevaliers comme lui armés de toutes pièces et suivis chacun d'un page et d'un écuyer.

—C'est charmant ! s'écrie-t-il en rejoignant la colonne. Nous aurons bon parti de nos adversaires; voici les sires de Lartigue et de Lornay qui nous apportent les plus amusantes nouvelles. Il paraît que les Anglais de Saint-Pol se sont rués de telle sorte sur les tonneaux, qu'ils les ont mis à sec avant l'arrivée de leurs chefs. Tous ont porté si souvent la santé du châtelain de Rambures, dont ils trouvent fort à leur goût les prétendues redevances, qu'ils sont ivres-morts. Ils ne veulent plus rentrer dans le manoir ; ainsi nous allons les trouver en dehors du pont-levis. Voyez-vous ce pauvre Saint-Pol obligé de défendre à lui tout seul les quatre tours de son vieux château ?

—Et Jeanne de Ravenstein, dit le sire du Thil?

—Au moment où j'allais être introduit près d'elle, en ma qualité de trouvère, répondit de Lornay, j'en ai

été empêché par l'écuyer du Comte. J'avais bien envie de lui casser ma guitare sur la tête, mais j'ai pensé que je le retrouverai ce soir.

— Ainsi la jeune fille ignore notre marche?

— Je le crains. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour l'avertir, en chantant sous ses fenêtres; mais a-t-elle compris? C'est ce que je ne puis dire.

— Savez-vous, Messeigneurs, s'écria Nampont, que ces coquins d'Anglais me coûtent trois des meilleures pièces de mon meilleur vin.

La conversation dura quelques minutes encore, puis la colonne s'arrêta; l'on était arrivé au débouché de la galerie souterraine par où Alix était sortie de Rambures.

Thibaut, étant descendu de sa mule, la donna, pour être conduite en arrière, à un archer; puis il fit couper à la hâte les ronces et les épines qui encombraient l'entrée du souterrain, disposa de distance en distance les porteurs de torches, en leur recommandant de n'allumer que dans la galerie même, afin d'éviter de trahir l'entreprise, et, se mettant avec le père Chrysostôme à la tête des soudoyers, il pénétra le premier dans le passage.

Alors la colonne s'engouffra silencieusement sous la voûte basse et souterraine. La lumière des torches ne

tarda pas à éclairer d'un reflet rougeâtre les casaques grises-vertes, bleues et toutes armoriées des vassaux, les armures, les panaches des chevaliers, et aussi les vêtements de la dame de Rambures qui, sortie de sa *basterne*, marchait au milieu des pages. Rien ne saurait donner une idée de l'effet bizarre produit par ces têtes, ces corps glissant à vingt pieds au-dessous du sol dans une atmosphère de vapeur résineuse, au milieu du bruit et du cliquetis des pas, des armures ou des éperons, rien, si ce n'est, peut-être de nos jours, le spectacle imposant et surtout effrayant donné par un convoi de wagons, au moment où la locomotive en feu s'engloutit sous un noir tunnel, en lançant autour de sa bruyante machine son épaisse fumée et ses charbons incandescents.

Dès que Thibaut arriva au point de jonction du passage avec la galerie donnant sur les fossés du manoir, il fit battre à coups de madrier la pierre qui bouchait l'ouverture, et la colonne pénétra jusqu'au pied des tours. Le sire de Nampont se hâta de distribuer alors à chacun son poste d'attaque; douze échelles furent dressées, et douze chevaliers, suivis par d'autres combattants, s'y élancèrent avec intrépidité.

Ils arrivèrent tous ensemble vers les diverses gueules béantes des machicoulis, sans qu'un seul mouvement

se fût fait remarquer dans le castel. Il paraissait inhabité. Les sires de Nampont, du Thil, de Lornay, de Sénarpont pénétraient même déjà dans la galerie, lorsqu'une rumeur soudaine parut retentir du côté de la tour du donjon. Puis tout à coup huit à dix chevaliers à demi armés se précipitèrent vers les points menacés, en poussant le cri de guerre des comtes de Saint-Pol: *Lésignen! Lésignen!* (1)

Un autre cri de guerre, plus terrible en ce moment, leur répondit aussitôt: *Rambures! Rambures!*... Et le combat devint à l'instant même furieux. Il ne pouvait être long. Les assaillants avaient une supériorité numérique trop grande sur leurs adversaires, pour que toute résistance ne fût pas vaine de la part de ces derniers. Écrasés, massacrés, ils tombèrent tous pour ne plus se relever, et les chevaliers, passant par dessus leurs corps sanglants, envahirent le vieux manoir. Les acclamations des vainqueurs ne tardèrent pas à parvenir jusqu'aux oreilles d'Alix qui apprit ainsi que le château de son époux était au pouvoir de ses amis. Ces derniers se réjouissaient avec raison; car, outre le plein succès dont leur entreprise se trouvait couronnée, ils n'avaient eu

(1) Le sire de Saint-Pol crie: *Lésignen!* (MICHELET, *Origines du Droit français*, page 218.)

qu'un seul des leurs, le brave sire du Thil, légèrement atteint au défaut de son haubert par la dague du chevalier de Mailly, au moment où l'infortuné commandant du château tombait mort, le crâne fendu par un coup de hache d'armes. Les Français devaient ce résultat à deux causes : la vigueur de leur attaque et l'état de torpeur dans lequel le vin avait plongé la garnison.

Noram ne survécut pas non plus au désastre des siens. L'épée du sire de Nampont le perça de part en part.

Ainsi se terminèrent l'attaque et la reprise du vieux château de Rambures (1) ; mais le massacre n'était pas fini. Les vassaux, les soldats, les archers ayant, à la suite de leurs maîtres, escaladé les tours, se jetèrent sur les malheureux Anglais étendus partout, et qui passèrent brusquement des bras de l'ivresse dans ceux de la mort.

(1) En ce temps fut conquis le fort châtel de Rambures par les Français, et le prit par échelles d'emblée un nommé Charles Desmarêts, qui était au seigneur de Rambures, prisonnier en Angleterre, auquel ledit châtel appartenait, lequel avait en sa garde, pour la partie du roi Henri, Messire Ferry de Mailly, et fut par le moyen de cette prise grande entrée pour les Français au pays de Vimeu.

(MONSTRELET, page 640.)

Une troupe de ces forcenés, ne respectant rien, se rua sur la chambre où était enfermé le comte de Saint-Pol, en brisa les portes, pénétra jusqu'à son lit, l'en arracha, et l'un d'eux allait, d'un coup de poignard, trancher le cours de son existence, lorsqu'un sauveur lui fut envoyé par le ciel. Une jeune femme, poussant de grands cris, se précipita, pâle, échevelée, dans l'appartement et, arrêtant le bras de l'assassin :

— Misérable ! s'écria-t-elle, qu'oses-tu faire?... Retire-toi!... Retirez-vous tous, ou craignez mon courroux.

Celle qui parlait ainsi, et dont les yeux noirs lançaient des éclairs, était Alix elle-même. Redoutant pour Pierre de Luxembourg, qu'elle savait malade, les excès horribles auxquels se livraient d'ordinaire, à cette époque, les soudoyers, lors de la prise d'une ville ou d'un château, elle avait ordonné à Thibaut de faire baisser les ponts-levis dès qu'il aurait pu pénétrer dans le castel. Elle était arrivée, ainsi qu'on vient de le voir, bien juste assez à temps pour préserver d'une mort affreuse l'infortuné Saint-Pol. Les soldats, reconnaissant la dame châtelaine, se hâtèrent de replacer sur sa couche le seigneur bourguignon et de quitter la chambre.

Lorsque le malade, qui s'était évanoui vers la fin de cette scène terrible, revint à lui grâce aux soins d'Alix,

il crut être le jouet d'une hallucination, en voyant seule, à genoux et fondant en larmes au pied de son lit, la jeune femme qu'il avait cherchée vainement, qu'il appelait dans son délire, qu'il voyait dans ses rêves.

— Alix ! Alix !... s'écria-t-il en fixant sur elle des yeux hagards et creusés par la souffrance, est-ce bien vous que je vois là... près de moi?... Ne me trompez pas... ne me trompez pas !... Par pitié !... dites, est-ce vous ?

Un instant, la pauvre femme fut effrayée et voulut sortir, mais elle n'eut pas la force d'abandonner à son désespoir ce malheureux. Elle s'approcha, prit dans ses mains la main sèche et brûlante du malade, et, laissant tomber son regard le plus doux sur ce visage naguère encore si fier et si beau, portant alors déjà l'empreinte d'une mort inexorable et certaine, elle lui dit avec une émotion douloureuse :

— Oui, mon ami, c'est moi... calmez-vous... je viens vous soigner... hâter votre guérison...

— Oh ! quelles douces paroles résonnent à mon oreille... reprit le comte... mon Dieu ! merci, je craignais tant de mourir sans la voir, sans lui demander pardon de mes crimes... Alix ! Alix ! ma bien-aimée... dites que vous oubliez le mal que l'amour m'a fait faire... dites que vous me pardonnez... Oh ! vous pouvez sans

crainte laisser parler votre cœur... La mort est si près... La mort! ajouta-t-il tout à coup en se soulevant sur sa couche et en allongeant un bras décharné; mais je ne veux pas qu'elle vienne... Je n'en veux pas... Je n'en veux pas... Noram! de Mailly! mais ôtez-la donc... La voilà... Je veux vivre... vivre pour Alix, car je l'ai retrouvée... Elle était dans le souterrain... Tu voulais me la cacher... toi, misérable Othon... Grand Dieu! mon frère... Là! là!... Tu ne vois donc pas cette barbe blanche... Ah! ils vont m'assassiner. . . . .

. . . .

Épuisé, haletant, il retomba anéanti. Thibaut entra dans la chambre; Alix priait près du moribond.

XVII

LES OUBLIETTES

Tandis que la châtelaine, mue par un sentiment d'humanité et obéissant peut-être aussi aux impulsions secrètes de son cœur, courait étendre sa main protectrice sur le comte de Saint-Pol, le père Chrysostôme s'empressait de monter à la chambre de Jeanne de Ravenstein. Il la trouva dans une angoisse impossible à décrire. Elle avait entendu les cris de guerre, le tumulte, et, ignorant encore à quel parti était restée la victoire, elle n'osait s'aventurer dans le château. Dès qu'elle aperçut le chapelain, elle comprit tout, et, sans lui laisser le temps de prononcer un seul mot :

— O mon père ! s'écria-t-elle, c'est le ciel qui vous

envoie ; venez, venez, il n'y a pas un moment à perdre... sauvons-le... Mon Dieu ! faites que nous n'arrivions pas trop tard !...

En parlant ainsi, elle entraîna l'excellent homme vers l'escalier, le força à descendre rapidement, et ne le laissa reprendre haleine qu'après l'avoir conduit jusqu'au fond du souterrain situé dans la tour du Sud.

— Mon père, lui dit-elle alors en lui montrant à ses pieds une trappe formée de lourds madriers, voici l'ouverture du lieu terrible qu'on appelle les *Oubliettes ;* là se trouve enfermé un malheureux que la mort environne... Ouvrez vite, prononcez son nom ; s'il existe encore, nous pourrons, j'espère, le sauver...

Le prêtre s'empressa de soulever la trappe, et, à plusieurs reprises, appela Othon... Nulle voix ne répondit à la sienne.

— O mon Dieu ! murmura la jeune fille en se jetant à genoux sur le bord de ce noir tombeau ; mon Dieu ! il est trop tard !...

Les oubliettes (1) du château de Rambures, formées

(1) Les oubliettes du château de Rambures existent encore telles qu'elles étaient à l'époque de notre récit et telles que je viens de les décrire. L'ouverture en est située au centre même des cuisines ; et, chose très-singulière, on a tout récemment pensé à utiliser ce

par une fosse circulaire creusée dans le souterrain, avaient des murs en briques et un sol toujours humide. Aucune ouverture ne permettait au jour de pénétrer à l'intérieur. La clef de voûte était remplacée au sommet du dôme par une trappe de trois pieds carrés environ. Si l'on veut avoir une idée aussi juste que possible de ces oubliettes, qu'on se figure une sphère d'un rayon de huit mètres, creusée et coupée par un plan horizontal passant par son centre. Lorsqu'un patient devait y périr, on l'y jetait par la trappe, puis on l'abandonnait aux tortures horribles de la faim et de la soif.

Jeanne plongeait avec avidité ses regards dans le trou fatal, sans y pouvoir distinguer rien, tant l'obscurité était profonde.

— Venez, lui dit le chapelain en la prenant doucement par le bras ; venez, ma fille, le Seigneur l'a rappelé à lui ; prions pour le repos de son âme !

Mais la malheureuse ne bougeait pas. Enfin, elle se lève, et, avec cette énergie qui lui était habituelle dans les moments critiques :

noir et humide cachot pour en faire une glacière qui conserve la glace un temps infini.

La chronique prétend qu'on a trouvé plusieurs fois dans ces oubliettes, des ossements humains, et aussi une cuirasse très-ancienne et très-lourde que l'on peut voir dans les archives du château.

— Mon père, reprend-elle, je ne m'éloignerai de ce souterrain qu'après avoir acquis la certitude qu'Othon n'existe plus... Je veux descendre moi-même dans ce séjour de mort...

— Jeanne, y pensez-vous?...

— Allez, je vous en conjure, chercher des échelles, des lumières, autrement nulle considération humaine ne me fera quitter cette place.

Le bon chapelain connaissait trop le caractère décidé de la jeune fille pour ne pas savoir que sa résolution était inébranlable ; il la laissa donc seule un instant et courut appeler à son aide.

Pendant sa courte absence, Jeanne, penchée vers le cachot, répétait avec l'accent du plus horrible désespoir le nom du jeune homme; puis elle s'arrêtait, croyant entendre une réponse, un faible gémissement; puis, de nouveau, le souterrain retentissait de ses cris. Hélas! sa voix était la seule qui frappât ces voûtes silencieuses et fût se perdre dans le gouffre ouvert sous ses pieds!

Le père Chrysostôme ne tarda pas à revenir avec Thibaut et plusieurs soldats portant des torches et des échelles. Jeanne se hâta de pénétrer elle-même, ainsi qu'elle l'avait dit, dans les oubliettes. Elle aperçut, étendue au milieu même du noir cachot, la malheu-

reuse victime du comte de Saint-Pol, pâle, les yeux fermés, et ne donnant plus aucun signe de vie.

— Il est mort! dit le chapelain qui avait suivi la fille du comte de Ravenstein.

Tous deux s'agenouillèrent en silence auprès de ce corps inanimé, et le ministre des autels récita d'une voix sépulcrale la prière des trépassés. Ce spectacle était effrayant. Les briques suintantes de la muraille, éclairées par une lueur fantastique, brillaient d'un éclat sinistre, et le reflet des torches, se jouant sur les corps immobiles d'Othon et de Jeanne, aussi pâles l'un que l'autre, ajoutait encore à la tristesse lugubre de cette scène.

— Allons! ma fille, dit le bon père Chrysostôme en se levant, retirons-nous... Tout est fini pour lui dans ce monde périssable...

Jeanne, à ces paroles désespérantes, se penche sur le cadavre du sauveur d'Alix comme pour déposer sur son front glacé un chaste baiser d'adieu et de reconnaissance; mais, à l'instant, elle pousse un cri perçant, place une main sur le cœur d'Othon, tandis que de l'autre elle impose silence à ceux qui l'entourent:

— Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni, dit-elle; il existe!...

— Vous vous trompez, pauvre enfant, reprend le mi-

nistre des autels. Voyez la pâleur de ses traits, ses lèvres décolorées... La mort n'a pas épargné sa victime!

— Mon père! mon père! je ne me trompe pas... je vous en supplie, mettez la main sur son cœur... Je sens un faible battement... O Seigneur, Dieu de miséricorde! faites que ce ne soit point une illusion!

Le chapelain secouait tristement la tête. Il se baissa d'un air d'incrédulité et palpa le corps, tandis que Thibaut et les autres témoins de cette scène se rapprochaient silencieusement, attendant avec anxiété le résultat de son examen. Jeanne priait du plus profond de son cœur.

Enfin le père Chrysostôme se relève, et, tendant vers le ciel ses mains vénérables :

— Votre voix est montée jusqu'au Dieu tout-puissant, ma fille, dit-il avec calme... Othon respire encore.

— Seigneur! s'écria Jeanne rayonnante, Seigneur, donnez-moi la force de supporter mon bonheur!...

— Jeanne! Jeanne! ne vous livrez pas à vos transports; le malheureux est plus près de la mort que de la vie. Quelques instants plus tard, et son destin s'accomplissait... Allons! mes amis, emportons doucement ce pauvre Othon; il est peut-être encore possible de le sauver.

Aussitôt, les soldats s'emparent de l'archer, le trans-

portent avec précaution, et, sur les instances réitérées de Jeanne, le déposent sur le lit même de la fille du comte de Ravenstein.

Le bon chapelain, aussi habile médecin du corps que de l'âme, s'empressa d'ordonner pour le malade un cordial bienfaisant, heureux de partager avec Jeanne et Thibaut les soins qu'exigeait son état déplorable. Il achevait à peine d'expliquer ce qu'il y avait à faire et à éviter, quand on vint le supplier de passer sans retard dans l'appartement du comte de Saint-Pol. Le seigneur bourguignon sentait approcher sa fin et voulait, avant de paraître devant Dieu, se confesser à un prêtre. « Il avait à faire, disait son messager, d'importantes révélations. »

Nous respecterons pour le moment le secret de la confession du noble comte ; le père Chrysostôme resta plus de trois heures auprès de son chevet, ensuite il sortit un instant ; puis, ouvrant la porte de l'appartement où Pierre de Luxembourg, un crucifix entre les mains, achevait son existence, il introduisit un nouveau personnage et se retira.

— Approchez, Othon, dit Pierre de Luxembourg d'une voix presque éteinte, approchez...

Othon, encore pâle et défait, mais pourtant déjà remis de la syncope plus effrayante que dangereuse dans

laquelle nous l'avons laissé, s'approcha du lit du moribond.

— Votre main, ajouta le comte.

Le jeune soldat hésitait.

— Votre main... je vous en conjure.

Le noble seigneur, la veille encore si fier, si hautain, tendait humblement la main au vassal.

— J'ai cherché à vous faire bien du mal, mon ami... mon... Le mot expira sur les lèvres du comte, ou bien il le prononça si faiblement, que l'archer ne l'entendit pas. Depuis que j'ai su que ce mal n'était pas irréparable, je suis moins malheureux... Ma fin est proche, Othon, très-proche... Ne rejetez pas ma dernière prière. Pardonnez-moi, pour que le Seigneur me pardonne après vous...

Le soudoyer restait immobile à la même place, fixant sur le malheureux chevalier un regard indécis.

— O mon Dieu ! il me refuse, dit encore plus bas le comte de Saint-Pol... Mon Dieu !... je sens que je meurs... Je n'emporterai dans la tombe que le repentir !

— Je vous pardonne, Monseigneur, murmura enfin le vassal touché par cette douleur poignante... Puisse le Seigneur tout-puissant n'être pas plus inexorable que moi !..

— Merci, Othon, merci, articula le moribond, je meurs plus tranquille... O ciel! ajouta-t-il en essayant de se soulever et en retombant sur son lit... voici donc mon dernier moment... Othon... là... dans ce coffret... des papiers de famille... Lis... tiens... tiens... prends...

Une clef d'or s'échappa de sa main. . . . .

. . . . Le noble, le puissant Pierre de Luxembourg, comte de Saint-Pol, avait rendu le dernier soupir... (1).

Othon ramassa la clef, ouvrit le petit coffre, parcourut rapidement quelques parchemins, et les emporta en disant :

— *Le maléficier n'avait donc pas menti...*

Le lendemain, un lugubre convoi sortit lentement du vieux château et prit la route d'Abbeville. Au passage des pont-levis, la garnison sous les armes rendit les honneurs funèbres aux restes du comte de Saint-Pol. Les chevaliers, les écuyers, les pages, les varlets ac-

(1) La ville de Saint-Valéry fut prise par le comte de Saint-Pol qui se nommait également Pierre de Luxembourg. Il était gendre du duc de Bedfort. Il était accompagné du seigneur de Villeby. Il mourut à Rambures d'une épidémie, le 31 août 1433.

(Voir Monstrelet, page 675).

compagnèrent le cercueil jusqu'à la chapelle sépulcrale des sires de Rambures, située à *Lombercourt*, entre la ville d'Eu et Abbeville. Le corps fut déposé dans les caveaux . . . .

XVIII

LE COMTE DE SAINT-POL

Pendant plusieurs jours, personne, si ce n'est Jeanne et le père Chrysostôme, ne put pénétrer auprès d'Alix.

. . . .

Six mois s'étaient écoulés depuis la reprise du château de Rambures sur les Anglais par le sire de Nampont et depuis la mort du comte de Saint-Pol. Le manoir, veuf encore de son châtelain, n'était habité que par Alix et par Jeanne, cette dernière ayant constamment réfusé de quitter son amie pour retourner auprès du comte de Ravenstein. Othon, après le service funèbre de Pierre de Luxembourg, avait disparu ainsi que Thibaut, sans qu'il fût possible de savoir ce qu'ils étaient

devenus l'un et l'autre. Les deux femmes, tristes, pensives, et ne recevant de consolations que du bon père Chrysostôme, travaillaient assidûment, aidées par les vassaux, afin de compléter la somme nécessaire à la rançon du sire de Rambures.

Un jour, par une de ces belles matinées de juin, souvent si pures, si délicieuses sous le ciel de la Picardie, quelques hommes à cheval, débouchant de la vallée de la Bresle, gravirent le coteau qui domine vers le nord le gros bourg de Blangy.

Ils paraissaient avoir pris pour point de direction le bois de haute futaie qui abritait, à cette époque, le côté méridional du château de Rambures. A quelques pas en avant du groupe le plus nombreux, se trouvaient deux personnages jeunes l'un et l'autre, et de figures pleines de distinction. Ils montaient de superbes coursiers de bataille. Leur mise était simple, mais d'une simplicité élégante : des toques de velours relevées par des agrafes en brillants qui maintenaient des plumes de héron, des justaucorps de velours pareil à celui de la toque, et sur lesquels on voyait brodées de magnifiques armoiries, des bas de chausses dissemblables, des bottines de cuir jaune, des éperons d'or, de légers poignards damasquinés composaient leur costume. Ils devaient être de haut lignage, à voir la distance res-

pectueuse que gardaient les autres cavaliers. Soit pour marcher plus librement, soit pour éviter la chaleur du jour, soit enfin parce qu'ils étaient bien convaincus qu'ils n'avaient rien à craindre, les deux seigneurs, contrairement aux usages adoptés dans ces temps de guerres perpétuelles, voyageaient sans armes défensives.

En arrière, il est vrai, dans la petite troupe qui suivait leurs pas, on distinguait aisément deux pages et deux écuyers portant deux armures complètes.

Au nombre des serviteurs se trouvait un homme différent à tel point de ses compagnons de route, qu'il était impossible de ne pas le remarquer. Il avait beaucoup de la haute et imposante stature du malheureux Karl, car sa taille atteignait près de six pieds; mais sa figure n'offrait pas, comme celle du soudoyer, les signes d'une stupidité brutale. Au contraire, il avait le front élevé et large, les yeux grands et fiers, le nez bien accentué; toute sa personne, en un mot, respirait le dévouement et la franchise. Seulement, à sa tournure, et surtout à son accent, on voyait qu'il n'était pas né en France.

— Nous approchons du terme de notre voyage, l'*Anglais*, lui dit un des écuyers. Tu vas voir un château comme il n'en existe guère dans ton froid pays, mon garçon.

— S'il est aussi beau que le châtelain est bon, j'y veux passer le reste de mes jours.

— Tu aimes donc bien notre maître?

— J'ai tout quitté pour le suivre.

— Et tu veux t'établir parmi nous?

— Parmi vous, et avec vous, Thibaut. Si le ciel exauce mes vœux, à côté de la famille du maître s'élèvera la famille du serviteur, et si les descendants du premier ressemblent à leur aïeul, les enfants du second seront aussi dévoués que leur père (1) ».

A ce moment, les deux cavaliers qui précédaient le

(1) Une circonstance bien singulière de la captivité du sire de Rambures, circonstance qui a donné lieu aux quelques lignes tracées dans le roman, est celle-ci : André II, pendant son séjour forcé à Londres, s'attacha un Anglais qui le suivit à son retour en France, se maria dans le pays, et dont tous les descendants n'ont jamais cessé, de père en fils, de servir avec dévouement les Rambures et, après eux, les Rambures-Fontenilles. Depuis le XV[e] siècle jusqu'à nos jours, ces deux races ont donc marché, pour ainsi dire, côte à côte. Cette famille existe encore. Tous ses membres sont connus dans le pays sous le nom de *Langlais*. Ils ont conservé les signes primitifs et caractéristiques de leur ancêtre venu avec André; car on remarque chez eux de grands traits vigoureusement accusés, une haute stature, une force herculéenne, une voix de stentor et un accent étranger très-prononcé. Leur dévouement à la famille de Ramburés ne s'est pas démenti depuis quatre siècles. Ceux qui vivent actuellement sont gardes des propriétés du général marquis de Laroche-Fontenilles-Rambures.

groupe, ayant atteint le haut de la côte où s'élève aujourd'hui le village de Huitainéglise, firent sentir l'éperon à leurs coursiers et les maintinrent au grand trot. Leur suite les imita, et tous ne tardèrent pas à se trouver devant le premier pont-levis du château de Rambures.

Lorsque la sentinelle, placée dans la chambre du Nain, eut sonné trois fois du cor et demandé qui réclamait l'entrée du manoir, l'un des deux seigneurs, se tournant gaiement vers les siens, s'écria d'une voix forte :

— Allons ! enfants, que notre cri de guerre soit aujourd'hui un cri d'allégresse : *Rambures ! Rambures !...* Et tous aussitôt répétèrent à l'envi : *Rambures ! Rambures !...* »

Soudain il se fit dans le manoir un grand mouvement. Les ponts-levis s'abaissèrent, les archers poussèrent des acclamations réitérées ; et, lorsque les chevaliers mirent pied à terre dans la petite cour, Alix, ivre de bonheur, s'élança avec son fils dans les bras de l'un d'eux ; car elle avait reconnu en lui son époux, André, rendu à sa tendresse.

La bonne nouvelle du retour du chevalier se répandit en un clin d'œil depuis le sommet du donjon jusqu'au fond des souterrains. La cour ne fut plus bientôt assez grande pour contenir ceux qui se pressaient au-

tour de lui. Aux démonstrations bruyantes des soldats et des vassaux se mêlaient les hennissements de Sahra qui, dans le cheval d'André, avait reconnu son compagnon de chasse, et les aboiements joyeux de Cora qui, la première, avait deviné la voix de son bon maître.

Le jeune seigneur, compagnon du sire de Rambures, ayant jeté la bride de son coursier à son page, semblait à dessein dérober sa figure aux regards d'Alix et de Jeanne; mais André ne fut pas plutôt dans les appartements que, le présentant aux deux femmes :

— Mon libérateur et mon meilleur ami, dit-il.

— Othon, l'archer! s'écrièrent-elles à la fois.

— Non pas, dit en souriant le châtelain : Othon, l'archer (et il appuyait sur ce dernier mot) n'est plus, mais il est remplacé par Othon, comte de Saint-Pol, armé chevalier sous les murs d'Orléans par le grand Dunois, et qui, après avoir hérité des biens de Pierre de Luxembourg son frère, n'a pas dédaigné de venir lui-même à Londres pour me racheter de ses propres deniers.

Alix et Jeanne interdites, n'osaient regarder le jeune homme. Il paraissait aussi embarrassé qu'elles-mêmes.

Au bout de quelques instants, le sire de Rambures reprit, en s'adressant à la jeune fille :

— Je dois maintenant, Jeanne, vous faire part d'un

projet, pour l'accomplissement duquel il ne manque plus que votre assentiment... Le comte de Ravenstein a résolu de vous marier.

La pauvre enfant devint pâle comme une morte, elle était près de défaillir; Othon voulait se précipiter vers elle; d'un regard André le retint, et il continua en souriant :

— L'époux choisi par votre père est jeune, noble et digne de vous; néanmoins, je suis chargé de vous dire que vous êtes libre de le refuser.

Le sire de Rambures s'interrompit.

— Ainsi donc, Jeanne de Ravenstein, voulez-vous épouser Othon, comte de Saint-Pol?

Le jeune homme était déjà aux pieds de celle qu'il adorait. Le sire de Rambures prit leurs mains et les unit, car le rayon de félicité suprême qui avait éclairé le visage de Jeanne lorsqu'elle entendit le nom de son futur époux, ne laissait aucun doute sur son consentement.

— Avant de vous engager dans des liens indestructibles, belle damoiselle, dit alors Othon, je vous dois quelques explications franches et sincères comme l'amour que je ressens pour vous. Veuillez donc m'écouter un moment, et après, vous serez libre encore de vous dégager envers moi.

Lorsque, le lendemain du jour où, grâce à votre dé-

vouement, je fus sauvé d'une mort certaine, vous ne me vîtes plus dans ce château, je dus passer à vos yeux pour un ingrat ; il n'en était rien. L'histoire de ma vie, et surtout le récit de ce qui eut lieu entre Pierre de Luxembourg et moi, vous expliqueront la position dans laquelle je me trouvai. La veille de sa mort, le comte de Saint-Pol, espérant toujours vaincre mon obstination et obtenir des renseignements, me fit venir ; mais à peine eut-il aperçu la barbe longue dont ma figure s'était couverte pendant mes derniers jours de détention, qu'il poussa un grand cri. Je ne connus que le lendemain la cause de cette bizarre circonstance ; la voici. Une mèche de ma barbe, près du cou, était entièrement blanche ; le comte en avait une exactement pareille au même endroit. Or, ce signe est précisément le signe distinctif de la famille des Saint-Pol, depuis la prise de Jérusalem. A cette époque, un de nos ancêtres, ayant été blessé au cou par une flèche, sa barbe repoussa blanche, et, depuis, tous ses descendants, par un jeu de la nature, sont nés en conservant cette particularité singulière (1).

Pierre de Luxembourg m'interrogea aussitôt sur ma

(1) Il existe, dans la Picardie, une très-ancienne et très-noble famille chez laquelle se produit, depuis plusieurs siècles, un fait analogue à celui-ci.

naissance, sur ma jeunesse; d'après mes réponses, il ne douta plus, à ce qu'il paraît, que je ne fusse bien son propre frère... Je ne vous parlerai pas de la conduite qu'il tint à mon égard ; un malade en délire ne peut être responsable de ses actions... Au moment de sa mort, il se confessa et me remit des papiers de famille ; en les parcourant, je connus qui j'étais. Je bénis alors la Providence de ce qu'elle prenait soin de me rapprocher de vous, Jeanne ; car je venais d'apprendre par Thibaut votre illustre naissance.

Mais, avant d'oser demander votre main, avant d'être digne de vous, il fallait vaincre encore bien des difficultés... Je résolus de partir sans vous rien dire, sans vous revoir ; car, si je vous eusse revue, aurais-je eu le courage de m'éloigner de ces lieux?... Les six mois qui viennent de s'écouler, je les ai employés à me faire reconnaître comte de Saint-Pol, à mériter l'accolade et les éperons d'or de chevalier, à obtenir du comte de Ravenstein, qui sera ici dès demain, son consentement à notre union, enfin à rendre la liberté au sire de Rambures. Je n'avais pas oublié la promesse faite par moi à votre amie dans le passage secret. Réparer les maux causés par ma passion, était un devoir sacré... Grâce au ciel ! j'ai pu réussir ; et maintenant, Jeanne, je vais vous dire quelle a été mon enfance...

— Assez, assez, comte de Saint-Pol, dit la jeune fille en lui pressant doucement la main... Que m'importe le passé !... Avec vous, n'ai-je pas devant moi un avenir de bonheur ?

A quelques jours de là, dans la grande salle des gardes décorée avec magnificence, étaient réunis une foule de seigneurs et de hauts personnages, conviés au mariage d'Othon, comte de Saint-Pol, et de Jeanne de Ravenstein. Parmi eux, se faisaient remarquer les comtes de Douglas et de Boucan, qui, l'année précédente, avaient amené au roi Charles VII des volontaires écossais dont le monarque forma, en 1440, une compagnie de sa garde, dite des archers du roi ; le sire Robert de Patilhoc, qui fut le premier capitaine de cette compagnie ; le seigneur de Golart, depuis capitaine des cent lances, gentilshommes de la grande garde du roi nommés plus tard *au bec de corbin ;* le seigneur de Lornay, que nous avons vu à la reprise du château de Rambures, et dont le petit-fils, sous le règne de Charles VIII, commanda la compagnie des cent gardes suisses ordinaires du roi ; Jean Stuart, seigneur d'Arnelay et d'Aubigny, capitaine, depuis 1422, de la compagnie des gendarmes écossais ; le seigneur de Juigné, dont un des descendants se fit tuer à la bataille de Guastalla ; le seigneur de Bellengreville, dont l'arrière-petit-fils occupa,

en 1604, la charge importante de grand-prévôt de France ; le seigneur d'Auxi, quelques années plus tard grand-maître des arbalétriers de France, et dont la famille devait s'allier à celle des Rambures ; les baillis d'Amiens et d'Abbeville, le sénéchal de Boulogne, Joachim Rouault, seigneur de Gamaches, depuis maréchal de France ; enfin, le père de Jeanne, Aimé, comte de Ravenstein.

Le père Chrysostôme unit les deux époux.

Nous n'essaierons pas de décrire les fêtes auxquelles ce mariage donna lieu ; pendant plusieurs jours et jusqu'au départ d'Othon pour la Bourgogne, les festins, les jeux, les chasses se succédèrent ; ce qui fit dire au joyeux Charles Desmarêts, sire de Nampont, que le vieux château de Rambures était décidément le plus gai séjour du royaume de France, sans en excepter le donjon de *la Grenouillère*.

POST-FACE

Le roman est terminé, j'ai tenu ma parole ; maintenant, Mesdames et Messieurs, tenez la vôtre et critiquez ; me voici prêt à vous entendre et à me défendre, si je le puis. Voyons, je suis sur la sellette ; qui commence ? — Eh bien ! personne ne dit mot ? — Ce silence me paraît d'assez mauvais augure. — Allons, je vais vous interroger : Madame, que pensez-vous de l'ouvrage que vous venez de lire ?

— Il est très-bien.

— Et vous, Charles ?

— Je dirai comme madame.

— Aie! aie! voilà des compliments qui ne me font pas plaisir; j'aimerais mieux une bonne critique.

— Vous êtes singulier.

— Pas le moins du monde; je vois clairement que vous ne jugez pas mon pauvre livre digne de votre courroux, puisqu'il ne vous suggère pas la moindre observation.

— Vous vous trompez, mon cher Monsieur, c'est que personne n'ose attacher le grelot; je serai plus franche, et je vais faire le procès de votre roman.

— Ah! Madame, vous êtes charmante... J'écoute.

— Faut-il tout dire?

— Tout; je vous en prie.

— Vous ne vous fâcherez pas?

— Vous savez bien que j'ai le meilleur caractère du monde.

— Je trouve... je trouve que votre œuvre manque un peu d'intérêt. Selon moi, vous n'y

avez pas donné une assez large place au sentiment.

— Voilà qui va vous étonner ; je suis précisément du même avis.

— Vraiment ; mais alors il fallait remédier à cela.

— C'était difficile, vous en conviendrez, lorsque vous vous rappellerez le but de l'ouvrage. Je l'ai entrepris, non pas pour faire, à grand renfort de crimes et d'événements extraordinaires, l'éloge ou la satire de ce sentiment que, toutes, vous savez si bien nous inspirer, mais pour décrire le vieux manoir tel qu'il existait au quinzième siècle. J'ai donc cru ne devoir rattacher d'intrigues à mes descriptions, que juste ce qu'il en fallait pour ne pas trop vous ennuyer, Mesdames

— Oui ; mais, mon cher, tu as usé et un peu abusé des descriptions. Quelle avalanche de souterrains, de passages secrets, de galeries, de donjons, etc., etc.

— C'est possible ; mais tu conviendras à

ton tour, mon cher Gédéon, que tous ils ont existé et existent encore. Au reste, interroge à ce sujet le seigneur châtelain actuel, le seul peut-être qui connaisse bien le château dans tous ses détails, et je suis sûr qu'il m'approuvera.

— Je suis forcé de dire que c'est la vérité.

— Moi, Monsieur, je ne vous reproche qu'une chose, c'est d'avoir terminé le roman par le mariage d'Othon. Comment ne pas avoir fait pendre un traître semblable? Le crime ne doit-il pas toujours être puni et la vertu récompensée?

— Ah! Madame, quelle barbarie! Comment, vous, si jolie et si bonne, vous auriez voulu voir périr un jeune et beau garçon dont toutes les actions mauvaises ont été causées par l'amour, cette passion brûlante, tyrannique...

— Je me range du côté de l'auteur, ma chère comtesse; j'ajouterai que je suis ravie qu'il ait pensé et écrit que nous pouvions, par

la seule influence du sentiment que nous savons inspirer, forcer l'homme le plus pervers à revenir à la vertu... Il nous a dotées là d'un magnifique privilége.

— Merci, Madame, d'avoir bien voulu prendre si chaleureusement la défense d'Othon et la mienne. — Eh bien ! est-ce que personne ne dit plus rien?... Non... Ah ! si je n'étais pas l'auteur... Comment, la critique va donc se borner là?

— Non pas, non pas vraiment ; à mon tour. — Je suis fâché que ton ouvrage ne contienne pas un chapitre spécialement destiné à rappeler les hauts faits des sires de Rambures. Selon moi, on ne saurait trop publier les grandes et belles actions des familles qui se sont illustrées.

— C'était d'abord mon projet, mon cher James. Je voulais même donner une notice exacte des alliances de cette noble race. Alliance avec les Courtenay en 1538, par le mariage de Jean III, sire de Rambures, avec

Françoise d'Anjou, comtesse de Dammartin, dame de Courtenay; alliance avec les Vendôme par le mariage de Jean IV, sire de Rambures, chevalier des ordres du roi, avec Claude de Bourbon-Vendôme, fille aînée de Claude de Bourbon-Vendôme, seigneur de Ligny; alliance avec les la Roche-Fontenilles, en 1645, par le mariage de François de la Roche, marquis de Fontenilles, avec Charlotte de Rambures, dernière de la famille et héritière du vieux château. Je voulais y joindre aussi quelques-unes des alliances des la Roche-Fontenilles, qui ont enté leur famille sur celle des sires de Rambures. Alliance avec les Lasseron-Massancôme de Montluc, sous Charles IX, par le mariage de Philippe de la Roche, baron de Fontenilles, capitaine de cinquante hommes d'armes, avec Françoise de Lasseron-Massancôme de Montluc, fille de Blaise de Montluc, maréchal de France, en premières noces et en secondes noces, avec Paule de Viguier, surnommée *la belle Paule;* alliance avec les

d'Amboise, par le mariage, en 1585, de Jean-Blaise de la Roche, baron de Fontenilles, avec Loyse d'Amboise, fille de Loys d'Amboise et de Blanche de Lévis-Ventadour; alliance, de nos jours, avec les Juigné, par le mariage d'Honoré de la Roche, marquis de Fontenilles, avec demoiselle Thérèse de Juigné, etc. (1). Puis, j'ai réfléchi que tous ces grands noms étaient écrits dans l'histoire en lettres ineffa-

(1) Sur la grille de Rambures se trouvent les armes du châtelain actuel, lesquelles rappellent une partie des alliances de sa famille.

Nous en donnons ici la description héraldique.

Le marquis de la Roche-Fontenilles-Rambures porte écartelé au premier d'or à trois fasces de gueules, qui est *Rambures;* au second, d'argent à la croix de gueules engreslée de sable, cantonné de quatre aigles de sable becqués et membrés de gueules, qui est *Juigné;* au troisième, pallé d'or et de gueules de six pièces, qui est *Amboise;* au quatrième, contre-cartelé au premier et quatrième d'azur, au premier un loup rampant d'or, au quatrième la louve de Sienne, au second et troisième d'or au tourteau de gueules, qui est *Montluc;* sur le tout d'azur à trois roches d'or, qui est *la Roche-Fontenilles*. L'écu est timbré de la couronne ducale, ayant pour cimier un chevalier armé de toutes pièces avec casque à plumarts, les les bras étendus et élevés, tenant à la main dextre une épée, à la senestre un globe impérial croisé et cintré. Pour supports un aigle et un lion d'or. Le cri de guerre est *Guyenne! Guyenne!* La devise : DEO DUCE, FERRO COMITE.

çables; j'ai pensé qu'il était impossible, à moins de n'avoir jamais lu Froissart, Monstrelet, Anquetil, etc., etc., d'ignorer qu'André Ier, sire de Rambures, mourut au siége du château de Merch, près Calais, en 1405; que David, son fils, grand-maître des arbalétriers de France, périt à la bataille d'Azincourt, en 1415, en défendant son roi et en voyant tomber à ses côtés, pour ne plus se relever, ses trois fils; que Jean III, sire de Rambures, grand-échanson de France, fut tué, en 1519, à la prise de Gravelines, n'ayant encore que dix-huit ans; que Charles, dit *le Brave Rambures*, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Doullens et du Crotoy, après avoir sauvé les jours de Henri IV à la bataille d'Ivry, en se jetant au devant du coup destiné au monarque, mourut quelque temps après des suites des blessures qu'il avait reçues au siége d'Amiens; que son fils François fut tué près de Hennecourt, en 1642, en chargeant à la tête du régiment de *Rambures*, et qu'enfin, le der-

nier rejeton de cette race illustre, digne de ses pères et par son courage et par ses vertus, tomba, en 1679, en Alsace, à l'âge de dix-huit ans. Quant aux la Roche-Fontenilles et aux Juigné, dont les grands noms se sont entés sur celui des Rambures, un autre que moi, mon cher, s'est chargé de leur gloire; si tu en doutes, fais un petit voyage à Versailles, parcours le musée; dans la grande galerie des modernes, tu verras le portrait du pieux, savant et si charitable Antoine-Éléonore-Léon de Juigné, pair et duc de Saint-Cloud, archevêque de Paris, qui, pendant un hiver rigoureux, abandonna aux pauvres la majeure partie de son patrimoine; dans la salle des Croisades, tu reconnaîtras facilement les trois roches et le cri de guerre *Guyenne! Guyenne!* d'Othon de la Roche, baron de Fontenilles, duc d'Athènes.

Il était tout simple, au reste, que ces familles eussent leurs représentants dans le temple consacré aux grands hommes par la patrie

reconnaissante; car, pour ne parler ici que de la maison de Rambures, l'histoire a constaté que, de 1405 à 1673, c'est-à-dire dans l'espace de deux siècles et demi, *quatorze* chevaliers de ce nom, tous occupant des charges importantes, sont morts glorieusement au champ d'honneur!... — Ah! voici qu'on apporte les bougeoirs. Il est déjà minuit; tant mieux; j'aurais peut-être mal défendu plus longtemps mon pauvre livre. — Maintenant, pour vous remercier du bon accueil que vous avez bien voulu lui faire, je vais vous donner à tous un excellent conseil : *Si vous êtes atteints d'insomnie, lisez le Comte de Saint-Pol, vous ne serez pas longtemps sans vous endormir.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE

MARQUIS DE PAZAVAL

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Du Casse, Albert

LE MARQUIS

DE PAZAVAL

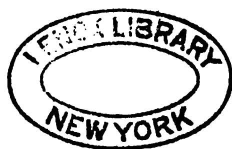
PAR

VALOIS DE FORVILLE (pseud.)



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE 2 BIS

1858



LE
MARQUIS DE PAZAVAL

PREMIÈRE PARTIE.

I

LOUISE ET HENRI.

Par une nuit d'automne de l'année 1792, un jeune homme, enveloppé dans son manteau, parcourait à pas précipités les prairies, les champs et les bouquets de bois qui séparaient un beau et vaste domaine seigneurial d'une grande ferme située à une lieue dans les terres. Malgré le vent qui soufflait violemment, malgré la pluie qui mouillait ses vêtements, il paraissait beaucoup plus occupé à atteindre le but que semblait lui désigner une lumière lointaine scintillant à travers les arbres, qu'à se garantir d'une température glaciale. Son front ruisselait de sueur sous son feutre rabattu d'où s'échappaient de longs et blonds cheveux, et il ne s'arrêtait guère que pour écouter attentivement si aucun être humain, autour de lui, ne venait épier ses démarches.

Après une demi-heure d'une marche qui ressemblait beau-

coup à une course désordonnée, notre voyageur arriva près d'une dernière haie dont il s'approcha avec plus de précaution.

Bientôt il se trouva de l'autre côté et à deux pas d'une cloison mal jointe qu'il fit sauter et par laquelle il s'introduisit jusque sous les fenêtres de la ferme, dont la lumière avait guidé ses pas, autant que l'habitude qu'il semblait avoir du pays.

Toutefois, cette dernière partie de son pèlerinage aventureux ne s'accomplit pas aussi facilement que la première et faillit être troublée par un incident auquel il n'avait sans doute pas réfléchi.

A peine avait-il écarté les planches de la cloison, que les aboiements très-rapprochés de deux chiens de basse-cour, sentinelles vigilantes et redoutables, retentirent près de lui.

Un instant notre aventureux jeune homme hésita; puis bientôt, à demi-voix et d'un air caressant, il appela les deux gardiens de la ferme en leur donnant leurs véritables noms.

— Ici, Fox! Silence, mon vieux Tom! c'est un ami... Silence donc!

A sa voix, et comme par enchantement, les deux chiens cessèrent leurs aboiements, vinrent lécher la main qu'on leur présentait, et s'en furent tranquillement regagner leur niche à l'extrémité de la cour.

Le jeune homme respira plus librement, prit une échelle, l'appliqua doucement le long d'un mur, grimpa lestement, poussa une fenêtre demi-ouverte au premier étage, sauta dans une chambre d'où s'échappa un cri à moitié étouffé, puis la fenêtre se referma, la lumière s'éteignit et tout rentra dans le silence de ce côté de la ferme.

Dans une chambre peu éloignée, un homme de haute stature, à la figure mâle, aux traits fortement accentués, venait de se jeter à bas de son lit, et faisait jaillir l'étincelle de son briquet, tout en se parlant à lui-même :

Ah çà! je ne l'ai pas inventé, se disait-il à demi-voix, j'ai bien entendu causer mes braves chiens. C'est drôle, ils se taisent. Ouvrant alors sa fenêtre :

— Eh! Fox! oh! Tom! Ici, mes compères, venez parler au maître. Qu'y a-t-il donc? Pourquoi ces hurlements tout à l'heure et ce silence subit?

Les chiens vinrent à l'appel, levèrent le nez et mirent leurs pattes le long du mur, s'en retournèrent ensuite tranquillement, indiquant par une pantomime éloquente qu'aucun danger ne menaçait la maison confiée à leur garde.

La maison, soit, le contenant, mais non pas peut-être le contenu.

Quoi qu'il en soit, le fermier referma la fenêtre en disant :

— Bien ! bien ! mes vieux amis, c'est compris ; vous allez vous coucher, je vais en faire autant. Décidément, continua-t-il, je me suis trompé, j'avais rêvé. Allons, je tourne au somnambulisme.

Puis le digne cultivateur étendit nonchalamment ses membres herculéens sur sa couche, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on pouvait entendre, d'un quart de lieue à la ronde, un ronflement comme en devait produire le demi-dieu de la mythologie après l'accomplissement de son plus laborieux travail.

Il avait peut-être tort, le brave homme, car tout près de lui se passait une scène qui aurait pu vivement l'intéresser, si, persistant dans ses investigations, il eût réfléchi qu'il avait sous son toit un trésor bien autrement précieux que les blés de son grenier, les foins de sa grange et les quelques écus ramassés à la sueur de son front, dormant dans le fond d'un vieux bahut.

Une des chambres de la maison, celle précisément par la fenêtre de laquelle nous avons vu notre jeune voyageur nocturne s'introduire si lestement et d'une façon aussi cavalière, était occupée par une grande et brune jeune fille, aux formes gracieuses, quoique vigoureusement accentuées, et qui, pour emprunter à la fable une seconde comparaison, pouvait être considérée comme l'image parfaite de la déesse de la Victoire. On n'aurait pu nier sa parenté avec le fermier, n'eût-elle pas été sous le même toit, car ses traits étaient la reproduction fidèle, mais adorablement embellie, de ceux de son père.

C'est dans cette chambre, un instant auparavant occupée par la jeune et belle fille seule, maintenant occupée en outre par un jeune et beau garçon, type parfait des races nobles, que nous allons à notre tour introduire le lecteur.

Le voyageur, ou plutôt l'amoureux de la ravissante fermière,

en osant se glisser aussi audacieusement auprès d'elle, n'avait pas été sans comprendre le double danger qui le menaçait, et de la part du père dont il pouvait être entendu, et de la part de la fille qui, surprise inopinément, pouvait s'effrayer et appeler à son aide.

Aussi, avec une présence d'esprit admirable et qui n'appartient qu'aux amoureux et aux voleurs, il avait posé une main sur la lumière pour l'éteindre, au risque de se brûler, ce qui lui était effectivement advenu, et l'autre sur la plus jolie bouche du monde, en lui disant bien près de l'oreille ou de toute autre partie du visage :

— Silence! Louise, c'est moi; pour Dieu! silence, ou nous sommes perdus!

Louise avait compris; une main douce, une étreinte plus douce encore, avaient répondu, puis les deux jeunes gens étaient instinctivement restés immobiles près de la fenêtre, épiant les démarches du fermier dont ils avaient entendu l'appel à Tom et à Fox.

Les deux jeunes cœurs, pendant ces cinq minutes d'angoisses qui n'étaient pas sans douceur, avaient battu tout près l'un de l'autre; mais une fois la fenêtre du maître de la maison refermée, Louise la première s'était écriée d'un ton où perçait le pardon aussi bien que le reproche :

— Henri! Henri! qu'avez-vous fait? Mon Dieu! mon Dieu! vous me perdez, vous me déshonorez! Henri, au nom de votre mère, au nom de la mienne, retirez-vous, laissez-moi; jamais je ne me serais attendue à pareille chose de votre part; Henri, c'est mal, c'est bien mal!

On le voit, la fin de la phrase était plus douce déjà que le commencement.

Henri, néanmoins, sembla honteux, pétrifié. Il avait compté sur des dangers qui pouvaient, qui devaient le menacer dans son aventureuse et amoureuse entreprise; il les avait bravés en amoureux fier d'affronter un péril pour l'objet de son amour, mais il n'avait pas porté sa pensée sur le blâme que sa conduite allait lui attirer de l'objet même de sa tendresse. Ce blâme était venu tout à coup le réveiller d'un songe et lui montrer son action sous un tout autre jour.

Ses intentions étaient pures cependant, hâtons-nous de le dire.

Abandonnant la main que le danger et l'amour peut-être aussi avaient placée dans les siennes, Henri resta un moment confus, interdit; puis, avec un bon goût parfait, il se hâta de rallumer la lumière eteinte, et se tenant respectueusement loin de la jeune fille :

— Louise, lui dit-il, toi que j'aime plus que ma vie, ne me gronde pas, ne me fuis pas; pardonne-moi, je suis si malheureux!

Le grand mot était dit : « Je suis si malheureux!...»

Henri était-il réellement aussi malheureux qu'il le disait à la belle enfant, ou bien répétait-il, sans s'en douter, la leçon que dame Nature jette au cœur de tous les jeunes hommes placés dans la position où il se trouvait alors? C'est ce que nous saurons bientôt; toujours est-il que, malheureux ou non, il obtint vite de Louise son pardon.

—Louise, s'écria-t-il après un instant de silence, ce que j'ai fait là est bien mal, mais je ne pouvais plus vivre loin de toi, et je suis venu pour te voir une dernière fois avant de mourir.

— Mourir! répéta Louise, encore si troublée qu'elle ne comprenait pas exactement la valeur des mots que son oreille portait à son cerveau malade.

— Oui, reprit Henri avec une émotion trop profonde pour être calculée, oui, si tu me chasses, si tu ne veux pas m'entendre, il ne me reste plus qu'à terminer une existence qui m'est à charge, et les moyens ne me manqueront pas plus que la résolution.

— Mourir! continua la jeune fille, qui reprenait ses sens et comprenait mieux le désespoir de son amant; et pourquoi mourir?

— Parce que je t'aime, Louise, parce que je veux que tu sois ma femme, et que, si tu me refuses...

— Il n'est pas besoin de mourir, Henri, reprit la jeune fille avec une adorable naïveté; mourir, pourquoi? Si je vous perdais, que deviendrais-je, mon Dieu?

— Louise, ma compagne, mon amie, ma femme!...

— Votre femme, Henri! Oh! si mon père vous voyait ici, il me tueraît, et je tremble... Silence!...

— Ce n'est rien, Louise, ce n'est rien, je vous jure...

— Oh! honte sur moi qui suis déshonorée à vos propres

yeux! Vous, le comte de Pazaval, vous chez moi, et vous m'appelez votre femme! Ah! je suis bien malheureuse!

— Levez la tête, Louise, et ne pleurez pas ainsi; vos larmes me font trop de mal. Où est la honte quand il n'y a pas de faute? Est-ce à vous qu'il faut imputer ma présence? Est-ce vous qui m'avez appelé ou moi qui me suis déterminé à venir? Et si votre cœur me pardonne, qui me blâmera?

— Henri! Henri! que je vous aime!

— Louise, vous serez ma femme; je le jure devant Dieu!

— Henri! sur la croix de ma mère, j'attendrai qu'il vous plaise de me choisir pour être votre compagne. Dès ce jour, je jure d'être à vous, ou de n'être à personne. Quittez-moi maintenant; celle qui portera votre nom serait coupable si vous demeuriez davantage...

— Adieu! Louise, et rappelez-vous ma promesse. Si le marquis s'oppose à notre union....

— Il le fera, Henri, et jamais je n'oserai...

— Libre à lui de le faire, j'attendrai, Louise.

— Nous attendrons, Henri!

— Adieu, Louise, adieu!

— Adieu! mon Henri, je serai à vous, ou à personne.

Le jeune homme se retira donc avec la joie dans le cœur, et irrévocablement décidé à tenir un engagement aussi solennel.

Il était plus de minuit lorsque la fenêtre de Louise Rivaud, la fille de l'un des principaux fermiers du marquis de Pazaval, s'ouvrit doucement, puis se referma à la suite d'un long et doux baiser, le premier qu'elle eût accordé. Une heure après, le jeune comte Henri rentrait dans le château du puissant marquis de Pazaval, son père, dont les ancêtres, huit siècles auparavant, avaient planté leur noble bannière sur les murs de Jérusalem, en compagnie du sire Godefroy de Bouillon.

II

LES HABITANTS DU CHATEAU DE PAZAVAL.

Trois personnages, le marquis, le jeune comte Henri et sa sœur composaient la famille de Pazaval. Sur le second plan, nous allons voir paraître quelques autres individus dont plusieurs marqueront dans notre récit.

D'abord M. l'intendant, ensuite la belle Louise Rivaud, son père, principal fermier du marquis.

M. Grandpré, intendant du marquis, était un type du genre.

Faire son histoire serait inutile, de pareilles gens n'ont pas d'histoire. Il était parvenu à conquérir cette place par la fourberie et l'astuce, il s'y maintenait par la bassesse et la flatterie. Il était rampant comme le chien de mauvais naturel, sans cesse prêt à mordre la main qui le flatte.

Lorsqu'arrivait le jour des fermages, on savait que cet homme impitoyable préparait d'avance ses comptes, et si le marquis n'était pas payé exactement au jour marqué, on était sûr d'être immédiatement chassé. Pas de merci ; de l'argent.

M. de Pazaval, qui connaissait bien les hommes, avait depuis longtemps apprécié la bassesse de Grandpré, il s'en servait tout en le méprisant.

Malgré la brillante position conquise au château par Grandpré, l'intendant était néanmoins depuis quelque temps assez soucieux. On le rencontrait parfois pensif et distrait; il réfléchissait beaucoup ! C'est que le rusé coquin n'était pas sans craintes; il voyait clairement ce que le marquis ne soupçonnait même pas, le triomphe de la force révolutionnaire sur ceux qui se flattaient de l'étouffer. Il la sentait venir, il avait beau

fermer les yeux, essayer de se faire illusion, il pressentait un cataclysme ; son sommeil était troublé par des visions bizarres, fantômes qui prenaient une forme réelle, la forme de ses victimes. Le jour, il n'avait plus d'appétit, son estomac était serré ; il avait peur. Le supplice de cet homme sans foi ni loi commençait déjà. S'il eût osé, il se fût amendé et aurait essayé de la clémence ; mais il sentait bien qu'il était trop tard, le danger était imminent, et il ne pouvait l'éviter.

Quant au marquis, sévère par conviction, brave par tempérament, fidèle par hérédité, il n'avait pas encore songé sérieusement à fuir le danger qui semblait reculer devant son audace. Ni la fuite de tous ses amis, ni leurs avis pressants, ni la captivité de Louis XVI, ni les excès populaires (Paris venait d'avoir ses journées de septembre), rien enfin n'avait pu le faire fléchir. Une visite secrète, celle de M. de Portalègre, l'avait tout au plus fait hésiter. D'ailleurs, les Prussiens étaient à Verdun, et bientôt... pensait-il, son fils seul l'inquiétait réellement, et il avait songé à l'éloigner ; mais quand M. Grandpré essayait de lui parler de ses appréhensions pour sa noble personne, il tournait le dos en haussant les épaules de pitié.

Mais finissons avec M. Grandpré ; son physique était, à l'unisson de son moral, l'idéal de la laideur : petit, maigre, la tête dénudée, les yeux faux, la prunelle dilatée et fixée en dessous lorsque le nez crochu ne supportait pas une paire de lunettes vertes, passant par-dessus lorsque lesdites besicles avaient pris place sur le bec d'émouchet qui contenait ses fosses nasales. Ses jambes étaient torses, mais il s'en servait facilement ; il avait les bras et les mains démesurément longs, la nature l'ayant destiné sans doute à prendre et toujours prendre.

Avec tous ces avantages physiques, M. l'intendant, depuis quelques mois, était amoureux, amoureux de la plus belle fille du pays, ma foi ! de Louise Rivaud, de la charmante enfant à qui Henri de Pazaval avait engagé son cœur.

Ce Rivaud était, lui, un singulier personnage. Il n'appartenait ni à la contrée, ni à la province ; on ne savait même pas s'il était né en France, ni où ni comment il avait passé les premières années de sa vie. Une ou deux fois on avait essayé de lui adresser quelques questions à ce sujet, mais ses réponses

étaient telles, que les questionneurs avaient cru prudent de s'en tenir là.

Rivaud, grand, fort, carré par la base, avait l'humeur peu commode, les épaules larges et les poings solides. Après M. de Pazaval, c'était le plus redouté du pays. Il exerçait sur tous ses égaux une influence considérable.

Un jour, il y avait quelques vingt années de cela, M. le marquis de Pazaval, qui s'était marié depuis peu, revenait de la chasse, précédant la voiture de sa jeune femme. Il trouve à la porte du château un jeune gars d'une figure avenante, et qui, sans façon, lui tend son chapeau.

— Arrière! lui dit brutalement le seigneur; je ne donne pas aux vagabonds.

— Tant pis pour vous; vous avez tort! réplique fièrement le mendiant en replaçant son chapeau sur la tête.

Au même instant des cris se font entendre, la voiture de la marquise, emportée par deux chevaux qui, sentant l'écurie, ont pris le mors aux dents, se dirige droit vers le pont-levis du manoir. Le marquis, brave et plein de hardiesse, lance son cheval et veut se mettre en travers, il est culbuté; encore vingt pas, et la voiture va se briser sur les chaînes du pont, lorsque le jeune paysan, avec une audace et une adresse extrêmes, lance aux jambes des chevaux un énorme bâton qu'il tient à la main : l'un des deux chevaux s'abat, et avant qu'il ait eu le temps de se relever, le mendiant est accroché aux narines de l'autre, puis il saisit la bride de celui qu'il a culbuté et donne ainsi le temps aux gens du marquis d'arriver à l'aide.

Le marquis en avait été quitte, dans sa chute, pour quelques contusions.

A peine la belle madame de Pazaval est-elle descendue de son carrosse et hors de danger, que le paysan, son sauveur, remet tranquillement les rênes aux mains d'un valet, reprend son bâton et s'éloigne en sifflant un air de chasse.

— Holà! eh! l'ami, lui crie M. de Pazaval, où diable allez-vous ainsi sans dire gare?

— Je n'en sais rien, mon beau seigneur.

— D'où êtes-vous donc?

— De partout.

— Que faites-vous ?

— Vous le voyez, je mendie et j'arrête les chevaux emportés.

— Mais enfin d'où venez-vous?

— Et que vous importe, s'il vous plaît ?

— Il a pardieu raison. Ecoute ici : tu es jeune, tu es brave, tu dois être intelligent, tu as sauvé la marquise, que veux-tu que je te donne ?

— Un morceau de pain pour ce soir et un abri dans la grange, car l'orage menace, et je déteste la pluie.

— Tu auras mieux que cela. Entre au château.

Deux jours après cette aventure, Claude Rivaud était garde-chasse, un an plus tard fermier ; deux ans après, marié par la marquise à une honnête femme du village, il devenait père de Louise. La bonne châtelaine tenait sa fille sur les fonts baptismaux, et Louise, Laure et Henri étaient élevés ensemble.

Rivaud était déjà le plus gros fermier de Pazaval, lorsque la marquise mourut. Henri grandissait, Louise grandissait. La mère de Louise suivit de près sa noble protectrice au tombeau ; Louise resta chargée du détail de la maison de son père. Ses visites au château devinrent plus rares ; depuis six mois elles avaient presque cessé complétement, parce que le hideux Grandpré la suivait sans cesse ; elle en avait pris une telle horreur mêlée d'une telle crainte, qu'elle ne se sentait plus la force d'entrer au manoir. Cependant ces murs renfermaient un jeune cœur qui faisait battre bien fort le sien !

Rivaud ne se doutait ni des projets de Grandpré sur sa fille, sans cela il l'eût assommé ; ni de l'amour d'Henri, sans cela il eût peut-être... Mais il ne faut rien préjuger, et nous ne savons pas ce qu'il eût fait dans ce second cas.

Il y avait encore au château de Pazaval deux personnes dont il n'est pas sans intérêt de dire un mot. L'une était madame Duperron, excellente vieille femme, jadis camérière préférée de la marquise, aujourd'hui chargée du soin de la lingerie et des menus détails de la maison ; l'autre, son fils, Gustave Duperron, jeune et joli garçon de vingt-deux ans, dont on avait fait un jardinier fort habile, qui soignait particulièrement les fleurs de mademoiselle Laure, et avec qui la fille du marquis semblait souvent prendre plaisir à causer d'horticulture, de la

pluie, du beau temps et d'une foule d'autres choses ayant toutes à peu près la même importance.

Madame Duperron avait vu naître Henri, soigné et élevé Laure. Depuis la mort de la marquise, cette dernière n'avait d'autres confidents qu'elle et son frère. Lorsque ses études retenaient Henri, études d'équitation, d'escrime, de chasse, de natation, en un mot, d'exercices physiques, bien plutôt qu'études dans l'acception du mot, Laure se réfugiait près de la digne gouvernante. Quand son père, qui n'avait pour elle aucun des sentiments que la nature jette habituellement au cœur de tous les êtres vivants, venait à la rudoyer, c'est dans le sein de madame Duperron qu'elle allait verser des larmes, épancher sa douleur, car sa compagne Louise venait si rarement au château! C'était madame Duperron enfin qui, la veille du soir où nous avons vu Henri entrer chez Louise, avait eu la triste mission de conduire la malheureuse Laure au couvent des Ursulines, à Verdun.

III

LE FERMIER RIVAUD.

Revenons maintenant sur l'un des principaux acteurs de notre drame, et l'un des plus intéressants, Henri de Pazaval.

Par une bizarrerie qui se rencontre souvent, tandis que le marquis cherchait à diriger tous les goûts, toutes les habitudes de ce jeune homme vers les exercices du corps, lui n'avait d'aptitude que pour les études sérieuses : la littérature, les sciences, les arts trouvaient dans son cœur un foyer tout prêt à recevoir une semence féconde. Il montait bien, très-bien même, à cheval, mais il s'en souciait peu : il était habile sur l'art de tuer son semblable, mais il n'attachait à cela aucune importance. Chassant bien, il ne parcourait les bois que pour

pouvoir se livrer plus attentivement à de profondes méditations et pour rester plus longtemps face à face avec la nature.

Le jeune comte, à l'insu de son père, avait lu et relu les ouvrages des philosophes, qu'il faisait acheter en secret à la ville par un valet fidèle, et peu à peu, les idées nouvelles avaient germé dans son cerveau. Beaucoup plus instruit que tout ce qui l'entourait, il n'était pas sans comprendre la position dans laquelle se trouvait sa patrie; il voyait arriver des changements dans l'ordre social; il ne les redoutait pas, il était bien près même d'en souhaiter la réussite.

Henri de Pazaval était ce que l'on nommait alors un philosophe; il eût siégé avec la Gironde, admettant le principe de la révolution, rejetant avec horreur ses excès.

Le marquis de Pazaval, presque toujours occupé de chasse, de chevaux et de chiens, de visites dans les châteaux des environs, et fort peu de l'éducation de son fils, se doutait d'autant moins qu'il avait dans sa famille un philosophe, que Henri, parlant très-peu avec qui que ce fût, et encore moins avec son père, n'avait jamais abordé avec lui aucun sujet de ce genre. D'ailleurs, le fils évitait de se rencontrer avec son père, surtout depuis qu'il aimait Louise Rivaud.

Louise était d'ailleurs bien faite pour inspirer l'amour. Des cheveux noirs et touffus, tressés vigoureusement, descendaient, après mille charmants contours, le long de son col gracieux et frais comme une pâquerette rose. L'attache de ce cou, ferme et droite, trahissait une adorable pureté de lignes qu'il est si rare de rencontrer. Deux sourcils arqués se dessinaient gravement sur un front poli comme le marbre, et donnaient à son visage une expression de dignité que chassait bien vite le moindre de ses sourires. Ses yeux noirs lançaient des flammes quand ils rencontraient un objet offensant, et se voilaient délicieusement sous le réseau de deux paupières aux cils allongés, si la pudeur ou la contrainte leur défendait de fixer la personne qui la contemplait. Viennent la gaîté, la danse, le plaisir, et ces yeux-là vous bouleversaient l'esprit.

Il fallait voir le dimanche, à la messe, comme elle savait porter ses habits de fête, non pas comme on pourrait le croire, des habits de paysan, laids ou ridicules, mais bien des habits de ville, cossus et de bon goût.

La marquise, à sa mort, avait donné par testament la moitié de sa garde-robe à sa filleule, et voilà pourquoi Louise était toujours si bien attifée. Comme elle était bonne et que la reconnaissance lui faisait un devoir de porter les effets de sa bienfaitrice, ses compagnes le souffraient sans se plaindre, et même sans faire paraître leur jalousie ; d'ailleurs, il y avait à côté d'elle Rivaud, le terrible Rivaud... et puis, si quelqu'un parlait d'elle avec quelque légèreté ou tant soit peu de médisance, tous les garçons du village l'auraient défendue à l'envi, car la beauté de Louise les avait frappés au cœur. Louise était leur étoile, leur madone; et puis elle était si compatissante au malheur, si gaie, si bonne, comment aurait-on pu méconnaître ses vertus !

Quand la marquise mourut, M. de Pazaval, sur la demande de madame Duperron, consentit à ce que Louise continuât ses promenades quotidiennes au château où grandissait Henri, sans trop réfléchir au danger d'un pareil contact. En effet, les deux enfants jouaient toute la journée ensemble, et ce besoin d'être réunis finit par devenir impérieux; Laure était bien de la partie, mais pourquoi n'était-ce pas la même chose? Henri, garçon de dix-huit ans, était-il amoureux de cette petite fille de quatorze ans! Après tout, qu'importait au marquis? Ne faut-il pas que jeunesse se passe, et si notre destinée est d'aimer quelque femme, pourquoi Henri n'aurait-il pas un caprice pour Louise? — Elle est gentille, innocente, se disait le marquis dans sa morale de grand seigneur, ce sera une belle maîtresse dans deux ans. Henri aime le parfum de cette fleur printanière, qu'il la respire et la fane, c'est son droit... Tel était le raisonnement brutal du marquis, qui ne s'en préoccupait pas davantage. Mais l'amour en avait décidé autrement. Le cœur de Henri n'était susceptible ni de légèreté, ni de changement, et, quand la dureté de son père eut éloigné tout partage, il concentra ses affections fortifiées et agrandies sur deux personnes, Laure et Louise. Il aimait Laure comme une sœur, mais son absence, pourvu qu'elle fût de courte durée, ne l'affligeait pas. Il aimait Louise comme si elle devait être sa femme, et quand elle était à la ferme, ce qui n'arrivait que trop souvent après la mort de la femme de Rivaud, Henri, attristé, devenait maussade, ennuyé et ennuyeux, comme un

malade qui a besoin de soleil, si les nuages, poussés par un vent ennemi, viennent lui en cacher les rayons vivifiants.

Mais un jour Louise s'éloigna complétement du château; elle ne vint plus. Le ridicule et affreux Grandpré avait parlé d'amour; le hideux hibou avait essayé de battre des ailes devant la colombe, et la colombe effarouchée avait fui, pleine d'épouvante. Henri ne se doutait nullement de ce qui avait pu produire ce subit éloignement. Quelque temps encore il avait pensé faire diversion à la douleur qu'il lui causait, en s'entretenant d'elle avec Laure. Mais Laure était à son tour partie pour les Ursulines de Verdun, et Henri était resté seul, seul dans la douleur et l'isolement. C'est alors qu'il avait résolu et exécuté son téméraire voyage nocturne.

Mais c'est assez nous occuper des enfants, il est temps de dire un mot du père de Louise. Rivaud ignorait-il ou feignait-il d'ignorer le sentiment qui poussait vers sa fille l'héritier des Pazaval, et vers l'héritier des Pazaval la belle Louise, sa fille? C'est ce qu'il serait difficile d'admettre. Rivaud, rusé comme un maquignon normand, ambitieux comme un autocrate de toutes les Russies, beaucoup moins ignorant qu'on ne le soupçonnait, avait deviné un secret qui d'ailleurs n'en était un pour personne au village, et avait bâti, et sur cette circonstance et sur la marche générale des choses en France, des projets d'avenir et d'équilibre qu'il renfermait soigneusement dans son sein.

Nous avons parlé de l'étrange arrivée de cet homme sur les terres de Pazaval, de ses premières fonctions de garde-chasse. Un an après, un fermier n'ayant pas réglé ses comptes à la satisfaction du marquis, Rivaud s'offrit pour le remplacer, en protestant de son dévouement inaltérable et de sa reconnaissance personnelle. Il devint tenancier de la maison de Pazaval.

Il épousa bientôt une femme simple, mais honnête, qui possédait un petit pécule provenant d'héritage. Avec cet argent, Rivaud acheta du bétail, arrondit ses affaires, et dix ans ne s'étaient pas écoulés, qu'il avait la réputation d'être fort à son aise. Sa femme mourut. Rivaud la pleura pendant le temps convenable, et, débarrassé du souci d'élever sa fille, dont madame Duperron s'était presque chargée, il reprit le cours

de ses affaires. Son activité ne tarda pas à porter ses fruits et le plaça au premier rang parmi les fermiers du pays.

Aucun marché ne se faisait sans lui, et, s'il était avantageux, on aimait mieux conclure avec Rivaud, qui payait comptant, qu'avec ses voisins, qui faisaient attendre leur argent. Ses troupeaux étaient les mieux tenus et les plus beaux des environs, ses vaches grasses, ses blés serrés et ses épis pleins, sa luzerne moëlleuse, son foin lourd et allongé; enfin les produits de sa ferme se vendaient mieux que ceux des fermes voisines.

Rivaud prit de l'ambition : mais quelle ambition pouvait-il avoir? De devenir riche? cela ce faisait naturellement, peu à peu, sans secousse. De remplacer l'intendant? il aurait préféré reprendre ses haillons de mendiant. Quelle était donc son ambition? Rivaud avait l'ambition d'être un homme politique et de jouer un rôle sur la scène publique. Ceci peut paraître étrange; mais, si l'on veut se reporter vers l'époque où il vivait, l'étonnement cessera.

De temps immémorial, se disait-il, la noblesse a eu en partage la richesse, la liberté, le luxe, la gloire et la puissance ; le peuple, au contraire, la misère, l'esclavage, les privations, l'oubli et l'infériorité.

L'aristocratie emploie son argent à marchander le peuple, elle lui achète ses sueurs, son travail, son temps, sa vie et son sang, mais à bon marché, comme chose de peu de valeur; le laboureur passe cinquante ans de sa vie, la tête exposée aux rayons d'un soleil ardent, les pieds nus, le corps crevassé, la face ridée, le cou pelé comme un chien de basse-cour, occupé lentement, péniblement, longuement, à fendre la terre avec le soc d'une charrue; le soldat parcourt deux cents lieues de route, mal payé, mal nourri, pour aller combattre en faveur d'une cause qu'il ignore; puis, quand il est arrivé sur le lieu du combat, il se fait casser la tête par un homme qu'il n'a jamais vu; le bourgeois paie les tailles nombreuses qu'il plaît au seigneur de lui imposer, et s'incline humblement devant les décrets tout-puissants de son maître, que la justice les ait dictés ou non, pendant que le noble passe sa vie gaîment à la chasse, l'hiver, à la cour, l'été, dans son château, festoyant de nobles hôtes, faisant l'amour avec de belles dames, daignant quelquefois séduire les filles de ce peuple qu'il opprime, et les

chassant quand elles sont séduites; buvant du bon vin dans de larges coupes, frappant du bâton les manants, et jetant aux oubliettes quiconque osait se plaindre! Est-ce justice? et ces abus sont-ils tolérables? Voilà ce que Rivaud disait à quelques affidés choisis par lui, et formant une espèce de réunion ou de club dont il était le chef. Tout cela se répétait encore bien bas, bien bas, car M. le marquis était puissant, et le prudent fermier attendait, comme beaucoup d'autres, que quelqu'un parlât avant lui, tout haut.

Ce riche fermier avait trop de bon sens pour ne pas, toutefois, se dire à part lui : — Si j'étais noble à mon tour, que ferais-je de mes voisins et de moi-même? Serais-je bon, clément, juste et modéré? Consentirais-je à être encore l'ami de ces fermiers à qui je serre la main? Voudrais-je aussi les voir nobles et puissants comme moi? car ils n'y ont pas moins de droits. Non, mille fois non. Et les nobles d'aujourd'hui, qu'en ferais-je demain, si j'étais le maître? Des esclaves, parbleu! les esclaves du peuple.

Voilà ce que Rivaud se disait à lui seul, et plus bas encore; il retombait ainsi dans le même système, avec cette différence importante qu'au lieu d'être opprimé il devenait oppresseur. Toutes les révolutions humaines n'ont qu'une interprétation admissible : *Ote-toi de là que je m'y mette.*

Tel était donc le cercle d'idées dans lequel pivotait constamment l'esprit du père de Louise. Il était mécontent de sa profession servile, de son abaissement grossier, de son infériorité humiliante, à ses yeux du moins; et comme un changement pouvait seul lui faire atteindre le but éloigné de ses désirs ambitieux, il voulait un changement.

IV

LE TESTAMENT.

Depuis deux ans, les événements marchaient, et avec eux les epérances de Rivaud s'accroissaient rapidement. Neuf mois encore, et la République allait être proclamée.

Il était temps de prendre un parti décisif.

Déjà, dans la prévision de l'avenir, et pour favoriser la réussite de ses projets, Rivaud avait employé tous ses efforts à se faire des amis prêts à l'aider dans son entreprise. Tous les moyens lui avaient été bons. Aux uns, il avait avancé de l'argent; aux autres, il avait fait entrevoir que sa fille aurait une belle dot, qu'elle était en âge d'être mariée, et que son gendre ne devait pas être son ennemi; partout il avait semé de ces promesses vagues qui n'engagent que celui qui les reçoit, et son adroite tactique avait parfaitement réussi.

Un mois avant le commencement de cette histoire, des réunions secrètes se tenaient fréquemment chez le fermier.

Dans la dernière, il avait été décidé qu'on refuserait de payer les fermages, et que Rivaud, interprète des sentiments de la masse, détaillerait ses griefs au marquis lui-même, lui déclarant que désormais ils ne reconnaîtraient à M. de Pazaval aucun autre droit sur leurs personnes que celui de propriétaire, et encore !... Sa réponse déciderait de ce qu'ils auraient à faire. Rivaud, le fermier, était donc d'un consentement tacite et unanime élu chef des mécontents. La révolte grondait aux portes du château de Pazaval, quand notre histoire commence.

Dans une chambre aux larges dimensions, pièce à la tournure antique, froide et sévère, se promenait avec agitation un homme d'une cinquantaine d'années.

C'était le marquis; ses mouvements saccadés, ses sourcils fréquemment froncés, indiquaient une préoccupation sérieuse, une sourde colère qui devait éclater bientôt.

Enfin, las de la contrainte qu'il s'imposait, il agita violemment une sonnette d'argent dont le timbre aigu fit bondir un laquais fort occupé dans l'antichambre à ne rien faire.

La porte s'entre-bâilla et le valet parut sur le seuil.

Le marquis avait suspendu sa marche.

— M. le comte n'est donc pas arrivé ?

— Non, monsieur le marquis.

— Cependant, il devrait être ici depuis longtemps, se dit à lui-même M. de Pazaval, faisant ses réflexions assez haut pour que le valet les entendît, — et il retomba dans les rêveries dont il s'était efforcé de suspendre un instant le cours.

— M. le comte est sorti de bonne heure pour la chasse; il a monté Neptune... hasarda le valet, croyant se rendre agréable au maître.

— Vous ai-je interrogé, drôle, reprit le marquis, et M. le comte n'a-t-il pas le droit d'aller où bon lui semble? Retirez-vous, et dès qu'il sera de retour, vous le préviendrez que je désire lui parler.

Le valet sortit.

Le marquis agita de nouveau la sonnette.

— Dites à M. Grandpré qu'il descende.

Bientôt, un bruit sourd annonça l'approche de M. l'intendant Grandpré, mandé par M. de Pazaval dans son petit cabinet de travail, ce qui ne lui était pas arrivé dix fois pendant les vingt années qu'il avait demeuré au château. Grandpré avait conçu quelque inquiétude. Que pouvait lui vouloir le marquis? Tout en réfléchissant à cette entrevue qu'il appréhendait, l'intendant s'habilla de pied en cap, tout de noir, et se rendit aux ordres de son maître. Sa figure, ordinairement pâle, l'était plus que d'habitude, et ses vêtements noirs contrastaient si étrangement avec la blancheur de son visage, que le marquis s'en aperçut.

— Qu'avez-vous, Grandpré? vous voilà blême comme un mort!

— Moi? monsieur le marquis, ce n'est rien, je vous assure. Le froid des appartements m'aura peut-être saisi.

— Sans doute. Approchez-vous donc du feu. Là, vous voilà mieux. J'ai cru un instant que vous étiez malade.

L'intendant reprit un peu d'assurance, et, à mesure que son émotion se calmait, les couleurs lui revenaient ; le ton de douceur du marquis, auquel il n'était pas habitué, cet intérêt pour sa santé, cette attention surprenante de le faire asseoir auprès du feu, ne rendaient pas toutefois le calme à son esprit, et il avait beau se creuser la cervelle pour deviner quelque chose, son imagination se perdait dans un dédale de conjectures plus fausses les unes que les autres. Le marquis coupa court à ses réflexions.

Grandpré, lui dit-il, je vais quitter la France.

— Quitter la France ! monsieur le marquis ?

— Demain.

— Demain ! je suis perdu ! murmura l'intendant.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que vous aurez à garder un secret absolu, et que la moindre indiscrétion...

— Je vous jure, monsieur le marquis...

— C'est bien ! Je prends acte de votre serment. Demain, je pars pour l'Allemagne. Il faudra d'abord vous occuper, avec le moins de bruit possible, de me procurer des vêtements plus communs que les miens ; la prudence l'exige ; puis à deux lieues d'ici, une carriole et un cheval.

— Une carriole !

— Une chaise de poste me ferait arrêter vingt pas plus loin. A Domballe, je prendrai la poste sans crainte, car personne ne me reconnaîtra.

— Ce sera fait, monsieur le marquis, ce sera fait. Mais moi ?..,

— Vous resterez ici pour veiller à mes intérêts.

— Rester ici ! Je suis un homme mort.

— Votre frayeur exagère le danger.

— Non pas, monsieur le marquis ; le danger est réel, pour moi, du moins. Ne suis-je pas la bête noire du pays, n'est-ce pas moi qui suis chargé d'enlever le peu d'argent que vos fermiers amassent ? Leur haine pour moi est si grande, qu'ils ont appris même à leurs enfants à me détester ; et, s'il m'arrive parfois de me promener devant leurs maisons et de caresser leurs petits, les drôles se sauvent en pleurant vers leurs mères.

N'ai-je pas épié leurs discours, et pensez-vous que je ne sois pas sûr de mon sort? Partez, monsieur le marquis, et songez à votre sûreté, c'est votre droit. Mais, si je reste, je ne me donne pas deux jours à vivre. Vous-même, qui n'avez eu avec eux que peu de rapports, vous craignez leur colère : et vous croyez que moi, qui suis sans cesse en discussion avec tous ces fermiers, les brusquant et menaçant pour votre service, je pourrais vivre ici tranquille et sans danger! Demandez-moi ce que vous voudrez, monsieur le marquis, et je suis prêt à quitter tout pour vous être agréable, je n'ose dire utile; mais quant à ce qui est de demeurer ici, c'est impossible.

— C'est bien, Grandpré, vous avez peut-être raison, et je puis m'être trompé. Je vois qu'en effet vous seriez exposé à quelque danger en demeurant davantage sur mes domaines, et je consens à vous emmener sur la terre d'exil. J'écrirai au notaire de ma famille après mon départ, et je pense que son office suffira.

— Oh! monsieur le marquis, que vous êtes bon! Emmenez-moi, partons demain, ce soir, à l'instant.

— Ne me remerciez pas, Grandpré, et surtout soyez plus calme; si vous sortiez à présent de mon cabinet, on croirait que j'ai voulu vous assassiner.

— Monsieur le marquis plaisante!

— Je n'en ai guère le loisir ou la tentation. Regardez-vous dans cette glace, et vous en jugerez vous-même.

Grandpré était plus blanc qu'un linceul.

— Maintenant, reprit le marquis après quelques instants qu'il accorda à son intendant pour se remettre de ses terreurs, c'est un point décidé. Nous partons ensemble. Mais ce n'est pas tout encore, et il me reste quelque chose de plus grave à vous confier. Rassurez-vous, il n'y a aucun danger.

— Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux mois un homme au visage balafré, toujours enveloppé d'un épais manteau, vint me rendre plusieurs visites, le soir, en secret, quand mes gens étaient à l'office.

— Je ne puis l'avoir oublié, monsieur le marquis; car c'est moi qui, d'après vos ordres, l'introduisais dans ce cabinet.

Cet inconnu, c'est le comte de Portalègre, officier de la maison du prince de Condé, dont vous n'ignorez pas l'histoire.

Il venait remplir près de moi une mission importante qui lui avait été confiée par le prince, et cette mission, la voici :

Grandpré était tout oreilles.

— Ce n'est pas le droit qui manque à nos princes pour se faire un parti : leur parti n'est-il pas tout créé? l'aristocratie européenne n'en est-elle pas solidaire? Mais, pour le conserver, ce parti, pour le soutenir, il faut de l'or, beaucoup d'or, et nos princes en manquent. Ils ont donc fait appel à notre dévouement. Je me suis occupé depuis un mois de réaliser des fonds, j'ai engagé une partie de ma fortune comme bien d'autres seigneurs, et cinq cent mille livres contenues dans ce portefeuille seront portées au prince de Condé par mon fils Henri, qui n'est pas encore prévenu de ce départ et doit ignorer sa mission. Si j'avertissais de l'importance de son voyage ce jeune fou, dont l'esprit exalté tourne en ce qu'il appelle le libéralisme, ce qu'il croit que j'ignore encore, j'éprouverais peut-être un refus de sa part. Or, je veux à tout prix sauver mon fils, la seule espérance de la maison des Pazaval. C'est ainsi, Grandpré, que nous devons agir pour conserver la royauté menacée par des forcenés. Quand nous aurons accompli notre devoir tout entier, vendu nos biens, délaissé notre famille, abandonné notre patrie, combattu et péri pour le roi, que Dieu sauve la France! Nos ancêtres seront contents de nous et nos enfants n'auront pas à rougir!...

Grandpré, dont cette révélation avait éveillé l'ardente convoitise, tenait ses yeux fixés sur le tiroir où le portefeuille était enfermé, sans pouvoir les en détourner, et quand le marquis lui eut montré les valeurs qui composaient cette somme, mille pensées funestes et coupables se croisèrent soudain dans son esprit.

Cinq cent mille francs! Et le marquis part demain!...

Il ne songea plus dès lors qu'à deux choses :

Dérober cet argent qui allait passer en de si mauvaises mains, et se mettre en sûreté avec le trésor.

— Maintenant, il me reste peu de chose à vous dire, reprit le marquis en fermant le meuble. Voici mon testament, j'y ai consigné l'emploi auquel je destine cette somme, pour que mon fils sache un jour, si sa fortune est amoindrie, quel usage honorable il m'a semblé bon d'en faire. Prenez-le, je vous le con-

fie, persuadé que vous en conserverez fidèlement le dépôt jusqu'au jour de ma mort. On ne sait pas, au temps où nous sommes, si ce jour-là n'arrivera pas demain, et ce testament sera plus en sûreté entre vos mains qu'entre les miennes.

L'intendant reçut le testament de son maître, en étouffant mal un soupir significatif. Une larme, venue de je ne sais où, peut-être de son œil, certes pas de son cœur, mouilla le bord de sa paupière.

— Demain, continua le marquis, je serai sauvé, mon fils me rejoindra sans doute, et le danger passera par-dessus nos têtes.... Aujourd'hui, vous le savez, mes fermiers viennent au château payer leurs redevances : qu'aucun signe ne trahisse votre pensée, que votre pâleur ne fasse pas soupçonner votre émotion ; soyez calme et muet; allez, et veillez sur mon testament. Si vous avez quelque chose à me dire, je serai prêt à vous recevoir. — A propos, Grandpré, vous aurez soin de porter dans la carriole l'argent des fermiers, il doit nous servir pour notre voyage.

Et d'un geste, il congédia l'intendant, qui s'inclina respectueusement et sortit le trouble dans l'âme et le feu dans la poitrine. Le testament du marquis lui brûlait la conscience.

Grandpré fermait à peine la porte, qu'un valet avertit le marquis du retour de M. le comte.

— Dites à mon fils que je le prie de se rendre dans mon cabinet, répondit M. de Pazaval au domestique.

A peine sorti du cabinet de son maître, l'intendant Grandpré regagna son appartement à la hâte.

— Comment me tirer de là? se dit-il. Le marquis dit bien qu'il m'emmènera avec lui, mais il n'en fera rien, j'en suis sûr. Il a peur d'une indiscrétion de ma part, et voilà tout. Si je pouvais du moins savoir... Eh! mais j'y pense, il se joue de moi, j'en suis certain à présent; car, s'il voulait m'emmener avec lui loin de Pazaval et de la France, il ne m'aurait pas confié ce testament, qu'il eût gardé tout aussi bien que moi. C'est évident, triple buse que je suis! Le marquis me trahit; il me livre comme rançon à ses ennemis, et je reste ici pour payer les pots cassés. Oh! mais cela ne sera pas, marquis, cela ne sera pas!...

Grandpré était accablé. La perspective qui s'offrait à lui n'é-

tait pas, on le reconnaîtra, des plus riantes, et nous devons ajouter qu'elle était vraie. Le marquis de Pazaval se souciait en effet fort peu de son intendant; s'il lui avait confié ce testament, c'est qu'il ne pouvait en charger le tabellion de Verdun sans éveiller les soupçons de ce fonctionnaire, et qu'il préférait attendre quelques jours pour ordonner à Grandpré de se dessaisir de ce dépôt précieux et de le remettre au notaire. Donc, l'intendant ne se trompait pas en se méfiant de son maître, et ses pressentiments étaient fondés.

— Si je pouvais savoir ce que contient ce testament! reprit-il après un instant de méditation en pressant dans ses mains l'enveloppe scellée aux armes des Pazaval, si je pouvais!... Oh! oui... je le saurai!...

Tout à coup Grandpré se leva, comme si une idée lumineuse venait de traverser son esprit enveloppé jusque là de ténèbres, et courut à une armoire qu'il ouvrit précipitamment.

— Où l'ai-je mis? se disait-il à mi-voix en furetant par tous les coins de l'armoire; il ne me manquerait plus que de l'avoir jeté comme inutile. Mais je suis bien sûr pourtant... Maudit cachet! ne mettrai-je pas la main dessus? Je me rappelle bien, et je savais ce que je faisais, assurément, que c'est moi qui ai jugé nécessaire d'en faire graver un second, et qui ai dit au marquis, pour m'en faire donner l'ordre, que celui dont il se se servait ne laissait pas sur le papier une empreinte assez vigoureuse. Mais où diable peut-il être?... C'est toujours quand on a besoin des choses... Ah!... non, ce n'est pas cela. Je n'aurais pas fait la sottise de le laisser au graveur! Quelque autre niais, peut-être, mais moi!...

Tout en se parlant ainsi, l'honnête intendant furetait avec une anxiété fiévreuse, mais le résultat de ses recherches était nul, et ses espérances diminuaient de minute en minute. La sueur lui tombait du front et inondait son blême visage; son sourcil grisonnant se fronçait avec colère, ses mains se crispaient avec énergie.

— Ah! je me souviens, s'écria-t-il au moment où, désespéré de sa longue et vaine recherche, il allait peut-être renoncer à son criminel dessein, je me souviens! il est dans ma cassette de voyage!

Puis, comme s'il était pris d'une rage soudaine, il saisit cette

cassette mystérieusement enfouie dans un vieux bahut, et, la jetant de toutes ses forces sur le carreau, comme s'il n'avait pas le loisir d'en chercher la clef :

— Sésame, ouvre-toi ! s'écria-t-il.

La cassette, outre-passant les ordres de son maître, se brisa en vingt morceaux, ce qui impliquait de sa part la meilleure volonté de s'ouvrir, et plusieurs objets tombèrent sur le sol. Mais Grandpré aperçut le cachet et ne s'occupa plus d'autre chose.

— Enfin, je le tiens ! Je vais donc savoir si le marquis a pensé à moi... et autre chose encore, ajouta-t-il. Si le marquis me porte réellement de l'intérêt, il ne peut m'avoir oublié dans son testament, et quelque gros legs à mon adresse doit y être inscrit. En ce cas, je m'attache à lui fidèlement, *perpétuellement*. Il se casse et n'ira pas loin. Sinon... c'est qu'il ne veut pas m'emmener. Alors ces cinq cent mille francs !... qui sait ?...

Et mille pensées agréables s'établissaient dans son esprit satisfait. Le cachet fut brisé, le testament ouvert et lu.

Mais il paraît que rien de satisfaisant pour lui n'était inscrit sur le testament du marquis de Pazaval, car, tout en scellant avec le soin le plus minutieux l'enveloppe fracturée, on eût pu l'entendre qui murmurait entre ses dents :

— Ah ! c'est ainsi, marquis de Pazaval ! eh bien ! sois tranquille, ton compte est fait, si tu as oublié de faire le mien.

V.

LE PÈRE ET LE FILS.

Pendant ce temps, Henri de Pazaval entrait dans le cabinet de son père. Le marquis, retombé dans ses rêveries, ne s'aperçut pas d'abord de sa présence. Le comte, debout sur le seuil

de la porte, contempla un instant en silence le visage austère et amaigri de son père; puis, s'approchant respectueusement de lui:

— Vous avez désiré me parler, mon père? me voici.

— Ah! c'est vous, Henri, fit le marquis, asseyez-vous, et causons.

Le jeune comte obéit.

— Vous me pardonnerez, mon père, de m'être présenté dans votre cabinet, vêtu d'une façon aussi cavalière...

— Un habit de chasse! allons donc! mon fils, c'est un beau costume, et mon cœur bat encore quand j'en porte un semblable au vôtre. Je n'en connais qu'un aujourd'hui qui lui soit préférable.

— Lequel, mon père?

— L'uniforme du soldat...

— Vous avez raison.

— Mais laissons de côté toutes ces banalités, et parlons d'affaires sérieuses...

— Je vous écoute, mon père.

Le comte portait en effet un costume de chasse, et la poussière dont il était couvert indiquait que sa course avait été longue. La poussière convient, du reste, selon nous, à un vêtement de chasse, comme l'écume à la bouche d'un cheval. Il faut laisser aux tueurs de moineaux le droit de porter un habit éternellement épousseté. Une veste bleue, à boutons pareils, découpée largement par l'un des tailleurs les plus à la mode de Paris, faisait valoir avantageusement, grâce au moelleux de ses plis habilement calculés, la taille svelte du comte de Pazaval. Une culotte de peau blanche, étroite et collante, dessinait bien ses formes nerveuses, et le haut de sa botte poudreuse à revers jaune entouré d'un liseré noir, s'arrondissait avec goût autour de sa jambe.

A son côté pendait un couteau de chasse au manche d'argent délicatement ciselé.

Le marquis ne put s'empêcher de contempler quelques instants avec plaisir l'héritier des Pazaval, ce fils dans lequel il se voyait revivre; mais la froide dignité domina bientôt sa muette admiration. Son visage austère ne trahit aucune de ses pensées, et il reprit:

— Henri, j'ai besoin aujourd'hui de vos conseils pour me tirer d'un grand embarras, je pense que vous ne me les refuserez pas. Voici ce dont il s'agit. Vous savez que les temps où nous vivons sont difficiles, et que notre fortune est aussi instable que notre existence est peu assurée. J'ai donc cherché les moyens d'améliorer cette situation précaire, de sauver les biens de la maison de Pazaval. qui sont les vôtres, et je crois l'avoir trouvé .. je veux dire qu'un de mes amis l'a trouvé pour moi... M. de Portalègre.

— N'est-ce pas le secrétaire du prince de Condé, mon père?

— Lui-même. M. de Portalègre, serviteur dévoué de la famille royale, a cru de son devoir de suivre sur le sol étranger le prince qui l'honore de sa confiance. Ses biens ont été vendus, sa fortune et son existence sont à l'abri de tout danger. Dernièrement, j'ai reçu de sa main une lettre dans laquelle il me reproche mon aveuglement et m'engage à suivre son exemple.

Henri fit un mouvement brusque qui ne pouvait échapper aux regards observateurs et clairvoyants du marquis.

— Puis il me presse de sauver au moins ma fortune menacée. J'ai lu avec la plus sérieuse attention cette partie de sa lettre. A Ettenheim, me dit-il, se trouve le château de Neuhaus. C'est une propriété délicieuse, entourée de fermes dont l'étendue est fort considérable... Avec le produit de toutes mes propriétés...

— Vous avez vendu Pazaval, mon Père?... Et la tombe de ma mère?...

A cette exclamation de son fils, la rougeur monta au visage du marquis. Il fut un instant interdit, mais se remettant bientôt :

— Votre colère me plaît, Henri, reprit-il, et fait l'éloge de votre noble cœur.

— Ce n'est pas de la colère, mon père, c'est de l'étonnement. La terre où repose ma mère est une terre sacrée!

— Sacrée, vous avez raison, et jamais la pensée d'une profanation n'est entrée dans mon âme. Vous avez la fougue de la jeunesse, et la patience s'accorde mal avec les mentons imberbes.

— En ne gardant que Pazaval, j'ai réalisé une somme de

cinq cent mille livres, et c'est à peu de chose près la valeur du domaine que me propose M. de Portalègre, avec laquelle je puis acheter Neuhaus. Mais il me faut d'abord envoyer sur les lieux un homme sûr, dont les goûts soient les miens et le jugement irrécusable.

— Et sur qui, mon père, avez-vous jeté les yeux pour cette mission délicate ?

— Sur vous, mon fils.

— Sur moi, mon père !

— Cette séparation, Henri, vous effraie parce qu'elle est la première ; mais, croyez-moi, le voyage est de courte durée, le retour sera prompt. Avant un mois cette affaire sera terminée d'une façon ou d'une autre, vous reverrez Pazaval, et vous retrouverez la tombe de votre mère !

— Et quand m'ordonnez-vous de partir, mon père?

— Aujourd'hui même, Henri, aujourd'hui ! Plus vous hâterez votre départ, et mieux vous ferez. Je vous ai fixé un mois pour cette absence parce qu'il sera nécessaire de séjourner quelque temps dans le pays pour prendre les informations nécessaires, faire causer les fermiers et vous rendre un compte exact des avantages qu'on me fait espérer. Je vous remettrai, du reste, des instructions précises. Je désire aussi, mon fils, que vous alliez rendre vos devoirs de gentilhomme à M. le prince de Condé, dont le château vous sera ouvert, n'en doutez pas. Le prince vous veut du bien sans vous connaître ; je vous dirai même, en confidence, que Son Altesse a daigné songer à un établissement.

— Pour moi, mon père ?

— Pour vous-même, Henri. C'est là une faveur qu'il ne prodigue pas, et notre maison doit en être fière. Ses promesses ont été même plus explicites. Le prince vous offre un commandement qui n'est pas sans importance dans l'armée qu'il forme.

— Côte à côte avec des troupes étrangères ?

— Dans l'armée du roi, mon fils.

— Jamais, mon père, tant que l'armée du roi sera sous la protection des soldats prussiens !

— Henri !...

— Jamais! jamais!

— Libre à vous d'accepter ou de refuser, monsieur; mais songez que le roi tient votre destinée entre ses mains, qu'il affectionne notre maison, et que, sur les désirs exprimés par le prince, un mariage...

— Un mariage? un commandement? Oui, vraiment, c'est une chose étrange, mon père, la faveur royale m'accable, et pourtant je n'ai rien fait pour m'en rendre digne.

— La bonté du roi n'en est que plus grande, et nous ne lui devons que plus de remercîments, puisque la récompense précède le service.

— Je connais des gens qui pensent autrement, mon père, et je suis loin de condamner leurs principes. J'aurais cru que, pour commander à des soldats, il fallait avoir été soldat soi-même, obéir avant d'ordonner, et servir son pays avant d'être récompensé.

— Et pourriez-vous me dire où vous avez puisé de tels principes?

— Dans mon cœur et dans le sentiment de la justice.

— Fort bien : ainsi, quand le prince vous offrira un commandement?...

— Je remercierai le prince...

— Quand Sa Majesté daignera vous proposer un mariage de son choix?

— Je remercierai Sa Majesté!

— De mieux en mieux. Vous avez sans doute d'autres motifs, des motifs moins frivoles, pour appuyer ces refus d'une excuse légitime?

— Aucun, mon père, je veux vivre dans l'indépendance.

— Dans l'indépendance! Ah! je lis trop maintenant au fond de votre cœur, et je rougis pour vous des sentiments que j'y vois gravés!

— Mon père!

— Longtemps j'ai refusé de croire à une honte pareille, mais l'évidence est là, qui m'accable et me tue. Voilà donc le fruit de vos lectures clandestines! Jurez-moi, monsieur, que vous serez fidèle au roi, ou sinon...

— Monsieur le marquis, je ne jurerai rien...

— Malheur sur ma maison ! je suis déshonoré ! s'écria le marquis, se renversant dans un fauteuil et se voilant le visage de ses deux mains.

Henri, ferme et debout, regardait son père. Il prévoyait qu'une explication décisive et terrible allait avoir lieu : il rassemblait son courage.

— O mon père, mon noble père ! s'écria M. de Pazaval, aurais-tu jamais pensé qu'un jour viendrait où, reniant l'antique fidélité qui fait la gloire des Pazaval, l'un de tes descendants introduirait la trahison et le déshonneur au seuil de ta maison !... Votre mère est morte, monsieur, et j'en remercie Dieu, car de telles paroles, si elle les avait entendues, l'auraient fait mourir de douleur.

— Ma mère m'eût approuvé peut-être, et la pureté de mes principes...

Le marquis se releva.

— Assez ! assez ! ne blasphémez pas davantage ! La pureté de vos principes ? Quels principes que ceux-là dont la base est le reniement de Dieu, l'abandon du roi ! Hélas ! c'est ma faute, j'aurais dû prévoir depuis longtemps que tout cela finirait ainsi !

Le marquis se promenait à grands pas, furieux, hors de lui ; mais bientôt s'arrêtant devant son fils :

— Ainsi, vous êtes bien décidé ?

— Très-décidé, monsieur le marquis, je respecte mes nobles ancêtres, je comprends vos erreurs...

Le marquis fit un mouvement.

— Je ne veux pas les partager. Le Ciel a permis que l'esprit de justice et un amour pur entrassent dans mon cœur, je ne repousserai ni l'un ni l'autre...

— L'esprit de justice et un amour pur... que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire que j'approuve les réformes demandées par le peuple opprimé ; je veux dire que j'aime la fille d'un homme du peuple, et que je n'aurai pas d'autre femme que Louise Rivaud.

— Malédiction ! s'écrie le marquis de Pazaval hors de lui en entendant ces mots. Malédiction sur ma famille, sur moi... huit siècles d'honneur perdus en un seul jour... Non, non, il

n'en sera pas ainsi, j'aime mieux voir l'écusson des Pazaval brisé que terni!

Le marquis, parvenu au comble de la fureur, détacha brusquement un pistolet de la panoplie, et, le dirigeant vers son fils :

— A genoux, comte de Pazaval, à genoux, traître et félon chevalier, à genoux pour recevoir la mort que tu mérites !

Henri, rejetant en arrière ses longs et blonds cheveux, les yeux fixés sur son père, se plaça froidement, simplement, à genoux devant le marquis sans prononcer une seule parole.

Tout à coup l'arme meurtrière que le marquis portait à la main prit la direction de son propre cœur.

Henri ne fit qu'un bond, et il étreignit son père dans ses bras énergiques... Le marquis étouffait. Bientôt cependant de grosses larmes, s'échappant de ses yeux égarés, roulèrent sur son visage d'une pâleur mortelle!

Henri le couvrait de baisers, et le marquis, oubliant sa colère, les lui rendait instinctivement.

C'était une scène touchante.

— Mon père, mon père ! qu'alliez-vous faire ?

— Accomplir ma destinée, venger sur moi-même ma coupable faiblesse ! Oh ! comme Dieu me punit de n'avoir pas veillé sur vous, d'avoir négligé votre éducation !

— Mon père, mon noble père, pardonnez-moi, ma résolution cède à votre désespoir. C'en est fait, je renonce à ce mariage... Rendez-moi votre affection.

— Merci ! mon fils, merci ! vos paroles me rappellent à la vie; mais, partez, Henri, partez, fuyez l'air empoisonné qu'on respire en France.

Henri était encore à genoux devant M. de Pazaval.

— Relevez-vous, mon fils... puis écoutez-moi.

— Louise Rivaud est belle, elle a été la compagne, l'amie de votre enfance; mais ce ne sont pas là des raisons pour qu'un gentilhomme de votre race aille s'allier avec la fille d'un fermier, d'un paysan, venu on ne sait d'où, qui me doit tout, et qui, en ce moment, projette notre ruine : une pareille union ne pourrait s'accomplir que sur ma tombe; le nom de Pazaval doit rester pur, mon fils, et s'éteindre sans déshonneur, si votre sang vous appartient, celui de vos enfants doit

être le nôtre, il doit se transmettre pur de tout mélange corrompu à leurs descendants éloignés : je vous parle avec douceur et sans vouloir vous blesser. Mais, en vérité, je préférerais mourir que de voir le sang d'un Rivaud s'unir au noble sang des Pazaval !

— N'en parlons plus, mon père, et laissez au temps le soin de guérir un mal que j'aime à nourrir malgré moi.

— Laissez-moi achever, comte de Pazaval... Le sort vous ayant fait naître noble et riche, vous devez être et vous serez ce qu'ont été vos pères.

Les larmes sont la dot des femmes; la force morale et le courage, l'apanage des soldats. Maintenant je suis sûr de votre résignation à cet égard du moins; car je ne prétends pas opérer d'un seul coup deux guérisons. Toute discussion à ce sujet est fermée entre nous.

Parlons de l'avenir ; cet avenir est sombre, mon fils, et, je ne peux me le dissimuler à moi-même, entouré d'abîmes sans fond. Tout homme sage doit donc se précautionner contre les chances mortelles de la vie, et c'est ce que j'ai fait. Voici, Henri, le testament par lequel je vous lègue, comme à mon héritier unique, universel, toutes les propriétés et meubles qui constituent la fortune de notre maison.

— De tels soins, mon père, sont au moins prématurés... la mort n'a rien à faire ici, et votre santé robuste...

— La mort est partout, mon fils, et la prudence exige qu'on soit prêt quand elle arrive. Prenez donc ce testament, et veillez à ce qu'il ne vous quitte pas. Aussitôt après votre départ, car vous partez, n'est-ce pas, Henri ?...

— Ne sont-ce pas vos ordres, mon père, et ne vous dois-je pas obéissance ?

— Je déposerai dans les mains d'un homme sûr et fidèle le double de ce testament écrit de ma main pour en garantir l'authenticité, si quelqu'un la mettait en doute, ou remplacer le vôtre, s'il vous arrivait de le perdre pendant ce voyage. Combien vous faut-il de temps pour vos préparatifs ?

— Trois heures me suffiront, mon père.

— Très-bien ! dans trois heures, une voiture sans armoiries vous attendra au bout du parc; vous sortirez par la porte verte, et vous suivrez la route de l'enclos : elle est plus isolée

et sert mieux mes desseins; d'ailleurs, le cocher est à moi et recevra mes ordres. Allez, Henri! que Dieu vous soit en aide et vous ramène!

— Vous m'avez pardonné, mon père?

— Mon enfant, votre âme est noble et généreuse; je vous pardonne de grand cœur et vous bénis.

Et comme il s'en allait :

— Enfant, nous vous guérirons... Adieu! comte.

— Adieu! mon père.

Le marquis suivit son fils pendant qu'il s'éloignait. Ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Noble enfant, les travers du siècle l'ont gâté, mais le cœur est pur et je veux qu'il oublie ses erreurs. Me pardonnera-t-il de l'avoir trompé en le berçant de l'espoir d'un prompt retour qui n'aura jamais de réalité? Quel sera son étonnement de retrouver son père en Allemagne? Que Dieu me soit en aide, si j'emploie la ruse et le mensonge, c'est pour sauver mon fils de la mort, et la maison des Pazaval de la ruine et de l'anéantissement.

Comme il disait ces mots, le marquis fut surpris de l'arrivée brusque et subite de Grandpré, qui se précipita dans le cabinet sans se faire annoncer, sans précaution, les cheveux en désordre, la figure effarée, comme un homme qui vient donner une nouvelle terrifiante.

Le marquis, que toute émotion agitait en cet instant, fut si troublé par cette entrée de l'intendant, en dehors de toutes les convenances, qu'il pressentit un nouveau malheur.

Quelle cause impérieuse amenait donc Grandpré dans le cabinet du marquis? C'est ce que les faits que nous allons raconter feront facilement comprendre.

VI

LES FERMAGES.

C'était le jour où l'on devait acquitter les fermages dans toute la circonscription des terres de Pazaval. L'exactitude était un devoir dont on n'aurait jamais songé à s'affranchir. Grandpré vint bientôt se placer dans une des salles basses du château, prit son siége, sa plume et mit ses livres devant lui. Les fermiers montaient l'escalier. Arrivés dans le vestibule, un valet de pied les fit attendre, entra pour recevoir les ordres de M. Grandpré, ainsi qu'on le nommait officiellement à l'antichambre, et sur un signe de l'intendant allait annoncer les fermiers de Pazaval, quand un homme de haute stature, franchissant rapidement l'espace compris entre les deux portes, l'écarta avec violence, et, faisant signe aux cultivateurs, entra sans façon en disant :

— C'est nous, monsieur Grandpré.

Cet homme, c'était Rivaud.

— Vous le voyez, mes amis, je m'occupais de vous, dit l'intendant. Par qui commençons-nous?

— Par moi, s'écria Rivaud.

L'intonation était terrible. Grandpré, qui, dans le temps, avait lu ses classiques, songea malgré lui au fameux mot de Médée : — *Moi seul, et c'est assez.*

Cependant il se remit assez promptement, et, avec une affectation de douceur qui ne lui était pas habituelle, il reprit :

— C'est juste, monsieur Rivaud, vous êtes le plus ancien et le plus exact des tenanciers de Pazaval; mademoiselle Louise, la rose de notre Lorraine, est la filleule de feu madame la marquise, l'amie et la compagne de mademoiselle Laure, l'enfant gâtée de M. Henri; vous avez tous les titres...

— On ne vous demande pas tant d'histoires, interrompit brusquement Rivaud ; laissez là toutes vos roses de Pazaval et toutes vos cajoleries, le moment de rire est passé.

L'intendant, peu habitué à un pareil ton, eût bien voulu élever la voix à son tour, mais un rapide coup d'œil, jeté pardessus ses lunettes vertes sur l'attitude du fermier, le rassura si peu, qu'il préféra patienter et conserver son apparente douceur. Il se prit même à grimacer un sourire qu'il chercha à rendre le plus gracieux possible, en disant à Rivaud :

— Allons ! allons ! mauvaise tête, vous avez donc fait un petit tour au cabaret avant d'arriver au château. Vous paraissez tout animé...

— C'est possible, mais en tout cas je n'ai pas de compte à vous rendre à cet égard.

— Ne nous fâchons pas, que diable ! on peut bien plaisanter un peu.

— Finissons tout cela ; mon compte ?

— Le voici. Vérifiez-le, vous m'obligerez.

Rivaud prit le papier que l'intendant lui présentait, le regarda avec un sourire singulier ; puis, d'un ton où perçait l'ironie :

— Monsieur Grandpré, lui dit-il, pendant que je vais vérifier votre grimoire, remettez donc leurs comptes à mes voisins, sans vous commander.

Grandpré fit l'appel des fermiers et remit à chacun son bordereau ; il tremblait, malgré lui, de tous ses membres.

Lorsque l'intendant eut distribué les bordereaux avec toute la courtoisie dont sa frayeur lui laissait la faculté, Rivaud, qui, jusqu'alors, l'avait regardé et même suivi de l'œil sans prononcer une parole, s'approcha des fermiers en s'écriant :

— Donnez-moi ces papiers, mes amis !

Les fermiers obéirent.

— Maintenant, monsieur Grandpré, je garde ces papiers.

— Seriez-vous devenu fou, Rivaud ?

— Pourquoi donc ?

— Vous, Rivaud, vous, garder ces papiers, mes bordereaux ? Mais que dira votre maître, M. le marquis ?

— D'abord, mon cher, il n'y a plus de marquis, il n'y a plus

de maître, nous sommes tous égaux, tous citoyens, et on se tutoie; tant pis si ça t'offense!

Grandpré devint plus pâle que la mort; cette brusque déclaration des droits de l'homme, cette audace, ce tutoiement lui semblait un rêve; lui qui naguère exerçait en tyran sa domination sur tous ces fermiers courbés devant lui, qu'on implorait chapeau bas et qu'on flattait, il se voyait traité avec mépris par ces paysans qu'il regardait, il y a deux heures encore, comme ses inférieurs.

— Va dire à ton maître, poursuivit Rivaud, que les exactions commises par toi, en son nom ou au tien, nous ont fatigués, et que nous sommes décidés à y mettre un terme. Le travail et la liberté pour tous, plus de vasselage. Quant à toi, qui, sorti du peuple, as en quelque sorte renié ton origine, cherche auprès des seigneurs qui, sans doute, te repousseront du pied, un refuge que tu ne peux trouver auprès de nous. Adieu! ou plutôt au revoir, si tu es assez imprudent pour rester au château.

—Rivaud, Jacques, Thiébaut, arrêtez, ne sortez pas, laissez-moi prévenir le marquis, non, le citoyen Pazaval; attendez, je vous en conjure.

— Sois, donc calme, intendant, et va prévenir ton maître, si bon te semble, nous l'attendons.

C'est à la suite de cette scène que Grandpré s'était élancé vers l'appartement de M. de Pazaval.

En quelques mots, le marquis fut instruit de la conduite de ses tenanciers. La peur rendait Grandpré éloquent : le tableau de la rébellion de Rivaud et de ses adhérents était empreint des couleurs les plus sombres.

— Enfin! ils ont prononcé le mot de guerre! s'écria M. de Pazaval. La guerre, ah! ce mot sourit à ma colère; la guerre! eh bien! je la veux! Holà!... mais non, laissez, Grandpré, laissez mes valets.

Prenant un fouet de chasse au pommeau d'argent sur lequel ses armes étaient gravées, le marquis se dirigea d'un pas ferme vers la salle basse où les fermiers étaient réunis.

Rivaud avait mis à profit l'éloignement de l'intendant. A la pensée de la venue du marquis, les autres tenanciers, sur lesquels le prestige du nom et de la puissance agissait encore,

hésitaient à répéter, en présence de leur maître, de celui devant lequel ils avaient tremblé si longtemps, les paroles de haine, les menaces de mort qu'il avait proférées. Rivaud seul conservait sa fermeté ; ses conseils énergiques soutenaient un peu le courage de ses partisans indécis.

En entrant dans la salle où les tenanciers l'attendaient, le marquis saisit d'un coup d'œil ce qui s'etait passé, devina le complot dont Grandpré venait de lui révéler l'existence. Son plan de conduite fut promptement arrêté; pendant que les fermiers reculaient instinctivement contre les parois de la chambre, il alla droit à la place occupée naguère par l'intendant, s'assit dans le grand fauteuil de Grandpré, prit les livres et appela :

— Jacques!

Sa voix calme, mais impérieuse, contraignit à l'obéissance le fermier qu'elle désignait. Jacques approcha.

— Tu dois 3.812 livres pour la ferme de Théange.

— Monseigneur!

Rivaud fit un pas en avant, le regard du maître l'arrêta comme par enchantement.

— Tu dois 3,812 livres.

— Monseigneur, j'en apporte trois mille; les réquisitions m'ont empêché de compléter le reste.

— Quelles réquisitions? Qui les a faites?

— Monseigneur, le représentant a demandé et pris mes chevaux et mon bétail.

— Le représentant!... T'avais-je donné l'ordre de livrer quelque chose? N'est-ce donc pas de moi que du relèves? Remporte tes 3,000 livres, et que dans une heure la somme soit complétée, car la ferme de Théange changera de maître ce soir, si je n'ai pas reçu ton fermage. Va...

— Nicolas Thiébaut!

Ainsi que Jacques, Thiébaut s'approcha de la table du marquis, pendant que son compagnon se retirait derrière ses confrères.

— Thiébaut, le Moulin de Varengeville paie une redevance de 4,718 livres; où est cette somme?

— Monsieur le marquis, avec les 1,800 livres remises par vos ordres au couvent des dames ursulines de Verdun, et ce que

j'apporte en ce moment, la rente du moulin se trouve acquittée.

— C'est bien ! voici ton reçu, tu peux te retirer... Non, reste plutôt, j'ai besoin que vous soyez tous ici... Jacques ! tu n'es pas sorti ? Tu reviendras demain t'acquitter ; demeure avec les autres.

Et le marquis, continuant son appel, vit chacun des tenanciers venir à son tour acquitter sa redevance ou essayer de justifier son retard par des excuses.

Restait Rivaud. M. de Pazaval s'était préparé à la lutte qu'il avait instinctivement devinée ; sa voix devint plus douce, son front se dérida, ce fut presque le sourire sur les lèvres qu'il dit au père de Louise :

— Allons ! approche et débarrasse-toi de ce gros sac de toile bleue qui, si j'en crois les registres de Grandpré, doit contenir 7,152 livres 8 sous 6 deniers pour les baux dont le détail est ci-joint. Allons ! viens.

— Mon sac ne renferme pas l'argent de mon fermage, répondit Rivaud.

— Que contient-il donc ?

— Le prix de mon travail, que je vais porter à Verdun, pour solder les troupes qui vont repousser les étrangers.

— Rivaud, les dons patriotiques, je crois que c'est ainsi que les maîtres de Paris nomment le tribut qu'ils lèvent la torche à la main, ne m'ont pas encore semblé nécessaires. Crois-moi, paie ton maître, et laisse les bourreaux du roi de France régler les comptes de leurs soldats.

— Marquis de Pazaval, je suis un homme libre et ne reconnais pas de maître. Rivaud n'est point esclave : citoyen français, il a droit au respect de tous.

— Rivaud, — et les paroles du marquis s'échappaient lentement de ses lèvres serrées, — Rivaud, l'on ne rompt pas brusquement des rapports de vingt années ; Rivaud, je t'ai recueilli alors que tu étais sans asile ; tous les miens ont comblé de bienfaits toi et ta famille ; Rivaud, un moment d'égarement se pardonne, mais la persévérance dans le mal doit être réprimée : obéis, je veux bien encore te prier, mais prends garde, au lieu de protecteur, de ne plus trouver qu'un maître ; Rivaud, encore une fois, le prix de ton fermage...

Rivaud comprit que le moment était venu de la ruine des Pazaval, ruine qui devait assurer son influence dans le pays et sa fortune à venir. Il avait suivi dans les regards de ses compagnons l'impression faite par les paroles du marquis. Il se dit qu'il était temps de frapper le dernier coup.

— Monsieur le marquis, dit-il, ce n'est pas la rébellion vulgaire d'un tenancier refusant de payer son bail que je suis venu porter au château de Pazaval. Organe de mes concitoyens, j'ai voulu vous déclarer que le pacte signé entre nous est à jamais rompu. Nous connaissons nos droits. L'égalité des hommes n'est plus un vain mot; c'est un fait accompli. Cherchez ailleurs des esclaves, la terre de France n'en produit plus.

— Rivaud, j'ai depuis longtemps entendu répéter ces théories singulières que tu viens de débiter. La révolte n'a rien qui m'étonne; la déclaration que mes tenanciers me font, par ta voix, était prévue; mais encore aujourd'hui, citoyen Rivaud, les terres de Pazaval m'appartiennent; encore aujourd'hui je suis ton maître. Acquitte donc le prix de la ferme que tu as reçue de moi, car si l'on a proclamé l'égalité des conditions, on a dû maintenir les droits de chacun, et sans doute, le vol n'est pas encore un fait consacré.

A ces mots de vol, une sourde rumeur circula parmi les fermiers. Rivaud profita des paroles imprudentes du marquis.

— Le vol! vous l'entendez, mes amis : après nous avoir grugés, on nous insulte; le souffrirez-vous?... Le vol! quand cet argent est destiné à payer les troupes fidèles, qui vont repousser l'invasion étrangère.

Au moment où Rivaud, d'un geste provocateur, jetait le défi à la face de son ancien maître, M. de Pazaval bondit sur son siége comme le lion blessé; son regard lançait la flamme. Les fermiers, qui s'étaient peu à peu rapprochés de la table sur laquelle étaient les registres, reculèrent brusquement : Rivaud, lui-même, marcha en arrière, et se rapprocha du groupe de paysans.

D'un geste, le marquis allait dissiper cette réunion ; mais il songea au départ de son fils, dont on apprêtait la voiture. Sa présence d'esprit, toujours admirable, ne l'abandonna pas dans ce moment critique : il calcula que congédier cette foule insolente, c'était en quelque sorte l'initier à ses projets. Les do-

mestiques occupés à disposer la berline de voyage, seraient interrogés; Henri lui-même, dont les opinions anti-monarchiques s'étaient montrées au grand jour, pouvait n'opposer qu'une faible résistance, si l'on mettait le plus léger obstacle à l'accomplissement de son départ.

— Rivaud, dit-il, c'est une grande puissance qu'une longue habitude; mais ma patience se lasse. Tes voisins, tes amis, ceux que tu excites contre moi viennent de remplir leurs engagements, imite-les, je le veux, je te l'ordonne, je t'en prie, ou par le nom que je porte...

— Trève de menaces, mon ancien maître, pas de reproches, nous sommes quittes l'un envers l'autre. Tu m'as recueilli, dis-tu, je t'ai servi ; tu m'as aimé, oui, comme on aime le chien de chasse qui remplit bien son devoir. Je ne veux pas obéir davantage; et, quant à ton or que j'emporte, je te le répète, c'est à Verdun que tu le trouveras. Il paiera ceux qui vont repousser les émigrés auxquels peut-être tu cherches en ce moment à te joindre. Va, je méprise ta colère. Il n'y a plus de maître ni de valet, il y a deux hommes égaux face à face, deux hommes égaux, que, dis-je, égaux? Non, je me trompe, car moi je suis fort, et toi, tu trembles.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre. Le marquis, se levant sans répondre, dirigea ses regards vers la cour d'honneur. La grille principale s'ouvrait, et la berline de voyage de Henri sortait du château. S'étant bien assuré du départ de son fils, il se tourna rapidement vers Rivaud, qui, les deux bras croisés sur la poitrine, attendait avec résolution le choc qu'il pressentait.

— Ah! coquin, insolent! l'injure est assez complète. Je tremble, dis-tu, misérable mendiant, je tremble, moi, le marquis de Pazaval! Oui, tu as raison, je tremble, car l'indignation l'emporte! Serpent, tu viens de jeter ta bave sur la main qui t'a nourri. Mon chien de chasse! as-tu dit; mais il a plus de noblesse au cœur que toi, vil paysan, mon chien de chasse! Tiens, voilà le fouet qui me sert pour le châtier, mais je le briserais plutôt que de m'en servir contre toi, car tu n'es pas même un chien. Hors d'ici, toi et ton or! Va-t'en, pars, je te chasse!

Et le marquis, avec son fouet, montrait à Rivaud la porte de laquelle celui-ci s'était instinctivement rapproché.

Le fermier était presque vaincu, il pliait sous le regard dominateur du marquis, dont la colère semblait grandir la taille élevée. Mais la présence des tenanciers lui rendit son énergie. Il craignait de céder aux yeux de ces hommes qu'il prétendait diriger. Alors, s'arrêtant en face de M. de Pazaval :

— Oui, l'injure est complète ; oui, la coupe est pleine jusqu'au bord. Je sors, ex-marquis. Au revoir, citoyen Pazaval ; mais lorsque nous nous rencontrerons, tâche d'avoir entre les mains une arme plus sûre que le fouet dont tu m'as menacé. C'est le dernier conseil que je te donne.

A cette nouvelle insulte, le marquis, hors de lui, saisit son fouet, pour en frapper Rivaud, lorsque le vestibule retentit d'un cri déchirant. La porte s'ouvrit, et Louise vint tomber presque évanouie entre les bras de Nicolas Thiébaut, qui s'avança le premier à sa rencontre.

VII

LE DRAME DE VERDUN.

Cette apparition de Louise, sa pâleur, son évanouissement, avaient suspendu la collision prête à éclater. Le marquis avait laissé échapper le fouet dont il venait de menacer Rivaud, et le fermier, courbé sur les mains de sa fille, qu'il tenait étroitement serrées entre les siennes, s'efforçait de la ranimer. Jacques courait éperdu dans la chambre, cherchant une sonnette, et le marquis lui-même, qui aimait assez Louise pour oublier en sa présence sa colère contre Rivaud, appelait à haute voix Grandpré, madame Duperron et toutes les personnes attachées au château.

Enfin, la gouvernante de Laure arrive ; apercevant sa chère Louise évanouie au milieu de tout ce groupe, elle écarte les paysans, fait asseoir la jeune fille, lui prodigue les premiers soins, et, voyant deux larmes jaillir de ses yeux, elle s'écrie :

— Dieu soit loué ! elle est sauvée.

La fille de Rivaud put enfin articuler quelques paroles sans suite. Une sueur froide couvrait son front, et de sa bouche entr'ouverte s'échappaient confusément le nom de Laure, les mots de mariage, d'échafaud, de soldat et de représentant.

Chacun des spectateurs recueillait avidement ces paroles incohérentes et cherchait vainement à leur donner un sens.

Après un second et long évanouissement auquel succéda un peu de calme, elle reconnut son père, s'élança vers lui en s'écriant :

— Sauvez-la, je vous en conjure... Laure !... Oh ! mon père, mon père, courez, sauvez-nous tous avec elle !...

L'anxiété redoubla. Madame Duperron cherchait à calmer cette douleur qui tenait de la folie. Rivaud et M. de Pazaval lui-même, ces deux hommes au cœur de fer, ces représentants de deux classes qu'une haine violente séparait, oubliant leur animosité, tremblaient tous deux pour leurs enfants.

— Quel péril menace Laure ? Quel mariage Louise annonce-t-elle ? disait M. de Pazaval.

— Laure a-t-elle donc été exposée à la mort ? Quel est ce soldat dont parle ma fille ? ajoutait Rivaud, et tous deux, pendus aux lèvres de l'enfant, épiaient en silence ses moindres paroles.

Profitant de notre droit de romancier, et reprenant le récit d'un peu plus haut, nous allons expliquer au lecteur ce que l'émotion de Louise rendait à peu près incompréhensible pour ceux qui l'entouraient, et ce que cependant ils parvinrent à deviner après plus d'une heure d'une scène déchirante.

Les souverains de l'Europe n'avaient pas vu sans terreur le mouvement révolutionnaire de notre belle patrie; ils redoutaient avec raison qu'une des étincelles de ce vaste embrasement qui dévorait les châteaux de la noblesse de France ne vînt communiquer l'incendie dans les contrées soumises à leur domination. Ils avaient donc résolu d'arrêter l'élan révolutionnaire.

Le roi de Suède Gustave III avait le premier pris dans ses

mains la cause des souverains absolus. Assassiné par Ankastroëm, il avait légué au roi de Prusse le soin de protéger l'infortuné Louis XVI, et Frédéric avait accepté cette mission.

Une armée prussienne derrière laquelle marchait un corps d'émigrés avait rapproché ses cantonnements de la frontière de France. Le duc de Brunswick venait de faire paraître ce manifeste extravagant dans lequel l'outrecuidance, la folie et les menaces les plus cruelles se trouvaient réunies.

La frontière était dégarnie, l'armée ennemie, précédée d'un drapeau blanc, la franchit sans peine; Longwy, Verdun, furent remis aux mains du duc de Brunswick, qui reçut ces deux places au nom du roi de France. Frédéric-Guillaume vint lui-même dans cette dernière ville, et là, comme toujours, la peur, la faiblesse ou la versatilité furent prises pour conseillères. On vit à Verdun se renouveler ces actes de soumission qu'on prend trop souvent pour des démonstrations d'amour et de respect.

On fit une réception magnifique à Frédéric-Guillaume; cortége de magistrats civils, députation d'habitants, chœurs de jeunes filles chantant les louanges du protecteur des lis dont la tige était presque brisée, et tous les accessoires indispensables à ces sortes de solennités, rien ne fût oublié.

Parmi les jeunes vierges qui vinrent remercier le prince pacificateur, se trouvait Laure de Pazaval, blanche jeune fille à laquelle les religieuses avaient confié la mission, en ce moment bien enviée, de complimenter le monarque prussien.

Mais aux accents joyeux qui retentissaient dans cette imprudente ville de Verdun, un cri terrible partant de Paris ne tarda pas à répondre. Les habitants de la capitale s'étaient émus, lorsque des voix farouches avaient répété : Les Prussiens sont à Verdun ! Les Prussiens s'avancent! aux armes, citoyens ! Puis, avant de s'élancer à la frontière, on avait pensé à se délivrer de ce que l'on appelait les ennemis à l'intérieur, et, en sortant d'égorger les malheureux captifs des prisons de Paris, on avait formé ces bataillons de volontaires, on avait roulé ces canons qui devaient ébranler l'Europe.

La République, en frappant du pied la terre de France, en avait fait sortir des armées; elle allait décréter la victoire et jeter pour défi aux souverains les têtes du plus faible des rois,

de la plus malheureuse des reines. La République ne pouvait donc pardonner aux habitants d'une ville qui avait ouvert ses portes à l'ennemi.

Un orateur rappela qu'autrefois un champ situé près de Rome, et sur lequel était campée l'armée d'Annibal, avait été vendu aussi cher que si les Carthaginois n'avaient pas été en Italie. Il fit revivre le souvenir du sénat allant remercier Varron de ne pas avoir, après la mort de Paul-Emile, désespéré du salut de la République, et termina sa harangue en demandant que Verdun, coupable aux yeux de la nation, d'avoir accueilli les Prussiens, eût à rendre un compte sévère de cette conduite anti-civique. La motion fut appuyée aux applaudissements de l'Assemblée et des assistants encombrant les tribunes.

Bientôt l'armée étrangère est refoulée dans les défilés de l'Argonne ; des bataillons se massent autour de Verdun. Le représentant Collot-d'Herbois, de farouche mémoire, y pénètre, suivi d'une force imposante, et le tribunal révolutionnaire y est installé pour juger, ou plutôt pour condamner ceux qui s'étaient montrés favorables aux ennemis !

La composition de l'assemblée judiciaire devant laquelle devaient comparaître les accusés fut l'objet d'un soin spécial de la part du représentant. Verdun avait son club, et ce fut dans le sein de cette réunion que le mandataire de l'Assemblée trouva les jurés qui devaient obéir à l'ordre qu'il allait leur dicter.

Les prisons regorgeaient d'accusés ou de suspects. Le jour du jugement arriva, l'audience était fixée pour dix heures. Dès l'aurore, le peuple envahissait la salle de la maison commune, transformée en chambre de justice, et là, pour *tuer le temps*, comme on dit, chacun exprimait son opinion sur le représentant, sur les juges et sur ceux qui allaient venir répondre de leur conduite.

— La journée sera belle, on en jugera dix-huit.

— Non ; seulement douze ; on garde les femmes pour demain.

— Je te dis, Martin, qu'ils sont dix-huit ; Jean Servier, le boulanger, notre voisin, qu'ils ont fait *jury*, m'a fait voir la liste.

— Jean Servier est *jury ?* En voilà un homme heureux! Ça vaut bien mieux pour lui que de faire du mauvais pain. Ils ont neuf livres par jour, sans compter qu'il y a plaisir à voir devant soi et chapeau bas ceux qui vous tutoyaient par mépris.

— Louis Rougeau n'égargnera pas le maire.

— Je le crois bien, il a été chassé de son service.

— Oh! une misère; il est question d'un peu de vin bu mal à propos et d'un cheval estropié méchamment.

Une femme s'approcha des deux interlocuteurs.

— Faut-il croire ce que l'on dit, M. Musnier?

— Femme Bourgeois, il n'y a plus de monsieur, tu peux être soupçonnée d'incivisme.

— *Incidivisme* ! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Citoyenne, n'as-tu pas entendu que je vous ai dit *tu,* les hommes et les femmes libres ont le droit d'abolir le *vous* des aristocrates. Que veux-tu donc savoir?

— Si l'on juge les religieuses.

— Oui, avec les aristocrates qui sont allés sous leur *conduite* saluer le tyran des Prussiens.

— Et que leur fera-t-on?

Le citoyen Musnier fit un geste terrible en passant sa large main autour de son cou.

— Quelle horreur! des femmes si charitables! Et votre... pardon! et ta femme, citoyen, que dit-elle de cela, elle qui, chaque semaine, allait au couvent chercher du travail et des secours?

— Mon épouse se tait devant la loi; fais comme elle, si tu veux garder ta tête.

— Dis donc, Patureau, fit un apprenti, en voilà un citoyen que le père Musnier, il ne badine guère; c'est un dur, lui.

— Tais-toi donc, c'est les juges.

— Mais non, Patureau, c'est pas les juges, puisque je vois Servier le boulanger, Louis Rougeau l'épicier, c'est des voisins.

— Mais le représentant les a tous appelés *jury*.

— Tiens, c'est vrai, ils sont habillés de neuf. J'aurais bien voulu juger aussi, moi. Peut-on leur parler à ces juges?

— Eh! non, imbécile! tu te ferais juger à mort.

— Oh! alors, je me tais.

Les douze citoyens défilaient entre la double haie de mili-

taires et de gens du peuple ; leur contenance offrait un mélange de dignité ridicule et d'embarras. Celui que nous avons désigné sous le nom de Jean Servier sentit la rougeur couvrir son front quand une voix de femme lui cria : « Boulanger, tu peux condamner les hommes, mais pour les religieuses, garde-t-en bien, elles ont sauvé ton enfant ! »

Un mouvement de troupes fit refluer un instant la foule, qui se précipita bientôt après dans la salle d'audience.

Collot-d'Herbois, assisté des juges qu'il avait improvisés, était assis sur une haute estrade. Après le premier moment de trouble qui avait suivi l'entrée des membres du tribunal, il ordonna d'amener le premier accusé. C'était Jacques de La Haye, âgé de soixante-seize ans, ancien intendant de la province de Lorraine.

Aux questions d'usage, le vieillard répondit avec calme :

— Je ne veux point disputer les derniers jours qui me restent ; je ne chercherai pas à démontrer que ces étrangers n'étaient que les défenseurs du roi, que je vénère. J'aime la France, j'aime Louis XVI ; j'aurais payé de mon sang l'honneur de contribuer à la délivrance de mon maître. J'attends votre décision sans terreur ; votre victime est prête, ordonnez le sacrifice.

— La mort ! s'écrièrent d'une seule voix les douze hommes que Collot-d'Herbois couvait du regard, la mort !

Et le peuple battait des mains : le spectacle du lendemain était assuré.

Les moments étaient précieux, le représentant voulait arriver promptement à la fin de sa tâche.

L'appel des accusés continua, le jugement se réduisait à une constatation de personnes. Le jury votait avec une régularité parfaite, c'était toujours le même cri de mort ; le bourreau s'effrayait du nombre.

L'audience fut un moment suspendue, et le peuple se retirait presque mécontent : il avait compté sur une journée entière et croyait son attente trompée, lorsque la clochette du président retentit et Collot dit aux soldats :

— Ordonnez le silence, et qu'on introduise les femmes.

La foule redevint plus pressée, chacun chercha le moyen de s'élever aux dépens de ses voisins, les femmes surtout se

montraient les plus avides d'entendre. Les religieuses et leurs élèves furent introduites.

Laure de Pazaval fut mandée la première; sur l'ordre du président, elle rejeta son voile en arrière. On avait gardé dans la salle ceux qui venaient d'être condamnés. La fille du marquis se trouvait devant l'ancien intendant de la province, et M. de La Haye sentit une larme humecter sa paupière, car il comprenait que la mort allait d'un même coup saisir le vieillard qui avait déjà un pied dans la tombe, et l'enfant qu'il avait vue au berceau.

Les réponses de Laure furent pleines de dignité; elle termina par ces mots :

— Messieurs, vous avez ordonné le supplice de ceux qui nous ont conduits auprès du roi protecteur de S. M. Louis XVI. J'ai partagé ce que vous nommez leur crime : disposez donc de ma vie; j'ai appris dans l'histoire de notre famille que notre existence appartenait à nos souverains. Les Pazaval n'ont jamais hésité entre la honte et la mort: sur le champ de bataille ils avaient un cri de guerre qu'ils répétaient au moment du danger; moi, qu'une mort non moins glorieuse, mais plus terrible, menace, je redirai comme eux : Vive le roi!...

Collot-d'Herbois, en bondissant sur son siége, put seul comprimer l'élan de la foule qui, entraînée par l'accent de la jeune fille, allait redire le dernier cri. M. de La Haye tendit les mains vers elle et la bénit.

— La mort! hurlèrent les douze satellites du monstre, la mort, et Vive la République!...

Le peuple ne répondit point.

La guillottine était prête; les supplices commencèrent. Le représentant, du haut de son balcon, pressait le bourreau; mais l'exécuteur, fatigué, demanda du repos; on dut attendre au lendemain pour l'exécution des jeunes filles et de leurs compagnes.

Dès le matin de la sanglante journée, les troupes garnissaient les avenues de la place. La foule, toujours avide de ces sanglantes fêtes, se pressait nombreuse et impatiente derrière les soldats; elle savait les noms des condamnés, les appelait et insultait par ses cris sauvages à la crainte, à la résignation ou à la fierté.

Enfin, un long murmure s'éleva, suivi bientôt d'un cri terrible. Il annonçait l'arrivée des victimes. Sorties de la prison principale, les religieuses et leurs élèves s'avançaient sur deux rangs au milieu d'une haie de soldats; elles avaient entonné l'hymne de la Vierge, le chant des morts lui avait succédé, et bientôt les dernières notes de la prose funèbre retentirent au pied de l'échafaud.

Une prévoyance cruelle avait réglé l'ordre du supplice. Alternativement la tête d'une religieuse et celle d'une jeune fille tombaient, et Laure de Pazaval, qui avait complimenté le monarque prussien, Laure, l'héritière d'une des plus nobles maisons de la province, devait être le dernier holocauste offert à la hache du bourreau.

A l'aspect de ces enfants et de ces femmes saintement résignées, et dont les pauvres du pays connaissaient si bien la demeure, les cris du peuple s'étaient apaisés, un silence respectueux était observé par la foule, quelques fronts se découvrirent et plus d'un soldat sentit son arme trembler sur son bras convulsivement serré contre sa poitrine.

Pendant que, impassible exécuteur de la loi, le bourreau saisissait les unes après les autres ses victimes, le saint cantique continuait. De minute en minute les voix devenaient moins nombreuses, les chants harmonieux devenaient plus faibles. Quinze fois l'homicide acier descendit dans la sanglante rainure; Laure, éperdue, restait seule, et l'homme qui remplissait son terrible mandat venait de tendre sa main vers elle; éperdue, fascinée, la jeune fille agitait convulsivement le chapelet suspendu à son bras; un des aides du bourreau la saisit, elle a franchi les marches de l'échafaud, l'ange de la mort va la toucher de son aile glacée... Tout à coup un cri se fait entendre :

— Arrête! citoyen, arrête! je prends cette jeune fille pour épouse à partir de ce moment. C'est mon droit; je suis un défenseur de la patrie.

L'exécution est suspendue. Un jeune homme, l'œil en feu, s'élance sur la plate-forme où Laure est évanouie; il l'enlève aux applaudissements de la foule, et vient rapidement au-dessous du balcon du haut duquel le représentant assistait à ce

drame épouvantable auquel il avait convié tout le peuple de Verdun.

— Citoyen représentant, la loi donne la vie à toute condamnée qu'un défenseur de la patrie réclame pour épouse; j'offre ma main à cette enfant et je m'enrôle sous nos drapeaux. Je réclame de ta justice et ton autorisation à mon mariage, et un fusil pour combattre l'étranger. Le peuple et moi, nous allons nous rendre à la maison commune; la patrie gagne aujourd'hui un nouveau défenseur plein de zèle pour la cause de la liberté. Viens recevoir mon double serment d'époux et de soldat.

La foule applaudit avec transport, le délégué du comité révolutionnaire salue et annonce qu'il va suivre le peuple à la maison de ville; la foule escorte avec des cris approbateurs le jeune homme qui emporte Laure toujours sans connaissance.

En arrivant à la municipalité, le libérateur de mademoiselle de Pazaval répète le serment qu'il a prononcé au pied de l'échafaud, d'épouser la jeune fille et de s'enrôler immédiatement dans l'armée républicaine. Laure répond aux questions qu'on lui adresse sans en comprendre la portée, et son nouvel époux (car la loi vient de prononcer son union) obtient du représentant deux jours pour conduire dans sa famille celle qu'il vient d'arracher au trépas, en lui donnant son nom et aux dépens de sa propre liberté.

Par les soins d'un ami dévoué qui n'a point voulu le quitter, il se procure une voiture et se dispose à conduire en lieu sûr la jeune fille ignorante du nouveau sort qu'on vient de lui faire, et n'ayant pas même entendu le nom de son libérateur.

Voilà ce qui s'était passé à Verdun. Mais Louise n'avait pas vu le soldat libérateur de Laure, car elle avait perdu connaissance. Mais au milieu de ses sanglots, de ses paroles sans suite, le marquis, le fermier et tour les assistants avaient pu deviner à peu près une partie de la vérité.

— Un cheval! un cheval! s'écrie le marquis de Pazaval.

Et il s'élance sur la route, suivi de Grandpré, que la terreur attache à ses pas. Personne, pas même Rivaud, ne songe à les arrêter.

— Et nous, mes amis, s'écrie le fermier, à Verdun! Nous

voulions en chasser les Prussiens, il paraît qu'on a fait la chose sans nous. Mais, c'est égal, la patrie a besoin de ses enfants, à Verdun !

— A Verdun, répétèrent les paysans.

VIII

LE PEUPLE DE 93.

L'état d'agitation dans lequel le marquis se montrait, pour la première fois peut-être, à des manants, pourrait paraître singulier chez cet homme habituellement si rigide observateur de la dignité, si l'on ne savait que le cœur paternel est ainsi fait, plein de contrastes étranges. Sans doute, si la vie de son fils, — et nous avons pu voir qu'il en faisait quelquefois bon marché, — si la vie de son fils, l'héritier des Pazaval, eût couru quelque danger, s'il eût voulu choisir entre l'hérédité de sa noble lignée, compromise par le péril du comte et l'existence de sa fille, qui n'était après tout que sa fille, si la nécessité l'eût mis en demeure de sacrifier ou une affection, ou sa dignité, M. le marquis de Pazaval n'eût pas hésité un instant; mais, dans cette occasion, il ne s'agissait pas d'immoler Laure pour conserver Henri. Henri, parti pour l'Allemagne, ne pouvait laisser d'inquiétude à son père; la vie de sa fille était seule en question; donc, il fallait sauver cette enfant à tout prix. La mémoire de sa mère, la voix du sang qui se fait toujours entendre, tout lui faisait un devoir de partir, quand même l'attitude hostile de ses fermiers ne lui eût pas montré suffisamment l'imminence du péril.

De son côté, l'intendant, sommé par son maître d'avoir à le suivre, était ravi de saisir un prétexte tout naturel d'éviter une rencontre, qui lui paraissait fort dangereuse, avec ces fermiers dont le chef et l'organe, Rivaud, avait proféré de si terribles

menaces contre les ennemis du peuple. La distance assez courte qui séparait Pazaval de Verdun fut franchie avec la rapidité de la foudre. Les chevaux, vaillamment éperonnés, dévoraient l'espace, frappant le pavé de leurs sabots de fer et sillonnant la route d'éclairs. Tout en courant à bride abattue, M. de Pazaval s'était dit que l'entrée de cette ville furieuse, en état de siége, devait être difficile, et déjà son esprit avait inventé mille ingénieux prétextes pour éluder les questions et tromper la surveillance des gardes qui défendaient assurément le passage des portes aux gens suspects. Or, quoi de plus suspect que deux hommes couverts de poussière, pâles, harassés, montés sur des chevaux blancs d'écume, aux flancs saignants et déchirés ?

L'événement trompa heureusement ses prévisions. Les portes n'étaient pas gardées. Les deux cavaliers pénétrèrent dans la ville sans rencontrer aucun obstacle, mieux que cela, sans apercevoir aucun visage humain. On eût juré que la ville était muette ou morte, si le bruit lointain des clameurs populaires ne fût venu par instant affecter désagréablement l'oreille des deux voyageurs. Le marquis tremblait à chaque bouffée de vent, redoutant qu'elle ne lui apportât le nom de sa fille, accompagné des cris et des malédictions de ses bourreaux, ou plutôt de leurs chants de triomphe. Il descendit de cheval dans une petite ruelle, et confiant sa monture à l'intendant, dont il croyait la présence et l'aide plus nuisibles qu'utiles, vu sa poltronnerie bien connue, il se dirigea seul et d'un pas rapide vers le but de son voyage. Son dernier mot fut de recommander à Grandpré de ne pas quitter les chevaux d'un instant, car une fuite rapide pouvait devenir leur unique voie de salut. Grandpré jura ses grands dieux qu'il périrait plutôt que de s'éloigner de la ruelle; elle était déserte, et par conséquent bonne à l'abriter de tout malheur. Le marquis de Pazaval disparut.

Quand il entra sur la place de Verdun, le spectacle extraordinaire qui frappa ses regards le remplit de stupéfaction et d'épouvante. L'abattoir républicain avait cessé de fonctionner, mais les traces sanglantes de cette boucherie n'étaient pas effacées. Loin de là, la guillotine, inondée d'un sang noir qui suintait à travers les planches mal jointes de l'échaufaudage,

se dressait encore, terrible et menaçante au-dessus de la foule, et les deux grandes potences au milieu desquelles glisse le fatal couteau, interceptant les rayons du soleil, jetaient sur la place une ombre lointaine qui glaçait le cœur. On eût dit que l'horrible machine étendait ses deux bras pour chercher à atteindre de nouvelles victimes! Des feux de joie allumés de toutes parts lançaient dans les airs des colonnes de fumée épaisse que le vent d'ouest chassait avec violence. Tout autour de ces feux, une multitude d'hommes avinés, en guenilles, la barbe sale et longue, de femmes débraillées, sales, hardies, éhontées, dansaient comme des sauvages, poussant des cris féroces, braillant en chœur des refrains en l'honneur de la République, mêlés de cris de mort aux nobles et aux Prussiens. C'était vraiment un horrible charivari. Les propos obscènes se mêlaient à ces étranges accords.

On voyait des femmes sans bas ni souliers jeter dans le feu, qui menaçait de s'éteindre, des bonnets, des guimpes et des gorgerettes, et les hommes, rougissant de honte de n'avoir pas engendré une idée si patriotique, lançaient à l'envi l'un sa casquette ou son bonnet rouge, l'autre sa culotte et sa veste, puis tous, s'embrassant, hurlant de joie, recommençaient leur ronde infernale en tourbillonnant autour de la flamme.

Aux quatre coins de la place, un arbre de la liberté, surmonté d'une pique dont le bonnet rouge était le plus bel ornement, recevait les hommages des républicains plus modérés qui, sans partager l'ivresse d'une vile populace, reconnaissaient cependant dans la licence de ces démonstrations exagérées le triomphe décisif de leur cause et la proclamation solennelle de la liberté. Des tables, grasses et sales, se pavanaient fièrement çà et là, chargées de cervelas et de cruches de vin dont le débit semblait assuré pour toute la journée. Car, si le vin entretient l'émotion, l'émotion sèche le gosier et entretient l'appétit. Or, le peuple avait trop montré d'allégresse pour n'avoir pas besoin de se remplir l'estomac jusqu'au soir et de se rafraîchir jusqu'au lendemain. La garde civique, affublée burlesquement, maintenait le *désordre* en trinquant avec les *bons* citoyens, et l'on peut se faire une idée du nombre de verres de liquide blanc, d'alcool atroce, absorbés en l'honneur de la République; de sorte que ces vaillants patriotes, repus, ivres

morts, se vautraient en grognant sur ce sol dont Collot-d'Herbois leur avait confié la garde, le nez dans les ruisseaux, leurs armes d'un côté, leur raison de l'autre. Qu'on s'imagine le tableau que présentait en ce moment cette population de cinq à six mille âmes, réunie dans un espace assez resserré, allant et venant, coudoyant et coudoyée, courant pour tomber, tombant pour se relever; qu'on se fasse, s'il est possible, l'idée de la débauche, de la fumée, des flammes, des cris de l'orgie mêlés aux refrains de l'enthousiasme; qu'on se représente, au milieu de tout ce désordre, de toute cette agitation, de tout ce tumulte, de toutes ces ignobles saturnales d'un peuple en licence, l'échafaud immobile et sombre, inflexible et redoutable, l'échafaud rouge du sang qu'il venait de verser...

Le marquis de Pazaval resta un instant comme pétrifié à l'entrée de la place. Toutefois, ce ne fut pour lui qu'un aspect plein de confusion et de trouble; il n'en pouvait croire ses yeux; l'horreur et le dégoût s'emparaient de lui quand il les portait sur ce peuple en délire; l'épouvante, non pour lui, mais pour sa fille, glaçait ses sens quand il fixait l'horrible instrument du supplice de tant d'innocents. Néanmoins, il fallait s'armer de courage, et, bon gré mal gré, s'enquérir des événements pour connaître le sort de Laure. M. de Pazaval fit donc bonne contenance, et, parcourant les groupes, chercha à entendre quelques mots capables de le mettre sur la trace de sa fille ; mais le peuple s'occupait, ma foi! de bien autre chose.

— Ohé ! Triste-à-Patte, passe-moi donc la bouteille, animal!

— Tiens ! Casse-Bec qu'appelle ça une bouteille, les autres!

— De quoi ! une bouteille? C'est-y pas une carafe, qu'on voit clair à travers comme dans du cristal ?

— Depuis quand *qu*'on voit clair, farceur ? depuis que tu l'as vidée.

— Est-il drôle, Triste-à-Patte, avec ses calembours !

— Eh ! là-bas, père Chopinel !

— Qu'é que t'as, citoyen hussard ?

— J'ai que tu caresses trop révolutionnairement la petite Finette, dit le soldat républicain, qui frisait sa moustache d'un air farouche, tout en clignant des yeux et riant d'un air goguenard, et tu sais que la République veut des mœurs.

— Bah ! les mœurs, à quoi que ça sert ? c'est bon pour les aristocrates.

— Dis-donc, gentil hussard, veux-tu boire un coup avec moi ? dit Finette.

— Tope-là, petite ; tes yeux sont fendus en cosses de pois, et je veux en boire dix à tes amours !

— Et les mœurs ?

— Imbécile ! si le vin est bon !

— Vous croyez donc qu'on en guillottinera d'autres ?

— Assurément. Le représentant a juré que, dans huit jours, leur affaire serait faite de la bonne manière à tous.

— Et quand il jure...

— Combien sont-ils ?

— Trois ou quatre cents.

— Bien davantage ! On a découvert un nouveau complot contre la République. Il paraît qu'on voulait nous ramener les Prussiens.

— Ah bah !

— Cré coquin, qu'ils y viennent donc un peu, pour voir !

— Voilà la chose, telle que mon ami Laroche me l'a racontée.

— Laroche l'avocat ?

— Lui-même ; c'est un de mes bons amis. Est-ce que tu le connais, citoyen ?

— Si je le connais !

— Pour lors...

Le marquis allait se hasarder davantage et intervenir directement dans la conversation, quand il remarqua plus loin un cercle de femmes qui paraissaient s'entretenir avec plus de calme ; il s'approcha.

— Oh ! ne m'en parlez pas, citoyenne Duparc, c'est à fendre le cœur, deux vrais agneaux !

— Je l'aurais embrassé volontiers quand il a dit : — Elle est à moi, je la veux pour ma femme !

— Il n'est pas dégoûté, le petit ! car la fille est, dit-on, jeune et riche.

— Tu ne l'as pas vue, la mère ?

— Non, je suis venue trop tard.

— C'est dommage. On ne peut pas dire que je pleure pour des bêtises, et j'étranglerais un aristocrate de mes deux mains,

que ça ne me ferait ni chaud ni froid : eh bien ! quand il l'a emportée dans ses bras tout évanouie...

— Est-ce qu'elle était sans connaissance ?

— C'te question ? Sans doute qu'elle était ..

— Y a pas besoin pour me dire ça, ma chère, de rouler de gros yeux comme le chat de la citoyenne Léonard.

— Dame ! quand on te dit qu'elle était évanouie, tu dis...

— Silence donc, commères, et taisez vos becs.

— Ah ! v'la le père Thuillier.

— Bonjour, père Thuillier, bonjour !

— Le marquis était sur les épines. Chacun des mots prononcés par ces femmes était pour lui un coup de poignard. Toutefois on parlait de sa fille, et, pour rien au monde, il n'eût consenti à s'éloigner encore.

— Eh bien ! père Thuillier, où sont-ils ?

Le père Thuillier, l'un des plus grands bavards de la terre et de Verdun en particulier, était en conséquence l'écho de toutes les nouvelles, le centre de toutes les propositions, et c'est ce qui explique l'empressement des commères à l'interroger.

— Où qui sont, mes enfants ?... je vas vous le dire. La petite est mariée pardevant le représentant qui est un grand homme.

— Mariée pour tout de bon ?

— Ah ! je ne m'étonne plus qu'on m'interrompe, puisque c'est toi qui es l'auteur de la chose, dit le père Thuillier à une petite femme louche qui se haussait sur ses souliers éculés pour mieux voir l'orateur. La République te permet de te marier pour rire tous les jours... C'est bien ; mais tu sauras qu'elle te défend de calomnier la liberté, sous peine de la lanterne. Ainsi défile un peu vite, ou sinon...

— Bravo, le père Thuillier !

— Il faut la pendre !

— A la lanterne !

— Vive la République !

La fille de joie, plus morte que vive, avait disparu. Quand le tumulte causé par cet incident fut apaisé, le père Thuillier reprit son discours.

— La petite, comme je vous le disais, est donc citoyenne, ainsi que vous et moi ; et, de plus, elle peut se vanter d'avoir

un fameux citoyen pour époux, qui s'est engagé sans broncher au service de la République une et indivisible, pour combattre les étrangers et les Prussiens, et toute la clique des aristocrates, jusqu'à l'extinction du dernier des derniers, ce qui ne peut tarder à paraître, après quoi la nation lui accordera, s'il n'est pas tué ou estropié des quatre membres, de se livrer à des douceurs infinies avec son épouse pour un temps illimité. Voilà !

— C'est bien, père Thuillier, dit une jeune blonde à l'œil mutin, qui paraissait être au mieux avec l'orateur et ne pas redouter le sort de la fille de joie; mais où c'qu'elle restera, la citoyenne, jusqu'au retour de son époux ?

Le marquis tremblait : un frisson mortel courait par tout son corps; il sentait que la réponse du père Thuillier allait l'instruire définitivement du sort de sa fille.

— Où c'qu'elle restera; mais où elle doit être arrivée maintenant, je suppose, au village Pazaval, où demeure son époux.

— Et quel est son père, à c'te fille ? Elle n'a donc pas de famille ?

— Comment, pas de famille ! Tu ne sais donc pas que son père est un aristocrate enragé, que même le représentant a dit au tribunal qu'il le ferait guillotiner, et un peu mieux qu'elle encore ?

— Pas possible !

— Dis donc, Guillaume, qu'est-ce que c'est donc que c't'homme qu'a la figure pâle et qui nous écoute ?

— Il a l'air d'un mouchard, pas vrai ?

— Si c'était un aristocrate !

— Tiens ! v'là le père Rivaud avec Thiébaut.

— Nous allons savoir quéque chose.

— Où ça donc ?

— Là-bas.

En entendant ces dernières paroles qui désignaient sa personne à l'attention dangereuse de quelques commères, et surtout en voyant de loin Rivaud, son plus cruel ennemi, suivi d'une meute de paysans, le marquis comprit qu'attendre davantage serait s'exposer aux plus terribles conséquences, et fort inutilement. D'ailleurs ne savait-il pas tout ce qu'il voulait savoir ? Laure était sauvée, et sans doute il la retrouverait

au château : ce qui lui restait donc à faire, c'était de quitter la place de Verdun au plus vite, de regagner Pazaval à franc étrier, d'emmener Laure, de prendre les papiers nécessaires à sa fuite, et de quitter avant deux heures un pays où sa vie courait un danger perpétuel, où celle de son enfant venait d'être sauvée par un de ces miracles qui ne se renouvellent jamais deux fois.

Il retrouva Grandpré à la même place. Inquiet du long retard de son maître, il avait eu deux ou trois fois la velléité de s'enfuir et d'abandonner, sans attendre son congé, un service plein de périls ; mais la crainte de s'égarer dans la ville de Verdun, et de tomber dans de mauvaises mains, la certitude de quitter le château et le domaine de Pazaval le lendemain au plus tard, le décidèrent à attendre le retour du marquis.

— Fuyons, s'écria celui-ci, fuyons, Grandpré ! Rivaud m'a sans doute vu, et en ce moment il peut se mettre à notre poursuite. Fuyons ! s'il nous a vus, nous sommes perdus !

IX

SCÈNE POPULAIRE.

Il n'était pas nécessaire d'en dire davantage à l'intendant pour accélérer sa lenteur. Cinq minutes après, nos cavaliers avaient quitté Verdun et galopaient sur la grand'route. Ils se croyaient sauvés, mais, hélas ! ils comptaient sans le terrible fermier ! Si le lecteur veut rentrer avec nous dans la ville pour quelques instants, il pourra se convaincre que le marquis de Pazaval n'était pas aussi complétement en sûreté qu'il le croyait.

Rivaud avait en effet aperçu le marquis de Pazaval à travers

la foule, et la difficulté de le saisir avait seule sauvé son ennemi. Mais il se promit bien qu'il ne perdrait rien pour attendre. Il élargit donc les coudes, et, se faisant faire rapidement place, grâce à l'énergie de ses raisonnements, qui pénétraient dans les côtes de ses voisins d'une manière convaincante et irrésistible, il parvint au groupe de Thuillier, suivi des tenanciers de Pazaval.

— Bonjour, l'ami Thuillier, dit-il ; où en sont les affaires ?

— La République est vengée, frère, les aristocrates ont le cou coupé.

— Pas tous, citoyen, pas tous.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que, si vous prétendez avoir fini vos affaires, moi, je n'ai pas terminé les miennes.

— Explique-toi, dit Thuillier fort inquiet.

— Vois-tu, dit à son voisin l'ami de l'avocat Laroche, qui s'était rapproché du groupe, c'est le complot.

— Pas possible !

— Tu vas voir.

— Tonnerre ! citoyens et citoyennes, s'écria Rivaud, lançant son poing dans le vide d'une façon féroce, — je dis dans le vide, car son exclamation avait fait reculer les commères du premier rang, et le cercle s'était tout à coup élargi, — tonnerre, nous sommes tous frères, n'est-ce pas ?

— Tous, répondit Thuillier d'une voix solennelle, au nom des assistants.

— Eh bien ! si un aristocrate, après vous avoir craché au visage, appelé valet et chien, vous chassait à coups de fouet, qu'est-ce que vous lui feriez ?

Et Rivaud, se croisant majestueusement les bras, attendit l'effet de sa phrase.

— A mort, l'aristocrate ! dit le père Thuillier.

— A mort ! répéta la foule qui augmentait à tous les instants.

— Où est-il, père Rivaud ?

— Dis son nom, citoyen, que je l'extermine.

— Ces gueux d'aristocrates ! comme ils traitent le peuple ! Nous appeler chiens, c'est une horreur !

— On lui coupera le cou, mes enfants, dit Thuillier ; la guillotine n'a pas été inventée pour les lézards.

— C'est encore trop doux, ça, voisin, et l'on ferait mieux de les brûler tous à petit feu.

— Oui! oui! elle a raison, la citoyenne Gérard, brûlons-le!

— Son nom ! son nom !

— Citoyens, reprit Rivaud, glorieux de son triomphe, vous avez raison, c'est un coquin qui mérite le feu, et je vous promets ce spectacle. D'ailleurs, ce ne sont pas des contes en l'air que je vous fais; la chose m'est arrivée à moi, Rivaud, qui vous parle. Oui, j'ai été lâchement insulté, citoyens, lâchement insulté devant mes frères qui m'entourent, et l'homme qui m'a chassé de son logis comme une bête de somme hors de service, existe encore : savez-vous pourquoi, citoyen?

— Non, pourquoi? citoyen!

Parce que cet homme est un aristocrate et que je suis un lâche!

— Un lâche?

— Oui, un lâche, citoyens! Si quelqu'un de mes voisins me touchait seulement du bout du doigt à tort ou à raison, il aurait ma vie ou je lui arracherais la sienne. Eh bien, cet homme m'a presque sanglé le visage de son fouet de chasse; il m'a déshonoré devant tous mes amis, et je l'ai laissé partir vivant de mes mains! Pourquoi? Parce que c'est un aristocrate et que j'ai eu peur de toucher à sa peau. Vous voyez bien que je suis un lâche!

— Mais cependant...

— Pas d'excuses! je vous dis que nous ne savons pas faire nos affaires... mais je suis résolu de terminer au moins celle-ci à ma guise.

— Mon ami, se hasarda à dire le père Thuillier, tu vois bien cependant que nous allons vite en besogne, et nous en avons déniché aujourd'hui pas mal.

— Ah! vraiment, père Thuillier, tu crois avoir détruit le nid parce que tu as étranglé trois ou quatre oisillons nés d'hier! Et pourquoi ne pas avoir serré la main tout à fait pendant que tu tenais la couvée?

— Comment!

— Pourquoi sauver cette fille d'aristocrate? car elle est sauvée, n'est-ce pas?

— Mais puisqu'elle a épousé un citoyen républicain...

— Et vous croyez bonnement, pauvres niais que vous êtes, que c'est ainsi que vont les choses! Ah! vous voulez user de clémence dès le premier jour, eh bien! rappelez-vous mes paroles, tous ces gueux-là vous étrangleront à leur tour. En vérité, je vous le dis, il faut les guillotiner tous, sans miséricorde, si vous voulez sauver la République!

— Pourquoi veux-tu que cette jeune fille...

— Cette jeune fille! Eh! que m'importe cette jeune fille!... Cependant, puisque vous m'en parlez encore, n'est-elle pas fille de noble, et le sang de ses veines est-il notre sang? Pas le moins du monde. La fille reniera un mariage qu'elle n'a contracté que forcément et pour sauver sa tête, s'unira quelque jour à l'un de ses pareils, et son mari viendra nous faire la guerre. Mais encore une fois, que m'importe cette fille, sa vie ou sa mort? Ce que je vous reproche, c'est de souffrir qu'un aristocrate vienne vous braver jusqu'au pied de l'échafaud où vous l'auriez dû faire monter.

— De qui parles-tu?

— Et de qui voulez-vous que je parle, si ce n'est du plus cruel et du plus tyrannique de vos ennemis, de celui qui m'a flétri et chassé, du père de cette Laure qui vous échappe, en un mot, du ci-devant marquis de Pazaval!

L'étonnement fut au comble. Chacun se demandait si Rivaud n'avait pas perdu l'esprit par suite des mauvais traitements qu'il avait reçus, quand il reprit tout à coup :

— Ne l'avez-vous pas vu là, tout à l'heure, avec son visage pâle, qui se moquait de vous, et venait insulter par sa présence à votre clémence stupide?

— Pas possible! murmura l'incrédule Thuillier.

— Tu vois bien, Guillaume, que c'était un aristocrate.

— Délivrons la République de cette race infâme!

Chacun s'écarta lestement pour livrer passage au fougueux fermier, qui alla trouver le représentant Collot-d'Herbois et se fit délivrer par lui l'ordre de prendre dans les écuries du régiment de hussards cantonné dans la ville douze chevaux à son choix, pour poursuivre et arrêter partout où il le trouverait le ci-devant marquis de Pazaval, accusé de trahison et de complot envers la République. Mais toutes ces démarches avaient

exigé du temps, et le fermier tremblait de laisser échapper sa vengeance.

Le cheval de M. de Pazaval, plein de race, vigoureux, ayant de belles allures, allongeait d'une façon merveilleuse; mais Grandpré n'était pas aussi bien partagé : sa bête commençait à haleter. Son cavalier devait la ménager. Malheureusement Grandpré n'était pas en veine de commisération. Pour lui, le salut, c'était d'arriver à temps : aussi pressait-il continuellement les flancs du pauvre animal. Il le frappait de la cravache et le piquait de l'éperon. Il fit si bien que celui-ci harassé par une course trop rapide, fléchit les genoux et s'abattit. La situation devenait terrible. Depuis quelques minutes il avait semblé à l'intendant entendre au loin un bruit confus de chevaux; le bruit paraissait se rapprocher et devenait même distinct.

Grandpré appelle alors le marquis, lui prodigue les noms les plus capables de l'attendrir, le conjure de l'attendre, de le protéger, de le sauver; mais M. de Pazaval s'inquiète bien, vraiment, du salut ou de la perte de l'intendant. Il accélère sa course sans même tourner la tête. Grandpré, réduit au désespoir, essaie de relever son cheval : il n'y peut parvenir. De désespoir, il s'arrache les cheveux, se lamente, maudit Dieu et le diable, les hommes, les paysans et les nobles. Mais tout cela est en pure perte : derrière lui il voit poindre un nuage de poussière, qui, en se dissipant, permet de distinguer des cavaliers lancés en toute bride. En tête de ces cavaliers apparaît le terrible Rivaud. A cette vue l'intendant ferme les yeux, joint les mains, et se met à genoux sur la route.

— Arrêtez d'abord celui-là, s'écrie Rivaud poursuivant sa course après avoir lancé un coup de son gourdin à l'infortuné.

Et comme la cavalcade s'arrêtait tout entière :

— En route, enfants, en route ! N'allez pas perdre de temps après ce pourceau. Nous avons le chien, mais il nous faut le chasseur. Deux hommes suffiront pour m'amener à Pazaval ce braillard. Attachez-le à la queue de vos chevaux, s'il ne marche pas assez vite !

Deux paysans mettent pied à terre. L'un d'eux soulève Grandpré plus mort que vif, le jette en travers sur le devant de

la selle, et ils reprennent le galop. La troupe ne tarde pas à apercevoir les tourelles du vieux manoir.

Le marquis y était déjà rentré. Son premier soin avait été de chercher partout sa fille, mais Laure n'était pas au château. La grille fut fermée, et le marquis fit à la hâte ses derniers préparatifs. Mais il n'avait pas eu le temps de mettre ordre à ses affaires, que déjà Rivaud se présentait aux portes du château.

Le concierge, effrayé de voir ces hommes armés, groupés devant la porte, voulut essayer d'entrer en pourparlers, mais Rivaud jura qu'il allait lui fendre la tête, s'il n'ouvrait immédiatement, et cet argument le décida à l'obéissance.

— Citoyens, s'écria Rivaud, ce château vous appartient, la République vous l'abandonne : allez donc, pillez, saccagez, brûlez si bon vous semble, en un mot, détruisez ce repaire de serpents qui *désole la contrée*. L'or, les meubles, la vaisselle, les chevaux, tout est à vous : je ne réclame qu'une chose, le marquis ; ses jours sont à moi, car c'est moi qu'il a outragé personnellement, et je veux me procurer une satisfaction que vous ne me refuserez pas, celle de le voir guillotiner sur la place de Verdun avant deux jours. Ménagez donc sa vie, qui m'est précieuse, et tâchez de me l'amener vivant, c'est ma seule prière. Allez maintenant, mes enfants, et que votre cri de triomphe se fasse entendre à dix lieues à la ronde : « Guerre aux châteaux, mort aux Pazaval ! »

— Mort aux Pazaval ! répondirent les fermiers en brandissant leurs sabres, — et ils s'élancèrent sur les pas de Rivaud vers l'escalier d'honneur.

Le marquis, on le pense bien, n'avait que trop deviné le sort qui l'attendait s'il tombait entre les mains de ces forcenés. Quand il vit de son cabinet que la grille s'ouvrait pour Rivaud et les paysans, quand il entendit les cris de mort proférés contre lui et les siens, il s'élança d'un bond vers les parois du mur et disparut.

La recherche commença, non pas paisible et méthodique, on peut le croire, mais bruyante, animée, violente. D'abord on secoua les meubles, on cassa les fauteuils, on fit du tapage. Mais bientôt les esprits s'échauffèrent. La rage des fermiers s'accroissant de minute en minute, ce fut un bouleversement total. On ne se contentait plus de jeter par les fenêtres les

pendules, les glaces, les marbres, les flambeaux; on brisa les portes, les fenêtres à coups de hache, en un mot, on saccagea tout avec une effrayante promptitude. La vaisselle dorée, aux armes du marquis, tomba avec fracas sur les pavés de la cour, au milieu des acclamations générales. Les tableaux furent lacérés, les riches étoffes mises en lambeaux. C'était à qui prouverait par ses actions et ses cris d'enthousiasme, ses lazzis et ses hurlements, son amour pour le gouvernement nouveau, sa haine pour les nobles et les étrangers.

Aux exécutions de meubles succéda bientôt le pillage, dont l'attrait l'emporta vite sur tout le reste, si bien que, sans la présence de Rivaud, qui ne songeait qu'à trouver le marquis, les paysans auraient complétement oublié la mission *politique* qu'on les avait chargés d'accomplir. Mais le marquis semblait introuvable. On descendit dans les caves; vingt tonneaux furent défoncés. Le vin coulant avec une profusion qui attestait assez la stupidité de ces héros de grands chemins, inondait le sol, et venait leur baigner les pieds. La place n'étant plus tenable, force leur fut de remonter pour continuer ailleurs leurs inutiles recherches.

— Pas de marquis! maudit homme, disait Rivaud, on est toujours sûr de le voir quand on ne le cherche pas! Aujourd'hui, impossible de mettre la main sur lui.

Rivaud était désespéré; M. de Pazaval parti, sa vengeance lui échappait. Il songeait déjà à explorer la campagne, quand l'intendant fut tout à coup introduit, ou plutôt jeté dans la salle où se trouvait le fermier. Rivaud s'élança sur lui, et, tournant contre le malheureux Grandpré toute la rage dont son âme débordait, il lui cria :

— Ah! te voilà, misérable, où est le marquis?

— Je l'ignore, puisqu'il m'a laissé sur la route.

— C'est bien; mais tu sais où il allait?

— Au château.

— Tu n'en sais pas davantage?

— Non, je vous jure.

— Alors, ta présence est inutile, emmenez-le et qu'on le pende.

— Grâce, miséricorde, s'écria Grandpré épouvanté; que vous ai-je fait pour me tuer? mon Dieu!

— A mort l'intendant!

Rivaud s'éloignait tranquillement, quand Grandpré, se dégageant tout à coup des mains de ceux qui le retenaient, s'élança vers le fermier, les mains jointes.

— Au nom du ciel! monsieur Rivaud, écoutez-moi un instant, il faut absolument que je vous parle.

— Qu'as-tu donc à me dire?

— Ne me refusez pas, je vous en conjure à genoux.

— Bavard! reprit le fermier en riant; allons, qu'on le pende.

C'en était fait de Grandpré, lorsque, par une inspiration soudaine, il reprit d'un air convaincu qui en imposa au fermier:

— Monsieur Rivaud, vous avez tort, vous vous repentirez de n'avoir pas voulu entendre ce que j'ai à vous dire, mais il sera trop tard.

— Eh bien! parle, double gueux, il n'y a ici que des frères.

L'intendant, un peu rassuré, fit un signe imperceptible de l'œil; Rivaud comprit qu'il pouvait en effet avoir quelque chose d'important à lui apprendre, et comme c'était un homme prudent et avisé que le fermier, il entrevit sous les réticences de sa victime l'espoir de quelque intéressante révélation.

— Allons, soit, se dit-il; voyons ce que ce misérable peut avoir à me dire; il sera toujours temps de le pendre après.

Puis s'adressant aux hommes dont il s'était fait le chef, et qui semblaient tous d'un commun accord à reconnaître sa loi:

— Citoyens, laissez-moi seul un instant avec ce gueux-là, leur dit-il, je m'en vas le confesser. Pendant ce temps, voyez un peu si le Pazaval ne serait pas caché dans les greniers.

X

GRANDPRÉ N'EST PAS A LA NOCE.

Les portes de la grande salle du château se refermèrent avec fracas. L'intendant, toujours à genoux devant celui qui disposait de son sort, suivit des yeux avec anxiété le mouvement des gonds roulant sur eux-mêmes. Le dernier objet qui frappa sa vue, en ce moment, fut un des paysans qui riait en lui montrant la pointe de sa fourche, et cette plaisanterie de mauvais goût le fit sourire très médiocrement. Le bruit des pas, loin de s'éloigner, augmentait d'intensité; la foule des envahisseurs du château s'accroissait de minute en minute. Nul moyen de sortir : les portes étaient trop exactement gardées!...

Grandpré, l'infortuné Grandpré, se trouvait donc bien au pouvoir de Rivaud, son maître et son juge. Cette idée n'était certes pas faite pour rassurer l'âme éperdue de la victime, et toute sa personne, accroupie douloureusement, trahissait la plus horrible anxiété. Ses yeux sortaient de leur orbite et roulaient çà et là des regards égarés; ses joues amaigries étaient pâles et décolorées; ses rares cheveux en désordre tombaient pêle-mêle sur son front demi-chauve, et quelques traces de sang sur le haut de la tête attestaient que, dans sa lutte pour se dégager des mains de ses adversaires, plus d'une poignée de ses cheveux était restée sur le champ de bataille. Ses habits étaient tachés de boue, déchirés en maint endroit, sa chemise en lambeaux; enfin, le pauvre diable, agenouillé piteusement devant le farouche Rivaud, était loin de ressembler au sévère intendant qui trônait quelques heures auparavant dans la grande salle basse, pour exercer ses nobles fonctions et punir les ma-

nants insolvables. A peine osait-il lever les yeux sur son ennemi, fièrement appuyé sur un grand sabre, qui faisait à Grandpré l'effet d'être plus long que Rivaud lui-même, tant le reflet de l'arme nue l'épouvantait effroyablement.

— Grâce! grâce! monsieur Rivaud! murmurait-il.

— Grâce de quoi? De la corde ou du couteau? Tu peux choisir.

— Grâce!

— Si j'ai un conseil à te donner, c'est de prendre la corde, mon ami. Nous ferons bien les choses, vois-tu; la corde sera neuve, et l'arbre vert; tu te balanceras fort agréablement, ma foi! au souffle du vent, jour et nuit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de ta *jolie* carcasse que des os sans chair...

— Ah! monsieur Rivaud, c'est horrible, et vous ne voudrez pas...

— J'avais bien songé un instant, mon ami, à te faire brûler à petit feu.

— Ciel! s'écria Grandpré se relevant convulsivement et se dirigeant vers la porte comme pour fuir.

— Mais rassure-toi, j'y ai renoncé; le feu racornit, et que serait un intendant racorni, quand ils sont si laids dans leur état naturel! J'y ai renoncé, ajouta-t-il, — et il le ramena devant lui, doucement, sans violence.

Grandpré se laissait faire.

— Voudrais-tu donc me quitter sitôt? reprit Rivaud. Es-tu en si mauvaise compagnie, ou tellement pressé d'en finir avec l'existence? Jacques! Pierre! cria-t-il.

Deux paysans ouvrirent la porte.

— Mes enfants, si cet homme ouvre la porte, vous le saisirez pour le conduire dans la forêt et le pendre; s'il essaie de fuir, vous avez des couteaux sur vous?...

Deux lames aiguës sortirent de la gaine.

— Bien, vous savez ce qu'il vous reste à faire...

La porte se referma.

— Mais vous êtes donc inflexible, vous voulez m'assassiner! s'écria l'intendant.

— T'assassiner, dis-tu? Avons-nous l'air d'assassins? et si tu es là devant moi, pâle et tremblant, n'est-ce donc pas que tu as compris que tu comparais devant un juge sévère et in-

flexible, prêt à te demander compte de ton passé, décidé à te fermer l'avenir !

— Mais que vous ai-je donc fait pour me traiter de la sorte? s'écria l'imbécile intendant, qui réveillait ainsi maladroitement toutes les colères assoupies dans le cœur de Rivaud.

— Ce que tu m'as fait, misérable! oses-tu le demander? Ce que tu m'as fait! Tu es condamné, presque exécuté, car cinq minutes ne seront pas écoulées peut-être, que tout sera fini pour toi, et tu viens me demander ce que tu as fait! C'est bien! que ma justice s'accomplisse, je vais rendre ton arrêt.

XI

LA TRAHISON.

Grandpré, atterré, ne bougeait pas de place. Rivaud avait grandi à ses yeux de deux coudées, et sa parole dure et brève l'écrasait.

— Jean, Pierre, Legris, Jacques, venez tous! s'écria le fermier, venez, mes amis,— bien — vous êtes tous là. Approche, Nicolas Thiébaut, ici, près de moi. Enfants, écoutez-moi. Cet homme que voici, vous le connaissez tous : c'est Grandpré, l'intendant.

Ecoutez l'arrêt que ma justice a prononcé contre lui.

Aujourd'hui, 6 octobre 1792, en présence des fermiers et citoyens du village de Pazaval, a comparu à notre tribunal le citoyen Grandpré, ex-intendant de l'ex-citoyen Pazaval, mis hors la loi par notre justice. Ledit Grandpré accusé de tyran-

nie, vexations, meurtre et trahison envers la République une et indivisible.

— Moi ! j'ai trahi la République !

— Tonnerre ! dit Rivaud, en frappant les dalles de son grand sabre, n'as-tu pas servi l'aristocrate ? Je reprends, et ne m'interromps plus, si tu veux vivre jusqu'au bout.

..... Accusé de tyrannie, meurtre et trahison, il a été reconnu coupable sur tous les points, et, comme tel, condamné par nous à périr par la potence ou par le couteau. Nous lui laissons le choix du supplice et un quart-d'heure pour se préparer à la mort. Vive la République !

— Vive la République ! A mort le Grandpré !...

— Quant à l'aristocrate Pazaval, ajouta le fermier se tournant vers ses amis, s'il se cache bien, nous finirons par le trouver ; nous le déclarons hors la loi, lui et toute sa famille. Le devoir de tout bon citoyen est de le tuer s'il le rencontre, de nous dévoiler sa retraite s'il la connaît. Qu'on emmène cet homme maintenant, et, dans un quart-d'heure...

— Grâce ! reprit Grandpré.

— Point de grâce pour qui n'a fait grâce à personne.

— Et Jacqueline ? dit Thiébaut.

— Et ma femme et mes enfants ?

— Souviens-toi du jour où tu m'as chassé ?

— A mort ! à mort !

Grandpré se rattacha à une dernière espérance :

— Et si je vous dis où se cache le marquis ?

Trahison inutile : Rivaud souriait de pitié.

— Le Pazaval ! tu sais où il est, toi ? Tu mens !

— Non, je vous jure !

— C'est bon ! nous le trouverons bien sans toi... Qu'on l'emmène !

Les paysans s'avançaient pour l'appréhender. Déjà, depuis assez longtemps, leur attente était trompée, et la proie qu'il leur tardait tant de saisir, semblait leur échapper. Grandpré, reprenant son énergie à mesure que le danger devenait plus imminent, s'élança vers Rivaud, et, se cramponnant après lui, lui dit tout bas :

— Et si je fais votre fortune ?...

— Que veux-tu dire ?

— Eloignez ces hommes, dont la vue m'épouvante. Il faut que je vous découvre un secret important. Un quart-d'heure encore, et, si vous le voulez, vous êtes riche, riche comme l'était le citoyen Pazaval.

Rivaud paraissait ébranlé.

— Ce secret, se hâta de continuer Grandpré, se raccrochant à sa dernière branche, ce secret, citoyen Rivaud, c'est la révélation d'un trésor dont, seul, je connais l'existence, je vous le livre en échange de ma vie.

— Tu te joues de moi...

— Je vous dis que c'est la vérité. Eloignez ces hommes, je vous en conjure, un quart-d'heure, cinq minutes! que craignez-vous? ..

Rivaud se tourna vers les paysans :

— Mes amis, cet homme désire me faire une révélation qui importe au salut de la République; retirez-vous un instant, je me charge de le garder.

Les paysans s'éloignèrent, mais à regret et même un peu mécontents.

Un changement soudain s'était opéré dans la personne et les idées de Rivaud. Sa cupidité, éveillée tout à coup, changea cet homme presque probe en un criminel éhonté. La vengeance ne le préoccupait déjà plus que d'une façon toute secondaire; ce qui miroitait à ses yeux, ce qui s'était emparé presque complètement de son imagination frappée par ce seul mot : trésor; c'était la possession de ce trésor.

— Grandpré, nous sommes seuls, maintenant; que veux-tu dire?... Tu parles donc d'un trésor?...

— Que je vous donnerai en échange de ma vie.

— C'est juste, et tu as raison de te méfier de moi, puisque tout à l'heure encore j'étais ton plus grand ennemi. Tiens, dit-il, pour preuve de ma sincérité, voici un sauf-conduit que m'a donné Lefort, le représentant de Verdun, mets-y ton nom.

Grandpré obéit avec le plus vif empressement.

— C'est quelque chose, dit-il, mais ces hommes qui gardent la porte...

— Jacques!

Le paysan entra.

— Je crois, dit-il, que l'ex-marquis se cache dans le petit pavillon du côté du parc, près de l'aile gauche de la maison. Prends des torches, emmène tes hommes, et qu'on y mette le feu, pour s'assurer que l'aristocrate s'y trouve. Moi, je me charge de ce coquin-là, continua-t-il en montrant Grandpré.

— Alors, il est mieux gardé que par nous, dit Jacques ; et il sortit.

On entendit quelques paroles s'échanger entre le paysan et ses amis, puis un bruit de pas précipités qui vint mourir bientôt aux oreilles des deux traîtres, fut pour eux la meilleure garantie qu'ils étaient seuls.

Dès que le bruit des pas eut cessé, Rivaud, se retournant vers Grandpré, lui dit :

— Tu le vois, je vais au-devant de tes vœux. Maintenant, nous sommes seuls, bien seuls, et tu es libre. As-tu plus de confiance en mes paroles ?

— Oui, dit Grandpré, j'ai foi dans vos promesses. (Et il ajouta mentalement : parce que tu as besoin de moi.)

— Donne-moi donc la main en signe de réconciliation, et parlons entre nous comme de vieux amis.

— Je le veux bien, dit Grandpré ; mais il serait bon cependant que vous m'indiquassiez...

— Ne peux-tu me tutoyer, citoyen, comme doit le faire tout bon républicain ?

— Je te tutoierai, s'il le faut ; et d'ailleurs, dès ce jour, je deviens républicain moi-même : j'abjure des sentiments condamnés par le peuple, qui me pardonnera...

— Qu'il te pardonne ou non, je te protégerai, Grandpré, si tu tiens fidèlement ta promesse, et personne n'osera toucher un cheveu de ta tête.

— Merci, Rivaud. Décidément, j'ai confiance en toi. Dis-moi donc quel chemin je dois prendre pour quitter le pays.

— Le chemin que je prendrai moi-même, mon ami ; car, demain, pas plus tard, nous allons à Paris. C'est là que la Révolution nous appelle, c'est à Paris que nous trouverons puissance et honneurs.

— J'en demeure d'accord avec toi. Pourvu que je m'éloigne de Pazaval, tout pays me sera hospitalier dès que je n'aurai plus rien à craindre de la fureur de ces paysans.

— Parlons donc du trésor.

— Ce trésor, Rivaud, c'est ta fortune.

— Et la tienne, Grandpré. Me crois-tu donc ingrat ?

Et les deux bons amis se serrèrent de nouveau fraternellement la main.

— Cinq cent mille francs!

— Cinq cent mille francs!... répéta Rivaud les yeux tout grands ouverts, comme s'il les voyait devant lui.

— En es-tu sûr?

— Comme on est sûr d'une chose que l'on a touchée et que l'on a vue, non pas il y a longtemps, non pas hier, mais aujourd'hui même, il y a quelques heures, entends-tu, Rivaud, quelques heures! ..

Rivaud se sentait l'envie d'embrasser Grandpré. S'il avait eu l'argent entre ses mains, peut-être en l'embrassant l'eût-il étouffé par mégarde ou par enthousiasme.

— Et où l'as-tu vu?

— Dans le cabinet du marquis

— Courons.

— Non; car probablement il n'y est plus à cette heure. Le marquis l'a probablement sur lui.

— Tu crois? Oui, c'est probable, en effet. Où donc est-il, ce damné marquis? dit Rivaud, oubliant lui-même, bien involontairement du reste, la leçon de républicanisme qu'il venait de donner à son ami Grandpré.

— Je l'ignore, ou du moins je n'en suis pas tout à fait sûr. Mais, si mes souvenirs sont fidèles, il y a dans son cabinet une porte secrète qui doit conduire à quelque réduit obscur, et.....

— Peux-tu me la montrer ?

— Sans doute, mais si le Pazaval...

— N'aie pas peur, Grandpré, j'entrerai seul, et d'ailleurs j'ai des armes, je le tuerai, voilà tout. Allons, marchons, conduis-moi.

Le marquis de Pazaval était en effet caché dans une petite pièce attenant à son cabinet, de laquelle un escalier étroit et sombre conduisait au parc. Il attendait avec anxiété que la nuit, trop lente pour son impatience, vînt le délivrer du plus terrible danger qu'il eût jamais couru! Le feu de vingt ba-

tailles est moins à craindre qu'un guet-apens; le péril qu'on brave et qu'on affronte n'est que peu de chose; mais attendre la mort froidement sans pouvoir la repousser avec la pointe de son épée!...

Les deux misérables arrivèrent bientôt au cabinet. Rivaud ouvrit la porte, et, ne voyant personne, avança. Grandpré, prudent comme un renard, s'arrêta sur le seuil.

— Eh bien! lui dit Rivaud, pressé d'en finir, où est donc le trésor?

— Dans le tiroir, à droite, sur le bureau.

— Là?

— Oui. Prends garde, Rivaud.

— N'aie donc pas peur!

Et le fermier essaya de forcer la serrure avec son couteau

M. de Pazaval, qui n'entendait pas la conversation, comprit cependant, au bruit de l'acier, qu'on brisait son bureau.

— Ah! ce ne sont que des voleurs, se dit-il. Nous allons voir un peu leur figure.

Et, sans plus réfléchir, il s'élanca hors du cabinet.

La vue de Rivaud le cloua devant la porte.

— Bonjour, citoyen, lui dit celui-ci.

— Sors d'ici, vil misérable! lui répond le marquis, ou je te fais sauter par la fenêtre.

— Ah! ah! ah! tu veux rire, citoyen Pazaval! me jeter par la fenêtre! Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir ça.

— Tiens!

Le marquis, joignant l'effet à la menace, s'élance, quoique désarmé, sur le fermier, qui l'attend de pied ferme et sans sourciller. Ni l'un ni l'autre ne portait d'arme apparente, et la lutte pouvait être longue. Rivaud était plus jeune et plus fort, le marquis plus souple et doué de muscles d'acier prenait de l'avantage. Rivaud fait un faux pas et tombe à la renverse. C'en est fait de lui, Grandpré s'apprêtait à crier: Vive le Roi! et à prêter main forte au marquis, lorsque tout à coup ce dernier pâlit et s'affaisse sur le corps du fermier, ses bras se roidissent, sa bouche se couvre d'écume, puis le corps tombe d'un bloc. Le couteau de Rivaud lui avait traversé le cœur.

Celui-ci se relève rapidement, laisse glisser sur ses lèvres blanches un sourire, et, appelant son complice :

— Grandpré, tu peux venir, c'est fait !

Puis il place son couteau entre ses dents, met un genou sur le corps encore chaud de sa victime, et, accroupi sur ce corps inanimé, il fouille ses vêtements.

— Tu vas vite en besogne, citoyen, dit Grandpré.

Telle fut l'oraison funèbre du marquis de Pazaval.

En vain nos deux misérables cherchent la clef du tiroir.

— Pas de clef ! meurtre inutile ! pas de clef.

Le tiroir était à secret et s'ouvrait par la pression d'un ressort.

Bientôt il vola en éclats sous la puissante main du fermier, et l'œil de Rivaud plongea avidement dans le tabernacle.

— Vide ! rien ! ni clef, ni trésor !...

— Grandpré ! dit Rivaud avec rage, tu n'as pas voulu te jouer de moi, je présume !

Et sa main serrait convulsivement son couteau sanglant.

— Je vous dis, monsieur Rivaud, que j'ai vu là, ce matin, cinq cent mille francs, vu et compté; est-ce clair ?

— Infernal marquis ! s'écrie Rivaud en frappant du pied le cadavre de M. Pazaval, où sont ces papiers, maintenant ?

La plaie laissa échapper un sang vermeil, mais le marquis ne répondit pas. Un dernier soupir s'exhala faiblement de sa bouche décolorée, son œil se leva avec peine et resta fixé, blanc et terrible, sur l'intendant, comme pour lui reprocher son crime. C'était les dernières convulsions de la vie, le marquis était mort.

— Allons-nous-en, Rivaud, il me fait peur !

Rivaud fouillait le corps une seconde fois avec un cynisme hideux ; mais sa recherche fut inutile.

— Rien, absolument rien ! L'infâme gueux de marquis !...

— Viens, Rivaud, j'ai encore encore une espérance.

Ils s'éloignèrent et rentrèrent dans la salle basse.

Un reflet rouge donnait une teinte étrange aux vitres.

— Regarde si personne ne peut nous entendre et nous voir.

— Personne... Qu'y a-t-il encore ? Dépêche-toi.

— Ce papier, qui va peut-être éclaircir nos doutes...

— Donne-le-moi donc !

Rivaud arracha le papier des mains de Grandpré : c'était le testament du marquis. Le fermier le lut avec rage.

— Que veux-tu que je fasse de ce chiffon-là ?

— N'y vois-tu pas que le marquis y parle de ses cinq cent mille francs ?

— Sans doute, mais que nous importe ?

— Ce qu'il nous importe, Rivaud, c'est que maintenant je sais où se trouve l'argent !

— Tonnerre ! si tu dis vrai...

— Ce matin, le marquis lui-même a pris soin de me le dire et, si tu veux le savoir, il voulait le remettre à son fils pour le porter aux émigrés.

— Eh bien !

— Eh bien ! le fils est parti.

— Nous voilà bien avancés !

— Oui; mais, si le père n'a plus l'argent, c'est que le fils l'emporte.

— Cré tonnerre !... hurla Rivaud.

Le soleil se couchait rouge, car la réverbération de ses rayons s'étendait jusque dans le milieu de la salle et donnait à ces deux misérables une teinte infernale tout à fait en rapport avec leurs machinations criminelles. L'atmosphère était lourde, on avait peine à respirer, un brouillard plein de fumée obscurcissait même le ciel. C'était étrange.

— Détruisons d'abord ce testament, puisqu'il parle des cinq cents mille francs.

— C'est vrai. Plus de testament, personne ne réclame. D'ailleurs, j'ai mes vues sur le fils, ajouta Rivaud d'un air sombre.

Tout à coup un fracas épouvantable se fait entendre, les vitres se brisent en mille pièces, une flamme épaisse envahit la salle, la remplit de feu et de fumée : le manoir de Pazaval brûlait; Jacques avait trop bien exécuté les ordres de Rivaud, le pavillon n'était plus qu'un brasier flamboyant. Le vent, soufflant avec violence, pousse vers le château les étincelles et la flamme ; le château tout entier n'est bientôt plus qu'une immense fournaise.

Laissons brûler le noble domaine. Du moins le cadavre du marquis n'aura pas à souffrir des insultes de la populace.

Quand Rivaud entendit craquer et se tordre le bois et les vitres, il se prit à rire convulsivement.

— Vois, Grandpré, ce qui restera dans une demi-heure de cette famille et de cette puissance aristocratique : un testament que je brûle, — et il lança le testament dans la flamme ; — un marquis dont le corps ne se retrouvera jamais, sans que personne puisse dire ce qu'il sera devenu ; enfin, un comte dont je viens de faire un marquis et aux trousses de qui nous allons nous mettre à l'instant... A cheval, Grandpré, à cheval ! il nous faut gagner notre fortune.

Ils se dirigèrent en courant vers les écuries. Il était temps, l'incendie prenait des proportions effrayantes. Les arbres verts secouaient leur chevelure flétrie, craquaient et tombaient ; les solives minées par le feu s'affaissaient, entraînant dans leur chute la toiture de l'immense édifice ; de ces ruines sortait une poussière de salpêtre et de fumée, qui s'élançait en tourbillonnant dans les airs, comme la poudre d'une cascade infernale, et retombait ensuite en grains d'or.

Le soleil se couchait bien rouge ce soir-là, au-dessus du château de Pazaval.

XII

L'ASSASSINAT.

Qu'il fait bon voyager par une douce nuit, lorsque le ciel, parsemé d'étoiles étincelantes, brille et resplendit comme une robe de bal couverte de diamants, lorsque l'air tiède et parfumé embaume l'espace, et qu'une brise pleine de volupté vous caresse amoureusement au visage ! La lune éclaire d'une douce lueur les plaines verdoyantes, les grillons allègres chan-

tent et babillent dans les bois. Que la nature est belle ainsi, et qu'il est délicieux de courir les routes, bercé mollement dans une bonne berline de poste !

Telles étaient les pensées auxquelles le comte Henri de Pazaval se laissait aller demi étendu dans sa voiture.

Et, les yeux à moitié fermés, il laissait errer vaguement son imagination.

Que faisaient cependant Rivaud et son *intime* Grandpré, pendant que le jeune comte, plongé dans un profond sommeil, suivait tranquillement sa route? C'est ce que nous allons voir.

Quand le château, enveloppé de flammes, eut dévoré les deux témoins de leur crime, le corps du marquis et le testament révélateur, ils s'élancèrent hors de la salle.

— A cheval ! à cheval ! criait Rivaud.

Tous les deux partirent au galop, traversant la fumée comme des démons.

Personne ne mit obstacle à leur fuite ; on était trop occupé à brûler et à piller.

La nuit était venue depuis longtemps, qu'ils n'avaient pas encore échangé une parole. Rivaud rompit le premier le silence.

— Ah ça ! Grandpré, dit-il en ralentissant la course rapide de son cheval, où allons-nous?

— A Troyon d'abord.

— Allons donc et au galop, car notre homme a de l'avance.

Les chevaux reprirent leur course; ils étaient couverts d'écume, leurs pieds jetaient des éclairs; n'importe, les deux brigands gagnaient du terrain.

Au bout d'une demi-heure, Grandpré s'arrêta.

— Le comte, dit-il, ne peut être loin.

— Encore le comte! tu es vraiment incorrigible, pour un républicain, reprit en riant Rivaud. Il faudrait te défaire de ce langage qui n'est plus de saison.

— C'est vrai, dit Grandpré; l'aristocrate donc ne peut être loin, car il a dû partir à deux heures, et nous avons quitté le château à sept.

On atteignit Troyon. Grandpré voulait s'arrêter. Rivaud insista pour qu'ils continuassent leur course.

Une demi-lieue plus loin, Rivaud et Grandpré aperçurent une auberge. Grandpré, poussé par un pressentiment qui ne le

trompait pas, voulut s'arrêter pour avoir quelques nouvelles.

— Ohé! de l'auberge! êtes-vous donc tous endormis?

Une fenêtre s'ouvrit.

— Qui demandez-vous à cette heure? dit un bonnet de coton mettant le nez dehors. Le bourgeois est à la ville, chez sa cousine qui se marie, et je ne peux pas ouvrir.

— Nous voulons seulement savoir s'il n'est pas passé par ici une chaise de poste.

— Il y a quatre heures qu'elle s'est arrêtée ici.

— Tonnerre! dit Rivaud.

— Qui était dans la voiture?

— Un jeune homme.

— Seul?

— Seul.

— Connaissez-vous la route qu'il a prise?

— Non.

— Merci, mon garçon.

— A votre service.

Les chevaux reprirent leur course.

— Nous risquons fort de courir le monde pendant des années à la recherche de ce chien d'aristocrate, murmura Rivaud.

— Patience, répondit Grandpré; ce dont j'ai peur, moi, c'est de m'enrhumer. La nuit est froide, et j'aimerais mieux être dans un bon lit à cette heure-ci qu'à cheval sur la grande route.

Une apostrophe mal séante pour Grandpré fut la réponse de Rivaud; puis il ajouta :

— Quand nous touchons au but, tu recules.

— Je ne recule pas; au contraire, il me semble que j'avance horriblement; mais je voudrais être arrivé, voilà tout.

— Cinq heures de perdues!

— Nous les rattrapperons bientôt en prenant le chemin de Saint-Mihiel pour arriver à Toul, répondit Grandpré. Laisse-moi te conduire. Je connais la route.

A huit heures du matin, Toul recevait dans ses murs nos deux aventuriers. Grandpré était exténué. Il fallut prendre quelques heures de repos. Rivaud semblait être de fer. La fièvre qui s'était emparée de lui soutenait son corps contre la fatigue, la faim et le froid.

Ils ne purent obtenir aucun renseignement nouveau sur le passage de la voiture qu'ils suivaient à la piste avec tant d'ardeur. Le fermier se désespérait, Grandpré commençait à douter de sa fortune et maudissait le Ciel de ne pas favoriser leurs odieux projets.

Il n'était pas tellement aveugle qu'il ne s'aperçût du mécontentement et des mauvaises pensées de Rivaud ; mais il se rassurait bien vite en réfléchissant qu'il était indispensable au fermier, puisque sans lui Rivaud perdait à tout jamais la trace du comte et de son trésor.

— Vois-tu, lui disait-il, il y a quelque chose de bien certain : le fils de l'aristocrate porte avec lui l'argent, puisque nous n'avons pas trouvé là-bas les *noyaux* de monsieur son papa, que le diable ait son âme!

— C'est vrai, disait Rivaud convaincu.

— Eh bien! il ne s'agit que de le retrouver.

— Tonnerre! c'est tout ce que je demande; mais ce coquin-là nous glissera dans les pattes.

— Ta, ta, ta!... pas si bêtes! D'abord, qu'est-ce qui peut arriver? que nous nous soyons trompés de route, n'est-ce pas? C'est une bêtise, il faut la réparer; or, rien de plus facile. Nous allons gagner la Moselle et descendre à Arches, un village qui flâne au bord de la rivière. Puis, comme il est nécessaire que notre homme passe par Selestadt, il traversera bien certainement la rivière en bateau entre Arches et Remiremont.

— Pourquoi ne pas l'attendre plutôt, aux portes de Selestadt?

— Pourquoi? et la rivière...

— S'il passe la Moselle avant nous...

— Impossible. Nos chevaux font quatre lieues à l'heure, et nous arriverons un jour avant lui.

Ils continuèrent la route sans accident nouveau, et vers le soir, ils atteignirent le petit village d'Arches.

— S'il arrive, dit Grandpré, ce sera demain matin au plus tôt, demain au soir au plus tard. Moi, je vais reposer un peu. Tu me réveilleras, si tu vois quelque chose. Bonsoir!

— Bonsoir! répondit Rivaud. Moi, je ne quitte pas la place.

Ils étaient alors sur la rive gauche de la Moselle, en face

d'une auberge de piètre apparence qu'ils avaient choisie avec intention, parce qu'on découvrait de ses fenêtres le cours de la rivière, à plus de deux lieues en amont et en aval. Rivaud passa donc la nuit à la belle étoile, mais il ne vit rien. Quand le jour se leva, cet homme de fer sentit ses forces l'abandonner. Il était resté trente heures à cheval, et n'avait pris sur la route que quelques verres de vin pour se soutenir. La fièvre, qui brûlait son sang, à l'idée de cet or qui fuyait devant lui, tout en lui présentant sans cesse son mirage trompeur, soutenait son énergie chancelante; mais, vers deux heures, il lui fut impossible de résister davantage, et malgré lui, tout en disant à Grandpré, dispos et reposé par une nuit passée à l'auberge, que rien ne l'arracherait du rivage, il s'étendit sur une botte de paille et s'endormit profondément. Grandpré, le voyant en si bonne disposition, ne tarda pas à faire comme lui et reprit un sommeil dont il ne pouvait se rassasier.

Pendant ce temps, Henri continuait son voyage sans se douter le moins du monde du danger qui menaçait ses jours. Après avoir gagné Neuf-Château, franchi Mirecourt à fond de train, il arriva sur le bord de la Moselle par des chemins détournés. L'infernal Grandpré avait deviné juste. Le postillon, bien récompensé, le quitta en cet endroit, et le comte, ayant loué un bateau, remonta le cours de la rivière, un peu au-dessus d'Arches, pour atteindre Remiremont.

C'était à l'heure où nos deux hommes dormaient d'un si bon cœur. Tout à coup, Rivaud se lève et se dresse sur son séant. On eût dit que Satan l'avait averti qu'il avait trop dormi.

— Grandpré! crie-t-il, Grandpré!

Celui-ci ne répondit pas.

Rivaud, étonné, se retourne brusquement, et qu'aperçoit-il à dix pas de lui? Grandpré endormi, la tête sur un fagot. Le secouer violemment et le mettre droit sur ses jambes fut l'affaire d'un instant.

— Hein, qu'y a-t-il?

— Comment, malheureux, tu dors quand tu devrais t'écarquiller les yeux à regarder la rivière!

— Eh! j'aurais beau regarder, dit Grandpré, que veux-tu que j'y voie, sur ta rivière?

En disant ces mots, Grandpré tourna en effet les yeux vers

l'endroit indiqué. Quel n'est pas son étonnement, sa stupéfaction, quand il voit à trois cents pas du bord un bateau qui remonte la Moselle, et dans le bateau, un homme qu'il reconnaît à l'instant. Dans son désespoir, il se met presque à pleurer.

— Je suis un misérable, mon ami, un lâche!... Regarde, Rivaud. Vois-tu ce bateau, c'est lui! Il nous échappe et par ma faute!

— Mille tonnerres! cria Rivaud, prêt à briser Grandpré sous ses pieds.

— Oui, répétait Grandpré, je suis un lâche; frappe-moi, tue-moi, je l'ai mérité. Mais... attends, peut-être tout n'est-il perdu. Viens...

Rivaud le suit sur la rive. Ils cherchent un bateau. Pas de bateau! Le comte avait pris le dernier. C'était à s'arracher les cheveux. Rivaud veut traverser la rivière à la nage, mais Grandpré l'en empêche.

— Non, non, lui dit-il, le courant est fort, et tu vois que ce maudit bateau avance peu. La nuit qui s'approche va ralentir encore sa marche. Hâtons-nous, et, je le jure sur ma tête, dans deux heures nous saurons bien s'il a le trésor dans sa poche.

Rivaud, un peu rassuré, le suit tout en jurant. Les chevaux sont sellés, et ils reprennent leur course. Seulement, au lieu de suivre la route du bateau, ce qui semblait naturel, Grandpré tourna bride du côté opposé.

— Eh bien! es-tu fou? dit Rivaud.

— Suis-moi, et ne t'occupe pas du reste. A une lieue d'ici, en descendant la rivière, se trouve un pont que nous allons traverser, et dans une heure au plus tard, tu verras devant toi le bateau qui porte notre fortune! Suis-moi donc, et comme tu dis : Vive la République et l'argent des aristocrates!...

Trois quarts d'heure ne s'étaient pas écoulés, qu'ils se trouvèrent sur l'autre rive de la Moselle, à l'entrée d'un petit bois où stationnait une voiture gardée par un homme. La nuit était close et noire.

L'homme allumait tranquillement sa pipe et frappait alternativement la terre de ses sabots pour se réchauffer les pieds.

— Rivaud, voilà sa voiture qui l'attend. C'est en cet endroit qu'il va débarquer. Restons ici. L'obscurité nous protége.

— Non pas, dit Rivaud, il me vient une idée : pique des deux et fais comme moi.

— Ohé ! l'homme ! cria-t-il, ouvre ta voiture, et en route.

— Qué qu'vous dites, vous autres ? pourquoi faire que j'ouvrirais ma voiture ? Est-ce que c'est pour vous que je l'ai amenée ici ?

— Au nom de la République, cria Grandpré, je t'arrête comme traître à la patrie !

Le conducteur, voyant deux hommes déterminés à lui faire un mauvais parti, fit ce que la prudence lui conseilla, en se sauvant à toutes jambes vers le petit bois.

Les deux amis restèrent maîtres du terrain.

— A présent, Grandpré, voici quelle est mon idée. Tu ne vois rien encore ?

— Rien du tout. Quelle belle nuit pour notre affaire !

— Ecoute ! tu vas monter sur le siége et moi à tes côtés. Quand notre homme arrivera, son premier mouvement sera de monter dans la voiture, car il croira se trouver entre bonnes mains. Aussitôt qu'il y sera, fouette cocher ! tu entres dans le bois et je me charge du reste.

— Silence ! j'entends le bruit des rames !

En effet, le bateau, ayant atteint le terme de sa course, vint s'amarrer à la rive. Rivaud, la tête bien enfoncée dans son chapeau, le col de son habit relevé jusqu'aux oreilles, comme pour se garantir du froid, s'approcha.

— Ohé ! là-bas ! postillon ! à toi la corde !

Rivaud sentit quelque chose de dur remuer sous ses jambes; il se baissa, et prit la corde qu'on lui jetait.

Henri de Pazaval abordait.

— Merci, braves gens, dit-il, voilà pour boire à ma santé.

Rivaud était déjà sur le siége, afin d'éviter toute question qui aurait pu le faire reconnaître.

Le bateau s'éloigna, laissant le jeune homme au pouvoir de ses ennemis.

Henri monta et ne fit aucune question. Comment, en effet, eût-il pu se douter que sur cette voiture se trouvaient des as-

sassins ? Son père avait donné d'avance les instructions nécessaires ; il le savait, et c'est bien en cet endroit que la chaise de poste devait l'attendre.

Quand il fut monté, les chevaux partirent au galop.

— Postillon ! cria-t-il, postillon ! arrêtez donc !

Grandpré retint les brides.

— Il t'a reconnu, dit-il tout bas.

— S'il dit un mot, je le tue, répondit Rivaud.

Et il descendit.

— Vous ne voyez pas que la portière est ouverte ? A quoi pensez-vous ?

Rivaud l'avait oublié. Il la ferma sans prononcer une parole.

— Vous connaissez la route, n'est-ce pas ?

Rivaud fit un signe affirmatif.

— Allons vite. Je veux être à Selestadt demain dans la journée.

Le fermier remonta silencieux sur le siége.

— Voilà un singulier drôle, se dit le comte ; on ne lui voit pas le visage, et il ne parle pas. Qu'importe ! après tout, pourvu qu'il me conduise à bon port.

Et il retomba dans ses rêveries habituelles.

Les chevaux emportaient la voiture avec une effrayante rapidité. Il semblait que sous la main habile des deux conducteurs nul obstacle ne devait les arrêter. On entra dans le fourré où avait disparu le postillon.

— Est-il temps ? dit Grandpré tout bas à son compagnon.

— Non, un peu plus loin, le bois n'est pas assez touffu de ce côté.

Cette course effrénée à travers les arbres, cette voiture conduite par deux misérables, impatients de meurtre et de vengeance, et derrière eux cette victime innocente et sans méfiance que l'on conduisait à la mort, tout cela était horrible ! Ils parvinrent bientôt à un point où se croisaient deux routes à angle droit ; le bois était touffu.

— Arrête, dit Rivaud, il est temps.

— J'ai peur, dit son compagnon.

— Ne bouge pas ; c'est un enfant qui ne mérite pas qu'on soit deux pour lui faire son compte. Je m'en charge.

Il descendit.

Henri s'était assoupi. Cette brusque halte le réveilla. Il s'apprêtait à en demander la cause, quand tout à coup la portière s'ouvrit. Un homme se précipita dans la voiture, et, s'élançant sur lui, le saisit d'une main, pendant que de l'autre il le frappait à coups redoublés avec la lame d'un poignard. Le jeune homme, surpris par cette attaque imprévue, perdit connaissance avant d'avoir songé à se défendre.

Rivaud le frappa de coups terribles et ne cessa d'enfoncer la lame aiguë dans le corps du comte qu'en le voyant tomber. Ses mains, son visage et ses habits étaient couverts de sang. La victime exhala un dernier soupir, il s'arrêta.

— Maintenant, dit-il à Grandpré en l'appelant, nous pouvons ouvrir la bouche, il est mort.

Grandpré accourut.

— Bien mort? dit-il.

— Regarde toi-même.

— Attends, dit Grandpré, je vais m'en assurer moi-même. Donne-moi ton poignard.

— Que veux-tu faire?

— Lui demander s'il est mort.

Et, saisissant l'instrument, il en frappa la poitrine du comte avec rage. Mais sa main tremblait, et ce coup ne fit qu'une blessure inutile. Le corps resta immobile.

— Allons, il est bien mort, dit-il. Cherchons les billets.

— Cherchons, cherchons, c'est bon à dire, et de la lumière.

— Diable!

— Nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à ce qu'il fasse grand jour avec ce cadavre... On ne pense jamais à tout.

— Attends, dit Grandpré.

Il ramassa un caillou, des feuilles sèches, et, se servant de son couteau pour faire jaillir des étincelles, il parvint, après une demi-heure d'angoisses et d'alarmes, à embraser une feuille. Il la prit avec précaution, l'entoura de feuilles également sèches, et faisant tourbillonner le tout de sa main droite, qui faisait l'office d'un moulinet, il mit le feu à la totalité. Le reste était facile. En soufflant fortement, et à plusieurs reprises, une flamme claire se dégagea de la fumée.

— Allume la lanterne, dit Grandpré.

— Allume-la toi-même, répondit l'autre, moi, je le tiens de peur qu'il n'échappe.

— Mais puisqu'il est mort...

— C'est égal, on ne sait ce qui peut arriver.

Rivaud préférait éviter à son cher ami le soin de fouiller sa victime. Les doigts lui démangeaient.

— Comme tu voudras, répondit Grandpré.

Et il alluma la lanterne.

La visite commença, mais elle ne fut pas longue. Un portefeuille rouge assez volumineux tomba d'abord dans les mains de Rivaud, qui, avec la lame de son poignard, en fit sauter le ressort. Aussitôt des billets de toutes valeurs s'échappèrent et tombèrent à leurs pieds.

Enfin, s'écrie l'assassin, le voilà donc, ce trésor que je cherche depuis deux jours et que je rêve depuis trente années!... Qu'on vienne me l'arracher à présent!

— En route, lui dit Grandpré; le jour va venir, et si les gens du pays nous surprenaient?...

— Malheur à ceux qui m'ont opprimé! Je suis riche maintenant!

Grandpré se prit à trembler.

Ils montèrent à cheval.

— Où allons-nous? hasarda d'un ton mal assuré l'intendant.

— A Paris, reprit Rivaud avec un sourire infernal, à Paris!

Grandpré se remit à trembler de plus belle.

Le comte, étendu sans mouvement dans la voiture, perdait tout son sang.

Une heure après, le postillon, qui s'était caché dans les bois, retrouva sa voiture. Mais, hélas! quel ne fut pas son effroi à la vue du voyageur assassiné! Il courut à la ville voisine, c'était Remiremont; il amena du monde pour faire constater le meurtre, et eut la précaution de se faire suivre par un médecin.

XIII

VISITE A PAZAVAL.

Le crime à peine commis, Rivaud eut la pensée d'un autre meurtre. Soit qu'il fût enivré par l'odeur du sang, soit qu'il fût épouvanté en songeant qu'il était devenu le complice du misérable Grandpré, son ennemi de la veille, soit, enfin, qu'il voulût s'approprier le trésor qui semblait le brûler sous ses vêtements et s'assurer l'impunité, Rivaud, disons-nous, devenu assassin et voleur, résolut de se défaire de l'ex-intendant. Il cheminait sombre et pensif à côté de ce dernier.

Le bois était sombre, la nuit noire, nul témoin ne trahirait le mystérieux drame qui allait se passer. Rivaud s'affermit donc de plus en plus dans son idée. L'œil en feu, les cheveux hérissés, le poignet convulsivement serré, il s'approchait de l'intendant pour le frapper. C'en était fait du misérable, lorsque, par le plus grand des hasards, le cri d'un hibou se fit entendre dans le bois.

A cet accent lugubre, Rivaud s'arrêta comme effrayé du nouveau crime qu'il allait commettre. Il s'était pourtant assez rapproché de Grandpré pour que son trouble n'échappât pas à celui-ci toujours en méfiance. L'intendant comprit tout, fit un bond en arrière, et, mettant le cadavre du comte entre lui et son complice, il se tint sur la défensive, tenant encore en main le poignard de Rivaud, avec lequel il venait de labourer la poitrine du jeune Henri de Pazaval.

— Qu'as-tu donc, ami Grandpré, lui dit Rivaud, et pourquoi t'éloignes-tu de moi?

— Moi ? rien, répondit le prudent Grandpré, seulement j'ai

cru voir dans l'ombre reluire des yeux fixés sur moi, et j'ai reculé, voilà tout. Mais je me suis trompé. Est-ce bête d'avoir peur ainsi quand on a dans ses mains un bon poignard comme celui-ci, et à ses côtés un ami fidèle et sûr comme toi?

— C'est la pure vérité, fit Rivaud, nous sommes unis maintenant à tout jamais.

— A tout jamais, Rivaud, et je peux me vanter d'avoir bien gagné ton amitié, car c'est une rude besogne que nous venons de terminer.

— Allons, filons, reprit Rivaud, on n'est jamais en sûreté auprès d'un homme mort. D'ailleurs, il faut gagner au large au plus vite, car le jour ne tardera pas à paraître.

— Tu as raison, Rivaud, partons.

Les deux scélérats s'éloignèrent donc, traversèrent la rivière, rejoignirent leurs chevaux et se remirent en selle.

Le voyage fut triste; ils ne s'arrêtaient que pour manger un morceau à la hâte, puis ils reprenaient leur marche après avoir fait rafraîchir leurs chevaux, n'échangeant que les paroles strictement nécessaires.

Au bout de trois jours de marche, le château de Pazaval apparut à leurs regards. Des ruines noircies par le feu, l'image de la plus épouvantable dévastation, partout le calme froid de la mort, voilà tout ce qui s'offrit aux deux voyageurs. Rivaud dirigea son cheval vers l'entrée du parc. Grandpré arrêta le sien.

— Où vas-tu donc, Rivaud? lui dit-il.

— Au château.

— Au château? pourquoi faire?

— Pour voir s'il est bien mort : ces gueux ont la vie si dure!

— Vas-y donc, moi je n'y vais pas.

— As-tu peur d'un cadavre?...

— Je n'ai peur que des vivants... Si je restais ici, ma vie ne serait pas en sûreté... Tu m'as sauvé, c'est vrai, mais qui me répond que tu me sauveras encore?

— Que veux-tu dire?

— Qu'à cause de moi, ton pouvoir dans le pays n'existe probablement plus.

— Pourquoi cela?...

— Ces paysans, qui obéissaient au moindre mouvement de ta main, à toutes tes paroles, te joueraient peut-être un fort mauvais tour, à toi, s'ils te tenaient.

— A moi. Pourquoi, s'il te plaît?

— Pourquoi, citoyen Rivaud? pour la seule et unique raison que tu as sauvé de la corde l'intendant Grandpré qu'ils ont en horreur, quand ils te demandaient sa mort. Ensuite, t'ont-ils vu depuis six jours? N'as-tu pas l'air d'un homme qui s'est sauvé après les avoir mis dans le pétrin, et qui plus est, n'as-tu pas quitté le château avec cet intendant qu'ils détestent? Cela ne ressemble-t-il pas un peu à une bonne petite trahison de ta part?...

— C'est vrai, dit Rivaud tout pensif, je n'y avais pas songé.

— Et comme ils pourraient bien encore rôder par là, je trouve plus prudent, moi, de continuer ma route sans m'arrêter davantage à admirer ces ruines. Il fait trop chaud ici, et l'on y aime trop à pendre les intendants... Tiens, suis-moi, Rivaud, je te le conseille.

— Oui, oui, tout ce que tu me dis est raisonnable; mais j'ai affaire chez moi, il faut que je m'arrête quelques heures ici, et, coûte que coûte, je vais au château.

— C'est de l'obstination, prends garde à toi.

— Il le faut...

— Eh bien! adieu! donne-moi la main en signe de franche amitié, et séparons-nous. Je vais à Paris, toi aussi : donne-moi rendez-vous dans quelque endroit, nous nous y retrouverons.

— Nous nous y retrouverons, dit machinalement Rivaud, absorbé dans les tristes pensées que faisait naître dans son esprit l'observation judicieuse de Grandpré. Adieu!...

Et, piquant alors des deux, il partit au galop.

Ce départ ne faisait pas précisément le compte de Grandpré, qui, ne s'attendant pas à ce brusque abandon, lui cria :

— Dis donc, dis donc, où te trouverai-je? Eh bien, il s'en va... Et de l'argent?

— A Paris, lui cria de loin Rivaud sans ralentir sa course, et il disparut derrière les arbres de la grande allée.

— Brigand! exclama Grandpré avec un énorme juron, tu me le paieras; et il partit à bride abattue en sens inverse de

son aimable ami, fort effrayé d'avoir aperçu au loin une figure de connaissance qui ressemblait trop à celle de Jean Legris.

XIV

LE HAUT DE L'ÉCHELLE.

Rivaud, mis en éveil par les réflexions de Grandpré, jugea prudent de prendre quelques précautions avant de pénétrer dans les cours du château; il gagna un petit chemin et vint déboucher en arrière des communs du manoir abandonné, se réjouissant du bon tour qu'il avait joué à son cher ami, en le laissant continuer sa route sans le sou et se promettant bien, d'ailleurs, de faire tous ses efforts pour ne pas le retrouver à Paris. En moins d'un quart-d'heure, il était à Pazaval. Là, un triste spectacle s'offrit à ses yeux : des monceaux de ruines fumantes, la destruction la plus complète! Le fermier frémit en pensant que peut-être le corps de sa propre fille était là sous ces poutres calcinées, à côté des ossements de sa première victime. La mort dans l'âme, il quitta cet épouvantable théâtre de crimes et se dirigea vers sa demeure. En approchant de la ferme, son cœur battait à lui rompre la poitrine. Il se représentait sa fille, victime de sa vengeance sur le marquis, victime peut-être de sa conduite à l'égard des habitants et immolée par eux. Une sueur froide inondait son visage ; il n'osait plus avancer. Le supplice commençait pour cet homme : le doigt de Dieu le marquait au front.

— Allons! se dit-il tout à coup surmontant son hésitation, allons! il vaut mieux en finir, ne suis-je plus un homme?... D'ailleurs, je me forge là des idées...

Il n'acheva pas sa phrase, car il venait d'apercevoir, au coin de la route, Thiébaut qui le regardait étonné.

— Eh! c'est moi, lui dit-il. Qu'as-tu donc à me regarder ainsi? Ne me reconnais-tu pas?

— Je ne reconnais pas les traîtres, citoyen Rivaud : passe ton chemin, ou malheur à toi!

Et Thiébaut entra dans une maison du village, dont il ferma la porte au nez du fermier.

— Est-ce que Grandpré aurait décidément raison? se dit Rivaud. Il traversa au galop ce village, où naguère encore il était tout-puissant. Près d'arriver à sa ferme, il entendit derrière lui une voix qui criait : « Mort aux traitres! » Il ne se retourna pas. Dix pas plus loin, une autre voix lui jeta ces mots : « Va, va, citoyen, va voir ta maison! » Il arriva enfin devant sa ferme, ou plutôt à la place où elle avait existé.

La ferme était en cendres, il n'en restait pas une pierre. Hors de lui, furieux, l'œil en feu, la rage et la mort dans le cœur, il se precipita vers ces ruines encore fumantes; on aurait dit un fou échappé de son cabanon.

— Louise! s'écrie-t-il, Louise! mon enfant! ma fille! Oh! qui me rendra ma fille?... Par pitié! ma fille!... Les misérables! l'auraient-ils... Il ne peut achever, les sanglots lui coupent les paroles... Rien ne répond à ses accents déchirants.

— Louise! où es-tu?... Réponds! c'est ton père! Louise! Louise!

Rien encore...

Il se met à genoux sur la terre humide, et, levant les yeux au ciel, il est prêt à joindre les mains, à implorer le Seigneur, lorsque l'image de ses deux victimes semble se dresser devant lui... Maudit! s'écria-t-il, je suis maudit...

Il se relève brusquement, saute sur son cheval, qui fait un bond de côté pour éviter un obstacle et le désarçonne. Rivaud tombe entre les cadavres de ses deux pauvres chiens.

— Oh! les misérables, dit-il en se remettant en selle le corps brisé, les misérables! ils ont eu le courage de les tuer aussi... Il ne me reste donc plus que la vengeance... Je veux vivre... oh! je vivrai pour me venger...

Près de s'éloigner des lieux où il avait coulé si longtemps une vie heureuse et tranquille, il se ravise tout à coup, se

décide à explorer tous les coins pour trouver un indice qui le mette sur la trace de sa fille ou confirme le malheur qu'il appréhende, il met de nouveau pied à terre, soulève les pierres calcinées, descend dans les caves dévastées, visite les greniers, les granges, tout ce qui reste debout. D'abord, il ne trouve rien que ses chiens morts à la chaîne, ses champs dévastés, ses blés en cendres. Bientôt, cependant, un bruit qui allait toujours croissant frappe son oreille... C'étaient comme des voix d'hommes qui s'appelaient. Il distingue des imprécations, des injures... Le bruit se rapproche tellement de lui qu'il entend distinctement quelques paroles.

— Je dis te qu'il faut le tuer... c'est un traître... mort à Rivaud!... Par ici! par ici!... Eh! vous autres, prenez vos fourches... il est là... le chien! le brigand!...

Un instant, il hésite. La vie lui est devenue à charge. Le courage qui l'avait soutenu jusqu'alors lui manquait... Il était prêt, à son tour, à abandonner cette existence qu'on voulait lui arracher... Mais, en portant la main sur sa poitrine, il sent le portefeuille, et, en détachant son cheval, il trouve près d'une pierre un bout de papier, sur lequel il reconnait l'écriture de sa fille; il ramasse à la hâte le précieux écrit, sans avoir le temps de le lire, saute de nouveau sur son cheval en s'écriant:

— Oh! maintenant que j'ai peut-être l'indice de ce qu'est devenue ma Louise, maintenant que j'ai en mon pouvoir la fortune et le moyen de me venger de ces misérables, je ne veux plus mourir...

Il enfonce les éperons dans les flancs de son cheval et part comme un trait. Par un reste de bravade digne de ce caractère orgueilleux et plein d'audace, au lieu de fuir ses ennemis, il se précipite au milieu d'eux, culbute les trois premiers, les foule aux pieds de sa monture et traverse le village au milieu des cris de haine, de rage, de douleur de ses anciens amis, répondant à leurs imprécations par des imprécations plus violentes, à leurs menaces par des menaces, aux pierres qu'on lui lance par des sarcasmes. Il tournait la dernière rue, il passait devant la dernière maison lorsque du haut d'une fenêtre une voix lui crie :

— Retrouve ta fille, si tu peux, Rivaud, je sais où elle est, je ne te le dirai pas, assassin!...

Le fermier arrête court son cheval, regarde autour de lui, ne voit personne. Les paysans étaient à plus de cent pas, il est prêt à se mettre à la recherche de la voix mystérieuse, mais à peine l'a-t-on vu s'arrêter, que, de toutes parts, on s'élance pour l'atteindre. Il est obligé de fuir. Il disparaît emporté comme un démon de l'enfer. Son cheval excité par les cris, atteint par les pierres, bondit et s'élance à travers champs; le noble animal semble avoir des ailes, ses nasaux fument, de ses pieds jaillissent des éclairs, l'eau ruisselle de ses membres, le sang coule de ses flancs...

— Adieu ! ou plutôt au revoir, lâches brigands ! s'écrie Rivaud tournant une dernière fois la tête du côté du village, bientôt vous me connaîtrez mieux, et vous paierez chèrement le mal que vous avez fait à celui qui veut vivre pour vous broyer sous ses pieds ; au revoir, au revoir... à bientôt !...

Après un voyage de quelques jours, qui n'offrit pas de particularités, le fermier Rivaud entra dans Paris.

Souvent, à Pazaval, ainsi qu'à la foire aux bestiaux qui se tenait deux fois l'an à Remiremont, il avait entendu parler des terribles agitations, du tumulte, du chaos de la grande ville, à cette époque de la Révolution. Mais, à coup sûr, son esprit était loin de compte avec la réalité.

Son entrée fut des plus modestes. Il alla se loger rue des Gravilliers, dans un garni à bon marché, et de là se mit à étudier le terrain. Quant à son cher ami Grandpré, il n'avait qu'un désir, celui de l'éviter. L'ex-intendant, sans argent, misérable, ne pouvait lui être d'aucune utilité et pouvait peut-être le perdre, non pas devant la justice civile (il n'y en avait plus en ce moment dans la capitale de la France), mais vis-à-vis des tribunaux révolutionnaires, en dénonçant ses richesses.

Pourtant une cruelle pensée lui rongeait le cœur et troublait ses nuits sur le lit où la fatigue le jetait chaque soir plus désespéré que le matin. Cette pensée, c'était l'incertitude du sort de sa fille. Il avait quitté le village de Pazaval, emportant un bout de lettre de l'écriture de Louise ; il avait espéré obtenir, par ces quelques mots tracés sur un papier à moitié brûlé, un indice qui le mît sur la trace de son enfant. Vain espoir ! à peine hors de la vue des paysans, il s'était mis à lire avidement ce papier trouvé et n'avait pu déchiffrer que des

mots sans suite, parlant de dangers, d'amour pour Henri, d'espoir de le revoir bientôt. Louise avait même écrit que, s'il ne revenait pas, elle mourrait de douleur. Cette lettre, dont il attendait sa consolation, n'avait fait qu'activer ses remords sans lui donner ni lui ôter tout à fait l'espérance de revoir un jour sa fille, sans lui apprendre rien sur ce qu'elle était devenue. Etait-elle morte ou vivante?

Il eût été réellement à plaindre, s'il n'eût été si coupable; car l'incertitude est le plus grand des maux. Il était malheureux au-delà de toute expression. C'était là un châtiment rude et mérité que Dieu infligeait à cet homme, assassin par vengence, assassin encore par cupidité. Il ne lui restait plus dans le cœur que haine, désespoir et ambition.

Cependant, Rivaud ne pouvait vivre longtemps ainsi... les jours s'écoulaient... et sans cesse le bruit de la rue montait jusqu'à ses oreilles avec les clameurs populaires.

Un jour surtout, le tumulte fut si grand, qu'il était impossible de ne pas y prêter attention. — Une cohue d'hommes armés de bâtons, de mauvais sabres, coiffés de bonnets rouges, en guenilles, débouchait tumultueuse par la rue du Temple et s'engouffrait dans la rue des Gravilliers en hurlant des chansons prétendues patriotiques. Ces hommes venaient de faire une visite au Temple, où Louis XVI était captif, et ils exhalaient en vociférations la joie d'avoir insulté le roi-martyr; spectacle grotesque! si le visage et les allures de ces hommes n'eussent inspiré la plus profonde terreur!

Rivaud, curieux de savoir où allait cette tourbe, descendit armé d'un bâton et se mêla au torrent. La manifestation était pacifique ce jour-là. Après quelques heures de promenade sur la voie publique, après maintes libations dans les cabarets en réputation, les *patriotes* se séparèrent sans rien faire. Rivaud rentra donc chez lui un peu désappointé, car il aurait été bien aise de passer sa colère sur quelqu'un; mais il avait fait au moins quelques bonnes connaissances. Il se promit de les utiliser.

A partir de cet instant, aucun événement de quelque importance n'eut lieu à Paris, qu'il n'y fût mêlé, d'abord comme spectateur, bientôt comme acteur, un jour, enfin, comme chef. Cela devait être.

Rivaud, carré des épaules, bâti en Hercule, grand de taille, brun et hâlé de visage, portant au bout de ses deux bras robustes de campagnard deux poignets à abattre un bœuf, Rivaud, vigoureux et agile, brave et impétueux, faisant avec sa canne des moulinets de premier ordre, ayant à son service. chose indispensable, une voix retentissante, devait fixer l'attention des masses et bientôt les dominer. S'il n'avait pas pris tout d'abord dans la partie active de la Révolution la place que ses qualités semblaient lui garantir, c'est qu'il avait, dans le principe, tâtonné ; mais quand il eut compris que la terreur était à l'ordre du jour et dominait les lois, qu'en criant on faisait taire les gens qui voulaient parler, qu'en menaçant on intimidait les poltrons, qu'en frappant les faibles on triomphait des obstacles, Rivaud se mit à crier, à menacer, à frapper plus fort que tout le monde. On s'étonna, on eut même envie de s'informer. d'interroger, mais son geste commençait à être *coté sur la place*, comme disent aujourd'hui les hommes d'affaires, et on s'abstint par prudence. En peu de temps, le fermier jouit d'une belle réputation, d'une grande estime, et le club des Jacobins s'honora de le compter parmi ses membres les plus actifs, parmi ses plus vrais et ses plus chauds partisans.

De fait, Rivaud devint une puissance avec laquelle on aurait eu bientôt à compter, et peut-être fût-il monté jusqu'aux derniers échelons de la puissance populaire, si le 9 thermidor n'était venu couper court à tous ses rêves d'ambition. Ce fut l'époque la plus dangereuse de sa vie. Mais comme il avait dans certaines occasions rendu service à Barras, le futur directeur s'en souvint fort à propos pour Rivaud, et réussit à lui épargner le sort réservé à une grande partie des agents de la terreur.

Effrayé de ce qui venait de lui arriver, Rivaud se retira quelque temps de la scène politique, et pour ne pas perdre un temps précieux, songea à faire valoir sa fortune. Il eut beaucoup de peine à débrouiller ce chaos. Il y parvint cependant, grâce à son ami Barras, qui ne prévoyait pas encore sa grande fortune, et il commença à mener un plus grand train. Les mœurs s'adoucissaient, la jeunesse dorée se battait bien encore quelquefois avec les Jacobins, mais c'étaient des luttes, des batailles, non des proscriptions. Il y avait progrès. Tant de sang avait coulé sur la terre de France, qu'il semblait qu'elle en

fût abreuvée et qu'elle refusât d'en boire davantage. Rivaud, moins effrayé qu'à son arrivée à Paris, se logea confortablement, prit des gens, eut une bonne table et reconquit peu à peu cette influence que la fortune donne aux gens qui s'en servent dans un but précis et bien arrêté.

Sans avoir aucun emploi public, car il avait sagement refusé toutes les fonctions, il resta l'ami de son protecteur Barras, lui prêta de l'argent, se montra en toute circonstance reconnaissant de ce qu'il avait fait pour lui, si bien que le général, nommé directeur après vendémiaire, lui offrit de l'attacher à sa personne et de lui faire une position brillante.

Rivaud refusa encore.

— Ton amitié, citoyen général, me suffit, lui répondit-il... J'ai de la fortune, je préfère en jouir tranquillement. D'ailleurs, pourquoi travaillerais-je?... je suis seul au monde.

Rivaud se contenta donc provisoirement de l'amitié de Barras et de l'influence qu'elle lui donnait, pour vivre comme un Sybarite. Sans le souvenir de Louise, il eût été peut-être heureux. Tant de victimes avaient, par son fait, succédé sur l'échafaud révolutionnaire à celles de Pazaval, qu'il s'était habitué au sang versé et ne songeait même plus à son crime,

XV

LE BAS DE L'ÉCHELLE.

La fortune de Grandpré n'avait pas été si prospère que celle du fermier. La nuit le trouva loin du pays. Il avisa sur la route une auberge, véritable *bouchon* (la partie pour le tout), dont la vue lui rappela qu'il était tard, qu'il avait fait bien du chemin, que son estomac battait la chamade. L'hôtelier, debout

sur sa porte, le guignait de l'œil. Il y avait sympathie, attraction, donc rapprochement nécessaire. Grandpré descendit de sa monture; l'hôtelier, fort poli pour les voyageurs, surtout quand ils montaient des chevaux de luxe comme celui de Grandpré, car c'était l'étiquette d'une bonne aubaine, l'hôtelier reçut le voyageur avec un empressement de bon augure. Affamé comma un homme qui roule à cheval depuis douze heures sans prendre la moindre nourriture, Grandpré trouva la poule tendre et le vin bon. Le lit même, quoique humide et parfaitement dur, lui sembla doux et bourré d'édredon; il mangea comme deux, but comme quatre et dormit comme s'il avait la conscience tranquille. Sa conscience avait depuis si longtemps l'habitude des mauvaises actions, qu'elle ne s'occupait plus de semblables bagatelles.

Le lendemain, il fallut songer à payer; Grandpré n'avait pas d'argent.

Une explication assez orageuse eut lieu.

— Soyez tranquille, disait Grandpré, je suis riche, vous ne perdrez rien pour attendre...

— Ta! ta! ta! je connais ce refrain-là. Si j'avais attendu l'argent de tous ceux qui me l'ont chanté, il y a longtemps que j'aurais mis la clef sous la porte... Je ne connais qu'une chose, moi : vous avez consommé, il faut payer.

La position était des plus embarrassantes; l'hôte élevait la voix et paraissait disposé à employer tous les moyens pour toucher son argent.

En ce moment, un homme entra dans la salle basse où se tenaient les deux interlocuteurs. Il était vêtu d'une blouse bleue, portait un chapeau de toile cirée sur la tête et dans la main un bâton de houx. Il s'assit à une table, et, après avoir salué l'hôtellier qui vint lui serrer la main, demanda un verre de vin qu'on lui servit avec empressement.

— Ah! vous voilà par ici, maître Jacques?

— Oui, père Laurent, je viens de la foire qui a eu lieu hier, et je n'ai pas voulu passer devant la maison sans dire bonjour à un vieil ami.

— A la bonne heure!

Puis l'hôte revint vers Grandpré, qui ne savait comment se tirer de ses griffes.

— Tiens ! mais j'y pense, si vous n'avez pas d'argent, vous avez un cheval, et un beau, ce me semble.

— Eh bien ?

— Eh bien ! voilà Jacques Planchet, dont c'est l'état d'acheter des chevaux. Vendez-lui le vôtre, vous me paierez, et vous aurez de l'argent plein vos poches par-dessus le marché.

— Mon cheval n'est pas à vendre.

— C'est possible ; mais j'entends bien le garder jusqu'à ce que vous m'ayez payé.

— J'en ai besoin pour la route qu'il me reste à faire.

— Il faudra bien que vous la fassiez à pied, car votre bête ne sortira pas d'ici que vous ne m'ayez soldé votre note.

— Votre note est exagérée.

— Vous l'avez trouvée tout à l'heure au contraire très-modérée...

— Si monsieur, dit à son tour Jacques Planchet, qui se levait d'un air empressé, veut avoir confiance en moi, je lui offrirai un bon prix de l'animal, pourvu qu'il soit jeune et de bonne race ; un prix tel que personne à dix lieues à la ronde ne lui en donnerait autant. D'ailleurs, le père Laurent est dans son droit, et, s'il garde le cheval à l'écurie, comment irez-vous où vous voulez aller sans argent ? Tandis qu'en me cédant la bête vous pourrez prendre la voiture publique, qui vous conduira sans fatigue où vous voudrez.

Grandpré lutta longtemps encore, mais il fut forcé de céder. D'abord il voulut se révolter contre les exigences de l'hôte. L'hôte criait, Jacques Planchet paraissait disposé à prendre fait et cause pour le père Laurent. Il capitula, livra son cheval pour un prix des plus médiocres, fort inférieur à sa valeur véritable, et sortit de l'auberge sans que l'aubergiste lui adressât, comme la veille, ce salut courtois et mielleux qui avait tant enflé sa vanité.

Quand il eut fait un bout de chemin, il s'assit au bord d'un fossé, la tête dans sa main, et se mit à réfléchir.

On eût réfléchi à moins.

Grandpré se trouvait pris dans une impasse d'où il était difficile de sortir. A son départ de Pazaval pour Verdun, sa précipitation avait été telle qu'il s'était mis en route les poches entièrement vides, sans se douter que les événements l'empê-

cheraient de retourner au château. Dès le moment que Rivaud s'était emparé de lui, il avait eu bien autre chose à penser qu'à courir après son trésor, soigneusement enfoui dans les caves du manoir : sa vie mise en question, l'incendie du château, la poursuite du jeune comte, avaient complétement détourné ses idées d'un but qui lui paraissait aujourd'hui si important. D'ailleurs, il comptait sur cette fortune qu'il allait conquérir de moitié avec le père de Louise, au prix d'un nouveau crime. Plus tard, toute recherche devenait impossible. On ne remue pas les pierres, on ne fouille pas les décombres d'une ruine, sans de grands efforts, sans le secours d'ouvriers nombreux, et sans la persévérance la plus soutenue. L'eût-il tenté, que son retour sur les terres du marquis eût éveillé l'attention, provoqué de nouvelles colères, attiré plus que jamais la vengeance sur sa tête proscrite et détestée : donc il n'y fallait pas penser. Il ne se souciait pas, enfin, de faire entrevoir à son ami Rivaud l'existence d'une somme assez rondelette. Tous ces motifs le détournèrent d'aller au château, quand le fermier, inquiet sur le sort de sa fille, le lui proposa. Il lui parut beaucoup plus urgent de fuir un pays où son nom et sa personne étaient exécrés, et de gagner au large, pour mettre d'abord sa vie en sûreté. Mais, d'un autre côté, ce départ forcé, cette fuite nécessaire, le privaient de toutes ressources. Il n'avait, pour garantie d'existence, que la probité douteuse de Rivaud, qui devait partager avec lui la fortune volée de concert; le cheval étant vendu, il fallait faire la route à pied et arriver dans la grande ville, sans amis, sans ressources, sans une seule personne de connaissance. On le voit, les réflexions de messire Grandpré ne pouvaient être fort gaies, et l'avenir ne lui apparaissait pas couleur de rose.

Prendre la voiture publique économisait ses jambes, mais épuisait sa bourse. Il craignait les questions, la rencontre de quelque visage de connaissance. Après une grande heure de mûres délibérations, il conclut à voyager à pied, coupa une branche de hêtre dont il se fit un appui, et, prenant son courage à *deux pieds*, comme on ne dit pas, il continua sa route, philosophe par circonstance et par force majeure.

Tout alla bien pendant quelques jours; il vivait sobrement, payait ***rubis sur l'ongle***, et approchait peu à peu du but qu'il

voulait atteindre. Malheureusement pour lui, il était écrit qu'il n'avait pas atteint l'apogée de ses infortunes. A dix lieues environ de Paris, près de Meaux, où il était arrivé sans encombre, il se trouva tout à coup en face d'une petite hôtellerie, au bord de la grande route. Il était tard, et il résolut de s'y arrêter pour passer la nuit et se reposer de la fatigue d'une marche pénible. Il aperçut, assis sur le banc de bois placé devant la porte, un homme d'assez mauvaise mine qui fumait sa pipe à côté d'une femme passablement avenante et *agréable à l'œil,* qui tricotait un bas de laine. Grandpré, inquiet de tout, eut un instant l'idée de continuer son chemin; mais, si l'homme lui inspirait peu de confiance, la femme avait paru lui jeter un regard pas mal significatif qui le désarma. Sans considérer qu'il n'était ni beau ni jeune, qu'il ne marchait pas dans un équipage flatteur, il se figura qu'il était encore passablement bien tourné pour exciter à la première vue, chez une femme, quelque sympathie dont on semblait vouloir lui donner des preuves et qu'il se promit de cultiver. Il entra dans l'auberge. D'ailleurs, il était fatigué et ne se sentait pas le courage de gagner la ville, située à une grande demi-lieue de là.

— A coup sûr, ce compagnon-là n'est pas rassurant du tout, se disait-il, indiquant le monsieur, mais qu'est-ce que cela prouve? Doit-on juger les gens sur la mine? J'ai les souliers poudreux, la barbe longue, et cependant la petite... le cœur de la femme est plein de mystères et de contradictions... Et sa pensée s'enveloppait chastement d'un voile mystérieux que nous nous garderons bien de soulever.

La nuit était venue. Grandpré s'approcha d'un bon feu qui brûlait dans l'âtre de la salle commune. La chaleur le ranime, lui fait oublier la fatigue et le met tout à fait de bonne humeur. Quelques instants après, la femme et l'homme, qui n'avaient paru faire aucune attention particulière à lui, rentrèrent à leur tour. Grandpré, galant comme un gentilhomme, s'empresse d'offrir à celle qui l'avait fasciné d'un regard une chaise à côté de lui, devant les flammes pétillantes du foyer, et celle-ci, le remerciant de son obligeance, accepte sans façon.

L'homme allait et venait sans paraître s'inquiéter de rien. La conversation, monotone d'abord et indécise, prend bientôt un tour plus décidé. L'homme s'y mêle à son tour, vient s'asseoir

près d'eux et, s'excusant de son importunité, se montre si gai, si jovial, si bon enfant, que Grandpré se fait mentalement les plus grands reproches sur son manque de perspicacité, et rit intérieurement de ses appréhensions premières. L'hôte sert le souper, Grandpré s'empresse de proposer à ses nouveaux amis de prendre leur repas ensemble; mais tous deux, discrets comme d'honnêtes gens, n'acceptent cette offre qu'à une condition, c'est que chacun paiera son écot. Grandpré fait quelques façons pour la forme et, satisfait au fond d'avoir sauvé les apparences, ne voulant pas blesser tant de discrétion par une insistance trop longue, accède à cette honorable proposition.

Décidément il allait passer la soirée la plus agréable... On se mit à table. Le vin était excellent, la chère appétissante, madame fort aimable; son mari, ou du moins celui qui paraissait l'être, peu jaloux. Tout en soupant, les confidences allèrent leur train. Rien ne gênait l'épanchement des convives, car ils étaient dans un petit cabinet du rez-de-chaussée attenant à la salle commune, et l'heure tardive avait décidé l'hôte à fermer sa porte. Grandpré s'aperçut bientôt qu'il gagnait beaucoup dans l'esprit de madame, qui lui faisait les plus douces agaceries, choquant doucement son verre contre son verre, son pied contre son pied, et paraissait écouter avec l'intérêt le plus vif et le plus sincère les mille et un compliments que lui adressa son nouvel adorateur. Quant au mari de la dame, déjà échauffé par la boisson, il trouvait tout cela charmant, chantait à plein gosier, cessait de chanter pour boire et de boire pour chanter; bref, il ne gênait en rien nos amoureux. Bientôt même il quitta la salle sous le prétexte d'aller fumer sa pipe en plein air, et nos deux tourtereaux restèrent en tête-à-tête.

Grandpré, tout au bonheur de consolider sa conquête, ne put s'apercevoir que le *monsieur* de Jeannette était venu doucement coller son œil à la serrure et paraissait regarder avec inquiétude ce qui se passait dans le cabinet.

— Enfin, se disait à lui-même l'intendant, le voilà pris; cet homme-là a la tête plus solide que je ne croyais. Il a bu comme une éponge et se tient encore droit comme un soliveau. Mettons à profit le temps qu'il me laisse.

Alors son audace, que n'arrêtait plus la présence d'un tiers toujours incommode, même quand il paraît complaisant, prit

des proportions inquiétantes pour l'époux absent. Jeannette, c'était le nom dont on avait appelé la belle, se défendait tant bien que mal, se laissait baiser la main pour passer le temps, et paraissait s'inquiéter pour la forme de l'absence de son mari. Elle avait fort à faire à se préserver des atteintes amoureuses de Grandpré, et ne savait plus quel biais trouver pour arrêter ses entreprises extravagantes, quand l'homme entra brusquement, portant une bouteille :

— Que vois-je ? s'écria-t-il ; vous ne vous gênez guères, il me semble... Qui vous a permis d'embrasser ma femme?

— C'est en tout bien tout honneur, répliqua Grandpré.

— Mon ami, mon ami, ne te fâche pas, dit Jeannette, monsieur est galant, voilà tout ; d'ailleurs, tu n'as que ce que tu mérites : pourquoi nous quitter comme si notre société ne valait pas celle de ta pipe ? Je te l'ai dit, je n'aime pas les hommes qui fument toujours.

— C'est ça, mets-toi aussi contre moi ; c'est du joli... Après ça, ce que j'ai dit n'est que pour rire, au moins. Je ne suis pas de ces maris jaloux à tout propos de leur femme. Allons, Jeannette, tu t'amuses en bonne compagnie, cela me fait plaisir ; seulement, tu as tort de me reprocher mon absence, car je n'étais sorti que pour aller chercher cette bonne bouteille d'eau-de-vie que j'avais prié l'hôte de me mettre de côté, et que nous allons faire brûler en ton honneur.

Grandpré fut plus rassuré que jamais.

XVI

OU L'AMOUR MÈNE M. GRANDPRÉ.

On alluma le punch et l'on but à la santé de madame, qui se défendit d'y goûter, en disant que l'eau-de-vie lui faisait mal. Grandpré en but trois verres coup sur coup, tant il trou-

vait le punch brûlé à point et d'une saveur parfaite. Comme il était exclusivement occupé de Jeannette, il n'eut pas l'occasion de remarquer que son mari jetait le contenu de son verre sans le boire. Bientôt ce qui devait arriver arriva : l'intendant s'affaissa sous la table ivre-mort. C'était bien de l'eau-de-vie qu'il avait bue, mais avec addition d'une certaine composition narcotique qu'on y avait mêlée. En ce moment, la scène changea.

— Enfin, dit l'homme, j'ai cru que nous n'en viendrions jamais à bout. Ce vieux drôle porte le vin comme une futaille. Sans mon petit mélange, il serait encore là debout. Le temps passe cependant, la voiture de Meaux part à minuit, et il est onze heures. Allons, à l'ouvrage !

— M'a-t-il tannée, cet imbécile, répliqua la gentille Jeannette, avec ses galanteries.

— Je vais lui en donner, moi, des galanteries, à ce chenapan, reprit le bandit en fouillant Grandpré ivre-mort.

— Fais vite, Bibi, l'aubergiste pourrait venir.

— *Le plus souvent.* C'est lui qui m'a donné la bouteille, et, pourvu qu'on lui paie son souper et qu'on lui donne sa part du butin, non seulement il fermera le bec, mais encore...

En ce moment Grandpré parut faire un mouvement ; sentant qu'on fouillait dans ses poches, il y porta la main.

— De quoi ? de quoi ?... dit l'homme, nous faisons des façons ? et il lui appliqua sur la main un rude coup de pied. La main frappa la table et resta immobile.

— Voilà ce que c'est que de faire le méchant, ajouta Jeannette.

Grandpré fut dépouillé de tout l'or qu'il possédait sur lui ; après quoi, nos deux honnêtes filous ouvrirent la porte et Bibi siffla pour appeler l'hôte, qui accourut. Les comptes furent réglés amicalement, la porte de la maison fermée en dedans ; mais l'aubergiste eut la précaution de laisser la porte du cabinet toute grande ouverte pour laisser croire au voyageur, qu'après le coup fait, les voleurs s'étaient enfuis par là, *à son insu.*

Grandpré dormit toute la nuit sans bouger. Au petit jour, l'air frais du matin le réveilla tout à fait dégrisé, mais contusionné et horriblement enrhumé du cerveau. Il ne se souvint

de rien d'abord, mais la vue de la table toute garnie des plats de la veille, l'absence de ses compagnons, sa main endolorie, le vide affreux de ses poches, lui expliquèrent bientôt toutes les phases de cette funeste aventure. Il appela l'hôte, fit du bruit, cria, le menaça de la gendarmerie, prétendant qu'il était complice des deux scélérats qui l'avaient dévalisé. L'hôte survint, et, tout en lui demandant à qui il en avait, lui fit observer qu'il n'est pas prudent de se fier sans précaution avec des aventuriers; assura qu'il ne connaissait ni cet homme ni cette femme; ajouta même que Grandpré n'avait que ce qu'il méritait, que leur fuite par la fenêtre attestait que les bandits avaient craint et évité sa présence, et que, de plus son souper n'étant pas payé, c'était lui, Grandpré, qui devait redouter la justice au lieu de l'en menacer. Toutes ces observations paraissaient assez plausibles. Grandpré troublé, honteux de sa mésaventure et fort alarmé du ton décidé de l'aubergiste, qui prit sa casquette pour aller chercher la force armée, profita d'un moment où on l'observait moins (ce qui était calcul de la part de l'hôtelier) pour s'enfuir à travers champs.

Il franchit, sans s'arrêter, les dix lieues qui séparent Meaux de Paris, de sorte qu'en arrivant à l'entrée de la capitale de la France il tomba littéralement de faim et de fatigue.

Décidément, la chance jusqu'alors ne lui avait pas été trop favorable. En moins de dix jours, sa vie était toute retournée, et du mauvais côté.

Mais tout abattu, tout harassé qu'il fût en arrivant à Paris, il espérait retrouver Rivaud.

Il fut se loger rue de la Tixeranderie, dans un bouge infect, où l'on voulut bien l'accueillir le soir de son arrivée sans lui demander compte de rien, quoiqu'il eût l'air d'avoir fait un mauvais coup. Il mourait de faim; on lui donna à manger une croûte de pain, un verre d'eau coupée de *fil en quatre*, puis on l'envoya coucher sur une botte de paille. Tout cela semblait lui être accordé par pitié.

— Allons! mon bonhomme, lui dit le lendemain la sorcière qui tenait l'*hôtel garni*, allons! en voilà assez de roupiller comme une marmotte; il est cinq heures, te voilà refait; en route...

C'était chez elle une habitude de tutoyer tout le monde...

— Il faut que je balaie l'établissement pour que la pratique soit contente. Le pavé est sec comme ma langue... Tu peux patiner, si ça te fait plaisir.

La mère Dulaurier, veuve Gripette (Dulaurier était son nom de demoiselle), appelée Saint-Jean par les clients de l'endroit, était une commère aux larges épaules, aux cheveux gris, aux yeux verts, potelée comme une andouillette. De plus, elle était courte en jambes, épaisse de tous côtés et se négligeait par trop. Une moustache roide et hérissée comme une brosse de crin ombrageait sa bouche, et quand elle souriait, on devinait que, si elle avait eu des dents, son sourire eût été des plus agaçants. Avec ces petits défauts de détails, la Saint-Jean était une femme bien conservée, mais hideuse.

Grandpré, réveillé brusquement, se dressa sur ses pieds, ne sachant ce qu'on lui voulait.

— Eh bien ! excusez, mon cher, tu t'en es donné pour trois sous au moins. Il n'y a pas de coutures qui font mal aux reins là-dedans, hein, farceur? J'espère que c'est doux comme du miel, ce lit-là.

— Oui, j'ai bien dormi, répondit Grandpré encore engourdi ; je vous remercie, brave femme.

— A dix heures, la soupe ; à sept, le fricot, si le cœur t'en dit et que t'aies de ça...

— Je reviendrai, dit Grandpré, et ma reconnaissance...

— Veux-tu t'en aller, *clampin,* tu m'empêches de balay*ère.*

» La fleur des champs
» Que je préfère,
» C'est...... »

Grandpré, voyant qu'il n'en pouvait rien tirer de plus, car elle s'était mise à balayer en chantant, prit le parti de sortir.

Il erra toute la journée dans Paris, remarquant avec soin les chemins qu'il prenait, de peur de se perdre, cherchant à classer dans sa mémoire le nom des rues qu'il traversait, et malgré tout cela, deux heures n'étaient pas écoulées qu'il était complétement égaré. La faim le tourmentait ; il implora la charité des passants... Grâce au faible secours d'une bonne âme, qui prit en pitié la détresse du pauvre diable, il put s'acheter un

morceau de pain qu'il dévora... puis se trouvant près de la Seine, il descendit jusqu'à la berge, se pencha vers l'eau, qui roulait à ses pieds, fit un creux de ses deux mains, et se désaltéra.

— C'est égal, se dit-il, il faut que je le retrouve!

Il reprit donc sa course au hasard; se sachant égaré, il se fit ce raisonnement, que le hasard le servirait peut-être mieux que toutes les précautions qu'il avait prises pour retrouver la rue de la Tixeranderie, et que d'ailleurs, s'il fallait coucher dans la rue ou le long de la rivière, il s'y résignerait pour une nuit.

Cependant, après avoir erré toute la journée dans différents quartiers, sans que sa recherche lui eût procuré un résultat satisfaisant, il fut tout étonné de se retrouver devant la lanterne jaune de la veuve Gripette, lanterne sur les vitres ébréchées de laquelle il pouvait lire ce doux appel aux passants :

Ici on loge à la nuit,
3 sous le café et le petit *ver.*

Quoiqu'il fût sans le sou, un je ne sais quoi qui lui donnait à espérer que la veuve Gripette ne lui refuserait pas pour une nuit encore la botte de paille du malheur, le décida à s'exposer aux rebuffades de sa protectrice de la veille.

Après tout, se dit-il, elle ne me mangera pas tout cru, la vieille sorcière, il sera toujours temps de filer, si elle ne veut pas m'héberger. Essayons.

Et il ouvrit la porte du bouge.

La matrone n'y était pas. La porte entr'ouverte et quelques voix lointaines frappant son oreille, lui indiquèrent qu'elle était occupée ailleurs.

Grandpré reprit courage, s'offrit une chaise de paille, s'assit et se mit à examiner la salle, pour tuer le temps.

XVII

MONSIEUR BIBI ET MADEMOISELLE JEANNETTE.

Quatre tables crasseuses, incrustées, par parties égales, d'huile, de graisse et de vin; des bancs à demi cassés, des brocs vides, tel était le mobilier de la veuve Gripette. Au fond de l'antre se prélassait orgueilleusement un comptoir en noyer, orné de petits verres et de pots de faïence ; au fond, quelque chose qui avait pu être une glace, un demi-siècle plus tôt, permettait à la maîtresse du logis de rajuster sa coiffe et de lisser ses cheveux gris. Tout cela n'avait pas dû coûter cher et ne demandait que peu d'entretien. Ce cabaret était à peu près vide ; une seule table se trouvait occupée. Un homme y buvait, enveloppé dans un manteau dont il se cacha la figure avec précipitation, quand Grandpré ouvrit la porte.

Celui-ci se hasarda à tourner les yeux de ce côté. Une chandelle fumeuse éclairait mal la salle. Cependant il crut reconnaître la tournure, le chapeau et jusqu'à la pipe de l'homme... Il regarda une seconde fois. Mais quel ne fut pas son étonnement, son effroi, sa rage, quand cet homme, se levant tout à coup, ôta son chapeau qu'il jeta sur la table, rabattit son manteau qui tomba sur le banc et s'avança sur lui la pipe à la bouche et son gourdin dans la main, d'un air menaçant. C'était le prétendu mari de Jeannette, le bandit qui l'avait si bien dévalisé sur la route de Meaux.

— Eh bien ! oui, c'est moi, tu n'as pas besoin de t'écarquiller la prunelle pour me reconnaître, c'est moi, Bibi... l'homme à Jeannette. Après ?...

Cet *après* était terrible, dit de cette façon, avec un pareil

gourdin dans les mains de cet homme ; cet *après* voulait dire : Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à parler, je vais te servir, et chaud, une bonne volée de coups de bâton... Grandpré le comprit, il était terrifié, cloué sur place, ne pouvant ni remuer les jambes ni délier la langue... stupide, car messire Grandpré n'était pas d'une bravoure bien remarquable, comme on sait.

— Allons ! viens ici et causons.

Grandpré ne put qu'obéir.

Bibi s'assit tranquillement en donnant sur la table un coup de gourdin qui fit sauter l'intendant.

— Eh ! eh ! la Saint-Jean, viendras-tu, sorcière ?

— Voilà, mon chéri... voilà.

— Apporte-nous une bonne bouteille, et plus vite que ça !

— Oui, mon chéri.

Un instant après la veuve Gripette apparut au haut de la cave, son rat d'une main, la bouteille dans l'autre.

— Encore toi ici, philosophe ? dit-elle à Grandpré.

— Qu'est-ce que ça te fait ? reprit Bibi... Le citoyen est mon ami ; je l'invite, si toutefois il veut bien le permettre. Allons ! débouche le flacon et tourne-moi les talons. Va voir à ton comptoir si j'y suis ; nous avons à parler d'affaires avec le citoyen.

La Saint-Jean obéit et Bibi se trouva seul avec Grandpré.

Le malheureux intendant n'était pas favorisé dans le choix de ses amis. Ses deux amis sur la terre, les seuls qu'il eût, Rivaud et Bibi, étaient deux coquins, il n'en pouvait douter. Il est vrai de dire cependant que ce dernier choix était un peu forcé.

— Eh bien ! oui, c'est moi, tu m'en veux encore parce que je t'ai joué une farce.

— Vous appelez ça une farce, vous ?

— Une plaisanterie, si tu veux, philosophe, puisqu'il paraît que c'est ton petit nom dans la niche à la Saint-Jean.

— Une farce ! soupira Grandpré en regardant avec reproche son terrible interlocuteur... Et mon argent ?... Enfin, vous m'avez pris tout mon argent ! vous m'avez...

— Volé... va donc, pourquoi te gêner ? A ta santé, mon vieux, et sans plus se mettre en colère, sans étonnement, *à la bonne franquette*, Bibi versa à boire à son nouvel ami.

— Est-il comme l'autre? celui-là, demanda Grandpré.

— Pourquoi faire? *nigaudinos*, puisque tu n'as pas le sou. Ah! mon pauvre ami, ça ne m'a guères profité, cet argent-là... plus rien!...

— Quoi! tout est mangé, tout?

— J'ai joué... j'ai perdu.

— Et vous avez payé? fit Grandpré avec surprise.

— Pour qui me prends-tu donc, s'il vous plaît?... Dette de jeu, dette sacrée.

Grandpré n'en revenait pas.

Cet homme qui volait sans scrupule les passants sur la grande route, ce coupe-jarret, ce bandit payait ses dettes de jeu!... Il avait de l'ordre, de l'honneur à sa manière. Grandpré ne réfléchissait pas que, jouant avec ses pareils, il aurait trouvé des gens plus déterminés que lui à le mettre à la raison, s'il avait voulu aussi leur faire une farce, comme il appelait cela.

— Vois-tu, philosophe, je suis dans une veine de malheur. Tout a tourné contre moi depuis le jour de notre rencontre... Allons... tu m'as pardonné, n'est-ce pas?

— Il le faut bien, puisque je ne puis pas faire autrement.

— Ta réflexion me prouve que tu as encore un peu de rancune contre moi; mais, bah! ça passera... à ta santé! Vois-tu, je vas te conter ça... Jeannette est un monstre, cette femme-là me coûte les yeux de la tête, elle le sait et en abuse. Quand tu es descendu là-bas, elle venait de me faire une scène, nous étions quasiment brouillés. Je n'avais plus le sou, et, ma foi! elle parlait de me quitter, de me planter là, pour aller rejoindre son Dubreuil, un blond que je connais. Mais, patience, je lui ferai son affaire, un jour ou l'autre, à ce muscadin... ça ne te regarde pas. Pour le quart-d'heure, vu que je ne me soucie pas qu'on me fasse passer le goût du pain sur la machine à Samson... encore moins de grimacer sur le grand pré, je trouve plus sage de m'abstenir... C'est égal, un jour ou l'autre je... *sufficit* (c'était probablement tout ce que M. Bibi savait de latin). Quand Jeannette me voit dans la débine, elle n'a jamais d'autre chose à me dire que ça: — Je vas aller trouver Dubreuil. Ça lui portera malheur... et, comme si ce sou-

venir l'altérait davantage, il but un grand coup d'un seul trait.

— Où en étais-je?

— Vous étiez brouillés.

— Justement, brouillés à mort. Tu vins... je respirai. Pourtant tu n'avais pas l'air bien à ton aise. Mais elle avait cru entendre le son de l'or dans ta poche, et elle consentit à rester avec nous cette nuit encore. Tu sais le reste... En bonne conscience, à ma place, voyons, aurais-tu balancé? La perdre ou te laisser aller les mains dans tes poches comme un joli garçon... Encore une fois, je te le demande, qu'aurais-tu fait à ma place?

Grandpré était fort embarrassé de répondre.

— Comprends donc, philosophe, un autre, c'eût été la même chose, le premier que j'aurais rencontré sur ma route... Jeannette voulait rejoindre Dubreuil... D'ailleurs, tu as passé une soirée agréable, le ventre à table, un bon souper, ma conversation, et surtout celle de Jeannette... On a eu des égards pour toi, mon cher, beaucoup d'égards.

— Beaucoup trop pour ce que je méritais sans doute, dit Grandpré.

— Dam! est-ce que je te connaissais, moi? est-ce que j'avais besoin d'y mettre tant de façons et de te laisser baiser les mains et la joue de Jeannette.

— La joue?

— Dis donc que non... pour voir! je te regardais par le trou de la serrure... Ah! scélérat! si je t'avais laissé faire, tu m'en aurais fait voir de drôles!... Farce pour farce, vois-tu!

Grandpré ne put cacher un mouvement imperceptible de fatuité, qui lui fit relever la tête et se redresser dans sa cravate.

— Eh bien! moi, je ne t'en veux pas. Chacun pour soi... j'avais de mauvaises intentions sur ta bourse... tu en avais sur ma maîtresse... nous sommes quittes.

— Ah! Jeannette n'est pas votre femme?

— De quoi? de quoi? M. le maire et son écharpe! et les bans et les cravates blanches, et le bouquet d'oranger et le fiacre à trente-cinq toutes les heures... allons donc... pour qui me prends-tu?... est-ce que j'ai l'air d'un serin?

Grandpré apprit avec plaisir que Jeannette était libre. Quoiqu'en eût dit le bandit, il n'avait pas cessé de croire que, à son

insu, Jeannette avail réellement quelque penchant pour lui. Il ne pouvait s'imaginer qu'elle l'eût complétement joué... Il pensait que, si elle avait pris un rôle dans cette comédie désagréable, il serait arrivé un moment où...

— Est-ce que tu ne sais pas ce que cela coûte, le *conjungo?* poursuivit Bibi.

— Non, je l'avoue...

— De l'argent, philosophe, gros comme toi; de l'argent à la *mairerie*... de l'argent à l'église, quand il y en avait; de l'argent aux voitures, on ne va pas à pied ce jour-là; sans compter les robes, les chiffons, les bouquets... Enfin, il en faut tant, vois-tu, que ça dégoûte. Est-il besoin après tout d'entendre cracher des mots *qu'on y* comprend rien, pour être heureux? Quand j'ai vu Jeannette pour la première fois, elle me plut, tout était dit, ça ne nous a rien coûté du tout.

— Oui, mais si vous étiez mariés, elle ne pourrait pas vous quitter.

— C'est juste, et *t'as* mis le doigt sur la plaie. Dans le commencement, elle m'en parla la première, mais je lui dis : — A quoi bon!.. Ça allait bien... j'en étais fou, elle m'adorait. Ah! les beaux jours!.. mais ça n'a pas duré longtemps, avec la gêne est parti l'amour; de son côté, du moins, car moi je l'aime plus que jamais, peut-être parce que j'enrage de voir qu'elle m'*aime* moins... Alors, quand je la vis se refroidir, ce fut moi qui parlai mariage. Oui, je l'aurais fait pour la garder, mais elle refusa, et me dit à son tour : A quoi bon?.. pour traîner la misère? j'aime mieux rester libre... Libre? et de quoi libre?.. d'aller trouver l'autre, tonnerre!..

Et Bibi saisissant son gourdin qu'il avait déposé sur la table en asséna sur le bois un tel coup que Grandpré pâlit sur son banc et que la Saint-Jean s'en réveilla. C'était l'heure de sa sieste (elle la faisait toute la journée quand elle avait le malheur de rester assise) et elle s'était assoupie dans son comptoir.

— Voilà, mon chéri, voilà! s'écria-t-elle.

— Ne bouge pas, la mère, ne bouge pas, c'est un simple geste que je viens de faire, je cause avec le citoyen; ne nous dérange pas... Ah! si fait, reprit-il, en s'apercevant que la bouteille était vide.. Je crois remarquer que la carcasse de la

de la susdite est à jour, fais-moi l'amitié de m'en apporter une seconde.

— Voilà, mon chéri, voilà...

La mère Dulaurier, veuve Gripette, se leva péniblement de son vieux fauteuil garni de velours orange d'Utrecht, pour apporter la bouteille, tandis que Grandpré, moins inquiet et curieux de voir où cette rencontre le conduirait, buvait à petites gorgées le contenu de son verre.

— Mais, à propos, la mère, est-ce que tu n'aurais pas dans quelque armoire un morceau de n'importe quoi à manger sur le pouce? il est tard, et j'ai des tiraillements d'estomac.

— Je n'ai que du lard, mon chéri; mais c'est frais et rosé comme...

— Comme du lard, fit brutalement Bibi, qui connaissait son monde.

— C'est ce que je voulais dire.

— Ça te va-t-il, philosophe?

Grandpré ne put garder sa rancune plus longtemps. Il accepta de grand cœur, car il n'avait mangé qu'une croûte de pain depuis le matin, et tendit la main à Bibi en signe de réconciliation et d'oubli complet.

A la bonne heure! je vois qu'il y a moyen de faire quelque chose de toi. Sans rancune, donc, ni pour la femme, ni pour l'argent

Le souper était des plus maigres, assurément, cependant il fut fêté de part et d'autre. Le vin égaya même les convives sur la fin du repas, et Grandpré se sentit tout honteux de ne pouvoir offrir à son tour quelque chose à son amphitryon.

— Vous ne m'avez pas fini votre histoire.

— Tutoie-moi donc, philosophe : faut-il tant de façons avec les amis?.. Je conçois que, du premier abord, ça t'écorche la bouche, tu es un monsieur, toi... Mais maintenant que nous avons rompu ensemble la croûte de l'amitié, rompons aussi la contrainte qui nous sépare encore.

— Je n'oserais pas, dit Grandpré, mais au diable la gêne... et finis-moi donc ton histoire.

— Est-on bête de se mettre en colère pour une femme! Tout à l'heure je me suis enlevé comme une soupe au lait... Le diable m'emporte si je sais pourquoi.

— Tu disais que Jeannette...

— Sans doute... elle voulait me planter là et chercher fortune ailleurs, mais quand j'eus fait le coup, il n'en fut plus question... Nous avions de l'or, elle était tout à moi, nous revînmes à Paris. Ce n'est que là que se font les grandes fortunes.

— Oui, j'en sais quelque chose, soupira Grandpré.

— On est gueux le matin, et le soir on roule carrosse.

— Quand on ne crève pas de faim.

— Ça, c'est vrai, mais c'est une exception. Laisse-moi finir. Pour lors, je m'imaginai sottement de risquer au jeu avec les camarades l'argent que je t'avais subtilisé, ou du moins ce qui m'en restait, car tu penses bien que la somme était déjà fortement ébréchée. Jeannette, pleine d'esprit comme moi, m'y engageait elle-même. Je me rendis hier dans le tripot où l'on s'assemble pour se concerter, à l'Hermitage, et je me mis à jouer. Une heure après, j'avais tout perdu. Jeannette me vit revenir l'air penaud et déconfit; elle comprit avant que j'eusse ouvert la bouche ce qui m'était arrivé, sa physionomie ne trahit rien de ses préoccupations; elle fut bonne comme d'habitude; mais je compris bien, moi, qu'elle songeait à quelque chose, et ce matin je vis qu'elle avait pleuré. Voilà... Je jurerais qu'elle veut s'en aller... As-tu un bon conseil à me donner? Que ferais-tu à ma place?

— Dame! je tâcherais de me procurer de l'argent, puisque c'est là ce qui lui manque.

— Sans doute, mais comment? Ça ne pousse pas dans les rues par les temps de misère qui courent.

— Tiens! il me vient une idée!

— Laquelle?

— Tu vois que j'ai tout oublié, et la plaisanterie que tu m'as faite, et la misère où tu m'a mis... Veux-tu me servir?

— Tu es un bon garçon.., je suis ton homme.

— Je cherche quelqu'un.

— Où ça?

— Dans Paris.

— Paris est grand.

— Et c'est pourquoi je ne l'ai pas encore trouvé. Mais, si bien qu'il se cache, le scélérat! je me suis mis dans l'idée de mettre la main dessus, et ce jour-là, vois-tu, ça peut être de-

main, il y aura de l'or pour toi, pour Jeannette et pour moi.

— Vraiment?

— Sur ma parole...

— Est-ce qu'il faudra jouer du couteau?

— Rien de tout cela... Celui que je cherche s'exécutera de bonne grâce ou sinon malheur à lui!

— C'est donc un parent dont tu hérites, un oncle que tu enterres?

—Non, c'est un complice qui me vole plus de cent mille francs.

— Cent mille francs?

— Ni plus ni moins.

— Et tu as dit un complice?

— Je l'ai dit.

— Ah çà! tu en es donc aussi, toi... Tiens, tiens, tiens, tiens, farceur!...

Bibi, charmé d'avoir rencontré un confrère où il n'avait cru trouver qu'une dupe, lui tendit chaleureusement la main, que Grandpré pressa cette fois de grand cœur.

— C'est une histoire trop longue à raconter pour que je la commence. Tu la sauras plus tard... ce que je t'en ai dit suffit pour te montrer que je joue cartes sur table, et que tu peux te fier à moi comme je me livre à toi.

— Et tu ne t'en repentiras pas, philosophe!... Ah! si j'avais su...

— N'en parlons plus... Ce qui est passé est passé, ce n'est pas pour une poignée d'écus...

— C'est égal, je ne me le pardonnerai pas.

— Tu aimais Jeannette, l'amour excuse bien des folies.

— Enfin, à quelque chose malheur est bon, comme dit le proverbe; si je ne t'avais pas rencontré là-bas, nous ne nous serions pas revus ici, ce soir, et je ne t'aurais jamais connu. Qu'est-ce que c'est que ton homme?

— Un brigand dont je veux me venger à tout prix, que je trouverai, fût-il à cent pieds sous terre, et qui me crachera l'argent qu'il m'a volé, dussé-je, s'il refuse, porter ma tête sur l'échafaud, pour l'y voir monter avec moi.

— Tu as du caractère, philosophe.

— J'en aurai cette fois; je ne veux pas avoir travaillé pour le roi de Prusse.

Sans lui, je vivrais tranquille où j'étais; mais cet infernal démon s'est acharné après moi ; et voilà où il m'a conduit, les mains pleines de sang.

Bibi consola son ami, l'encouragea, lui promit son appui tout entier, et l'on convint de commencer dès le lendemain matin les recherches.

— Où vas-tu coucher ce soir? lui dit-il.

— Je ne sais, répondit Grandpré, je n'ai ni asile ni argent pour m'en procurer un. Je coucherai ici, si la mère Gripette y consent, par charité, sur la botte de paille qui m'a servi cette nuit, ou même sur ce banc de bois à défaut de paille.

— Non, non, repondit Bibi, viens avec moi, la maison n'est pas grande, mais Jeannette et moi, nous trouverons bien un matelas pour te le donner... Viens, philosophe, viens, mon ami.

Bibi paya l'écot et sortit avec Grandpré pour gagner le *chenil* où l'attendait sa maîtresse.

Jeannette fut charmante pour Grandpré que Bibi lui présentait comme l'instrument de leur fortune. Après s'être excusé timidement sur les événements passés, on fit la paix, et cette fois, ce fut Bibi qui autorisa son ami à sceller d'un baiser sur la joue le pardon de Jeannette.

Le lendemain on se mit en route ; mais les recherches furent infructueuses. Pendant un mois entier, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, Bibi et le philosophe fouillèrent *tous* les coins de Paris. Vingt fois, ils passèrent devant le club de la rue des Gravilliers sans se douter qu'ils tenaient Rivaud sous la main. Les clubs, les cabarets, les bouges, les palais, rien n'échappa à leur œil vigilant. Hélas ! on rentrait chaque soir sans être plus avancé. Depuis longtemps déjà Jeannette aurait pris son parti, si quelque affection enfouie encore dans le cœur de la jeune femme pour son amant, la présence d'un tiers dans leur ménage et l'espoir que lui donnait Grandpré d'une fortune soudaine ne lui avaient fait prendre patience. On vivait dans une grande familiarité, mais qui n'était guère dangereuse, puisqu'on partait dès le lever du soleil pour ne rentrer qu'à la nuit, Bibi et Grandpré toujours ensemble. Pourtant la patience se lasse, surtout celle d'une femme. Jeanneton ne put résister à cette misère.

Un beau matin elle s'enfuit.

A neuf heures du soir, en rentrant, Bibi frappe à la porte, et très-étonné qu'on ne vienne pas lui ouvrir, il frappe plus fort; même silence. De son pied il heurte quelque chose qui résonne sur le carreau du palier. Il se baisse : c'était la clef... Inquiet, il ouvre la porte, entre... personne!

— Tonnerre! s'écria-t-il, elle a décampé...

Grandpré eut toutes les peines du monde à le calmer. Un billet laissé par elle sur la table faisait connaître à son amant, les motifs (que nous savons dejà) de son brusque départ. A force de raisonnements, de logique et de belles phrases appliquées comme des cataplasmes sur cette blessure saignante, le philosophe, comme disait Bibi, apaisa pour le moment cette grande fureur.

Mais la plaie demeura longtemps vive dans le cœur de cet homme trahi par celle dont l'amour l'avait conduit au vagabondage, au vol et à l'infamie.

Nous n'avons pas la prétention de faire suivre plus longtemps à nos lecteurs le pèlerinage qu'accomplissent ces deux scélérats.

Qu'il suffise de dire que leur union devint des plus étroites. Grandpré découragé de voir que le but qu'il poursuivait, la vengeance qu'il s'était promise, lui échappait probablement à tout jamais, se lança à corps perdu dans la voie où l'avait précédé son camarade.

L'escroquerie, le faux, le vol à main armée, devinrent pour eux une habitude. Grandpré apporta dans l'association sa ruse et son adresse, Bibi son énergie et son sang-froid; ce fut ainsi qu'ils mangèrent pendant quatre années un pain souvent humide de sang, misérables un jour, gorgés d'or le lendemain, poursuivis sans cesse, mais mollement, à cause des circonstances politiques dans lesquelles on se trouvait alors, en butte aux recherches de la justice, épée de Damoclès qui reste quelquefois longtemps suspendue sur de pareils scélérats, mais qui finit toujours par retomber sur leur tête.

Nous les retrouverons bientôt.

DEUXIÈME PARTIE

I

DEUX ORPHELINES.

Si le lecteur veut bien abandonner, pour le moment, ces lieux souillés de crimes, ces repaires du vice, nous le conduirons dans une retraite plus douce où se versent aussi des larmes que l'amour et l'effroi font répandre, et nous lui montrerons un tableau trop triste encore sans doute, mais qui soulagera pourtant son esprit.

On se souvient sans doute qu'après le départ de tous nos personnages pour la ville de Verdun, Louise était restée seule au château.

Madame Duperron, la bonne ménagère, la voyant enfin plus calme et soulagée par d'abondantes larmes, la décida à quitter le château pour retourner à la ferme.

En arrivant au village, Louise, la fille du *grand* Rivaud, de celui qui avait donné l'impulsion à la révolte des paysans, et qui avait su, ce jour-là même, comme disaient les commères de l'endroit, river son clou à M. le marquis, Louise, qu'on aimait pour sa bonté, Louise fut assaillie de questions.

Madame Duperron, bien connue de tous les habitants et que les plus aimables qualités recommandaient à l'estime de chacun, lui fut fort utile en cette occasion. Moitié miel, moitié vinaigre, elle se tira des griffes de toutes ces bavardes et parvint à la soustraire à ces ennuis.

Mais à peine venait-on d'entrer dans la ferme, qu'un homme tout couvert de poussière et qui paraissait harassé de fatigue, y entra brusquement.

— Madame Duperron est-elle ici? demanda-t-il.

— C'est moi, mon ami... Qu'y a-t-il pour votre service?

— Une lettre que je suis chargé de vous remettre.

— De mon fils! s'écria madame Duperron après avoir jeté les yeux sur la signature.

— C'est-y donc vot' fils! dit l'homme en levant la tête pour regarder la brave dame : eh bien! vous pouvez vous vanter d'avoir là un beau brin d'homme dans vot' famille, tout de même.

La bonne mère sourit à cet éloge, et se mit à lire la lettre pendant que le messager, les pieds dans le feu, en face de Louise à demi engourdie par la fièvre et le sommeil, marmottait tout bas :

— Voilà une jeunesse qui a pris les fièvres. Si c'est d'amour, ça se guérit encore, si c'est d'autre chose, tant pis pour elle ! Je ne voudrais pas avoir son mal.

Voici ce que Gustave Duperron écrivait :

« Ma chère bonne mère,

» Tu sais si je t'aime et si je donnerais de bon cœur ma vie pour t'épargner une douleur, mon bonheur en ce monde pour sécher une de tes larmes! Eh bien! ma lettre doit t'affliger et te causer une vive douleur. Pardonne-moi, bonne mère, car j'ai fait ce qu'exigeait l'honneur, et tu m'as enseigné depuis que je suis au monde qu'il fallait tout y sacrifier. Ton fils est soldat. »

— Soldat! s'écria douloureusement la bonne femme.

— Un beau métier, dit le paysan, en faisant claquer sa langue contre son palais. Un beau métier! Du pain noir, des sabots et des coups de canon ! Mais, dame! on a de la gloire!

— Soldat! oui, c'était un soldat! murmura Louise.

— Soldat! mon Gustave! soldat!... répéta madame Duperron.

Une larme s'échappa de ses yeux et tomba sur la table.

— Allons, il faut du courage, se dit-elle. Lisons jusqu'au bout. Si je pleure, je ne pourrai plus lire.

Elle s'essuya les yeux et continua :

« Ce matin même, je me suis engagé. Ne me demande pas pourquoi. Je ne pourrais te répondre. J'ai fait ce qu'exigeait l'honneur ; n'en cherche pas davantage. Un jour, plus tard, tu sauras tout. Je pars demain et ne veux pas te revoir, car je n'aurais plus la force de partir.

» Seulement, j'ai une grâce à te demander. Tu ne me la refuseras pas, j'en suis sûr, et je partirai le cœur soulagé, si tu consens à faire ce que je vais te dire :

» Il faut que tu saches qu'il s'est passé de bien graves événements à Verdun ce matin, et que j'en ai été le témoin bien malgré moi. Mademoiselle Laure de Pazaval a été condamnée à mort.

» Le jugement devait s'exécuter ce matin. J'avais la rage dans le cœur de ne pouvoir rien faire pour elle, et cependant, je ne sais pourquoi, je ne pouvais croire qu'elle dût mourir. Si jeune, si belle, si pure ! la pauvre enfant ! Ah ! les hommes ne respectent rien. Déjà, oui, ma mère, déjà notre pauvre Laure franchissait les degrés ; c'en était fait d'elle, quand un homme, je ne sais qui, pousse un cri, s'élance. Elle était sauvée ! Comment ? Je n'en sais rien. Seulement, la foule battait des mains ; on criait : Vive la république ! et je n'en pus apprendre davantage. Laure est sauvée. C'est à toi maintenant de faire le reste. Viens donc en toute hâte à Verdun, où tu ne me trouveras plus, car nous partons dans une demi-heure pour la frontière.

» L'homme qui se charge de te porter cette lettre te conduira dans la maison où ta chère enfant a trouvé un refuge... Allons, bonne mère, il faut nous dire, non pas adieu, mais au revoir. Je pars ; mais, sois tranquille, je reviendrai... Mille baisers sur tes yeux que je me reproche tant de faire pleurer...

» Ton fils respectueux,

» Gustave DUPERRON. »

Deux heures après la réception de cette lettre, madame Duperron et le messager de son fils arrivaient à Verdun. La ville était pleine de tumulte, et l'on eut toutes les peines du monde à se faire jour. Enfin, grâce aux coudes de son robuste compagnon, les obstacles cédèrent, et la fille du marquis de Paza-

val fut réunie à sa bonne mère, madame Duperron. Dire la joie de cette enfant, ses larmes, ses sanglots, ses caresses, à quoi bon ? On les devine sans peine. Ce fut au milieu de ces transports, de ces angoisses que se passa la journée ; car il n'était pas prudent de regagner le château en plein midi, et de traverser la ville dans le jour, au milieu d'une populace qui hurlait des chansons obscènes et des cris de mort. Le soir venu, on partit.

Mais, hélas ! que devinrent les deux pauvres femmes à la vue du château brûlé, de la ruine et de la dévastation générale qui frappèrent leurs yeux... Sans connaître encore la mort de son malheureux père, Laure comprit qu'il était inutile, dangereux, peut-être, d'aller plus loin. On gagna la ferme de Louise avec toutes les peines du monde, et les trois malheureuses femmes se trouvèrent réunies. La fille de Rivaud n'avait aucune nouvelle de son père, Laure n'avait pu rien apprendre qui la rassurât sur le sort du sien ; mais madame Duperron ne tarda pas à tout comprendre. Thiébaut lui raconta le lendemain le funeste événement, qu'elle cacha aux deux jeunes personnes. La journée se passa tristement dans les larmes et la prière. Cependant, le malheur n'avait pas encore dit son dernier mot, et vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'elles ne devaient même plus avoir d'asile.

En effet, le lendemain au soir, Thiébaut vint trouver madame Duperron, et, la prenant à part :

—Si vous m'écoutez, ma chère dame, lui dit-il, vous ferez vos paquets ce soir, vous et ces deux jeunesses, et demain, avant le lever du soleil, vous décamperez d'ici. Ma carriole vous attendra au bout du pré de Jacques, et fouette cocher ! Ne revenez plus de longtemps dans ce pays.

— Vous m'effrayez, Thiébaut, lui dit-elle. En voudrait-on à ces enfants ? Qui peut leur désirer du mal ?

— Tout le monde et personne, ma chère dame. Mais, voyez-vous, je vous dirai en confidence, et pour ne pas avoir l'air de parler en l'air, que si dans la contrée on est exaspéré contre le père de Laure, qui était si dur pour les paysans, on l'est encore plus contre le père de Louise, qu'on accuse de trahison. Il y a trop peu de temps qu'ils ont répandu le sang. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils voulussent poursuivre leur ter-

rible vengeance. Fuyez donc, madame Duperron. Rivaud est parti avec ce maudit intendant qu'il devait nous livrer mort ou vif. Depuis deux jours, il est parti. Donc, c'est un traître. Il nous a joués; et il pourrait bien lui arriver malheur à lui et aux siens.

Le lendemain, on se décida à partir pour Lille, où madame Duperron se souvint qu'elle avait un frère établi. Laure et Louise croyaient que c'était par l'ordre de leur père.

II

LA VOCATION DE JEAN LE POSTILLON.

Il y a déjà trop longtemps que nous avons abandonné le jeune comte de Pazaval pour que nous n'ayons pas hâte de retourner vers lui, afin de connaître son sort. Henri n'était pas mort. A cet âge-là, on a l'âme chevillée dans le corps, et, quand l'amour s'y trouve logé *par surcroît*, ce serait malheureux qu'il en fût autrement. Lorsque le postillon revint avec le médecin du village, ils trouvèrent le pauvre jeune homme dans un état déplorable, inanimé, froid et pâle comme un cadavre que la vie aurait à jamais abandonné. Ce fut même seulement pour l'acquit de sa conscience que le médecin consentit à faire quelques tentatives qu'il jugeait à l'avance infructueuses.

A force de soins, il obtint cependant vers le milieu de la journée un résultat inespéré, c'est-à-dire que le malade couché dans un bon lit d'auberge ouvrit les yeux. Ce fut tout. La nuit fut bonne. Le surlendemain le blessé était hors de danger. Mais une grande inquiétude paraissait avoir remplacé sur sa physionomie la douleur et l'accablement de la veille. Le médecin s'en aperçut.

— Qu'avez-vous, monsieur, lui dit-il, on dirait que vous désirez quelque chose?

— Mes habits! dit à voix basse le malade.

On alla chercher ses vêtements encore souillés de boue et de sang.

— Mon portefeuille, docteur, mon portefeuille!

Mais le docteur eut beau fouiller partout, on sait qu'il lui était impossible de le trouver.

— Les misérables! soupira Henri, et sa tête s'affaissa de nouveau sur l'oreiller.

Le postillon Jean, qui n'avait pas quitté le blessé d'un instant et avait voulu passer la nuit près de son chevet, s'approcha du docteur:

— Ils l'ont complétement dévalisé, les scélérats, monsieur, et sans doute qu'il y avait dans ce portefeuille des papiers importants.

— Tenez-vous tranquille, dit le médecin à Henri, on le retrouvera; mais si vous vous tourmentez comme vous le faites, je ne réponds plus de rien.

Au bout de huit jours les blessures étaient fermées; aucune partie essentielle de l'organisation n'avait été atteinte. Les assassins, frappant dans l'ombre, avaient mal frappé. Henri était sauvé; une partie des coups avait porté sur le testament placé près du cœur. Ce fut alors seulement que, songeant à l'inquiétude de son père, préoccupé de Louise, il résolut d'envoyer à la découverte Jean, dont les soins avaient été ceux d'un frère et d'un ami, et qui avait tout l'air de ne plus songer à se séparer de lui.

Jean partit à la hâte et n'apprit que trop tôt les malheurs qui étaient venus fondre sur la famille de celui qu'il appelait déjà son jeune maître. Tout le monde avait quitté le pays: Laure, Louise, madame Duperron: — le marquis était mort! Tristes nouvelles!

L'angoisse du jeune homme fut immense! Le délire et la fièvre le mirent aux portes de la tombe. Il appelait à chaque instant, dans ses hallucinations terribles, sa bien-aimée, sa femme, Louise, son père, Laure, sa sœur! et des sanglots convulsifs brisaient sa poitrine. Enfin, le quatrième jour, la fièvre céda, et le médecin put répondre du blessé.

Les forces ne tardèrent pas à revenir, mais avec elles aussi le noir chagrin. Henri de Pazaval se vit seul au monde, — son château brûlé, — sa fortune volée, il comprit qu'il était temps de devenir un homme.

— Je serai soldat, se dit-il. C'est là, dans l'armée, au milieu de ces hommes qui versent généreusement leur sang pour leur ingrate patrie, que je puis encore trouver le dévouement et l'affection ; c'est là que se sont réfugiées les vertus de mes ancêtres ; c'est là que je veux vivre et mourir ! Du moins, si quelque action d'éclat vient illustrer mon nom, je mourrai en honnête homme, ma bien-aimée Louise le saura peut-être et verra que j'étais digne d'elle : allons, je serai soldat.

— Plaît-il, monsieur ?

— Tiens, c'est toi, Jean, tu étais là ?

— C'est-à-dire que j'arrive, et que je vous ai entendu.

— Ne fais pas attention. Vois-tu, je parle tout seul. Cela m'arrive souvent, comme tu sais ; il me semble ainsi que je suis moins seul au monde.

— Eh bien ! merci du compliment, monsieur Henri..... et Jean ? c'est donc rien du tout, lui ?

— Si, mon pauvre garçon, Jean est un brave cœur qui a eu de la pitié pour moi, qui m'a veillé, qui m'a soigné, qui m'a sauvé la vie, car, sans lui... va, je ne l'oublierai jamais, ajouta Henri en lui tendant sa main, que celui-ci serra dans la sienne, un peu honteux et fier tout à la fois.

— Eh bien ! alors, pourquoi dites-vous qu'on vous abandonne, que vous êtes seul au monde, et quoi encore... je l'ai bien entendu, peut-être, que vous seriez soldat ?...

C'est une chose décidée. Dans deux jours je serai tout à fait bien. J'irai à Metz, et je m'engagerai pour marcher à la frontière.

— Vous ?

— Moi !

— Eh bien ! et moi ? Dans tout cela, vous ne parlez pas de moi.

— Toi, Jean, tu m'embrasseras quand le moment de la séparation sera venu, tu renfonceras bravement une larme de regret, comme moi, quand je te quitterai, et lorsque tu m'auras perdu de vue au bas de la colline, eh bien ! tu revien-

dras ici et tu reprendras ton train de vie comme par le passé.

— C'est ainsi que vous arrangez cela, n'est-ce pas? Vous m'avez donc pris pour un sans cœur, pour un gueux, pour un rien du tout?

— Comment! s'écria Henri.

— Oui, je vous suis à charge, n'est-ce pas, et vous êtes bien aise de vous débarrasser de moi une fois pour toutes.

— Ah ! Jean, mon ami, c'est mal; ce que tu dis là me fait beaucoup de peine.

— Et vous, croyez-vous donc que vous me mettez de la gaîté plein le cœur, avec vos idées qui n'ont pas le sens commun ? Tenez, voyez-vous, monsieur Henri, plutôt que d'aimer les gens, on ferait mieux de s'arracher le cœur.

Et le brave postillon se mit à pleurer comme un enfant.

— Mais enfin, reprit Henri, que veux-tu de moi? Que t'ai-je fait pour que tu me grondes si fort?

— Ce que vous m'avez fait... Vous me renvoyez, vous me chassez! voilà ce que vous m'avez fait.

— Moi, te chasser. Je pars, voilà tout, et si je pouvais t'emmener...

— Voilà le premier mot raisonnable que vous ayez dit depuis longtemps, et c'est heureux, ma foi, que vous vous soyez décidé à le prononcer.

— Quoi, tu voudrais?

— Et pourquoi pas? vous vous faites soldat. On ne peut pas m'empêcher d'aller avec vous, peut-être!

Henri était ému jusqu'aux larmes.

— Est-ce que je peux me séparer de vous? Est-ce que je ne vous aime pas comme mon frère? Et qui prendrait soin de vous? qui se mettrait devant les balles, écarterait les baïonnettes de votre poitrine? Est-ce ma faute si vous m'avez *été* comme un gant dès le premier jour, et faut-il m'en punir parce que le mal a été en empirant tous les jours et qu'il n'y a plus de remède? Qui me retient ici? Je n'ai ni père ni mère... comme vous, mon pauvre monsieur, ajouta-t-il en voyant sur le front de Henri une empreinte de tristesse. Je n'aime que mes chevaux et vous. Eh bien! si ça vous est égal nous entrerons dans la cavalerie... Voyons, un bon mouvement : ça vous va-t-il, dites?

Henri se jeta dans les bras de Jean, et ces deux hommes s'embrassèrent étroitement.

Deux jours après, Henri et Jean se mirent en route. Henri fit ses adieux au bon docteur, qui ne voulut entendre parler d'aucune rémunération pour les soins qu'il avait donnés à son malade et assura qu'il était payé, puisque Henri allait offrir à la patrie la vie qu'il avait été assez heureux pour lui rendre.

On reçut avec empressement l'engagement des deux volontaires, et, sans plus tarder, on les envoya rejoindre l'armée de Dumouriez dans l'Argonne. Malheureusement, le cadre des hussards de Berchini était complet, et, malgré le désir qu'en avait exprimé Henri, il fallut entrer dans l'infanterie, au grand désespoir de Jean le postillon.

Le 6 novembre 1792, l'armée de Dumouriez livrait bataille aux Autrichiens, et cette bataille devait s'appeler Jemmapes.

Nos deux soldats se battirent comme des lions, et toute l'armée admira leur intrépidité. Un autre qu'eux s'était fait également remarquer, par sa bravoure et son sang-froid, c'était Gustave Duperron. Qu'on juge de l'étonnement de Gustave et de Henri, de leur joie, de leur enthousiasme, lorsqu'au suprême moment chacun vit son frère d'armes, debout, auprès d'un canon conquis, glorieux trophée qui ne leur avait pas même coûté de blessures. Quel moment !

— Monsieur le comte, s'écria Duperron, vous ici !

— Il n'y a plus de comte, il n'y a plus de monsieur... Gustave, nous sommes frères et soldats tous les deux, nous sommes amis.

— Et moi, dit Jean, je veux aussi une petite place dans votre amitié.

Gustave et Henri furent récompensés de leur bravoure par le grade de sergent.

— Tout est pour le mieux, disait le lendemain Jean à son jeune maître. Comme ça, vous garderez votre place et moi la mienne.

III

NOS HÉROS FONT LEUR CHEMIN. — JEAN QUITTE LE SERVICE.

La réunion des deux jeunes soldats fut d'autant plus douce que tous leurs sentiments les portaient à s'entendre, et que leurs cœurs étaient faits pour s'aimer.

Nous avons dit au commencement de ce récit que Laure, abandonnée pour ainsi dire de son père, au vieux manoir, n'avait pas de plus grand bonheur que celui de s'occuper de ses fleurs. Elle avait chaque jour de longues conversations avec Gustave. De cette intimité avec le fils de madame Duperron naquit un sentiment que ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens n'eût pu expliquer.

Laure était belle, jeune et naïve; Gustave, beau garçon dans toute l'acception du mot. Il était bon comme tout ce qui est fort, empressé à plaire à la jeune châtelaine.

Quand arriva le jour d'une séparation inattendue, le cœur de Gustave reçut comme un choc électrique d'où jaillit la lumière. Il comprit tout et frissonna, car il vit bien que ces petits soins, ces empressements, ces délicatesses, lui étaient inspirés par une passion réelle, un amour qui le tuerait, car il était sans espoir!

Laure, bien plus jeune que lui et d'ailleurs trop pure et trop chaste pour comprendre les battements de son cœur et s'expliquer la tristesse dont elle fut prise au couvent, ne pouvait se dissimuler à elle-même que l'absence de Gustave Duperron faisait un grand vide dans son existence.

Le jour du supplice de Laure, Gustave Duperron s'engagea.

Quel bonheur pour lui de retrouver soldat comme lui-même

le frère de celle qu'il aimait! Il pourrait donc causer d'elle avec lui, sans rien lui avouer de ses sentiments secrets. Mais ne serait-ce pas une joie déjà bien douce que d'entendre prononcer le nom de Laure par son frère? Henri, de son côté, avait à épancher son cœur; et si, dans le premier moment, il y eut, des deux côtés, de l'hésitation dans les aveux, cette hésitation cessa promptement de la part de Henri.

Gustave fut bientôt assez heureux pour avoir à verser des consolations dans l'âme de son ami.

Ce fut par Duperron que Henri apprit ce qui était arrivé à sa sœur, les apprêts de son supplice, que Louise lui avait cachés, son mariage avec un inconnu qui l'avait sauvée de la mort par ce moyen extrême, inconnu dont on n'avait plus entendu parler; enfin, sa retraite auprès de sa mère, à Lille. Ce fut encore par lui qu'il eut des nouvelles de Louise. Henri, de son côté, lui apprit l'incendie du château, la mort terrible de son père et l'assassinat qu'on avait tenté sur sa personne. Tant de liens rapprochaient les deux jeunes gens, que l'amitié la plus vive, fondée d'ailleurs sur une estime réciproque, les unit bientôt, au point que Jean, le brave Jean, en murmurait dans sa moustache.

On écrivit à Lille. Louise et Laure furent bien heureuses, madame Duperron bien fière de son fils, et les trois femmes, un peu rassurées sur l'avenir, continuèrent courageusement à travailler de leurs mains pour gagner leur vie. Mais Lille ne donnait guère de travail. Les manufactures étaient désertes. Les métiers n'allaient plus. D'après le conseil de Jean qui avait des *amis* dans la capitale, et après avoir décidé l'affaire en *conseil*, au bivouac, la résidence des dames fut fixée à Paris où nous les retrouverons.

Ce fut au siége de Toulon que Duperron et Henri gagnèrent l'épaulette.

Jean fut nommé caporal!

De 93 à 96, Henri et Gustave firent leur chemin. Gustave avait été nommé capitaine sur le champ de bataille de Fleurus. Henri, moins heureux, parce que l'occasion lui avait manqué peut-être, n'était que lieutenant. Jean avait l'*espoir* d'être bientôt sergent.

Lorsque le général Bonaparte partit pour Nice, où était le

quartier général, il demanda et obtint pour aide de camp Gustave Duperron, dont il avait apprécié le mérite militaire à Toulon et le sang-froid dans la journée du 13 vendémaire. La joie de Gustave ne se peut dépeindre. Il avait sollicité cet honneur sans trop compter l'obtenir, et dans l'espoir de se rapprocher de ses amis, Henri et Jean, dont il s'était vu séparé après le siége de Toulon. En effet, nos trois amis se retrouvèrent un beau jour dans la redoute de Montelegino.

Tout le monde connaît cette belle défense de 1,500 Français commandés par le colonel Rampon, contre 15,000 Autrichiens. Gustave, quoique blessé, sauva la vie au jeune marquis de Pazaval, qui lui voua dès ce jour une amitié sans partage. Un jour, cette idée qu'il avait sous la main une récompense suffisante lui passa par l'esprit. L'espoir de l'appeler du doux nom de frère en lui donnant Laure pour femme éclaira son beau visage d'une expression de joie qu'il ne put cacher à Gustave.

— Tu penses à Louise, n'est-ce pas ? fit le commandant, car ils se tutoyaient.

— Non, mon cher ami, je pense à toi.

— A moi ?

— Oui. Veux-tu devenir mon frère ?

Gustave se leva tout troublé et s'éloigna sans répondre. Cette étrange façon d'agir jeta Henri dans la plus grande perplexité. Il ne savait que penser. Avait-il blesssé l'amour-propre du commandant ? Gustave, chef d'escadron à vingt-cinq ans, avait-il une ambition plus grande que celle d'épouser une orpheline sans fortune ? Son esprit s'y perdait.

Quelques instants après, le commandant revint auprès de son ami, l'œil humide, comme s'il avait essuyé des larmes, et lui prenant la main :

— Pardonne-moi, mon cher Henri, l'étrangeté de mes manières. Ce que tu m'as proposé m'a donné le vertige, et, je t'en prie, ne m'en parle plus, ne m'en parle jamais. Ta sœur Laure est un ange digne de tous mes respects. Pour la mériter, pour l'obtenir, je crois que je me damnerais.

— Eh bien ! puisque je te la propose... As-tu peur qu'elle te refuse ?...

— Je n'épouserai jamais qu'une femme qui m'aimera.

— Parbleu ! je voudrais bien voir qu'elle ne t'aimât pas ? Allons ! c'est dit, tu seras mon frère.

— Henri, je serai ton frère, mais je n'épouserai pas ta sœur.

Pendant ce temps, dans un modeste appartement d'une maison de la rue Montmartre, au quatrième étage, sur la rue, vivait Louise avec Laure, sa compagne et son amie, toutes deux abritées sous l'aile protectrice de madame Duperron. Leur vie était simple comme leur âme, et depuis qu'elles étaient rassurées sur le sort des êtres qui leur étaient chers, la joie régnait presque dans leur intérieur. Pendant les deux premières années, l'existence des trois femmes avait été laborieuse et pénible, car elles avaient vécu du travail de leurs mains. Depuis deux ans seulement, leur sort avait changé. Laure avait longtemps pleuré son père, dont on lui avait toujours caché la triste fin.

Tout le temps de son deuil, qu'elle porta deux années, la pauvre Laure fut triste et rêveuse ; des larmes mouillèrent souvent ses paupières sans motif apparent, mais les baisers de Louise en arrêtaient le cours, en effaçaient la trace. Peu à peu cependant le temps, cet ingrat nécessaire, adoucit l'amertume de sa douleur et la remplaça par une douce mélancolie, qui ajoutait encore aux charmes de sa figure angélique.

Louise n'avait pas à pleurer la mort d'un père. On savait positivement que Rivaud était revenu à la ferme, et que, poursuivi, traqué, menacé par les paysans, il avait pris la fuite. depuis lors, rien sur son compte. Qu'était-il devenu ? c'était là pour les trois femmes un mystère impénétrable. Toutefois, la porte de l'espérance n'était pas à jamais fermée. Du reste, madame Duperron continuait ses recherches, mais elle avait négligé le moyen le plus sûr d'arriver au but. En effet, si elle eût lu les journaux, le nom du citoyen Rivaud, président du comité révolutionnaire de son quartier, eût frappé ses regards, et Louise eût retrouvé son père.

Après la bataille d'Arcole, Gustave Duperron fut nommé colonel. Après Rivoli, Henri, marquis de Pazaval, fut élevé au grade de chef de bataillon. Gustave, attaché à l'état-major en qualité d'aide de camp du général en chef, était plus que Henri sous la main et sous les yeux de Bonaparte, et c'est ce

i explique la différence des grades de chacun d'eux, diffé-
ince qui ne portait d'ailleurs aucun ombrage à Henri. Jean, ancien postillon dont on avait reçu de fâcheuses nouvelles (les eux amis l'avaient pour ainsi dire mis de la famille), avait ayé pour tout le monde son tribut à la guerre. Un boulet lui vait fracassé le bras droit à Rivoli, et le soir même de la bataille, à l'ambulance, entre ses deux amis, qui pleuraient de ouleur, on lui avait fait l'amputation. Heureusement, l'opération avait réussi à merveille, grâce au moral du brave sergent. Mais, comme il ne pouvait plus servir, Henri lui *ordonna* il fallut un ordre) de s'en retourner à petites journées jusqu'à Paris, et de se mettre à la disposition de ces dames, qui avaient besoin d'un protecteur. Jean obtint une pension de retraite, partit le cœur gros, mais consolé du moins de quitter l'Italie et ses bons amis, en songeant qu'il allait leur être utile encore et qu'il aurait à qui parler des absents. Henri et Gustave lui recommandèrent la prudence, la discrétion, surtout à l'endroit des dangers de la guerre, et lui promirent qu'aussitôt la campagne terminée, ce qui ne pouvait guère tarder, vu le train dont y allait leur cher *petit caporal*, ils se trouveraient tous réunis à Paris.

Le voyage de Jean fut des plus heureux. Il arriva dans la grande ville, descendit rue Montmartre et y fut accueilli comme l'ami de la famille. Il se rendit utile, se fit aimer par mille services, mille attentions délicates, comme en ont les vieux soldats. En un mot, au bout de quinze jours, il était complétement identifié à ce petit intérieur, on eût dit qu'il y avait toujours vécu. Il fallait le voir, allant à la promenade, précédé de Louise et de Laure et donnant son unique bras à madame Duperron ; il fallait le voir, chaque fois qu'on admirait ces deux belles personnes, se rengorger comme s'il en eût été le père... pour un peu, il eût écrit sur son chapeau : — C'est mon ouvrage... mais ce n'est pas pour votre nez, muscadins. Et personne, en voyant sa mâle figure, sa moustache hérissée, sa tournure militaire et l'absence de son bras droit, personne ne se fût avisé de regarder de travers ni lui, ni ses trois protégées. Sacrebleu! la sœur de son chef de file! la fiancée de Henri! Il aurait fait bon s'y frotter!...

Le soir, quand on avait fini de dîner, les dames passaient au

salon. Laure prenait sa tapisserie, Louise ses dentelles, madame Duperron son tricot, et l'on travaillait autour de la table à la clarté brillante de la lampe. Jean s'assoupissait dans un coin. Sur le coup de neuf heures, comme on avait assez travaillé et que l'envie de dormir piquait les yeux :

— Jean, disait Louise ou madame Duperron, contez-nous donc quelque bataille.

Oh! oui, mon bon Jean! disait Laure.

— Sacré !... disait Jean en se mordant la langue, je vas vous dire la victoire d'Arcole, que nous avons eu l'honneur de gagner le 16 novembre dernier.

IV

UNE SURPRISE AGRÉABLE.

C'est par ces récits pleins d'intérêt pour tous les assistants, que le brave sergent de l'armée d'Italie charmait et abrégeait les longues soirées d'hiver. Durant les premières années de leur isolement; il avait fallu consacrer tous les instants au travail afin de subvenir aux besoins de la vie. Mais depuis que Henri et Gustave, parvenus à des grades élevés, jouissaient d'un traitement convenable, le bien-être avait remplacé la misère récente. Henri abandonnait une partie de sa solde à sa sœur; Duperron, la sienne, à sa bonne mère, qui avait pris naturellement la haute main sur l'administration du ménage. On travaillait encore, non plus pour vivre, mais pour économiser l'argent des deux absents, et pour ne pas laisser au désœuvrement le droit de faire entrer l'ennui dans la maison.

Un soir, c'était le 4 décembre, tout le monde était, comme

d'habitude, réuni autour de la table. Madame Duperron s'était assoupie dans sa *ganache*. Le tricot échappé de ses mains venait de tomber à terre. Jean tisonnait, de la main gauche, le feu demi-mort. Louise travaillait, Laure lisait, ou plutôt elle tenait un livre, car son esprit rêvait et n'était guère à la lecture. Tout à coup, un violent coup de sonnette fit lever la tête aux quatre personnes à la fois.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit madame Duperron, se réveillant en sursaut.

— On sonne, dit Louise.

— Quel est le pékin qui se permet de carillonner de cette façon-là à pareille heure? demanda Jean en posant les pincettes.

Laure ne dit rien, mais elle porta la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Voyez donc, Jean, qui peut venir chez nous si tard, dit madame Duperron.

— J'y cours, ma chère dame, et je m'en vas lui dire...

— C'est peut-être le portier qui nous monte une lettre, observa Louise.

— C'est pas une raison pour casser la sonnette...

Jean sortit.

— Prenez la lumière, lui dit Laure.

— C'est pas la peine, mam'selle, je connais les *êtres*.

Tout le monde était dans l'anxiété.

Jean traversa la salle à manger et gagna l'antichambre en se cognant deux fois, quoiqu'il connût les *êtres*.

Au moment où il ouvrait la porte, d'autant plus furieux qu'il s'était heurté une troisième fois à la table de la salle à manger, et qu'il avait manqué s'écorcher le nez contre la porte de l'antichambre, il vit sur le seuil deux hommes enveloppés de manteaux qui paraissaient impatientés d'attendre.

— Qui demandez-vous? dit-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Silence! fit l'un des deux étrangers. Silence!

— Qu'y a-t-il? cria madame Duperron, qui, légèrement inquiète, s'était approchée, la lampe à la main, qu'y a-t-il donc, Jean?

Mais Jean ne répondait point.

Madame Duperron fit encore un pas, leva la lampe et manqua

la laisser tomber à la vue des deux personnes qui étaient entrées.

— Mon fils !

— Ma mère !

Jean s'élança vers elle et prit la lampe.

— Ah ! mon cher Gustave !

— Ma bonne mère !

— Et vous aussi, monsieur Henri ? — Laure, c'est ton frère !...

A la voix de son frère, au nom de Gustave, les deux jeunes filles s'étaient levées ; leurs mains s'étaient serrées l'une dans l'autre ; puis, sans se parler, d'un seul mouvement, toutes deux s'étaient précipitées au-devant de Henri et de Gustave.

Jean pleurait comme une fontaine.

Madame Duperron tenait son fils embrassé, comme si elle n'eût plus voulu s'en séparer.

Henri et Laure se regardaient, s'embrassaient et se regardaient encore.

Ce fut un moment délicieux.

Enfin, après cinq ans d'absence, de dangers, d'exil, ils étaient revenus, ces braves jeunes gens, plus beaux, plus fidèles, plus aimés que jamais. La guerre avait respecté leurs jours ; l'absence n'avait pas changé leurs cœurs. Quelle joie pour cette famille, car, on peut le dire, ce n'était là qu'une famille ! La même probité, les mêmes sentiments, le même espoir les animaient. On n'a pas deux fois dans sa vie le bonheur de se retrouver dans de pareilles conditions.

La soirée se prolongea jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, sans qu'aucun nuage vînt troubler la sérénité des acteurs de cette douce scène de famille : Louise et Henri se jetant à la dérobée des promesses d'amour ; Gustave racontant à sa mère les mille aventures de sa vie de soldat ; Laure seule, mélancolique, quoique suspendue à ses lèvres elle écoutât avec recueillement.

Pour bien comprendre la situation délicate où se trouvait en ce moment la triste Laure, il faut que le lecteur se rappelle que la pauvre enfant se croyait mariée, nous devrions dire : était mariée ; qu'elle ne connaissait pas cet époux que

la nécessité lui imposait, et que la reconnaissance la plus légitime lui faisait un devoir d'aimer.

Or, cet époux, elle ne l'avait jamais vu, car elle n'avait qu'une très-vague souvenance de ce qui s'était passé à Verdun depuis le moment où elle avait été traînée au pied de l'échafaud. Elle était liée, irrévocablement liée, tandis que son cœur, brisant cette trop lourde chaîne, dépérissait d'un amour profond, insurmontable, éternel! Etrange situation, bien faite pour troubler le calme d'une jeune fille abstraite et naïve, qui ne s'expliquait que vaguement les angoisses de son âme!

Elle avait beau se dire la nuit et le jour que son époux avait droit à toutes ses pensées, que sans ce généreux inconnu qui l'avait arrachée des serres de la mort, elle serait, à cette heure-là même où elle pensait à un autre, froide, inanimée, couchée dans un cercueil — que, par conséquent, elle appartenait toute à son sauveur mystérieux, elle avait beau se dire tout cela, l'image de Gustave, son *ami* d'enfance, ses prévenances passées, cette affection respectueusement silencieuse qu'il lui avait toujours témoignée, ces douces matinées passées avec lui dans les serres de Pazaval ou devant sa volière, tous ces souvenirs charmaient son esprit. L'âme de la jeune fille s'envolait au-devant du jeune homme.

Autrefois, certes, elle n'eût entrevu dans le fond de ses pensées rien autre chose que l'amitié due à tant de respectueux dévouement. Les distances sociales qui les séparaient l'un de l'autre écartaient toute autre supposition, mais depuis cinq ans que d'événements s'étaient passés! et, si entre lui et elle il y avait eu jadis une barrière, qui des deux à présent semblerait décheoir en la franchissant? Laure elle-même. En effet, Gustave Duperron courait à bride abattue sur le chemin de l'honneur et des dignités.

En cinq années, il s'était fait une place, et des plus belles, auprès de l'astre levant. Colonel, aide de camp du héros du jour, bientôt général sans doute! où s'arrêterait sa fortune? Elle, Laure, qu'était-elle, au contraire? pauvre, sans héritage, sans famille, à demi proscrite, comment pouvait elle rendre à Gustave l'honneur qu'il lui ferait en lui accordant son alliance? Du reste, elle était loin d'y penser. C'est seulement pour faire comprendre au lecteur ce qui se passait en elle que nous en-

trons dans tous ces détails, et pour qu'on lui pardonne l'ombre qu'elle fait au tableau.

V

UNE RENCONTRE MALHEUREUSE.

Il y a d'étranges fatalités dans la vie, ou plutôt, pour ceux qui croient à la Providence, des circonstances bien singulières, car le doigt de Dieu mène tout, même ce que nous appelons la fatalité. Examinons en quelques mots la situation de nos principaux personnages, et nous allons en avoir la preuve.

Le fermier Rivaud, riche et considéré, se croyant sûr de l'impunité, ne songeait plus à Grandpré, ni aux crimes qu'il avait commis de complicité avec lui. Cinq années s'étaient écoulées depuis les événements qui l'avaient amené à Paris. Il dormait sur les deux oreilles.

L'image seule de sa fille lui inspirait des remords; mais, elle aussi, n'était-elle pas morte lors de l'incendie de sa ferme? Quant à Grandpré, la misère, le vice, l'infamie, l'avaient saisi au corps et marqué de leurs empreintes de fer. Il ne regrettait qu'une chose, la disparition de Rivaud, cause de sa ruine, de Rivaud qui l'avait spolié. Mais après tant de recherches, tant d'années écoulées, c'est à peine s'il y songeait autrement que pour le maudire. Il avait d'ailleurs trop à faire afin de vivre et de cacher ses nouveaux crimes à l'œil de la justice, pour avoir le loisir de songer à autre chose. Pour lui, Laure, Louise, Henri étaient morts aussi. Rien à craindre de ce côté, mais rien à espérer non plus. Si nous regardons d'un autre côté, nous voyons Louise et Henri réunis et toujours amoureux l'un de l'autre, Laure et Duperron bien près de s'enten-

dre, heureux du moins de se revoir. Aucun d'eux ne pensait à Grandpré, ni même à Rivaud.

Eh bien! donnez au soleil le temps de se lever, et la sécurité, la quiétude, le bonheur des uns et des autres, tout sera bouleversé, tout sera remis en question.

Le lendemain, Henri, ne voulant pas troubler le sommeil de son ami, sortit dès la pointe du jour, vers les sept heures du matin environ, et se dirigea vers les halles. De là, étourdi par le mouvement qui règne à cette heure autour de la fontaine des Innocents, ce chef-d'œuvre de Jean Goujon, si mal placé, soit dit en passant, il enfila la rue Saint-Honoré, gagna les ruelles et se retrouva bientôt sur le quai. Arrivé sur les bords de la Seine, il respira à pleine poitrine et se mit à regarder l'eau couler. Bientôt le silence qui régnait autour de lui, la vue *troublante* de l'eau engourdie par le brouillard du matin, non moins que l'insomnie de la nuit précédente, le firent tomber dans une rêverie à laquelle il n'eut pas la force de se soustraire. Il s'accouda sur le parapet et songea sans savoir qu'il songeait.

Au même moment, un homme engourdi par le froid, hâve, déguenillé, une *loque* humaine sortant avec précipitation d'un tonneau vide jeté près de l'arche du pont voisin, regardait tout autour de lui avec la précaution d'un bandit que l'on traque ou d'un serpent qui va *mordre*; puis ne voyant rien qui pût lui inspirer quelque crainte, se mit à franchir l'escalier de pierre qui conduisait au quai. Parvenu au faîte de son ascension, Grandpré, car c'était lui, fit un pas en avant, et ne fut pas peu surpris de voir un homme accoudé sur le parapet, la tête entre les mains. Deux heures plus tôt, il l'eût peut-être poignardé; à sept heures du matin, il n'était plus temps! En examinant davantage l'inconnu qui ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, tant sa préoccupation était grande l'ex-intendant crut remarquer que les vêtements étaient neufs, la mise recherchée, la tenue distinguée. Curieux comme un inquisiteur, il s'approcha davantage, certain d'ailleurs qu'il n'avait rien à craindre d'un *particulier* si bien *ficelé*, et se mit à flairer la *pratique*.

— Oh! oh! se disait-il, voilà un gaillard qui m'a tout l'air d'être venu par ici pour tâter de la rivière. Quelque chagrin

d'amour peut-être ? car il paraît jeune : ou bien il aura perdu son argent au jeu, car il semble riche. Si je lui demandais l'aumône. Pourquoi pas ? On dit qu'au moment de mourir, ces gens-là ont l'âme charitable, et qu'ils donnent volontiers leur bourse au premier passant qui priera Dieu pour leur âme. Essayons.

Et s'approchant tout à fait de l'inconnu avec un cynisme, une impudence des plus étranges :

— La charité, mon bon monsieur, dit-il d'une voix lamentable :

Mais Henri plongé dans ses réflexions, ne parut pas l'avoir entendu, car il ne fit aucun mouvement.

— Est-ce qu'il serait mort d'apoplexie ? se dit Grandpré.

Et, sans plus de ménagement, il lui mit la main sur le bras :

— La charité, mon bon monsieur ! reprit-il en cherchant à voir sa figure.

Cette fois, Henri se retourna brusquement.

Grandpré faillit tomber à la renverse.

— Est-il possible ? s'écria Grandpré tout bouleversé et devenant pâle comme la mort.

— Mais je ne me trompe pas, dit à son tour Henri en le considérant davantage. C'est toi, Grandpré.

— Est-ce croyable ? répéta l'intendant tremblant comme la feuille, et absolument hébété à la vue de cette apparition terrible.....

— En effet, répondit Henri, ma vue doit te surprendre...

— Oh ! je vous le jure, monsieur le comte, elle me surprend horriblement. Je vous croyais mort depuis cinq années. J'avais entendu dire...

— Que l'on m'avait assassiné, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, assassiné !...

— Eh bien ! mon pauvre Grandpré, c'est la pure vérité. Oui, je suis tombé dans un guet-apens infâme. Des misérables, qui voulaient me dépouiller, et s'enrichir de l'or dont ils me savaient, sans doute, dépositaire, se sont jetés sur ma voiture, la nuit, au coin d'un bois... et là...

— Assez, monsieur le comte, assez !

— Cela te fait frémir, n'est-ce pas ?

— Oui, frémir ! et frissonner ! ajoutait mentalement Grandpré.

— Mais la main des lâches tremble toujours ; l'obscurité de la nuit, leur acharnement, la précipitation avec laquelle ils m'ont frappé, tout a contrarié leur dessein criminel.

— Oh ! tant mieux, monsieur le comte, fit Grandpré tout pensif. Mais ces assassins, vous ne les connaissez donc pas ?

— Comment veux-tu que je les connaisse ? répondit Henri ; es ténèbres m'ont soustrait tant bien que mal à leur rage... car ils étaient deux, les misérables...

— Deux ?

— Deux ou trois, je ne sais trop en vérité, les mêmes ténèbres m'ont empêché de voir leur visage. Ils se sont d'abord élancés sur moi, le poignard à la main, et dès le premier coup, je m'évanouis. Je me souviens seulement que l'un d'eux, le plus acharné sans doute après sa victime, me donna un dernier coup dans la poitrine... Oh ! ce coup-là, je crois le sentir encore...

En disant ces mots, le jeune comte pâlit involontairement. Grandpré s'appuya contre le parapet pour ne pas tomber. Mais toi, mon ami, toi, l'ancien et fidèle serviteur de ma famille, comment se fait-il que je te retrouve ici, à sept heures du matin, demandant l'aumône sur ce quai désert et dans un équipage qui ne me paraît pas annoncer beaucoup d'aisance ?

— Ah ! monsieur le comte, répondit le *fidèle* intendant qui comprit la nécessité de payer d'audace pour mériter la confiance du jeune homme, ah ! monsieur le comte, vous avez bien raison de le dire, l'aisance et moi, il y a longtemps que nous ne sommes passés par la même porte ; mais enfin, il y a une Providence ! c'est elle qui vous a sauvé la vie, c'est elle qui m'a conduit sur votre route. Quel bonheur de vous retrouver vivant, vous que j'ai tant pleuré !

— Pauvre Grandpré ! allons, sèche tes larmes, me voici fort heureusement, et prêt à te rendre service. Mais comment se fait-il ?...

— C'est une triste histoire, et qui me coûte à raconter, monsieur le comte, parce qu'elle me rappelle de bien mauvais jours, et depuis que ce scélérat de Rivaud a voulu me pendre...

— Comment Rivaud, ton ami Rivaud, a voulu te pendre ?

— Oui, monsieur le comte, aussi je lui garde *un chien de ma chienne*, comme on dit vulgairement Et si jamais je le retrouve... vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Jamais, répondit Henri tout pensif.

— Eh! bien, depuis ce temps-là, monsieur Henri, tout tourna pour moi de mal en pis. J'étais traqué, poursuivi, sans ressources, ruiné, malade; je me traînai comme je pus, mendiant mon pain dans les villages, me cachant le jour, marchant la nuit pour éviter de fâcheuses rencontres. Tout cela pour avoir été fidèle et n'avoir pas voulu trahir mon maître : car, mon salut me fut offert à ce prix. Mais je repoussai avec horreur cette proposition.

— Dieu t'en récompensera, répondit Henri en lui tendant la main.

Grandpré serra sans pudeur cette main dans la sienne,

— Il m'en récompense déjà bien, monsieur le comte. J'arrivai un jour dans cette ville sans savoir où m'avait conduit le hasard. Mais j'étais maudit ; la fortune me fut constamment contraire; tout ce que j'entrepris me manqua ; mon travail, on ne le payait pas ; mes économies me furent volées; enfin, depuis quatre ans, je traîne une vie misérable que j'ai souvent prié Dieu de m'ôter dans sa miséricorde..

En achevant ces mots, prononcés du ton le plus mélancolique, Grandpré essuya de son coude rapiécé une larme furtive qu'il avait trouvé moyen de faire sortir de son œil hypocrite.

Le jeune officier se sentit tout ému.

— Il faut oublier tout cela, Grandpré, ou ne s'en souvenir que comme d'un mauvais rêve. Désormais, je me charge de toi ; tu as assez payé ta dette à la misère. Il est temps que tu retrouves une meilleure fortune, et, puisque me voici, tu peux compter sur moi. Tu le vois, j'ai prospéré, grâce à Dieu et heureusement pour toi. Je suis militaire, chef d'escadron. J'arrive d'Italie, et je jouis de quelque influence dont je serai très-heureux de me servir pour t'être utile. Tiens, prends d'abord cette bourse, en attendant mieux.

— Quoi, vous voulez, monsieur le comte ?

— Prends, te dis-je. Je regrette qu'elle soit aussi légère,

mais, toute mal garnie qu'elle soit en ce moment, cela te suffira pour acheter des habits et subvenir aux premiers besoins. D'ici à demain nous aviserons.

— Ah ! mon cher bienfaiteur, comment reconnaître ?...

— Pas de remerciment, mon cher Grandpré, ce serait me désobliger. Je demeure rue de la Jussienne, à l'hôtel de la Jussienne. Aussitôt que tu le pourras, viens me voir, nous causerons plus longuement.

— Que de bontés !...

— Tu trouveras là quelqu'un de ta connaissance.

— Vraiment! fit Grandpré inquiet.

— Mon Dieu, oui, une vieille connaissance, notre ancien jardinier.

— Le petit Gustave ?

— Le petit Gustave, comme tu dis. Mais, si tu m'en crois, tu ne t'aviseras pas de l'appeler comme ça.

— Pourquoi donc, monsieur le comte ?

— Dame ! parce qu'il pourrait bien te couper les oreilles, si tu lui manquais de respect.

— Qu'est-ce qu'il est donc, lui !

— Ce qu'il est, Grandpré ? Il est colonel, pas davantage, et par conséquent mon chef.

— Colonel !...

— De plus, mon meilleur ami,

— Oh ! je vous demande bien pardon, si je l'avais su.... Colonel, lui !

Que de fiel devait entrer dans l'âme ulcérée de ce misérable !

— Après cela, nous te conduirons ailleurs encore, dans une maison où tu reverras ma sœur.

— Mademoiselle Laure !

— Avec son amie, mademoiselle Louise.

Elle aussi, fit Grandpré abasourdi de retrouver ainsi tout d'un coup tous les habitants de Pazaval à Paris.

— Et madame Duperron, la mère du colonel.

— Colonel ! répéta l'intendant, n'ayant plus que la force d'un écho pour répercuter les sons.

— Allons, au revoir. Voici neuf heures. Je rentre à mon hôtel. A bientot, Grandpré, à bientôt.

A bientôt, monsieur le comte, ou plutôt, hélas ! monsieur le marquis.

Henri reprit le chemin qu'il avait parcouru deux heures auparavant, et rentra en toute hâte chez lui, pour aller porter à son ami Gustave les détails de cette singulière rencontre.

Grandpré demeura immobile à la même place une grande demi-heure, la bourse dans la main, regardant s'éloigner devant lui cet homme qu'il avait pris pour une ombre vengeresse, et le suivant encore en imagination lorsqu'il était déjà rentré chez lui. Un homme du peuple qui le coudoya en passant le tira de ses réflexions trop prolongées. Alors, pareil à un ivrogne, il fléchit sur ses jambes et trébucha, puis, un instant après, semblable à un fou, prit sa course vers la rue des Prouvaires et s'enfonça dans les ruelles étroites de ce quartier si populeux à cette heure matinale, poussant l'un, culbutant l'autre, et courant toujours, la main dans sa poche, serrant énergiquement la bourse que lui avait donnée Henri; sans s'inquiéter des menaces des maraîchers, ni des injures cavalières des *dames* de la halle, qui ne lui ménageaient guères les épithètes les plus carnavalesques. Grandpré allait s'acheter des habits.

VI

LA MÈRE ET LE FILS.

Gustave Duperron n'eut rien de plus pressé, dès son réveil, que de révêtir son uniforme et d'aller embrasser sa mère. Celle-ci l'attendait avec une vive impatience. Elle n'avait pu se rassasier en une seule soirée, du bonheur de revoir ce fils adoré, l'amour et l'honneur de sa vieillesse. Il lui tardait de le revoir pour l'admirer encore, le presser sur son cœur, le

couvrir de nouveaux baisers maternels. Aussi, dès le petit jour, s'était-elle mise à sa toilette, l'heureuse mère ! et s'était faite belle des pieds à la tête. Si Jean l'avait vue dans sa robe de soie, il eût dit qu'elle avait endossé la schabraque des grandes fêtes.

Sa toilette complétée, la bonne dame se mit à la fenêtre pour voir arriver une minute plus tôt son enfant chéri. Bientôt, elle l'aperçut, marchant d'un pas rapide, et leurs regards s'échangèrent avec une ineffable joie. Un coup de sonnette retentit bientôt sous la main du colonel, qui avait franchi d'un bond les quatre étages. Sa mère accourut et le pressa dans ses bras. Après mille gros baisers donnés et rendus, non sans quelques larmes, madame Duperron emmena son fils dans sa chambre, séparée de la chambre de Louise et de Laure par le grand salon, afin de le posséder à elle toute seule (le sentiment maternel a aussi son égoïsme), et de causer librement avec lui sans être interrompue ou entendue par les deux jeunes filles.

— Enfin, nous voici seuls, et nous avons une heure devant nous, dit-elle en s'asseyant dans son grand fauteuil.

— J'en suis d'autant plus ravi, ma chère bonne mère, dit Gustave, que moi aussi j'avais besoin de causer avec toi ; c'est ce qui m'a fait venir à cette heure matinale, au risque d'interrompre ton sommeil.

— Mon sommeil, Gustave ! mon sommeil ! Est-ce qu'on peut dormir quand on a revu son enfant après cinq années d'absence ? J'ai passé toute la nuit, vois-tu, à penser à toi.

— Bonne mère !

— Je me suis occupée de ton avenir.

— De mon avenir ? fit le colonel étonné.

— Oh ! ajouta-t-elle avec un sourire plein de finesse, rassurez-vous, monsieur le colonel, il ne s'agit pas ici de votre avenir militaire; je crois que vous ferez bien votre carrière tout seul, vous me paraissez aller assez bon train pour qu'il ne prenne à personne la fantaisie de s'en mêler, Dieu merci !

— Eh bien ! alors, chère mère ?

— Mais, mon enfant, n'y a-t-il donc que cela au monde ? Et, hors les batailles et le bruit du canon, ne vois-tu rien autre chose dans la vie ?

— Je ne comprends pas, en vérité.

— Tiens, Gustave, je vois que tu ne veux pas me comprendre, Eh bien! je vais t'y forcer, moi. Tant pis pour toi qui l'auras voulu. Comment trouves-tu Laure?

— Laure? ma mère, mais je la connais à peine...

— A peine! à peine! tu ne dois pas me parler ainsi à moi qui habitais avec toi le château où Laure fut élevée? Crois-tu que j'aie oublié le passé?

— Que veux-tu dire?

— Je m'entends, mon cher enfant. Enfin, réponds-moi, je t'en prie. Comment la trouves-tu?

— A te parler franchement, je la trouve charmante, mère.

— C'est bien heureux!

— Elle me semble sage, discrète, réservée. Elle est belle comme les anges. Je ne puis donc que la trouver charmante.

— Eh bien! pourquoi ne l'épouserais-tu pas?

Gustave se leva, pâlit et parut prêt à se trouver mal.

— Qu'as-tu, mon enfant? s'écria madame Duperron tout inquiète.

— Rien ma mère, rien; un éblouissement, la fatigue, pas autre chose.

— Remettons cet entretien.

— Non. Il vaut mieux en finir tout de suite. Le plus clair de ton sermon, chère mère, c'est que tu veux me marier. J'ai une répulsion insurmontable pour le mariage, et, tant que tu seras près de moi, bien longtemps, j'espère, je ne veux pas partager avec une autre femme la tendresse que j'ai pour toi. Si tu tenais à savoir là-dessus le fond de ma pensée, la voilà toute entière.

— Irrévocable?

— Irrévocable.

— Cependant... cependant, ajouta mentalement madame Duperron, cela n'est pas naturel; il y a un autre motif qu'on me cache. Oh! je finirai bien par le découvrir...

— D'ailleurs ce mariage à propos duquel tu me parais t'être *monté la tête*, est impossible...

— Pourquoi impossible?

— Pour deux raisons que tu vas comprendre, et que je soumets à ton jugement impartial, entends-tu bien, impartial?

— Allons, parle, méchant enfant, je t'écoute.

— La première, c'est que mademoiselle Laure est tout bonnement comtesse de Pazaval. Comprends donc, chère mère, que tout le monde, et notre conscience avant tout le monde, aurait le droit de nous jeter la pierre. Voyez-vous, dirait-on, ces Duperron : c'est sorti de rien ; ça n'a ni sou ni maille, et voilà-t-il pas que pour quelques méchants services qu'ils ont rendus à cette jeune personne, services dont à tout prendre elle aurait bien pu se passer, ils n'ont pas craint de lui imposer leur fils ! Par quelles intrigues ont-ils amené la malheureuse enfant à épouser son ancien jardinier ?...

— Aujourd'hui colonel... peut-être demain général !

— Colonel, général tant que tu voudras, mais jardinier autrefois.

— Prends garde, il y a certaine fierté qui frise l'orgueil.

— Je préfère passer pour orgueilleux que de commettre une lâcheté. A mes yeux, épouser la sœur de Henri, mon ancien maître, chercher à m'en faire aimer par des moyens calculés, préméditer quelque piége à l'endroit de son cœur, ce serait mal, je ne le ferai jamais.

— Alors, c'est que tu as de l'aversion pour elle.

— De l'aversion pour Laure ! ah ! ma mère, pouvez-vous le supposer ? Un ange, une âme divine !

— Alors c'est que tu en aimes une autre.

— Non ! sur l'honneur.

— Alors, alors, c'est à n'y plus rien comprendre; tantôt tu en parles avec indifférence, à présent, c'est un feu, une ardeur, un enthousiasme comme si tu en étais amoureux fou et tu ne veux pas l'épouser.

— Non, non, ma mère.

— Je m'y perds ; je m'y perds complétement. Et la seconde raison ? dit-elle après.

— Laure est mariée.

— Mariée !... mariée !...

— Sans doute.

— Bah ! dit sa mère, c'est un mariage qui n'en est pas un.

— C'est possible.

— Là, vois-tu bien, tu te ranges à mon opinion.

— Je veux dire par là, que plus tard... on ne sait pas ce qui peut arriver. On a cassé des mariages plus solides que celui-là.

— Eh bien! on cassera celui de Laure, si c'est nécessaire. D'ailleurs, où est-il, ce mari fantôme? N'était-ce pas un soldat?

— Oui, ma mère, un soldat.

— Comme toi? ajouta finement madame Duperron, qui, pour la première fois depuis le commencement de cet entretien et depuis le jour qu'elle avait reçu la lettre de son fils, crut entrevoir vaguement une faible lueur dans la nuit où son esprit était plongé.

— Comme moi, répondit sans se troubler le colonel, que cet interrogatoire torturait cependant cruellement.

— Pourquoi n'a-t-il jamais donné de ses nouvelles? Il sera mort à l'armée. Par conséquent, Laure est libre.

— Tant que nous n'en aurons pas la preuve...

— Très-bien. Alors, à t'entendre, voilà une pauvre jeune fille à jamais engagée à un inconnu, liée pour la vie par un contrat qu'elle a signé sans conscience de ce qu'elle faisait, veuve sans époux, plus malheureuse peut-être que si elle avait reçu le coup de la mort, car son supplice ne doit pas finir.

— Il le fallait, ma mère. Cet homme, cet inconnu lui a sauvé la vie. C'est un dévouement qu'elle ne peut oublier, et le souvenir de cet homme ne peut-il suffire à remplir son cœur?

— Et qui me dit, Gustave, que cet homme ait agi de la sorte par dévouement?

— Que veux-tu dire? reprit brusquement le colonel, qui ne s'attendait pas à une semblable observation.

— Madame Duperron continua de plus belle, croyant s'apercevoir qu'elle touchait la corde sensible.

— Ce que toi-même tu disais tout à l'heure. Ne peut-il pas être venu à l'idée de quelqu'un, de cet inconnu que tu défends si chaleureusement, par exemple, qu'un semblable mariage assurait sa fortune, et que Laure était belle, riche, de noble famille, et qu'alors...

— Tais-toi, ma mère, je te jure...

— Jure-moi, Gustave, que ce n'est pas toi qui as sauvé Laure!

— Silence, ma mère, si l'on t'entendait...

— C'était lui!... Merci, mon Dieu, merci! Oh! mon noble enfant! tu es le meilleur des hommes. Je te comprends et je serai digne de toi. Ne crains rien de ta mère.

Il fut convenu d'un commun accord entre la mère et le fils, que le plus profond silence régnerait sur leur conversation, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il ne vint pas même à l'esprit de Gustave de recommander la discrétion à sa mère vis-à-vis de la jeune fille. Il avait vu dans les yeux de sa mère qu'elle était vaincue, subjuguée.

VII

FÊTE CHEZ BARRAS.

Six jours après le retour de Bonaparte à Paris, Barras donna dans ses appartements, au Luxembourg, une fête brillante. Gustave Duperron et Henri de Pazaval y furent naturellement conviés. Madame Duperron et les deux jeunes personnes y furent également invitées. Laure refusa d'y assister, se trouvant un peu souffrante. Madame Duperron voulut rester à la maison pour lui tenir compagnie, Louise également; mais le désir de voir cette fête, la certitude de se promener au bras de son cher Henri, de danser avec lui peut-être, lui donnait quelques regrets. Elle résista un moment avec bonne grâce, puis finit par céder aux instances de ses amies.

A dix heures, Louise Rivaud entrait donc au bal du Luxembourg, donnant le bras à Gustave Duperron, et souriant au fiancé de son cœur. Elle fit sensation parmi les femmes.

— Quelle est cette péronnelle? disait une grosse dame, véritable pastel vivant; — la connais-tu, citoyenne Pradel?

— Qui? moi? madame Bruscambart, et d'où voulez-vous que je la connaisse?

On voit que la citoyenne Pradel était légèrement bégueule, car elle disait *madame* gros comme le bras, et ne *tutoyait* pas

la citoyenne Bruscambart. C'est qu'il y avait entre elles la distance de l'éducation gâtée par la mode et les manières à la grossièreté primitive et brutale d'une femme sortie des bas-fonds de la fange sociale. En effet, madame Bruscambart, dont il n'est pas sans intérêt de raconter en quelques mots la curieuse histoire pour faire connaître l'étrange société de transition qui se pavanait au Luxembourg, madame Bruscambart était fille d'un ex-chiffonnier de la Cité, ni plus ni moins. M. son père, à force de trouver de vieux os, de vieux papiers et de vieux chiffons sous sa main crochue, avait gagné quelques gros sous à l'effigie de Louis XVI, qu'il détestait (non les gros sous, mais l'effigie) : aussi ne manquait-il jamais de couper le cou à l'effigie, mais de garder la pièce. A la Révolution, le digne chiffonnier, mordu par le démon de l'ambition, s'était lancé jusqu'à la fabrication d'un engrais, dont la matiere première sortait de sa hotte. Sa fille, son adorée Geneviève, laide créature, accompagnait depuis quelques années M. son père dans ses courses nocturnes, et *sifflait* agréablement le petit verre de *fil en quatre*, sur le comptoir de Paul Niquet, pour garantir son *estomaque* des fraîcheurs du matin, lorsqu'un beau jour elle s'amouracha d'un superbe portefaix de la Halle, qui, abusant de son prestige et de la fascination qu'il exerçait sur sa Geneviève, n'eut pas de peine à la disposer à un mariage auquel ne présida pas le moindre adjoint municipal. L'amour enflammant le cœur de la chiffonnière, elle quitta, à la suite de son escapade, M. son honoré père, qui s'en *fichait pas mal*, comme il disait; et, pour être moins séparée de son *Anatole*, elle s'installa à la Halle avec un éventaire autour de la ceinture. C'était sa hotte aplatie. Hélas ! le bonheur est éphémère. Huit jours après cette union clandestine, la citoyenne Anatole commença à recevoir une série de coups de pied, administrés par son Anatole adoré. Entrée à l'hôpital à la suite de ces caresses conjugales, elle en sortit guérie de sa fantaisie amoureuse, et devint bientôt une des plus hardies tricoteuses des Jacobins. Louve affamée de sang, mégère éhontée, dont le vocabulaire n'appartenait qu'à la langue des furies !... pourvoyeuse du bourreau, léchant le sang des victimes jusqu'à l'échafaud, elle se fit remarquer du citoyen Bruscambart, un bon des bons qui tomba, c'est le mot,

amoureux de la jeune harengère, ainsi la nommait-on depuis qu'elle vendait du poisson. Elle avait trente-huit printemps; sa figure de singe, couperosée, était volumineuse, sa taille épaisse, sa main crevassée, son pied pataud : rien n'y fit, le brave Bruscambart ayant pris d'abord ses informations sur l'auteur des jours de l'objet, qui faisait mine, l'égoïste! d'arrondir tranquillement sa petite pelote, mordit comme un enragé à l'hameçon. Il voulut à toute force épouser, et il épousa. Un beau jour le père mourut, on l'enterra, on lui mit de son engrais sur sa tombe, pour y faire mieux fleurir les giroflées, et l'on empocha les écus, grâce auxquels le citoyen Bruscambart, quelques années plus tard, devenait fournisseur des armées. Voilà pourquoi la citoyenne Bruscambart s'était trouvée invitée à la fête des directeurs.

La citoyenne Pradel, ainsi que l'appelait madame Bruscambart, était l'épouse d'un commis de la guerre, un peu parent de Barthélemy, dont le crédit lui avait valu autrefois cette place. Elle avait la beauté du diable, et le *chef* de son mari en était fort occupé. Ce chef accablait de politesse les deux femmes et ne les quittait ni du pied ni de l'œil. C'est lui qui, appuyé sur le fauteuil de la fille du chiffonnier, recevait les confidences malveillantes de la dame.

— Et toi, citoyen Trablit, la connais-tu?

— Qui donc, charmante dame?

— Cette petite sotte en robe blanche qui se pend au bras de son officier.

— Là-bas, contre la fenêtre?

— Justement, citoyen, tu as mis le nez dessus.

Le citoyen Trablit prit délicatement de sa main gantée beurre frais un lorgnon d'or qu'il ajusta à son œil, et dit :

— Non, vraiment, je ne sais qui elle est, mais elle me semble fort jolie.

— Jolie! jolie! fit madame Pradel.

— Mauvais sujet! répliqua la Bruscambart.

— Et l'officier? reprit la citoyenne Pradel.

— C'est sans doute un des héros de l'armée d'Italie?

— Ah! vraiment? Il est fort bien!

— Oh! oh! fort bien...

— Ça t'apprendra, ami de mon cœur, à trouver la petite de ton goût.

Louise s'apercevant qu'elle était le point de mire de ces observations bienveillantes, entraîna Henri dans un salon voisin.

En même temps que Louise quittait la salle de bal, une personne d'une cinquantaine d'années y entrait. C'était un homme robuste, d'une carrure herculéenne, aux cheveux gris, au front soucieux. A sa vue, bien des gens chuchotèrent, car il était fort connu des habitués de la maison qui se trouvaient à la soirée du Luxembourg. Il échangea quelques saluts froids avec plusieurs d'entre eux, salua quelques femmes avec aisance, et, voyant Barras, se dirigea vers lui.

En ce moment, un valet de pied s'approcha du général-directeur, et lui remit un pli.

— Qu'est-ce, Baptiste?

— Une lettre, général, qu'on m'a recommandée comme pressée.

— Qui te l'a donnée?

— Un employé de la police.

Puis, s'adressant à l'inconnu, Barras lui dit :

— Tu permets?

Il ouvrit le billet, et, s'écartant un peu de son ami, qui jeta pendant ce temps un coup d'œil dans le salon, lut ce qui suit :

« Citoyen Directeur,

» Je viens de recevoir un billet anonyme, prenez-en connaissance et ordonnez. J'attends. Excusez-moi de n'avoir pu venir ce soir, il y a force majeure.

» Votre très-affectionné,

» Cochon. »

En effet, il y avait un petit billet joint à la lettre du ministre de la police; voici ce qu'il contenait :

« Citoyen ministre,

» Un ami de la République te prévient qu'une femme des plus dangereuses se cache rue Montmartre, N° 15, au quatrième étage, chez une dame Duperron, qui se fait passer pour sa mère. Je tiens de bonne source qu'elle est l'agent avoué du

parti royaliste, qui se remue encore. Elle s'appelle Laure, et c'est la fille du marquis de Pazaval. Son père fut mis à mort par les patriotes, dans son château, au moment où il allait rejoindre les émigrés. Elle s'occupe activement à venger son père dans le sang des républicains. Ne perds pas un moment, si tu veux mettre la main sur la fille et sur la trame.

» Salut et fraternité.

» UN PATRIOTE. »

— Diable! fit Barras.

— Qu'y a-t-il? dit l'inconnu.

— Un complot, mon cher.

— Encore?

— Est-ce que nous pouvons vivre, en France, sans conspirer?

— Il s'agit vraiment d'une conspiration?

Nous sommes sur la trace d'une machination terrible. Les royalistes sont incorrigibles.

— On les corrige pourtant depuis longtemps, dit l'inconnu.

— Je te quitte, mon ami, il faut que je donne des ordres d'arrestation.

— A demain, mon cher Barras. Parole d'honneur, tu es universel. Une fête, un complot.... les plaisirs du monde, les soins du gouvernement, rien ne te trouble, à ce qu'il paraît; tu es vraiment universel, tu suffis à tout.

— Il le faut bien. A demain, cher ami. Du reste, si tu ne t'en vas pas encore, nous nous reverrons.

— Je fais un tour dans les salons, répondit l'inconnu, et je m'en vais.

— Adieu donc!

— Au revoir!

Barras traversa d'un air mystérieux la foule un peu inquiète, car on avait remarqué le message, et, comme on ne savait ce qu'il contenait, l'air préoccupé de Barras fit former mille conjectures. Le directeur entra dans son cabinet, donna à un de ses gens une lettre pour le préfet de police, et vint rejoindre ses invités, le sourire sur les lèvres, comme un grand ministre qui veut faire supposer qu'il vient de sauver l'Etat.

Bonaparte n'avait paru qu'un moment à cette soirée. Le colonel Duperron l'accompagna dans sa retraite, et, tranquille sur

Louise, qu'il confiait à la loyauté scrupuleuse de son fiancé, il s'éloigna à son tour pour retourner à l'hôtel.

Cette fête ne pouvait flatter un esprit aussi sérieux, et l'absence de Laure n'était pas faite pour modifier l'état de son âme.

VIII

DOUBLE INCIDENT.

Pendant ce temps, Henri s'était assis à côté de Louise dans un petit salon bleu. Un bruit de musique lointaine arrivait jusqu'à eux, les parfums enivrants des fleurs embaumaient l'atmosphère attiédie, et nul importun ne venait troubler de son regard indiscret l'heureuse solitude où ils se trouvaient l'un et l'autre.

— Chère enfant, dit Henri en la pressant légèrement sur son cœur, n'avez-vous pas le désir de fixer enfin l'époque de mon bonheur, et de nous occuper un peu de nous, au milieu de cette fête qui nous laisserait de si doux souvenirs?

— Je ne sais, dit timidement la pauvre petite fort embarrassée...

— M'aimez vous donc si peu, Louise, que vous hésitiez encore?...

— Oh! Henri...

— Eh bien! voyons, j'aurai du courage pour vous et pour moi... Dans quinze jours... le voulez-vous?

— Dans quinze jours, Henri, c'est bien tôt. — et elle baissa les yeux.

— Eh bien! mettons un mois. C'est bien tard; pourtant! mais songez-y, Louise, chaque jour, chaque heure de retard. est une

torture que vous infligez à mon cœur, et, quoique je vous aime trop pour ne pas accepter de vous, chère Louise, toutes les souffrances, celle-là m'est la plus cruelle, je vous l'avoue.

— Dans un mois, Henri, répondit, les larmes aux yeux, Louise, fort émue, mais d'un ton de voix si bas, si faible, que le marquis devina plutôt qu'il n'entendit ses paroles.

— Merci! Louise, merci! s'écria-t-il en se levant tout transporté de joie; s'il était possible de vous adorer davantage, ce serait une chose faite, à l'heure qu'il est. Je vous le jure, vous venez de me rendre le plus fortuné des hommes.

Louise se leva à son tour : chacun d'eux, sans prononcer une parole, comprit qu'il n'avait plus rien à faire dans le salon bleu.

Mais au moment où Louise prenait le bras du marquis, un homme, le même que nous avons vu tout à l'heure s'entretenir avec Barras, parut sur le seuil. Cet homme, trop préoccupé sans doute, faillit heurter Louise au moment où elle sortait avec Henri. Celui-ci fait un mouvement de colère; l'inconnu comprend sa distraction et s'apprête à faire des excuses, lorsqu'en levant la tête et en apercevant le jeune officier il s'écrie tout à coup :

— Lui! lui! Grand Dieu!...

A cette exclamation, Louise lève à son tour les yeux; son regard rencontre celui de l'ami de Barras, elle pousse un cri terrible et tombe dans les bras de Henri; un autre cri lui répond à l'instant :

— Ma fille! ma fille!...

L'inconnu, ou plutôt Rivaud, car c'était bien lui, s'empare de Louise, que le marquis lui abandonne, l'emporte évanouie à travers la foule stupéfaite, tandis que le commandant, la tête perdue, hors de lui, ne sachant plus ce qu'il fait, se jette hors des salons, comme un fou.

Tout cela est l'affaire d'une minute. Rivaud fait avancer sa voiture, et, déposant doucement sur les coussins de la berline son précieux fardeau, son enfant chérie, toujours sans connaissance, crie à son cocher :

— Au galop!... à l'hôtel!...

La rue du Mont-Blanc, à cette époque, ne comptait encore dans sa longueur que de rares hôtels et plus de terrains et d'arbres que de maisons.

L'ancien fermier en occupait un des plus modestes, mais cependant très-confortable en apparence. La voiture s'arrêta devant un perron, et deux valets s'empressèrent d'éclairer le maître. Le père conduisit sa fille dans une jolie chambre toute tapissée de papier satiné, luxe tout nouveau, et, l'embrassant sur le front :

— Ma chère Louise, mon enfant adorée, lui dit-il, repose-toi cette nuit.... tu es fatiguée; l'émotion, la surprise, ont dû te donner une commotion trop forte, je ne veux pas te tourmenter davantage, quoique je brûle de t'adresser mille questions, et qu'il me coûte beaucoup de me séparer de mon enfant après une si longue absence. Louise, tâche de dormir, et demain, oui, demain, nous causerons. Le veux-tu, mon enfant?— et il la couvrit de baisers.

— Tout ce que vous voudrez, mon père.

— Tu n'es pas fâchée de me revoir, Louise?

— Ah! bon père! peux-tu parler ainsi?

— Merci! mon enfant, j'avais besoin de cette assurance douce à mon cœur.

Rivaud embrassa encore une fois sa fille et se retira. A peine la porte était-elle fermée que Louise tombant à genoux au pied de son lit, se mit à sangloter et à prier Dieu. La nuit entière se passa dans les larmes et l'insomnie. Rivaud ne put reposer davantage. Les domestiques étonnés l'entendirent marcher à grands pas, frapper du pied sur le parquet et parler tout seul jusqu'au matin.....

Vers l'heure où Rivaud quittait sa fille, le colonel Gustave rentrait chez lui. Comme il allait monter, le portier l'arrêta.

— Mon colonel, lui dit-il, votre clef doit être sur la porte. Il y a chez vous une dame.

— Une dame?

— Oui, mon colonel, une dame âgée qui a voulu absolument attendre.

— Mon Dieu! s'écria Gustave, serait-ce ma mère?

Au bruit qu'il fit en poussant la porte, la personne qui l'attendait se leva brusquement : c'était en effet sa mère. Des larmes roulaient dans ses yeux.

— Vous ici, ma mère, s'écria Gustave en se précipitant vers elle, qu'y a-t-il donc? Laure !..

— Ah! mon fils, un grand malheur!...

Le colonel pâlit.

— Laure est en prison.

— Laure en prison, ma mère... Impossible!

— Hélas! mon fils!..

— Laure en prison! répétait le colonel.

— Ecoute-moi, Gustave, tu vas savoir comment ce malheur est arrivé.

— Oh! oui, parle.

— Comme tu le sais, Laure n'avait pas voulu sortir ce soir, se sentant souffrante, elle préféra garder le coin du feu. C'est une fatalité, car, si elle ne s'était pas trouvée à la maison, tout cela ne serait pas arrivé; Jean aurait été vous chercher du moins, et à vous trois....

— Oh! certes, ils ne me l'eussent pas arrachée à moi...

— Est-ce un reproche que tu m'adresses, Gustave? Dieu sait mon enfant, si je l'ai mérité. Peut-être vaut-il mieux pour elle et pour nous que l'affaire se soit passée ainsi, car c'est toujours une chose grave que de se révolter contre la loi....

Gustave fit un mouvement.

— Enfin, laisse-moi tout te dire. Nous étions donc toutes les deux bien tranquilles, assises près de la cheminée; Jean venait de partir. Nous allions nous coucher, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à la porte. Croyant que c'était Jean qui revenait, j'ouvre sans méfiance : un homme entre :

— La citoyenne Duperron? demande-t-il.

— Moi, je me mets à trembler, peu rassurée en entendant cet inconnu m'appeler citoyenne. — C'est moi, monsieur, répondis-je en cherchant à faire bonne contenance, que demandez-vous?

— Il doit se trouver chez vous une certaine demoiselle qu'on appelle Laure, fille de l'ex-marquis de Pazaval.

— Comment? balbutiai-je, car, malgré moi, Gustave, je comprenais qu'il fallait essayer de mentir dans l'intérêt de notre pauvre enfant.

— N'essayez pas de me tromper, répliqua l'agent.

— Mais, monsieur, que lui voulez-vous? répliquai-je, n'ayant pu trouver d'autre biais pour ne pas répondre que de l'interroger à mon tour.

— Je le lui dirai à elle-même. Allons, madame, oui ou non, la citoyenne Laure de Pazaval est-elle ici?

Et il s'avançait vers la chambre à coucher.

— Le misérable! s'écria Gustave.

— Moi, mon fils, plus hardie à mesure que le danger grandissait, je me plaçai entre la porte et l'homme.

— Bien! ma mère, à la bonne heure!

— Mais ma résistance fut inutile, comme tu vas voir. Laure ayant entendu du bruit, s'était levée de son fauteuil, et, quand l'homme prononça son nom, ce fut elle qui répondit en se montrant sur le seuil de sa chambre :

— Qui m'appelle, maman?

— Moi, citoyenne, répondit l'agent. N'êtes-vous pas la demoiselle Laure de Pazaval?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Eh bien! citoyenne, au nom de la loi, je vous arrête...

— Moi?...

— Elle?...

— Nous poussâmes ces deux cris en même temps, et nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre.

— L'arrêter! repris-je à mon tour.

— Montrez-moi l'ordre, dit-elle avec un sang-froid qui m'épouvanta. Vous en avez sans doute un?

— Le voici, citoyenne.

— Tout est en règle, dit Laure, en remettant le papier, je suis prête.

— Comment! m'écriai-je, vous allez l'emmener?

— Sans doute, citoyenne, puisque c'est l'ordre du citoyen ministre.

— Mais qu'a-t-elle fait, la pauvre enfant?

— Ah! ah! ce n'est pas mon affaire... on m'ordonne d'arrêter la citoyenne... je l'arrête; quant à la cause de l'arrestation, mademoiselle doit la connaître mieux que moi...

— Allons! maman, dit Laure en m'embrassant tendrement, allons! console-toi... tout s'expliquera, il y a probablement erreur; avant peu je te serai rendue. Monsieur, je suis prête.

— Et sais-tu où l'agent avait ordre de la conduire?

— Attends donc que je me le rappelle... Ah!... oui, il me semble qu'il a dit — A la Force.

— A la Force, ma mère! c'est donc plus grave que nous ne croyons.

— Comment!

— La Force, mais c'est une prison d'Etat, une seconde Bastille où l'on enferme les grands criminels.

— Je puis bien m'être trompée, vois-tu; j'étais si troublée!

Une heure se passa encore en éclaircissements, en interrogations, en suppositions. Enfin le colonel décida sa mère à retourner chez elle. Il lui donna le bras jusqu'à sa porte, et, après avoir échangé la promesse mutuelle d'un calme qui n'était pas dans leurs cœurs, ils se séparèrent, madame Duperron, pour attendre Louise, qui, elle non plus, ne devait pas rentrer; Gustave, pour revenir chez lui, où Henri allait apporter un nouveau sujet d'angoisse.

IX

UNE IDÉE DE BIBI.

Le colonel était à peine de retour quand Henri de Pazaval, encore tout bouleversé, se précipita dans la chambre et vint tomber plutôt que s'asseoir sur une chaise.

— Ah! mon ami, si tu savais, s'écria-t-il, si tu savais!

— Quoi! tu as appris déjà que Laure est arrêtée?

— Que dis-tu là? Ma sœur! Ah! ce malheur me manquait.

— Que t'est-il donc arrivé?

— Louise a retrouvé son père, il me l'a arrachée!...

Comme Louise ne courait aucun danger, le plus pressé était de songer à Laure, dont le sort devait donner d'autant plus d'inquiétudes qu'on ne savait pas sur quoi reposait le motif de sa détention. Ce fut donc principalement à la sœur de Henri que l'on consacra toute la nuit; mais, comme on raisonnait sur des données incertaines, le jour les surprit sans que les affaires fussent plus avancées.

Si l'on est curieux de savoir d'où partait le coup qui venait d'atteindre Laure de Pazaval et ses amis, on n'a qu'à nous suivre dans le cabaret borgne de la veuve Gripette, où nous retrouvons établis trois de nos personnages : Bibi, Jeannette son infidèle, et Grandpré. C'était la veille de l'événement, vers sept heures. Il y avait grand gala dans le bouge, et Grandpré régalait les deux intimes avec l'or du marquis.

Bibi portait une blouse de charretier toute neuve, ornée de boutons de nacre, un pantalon de velours vert olive et un chapeau de feutre noir. A côté de lui reposait le terrible gourdin dont il s'était servi pour faire le moulinet qui avait si fort épouvanté le *philosophe* le jour de leur seconde rencontre.

Jeannette était un peu pâle. On devinait que la misère l'avait suivie dans sa fuite loin de Bibi, et que ses projets de fortune avaient avorté. Peut-être même est-ce à cet échec que l'on devait attribuer son retour près de son ancien amant, qu'elle avait repris, faute de mieux. Elle portait une robe de mérinos vert d'une mauvaise qualité, un châle marron tout rapiécé. Ses cheveux étaient cachés par un bonnet de tulle noir. La pauvreté de son ajustement prouvait assez que Bibi ne s'était pas *fendu* pour orner l'objet de sa flamme et qu'il ne lui avait pas pardonné complétement sa fugue égoïste.

Quant à Grandpré, il était flambant comme un écu neuf; il avait l'air d'un monsieur : Aussi Jeannette avait-elle pour lui de temps en temps des regards d'une tendresse insensée. Il était vêtu de noir comme un notaire, habit, gilet, pantalon, le tout en assez bon état, quoique acheté d'occasion; il avait fait cadeau d'un habillement à Bibi, en même temps qu'à lui-même, et l'économie avait nécessairement présidé à tant d'achats : seulement, comme il payait comptant, le tout avait été acquis à bon compte chez un recéleur de la rue Pierre-Lescot.

On était au milieu du festin. Quatre bouteilles déjà vides prouvaient qu'on n'avait pas ménagé le liquide. Un morceau de fromage, des pruneaux et quelques vieux biscuits dits à la cuillère, pompeusement étalés sur la table, en compagnie d'une assiette de quatre mendiants, affectaient d'être là pour servir de dessert.

— Occupons-nous maintenant d'affaires sérieuses, dit Grandpré, nous avons suffisamment bu et mangé, je crois, pour re-

poser un instant nos mâchoires. Travaillons d'une autre façon...

— Jase, mon fils, dit Bibi, je t'écoute...

— Et moi aussi, dit Jeannette.

— Il m'est venu bien des idées depuis trois jours que je rumine.

— Si elles sont bonnes, fit observer Bibi, ça ira tout seul voyons un peu tes idées.

— Oui, observa Jeannette, les idées!...

— D'abord, continua Grandpré, il m'est venu l'idée de continuer adroitement le rôle que j'ai si bien commencé quand j'ai rencontré ce freluquet; car, puisqu'à première vue il est tombé dans le panneau, à seconde vue, n'est-il pas vrai, il y tombera bien mieux encore? Ce que je sais ou rien de ses affaires, c'est à peu près la même chose; mais il faut en savoir plus long que ça, et ce n'est pas en restant ici à festoyer comme nous le faisons soir et matin...

— Festoyer n'est pas désagréable, fit observer Bibi.

— Sans doute, mais où cela nous mène-t-il? Est-il même prudent, après avoir reçu du monsieur une bourse pleine, déjà aux trois quarts vide, de s'en tenir piteusement là, et de ne pas montrer son nez dans les parages qu'il habite? Ce n'est ni prudent, ni raisonnable.

— J'ai soif, dit Jeannette en bâillant d'une façon demesurée.

— Si tu as soif, ma fille, bois un coup, et laisse-nous tranquilles.

Jeannette ne se le fit pas dire deux fois et vida le quart d'une bouteille.

— Suis bien mon raisonnement, reprit Grandpré sans apporter à l'interruption de Jeannette, légèrement émue par la boisson, plus d'attention qu'elle ne méritait; suis bien mon raisonnement. Cet homme ne sait rien de ce qui s'est passé depuis son départ du château, ou du moins il n'a que des notions imparfaites sur tout le tremblement, c'est clair. Personne n'est là pour le lui dire, puisque l'autre....

— Sans doute.... après?

— Eh bien! puisqu'il a été touché de ma débine, l'imbécile, jusqu'à s'attendrir comme un veau en bas âge....

— Et qu'il t'a tendu une main secourable, dit solennellement Bibi.

— Ah! tu as volé celle-là dans un livre, par exemple.

— Je ne dis pas non.

— Raison de plus pour continuer la frime et la lui faire avaler de rechef et en réitérant... Comprends-tu?...

— Le sage entend à demi mot.

— Ah! Bibi, tu es trop lettré ce soir.

Bibi se mit à rire.

— C'est compris et recompris, mon fils; ton idée me paraît subséquente. D'ailleurs, à continuer ce jeu-là, il y a profit pour le présent, utilité pour l'avenir. Qui sait s'il ne dénichera pas le Rivaud? Peut être même sait-il où il est perché, s'il vit ou s'il a trépassé!

— Parbleu! je compte bien là-dessus.

Et alors, en avant la grande affaire!

— Donc, c'est adjugé à l'unanimité, n'est-il pas vrai? S'il s'étonne de ne pas m'avoir vu depuis l'autre jour, je prétexterai une maladie, la joie de l'avoir revu, d'avoir trouvé un protecteur dans mon ancien maître, et un tas de bêtises semblables...

— C'est ça, ou bien ton tailleur qui t'a manqué de parole.

— Tout ce qu'on voudra. J'irai demain ou après-demain sans faute, car il pourrait soupçonner, si je tardais trop longtemps, que je lui ai joué un tour pour lui subtiliser sa bourse, et alors adieu la confiance qu'il a en moi, confiance dont nous avons tous le plus grand besoin.

— Si nous mangions quelque chose? soupira Jeannette. qui s'endormait sur la table.

— Bah! bah! il vaut mieux qu'elle dorme, elle ne nous embêtera pas. Entonne-lui encore une demi-bouteille. — Là! c'est ça; — va, roupille maintenant....

Jeannette ne tarda pas à s'endormir profondément.

— Voilà donc pour le premier point, reprit Grandpré; mais il y a une autre chose que je leur mitonne.

— Quoi donc encore, philosophe?

— Une petite surprise, histoire de vexer un peu le Pazaval, par simple espièglerie.

— Farceur, va! tu ne les portes pas dans ton cœur.

— Je les hais, reprit l'ex-intendant d'une voix de Hyène; je voudrais les mettre sous mes pieds et les écraser tous.

— Imbécile! ça t'avancerait beaucoup!... Pourquoi as-tu manqué le godelureau quand tu le tenais sous ta lame?...

— Ah c'est le diable qui s'en est mêlé; je tremblais à ne pouvoir tenir le couteau.

— C'est comme ça qu'on fait de la mauvaise besogne, philosophe! mais, minute, à cette heure, les jours du ci-devant sont précieux, il faut les lui conserver jusqu'à ce qu'il ait craché au bassinet tout ce qu'il peut avoir.

— C'est bien mon avis, mais je veux les vexer tous.

— Ah! et comment?

— Tu vas voir... le susdit marquis possède une sœur.

— Ah! il y a une sœur.

— J'en voudrais bien faire quelque chose. .

— Voyez-vous ça, dit Bibi en ricanant; elle est donc jolie?

— Tu deviens stupide, Bibi... il ne s'agit pas de sottises ici... Je suis assez grand pour en faire tout seul. Pour lors, ce que je voudrais, c'est autre chose...

— Que dirais-tu, si je te la f...... en prison?

— Toi?

— Oui, mon ami. Tiens, voilà mon idée : si tu ne la trouves pas subséquente, ce sera ton affaire d'en trouver une meilleure. Nous allons... ou plutôt, non, je vais écrire au citoyen ministre de la police... une bonne dénonciation.

— Tiens, tiens, tiens, pas si bête! fit Grandpré en se frottant les mains.

— Par laquelle j'ai l'honneur de le prévenir qu'une conspiration de nobles s'organise dans l'ombre.

— Bien.

— Dans l'ombre... reprit Bibi en mâchant sa phrase; que la susdite demoiselle y est fourrée jusqu'au cou, et qu'alors...

— Il ait à la mettre elle-même à l'ombre, interrompit Grandpré, enchanté de la repartie.

— Qu'en dis-tu, philosophe?

— Je dis, Bibi, que tu es le phénix des phénix, et que tu as trouvé ce qui nous chaussera le mieux pour le quart-d'heure.

— A l'œuvre donc... il ne faut pas dormir sur une idée quand elle est bonne.

La chose ainsi convenue, les deux scélérats rédigèrent sur-le-champ l'écrit dont nous avons vu les terribles effets.

— Quant à moi, dit Grandpré lorsque tout fut achevé, je me porterai dans les environs pour voir l'effet de la bille. Quel carambolage sur le Pazaval et le Duperron, si la chose réussit, comme je l'espère !... Aussitôt la petite coffrée, ce qui les mettra sens dessus dessous, je vole chez le freluquet, je pleurniche, je me désole, je flaire la situation... le diable fera le reste.

On réveilla Jeannette, qui ronflait à faire trembler les vitres, et le trio gagna en trébuchant le garni où s'abritait leur association charmante.

Le lendemain, la lettre anonyme parvint à son adresse; Grandpré quitta la maison et eut la joie de voir le succès de son horrible machination.

X

GRANDPRÉ RETROUVE RIVAUD.

Laure était en effet détenue à la Force.

Les deux officiers coururent dès le matin à la prison, mais il leur fut impossible de voir Laure. Ils se rendirent aussitôt chez le ministre de la police, le citoyen Cochon, et obtinrent un rendez-vous pour deux heures de l'après-midi. Le plus pressé était d'aller rassurer Mme Duperron; et c'est ce qu'ils firent à l'instant, après quoi nos deux amis rentrèrent à l'hôtel un peu plus tranquilles.

Grandpré qui les guettait depuis longtemps vint frapper à la loge du portier juste au moment où les deux amis allaient prendre leurs clefs.

— Le numéro de la chambre de M. de Pazaval, s'il vous plaît ? dit-il.

— Qui me demande? fit Henri en entendant prononcer son nom?

Puis, reconnaissant l'ancien intendant de son père :

— Ah! c'est toi, mon pauvre Grandpré.

— Oui, monsieur le marquis.

— Eh bien! monte avec nous.

Gustave Duperron avait pris les devants.

— Gustave, reprit Henri, arrête-toi donc un instant, voici une ancienne connaissance que tu n'as pu oublier.

— Qui ça? reprit le colonel.

— Grandpré.

— Ah! oui, ce monsieur si.... Je me le rappelle en effet, ajouta froidement le colonel, — et il ne dit pas un mot de plus.

— Ne sois pas trop sévère pour lui, dit à voix basse Henri à Gustave, tu l'intimides, le pauvre garçon... Mais, au fait, mon ami, qu'es-tu donc devenu depuis que je t'ai rencontré? Voilà si je ne me trompe, six ou sept jours de cela... Vraiment, je ne comptais plus te revoir.

— Ah! monsieur le marquis, répondit Grandpré d'un air cafard et commençant à jouer son rôle de traître, je ne sais si c'est le saisissement, la joie de vous avoir revu ou l'excès des souffrances que j'ai endurées depuis si longtemps, mais je quitte la chambre aujourd'hui pour la première fois.

« Tu m'as bien l'air d'un hypocrite! » pensa le colonel; et, dégoûté de la vue de cet homme, il prétexta quelques affaires à terminer pour se retirer dans sa chambre, ôtant par sa retraite un poids de cent livres de la poitrine de l'ex-intendant.

— Ah! mon pauvre ami, tout est bien changé depuis hier chez nous, et c'est à moi maintenant qu'il faut de la philosophie.

— Que voulez-vous dire, monsieur le marquis?

— Au fait, tu ne sais rien, tu ne peux rien savoir, puisque tu étais dans ton lit. Laure, ma sœur Laure est en prison depuis hier au soir.

— Dieu du ciel! votre sœur en prison, la plus douce des créatures du bon Dieu! votre sœur... mademoiselle Laure... cet ange de bonté... si secourable aux malheureux.. un enfant incapable de faire du mal à un oiseau... Oh! les scélérats!

Il y avait tant d'indignation, de colère et de pitié tout à la fois sur le visage de Grandpré, que Henri se sentit pris de la

plus vive tendresse pour son bon vieux serviteur. Un peu plus, il l'eût embrassé.

— J'ai bien autre chose à t'apprendre, reprit Henri après un moment de silence.

— Quoi donc, monsieur le marquis?

— Tu te rappelles bien Rivaud?...

Grandpré pâlit avant de savoir ce qu'on allait lui dire.

— Rivaud, le riche fermier, oui, oui, oui, je me le rappelle parfaitement... il est... mort... je crois?...

— Du tout, il est vivant... bien vivant. Je l'ai rencontré hier au soir au bal, chez Barras.

— Vous avez rencontré Rivaud?...

Et le ton de voix de Grandpré changea tout à coup en prononçant ces derniers mots. De patelin qu'il était, il devint sec et menaçant au point que Henri ne put cacher sa surprise.

— Qu'as-tu donc?

Rien, monsieur le marquis... Et il est à Paris? ajouta-t-il ne pouvant détourner sa pensée de Rivaud.

— A Paris.

— Et dans quel quartier?

— Je l'ignore, mais du moment que Rivaud était chez le général Barras, c'est qu'il était invité à venir à sa soirée, par conséquent...

— On trouvera son adresse au Luxembourg, ajouta Grandpré; tenez, mon cher maître, j'ai idée que ce coquin-là...

— Appelle-le tout bonnement par son nom, Grandpré, cela me fera plaisir.

— Bien volontiers, monsieur le marquis, quoique... Enfin, c'est mon affaire... J'ai idée que Rivaud pourrait bien vous avoir joué ce mauvais tour.

— Quel mauvais tour?...

— D'avoir dénoncé, accusé, calomnié mademoiselle Laure.

— Y penses-tu? il ne savait pas seulement que j'étais à Paris, ma vue lui a causé autant de surprise que la sienne en a produit sur moi.

— Qu'il ait ignoré votre retour, c'est possible, et c'est justement ce qui l'aura décidé, sans cela il y aurait peut-être regardé à deux fois, au contraire... Mais votre sœur n'était-elle pas à Paris depuis longtemps?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien! ne peut-il l'avoir rencontrée, suivie, espionnée... et, par vengeance, ne peut-il l'avoir dénoncée, fait emprisonner par son cher Barras?

— C'est impossible; Rivaud n'aurait pas le pouvoir...

— Et pourquoi donc?... S'il était au bal chez Barras... c'est qu'il est l'ami du citoyen Barras; et alors... il pourrait bien...

— Ah! tu me fais frémir, Grandpré... Non, je ne puis ajouter foi à tes suppositions... et cependant je vais en parler Gustave.

— Et moi, je vais au Luxembourg.

XI

LE PÈRE ET LA FILLE.

Il était dix heures du matin. Louise venait de se lever. Après une nuit fiévreuse, nuit de larmes et d'angoisses, de tristesse et de regrets, le lourd sommeil qui provient d'une accablante lassitude avait appesanti sa paupière. Elle s'était endormie au petit jour. A son réveil, elle vit une ombre penchée sur son visage.

C'était son père.

— C'est moi, Louise, dit Rivaud.

— Ah! tu m'as fait peur, cher père, dit Louise en l'embrassant.

— Veux-tu que nous causions? J'ai tant de choses à te dire, tant de choses à te demander!

— Tout ce que tu voudras, père.

— Eh bien! viens dans mon cabinet; nous serons mieux que dans cette chambre.

Quand on fut dans le cabinet, Rivaud prit sa fille sur ses genoux.

— Savez-vous que vous êtes belle, mademoiselle! lui dit-il.

— Tu trouves ? fit Louise.

— Chère enfant ! fit Rivaud en la pressant sur son cœur. Mais voyons, raconte-moi ton existence depuis que la fatalité nous a séparés. Je veux tout savoir... tout... entends-tu bien ?

Louise rougit.

— Eh ! bien. Je te dirai tout !... Tu te rappelles bien, n'est-ce pas, que tu me laissas au château pour aller à Verdun, d'où je venais d'apporter de si terribles nouvelles. Quand tu fus parti, j'étais tellement accablée, que je croyais mourir. La bonne madame Duperron m'engagea à regagner la ferme où tu devais rentrer bientôt, me dit-elle. Mais, je ne sais pourquoi, cher père, tu n'y revins pas.

— Je t'expliquerai cela, ma fille ; continue.

— Un jour, deux jours se passèrent. Personne. Aucune nouvelle.

Je passais mes jours et mes nuits à pleurer. Un soir Nicolas Thiébaut vint parler à madame Duperron. Ce qu'il lui dit, je n'en sais rien. Tout ce que je me rappelle, c'est que, à la suite de leur conférence, nous quittâmes le village. Laure était avec nous.

— Laure !

— Laure ne nous a plus quittés, et voici cinq ans bientôt que nous avons vécu toutes deux avec cette bonne madame Duperron, comme deux filles avec leur mère.

— L'excellente femme !

— Sans elle, vois-tu, je ne sais pas ce que nous serions devenues, Laure et moi. Madame Duperron était pauvre comme nous, et son fils n'était plus à même de la soutenir, car il venait de s'engager tout à coup comme soldat.

— Gustave !

— Oui, monsieur Gustave ! qui est aujourd'hui colonel, ni plus ni moins.

— Colonel ! Gustave ?... C'est merveilleux.

Nous quittâmes donc Verdun, où Laure ne se croyait pas en sûreté, pour nous rendre à Lille. Mais, comme les profits de notre travail n'y étaient pas assez grands pour nous suffire,

elle se décida à nous conduire à Paris, où son fils qui venait d'être nommé capitaine voulait d'ailleurs nous voir installées.

— Ah! son fils venait d'être nommé capitaine? Je crois comprendre, interrompit Rivaud. Décidément, tous ces Duperron sont de braves gens, pensa-t-il.

— Madame Duperron loua un appartement rue Montmartre, et nous annonça qu'elle nous défendait de passer les nuits à travailler, attendu qu'elle avait fait un petit héritage qui nous mettait désormais à l'abri du besoin.

— Quelle délicatesse! pensa Rivaud.

— La seule joie que nous eussions, c'était de recevoir des nouvelles d'Italie.

— D'Italie?

— Sans doute. Ils étaient à l'armée d'Italie.

— Qui, ils? demanda Rivaud étonné.

Louise s'aperçut qu'elle s'était trahie. Elle devint rouge comme une fraise, et, embrassant câlinement son père :

— C'est que je ne t'ai pas dit, petit père, que... le frère de Laure...

— Le frère de Laure?...

— Tu sais, Laure avait un frère.

— Eh bien?

— Il était soldat aussi.

— Vraiment?

— Oui, petit père. Il a fait son chemin, va, lui aussi. Il est chef d'escadron.

— Et tu ne détestes pas les chefs d'escadron, toi? fit Rivaud en baisant au front Louise, qui cachait sa jolie tête, toute confuse, dans son sein. Allons, mademoiselle, vous m'avez pourtant promis...

— Tu m'as dit que tu ne me gronderais pas.

— Et je tiens ma parole, continue...

— Que je continue? fit Louise embarrassée.

— Sans doute. Cette amitié que vous aviez l'un pour l'autre a-t-elle été rompue?

— Au contraire, père, répondit Louise.

— Eh bien! ma fille, c'est là ce que je désire savoir. Quand et comment vous êtes-vous revus? Tu comprends, Louise, que tu peux te tromper toi-même, prendre des apparences pour des

réalités. Je ne puis bien juger de l'état de ton cœur que si tu n'as pour moi aucun déguisement.

— Oh! je n'oserai jamais, fit Louise, qui sentit une larme couler de ses yeux, je n'oserai pas.

— Si ta mère était là, tu lui dirais tout, n'est-ce pas?

— Oh! c'est bien différent.

— Je t'en conjure par ta mère, Louise, par ta mère qui t'écoute dans le ciel, et qui m'a ordonné à son lit de mort, la digne femme, de t'aimer de toute mon âme, comme en souvenir d'elle. Je te jure d'avance que, quoique tu aies fait, je te pardonne.

— Il n'y eut pas de ma faute, au moins.

— Je le crois, Louise.

— Un soir donc, il entra dans ma chambre.

— Dans ta chambre! fit Rivaud en se levant brusquement et d'un air irrité.

— Tu vois bien, père, que tu m'en veux.

— Non, non, pas à toi. Dans ta chambre!

Et son poing se crispait malgré lui.

— Il y avait si longtemps qu'il ne m'avait vue! Sais-tu qu'il était tout changé, bien pâle, bien abattu. Oh! cher père, si tu l'avais vu, tout bouleversé, tout défait, tu aurais eu pitié de lui.

— Pitié de lui, moi? interrompit son père, qui avait changé tout à coup de physionomie et de langage à cette idée que le fils du marquis avait pénétré dans la chambre de sa fille. Pitié de lui! reprit-il, je l'aurais tué, si je l'avais trouvé, le misérable...

— Ah! fit Louise douloureusement en portant la main à son cœur frappé mortellement de cette horrible parole.

— Mais Rivaud avait tout oublié, sa fille et ses promesses. La colère l'emportait chez lui, en ce moment, sur toutes les considérations du monde.

— Les voilà bien, ces nobles! s'écria-t-il en marchant à grands pas dans son cabinet. Tous les mêmes, insolents et audacieux, se croyant tout permis. Ils voient un champ qui leur plaît, ils l'achètent; une fille qui leur plaît, ils la séduisent, et viennent effrontément la chercher dans sa chambre, jusque sous les yeux d'un père. Car je me rappelle à présent. Mes chiens venaient d'aboyer, et moi, comme par un avertisse-

meut de Dieu, j'ouvris la fenêtre et sifflai mes chiens pour les interroger. Mais bah ! tout lui était vendu, même mes chiens. Tout lui appartenait, moi, mes chiens et ma fille !

— Oh ! mon père, c'en est trop, fit Louise.

Elle s'affaissa en sanglotant sur un fauteuil.

Rivaud venait de lâcher le frein à sa colère ; cela le calma. A la vue de Louise qui pleurait et paraissait souffrir horriblement, il se fit en lui un revirement complet.

— Allons, Louise, ne pleure pas : cela me fait mal de te voir pleurer. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'après cinq ans d'absence j'ai fait, dès le premier jour, pleurer ma fille. Ainsi tu l'aimes !

— Oui, mon père.

— Eh bien ! chère enfant, je crois qu'on pourra s'arranger, si ce jeune homme t'aime, et qu'il veuille *absolument* que tu sois sa femme.

— S'il le veut ! mon père, puisque hier encore, à ce bal, il m'a forcé de lui fixer un délai pour notre mariage.

— Diable, il est pressé, ton amoureux.

— Il voulait que cela se fît dans quinze jours.

— Et toi ?

— Moi, je l'ai remis à un mois. Tu vois, père, que je suis raisonnable.

— Oui, oui, très-raisonnable.

— Mais maintenant que te voilà, c'est à toi de te prononcer. Est-ce que cela te contrarie que j'épouse Henri ?

— Mais pas du tout, chère enfant. Ce jeune homme me paraît avoir des qualités, un beau nom. N'est-il pas chef d'escadron ?

— Oui, mon père, et il passera bientôt colonel.

— Nous pourrions bien mettre ce grade-là dans la corbeille.

— Vraiment, mon père ? oh ! quel bonheur. Et Gustave ? demanda-t-elle.

— Ah ! le colonel ! Tu voudrais qu'il fût nommé général ? Enfin, l'on verra. Je ne dis pas non. Si je prends l'ami Barras dans un bon moment.

— La couturière de mademoiselle ! dit un valet en ouvrant la porte.

— Allons, laisse-moi faire et ne t'occupe plus que de ta toilette. Faites-vous belle, mademoiselle.

— On tâchera, père.

Rivaud resta seul.

Ce mariage lui souriait. Il rendait sa fille heureuse et conciliait tout. Grandpré, le seul témoin du crime qu'il avait commis sur le père, le seul complice de l'assassinat du comte, devait être mort, ou, dans tous les cas, placé si loin de lui, que nul danger ne le menaçait du côté de sa sûreté personnelle. Rendre à Henri par la dot de sa femme l'argent qui provenait du vol des cinq cent mille livres, c'était capituler avec sa conscience, puis sa fille serait marquise, riche, heureuse. Tout était pour le mieux. Donc ce mariage souriait à Rivaud. Il ne se doutait guère de la déception cruelle qui se préparait pour lui.

XII

GRANDPRÉ ENGAGE LA LUTTE.

Dès que Grandpré fut sorti de chez le marquis, un homme le rejoignit au coin de la rue de la Jussienne. Cet homme était Bibi, que Grandpré avait emmené à tout hasard avec lui. Craignant d'être suivi ou guetté par le colonel, qui avait eu l'air de se méfier de sa bonne foi, il mit un doigt sur sa bouche en lui faisant signe de ne pas l'accoster, et continua son chemin par le bas de la rue Montmartre jusqu'au marché des Innocents sans se retourner, suivi à quinze pas par son camarade, qui avait compris la consigne et effectuait à merveille la manœuvre. Derrière le marché des Innocents, il y avait à cette époque un cordon de cabarets où l'on buvait la goutte sur le comptoir. Grandpré entra dans l'un d'eux, à l'enseigne du *Bouton-d'A-*

mour, et se fit servir un *canon*. Bibi vint se placer à côté de lui, sans paraître connaître son voisin, et fit la même demande : on servit les deux citoyens.

— Personne derrière ? demanda tout bas Grandpré.

— Personne.

— Des nouvelles !

— Bonnes ?

— Excellentissimes !

— Viens sous le pilier.

— Compris.

On paya la dépense et chacun partit de son côté.

Arrivé sous le pilier des halles, Grandpré, qui avait pris le plus long par politesse pour son camarade, chercha des yeux Bibi, qui fumait sa pipe le long d'une colonne.

Il l'aborda,

— Mon cher, le Rivaud est ici, à Paris.

— Est-il possible, s'écria Bibi, qui laissa tomber sa pipe à cette nouvelle, comme le corbeau de la fable son fromage. — Ah ! fichtre ! ma pipe !

— Ne gesticule donc pas, tu vas nous faire remarquer.

— C'est Jeannette qui me l'avait donnée, fit Bibi en soupirant.

— Elle t'en donnera une autre.

— Ah ! ce gredin-là est ici ? Mais alors on peut renouer l'affaire.

— Je vais au Luxembourg, nous causerons de cela de l'autre côté de l'eau, c'est plus tranquille que par ici. Allons, en route !

— Pas accéléré et à droite !

— Et moi, à gauche !

— Dans le jardin, alors ?

— Dans le jardin.

Ils se séparèrent, Bibi prit le Pont-Neuf et la rue Dauphine, Grandpré gagna le Pont-National, la rue du Bac, l'Abbaye et la rue de Seine.

Il entra d'abord au palais du Luxembourg, et, s'adressant au concierge, lui demanda poliment s'il connaissait M. *de Rivaud*.

— Non, mon brave homme, dit celui-ci, qui le prit pour un solliciteur. Mais adressez-vous à l'huissier, il a peut-être ce nom-là sur son livre.

L'huissier connaissait parfaitement Rivaud, l'ami de Barras ; il avait son adresse et la donna sans difficulté.

Grandpré le remercia humblement et gagna le jardin du Luxembourg, où il retrouva son ami.

— Oui, mon cher, lui dit Grandpré, Rivaud, ce filou de Rivaud, est ici avec sa fille et l'argent du marquis. Il va falloir jouer le grand jeu.

— Et serré, n'aie pas peur.

— D'abord, nous avons besoin d'une liaison dans la maison, tu comprends bien ? On chasse un homme, on lui défend sa porte : plus d'explication possible, ça n'est pas mon affaire. Et puis, le sac où est-il ? S'il ne le lâche pas, on peut le décrocher.

— On le décrochera, philosophe !

— Donc, nous sommes d'accord là-dessus, n'est-ce pas ?... Il nous faut quelqu'un à nous dans la maison.

— Est-ce qu'il a des domestiques, ce monsieur ?

— Parbleu ! puisqu'il est richissime.

— Tant mieux ! J'ai remarqué que dans une maison où il y a des domestiques, il y a tous les jours de l'année place pour celui qui veut y entrer. Je me présenterai, moi, comme valet, chez le Rivaud.

— Au fait, je réfléchis à une chose : Rivaud a pris sa fille chez lui ; il doit avoir besoin d'une femme pour le service de la petite, qui va être sur un pied de duchesse. Si tu te présentais avec Jeannette, toi comme valet de chambre, elle comme femme de chambre ? Si on te refuse, on l'acceptera peut-être.

Sans plus tarder, Bibi se rendit à la mansarde où les attendait Jeannette. Elle fut mise au courant de son rôle, et tous deux, proprement et simplement vêtus comme des gens de la campagne, se présentèrent rue du Mont-Blanc, chez M. Rivaud, sollicitant l'honneur de lui être présentés. On les adressa au valet de confiance de Monsieur, qui fut d'abord tellement séduit de la propreté, de la *modestie* et, disons-le, de la beauté de Jeannette, qu'il prit sur lui de l'*accepter*, sauf approbation, bien entendu. Mais Bibi déclara qu'il voulait entrer au service dans la même maison que *son épouse*, et que si on ne voulait pas de lui, ils chercheraient tous deux fortune ailleurs. Sur quoi le valet, affriandé comme un chat, les pria d'attendre et courut chez son maître, qui les accepta.

L'honnête Pierre alla donc retrouver ses bons amis, les mit au courant de ce qu'il avait dit à son maître pour leur rendre service, procédé qui parut toucher vivement Jeannette.

Voilà comme l'ombre de Grandpré commençait à s'étendre sur le brillant météore de la fortune de Rivaud.

Pendant que cette petite scène se jouait rue du Mont-Blanc, Grandpré s'empressait de retourner rue de la Jussienne, à l'hôtel du marquis, pour nouer lui-même tout de suite l'action qu'il préparait, et donner l'adresse du père de Louise à Henri, qui devait brûler de la connaître.

Le colonel Gustave Duperron revint quelque temps après. Il avait vu le ministre de la police et avait été reçu froidement, quoique poliment. — Impossible, avait dit le ministre, de rien faire en faveur de Laure, sur qui pesaient de graves accusations.

Nos deux amis résolurent donc d'aller sans différer chez le général, qui demeurait, comme on sait, rue Chantereine. (Le Directoire venait de changer le nom de cette rue et de lui donner celui de rue de la Victoire, qu'elle garde encore aujourd'hui.) Chemin faisant, Henri songea que la rue du Mont-Blanc, où habitait le père de Louise, était pour ainsi dire sur sa route. Le colonel comprit au premier mot, et, ne voulant pas paraître avoir deviné l'amoureuse anxiété du comte, se fiant sur son zèle pour sauver Laure, il l'approuva grandement, l'engagea même à exécuter son projet et se rendit seul rue Chantereine, en lui donnant rendez-vous chez le général.

— Il faut lui pardonner, se disait-il en continuant sa route : à sa place, j'en ferais peut-être autant; que celui qui n'a jamais aimé lui jette la première pierre.

XIII

LES FIANCÉS.

Henri se rendit tout tremblant chez Rivaud. Il craignait en effet que la porte ne lui fût rigoureusement refusée. Cependant le domestique qui avait porté son nom à Rivaud revint bientôt, et, du ton le plus avenant, le pria de le suivre. C'était d'un bon augure, aussi le marquis respira-t-il plus librement. Tout en suivant Pierre au salon, il se demandait avec étonnement comment Rivaud avait pu gagner la fortune que semblait indiquer le luxe dont il était entouré : des domestiques, des voitures sous la remise, des fleurs sur le perron, des glaces magnifiques, des tapis moelleux, des meubles d'une élégance admirable!...

Mais il n'eut pas le temps de se livrer longtemps aux réflexions que lui inspirait la vue de tous ces objets, car l'ancien fermier de son père vint presque aussitôt le rejoindre dans le salon où on l'avait prié d'attendre.

Après quelques préambules de politesse de part et d'autre, la conversation prit une tournure moins banale et plus intéressante pour l'un et pour l'autre.

—Vous aurez dû trouver étrange, monsieur, dit le comte, que mademoiselle votre fille se trouvât à mon bras dans ce bal.

— Oui, je vous l'avoue, répondit Rivaud ; mais j'étais tellement abasourdi de cette rencontre inespérée, que je ne pensai d'abord qu'à Louise. J'aime tant cette enfant!

— Qui ne l'aimerait ? soupira Henri.

Rivaud ne parut pas remarquer cette interruption volontaire et continua :

— Du reste, monsieur, Louise, avec qui j'ai causé longuement ce matin...

— Ah! ce matin... vous avez causé avec elle? s'écria Henri.

— Et c'est à mon tour de vous remercier, comme homme et et comme père, de ce que vous avez fait pour mon enfant.

— Quoi donc? monsieur! s'écria Henri tout troublé, ne sachant d'ailleurs ce que voulait dire Rivaud.

— Tenez, monsieur, répondez franchement à une question que je vous demande la permission de vous adresser. De qui madame Duperron a-t-elle hérité? Comment est venu dans la maison ce bien-être dont m'a parlé Louise?

— Mon Dieu! monsieur, je ne saurais trop .. vraiment...

— Allons! jeune homme, vous ne savez pas déguiser la vérité, je vais répondre pour vous. M. Duperron venait d'être nommé capitaine, vous, lieutenant, je crois... Eh bien! c'est avec une partie de votre solde à tous deux...

— Monsieur! je vous assure...

— Dites non, et je vous crois.

Henri se tut.

— Il y avait sans doute des raisons *atténuantes*, reprit en souriant Rivaud, en qui le bon naturel reprenait victorieusement le dessus (il était d'ailleurs bien changé depuis son séjour à Paris). Mais, quoi qu'il en soit, vous ne pouvez m'empêcher de vous dire que je voudrais pouvoir vous remercier dignement de ce que vous avez fait pour mon enfant.

Henri, voyant Rivaud en si bonne disposition, se sentit entraîné à des confidences complètes. Cependant, il essaya de reconnaître auparavant le terrain sur lequel il allait s'engager.

— Mademoiselle Louise ne vous a-t-elle pas dit encore autre chose? fit-il.

— Beaucoup de choses encore, monsieur. Mais un confident doit être discret, un père qui reçoit les aveux de sa fille est un confesseur qui s'engage à se taire, et il ne m'est pas permis de rompre le premier ce prudent silence, à moins que ma fille ne m'y autorise...

— Eh bien! monsieur, s'écria Henri, prenant une détermination subite, c'est moi qui dois parler, et je vais le faire, car votre bonté m'engage à vous découvrir sans plus tarder les secrets de mon cœur. J'aime votre fille! Accoutumé dès la plus

tendre enfance à lui voir partager mes jeux de tous les jours, habitué à sa douce compagnie, il y a déjà bien longtemps que je me sens attiré verselle d'une manière irrésistible. J aurais tout sacrifié dans ce temps là, les chimères de la fortune, les distinctions futiles de la race, j'aurais bravé, je crois, jusqu'à la volonté de mon père pour m'unir à mademoiselle Louise. Mais les événements terribles qui nous ont tous violemment séparés les uns des autres ont créé mille obstacles insurmontables à nos désirs. Loin d'elle, loin de ma patrie, je n'avais, je vous jure, d'autre pensée que la sienne, d'autre désir que de revoir ma sœur et elle, d'autre ambition que d'en faire la compagne de ma vie. C'est avec son image sous les yeux, c'est avec son souvenir dans le cœur que je m'élançais, en bravant mille dangers, à travers les rangs de l'ennemi. C'est en prononçant son nom adoré que je marchais à la bataille, sans crainte de la mort qui renversait tout autour de moi les rangs de mes camarades. C'est grâce à ce courage qu'elle seule me donnait que je suis un officier de fortune... Vous dire, monsieur, que sa résignation à supporter le malheur, son énergie au travail, son amitié pour ma sœur Laure, son affection pour la mère de mon frère d'armes, le colonel Gustave, ont développé en moi ce sentiment inaltérable que je lui vouais depuis mon enfance, ce serait chercher des chemins de traverse pour aller au but. Je l'aime, monsieur, parce que c'est un ange, parce qu'elle est belle, parce qu'il me serait impossible de vivre en cessant de l'aimer. Hier, monsieur, hier encore, à ce bal, je lui donnais ma foi, elle me donnait la sienne. Mais puisque, Dieu soit loué ! vous voici au milieu de nous, vous, son père, je viens avec confiance, vous promettant, vous jurant solennellement, par la mémoire de mon père et de ma sainte mère, de la rendre heureuse ; je viens vous demander si vous voulez me confier le sort de votre fille !

— Monsieur, répondit Rivaud en se levant à son tour et en touchant la main du jeune officier, vous venez de me parler comme un honnête homme, votre main !... je vous donne ma fille.

Henri faillit mourir de bonheur.

En ce moment Louise entra.

Elle venait de faire une belle toilette pour plaire à son père, et sortait des mains de mademoiselle Jeannette, sa femme de

chambre ; à la vue de Henri, elle pâlit et s'arrêta sur le seuil de la porte. Mais son père, la prenant par la main, l'attira vers le jeune homme.

— Eh bien ! Louise, est-ce que tu ne veux pas embrasser ton mari ?

— Mon père ! dit-elle en se jetant toute confuse dans les bras de Rivaud.

Avant de s'éloigner de cette maison, où il venait de conquérir le bonheur, Henri, questionné par Louise, inquiète de la santé de sa chère Laure, se rappela tout à coup que le principal but de sa visite était précisément l'affaire de sa sœur. Il raconta donc à Rivaud qu'on avait arrêté Laure la veille au soir.

Louise fut effrayée, mais Rivaud les rassura tous deux.

— N'ayez aucune crainte, leur dit-il, je suis fort lié avec le directeur Barras, et je leverrai dès son retour; ce soir ou demain mademoiselle Laure vous sera rendue

— Que de reconnaissance, Monsieur ! dit Henri.

— C'est la dernière fois que je vous passe ce mot-là, Henri. Si je vous donne ma fille, c'est pour que vous m'appeliez votre père.

XIV.

GRANDPRÉ EMBROUILLE LES AFFAIRES D'AUTRUI ET N'ARRANGE PAS LES SIENNES.

Bibi n'eut pas de peine à obtenir de M. Pierre la permission d'aller chercher dans son garni les effets dont il avait besoin à l'hôtel, car *monsieur* Pierre était enchanté de saisir cette occasion de causer seul avec Jeannette, *femme* de Bibi. Mais

Jeannette avait reçu la consigne, et *son mari* partit fort tranquille pour aller prévenir Grandpré de ce qui se passait et des graves événements qui se préparaient.

Grandpré était resté chez lui pour dresser ses plans définitifs. Cette occupation, à ce qu'il paraît, lui donnait du *fil à retordre*, comme on dit; car Bibi le surprit, la tête entre les mains, les yeux fixés sur un papier barbouillé de chiffres, et sur lequel, dans un des coins, il avait dessiné avec amour une maison de campagne. Il y avait de tout, d'ailleurs, sur ce papier : des têtes d'ânes, des rivières, des églises même!

— Que diable fais-tu là, philosophe? demanda Bibi en lui frappant sur l'épaule.

— Tiens! c'est toi, Bibi! Est-ce fait?

— Oui; mais qu'est-ce que c'est que tout ce barbouilli-là, cher ami?

— Çà, Bibi, ce barbouilli, comme tu l'appelles dédaigneusement, c'est un plan de maison de campagne, comme je veux en acheter une, une fois que le Rivaud aura dégorgé.

— Et ceci, qu'est-ce? s'il te plaît.

— Une avenue de peupliers.

— Et qu'est-ce que veulent dire tous ces chiffres?

— Cela fait cinq mille.

— Cinq mille quoi?

— Cinq mille francs. C'est la part de Jeannette.

— Ah!... Et la mienne?

— La tienne? La voici.

— Comment! tu ne me donnes que trente mille francs? Philosophe, mon cher, vous êtes un cancre, vous sentirez toujours votre intendant.

— Voyons, voyons, Bibi, sois donc raisonnable.

— Et Jeannette, cinq mille francs? ça lui fait une belle jambe, tes cinq mille francs; elle n'aurait pas seulement de quoi s'acheter un cachemire. Tu sais que je lui ai promis de l'épouser, si l'affaire réussissait, et c'est pour son trousseau, n'est-ce pas, que tu lui donnes cette grosse somme?

— Je n'avais rien promis à Jeannette, que des *babioles* pour se mettre autour du cou et aux oreilles, parce qu'elle en est *toquée* comme une folle. Cet argent-là, je l'ai tiré de ma bourse.

— Eh bien! tu peux l'y remettre, mon cher, dans ta bourse

et mes trente mille francs *avec;* car, vois-tu, pour cette misère-là, je ne *travaille* pas dans le grand, comme ça peut m'arriver de le faire là-bas. Tu en trouveras d'autres plus malins que moi pour t'aider, c'est possible, mais ne compte plus sur nous. Adieu! Je vais chercher Jeannette et la ramener chez moi, en disant à ton M. Rivaud qu'il peut chercher d'autres serviteurs; en attendant, je suis bien le tien. Bonsoir!

— Bibi, écoute donc...

— Rien du tout. Tu es un *pleutre.* Tu as oublié que le jour où tu as voulu faire le méchant avec moi, et que nous étions tous les deux seuls dans le cabaret de la veuve Grippette, si j'avais voulu, je t'aurais... Au contraire, je t'ai fait faire bombance, bonne chère, et je t'ai procuré un bon gîte sans m'occuper si tu avais ceci ou cela, si tu avais du *quibus* ou non; tout simplement parce que tu étais dans la débine et que tu avais faim. Tu l'as oublié, c'est bon, ça te portera malheur.

— Je n'ai rien oublié, mon cher ami, et si tu voulais m'entendre...

— Oh! je ne te trahirai pas, continua Bibi. Seulement, je te le répète, tu es un *pleutre,* tu agis avec nous comme avec des gendarmes, ça te portera malheur.

— Enfin, que veux-tu? dit Grandpré.

— Rien du tout, répondit Bibi; quand je travaille, je veux être payé.

— Voyons, je vous donnerai quarante mille francs.

— Je comprends, dit Bibi, que tu tires à toi la grosse part, puisque tu as *manigancé* l'affaire, et que c'est une restitution *légitime* que tu veux opérer dans ta caisse. Mais, en fin de compte, s'il faut faire sauter le coffre-fort du richard, qui s'en chargera? Bibi. S'il faut aller plus loin encore, mon Dieu! on ne sait pas, qui s'est engagé à t'épargner cette peine? Toujours Bibi. C'est pour tes beaux yeux, mon cher, que je risque et t'épargne les galères ou le coupe-tête, et tu ne te fends qu'au demi-quart! allons donc!

Voyons, je mettrai les quarante mille *balles* pour toi et je laisse à Jeannette...

Donne les dix mille à Jeannette, foi d'honnête homme, c'est une affaire arrangée, je suis à toi corps et âme...

— Allons, bourreau, j'y consens, puisque tu l'exiges ; mais, songes-y, tu iras jusqu'où je voudrai.

— Si je recule, il n'y a rien de dit.

— Touche donc là, Bibi... c'est marché conclu.

— Et d'abord, tu sauras que j'apporte des nouvelles.

— Déjà ?

— L'amoureux est venu.

— Le Pazaval ? Il l'aime donc toujours ?

— Comme un enragé... Il paraît même que ses affaires vont un fameux train, puisqu'ils vont s'épouser.

— S'épouser ! s'écria Grandpré en riant de toutes ses forces d'un rire nerveux qui aurait effrayé le marquis, ah! bien oui !

Bibi, tu vas retourner à l'hôtel. Guette, espionne, observe ; je me charge du reste pour aujourd'hui. Ou je me trompe bien, ou tu verras du changement dans la maison d'ici à ce soir, car je vais de ce pas voir M Rivaud, et, si l'on faisait quelques difficultés pour m'introduire, tu comprends...

— Parfaitement.

— Quand je serai avec lui, si tu entends quelque bruit, accours, ne me perds pas de l'œil ou de l'oreille, tu comprends ?

— Très-bien.

— Epouser Louise, lui ! Oh ! que non pas ! Je m'y oppose, moi, et j'ai pour elle un autre mari tout trouvé.

— Vraiment ?

— Mon Dieu ! oui. Mais ne perdons pas de temps. Il est trois heures, il faut que notre affaire soit décidée avant qu'il se mette à table.

Une heure après, Grandpré se présentait à l'hôtel.

Lorsque Rivaud rentra, radieux (il venait de chez madame Duperron), Barnabé s'empressa de lui annoncer qu'un visiteur l'attendait. Rivaud se rendit au salon.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il.

— A moi ! répondit Grandpré.

— Je connais cette voix, pensa Rivaud.

— Ne me reconnais-tu pas, fermier de Pazaval ?

— Grandpré ! s'écria Rivaud comme frappé d'un coup de foudre.

— Oui. Cela t'étonne, n'est-ce pas ? Tu devais me croire mort de misère et de froid, et cela t'était bien égal, à toi qui

regorges d'or et de richesses ; à toi qui vis dans un palais, qui roules voiture comme un banquier, qui as dix domestiques pour te servir, des salons dorés du haut en bas, des tapis moelleux pour marcher, des glaces pour t'admirer, reflétant partout ton image ; à toi qui es invité à toutes les fêtes du citoyen directeur Barras ! Eh bien ! j'en suis fâché pour toi, mais me voici, et, je t'en avertis, ce n'est pas le hasard qui m'amène, c'est ma volonté ; car, si tu ne songeais guère à moi, moi, c'est tout le contraire, j'avais grand souci de te revoir ; depuis cinq ans, je te cherche. Enfin, je te retrouve, Dieu merci ! Fermier de Pazaval, ne te souviens-tu plus des jours d'échéance ?

— Que me voulez-vous ? dit Rivaud qui reprenait peu à peu son assurance.

— Ce que je veux, me dites-vous ? je vais vous le dire : je veux que vous me rendiez la part que vous m'avez volée...

— Misérable ! s'écria Rivaud en s'élançant sur lui.

La porte du salon s'ouvrit brusquement. Barnabé-Bibi parut sur le seuil. Il guettait, comme le lui avait recommandé Grandpré, et craignant, à l'exclamation de Rivaud, qu'il n'arrivât malheur à son complice, il se hâta d'accourir à tout hasard, prêt à le tirer d'un mauvais pas.

— Qui vous a appelé ? dit Rivaud, s'arrêtant tout à coup dans sa colère et se tournant vers son domestique :

— J'avais cru, dit timidement Bibi, que monsieur...

— Sortez, et ne vous permettez jamais d'entrer où je suis avant que je n'aie sonné...

Grandpré n'avait pas bougé. Il comptait sur l'aide de Bibi, et à la première voie de fait il eût poussé des cris capables d'attirer la maison.

— Peste, comme tu les traites, tes domestiques !... Tu disais donc que j'étais un... misérable. Or, voyons, en bonne conscience, s'il y en a un de nous deux à qui l'on puisse appliquer cette épithète, est-ce à celui qui tient tous ses engagements, ou à celui qui les viole avec impudeur ?... J'ai tenu toutes mes promesses, je t'ai fait dénicher le père, je t'ai fait palper le magot sur le fils. Nous devions partager ; mais toi, après t'être approprié papiers et argent (quand je dis tous les papiers, j'ai tort, grâce au ciel), tu m'as échappé à Pazaval, me laissant sans le premier sou, tu m'as fui à Paris, car il aurait fallu partager,

avoir sous les yeux un complice gênant pour ta *vertu*, pas si bête ! Tu m'aurais plutôt fait couper le cou si tu l'avais pu, sous un prétexte ou sous un autre, afin d'être débarrassé de moi ! eh bien ! aujourd'hui, me voici, je veux ma part !

— Tenez, dit Rivaud, voici dix mille francs dans ce portefeuille. Jurez-moi de quitter la France et de n'y jamais revenir...

— Comme je suis fort à court, cher ami, je prends le portefeuille... (Rivaud respira) comme *à-compte*, ajouta Grandpré, ce sera pour les intérêts, pendant cinq ans, de deux cent cinquante mille *balles* qui me revenaient ; mais ça ne peut me suffire ; mon cher ami, je suis pauvre, tu es riche, tu m'as volé deux cent cinquante mille *balles*, il me les faut, arrange-toi comme tu voudras.

— Scélérat...

— Pas tant que vous, monseigneur, qui avez assassiné un honnête homme, votre maître, pour le voler ; mais, je ne veux qu'une juste restitution. Allons ! Rivaud, finissons-en, comme tu disais tout à l'heure ; je veux ma part, la moitié du portefeuille.

— Jamais.

— Un grand homme a dit que ce mot n'est pas français.

— Vraiment ?

— N'étais-tu pas mon dépositaire depuis le jour où nous devînmes associés ? Au lieu de chercher ton associé ou de garder fidèlement son dépôt jusqu'au jour où il viendrait le réclamer, tu t'en es servi sans son aveu. Je ne m'en plains pas, car il me paraît avoir fait des petits ; mais, enfin !... je pourrais te réclamer la moitié des profits, et je ne prends que dix mille francs pour l'intérêt pendant cinq ans de deux cent cinquante mille francs. C'est gentil de ma part.

— Je vous admire, en vérité. Vous tenez à votre chiffre, à ce qu'il paraît.

— Comme à mon petit doigt. Mais il y a quelque chose encore à quoi je tiens, c'est à cette amitié que tu m'as témoignée autrefois, lors du *voyage* que tu sais... Et la sympathie qui m'attire vers toi m'engage à te proposer un autre arrangement qui d'ailleurs me convient mieux.

— Voyons...

— Les deux cent cinquante mille *balles* te semblent quelque chose de lourd à décrocher, soit, je me restreins à cent mille; seulement tu me feras une pension de dix mille francs, et nous vivrons ensemble. Tu as une fille à marier, elle est jolie, je ne suis pas encore trop déchiré, tu me la donneras en mariage.

— Est-ce tout? dit froidement Rivaud.

— C'est tout. Cent mille francs et votre fille, ta fille et cent mille francs!

— Brigand! s'écria Rivaud, qui ne put se contenir davantage, as-tu pu croire que je céderais aux vœux d'un misérable de ta façon? Va, je ne te crains pas, je te méprise!

— Comme si tu n'étais pas plus méprisable que moi, toi, qui, non content d'avoir tué deux fois, as volé ton complice! Allons donc! ça ne se fait pas, ces choses-là, dans notre monde à nous.

— Grandpré! écoute-moi bien. Si tu veux deux cent cinquante mille francs, je te les donne, parce que je les ai gagnés en sus des cinq cent mille de M. Henri de Pazaval, et que je veux lui restituer intacte la fortune de son père; mais tu ne toucheras cette somme qu'en Amérique, où je te ferai transporter. Tu vivras là riche et heureux, mais sans pouvoir réaliser ta fortune ni revenir en France. Je te donne vingt-quatre heures pour réfléchir.

Et il sortit.

XV

LA LETTRE ANONYME.

Le colonel avait attendu quelque temps son ami rue de la Victoire. Vingt fois, il voulut parler de Laure au général Bonaparte, mais le doute où il se trouvait du résultat de la démar-

che que faisait en ce moment Henri près du père de Louise l'empêcha de le faire. Ne le voyant pas revenir, il eut quelque inquiétude, et retourna en toute hâte chez sa mère pour avoir des nouvelles. Il y trouva le marquis et fut rassuré à la vue de sa figure exprimant la plus vive satisfaction.

— Oh ! mon ami, s'écria Henri dès qu'il l'aperçut, je suis le plus heureux des hommes !

— Laure est libre? demanda le colonel, qui n'avait en ce moment d'autre préoccupation.

— Elle le sera ce soir. Rivaud me l'a promis.

— Dieu soit loué ! répondit le colonel... cette pauvre Laure ! Tu dois être bien heureuse, chère mère.

— Bien heureuse ! dit madame Duperron; je vais revoir ma fille !... Mais il y a encore autre chose, Gustave.

— Quoi donc, bonne mère ?

— Il épouse Louise.

— C'est un brave homme que ce Rivaud ! et je te félicite de tout mon cœur, mon cher Henri. Revoir Laure libre et te savoir heureux, c'est trop de joie pour un jour ! Mais explique-moi donc...

— Rivaud a été charmant. Je m'attendais à des explications dangereuses, à un interrogatoire en règle. Eh bien, pas du tout ; j'ai trouvé dans Rivaud le père le plus tendre, l'ami le plus affectueux. Il n'a eu pour moi, mon ami, que de bonnes paroles.

— Ah ! je me sens si complétement heureux, mon ami, que j'ai peur, je te l'avoue, qu'un nuage sombre ne traverse mon ciel !

— C'est douter de la Providence, reprit madame Duperron. Et puisqu'elle nous rend à la fois aujourd'hui Laure et Louise, ce n'est pas le jour de la calomnier.

La conversation continua longtemps encore à rouler sur ce sujet entre les trois personnes. Henri ne tarissait pas de parler de Louise. Madame Duperron le secondait de son mieux, et le colonel, tout en réfléchissant, aimait trop le marquis pour arrêter l'élan de sa joie expansive.

— Pardon, excuse, la société, fit Jean, le factotum de la famille, je ne vous dérange pas?

— Entre donc, invalide ! dit le colonel.

— Le fait est, mon colonel, reprit gaîment le manchot, que vous avez dit le mot; j'aurais beau vouloir dissimuler la chose, ça saute aux yeux, n'est-ce pas ?

— Il y a des jours, dit gaîment Henri.

— Mais heureusement ta gaîté qui ne s'en est pas allée...

— Pour ça, mon colonel, c'est la vérité pure. Je suis un vrai pinson pour la gaîté. Que voulez-vous ? je n'ai rien de *mortifiant* sur la conscience, la santé est bonne, l'appétit *conséquent*, surtout quand je vous ai tous là sous la main, mon cœur fait un rataplan que tout le *quartier* en prendrait les armes; je bavarde comme un pierrot, et j'ai des envies de chanter à tue-tête comme le *mioche* d'une fauvette, surtout aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi.

— C'est sans doute parce que le commandant se marie ? dit le colonel.

— Ah! mon commandant, c'est décidé, vous endossez le fourniment de l'hyménée.

— Il épouse Louise Rivaud, dit madame Duperron.

— Pardine ! est-ce qu'il y a besoin de le dire, *ma colonelle !* Je me suis bien aperçu que le commandant avait le cœur pincé. Mes félicitations respectueuses, mon commandant, ajouta-t-il en ôtant son bonnet de police.

Une lettre s'échappa du bonnet et tomba à terre.

— Ah ! je t'y prends, Jean ! dit gaîment Henri. Voilà un billet doux que tu laisses tomber.

— Ah ! sacré... vous m'y faites penser... C'est une lettre pour vous, qu'on vient d'apporter chez le portier.

— Une lettre pour moi ?...

— C'est probablement pour le mariage, ajouta Jean, voulant se faire pardonner son inexactitude en flattant l'oreille de Henri par une parole agréable.

— J'ai peur que ce soit le nuage dont je parlais...

— Quel enfantillage ! s'écria madame Duperron.

Henri ouvrit la lettre et courut à la signature.

— Pas de signature, s'écria-t-il. Grand Dieu !

— Qu'y a-t-il ? demandèrent en même temps le colonel et sa mère.

— Le commandant se trouve mal ! s'écria Jean.

Gustave Duperron prit la lettre et la lut.

Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur, votre mariage avec mademoiselle Rivaud est impossible; renoncez-y, si vous ne voulez attirer sur elle, sur vous et sur tous ceux qui lui sont chers les plus grands malheurs. Vous remercierez plus tard, si jamais vous venez à le connaître, l'ami qui vous donne cet avertissement désintéressé.

» D'ailleurs, le mariage ne se fera pas, et, si vous tenez à ne pas être remercié, hâtez-vous de prendre les devants et de rendre à Rivaud sa parole. Demain il sera peut-être trop tard. »

— D'où peut venir cette lettre? Je me perds en conjectures.

— Jean, s'écria le colonel, cours demander au concierge qui lui a remis cette lettre.

L'absence du fidèle Jean fut de courte durée.

— Eh bien! mon commandant, fit-il, j'ai demandé la chose au concierge, qui assure que la lettre lui a été remise par un gamin des rues.

— On a pris toutes les précautions, observa Henri.

— Eh! laisse là cette stupide lettre qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Est-ce qu'il faut faire attention à ces choses-là?

— Cependant...

— Gustave a raison, mon cher Henri, dit madame Duperron.

— Certainement, mon commandant, dit à son tour Jean, non moins ému que les autres.

— Est-ce qu'on se défend contre des armes empoisonnées? C'est lui faire trop d'honneur, cher ami, à ce lâche qui te frappe par derrière, que de lui donner la joie d'apprendre qu'il t'a fait une mortelle blessure! Des lettres anonymes!... Allons! mon frère, ne laisse pas abattre ton grand cœur. Méprise et foule aux pieds tout cela, et, plutôt que de gémir comme une femme, réfléchissons froidement sur cette affaire, comme des hommes. Tu sais que Rivaud, ton beau-père, parce que nous voulons tous qu'il le soit, est venu ici, chez ma mère, tout à l'heure, accompagné de sa fille, n'est-ce pas? Eh bien! s'il y avait quelque chose de fondé dans cette lettre, quelque chose de vrai, quelque danger enfin pour ton amour, n'est-il pas évident que Rivaud ne serait pas venu, il y a une heure à peine, avec Louise, chez madame Duperron?

— C'est juste.

— Avez-vous remarqué, ma mère, dans la physionomie de

Rivaud qu'il y eût quelque froideur, quelque répulsion ?........

— Nullement, au contraire.

— Et tu ne devines pas que cette lettre est une perfidie gratuite de quelque sot et méchant personnage jaloux de ton bonheur !

— Crois-tu, Gustave ?

— Ah ! les amoureux ! fit madame Duperron en s'adressant à Jean, tous les mêmes !...

— Heureusement ! ma colonelle, vous et moi, nous sommes guéris de cette maladie-là !

XVI

LA VERTU DE MADEMOISELLE JEANNETTE.

Mais revenons à l'auteur de la lettre, à Grandpré que nous avons laissé dans le salon du père de Louise, et qui avait de bonnes raisons pour enrayer ce char conjugal.

La brusque sortie de Rivaud stupéfia Grandpré : il s'était fait à l'idée qu'en se montrant seulement à son ancien complice il en obtiendrait tout ce qu'il voudrait. Au lieu de cela, il fallait manœuvrer pour l'amener à nager dans ses eaux.

Il y avait plus d'un grand quart d'heure que le *philosophe*, plongé dans ses réflexions, était seul au salon, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement et laissa passer le masque diabolique de M. Bibi.

— Seul ? dit le domestique à voix basse.

— Seul, répondit Grandpré en reconnaissant son ami.

— Eh bien ?

— Ça ne va pas encore comme je voudrais.

— Il ne veut pas cracher?

— Pas encore, nous avons rendez-vous demain, ici, à la même heure. Toi, pendant ce temps-là, veille au grain. A propos, j'aurai besoin de toi, demain, de bonne heure : tâche de *t'esbigner* un peu, je t'attendrai chez moi.

— J'y serai.

— Très-bien! et maintenant, adieu! on pourrait nous surprendre.

— Adieu! philosophe, à demain!

— A demain!

Grandpré s'éloigna en combinant ses plans d'attaque.

Il trouva chez lui mademoiselle Jeannette toute pimpante dans une toilette neuve que sa maîtresse lui avait donnée le matin même. Elle était vraiment fort jolie dans ses nouveaux atours. En la voyant aussi fraîche, aussi appétissante, le vieux drôle sentit se réveiller dans son cœur les désirs violents qui l'avaient enflammé, le jour de leur première rencontre, pour les appas de la maîtresse de M. Bibi.

Jusqu'à ce jour il avait eu peu d'occasions de se trouver en tête-à-tête avec Jeannette, sans risquer de voir un tiers jaloux apparaître brusquement; or, comme le cas de *criminelle conversation* venant à se produire, et M. Bibi venant à découvrir le pot aux roses, Grandpré savait que son affaire serait *claire*, il avait toujours dissimulé, étouffant dans son âme perverse les violents désirs que mademoiselle Jeannette faisait naître chez lui. D'ailleurs, la belle aimait les *jaunets*, et habituellement il n'avait pas même de gros sous dans sa poche.

Aujourd'hui les choses avaient changé : il avait le portefeuille de Rivaud orné de dix mille francs de bon aloi. De plus, l'ami Bibi était à l'hôtel de la rue du Mont-Blanc; il venait de le quitter; pas de crainte à avoir de ce côté. *L'occasion fait le luron*, a-t-on dit quelque part. Or, l'occasion était si belle, que le *luron* se montra.

— Comme tu es jolie, ma Jeannette! dit Grandpré en fixant les yeux sur la vertueuse madame Barnabé.

— Tu trouves, philosophe?

— Qui t'a donc donné tous ces beaux affiquets?

— Ma maîtresse, mademoiselle Louise.

— Tu vois que je t'ai placée en bonne maison.

— Assez causé de bêtises. Voyons un peu, où en es-tu de nos affaires?

— Tiens, vois un peu. Et il laissa entrevoir à Jeannette le portefeuille de Rivaud.

— Tu as donc fait le coup?

— Non, c'est lui qui m'a confié la chose...

— Combien de *balles* là-dedans?

— Dix mille, ma petite.

— C'est gentil, mais c'est loin de ce que tu promettais.

— Laisse-donc, ce n'est qu'un faible à-compte. Nous avons *peloté*, nous n'avons pas encore *joué*.

— Ah! et quand jouerez-vous tous deux?

— Demain. En attendant, Jeannette, veux-tu m'aimer un peu?

— Pourquoi faire?

— Pour me faire plaisir. Tu ne t'en repentiras pas.

— Ça dépend... tu as été bien grigou avec Bibi.

— Avec toi je serai généreux comme un milord...

— Voyons ça.

Nous n'en dirons pas plus long de la conversation de ces deux intéressants tourtereaux... Mademoiselle Jeannette, en revenant à l'hôtel du Mont-Blanc, fut grondée par sa maîtresse pour être restée si longtemps absente; par Pierre, qui l'avait cherchée partout; par M. Barnabé, son illustre époux, qui n'était pas sans soupçon à l'endroit de son cher ami le philosophe.

Si quelque curieux avait visité le soir le portefeuille passé des mains de Rivaud dans celles de Grandpré, il eût reconnu que la somme qu'il contenait, loin de *faire des petits*, était diminuée du dixième.

M. Barnabé pardonna à madame *son épouse* sa longue absence en voyant à son cou une magnifique chaîne d'or, à sa ceinture une très-belle montre de même métal, que la vertueuse soubrette prétendit avoir gagnée par un habile *travail*, en traversant le Palais-Royal, où chaîne et montre se trouvaient en compagnie de beaucoup d'autres *exposées* (exposées est le mot, comme on voit) à la devanture d'un des plus riches bijoutiers de Paris.

Bibi fut médiocrement convaincu, toutefois, de l'origine attribuée à ces bijoux; mademoiselle Jeannette, à son dire, travaillait si mal!... D'ailleurs, il avait quelques raisons de

croire que tout cela n'était pas le produit du travail dont parlait son adorée.

La visite de l'ex-intendant, son complice, avait été, comme on le pense bien, fort désagréable à Rivaud. Retiré dans son cabinet, après son entrevue avec le Grandpré, il se livrait aux plus pénibles réflexions et cherchait, sans pouvoir le trouver, un moyen efficace de sortir de ce mauvais pas.

— Ce Grandpré, se disait-il, me paraît un fier misérable : le vice et la misère ont achevé ce que l'avarice avait commencé. Il n'y a, il ne peut y avoir chez cet homme aucune corde sensible à faire vibrer : il faut agir par intimidation, et pour cela, la première chose à faire, c'est de tâcher de connaître s'il a par derrière lui quelque moyen d'action contre moi. S'il est seul ; si, après lui, il n'y a plus de craintes à avoir, et s'il n'accepte pas une position honorable, assez loin d'ici pour ne pouvoir jamais troubler mon repos ; si enfin il me force à ajouter une mauvaise action à celles dont j'espérais me laver par l'union de ces deux enfants... oh ! alors, malheur à lui, il l'aura voulu... Oui, mais s'il n'avait pas seul la connaissance du fatal secret ?... C'est possible, c'est probable même ; le misérable est fin, rusé comme la fouine, il est incapable de mettre tous ses œufs dans le même panier. Quant à consentir à ce qu'il veut, à souscrire aux conditions ridicules qu'il met à son silence... à ce mariage... allons donc ! j'aimerais mieux le tuer d'abord, et moi ensuite. Ma Louise aux bras d'un Grandpré... cette idée seule me donne la fièvre... mais on peut retarder un peu le mariage, gagner du temps, lui faire espérer ! Soyons diplomate, puisqu'il le faut ; allons, quand je me casserais la tête inutilement à ruminer des plans de défense, à quoi bon ? Il faut d'abord connaître les moyens d'attaque... songeons plutôt à ce que j'ai promis à ces enfants.

Il se mit à son bureau, écrivit, cacheta une lettre et sonna. M. Barnabé parut.

— Portez cette lettre au Luxembourg, dit Rivaud, c'est pour le citoyen directeur Barras.

XVII

ON NE PENSE JAMAIS A TOUT.

Il était plus de quatre heures du soir quand Bibi sortit pour aller porter la lettre de Rivaud. En route, il pensa que cette missive pouvait n'être pas sans importance pour *leurs* projets, et, au lieu de se rendre directement chez Barras, il courut d'abord chez son associé. On fut assez longtemps à ouvrir. Il trouva le philosophe seul, dans une chambre un peu en désordre. La vue de M. Barnabé ne parut pas faire grand plaisir à Grandpré.

— Que diable viens-tu faire ici, à cette heure et aujourd'hui? lui dit-il, je t'avais dit : demain matin.

— Comme tu reçois les amis, toi, philosophe. As-tu vu Jeannette?

— Jeannette! non, c'est-à-dire oui, il y a quelque temps, mais elle est repartie.

Grandpré n'osait mentir tout à fait.

— C'est drôle, dit à demi-voix Bibi, dont le regard parcourait la chambre et s'arrêtait non sans quelque émoi sur certaines parties de l'appartement, qui ne semblaient pas dans un ordre parfait... c'est bien drôle.

— Qu'as-tu donc à flairer comme ça partout? reprit Grandpré qui s'était remis.

— Rien... A propos, voici une lettre.

— De qui?

— De Rivaud.

— Pour moi?... donne.

— Non, pour Barras.

— Eh ! donne tout de même, je me doute de ce dont il s'agit.

— J'ai pensé que ça pouvait influer sur nos projets, et je suis venu te l'apporter.

Grandpré avait décacheté la lettre avec précaution et la lisait.

Bibi regardait autour de lui d'un air inquiet.

— Va vite porter cette lettre au Luxembourg, elle n'a pas d'importance pour la grande affaire ; il ne faut pas qu'on se doute de rien rue du Mont-Blanc ; si on pensait que nous nous connaissons, tout serait perdu ; tiens, la voilà recachetée, va vite, ne perds pas de temps, et à demain, à huit heures du matin.

— Ici ?

— Non, dans le cabinet du marchand de vin, sous le pilier des halles.

— Bon ! à demain !

Bibi partit, Grandpré le regarda par la fenêtre, derrière le rideau, et, dès qu'il se fut assuré qu'il avait doublé le coin de la rue, il se retourna.

— Sors vite et décampe ; leste, il peut revenir, s'il se doute de quelque chose.

— Tu crois?... J'en ai eu joliment peur, il nous aurait assommés tous les deux.

C'était mademoiselle Jeannette qui parlait ainsi, en sortant de la ruelle du lit, d'abord la tête, puis le corps, puis les jambes.

— Adieu, philosophe.

— Adieu, ma belle.

L'ex-fermier avait travaillé une partie de la nuit à mettre ses affaires en ordre comme s'il allait se battre en duel au point du jour.

L'ex-intendant avait passé également une partie de la nuit à écrire dans son galetas.

A huit heures, M. Rivaud dormait dans un lit moelleux.

A huit heures, les citoyens Grandpré et Bibi causaient, attablés dans le cabinet peu élégant d'un marchand de vin, sous le pilier des halles.

— Ecoute-moi bien, et songe que tu as promis de suivre de point en point mes instructions, disait Grandpré ; il est de la dernière importance que tu ne t'en écartes... sous aucun prétexte.

— *Sufficit*, philosophe, on fera ainsi que votre excellence le désire, comme on disait jadis.

— Tu vois bien ces papiers, cette grosse lettre cachetée de cinq cachets noirs à mon chiffre...

— Tu n'y mets pas tes armes ?

— Pas de bêtises, Bibi, ceci est sérieux... je ne ris pas.

— Ah !

— Cette grosse lettre renferme de quoi écraser le Rivaud. Si je viens à mourir, à être tué, ou à disparaître, car avec ces gueux-là il faut tout prévoir, tu iras chez le notaire, dont je te donne ici l'adresse, chez qui je vais la déposer. Moyennant le billet que voilà, et que tu trouveras toujours sur moi, mort ou vivant, ce paquet te sera remis. En ce cas tu l'ouvrirais et tu trouverais des instructions précises. Me jures-tu de t'y conformer ?

— Foi de Bibi, qui n'a jamais manqué à la parole donnée à un ami.

— Maintenant, mon cher, retourne vite à ton poste, rue du Mont-Blanc. A midi je serai chez le Rivaud. Ce soir, après le dîner des domestiques, je t'attends au café qui fait le coin du boulevard ; je te dirai le résultat de notre conversation. Surtout, comme je te l'ai dit hier, pendant que je serai avec le Rivaud, veille au grain : si tu entends un coup de sifflet (et il lui montrait l'instrument), n'hésite pas à venir à mon aide, c'est que la chose sera indispensable, car je ne hasarderai ce signal qu'à la dernière extrémité.

— Le fait est qu'hier, quand j'ai mis le nez à la porte, ça chauffait...

— Oui, le Rivaud était un peu monté, et je n'ai pas été fâché de te savoir là, près de moi. Allons, adieu, à ce soir.

— A ce soir, philosophe, et bonne chance.

Grandpré courut chez un notaire de la rue Honoré, déposa le précieux écrit comme un testament olographe qui ne devait être ouvert qu'après sa mort dûment constatée, ou remis à l'individu porteur d'une autorisation de lui Grandpré, autorisation dont il donna la teneur, si pendant deux mois entiers le notaire ne recevait aucune lettre indiquant qu'il existât encore.

On voit que l'ex-intendant prenait ses précautions contre les deux meilleurs amis qu'il eût trouvés dans le monde. Rivaud

d'une part, Bibi de l'autre, ce qui ne manquait pas d'être flatteur pour tous les trois.

A midi précis, M. Grandpré entrait dans le salon de M. Rivaud, sans que le domestique chargé de l'introduire lui eût demandé son nom pour l'annoncer.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, fit le maître de la maison en indiquant un siége à Grandpré.

Grandpré s'assit.

— Avez-vous réfléchi aux propositions que j'ai cru devoir vous faire, et les acceptez-vous? dit Rivaud.

— J'aurai *l'honneur* de vous répondre, monsieur, que je vous demande de nouveau la main de mademoiselle votre fille. Comme elle ne peut épouser le fils du marquis...

— Je ne vous demande pas, monsieur, si je dois ou non donner la main de ma fille à M. de Pazaval, ce que je vous demande encore une fois et pour la dernière, c'est de me dire si vous acceptez ou non les propositions que je vous ai faites hier.

— Je les refuse, dit Grandpré en accentuant ces trois mots.

— Vous avez sans doute, pour agir ainsi, des motifs?

— Parbleu! les plus graves du monde. J'ai toujours mieux aimé deux sous qu'un, j'ai toujours préféré le certain à l'incertain et je tiens énormément à ma peau.

— Vous savez que ces deux jeunes gens s'aiment?

— Parbleu! je sais même qu'ils s'adorent.

— Eh bien? alors....

— Qu'est-ce cela me fait.... Oh! soyez tranquille, ce n'est pas le cœur de mademoiselle Louise que je veux; je ne suis pas, à mon âge, assez niais pour cela. Si la petite, une fois ma femme, veut voir son *monsieur*, ce n'est pas moi qui y mettrai obstacle....

— Misérable! pensa Rivaud.

— Non, non, continua Grandpré, je ne serai ni un mari jaloux, ni un mari exigeant: je ne veux qu'un contrat, sous le régime de la communauté; je ne lui apporte rien, elle m'apporte la fortune de monsieur son père, et.... et nous partageons.... voilà.... Mais il m'est impossible de traverser l'Océan, ça me donne le mal de mer,

— Ecoute, Grandpré....

— Ah! nous commençons donc à nous tutoyer de nouveau,

reprit ce dernier; tant mieux, c'est bon signe. Je vois que tu t'humanises et que tu reviens à nos anciennes habitudes.

Rivaud ne sembla faire aucune attention à cette observation de l'ex-intendant, et continua :

— Ecoute, je serai franc avec toi, je te jure que je n'ai nullement l'intention de te tromper....

— Ta, ta, ta, des balivernes, des bêtises, et ton serment aussi.

Le rouge monta si brusquement au visage de Rivaud à cette insolente et imprudente réponse de Grandpré, qu'on eût pu croire qu'il allait être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Toutefois l'ex-fermier se contint encore et ajouta :

— Voyons, sois raisonnable, sois juste. Je t'en prie, je t'en supplie, Grandpré, n'exige pas un sacrifice impossible, qui ferait ton malheur, le mien, celui de Louise.

— Parle pour toi, Rivaud. Je ne vois pas pourquoi la belle Louise serait si malheureuse entre mes bras.... Non, décidément. Ce qu'il me faut, c'est ta fortune et ta fille, ta fille et ta fortune. M'as-tu compris, enfin?

— Parfaitement, monsieur, reprit Rivaud l'œil en feu.

Il était évident que la foudre, amoncelée d'une manière trop imprudente par Grandpré, allait éclater sur la tête de l'intendant.

— Parfaitement, répéta le fermier, mais il y a des suppositions qui, je le vois, échappent à votre sagesse. Avant que vous soyez mon gendre, je puis vous brûler la cervelle ici, et me tuer ensuite, monsieur Grandpré.

Rivaud avait prononcé ces derniers mots d'un ton de voix effrayant, et en les prononçant, présage plus effrayant encore pour l'ex-intendant, il s'était levé brusquement et avait poussé le verrou des portes du salon. Ils étaient enfermés face à face. Grandpré ne riait plus, il commença à trembler de tous ses membres, il vit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour appeler Bibi à son aide, il saisit son sifflet et le porta à ses lèvres, mais il n'eut pas le temps d'en faire usage, le terrible Rivaud avait vu son mouvement: d'une main il avait arraché le sifflet, de l'autre il avait tiré de leur boîte une paire de pistolets qu'il arma. Grandpré voulut crier; Rivaud lui posa la main sur la bouche, le bâillonna avec son mouchoir, le jeta par terre

abaissa l'un des pistolets, posa le canon sur le front de la victime et lui dit :

— Tu l'as voulu, misérable, j'avais renoncé au crime, tu m'y pousses, tu m'y forces de nouveau, je me lave les mains de l'action que tu m'obliges à commettre, et il lâcha la détente.

XVIII

LE POSTILLON FAIT PASSER UN MAUVAIS QUART D'HEURE A GRANDPRÉ.

Il existait, vers la fin de l'année 1797, au coin de la rue du Mont-Blanc et du boulevard, uu petit café-estaminet, fréquenté de préférence par des militaires de la garnison de Paris, garnison du reste fort peu nombreuse.

Le soir du jour où avait eu lieu la dernière scène entre Rivaud et Grandpré, sur les huit heures, un homme vêtu assez proprement était attablé près de la fenêtre qui donnait sur la rue du Mont-Blanc. A chaque instant il avalait une gorgée de liquide, lançait une bouffée de tabac d'un air impatienté et passait sa tête à la fenêtre. Deux ou trois fois déjà on avait été obligé de le prier de laisser la fenêtre close, vu l'état peu engageant de l'atmosphère. Il poussait la croisée sans rien dire, puis une minute après l'ouvrait encore, jusqu'à ce que de nouvelles observations vinssent le contraindre à la fermer une fois de plus.

Ce manége avait fortement indisposé contre lui un monsieur à grandes moustaches, vêtu d'une longue redingote boutonnée jusqu'en haut, et qui semblait très-agacé du peu de réussite des observations successives faites au quidam. Ce monsieur était remarquable par l'absence complète d'un bras.

— Sacrebleu ! disait-il, voilà un animal bien embêtant.... Est-ce que cet ours-là a toujours vécu dans les départements du Nord ?

— Eh ? monsieur, là-bas, fermez donc votre fenêtre, sans vous commander ! Il faut que vous soyez b... échauffé ce soir !

— Vous avez donc froid, vous ?

— Un peu, méchant morveux.

Et le manchot s'approcha d'un œil menaçant de la table de M. Bibi.

— Fermez votre fenêtre si vous voulez, je veux ouvrir la mienne. Après ça, laissez-moi tranquille, je ne vous parle pas.

— Je te parle, moi, pékin, et je vais te tremper une soupe.

— Toi ?

— Oui, moi !

Ils se ruèrent l'un sur l'autre, on les sépara avec peine. Le manchot sortit pour aller chercher un ami sans doute ou des armes, et le particulier se remit à la fenêtre.

La dispute en resta là pour l'instant. Tout à coup, satisfait sans doute d'un dernier coup d'œil jeté au dehors, Bibi-Barnabé fit un bond en arrière, ferma la croisée et se précipita vers la porte, au-devant d'un individu qui entrait.

— Enfin, te voilà, sacrebleu !

— J'ai bien failli ne pas venir, le gueux a voulu me tuer.

Bibi se mit à rire comme un fou.

— Et les pistolets ont raté....

— Comment sais-tu ?...

— Cette bêtise ! j'avais enlevé la charge et laissé la poudre dans les bassinets seulement.

— Comment ! c'est à toi, que je dois ?...

— Ce matin, en faisant sa chambre, j'ai vu qu'il avait chargé ses pistolets, je me suis méfié.... Ah çà ! mais, comment tout cela a-t-il fini ? reprit-il très-brusquement.

— En me débattant, j'eus le bonheur de faire tomber une console sur laquelle se trouvait un riche cabaret ; le bruit attira Louise Rivaud, qui vint frapper à la porte du salon pour connaître la cause de ce vacarme. Le gueux s'empressa de me débâillonner, de m'ouvrir la porte et de me dire tout haut en me congédiant, comme si rien ne s'était passé, à cause de sa fille, tu comprends....

— « Ce n'est rien, mon cher monsieur, absolument rien ; ce petit accident est facile à réparer, ne vous en préoccupez pas. Quand vous voudrez, nous reprendrons cet entretien.

— Eh bien ! alors, que vas-tu faire ?

— Prenons un cabinet, je veux lui écrire.

Au bout d'une demi-heure, Grandpré lut à son ami la lettre adressée à Rivaud, qu'il terminait ainsi :

« A mon tour, je vous donne vingt-quatre heures pour me répondre. Ce temps passé, la bombe éclate.

» Voyez donc s'il vous plaît de sacrifier tout à une amourette de jeunes gens.

» Décidez; votre sort est entre vos mains, j'attends. La mèche est allumée, et je suis prêt à mettre le feu aux poudres. Adressez votre lettre, bureau restant. »

— Tonnerre ! quel style ! dit Bibi tombant en admiration à la lecture de cette lettre. Mais comment veux-tu faire remettre ton épître au Rivaud?

— Par le premier Auvergnat....

— Donne, je m'en charge.

Mais au moment d'ouvrir la porte, Bibi fut subitement pris au collet par un grand gaillard à moustaches épaisses qui lui dit d'un air peu aimable :

— C'est donc toi, clampin, qui aimes les fenêtres ouvertes et qui te permets de ne pas exécuter les ordres des vieux soldats de la République ? Puisque tu aimes tant les fenêtres ouvertes, je vais te montrer le moyen de t'en servir.

Grandpré était resté jusqu'alors derrière les deux champions. Espérant amener une solution pacifique, il se décida cependant à intervenir, et, se plaçant à côté du terrible tambour-major, en train d'exécuter des *ra* et des *fla*, avec Bibi pour canne, il s'apprêta à l'interpeller le plus poliment du monde. Dans le mouvement qu'il fit pour se rapprocher, son visage vint se placer droit sous l'un des derniers quinquets allumés de l'établissement. Mais à peine Jean, car le manchot n'était autre que notre vieil ami, eut-il aperçu ses traits, qu'il poussa un cri terrible :

— L'assassin du commandant ! Sacré mille tonnerres ! Moran, lâche ton clampin, empoigne-moi celui-là, qu'on ferme les portes partout !...

Et il voulut sauter sur Grandpré.

— Le postillon! le postillon!... murmura l'ex-intendant. Plus agile que la pensée, il saute sur un tabouret, puis sur une table, puis s'élance par la fenêtre, tombe du premier bond sur le pavé, sans se faire le moindre mal, et décampe à fond de train comme le lièvre piqué d'un coup de fusil.

Tout ce remue-ménage avait donné le temps à Bibi, lâché par son adversaire, de prendre la fuite à son tour; en sorte qu'il arriva ce qui arrive souvent, c'est que, voulant en saisir deux, le pauvre Jean et son ami n'en saisirent aucun.

Le soir, Laure fut rendue à son frère.

Ce fut une fête de famille.

Lorsque Rivaud rentra chez lui, on lui remit la lettre de Grandpré. A minuit, tout dormait dans l'hôtel, y compris M. Bibi-Barnabé, qui, secoué comme un prunier par *son* ex-tambour-major, ne pouvait bouger un membre sans crier de douleur, tant il avait été disloqué.

Vers cinq heures du matin, le lendemain, on frappa à coups redoublés à la porte de l'hôtel de Rivaud. Le concierge, après bien des façons, après bien des pourparlers, ouvrit enfin.

Un individu, enveloppé dans un grand manteau, le chapeau rabattu sur la figure, demanda à voir le maître.

— Monsieur n'a pas l'habitude de recevoir à cette heure, dit le concierge, furieux d'avoir été réveillé.

— C'est possible; mais c'est pour affaire de la plus haute importance.

— Faites-lui passer ce petit mot.

Il faisait froid et nuit. L'individu au manteau se mit à arpenter la cour à grands pas pour se réchauffer.

Au bout de dix minutes à peine, on vit de la lumière dans l'intérieur de l'hôtel. Un domestique vint chercher le visiteur matinal et l'introduisit dans la chambre à coucher de monsieur.

XIX

LE VOYAGE.

— C'est encore moi, Rivaud, dit en entrant dans la chambre l'homme au manteau, qui venait de se jeter sur un fauteuil, et cette fois pour une affaire pressée.

— Le postillon de là-bas m'a reconnu, dans un lieu public, dans un café pour l'un des assassins du *commandant*. C'est ainsi qu'il a nommé le Pazaval.

— Est-il possible ?

— Il m'a poursuivi, j'ai sauté par une fenêtre, j'ai erré toute la soirée de crainte qu'on ne parvînt à connaître l'endroit que j'habite ; et le danger commun devant nous réunir, nous faire perdre de vue toute autre considération, je suis venu te trouver pour te dire : — Rivaud, crois-moi, fuyons, pendant qu'il en est temps encore.

— Et tu es bien sûr que le postillon t'a reconnu ?

— Parbleu ! puisqu'il m'a crié au nez : « Un des deux assassins du commandant !... » Ces paroles m'ont poursuivi toute la nuit...

Grandpré faisait à dessein une variante à l'exclamation de Jean. Jean avait dit « l'assassin, » et non « un des deux assassins. » On comprend dans quel but l'ex-intendant agissait ainsi.

— Voyons, voyons, il faut savoir d'abord si le marquis a quelques relations avec cet homme.

— Parbleu ! ils se connaissent parfaitement. Il faut que tu dormes encore pour ne pas comprendre. Puisque je te *corne*

aux oreilles depuis deux heures qu'il a nommé le Pazaval « le *commandant*,» donc il le connaît, c'est clair.

— Dépeins-le-moi un peu, que je sache....

— C'est un grand gaillard à longues moustaches, l'air et la tournure militaires ; enfin, signe particulier : — un bras de moins.

— Un bras de moins? Ah! diable, tu as raison, le cas est grave, le danger est pressant, il faut prendre un parti, et promptement, dit Rivaud effrayé.

— Ah ! tu comprends enfin, ce n'est pas malheureux. Eh bien ! que veux-tu faire ?

— Ecoute, Grandpré, viens ici, ce soir, à dix heures, je te dirai ce que j'aurai décidé.

— Merci ! pour que tu décampes dans la journée?

— Imbécile ! comment veux-tu que je cherche à t'échapper, puisque tu as contre moi certaine preuve irrécusable, et pour la mettre au jour, même après toi, certains amis...

— C'est vrai, mon cher.

— Eh bien ! alors....

— Au fait, tu as raison, j'accepte ta proposition.

— Voilà qui est convenu.

— Méfie-toi de tout ce qui viendra de chez le Pazaval !...

— Sois tranquille.

— Du reste, ajouta Grandpré, ce que je t'en dis, c'est pour toi ; tu comprends bien que ta figure venant se joindre à la mienne entre les deux yeux du postillon, ton affaire serait claire. Adieu, à ce soir !

— A ce soir ! répéta Rivaud très-préoccupé et tout pensif.

Grandpré s'enveloppa de son manteau, en se faisant aider de Rivaud, se cacha avec soin le bas de la figure et sortit.

Le concierge cherchait à savoir ce que voulaient dire toutes ces allées et venues mystérieuses, ces lettres, ces messages à toute heure du jour et de la nuit, mais il ne comprenait rien.

Sur le pas de la porte, près d'un cabaret voisin, le philosophe trouva Bibi qui était censé aller boire la goutte. En passant près de lui, il lui glissa quelques mots à l'oreille :

— Méfie-toi du manchot toute la journée. Ce soir, à huit heures, je serai chez le Rivaud.... Veille au grain, la mer est mauvaise.

— Compris.

Quand huit heures sonnèrent à la pendule du salon, Rivaud avait pris son parti. Grandpré, le seul à qui l'entrée de l'hôtel fût en ce moment permise par les ordres nouveaux de *son ami*, fut introduit dans le cabinet de l'ex-fermier.

— Ah! tu es exact au rendez-vous, Grandpré, lui dit-il.

— Nous partons?

— Pour la Suisse. Nous voyagerons à petites journées.

— A cause de Louise?

— Ma fille ne vient pas avec nous.

— Un instant, ça ne fait pas mon compte.

— Rassure-toi. Ma fille n'épousera pas M. de Pazaval, ni qui que ce soit au monde, sans mon autorisation et hors de ma présence.

— Tu me le jures?

— Je te le jure.

— Alors, c'est différent. Emmènes-tu un domestique avec toi?

— Baptiste.

— A ta place, moi, j'aimerais mieux emmener ce domestique que j'ai vu... hier... et dont la femme est auprès de ta fille, je crois...

— Pourquoi cela?

— Parce que tu aurais ainsi des nouvelles sûres de ce qui se passera... chez ta fille... par sa femme.

L'intendant prenait là un excès de précaution des plus fâcheux pour lui, comme on verra par la suite des événements.

Grandpré, malgré toute sa finesse, ne vit pas le coup d'œil que lui lança Rivaud.

— Soit, reprit le fermier indifférent, autant celui-là qu'un autre.

Il sonna.

Barnabé parut.

— Vous partez avec moi dans deux heures : faites vos paquets, le voyage peut se prolonger... allez!

Bibi-Barnabé regarda en dessous Grandpré qui, placé derrière le fauteuil de Rivaud, lui disait de la tête : « Accepte. »

— Dis donc, j'y pense, Rivaud, fit Grandpré quand Barnabé fut sorti, à quel titre m'emmènes-tu, toi?

— Comme intendant, si tu veux; ça te fera reprendre tes anciennes habitudes. Je te donnerai pour tes honoraires mille francs par mois, cela te va-t-il ?

— Parfaitement; et les cent mille francs?...

— Le jour du mariage.

— C'est dit?

— C'est dit.

Une heure avant celle fixée par Rivaud à Grandpré pour leur voyage, le père de Louise s'était rendu dans la chambre de sa fille qu'il avait trouvée tout en larmes. La prenant sur ses genoux, il chercha d'abord à la consoler, l'assurant qu'il abrégerait son absence autant que possible, mais que ses affaires étaient d'une nature telle qu'il lui était absolument interdit de différer de son départ.

— Mon petit père, lui dit au milieu de ses sanglots la pauvre enfant, que s'est-il donc passé, mon Dieu! depuis hier, pour que tout à coup... Ah! mon Dieu, je vois ce que c'est! s'écria Louise, comme éclairée par une idée subite.

Rivaud pâlit, comme si sa fille eût pu lire dans son âme les raisons qui le forçaient à partir.

— Oui, oui, c'est cela, continua Louise : tu te mêles encore d'affaires politiques... Ton ami Barras t'aura chargé de quelque mission secrète, j'en suis sûre. Eh bien! va trouver ton ami Barras, et dis-lui : J'ai à faire le bonheur de mes deux enfants, car tu le répétais hier encore à Henri, lui aussi est ton enfant...... Donnez-moi huit jours seulement....

— Louise, c'est impossible, reprit Rivaud d'un ton presque sévère, en interrompant sa fille. Je te prie même d'écrire à l'instant à M. de Pazaval pour lui annoncer l'ajournement forcé de nos projets. Peut-être serai-je de retour très-prochainement; mais il faut tout prévoir... Demain donc, tu te feras conduire dans la voiture chez madame Duperron, tu l'amèneras ici avec ta sœur, vous vous y installerez comme chez vous; tu seras maîtresse de la maison, et Henri viendra te consoler de mon absence.

Louise, sans ajouter un mot, essuya furtivement une larme et prit du papier et une plume.

— Je suis prête, père.

— Très-bien.

Rivaud dicta :

— « Monsieur,

« Des affaires d'une urgence telle qu'il n'est pas possible de les remettre, forcent mon père à partir aujourd'hui même et à ajourner les projets qu'il avait espéré voir se réaliser prochainement. Résignez-vous comme je le fais moi-même à attendre encore le moment qui doit nous unir, moment qu'il n'est pas encore permis de déterminer. »

— Mais, père, cela va le faire mourir de chagrin, ce pauvre Henri, dit Louise.

On se doute de la nuit que passa Louise, tandis que son père courait de toute la vitesse de deux bons chevaux de poste sur la route de Lyon.

Le lendemain, de bonne heure, Henri de Pazaval, qui se trouvait chez le colonel quand Jean lui remit cette lettre, la lui donna d'un air morne.

— Eh bien ! tu le vois, Gustave, dit tristement le jeune marquis après un instant d'un silence plus éloquent que les plus éloquentes paroles... Tu le vois, la lettre anonyme avait raison... Voilà, j'espère, un congé en bonne forme et écrit par Louise...

— Tu exagères, Henri, je t'assure.

— Non, je ne m'abuse pas, Gustave ; ce brusque départ, cette façon de me l'annoncer... Allons ! allons ! il faudrait être fou et aveugle pour ne pas comprendre tout ce que cela veut dire. Oh ! vois-tu, maintenant, je devine tout...

— Pauvre ami ! pensa Gustave. Je vais aller à l'hôtel de Rivaud, et dans une heure je pourrai t'en dire davantage.

— O mon cher Gustave, fais ce que tu voudras ; je suis si malheureux, vois-tu, que si je n'avais pas ma sœur et toi, je crois que j'irais me brûler la cervelle en sortant d'ici.

— Ah ! bon, par exemple, s'écria Jean, voilà qui serait du propre.

— Pas de ces idées ridicules pour un homme, Henri, je te le défends... Les faibles cèdent, les forts luttent. D'ailleurs... il y a là-dessous quelque machination infernale dont il faut saisir la trame... ce qui nous arrive depuis cette fête chez Barras n'est pas naturel.

Tout en causant, le colonel Duperron s'était habillé ; il avait revêtu son uniforme, et, prenant son chapeau, il serra la main de son ami, en lui faisant promettre de l'attendre sans trop s'impatienter.

Jean était resté muet pendant toute cette scène, à laquelle il ne comprenait pas grand'chose; mais, dès que le colonel fut parti, il s'approcha de la porte, s'assura qu'on ne pouvait entendre ce qu'il allait dire, regarda par la fenêtre pour être certain que Gustave ne revenait pas, puis s'adressant à Henri plongé dans ses réflexions :

— Monsieur, lui dit-il, sans vous commander, est-ce que ce serait abuser de votre complaisance que de vous demander de m'écouter un instant ?

— Ah ! c'est toi, mon ami,— reprit l'officier comme sortant d'un songe et d'un air distrait qui ne parut pas convenir à l'ancien soldat, — qu'as-tu à me dire ?

— Une fameuse nouvelle, allez... Vous savez bien quand vous avez été... blessé dans cette maudite forêt...

— Oui.

... Je vous ai dit que, fût-ce dans cent ans, je reconnaîtrais au milieu de mille hommes les deux misérables qui avaient fait le coup.

— Eh ! bien, reprit le commandant commençant à prêter plus d'attention aux paroles de son fidèle serviteur.

— Eh bien ! j'en ai revu un avant-hier au soir...

— Impossible !

— Comme il vous plaira, mon commandant, je vous réitère que je l'ai vu !

— Quel est-il ? et où est-il ? s'écria vivement Henri, qu'une idée subite venait de frapper, et pour qui l'ennemi invisible qui semblait le poursuivre, mythe insaisissable, prenait tout à coup un corps, une figure...

— Ah ! dame ! j'ai couru toute la soirée, toute la nuit, puis toute la journée d'hier, après lui, sans pouvoir remettre la main dessus. Oh ! si j'avais eu encore mes deux bras !...

— Mais où l'as-tu vu ? comment l'as-tu reconnu ? Es-tu bien sûr au moins que ce soit lui ? Etait-il seul ?

— Un instant, une minute, mon commandant ! laissez-moi respirer un peu ; je vais vous conter tout cela en détail,

Alors l'ex sous-officier narra longuement, minutieusement au marquis tout ce qui, à sa connaissance, avait eu lieu au café de la rue de Mont-Blanc.

— Et l'autre ?

— Tu es sûr que ce n'est pas le second coquin qui se trouvait avec lui au café ? car tu m'as toujours dit qu'ils étaient deux pour arrêter la voiture, n'est-ce pas ?

— Deux, ni plus ni moins, les scélérats !

— Et ce n'était pas lui, ce camarade avec qui tu t'es colleté?

— Oh ! non, j'en réponds sur ma tête.

— Et tu n'as pu le retenir ?

— Impossible, il a sauté par la fenêtre.

— Quelle fatalité !... peut-être aurions-nous pu éclaircir ce mystère, en remontant à sa source ; mais cet homme...

— Ah ! si je l'avais pu attraper seulement par la cravate, il est probable qu'il ne courrait pas à l'heure qu'il est, à moins qu'on ne coure dans l'autre monde chez maître Satan.

— Que veux-tu dire ?

— Tiens, pardieu ! mon commandant, que je lui aurais fait son affaire en trois temps, et que, s'il vous a manqué là-bas, moi, ici, je ne l'aurais pas manqué... Que je l'attrape de nouveau!...

— Si jamais il te tombe sous la main, Jean, retiens-le, fais-le ton prisonnier, mais garde-toi bien de le frapper, au moins.

— Suffit, mon commandant, dès l'instant que ça vous arrange, n'en parlons plus. Je vous obéirai... C'est égal, c'est dommage, je lui aurais rompu les os, brisé la tête, tordu le cou avec une certaine volupté.

En ce moment, l'on entendit sonner à la porte de l'appartement.

XX

BRELAN D'AMOUREUX.

Jean s'empressa d'aller ouvrir.

C'était le colonel qui rentrait.

— Eh bien ! Gustave, s'écria Henri dès qu'il aperçut Duperron, qu'as-tu appris ? que s'est-il passé ? Où est Rivaud ? où est Louise ? les as-tu vus ?

— Rivaud est parti. Louise n'est pas à l'hôtel.

— Ah ! je suis maudit !

— Du courage !

— Sais-tu que Jean a rencontré l'un de mes assassins, dans un café ?

— Et tu ne lui aurais pas sauté dessus ? s'écria le colonel, en s'adressant au pauvre manchot qui se tenait dans un coin.

— Oh ! que si fait, mon colonel ; seulement, le drôle jouissait de tous ses membres, et moi je ne suis qu'un malheureux *trois pattes*, en sorte que je n'ai pas eu la force de le retenir assez longtemps. Il y avait une fenêtre ouverte. Il a sauté si lestement, que je n'ai jamais pu le joindre.

— Pourrais-tu donner son signalement à la police ?

— Parfaitement.

— Il faut faire ta déclaration ; nous irons ensemble au ministère ; on mettra quelques agents adroits en campagne, et, sans doute, on mettra la main sur lui.

— Et Louise était sortie... en voiture... seule ?...

— Non, avec sa femme de chambre...

— Sans dire où elle allait !... C'est incompréhensible.

— Te laisseras-tu abattre, toi, un soldat que j'ai vu si brave au feu ?

— Au feu, je ne dis pas... Puissé-je m'y retrouver bientôt, afin d'en finir avec cette existence...

— Henri, Henri, et ta sœur, que deviendrait-elle sans toi ?

— N'es-tu pas là, mon ami, pour la soutenir, pour la défendre ?...

Pendant ce temps, Louise, qu'on supposait très-loin, était tout simplement chez madame Duperron, à qui elle apprenait le départ de son père, et le retard apporté à son mariage. Laure s'efforçait de la consoler.

— Enfin, ma bonne Louise, lui disait-elle, ce n'est là qu'un retard... Henri va être bien désolé... Je vais le prévenir de ce contre-temps.

— Il le sait déjà.

— Comment ?

— Je lui ai écrit par ordre de mon père, et une lettre bien sèche, va, bien dure...

Madame Duperron voulut d'abord faire quelques difficultés pour habiter le bel hôtel de l'ex-fermier, mais une lettre que lui remit Louise, lettre de Rivaud lui-même, la décida. Il fut convenu qu'on irait prendre Gustave et Henri pour déjeuner, et qu'ensuite les femmes plieraient bagage pour s'établir à l'hôtel.

Il était près de onze heures du matin, quand les trois femmes montèrent l'escalier de l'hôtel de la Jussienne, où étaient descendus nos officiers. Le colonel s'apprêtait à sortir pour aller chez son général et de là chez sa mère ; Henri, la tête dans sa main, les yeux fixés sur la lettre fatale, paraissait absorbé dans les plus tristes réflexions. Jean allait et venait, rangeait, dérangeait les meubles, cherchant un moyen de distraire son cher commandant.

Tout à coup des pas se font entendre dans l'escalier, et Henri se trouve entre sa sœur et Louise.

Il est inutile de dire que la paix fut bientôt faite entre les deux amoureux.

Henri, ne voulant pas causer de chagrin à Louise ni lui mettre fort inutilement l'esprit à l'envers, évita de lui parler de la lettre anonyme qu'il avait reçue peu de jours auparavant. Tout

au bonheur de retrouver celle qu'il aimait avec une passion si véritable, il oublia presque ce que l'ajournement indéfini de leur union avait de cruel.

Madame Duperron, Laure et Louise se trouvèrent dès le lendemain parfaitement installées dans l'hôtel de Rivaud, où une chambre fut donnée au manchot, cause bien involontaire, bien innocente, du trouble qui agitait tous les cœurs, du départ de Rivaud, du retard apporté au mariage de sa fille et de tous les malheurs survenus dans les deux familles.

L'existence de tous nos personnages s'écoula pendant quelques jours calme et paisible ; mais il se préparait dans les hautes régions politiques et militaires une entreprise gigantesque qui devait bientôt modifier et même changer du tout au tout la vie des principaux personnages de notre drame.

Avant de parler de cette entreprise, qu'on nous permette un mot encore sur M. Grandpré.

L'ex-intendant n'avait pas perdu sa dernière journée à Paris. Comme il était sûr que M. Bibi, forcé de préparer les malles de son maître, ne pourrait s'absenter, il s'était empressé de faire savoir à Jeannette qu'il l'attendrait vers cinq heures du soir chez lui (il n'osait mettre le nez dans un endroit public), lui promettant un dîner fin, du vin exquis et de l'amour à discrétion.

Jeannette avait eu quelque peine à sortir, et, pour réussir à quitter l'hôtel, elle avait dû employer l'entremise de Pierre, son soi-disant parent, qui affirma sur son honneur que des affaires de famille de la plus haute importance réclamaient la femme de chambre de mademoiselle. Enfin, à force de ruse et d'adresse, en laissant quelques bribes de sa vertu peu sauvage entre les mains du valet de Rivaud, Jeannette, qui comptait bien soutirer quelque monnaie à son vieux surnois d'amoureux, avait pu se rendre auprès de Grandpré, et, comme dit le bon La Fontaine :

Je laisse à penser la vie
Que firent les deux amis.

TROISIÈME PARTIE

I

A BORD DE L'ORIENT.

C'est un splendide spectacle que celui d'une grande flotte de guerre appareillant, pour aller porter loin de la patrie les soldats chargés de soutenir l'honneur du drapeau.

Le 19 mai 1798, une circonstance de ce genre tenait sur pied tout ce que Toulon et les campagnes environnantes avaient d'hommes, de femmes et d'enfants capables de se traîner jusqu'au port de cette ville.

La flotte française destinée à conduire en Egypte le général Bonaparte et sa fortune, qui devait envelopper celle de César d'une ombre éternelle, se tenait prête, dès l'aurore, à *mettre à la voile*, car, hélas! Fulton n'avait pu encore se faire comprendre, la vapeur et ses puissants moyens d'action étaient plus qu'ignorés : ils étaient méconnus.

Une multitude de barques pavoisées sillonnaient le port et la rade tourbillonnant autour des vaisseaux.

Dans une de ces barques, on remarquait trois femmes dont les mouchoirs ne cessaient de s'agiter du côté du vaisseau amiral. Deux officiers placés sur la dunette de ce magnifique navire, à côté du général Bonaparte, répondaient par des signaux semblables à ceux des trois malheureuses femmes.

A côté d'elles, sur l'avant du canot, un homme tordait sa longue moustache rousse avec la seule main qu'il eût à son

service, car l'autre et la partie du bras qui devait la relier au coude avaient reçu de l'ennemi un congé définitif.

On se doute que les trois femmes du canot n'étaient autres que madame Duperron, Laure et Louise, que l'homme était Jean, et que les deux officiers de la dunette du vaisseau *l'Orient* s'appelaient, l'un le colonel Duperron, l'autre le commandant de Pazaval.

La flotte allait sortir du port, déjà le vaisseau-amiral commençait à s'ébranler sur sa large quille. On levait l'ancre !.. lorsque notre brave manchot, voyant passer près de lui une barque conduite par deux vigoureux marins, se pencha vers eux :

— Eh ! les enfants, combien vous faut-il de temps pour atteindre l'amiral ?

— Trois minutes, en donnant un coup de collier.

— Combien lui en faut-il, à lui, pour filer ?

— Dix au moins !

— C'est bien alors, — et d'un bond il saute du canot dans la barque, à la stupéfaction générale des dames, des marins et des assistants.

— Jean ! où allez-vous ? s'écrient à la fois madame Duperron et les deux jeunes personnes.

— Faites pas attention, mesdames, histoire de porter à mon commandant un petit objet qu'il a oublié par mégarde. Allons, vous autres, poussez au large, et vivement !

Les deux matelots se courbent sur leurs rames, Jean s'empare du gouvernail, et le léger bâtiment vole dans la direction du vaisseau *l'Orient*.

— Deux louis pour vous, dit Jean tirant de sa poche deux pièces d'or, si vous parvenez à saisir le bout de l'échelle.

Encouragés par la vue de l'or qui brille à leurs yeux, et sans s'inquiéter des menaces de la sentinelle, les deux rameurs continuent à manœuvrer pour accoster. On aborde l'amiral.

Jean s'élance, mais le pauvre manchot manque son coup et tombe entre la barque et le vaisseau.

Un long cri de détresse s'élève de tous côtés :

— Un homme à la mer !...

Aussitôt un canot se détache de l'amiral, deux marins, aux larges épaules, aux bras d'acier, tiennent chacun une longue gaffe qu'ils plongent à l'endroit où le noyé a disparu. Bientôt

l'un d'eux le ramène, mais les spectateurs de cette scène émouvante sont sous l'impression la plus douloureuse.

Gustave et Henri se précipitent au-devant de lui.

Bonaparte s'approche à son tour.

— Tu veux donc partir avec nous, mon brave ? lui dit-il.

— Oui, général.

— Et si je refuse ?

— Je vous suivrai à la nage.

— Mais tu ne sais pas nager.

— C'est visible, mon général. Eh ! bien, je me noierai.

— J'aime mieux qu'il reste, dit Bonaparte à Gustave. Il le ferait comme il le dit.

Le soir de ce même jour, par la plus belle brise du monde, la flotte courait rapide, ayant le cap sur l'île de Malte. Les fanaux commençaient à être allumés sur les divers vaisseaux et bâtiments de transport. Dans une jolie petite cabine, située sur l'avant de l'*Orient*, nos trois amis, Gustave, Henri et Jean, assis sur la couchette du colonel, causaient, le général Bonaparte, après une longue promenade sur la dunette, s'étant retiré dans ses appartements.

Pendant ce temps, les trois pauvres femmes reprenaient tristement la route de Paris, pour revenir se confiner dans leur brillant hôtel de la rue du Montblanc, hôtel qui allait leur sembler bien morne, hélas ! puisque ceux qui en faisaient toute la joie étaient lancés de nouveau dans une de ces expéditions lointaines et aventureuses dont il n'est pas donné de prévoir la fin lorsqu'elles commencent.

Elles avaient vu l'action de Jean sans la comprendre, mais lorsqu'elles virent le bâtiment prendre son vol, elles pensèrent qu'on n'avait pu le débarquer.

Le 26 mai, sept jours après l'appareillage de la flotte française pour l'Egypte, les trois femmes rentrèrent à l'hôtel Rivaud.

II

A GENÈVE.

Le voyage de Rivaud et de Grandpré avait été triste et rapide. Toute la journée qui avait précédé leur fuite et la journée même du départ avaient été employées par le premier de ces deux hommes à réaliser une somme importante qu'il avait cachée avec soin sur lui ; par l'autre, ainsi que nous l'avons dit, à prendre ses dernières précautions.

Rivaud, on l'a vu dans le cours de ce récit, était vigoureusement trempé et prenait rapidement une décision dans les circonstances difficiles.

Un instant, il est vrai, quand il se trouva en face de Grandpré et qu'il entendit son ancien complice, tombé dans ce que le crime a de plus abject, oser lui demander la main de sa fille, il avait été saisi d'une indignation telle qu'il n'avait pas été maître d'un premier mouvement irréfléchi, inconsidéré. Il avait voulu lui brûler la cervelle et se tuer ensuite. Bibi, par son adresse, ayant paré le coup, Rivaud avait bien vite renoncé à ce moyen extrême qui perdait sa fille après lui.

Trois choses avaient frappé son esprit en peu de jours, à trois reprises différentes, et semblaient devoir le mettre sur la voie. La première, c'était l'apparition de son nouveau domestique à la porte du salon, à l'instant où, lors de la première visite de Grandpré, il s'était si fort emporté contre lui ; la seconde, c'était le fait singulier de ses pistolets déchargés, et dont l'amorce avait été laissée dans les bassinets ; la troisième enfin, c'était l'insinuation maladroite de Grandpré pour l'engager, lui

Rivaud, à emmener avec eux ce même domestique introduit si récemment dans la maison.

Il s'était promis d'observer les allures de M. Barnabé, et de s'assurer par lui-même s'il existait entre Grandpré et lui quelque accointance dangereuse pour ses intérêts et son repos.

Les choses en étaient là, lorsque les deux anciens complices de l'attentat commis sur Henri montèrent en voiture. Très-liés et fort d'accord, en apparence, mais par le fait ennemis mortels, ils ne pouvaient rien l'un contre l'autre : le premier, parce que, son ennemi disparu, il retombait à la disposition d'un être inconnu qui n'aurait pas de ménagements à prendre avec lui ; le second, parce que, Rivaud une fois mort, — adieu fortune, espoir, mariage, il redevenait gros Jean comme devant, plus misérable, toutefois, quisque la responsabilité du crime commis retombait sur lui seul.

La position de ces deux hommes était donc des plus bizarres.

Pendant les quatre premiers mois de leur retraite, ces deux hommes vécurent dans un petit château situé sur les bords du lac de Genève, comme de riches étrangers qui viennent dans l'intention de visiter les glaciers de la Suisse et les beaux lacs de ce pays curieux. Grandpré passait pour l'intendant de Rivaud, qui se faisait appeler le comte de Saint-Ernim. Ils ne voyaient personne, sortaient peu, mais avaient l'un et l'autre, chacun de son côté, de fréquentes correspondances avec Paris.

Louise écrivait à son père, Rivaud répondait à Louise; Jeannette, ménageant la chèvre et le chou, écrivait à Grandpré et à Bibi. Ces derniers répondaient rarement, par prudence, et encore exigeaient-ils que leurs lettres leur fussent renvoyées, tant ils se méfiaient de l'étourderie de la belle madame Barnabé.

Tel était donc l'état des choses, lorsqu'un beau jour Louise annonça à son père que Gustave et Henri allaient partir pour Toulon, afin de s'embarquer avec le général.

On comprend quel effet produisirent à Genève les lettres qui vinrent annoncer l'embarquement de Gustave et de Henri, et la singulière aventure de l'ex-postillon.

Ce fut Louise qui écrivit à son père cette escapade sentimentale de Jean. Rivaud se garda bien d'en ouvrir la bouche à Grandpré ; mais deux jours ne s'étaient pas écoulés que celui-ci était informé de la grande circonstance par Jeannette

elle-même. Pendant quarante-huit heures, il ne parla de rien, attendant une communication de son ancien complice. Mais, voyant que Rivaud gardait un silence obstiné et ne pouvant douter qu'il ne fût instruit, par sa fille, de cette phase nouvelle dans leur existence à tous, il se décida à rompre la glace.

Un matin, donc, il entra dans la chambre de Rivaud, et le mit au pied du mur.

Rivaud lui réitéra l'offre d'un don immédiat de 200,000 francs.

Grandpré s'obstina à demander la main de Louise, et lui annonça que le postillon avait quitté Paris.

De cette conversation entre Grandpré et Rivaud, l'un coquin sans pudeur, endurci dans le crime et voulant rester coquin, l'autre coquin par circonstance et désirant redevenir honnête homme, il ressortit pour le premier ce fait : que le second avait à sa disposition, dans son portefeuille ou chez lui, à Genève même, une somme considérable ; pour le second, que son ancien complice était parfaitement instruit de toutes les circonstances qu'il lui importait de connaître.

Qui donc, se demandait Rivaud, peut ainsi informer à point nommé ce misérable de ce qui se passe? J'ai bien soupçonné quelquefois ce domestique, ce Barnabé, d'être d'accord avec lui. Il est possible qu'ils s'entendent, c'est même probable; mais il ne peut savoir ce qui a eu lieu à Paris.... car enfin...

Une idée subite, un éclair inattendu lui passa tout à coup par le cerveau...

— Imbécile! se dit-il, je n'avais pas encore réfléchi à cela...

Il se leva brusquement, s'assit à son bureau, écrivit quelques lignes, s'habilla et courut à la poste y jeter sa lettre.

Grandpré ne parut pas de la journée.

Le soir, deux hommes longeaient silencieusement les bords du lac de Genève. Sortis de la ville par deux côtés différents, ils s'étaient rejoints à une demi-lieue des faubourgs.

— C'est toi? dit l'un des deux à l'autre, sans s'arrêter.

— Oui.

— On ne t'a pas suivi?

— Non... Il est à l'hôtel.

— Bien. Prends une barque et va m'attendre à un quart de mille d'ici.

Bientôt, les deux hommes, seuls dans une jolie petite em-

barcation qu'ils menaient à la rame comme des touristes qui font une partie de plaisir, s'éloignaient du rivage. Lorsqu'ils furent à une demi-portée de fusil des bords du lac, dont les eaux limpides et calmes reflétaient doucement leur image au soleil couchant d'un beau jour de printemps, ils laissèrent leurs avirons inactifs et se mirent à causer.

— Tu as donc eu encore un entretien avec le Rivaud, philosophe?

— Oui, mais le gueux ne veut pas absolument *abouler* les espèces.

— Connais-tu un moyen d'en finir?

— Peut-être!...

— Bah!... Et lequel? ajouta Grandpré d'un air narquois et parfaitement incrédule.

— Le Rivaud a une partie de ses fonds ici.

Grandpré pâlit. Toutes ses savantes manœuvres pouvaient échouer, si Bibi prenait quelque dangereuse détermination.

— C'est impossible, dit-il avec précipitation.

— Impossible! laisse donc, philosophe! Si c'est aussi impossible que ça, veux-tu me faire le plaisir de me dire ce qu'il peut y avoir dans une certaine ceinture bourrée de papiers, qui ne le quitte en aucune circonstance?

— Où as-tu vu ça, toi?

— Pardieu! autour de son corps, un jour qu'il changeait de chemise.

— Mais qui te fait croire que cette ceinture renferme des papiers, des valeurs?

— Imbécile de philosophe!... Tiens, suis bien mon raisonnement : le Rivaud porte autour du corps une ceinture, et cette ceinture ne le quitte jamais; la preuve qu'elle ne le quitte jamais, c'est que moi, son valet de chambre, je n'ai pas encore pu la saisir. Habillé ou non, dans son lit comme debout, la ceinture en question est donc toujours sur sa vieille peau. Premier point établi, n'est-ce pas?

— Oui, après?

— Si le quidam porte sans cesse une ceinture qui n'est pas en flanelle, mais en bonne et solide peau, c'est qu'elle renferme quelque chose de précieux. Ça ne peut être de l'or : elle n'en pourrait contenir assez.

Ergo, pour parler grec, la coquette renferme de belles et bonnes valeurs. Prenons de force ce qu'on ne veut pas nous donner de bonne volonté, et détalons. Nous rentrons dans notre belle France; toi, tu vas élever des lapins et fabriquer un clocher dans un village de la Beauce; moi, j'épouse madame Barnabé, j'ai des enfants et tu me fais ton héritier! Ça te va-t-il, philosophe?...

— Et tu t'imagines qu'on va lui chiper sa ceinture, sans qu'il crie gare?

— Crois-tu pas qu'on lui demandera sa permission pour la lui prendre, sa peau, à ce *monsieur*?

— Je te dis...

— Je te dis que ça me regarde, et fiche-moi la paix. Je ne te prie pas de travailler avec moi, tu es trop fainéant pour ça. Laisse-moi faire.

— Et si tu manques ton coup...

— Tant pis pour moi!... Si je suis raccourci, tu feras mon oraison funèbre et tu veilleras sur Jeannette, et voilà!... Allons, ça te va-t-il cette fois?

— Oui et non.

— Comment, oui et non?...

— Je vais t'expliquer... Puisqu'il faut tout te dire, reprit Grandpré, qui cherchait à gagner du temps et voyait son complice à bout de patience, puisqu'il faut tout te dire, apprends donc que le Rivaud n'est pas si éloigné de cracher au bassinet qu'il paraissait l'être lors de notre départ de Paris. Je l'ai sermonné encore aujourd'hui, et je ne désespère pas de l'amener à composition. Il m'a demandé huit jours pour réfléchir.

— Ce temps écoulé, s'il ne s'exécute pas...

— Nous l'exécutons.

— A la bonne heure, philosophe, voilà qui est parler. Ainsi donc, c'est chose convenue, nous donnerons encore huit jours complets au Rivaud; ce laps écoulé, gare là-dessous.

— C'est dit.

— Oui, mais encore une petite observation à te faire.

— Je t'écoute.

— Je veux bien, mon cher philosophe, faire le métier de chien de garde pour te faire plaisir et veiller moi-même à nos petits intérêts; mais tu dois comprendre qu'il n'est pas fort

agréable pour moi de me casser les dents sur des os quand tu te nourris de bonne viande. Le Rivaud me donne à moi dix écus par mois, et un assez médiocre fricot, tandis qu'à toi il te passe un traitement des plus coquets.

— Tu te trompes, mon cher Bibi.

— Laisse donc ! Est-ce que tu me prends pour un niais ?

— Tu es dans l'erreur, je t'assure.

— Je te dis, moi, que je connais le chiffre de tes appointements aussi bien que toi-même. Veux-tu que je te dise.... le chiffre?.. mille francs par mois, mon bon homme, et une bonne pitance... Or, mon petit, la différence entre mille francs et dix écus est par trop considérable, surtout quand celui qui fait la grosse besogne reçoit les dix malheureux écus.

Par hasard, Grandpré jeta à la dérobée les yeux sur la figure de son aimable ami, et il lui trouva un regard si animé qu'il ne put se défendre d'un certain sentiment autre que celui de la quiétude. — Aurait-il envie de faire d'une pierre deux coups ? se dit-il en y réfléchissant tout à coup, et, pour répondre à la demande très-nettement formulée par Barnabé :

— C'est trop juste, mon cher ami, et si j'avais pu me douter que tu eusses été bien aise d'avoir chaque mois une petite somme à ta disposition... crois bien...

— Mais oui, mais oui, je ne serais pas fâché, comme tu dis, philosophe, d'avoir chaque mois, dans ma petite poche, une petite somme qui m'aidât à descendre un peu gaîment le fleuve de la vie et le lac de Genève. Que penserais-tu, par exemple, d'un traitement de deux cents petites balles prélevées sur les mille ?...

— Allons ! va pour deux cents francs par mois, cher ami ; tu fais de moi tout ce que tu veux.

— Pas tout à fait, mais ça viendra.

— J'ai fait là une mauvaise journée, pensa l'intendant en serrant tendrement la main de Bibi.

Bibi et le philosophe, leurs projets bien et dûment arrêtés, n'eurent rien de plus pressé que de se diriger à force de rames vers les bords du lac, pour prendre terre et rentrer en ville, chacun de son côté.

On comprend bien que Grandpré n'avait pas donné un délai de huit jours à Rivaud sans un motif sérieux. Voici ce motif,

Il voulait tout simplement s'assurer que Jean était parti pour longtemps. Il fallait pour cela connaître le but de l'expédition du général Bonaparte.

En quittant Rivaud après son entretien de la matinée, il avait écrit à Jeannette de faire son possible pour apprendre ce qu'il désirait savoir.

On a vu qu'au même instant Rivaud avait, lui aussi, écrit une lettre. Ces deux missives arrivèrent à Paris le même jour et à la même heure.

III

UN COUP DE TÊTE DE BIBI.

Sept jours se passèrent sans que rien de saillant vînt marquer dans l'existence uniformément ennuyeuse de ce trio.

Le matin du huitième, Rivaud se rendit de bonne heure à la poste et trouva, à son adresse, une grosse lettre de Paris. Il parut moins soucieux et rentra chez lui pour déjeuner, après une longue promenade.

En pénétrant dans son cabinet, dont, par le plus grand des hasards, il avait laissé la clef sur la porte, il trouva établi dans son propre fauteuil un homme qui se retourna à son approche ; c'était le seigneur Grandpré.

— Les huit jours seront écoulés ce soir, lui dit-il.

— Vous pouvez vous retirer, monsieur, reprit Rivaud, et quitter la Suisse, je ne consentirai jamais à l'acte infâme que vous me proposez ; moi et les miens, nous subirons, puisqu'il le faut, les conséquences de mon crime... allez !

Ce dernier mot fut prononcé d'un air de dignité tel, qu'il imposa à Grandpré.

— Mais... essaya-t-il de dire...

— Allez! vous dis-je, reprit Rivaud sans lui donner le temps de formuler sa pensée, et il lui montra la porte avec un tel geste de hauteur, d'autorité et de mépris, que le caractère naturellement vil et rampant de l'intendant n'osa pas se révolter plus longtemps. Il se retira en courbant la tête.

— Eh bien? lui dit tout bas Bibi pendant qu'il traversait le salon.

— A ce soir, huit heures, dans ta chambre.

— Bien, j'y serai.

Dès que l'intendant eut quitté le cabinet de Rivaud, l'ex-fermier se mit à se promener à grands pas.

— Enfin, se disait il à part lui, enfin, je tiens donc le nœud de l'intrigue. Jouons vite et serré; maintenant que le complice m'est connu, le reste ira tout seul. Oh! le sang me répugnait, mais cet homme sera cause peut-être que la vengeance qu'il attire sur sa tête me fera de nouveau criminel...

Le soir venu, et à l'heure dite, le philosophe et son ami se trouvèrent réunis.

— Eh bien! où en sont les affaires?

— Toujours à peu près au même point, dit Grandpré, qui ne se souciait pas beaucoup de faire une confidence complète à son complice.

— Tonnerre! s'écria Bibi, les huit jours sont passés!

— Tais-toi donc. As-tu envie de donner l'éveil?

— C'est vrai.

— Il ne veut pas mordre à l'hameçon.

— En voilà un goujon récalcitrant... Bah! je te l'ai dit, il faut le travailler.

— Tu vas faire quelque sottise.

— Pourquoi me dis-tu cela, philosophe?

— Je vois à ton air que tu rumines quelque chose.

— Mais non, mais non; j'ai une idée, voilà tout.

— Voyons. Quelle est cette idée, Bibi? pas de mystère entre nous.

Bibi était fort embarrassé, il ne voulait pas mettre le philosophe dans la confidence de la résolution irrévocable qu'il avait prise à l'endroit de Rivaud, et cependant il tenait à n'avoir pas l'air d'agir en dehors de son complice. Il ne répondit rien d'abord.

— Cette idée, Bibi, dis-la-moi, j'y tiens, dit Grandpré.

Puis, voyant que l'autre gardait toujours le silence, il ajouta :

— Tu n'es pas gentil, moi je ne te refuse rien, toi tu me refuses tout. Il y a huit jours encore, tu as exigé de moi que je te donnasse deux cents francs par mois, et j'ai cédé tout de suite, de bonne grâce.

— A propos, tu m'y fais penser... Eh bien ! où sont-elles, tes deux cents balles, tu devais me les apporter le lendemain de notre entrevue...

— Eh bien ! si je te les donne, tes deux cents francs, me diras-tu ce que tu veux faire ?

— Peut-être, reprit Bibi, qui cherchait à gagner du temps pour imaginer un moyen de sortir de la fausse position dans laquelle l'avait mis une parole imprudente. Peut-être, donne d'abord les écus, nous verrons ensuite.

— Allons, soit, tiens, les voici.

Grandpré sortit de sa poche dix louis. Cette vue fit briller de convoitise les yeux de son complice. Il se jeta sur l'or et le mit dans sa poche avec une rapidité surprenante.

— Voyons, déboutonne ta langue ! Est-ce que ce projet, c'est de...

Et Grandpré fit un geste expressif, en montrant un couteau sur la table.

— Ah bien ! oui, il s'agit bien de cela... ma foi ! non, pas encore. Je veux, avant d'en venir là, m'assurer du contenu de la ceinture.

Grandpré respira plus librement.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Absolument tout ?

— Parole.

— Ce n'était pas la peine de me faire tant languir pour si peu de chose.

Grandpré n'insista pas davantage, ils burent encore un coup, et se séparèrent.

— Oui, tonnerre ! j'ai mon idée, se dit Bibi dès qu'il fut seul, et une bonne, une solide, encore ! Tout ça, tout ça c'est des bêtises ; il est bien plus simple de prendre les moyens ex-

péditifs : je... sufficit, assez causé, allons nous préparer à la chose.

Vers une heure du matin, par la plus belle nuit du monde, M. Bibi se disposa à mettre à exécution son idée lumineuse. Rivaud occupait une chambre qui donnait sur un joli petit jardin, et dont les fenêtres n'étaient pas à plus de deux mètres du sol. Connaissant les habitudes du maître, le faux domestique savait très-bien qu'il ne lui était pas possible de s'introduire auprès de l'ex-fermier par une des portes. Chaque soir elles étaient hermétiquement closes à l'intérieur, tant la confiance de Rivaud en son entourage était grande ! Il avait donc cherché un autre moyen. Au lieu de fermer les persiennes, il s'était contenté de les pousser, puis en enlevant adroitement un carreau, il s'était ménagé la possibilité de faire agir doucettement l'espagnolette huilée avec assez d'art pour qu'elle ne pût faire entendre le moindre bruit. Maître Barnabé n'était pas novice en fait d'aventures de ce genre, tout cela était pour lui pur jeu d'enfant. En moins d'une demi-heure son théâtre avait été préparé, la mise en scène bien étudiée, son rôle appris dans la perfection. Il attendit dans sa chambre le moment opportun en face d'une bouteille dérobée, comme tant d'autres, à la cave de Rivaud, qui le savait et s'en souciait fort peu.

Enfin, quand tout parut profondément endormi dans la maison, y compris le philosophe, qui ne se doutait nullement de la scène que son cher ami allait essayer de jouer, l'impatient Bibi sortit de sa chambre, gagna à pas de loup la croisée, son poignard entre les dents.

Ainsi qu'il l'avait espéré, les persiennes furent facilement ouvertes ; l'espagnolette tourna sans faire le moindre bruit ; la fenêtre céda à une douce pression... Rivaud, endormi, ne fit pas un mouvement... et les deux hommes se trouvèrent tout près l'un de l'autre... Bibi s'avança bien doucement, bien doucement, vers le lit, prit ses dimensions pour ne pas faire de *mauvais ouvrage*, et, levant le bras à la hauteur de sa tête, il l'abaissa rapidement et violemment sur le milieu du lit.

IV

LE POT AUX ROSES.

Le coup porté par Bibi avait été si rude que Rivaud devait en être percé de part en part, et que la lame du poignard en fut brisée. Quel ne fut donc pas l'étonnement de l'assassin, lorsqu'il vit tout à coup sa victime se dresser sur son séant, et avec une force herculéenne lui saisir les deux poignets et les lui serrer à rompre les os.

Voici ce qui était arrivé. Bibi avait si bien pris ses précautions pour atteindre le milieu du corps, que son arme avait frappé droit sur la ceinture de Rivaud, ceinture pleine, en effet, de papiers précieux. L'épaisseur et la force du cuir, soutenu par ce papier, avaient empêché la pointe de pénétrer, mais la violence du coup avait été telle que la lame s'était brisée en deux morceaux.

Réveillé brusquement et fortement contusionné, sans pouvoir encore se rendre compte s'il était blessé ou non, si sa blessure était dangereuse ou légère, se sentant plein de vigueur et voyant comme une ombre devant lui, Rivaud avait saisi avec fureur l'homme qu'il avait entrevu et le tenait dans ses mains avec une force irrésistible.

Dès qu'il eut le temps d'apprécier à peu près la position dans laquelle il se trouvait, dès qu'il fut revenu au sentiment de ce qui se passait autour de lui, il mit les deux poignets de l'assassin hébété dans sa main gauche, saisit de la main droite un pistolet pendu au chevet de son lit, et en appliquant le canon sur la tempe de Bibi, il allait lâcher la détente, lorsque l'idée

qu'il avait sans doute Grandpré devant lui vint à son esprit. Voulant s'en assurer, et maintenant toujours le canon de l'arme sur le front de l'assassin, il lui dit :

— Prends sur la table à coté de toi, un briquet et allume la bougie ; si tu fais la moindre tentative pour m'échapper, tu es un homme mort. Allons, dépêche-toi.

Bibi exécuta cet ordre et alluma la bougie.

— Barnabé ! s'écria Rivaud en le reconnaissant, que t'ai-je donc fait, misérable, pour vouloir attenter à mes jours ?

Bibi ne répondit rien.

Rivaud se leva, prit le foulard qui entourait sa tête, s'en servit pour serrer avec force derrière le dos les bras et les mains de son domestique, qui se laissa faire comme un homme qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, et lui montrant un fauteuil placé près du lit :

— Assieds-toi là.

Bibi obéit sans souffler mot.

Rivaud se mit sur ses pieds, examina l'endroit où avait porté le coup de poignard, ramassa la lame, s'assura qu'elle n'avait pas pénétré et qu'il en serait quitte pour une assez forte contusion ; puis s'adressant à Barnabé :

— Allons ! il n'y a pas grand mal, tu es un maladroit, ce coup-là te sera plus nuisible qu'à moi.

Bibi avait suivi des yeux tous les mouvements de son maître ; il était stupéfait ; mais lorsque Rivaud, levant sa chemise, porta la main sur son côté, il s'écria :

— Tonnerre ! la ceinture ! vous avez raison, je suis un maladroit.

Rivaud se recoucha, mit son pistolet à portée de sa main, et, l'indiquant du doigt au misérable, il continua :

— Je tiens à causer avec toi, mais d'abord je te préviens d'une chose : au premier geste que tu fais pour te délivrer de ces liens, à la moindre tentative de fuite, je te fais sauter la cervelle. Tu entends ?

— Oh ! je ne suis ni sourd, ni aveugle.

— Très-bien ! Voyons, je t'ai pris sur le fait, en flagrant délit, ta vie est entre mes mains, je puis te tuer, si cela me fait plaisir, ou te livrer aux tribunaux du pays, ce qui est à peu près la même chose, n'est-ce pas ?

— C'est la vérité.

— Eh bien ! si je te faisais grâce, si je te pardonnais !

— Que faudra-t-il faire pour cela? dit Bibi, qui pensait bien que, si Rivaud ne l'envoyait pas dans l'autre monde, ce n'était probablement pas uniquement pour ses beaux yeux. Que faudra-t-il faire ?

— Pas grand'chose, répondre franchement à mes questions.

— Voyons vos questions.

Le sang-froid de Barnabé, si calme dans une position aussi critique, démontra à Rivaud que c'était un scélérat bien trempé et qui n'en était pas à son coup d'essai. Il vit que Grandpré (car leur complicité ne pouvait plus être douteuse) avait fait un choix qui n'était pas sans valeur.

— Tu n'as pas voulu m'assassiner pour le plaisir de commettre un crime ! reprit l'ex-fermier après un moment de silence.

— C'est probable.

— Alors quels motifs t'ont poussé à cette action ?

— Le désir de vous voler, l'espoir de faire fortune.

— Ah ! et combien ton complice t'avait-il promis pour ce beau coup ?

— Je n'ai pas de complice. On ne m'a fait aucune promesse.

— Tu mens.

Bibi fit un mouvement de colère, mais garda le silence.

— Tu as un complice, continua Rivaud, et ce complice, c'est mon intendant Grandpré. Tu connais les secrets de cet homme et les miens ?

Bibi resta muet.

Rivaud sauta à bas de son lit, son pistolet à la main, s'approcha furieux de Barnabé, en lui criant :

— Parle, mais parle donc, infâme coquin !

— Je n'ai pas de complice, répondit Bibi en pâlissant légèrement et restant froid comme un marbre, et, si j'en avais un, je ne le dénoncerais pas.

— Même s'il te trahissait, pendant que tu joues ta tête pour lui, même s'il te volait ta femme ou ta maîtresse ?...

— Ma maîtresse ? s'écria Bibi abandonnant tout à coup le calme qui ne l'avait pas encore quitté... Ma maîtresse, ça n'est pas vrai. Vous voulez me faire jaser.

— Et si je te donnais la preuve de ce que j'avance, que dirais-tu ?

— Tonnerre, si j'étais sûr de cela ?...

— Enfin, si je te prouve que ton associé, ton complice, ton ami Grandpré, est l'amant de Jeannette ?

Ce nom de Jeannette, qu'il croyait être complétement ignoré de Rivaud, jeta Bibi dans un profond étonnement.

— Oh ! oh ! tu es surpris, n'est-ce pas, que je sois si bien au fait de ce qui vous concerne les uns et les autres ? Tu connais assez de choses sur mon compte pour que j'aie tenu également à savoir qui tu es. Eh bien ! donc, écoute : Je te propose un marché... Je t'accorde la vie, je te donne ce que Grandpré t'a promis pour me tuer, si tu veux me faire une confession entière et vraie, et je ne te demande tout cela que quand je t'aurai mis sous les yeux la preuve irrécusable de la trahison de ton complice... Tiens-tu le marché ?

— Soit ; mais, d'abord, la preuve ?... la preuve ?...

— Tu sais lire?

— Oui.

— Attends.

Rivaud ouvrit son secrétaire, en tira la grosse lettre qu'il avait reçue le matin même, prit dans l'enveloppe une lettre plus petite, en montra d'abord l'adresse à Bibi, qui lut : « A M. Grandpré, etc., etc. » Il déplia ensuite le papier, et, en approchant la bougie, le mit sous les yeux de M. Barnabé, dont les regards devinrent de plus en plus étincelants et furieux au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

— Mille tonnerres !... dit-il en terminant cette douce épître; mille tonnerres ! Oh!.. je me vengerai...Oh ! je me vengerai... Monsieur Rivaud, vous êtes un brave homme et je suis un gueux. J'accepte ce que vous m'avez proposé. Mais il me faut une promesse.

— Laquelle ?

— Celle de me laisser faire ce que je voudrai à l'endroit des deux misérables qui m'ont trompé si indignement. Je ne sais pas encore comment je me vengerai ; mais jurez-moi de me laisser libre d'agir comme bon me semblera.

— Soit, je te le promets. Maintenant, dis-moi : quand as-tu pris avec Grandpré la résolution de m'assassiner ?

— Grandpré ne sait pas que j'ai fait cette tentative, je m'y suis décidé pour prendre votre magot que vous refusiez obstinément de lui donner.

— Que je refusais de lui donner ? dit Rivaud, qui ne comprenait plus rien à tout cela.

— Sans doute, pour prix de son silence. Grandpré vous a demandé une petite partie de la grosse somme. Au lieu de partager gentiment ce qui appartenait à tous deux, comme tout honnête travailleur doit faire avec son camarade, vous gardez tout pour vous. Il y a quatre mois que cela traîne. Or, comme je suis intéressé dans l'affaire pour cinquante mille francs, ça m'a soulevé, et, sans en rien dire au *philosophe*, j'ai voulu vous tuer pour prendre cette maudite ceinture qui vous a sauvée – ajouta naïvement Bibi, désespéré, au *point de vue de l'art*, d'avoir manqué si bêtement un si beau coup.

Rivaud entrevit la vérité.

— Ainsi donc, d'après toi, j'ai refusé à Grandpré de partager avec lui ?

— Sans doute...

— Combien te disait-il qu'il me demandait?

— Deux cent mille francs en tout.

— Je lui en ai offert trois cent mille.

— Pas possible?

— Parfaitement possible, puisque cela est.

— Mais alors, comment n'a t-il pas accepté?... Comment?..

— Ah ! c'est qu'il voulait autre chose encore.

— Quoi donc?

— Il est inutile que tu le saches.

— Est-ce de l'argent ?

— Non.

— Je comprends maintenant toutes ses hésitations, ses tergiversations... Ah ! le double traître, il paiera cher tout cela.

— Ecoute : si tu gardes un profond silence sur tout ce qui vient de se passer, sur tout ce que nous venons de dire, je te donne, moi, les cinquante mille francs que Grandpré t'avait promis. Seulement il faut que tu me rendes un service.

— Lequel ?

— Grandpré doit avoir quelque part un papier important pour moi, il me le faut.

— Mais c'est une trahison que vous me demandez là, reprit cet homme qui, dans le crime, conservait encore la religion de la parole donnée.

— Que t'importe? dit Rivaud, Grandpré ne te trahit-il pas d'une façon mille fois plus lâche?

— C'est vrai.

— Ainsi... c'est convenu?

— Cette lettre est bien de Jeannette?

— Tu connais son écriture, ainsi tu peux apprécier.

— Oui, mais, si on l'avait forcée... J'aime à me convaincre des choses.

— En croiras-tu tes yeux?

— Pour cela je vous le jure.

Demain je te ferai *voir*.

— Comment?

— Ça me regarde. Ecoute bien et exécute mes instructions à la lettre. Il ne s'est rien passé cette nuit entre nous.

— Bien!

— Tu ne m'as pas vu, tu n'as pas bougé de ton lit.

— Bon!

— Demain tu viendras me parler, le matin, de bonne heure, avant que Grandpré soit sorti de sa chambre. D'ici là tu auras pu te convaincre de la vérité des faits que je t'ai affirmés.

— Accepté.

— Et tu trouveras le papier?

— Je ferai tout mon possible pour cela.

— C'est bien.

Rivaud lui délia les bras, lui rendit la liberté en le congédiant.

— Songe que, si tu me trahis, tu es un homme mort.

— Je n'ai pas besoin de vos menaces. Je me donne à vous librement.

— Et quant à ce papier, l'a-t-il entre les mains?

— Je ne le crois pas assez sot pour cela.

— Qu'en a-t-il fait alors?

— Avant de partir pour Paris, il l'a déposé chez un notaire.

— Lequel?

— Je l'ignore.

— Tu mens.

— Pourquoi me dire inutilement des injures ? Si vous continuez, je ne répondrai plus à vos questions.

— Allons ! soit ! j'ai eu tort ; ainsi tu ne sais pas entre quelles mains il se trouve ?

— Non.

— Tu sais du moins quand ce document verra le jour ?

— Le philosophe a donné ordre de remettre l'acte en question à celui qui lui apportera un billet dont il a donné la copie au notaire, deux mois au moins après qu'il aura cessé de donner de ses nouvelles.

— Bien joué ! le drôle n'a rien oublié... Et tu possèdes ce billet ?

— Il le porte habituellement sur lui.

— Si tu m'apportes ce papier, je te donne cinquante mille francs.

— Merci ! vous pouvez être sûr que je ne vous trahirai pas : vous n'êtes pas un ladre, vous, comme ce misérable, et si le philosophe ne l'a pas mis dans les mains du diable, je vous le dénicherai, soyez tranquille... Il paraît que vous y tenez drôlement, à ce chiffon ?

— C'est possible... mais ce coup de couteau me fait souffrir, la contusion est forte. Tiens, monte sur cette chaise, prends sur cette planche une fiole, mets-en le contenu dans un verre d'eau et fais-moi une compresse. En disant ces mots, l'ex-fermier tourna le dos à Bibi, puis, avec un sang-froid qui dénotait la plus grande confiance, il désarma son pistolet et se recoucha.

Bibi paraissait stupéfait de tant de calme de la part de Rivaud ; il obéit en silence et pansa son maître.

— C'est bien, lui dit ce dernier. Ainsi, tout est convenu ?

— Parfaitement convenu.

— Tiens tes promesses, je tiendrai les miennes. Tu continueras ton service près de moi... Maintenant tu peux te retirer. Nous avons tous deux besoin de dormir.

Bibi sortit et fut se coucher tranquille comme Baptiste.

V

UTILITÉ DE LA POLICE.

Comme nous ne sommes pas forcés d'imiter la prudente réserve de Rivaud à l'endroit de Bibi, nous dirons comment l'ex-fermier avait pu se procurer la lettre de Jeannette.

On sait qu'il avait pour ami intime et pour obligé le directeur Barras.

Soupçonnant les relations de Grandpré avec Bibi, il lui écrivit pour obtenir des renseignements *positifs* sur son compte et celui de Jeannette. Le ministre de la police envoya une note à Barras, et lui fit tenir en même temps deux lettres écrites par la susdite madame Barnabé, l'une à son mari, M. Barnabé, et l'autre à M. Grandpré.

La première de ces deux lettres était parfaitement insignifiante pour Bibi, mais elle avait une certaine valeur pour Rivaud, qui ne crut pas devoir la remettre ni en parler à son domestique. La seconde, écrite à l'intendant, était de la plus haute importance : c'est celle qui avait été mise sous les yeux de l'assassin et qui l'avait si fort courroucé contre Jeannette. La voici :

« Cher amant de mon cœur, ton absence est bien longue. Quand reviendras-tu donc enfin auprès de ta Jeannette qui brûle de te couvrir de ses baisers? Je reçois de temps en temps des lettres de Bibi; cet imbécile est toujours aussi amoureux de moi, mais toi seul m'as fait connaître le vrai bonheur, et depuis le jour où je me suis livrée à toi, je ne vis, je n'existe que pour toi.

» Tu me demandes si je sais quelque chose de M. Jean. Il n'est pas probable que tout ce monde revienne de si tôt : ainsi donc, que cela ne t'empêche pas de partir pour Paris, où tu trouveras ta petite Jeannette qui t'aime plus que jamais.

» Si tu peux m'envoyer un peu d'argent, tu me feras bien plaisir, j'ai dépensé les mille *balles* que tu m'as si généreusement données le jour... que tu sais... et je n'ai plus le sou.

» Adieu, chéri, à bientôt! aime-moi comme je t'aime et... envoie-moi de l'argent.

» Ta Jeannette désolée. »

La lettre de Jeannette à son prétendu mari était ainsi conçue;

« Il n'y a pas grand'chose de neuf ici, mon cher Bibi; je mène toujours une vie des plus monotones; il me tarde bien que nos affaires se terminent là-bas. Tâche de soutirer le plus que tu pourras au philosophe. Si ton *monsieur* est réellement aussi riche qu'on le dit, il est impossible qu'il ne se décide pas à lâcher les espèces. Je compte sur toi pour cela; cependant, ne va pas trop vite en besogne et ne te laisse pas aller inconsidérément à un *travail à fond*. Tu m'entends.

» Adieu, Bibi, ta petite Jeannette fidèle t'embrasse et t'aime. »

A cela nous ajouterons les notes du préfet de police sur l'aimable couple :

« *Bibi*, dit Frangipane, dit l'Enflammé, condamné deux fois pour vol. Voleur adroit, capable de tout; vit en concubinage avec la nommée *Jeannette*, dite la Mijaurée, condamnée également pour vol à un an de prison. Ladite fille a fait son temps. »

Le lendemain matin, à son réveil, Rivaud dit à Grandpré qu'il avait réfléchi, et qu'il allait engager sa fille à venir avec Jeannette les rejoindre à Genève. Il lui recommanda la discrétion et la patience.

L'intendant faillit étouffer de joie.

Un incident inattendu vint deux jours après modifier la situation.

Une femme, si habilement enveloppée dans un manteau à capuchon, qu'il était impossible de voir aucun des traits de son visage, se présenta au petit château habité par Rivaud. Elle remit sans dire un mot une lettre à Barnabé et attendit.

Barnabé entra chez son maître et lui donna la lettre.

— C'est bien, Barnabé, dit Rivaud dès qu'il eut jeté les yeux sur l'adresse, fais entrer.

La femme voilée fut introduite dans le cabinet de Rivaud. C'était Jeannette.

— Madame Barnabé, lui dit à mi-voix l'ex-fermier dès qu'ils furent seuls, je vous remercie de tous vos soins pour ma fille. Vous allez, sans doute, pouvoir me rendre, ainsi qu'à elle, un grand service. Je vous ai fait venir pour vous charger d'une mission toute de confiance. Tâchez que personne ne vous voie, surtout votre mari, pendant votre séjour en Suisse, j'ai mes raisons pour cela. Vous ne communiquerez qu'avec mon intendant Grandpré, que je vous enverrai ce soir à la nuit tombante; je vais vous mener moi-même à l'appartement que je vous ai fait préparer à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, pour que personne ne se doute que vous êtes en ce pays.

De retour de l'hôtel où mademoiselle Jeannette avait été installée pour quelques jours, Rivaud fit prier Grandpré de se rendre auprès de lui.

— Grandpré, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, je ne puis répondre encore que tout ira tout de suite au gré de tes désirs, qui sont maintenant les miens; mais je vais te fournir une preuve de ma bonne volonté à cet égard. Tu sais que Louise a près d'elle une femme de chambre qui lui a été donnée par mon domestique de confiance, Pierre, dont elle est la cousine; cette fille est entièrement dévouée à sa maîtresse, sur laquelle elle a pris un ascendant réel. Elle est ici, je l'ai fait venir, — personne, pas même son mari, ne doit connaître son séjour à Genève, séjour qui sera de peu de durée. Il faut que tu la décides, soit d'une façon, soit d'une autre, dans l'intérêt même de sa maîtresse, à nous aider en cette circonstance difficile.

— Comment cela? observa Grandpré fort ému de cette nouvelle, je ne te comprends pas.

— Tu dois bien penser qu'une jeune fille comme Louise ne peut, en un jour, oublier un homme aussi distingué sous tous les rapports que le jeune marquis de Pazaval.

— Je ne dis pas non.

— Je ne puis non plus, moi, l'auteur de ses jours, lui dire : « Il faut que tu renonces à ce jeune homme. » — Ce serait la tuer elle-même.

— Eh bien!

— Eh bien ! quand on ne peut faire une chose par la voie directe, on peut quelquefois arriver au même résultat par une voie détournée.

Si donc je dis à ma fille : — Louise, j'étais prêt à te donner pour époux celui que ton cœur avait choisi; mais cet homme est indigne de toi, cet homme t'a trompée, cet homme est un misérable ; il a séduit à prix d'or une autre femme, et cette femme, c'est celle que tu as auprès de toi pour ton service.

— Idée excellente, mon cher, excellente ! mais qui fera entendre à cette fille ?...

— Toi ! c'est pour cela que je l'ai fait venir.

— Elle est ici !

— Tiens, voici deux mille livres, agis sans tarder; Jeannette est descendue à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, chambre n° 4. Vois-la, ce soir, à la nuit tombante, fais en sorte que son mari ne se doute de rien. Je l'ai avertie que tu irais chez elle, et que tu étais chargé de lui expliquer ce que nous attendions de son dévouement.

— Son dévouement... Deux billets de mille francs feront l'affaire... Ah ! enfin, je te trouve donc raisonnable. Tu n'auras pas sujet de t'en repentir.

— Tu me diras demain ce dont vous serez convenus ensemble.

— Je me charge de tout.

— Très-bien. A demain alors.

— A demain !

Rivaud lui tendit la main, le regarda sortir, et dit à voix basse :

— Infamie pour infamie, j'aime mieux être infâme avec toi, misérable, qu'avec tout autre. Oh ! ton insolente prétention te coûtera cher; cette fois, Grandpré, je te tiens.

VI

PROMENADE SENTIMENTALE.

La veille de l'arrivée à Genève de mademoiselle Jeannette, un homme avait loué à l'auberge de l'Aigle-d'Or, située non loin du lac, un petit appartement composé de trois pièces et dans lequel on pouvait se rendre par deux escaliers, l'un donnant sur la cour principale et l'autre dérobé, communiquant avec la rue par une petite porte dont il avait demandé la clef, après avoir fait prix avec l'hôtelier.

A une heure assez avancée de la soirée, le même homme, enveloppé dans son manteau, était revenu à l'auberge et avait gagné ledit appartement par la porte dérobée.

Une fois dans l'une des chambres, il avait allumé la chandelle, tiré de dessous son manteau une vrille assez forte, et choisissant un endroit favorable, il avait percé le mur de façon à ce qu'on pût voir dans la chambre voisine. Ayant disposé plusieurs trous d'une manière analogue, il s'était retiré en silence.

Ainsi qu'on s'en doute, cet homme n'était autre que Rivaud lui-même. On comprendra bientôt dans quel but il avait agi ainsi.

Jeannette fut installée très-confortablement dans la chambre retenue pour elle par le prévoyant Rivaud. Un excellent repas lui fut servi, et l'ex-fermier la laissa seule, et lui recommandant avec instance de ne pas sortir avant que la nuit fût bien close.

— Puis il rentra chez lui, et appela Barnabé.

— Je t'ai promis, dit-il de te donner des preuves de ce

que j'ai avancé à l'égard de Grandpré et de ta maîtresse : trouve-toi ce soir, vers huit heures, à l'entrée de la ville, du côté du lac ; tu m'attendras, et je te ferai voir de tes yeux, entendre de tes oreilles...

— Elle est donc ici? s'écria Bibi.

— Peut-être. Aie bien soin qu'on ne t'aperçoive pas, et jusqu'à l'heure que je viens de te fixer, je te recommande la plus grande prudence ; pas un mot à Grandpré qui puisse lui donner l'éveil.

— Soyez tranquille, monsieur Rivaud, je serai muet comme la tombe.

— C'est bien. A huit heures.

Le soir de ce même jour, on entendait des rires fous dans la chambre nº 4 de l'hôtel de l'Aigle-d'Or. Deux individus, un homme et une femme, attablés côte-à-côte en face d'un délicieux et fin repas, se livraient à la gaîté la plus excentrique.

Grandpré venait d'expliquer à Jeannette toutes les ficelles qu'il avait fait agir ; il l'avait mise, tout en lui dérobant force baisers que la belle lui rendait à profusion, au fait de la situation de tous les personnages.

— Comment ! disait-elle en riant de toutes ses forces, dégustant un verre de vin du Rhône, comment, c'est pour cela que Rivaud m'a fait venir ici ?

— Sans doute.

— Et il va falloir que je dise à cette mijaurée, les larmes dans les yeux et avec les marques d'un grand repentir, que son amoureux m'a séduite et m'a...

— Justement.

— Ah ! la bonne farce !

— Et c'est toi qui dois être l'heureux époux de la susdite?...

— Oui, ma Jeannette chérie, mais c'est vous, ô ma belle qui serez toujours ma sultane favorite, c'est à vous que je jetterai le mouchoir, après comme avant. Et il l'embrassait.

Et Jeannette riait à gorge déployée... C'est le mot sous tous les rapports.

— Dis donc, philosophe, voyons qu'est-ce que tu en feras, du Bibi ?

— Oh ! rien, nous le mettrons à l'*ombre*, voilà tout.

— Et où ça ?

— Dame! dans quelque établissement public de Rochefort ou de Toulon.

— Comment feras-tu pour cela ?

— Tiens, le beau-père a des amis, et les amis du beau-père sont les amis du gendre. Nous lui donnerons une somme rondelette pour qu'il nous défasse du manchot, qui est fort gênant. Nous lui laisserons *escofier* ledit manchot, puis nous le ferons arquepincer, une fois la chose faite, pour avoir fait la chose.

— Es-tu drôle, philosophe !

— On a oublié d'être bête.

— Ah! çà, cher ami, l'on ne peut donc sortir d'ici ?

— Ecoute : si tu es bien gentille, demain, à la nuit, je viendrai te chercher, tu me suivras, et nous irons faire une partie sur le lac de Genève, en bateau; puis, nous souperons à un petit cabaret, où il y a d'excellent vin et de la friture !

— Ah ! brigand, que je t'aime.

— La conversation dura sur ce ton et sur un autre encore plus léger, une partie de la nuit. Il était une heure du matin quand M. l'intendant regagna tant bien que mal son gîte, battant légèrement la muraille, tant mademoiselle Jeannette avait été aimable et les libations du vin du Rhône fréquemment réitérées.

Vers onze heures du soir , deux hommes , enveloppés dans de longs manteaux, étaient sortis silencieux de l'hôtel de l'Aigle-d'Or. Tant qu'ils furent dans la ville, ils ne soufflèrent mot; mais, quand les dernières maisons eurent disparu à leurs yeux, le colloque suivant s'établit à voix basse entre eux :

— Eh bien ! es-tu convaincu ?

— Oui, oui, tonnerre ! bien convaincu cette fois, et vous pouvez dire que Bibi était un fameux jobard.

— Que vas-tu faire ?

— Ca me regarde, monsieur Rivaud. Vous m'avez promis de me laisser les coudées franches.

— Oui, mais songe au papier en question. Il me le faut d'abord.

Les deux hommes se quittèrent.

Le lendemain soir, Grandpré, prit le chemin du lac et le

côtoya quelque temps, serrant avec tendresse sous son bras la belle infidèle de M. Bibi-Barnabé.

Une seule barque était amarrée au rivage. Le batelier, profondément endormi, ne les ayant pas vu venir, Grandpré le secoua pour le réveiller. Enfin, l'homme leva les yeux en grommelant des mots inintelligibles.

— Eh ! l'ami, dit le philosophe, veux-tu nous mener sur le lac ?

— Je ne comprends pas le français, répondit le batelier en patois à peine compréhensible.

L'intendant, remplaçant la parole par des gestes, finit par se faire comprendre. Jeannette et lui descendirent dans la barque, qui gagna au large.

— Vois donc, dit Jeannette à son amant, quel vieux bonhomme nous avons là pour nous conduire... Il ne sera jamais en état de ramer.

Allons ! vieux, pousse un peu tes rames et filons.

Ce dernier parut avoir compris, car, par un effort dont il ne paraissait pas d'abord capable, il fit tout à coup voler sa nacelle sur le lac azuré.

— Enfin, nous voici en route. C'est bien heureux. Dis donc, philosophe, tu sais que tu m'as promis de me donner un bon souper ?

— Et je tiendrai ma promesse, ma belle reine, dit Grandpré en enlaçant la taille de sa maîtresse. La conversation prit un tour libre. Le batelier ramait avec vigueur. Qu'il fait bon ici ! répétait Grandpré et dire que j'ai perdu ma jeunesse à servir le marquis !

— Et à le voler !

— Parbleu ! je faisais ma part.

— Et tu as donc mangé ton magot ?

— Non, mais c'est tout comme. Figure-toi que nous avons été obligés un jour de nous sauver brusquement, le marquis et moi. Alors, avant de quitter le château, j'avais placé derrière la cheminée de ma chambre, dans une jolie petite cachette faite tout exprès par moi pour la circonstance, quelque chose comme cent mille balles, une petite poire pour une grande soif.

— Eh bien ! fit Jeannette, devenue tellement attentive à l'histoire du magot (nous parlons ici de l'argent et non de

l'homme), qu'elle ne remarqua pas que le batelier oubliait de ramer lui-même, comme s'il écoutait cette révélation.

— Par malheur, reprit Grandpré, Rivaud et ses gredins de paysans ont mis le feu au manoir, en sorte que je crois bien ma cachette et mes espèces passées à l'état de cendres.

— Hélas !

— Tu penses bien que je n'ai jamais osé retourner à Pazaval, de peur de ces chiens de paysans qui m'auraient brûlé tout vif, mais quand nous aurons liquidé nos petites affaires, nous y retournerons ensemble. — Eh bien ! batelier, que fais-tu ?

— Qu'est-ce qui lui prend ? fit Jeannette.

— Non ! vous n'y retournerez pas, misérables, s'écria tout à coup en bon français le batelier se redressant de toute sa hauteur, et, par un mouvement aussi rapide que la pensée, d'une main il saisit Grandpré à la gorge, de l'autre il lança Jeannette dans le lac.

Un long cri retentit d'écho en écho et vint mourir sur le bord du lac.

— Bon voyage et pour toujours ! s'écria Bibi, dépouillant sa fausse barbe et se montrant à l'intendant sous sa véritable forme. A nous deux maintenant, traître, à nous deux ! Ah ! vous vouliez passer la nuit ensemble, mes tourtereaux ! Eh bien ! par Satan, il sera fait selon vos désirs, gueux que vous êtes !

En disant ces mots, Bibi-Barnabé avait abandonné ses rames, et avec une grande corde que Grandpré n'avait pas aperçue, il lui liait fortement les mains.

En vain le malheureux Grandpré, d'abord interdit, voulut essayer de lutter — la lutte entre lui et son adversaire furieux n'était pas possible. — En un instant, il fut bel et bien garrotté et jeté d'un coup de pied vigoureux au fond de la nacelle.

Le corps de Jeannette était remonté à la surface du lac et flottait, à quelques pas sur l'avant de la barque ; la pauvre femme luttait contre l'onde prête à l'engloutir pour jamais. Au même moment, un homme à cheval galopait dans la direction de l'auberge Blanche.

VII

LES DEUX VICTIMES.

Jeannette continuait à faire des efforts inouïs pour se maintenir à la surface de l'eau ; ses vêtements ballonnés la soutenaient ; elle pouvait encore être sauvée. Bibi, après avoir garrotté solidement Grandpré, dont l'effroi était tel, qu'il était hors d'état d'articuler une parole, Bibi, qui avait tant aimé la malheureuse femme avec laquelle il vivait depuis plus de trois ans, Bibi reprit ses rames et se dirigea droit sur le corps flottant.

Jeannette, en le voyant faire, eut un moment d'espérance ; elle redoubla d'efforts pour aller au-devant de la barque et finit par se cramponner à la nacelle. Soulevant alors sa tête réellement belle encore, malgré la pâleur de la mort déjà répandue sur son visage, elle essaya de toucher le cœur de son ancien amant.

— Bibi ! lui cria-t-elle d'une voix que faisaient également trembler la frayeur et le froid. au nom de tout ce que tu as de plus cher au monde, sauve-moi ! ne sois pas impitoyable !

— Allons donc, la belle ! si j'étais assez bête pour cela, tu rirais trop de cet imbécile de Bibi avec monsieur l'intendant.

— On m'a calomniée près de toi. Ce n'est pas ma faute, si je suis à Genève... Sauve-moi, je n'aime que toi, tu le sais bien.

— Misérable effrontée, tu oses encore... Malheureusement pour toi, j'ai des yeux et des oreilles ; j'ai vu et entendu. Tu m'as déjà mis dedans une fois à Paris, c'est bien ; mais cette fois, les choses ne se passeront pas de même. Ah ! tu voulais vivre avec ce cher philosophe ! Eh bien ! tonnerre ! tu n'as qu'à changer le mot vivre pour mourir, et tu auras ton affaire.

— Oh ! tu ne seras pas assez cruel pour cela, Bibi ; tu seras généreux, tu pardonneras... je t'aime tant !...

— Laisse donc ! Ta langue est dorée et brille comme celle des vipères. Allons ! ôte ta main de la barque.

— Je t'en prie ! je t'en supplie... Au secours !...

— C'est inutile, tu perds ton temps... A l'eau et plus vite que ça.

— Au secours !

— Ah ! tu m'embêtes, à la fin des fins !

En prononçant ces derniers mots, le féroce Bibi leva un de ses avirons, et, d'un coup rudement asséné sur la tête de Jeannette, il la lança dans l'éternité... La nacelle faillit chavirer. Grandpré poussa un cri terrible.

L'eau du lac tourbillonna, se teignit d'une teinte rouge, et, une minute après, tout rentra dans le silence le plus profond et le plus sinistre.

— A nous deux maintenant, philosophe, dit alors Bibi, forçant d'un grand coup de pied l'intendant plus mort que vif à se courber sur ses genoux, — à nous deux !

— Grâce ! grâce ! mon ami !... Que t'ai-je fait ? grand Dieu !...

— Ce que tu m'as fait ?... Quoi ! je risque ma peau pour toi, et toi, canaille, tu me trompes ! et toi, non-seulement tu me sacrifies à tes projets ambitieux, mais encore tu me voles ma maîtresse, la femme à qui tu sais que j'ai tout sacrifié...

— Je te jure !...

— Ne jure pas, c'est inutile, ta dernière heure a sonné. Ce que j'ai fait d'elle, je vais le faire de toi, un cadavre !...

— Si tu veux me pardonner, je te donnerai ..

— Tu me donneras le bagne, n'est-ce pas ?... Tu as vraiment des idées lumineuses et fort drôles... « Cet imbécile de Bibi, nous le lancerons sur le manchot, et lorsqu'il aura fait l'affaire du postillon, nous nous arrangerons de manière à le faire pincer... » Te rappelles-tu ? ce sont tes propres expressions, mon cher.

— Je suis perdu ! articula péniblement Grandpré, qui comprit que toute sa conversation de la veille avec Jeannette avait été entendue par Bibi... Je suis un homme mort...

— Pas encore, mais ça ne tardera pas.

En ce moment, Grandpré, voyant l'individu à cheval qui

courait le long des bords du lac, rassembla ses forces pour crier au secours, dans l'espoir d'être entendu... C'était la dernière branche de salut à laquelle il cherchait à s'accrocher, branche bien faible, car Bibi n'avait qu'un mouvement à faire.

— Ne bouge donc pas ainsi, reprit Bibi, lui allongeant un coup de rame, c'est inutile, ne vois-tu pas que c'est Rivaud qui chevauche ainsi près de nous? Je ne crois pas qu'il vienne te sauver, celui-là... Ah! monsieur voulait la fille du millionnaire, monsieur refusait trois cent mille francs, et pendant ce temps-là, moi!... Tu as eu les yeux plus gros que le ventre, intendant de malheur! Tu vas aller régler tes comptes, tes derniers comptes, entends-tu, avec le diable qui t'a fait naître; mais auparavant il me faut certain papier...

— Je te le donnerai! je te le donnerai! s'écria le malheureux, croyant voir poindre une espérance lointaine...

— Est-ce que j'ai besoin que tu me le donnes, imbécile? je saurai bien le prendre.

En prononçant ces derniers mots, Bibi se leva, s'approcha de Grandpré et commença à lui ôter ses vêtements. L'intendant se mit à crier de nouveau.

— Ah! tu m'embêtes, braillard! dit Bibi, — et prenant une de ses rames il la fixa solidement par le tranchant dans la bouche de Grandpré. — Ca te la coupe, hein? Maintenant tu seras peut-être plus calme.

Il procéda alors à l'examen de chacune des pièces qui composaient les vêtements de l'infortuné.

Cependant toutes les recherches de Bibi étaient vaines, il ne trouvait rien que quelques pièces d'or dont il s'empara d'un air insouciant. Puis il recommença à tâter, à palper; à force de fouiller partout, il lui sembla sentir dans la doublure de l'habit comme un corps d'une nature étrangère au drap. Partie avec ses dents, partie avec ses mains, il décousit et déchira la doublure.

— Enfin! s'écria-t-il, le voici, ce papier!

Bientôt il parvint à en tirer, en effet, un papier plié en quatre, mais qu'il ne put déchiffrer, la nuit étant complétement close.

— Tonnerre! dit-il, je n'ai pas de lumière... mais je m'en f.... j'ai le papier. Allons, tâche de nager et tire-toi de là, si

tu peux ; va rejoindre ta maîtresse, ta belle Jeannette, vous ferez un beau couple.

L'onde tourbillonna pour Grandpré comme pour Jeannette, mais elle ne se teignit pas en rouge ; une minute après elle reprit son calme, tout était fini pour les deux misérables.

Bibi bourra sa pipe, battit le briquet, alluma son tabac, serra précieusement le papier qu'il avait dérobé à Grandpré et rama pour regagner les bords du lac opposés à ceux où était primitivement amarré le bateau.

L'homme à cheval l'attendait ; il mit pied à terre en le voyant descendre de sa barque et lui dit :

— Eh bien ?

— Dans le lac, l'un et l'autre... répondit Bibi.

— Et le papier ?

— Je ne l'ai pas ! reprit l'assassin.

— Malédiction !

Le cavalier sauta en selle et repartit au galop.

On comprend que ce fin renard de Bibi n'avait pas voulu se dessaisir du talisman auquel Rivaud paraissait attacher tant de prix, avant de savoir quel prix il en pouvait tirer pour lui-même.

De retour dans sa chambre, il s'empressa de l'ouvrir, et trouva une autorisation en bonne forme, pour le notaire de Paris, de remettre au porteur les papiers qui lui avaient été confiés, si pendant deux mois l'officier public ne recevait aucune nouvelle de Grandpré.

— Deux mois, c'est bien long, se dit Barnabé en serrant la procuration de feu l'intendant.

En faisant cette réflexion judicieuse, mons Bibi avait quitté sa chambre et s'était dirigé vers celle de Grandpré, pour inspecter ses effets. Rivaud se trouvait déjà dans cette chambre, et même, après avoir tout fouillé, il s'apprêtait à se retirer, lorsque ces deux hommes se rencontrèrent sur le seuil de la porte.

— Tiens ! c'est vous, monsieur Rivaud, dit Barnabé, qu'est-ce que vous faites donc là ?

— Et toi, qu'y viens-tu faire ?

— Moi ? rien. Comme le philosophe a été mon ami, et que j'ai la mémoire du cœur, j'ai voulu m'assurer que le défunt n'a

pas laissé de testament. Je suis trop esclave des devoirs de l'amitié pour ne pas exécuter ses volontés dernières, quelles qu'elles soient.

— Ces sentiments t'honorent, mon garçon, mais tu peux te retirer, j'ai tout vu et je n'ai trouvé que ces sept mille francs qui t'appartiennent de droit et qui t'aideront à vivre jusqu'à ce que tu aies pu parvenir à mettre la main sur ce maudit *papier* dont tu auras sans doute connaissance un jour ou l'autre.

— Je tâcherai, monsieur Rivaud, je vous le promets.

— Ce jour-là, mon garçon, sera un beau jour pour toi, car il te tombera immédiatement cinquante mille francs sur les épaules.

En attendant, tu peux emporter les guenilles de Grandpré et les vendre à ton profit. Tu sais où je demeure à Paris ? Si tu as besoin de quelque chose, viens me trouver... Moi, je partirai demain de bonne heure. Adieu ! Barnabé.

— C'est dommage tout de même, pensa Bibi, ce gaillard-là manœuvrait si bien dans son temps... On pouvait compter sur lui ; ce n'est pas comme ce clampin de philosophe... Mais, bah ! ça se range, ça veut devenir honnête... Après tout, qu'est-ce que ça me fait ? Peut-être que quand je serai vieux et que j'aurai fait fortune, je me rangerai aussi, moi... Tout est possible dans ce monde !...

Il refit avec soin les malles de Grandpré, y plaça tous les effets qui pouvaient avoir un peu de valeur, travailla une partie de la nuit à descendre tout chez lui, dans sa propre chambre ; puis, vers quatre heures du matin, il se jeta sur son lit, pensant qu'il avait assez fait ce jour-là pour prendre un peu de repos, et s'endormit d'un sommeil qui aurait donné de l'envie à un homme d'une conscience pure et nette.

Lorsque, vers les neuf heures du matin, M. Bibi-Barnabé se réveilla, il ne trouva plus personne dans la maison. Elle était complétement vide.

Des traces toutes fraîches de roues sur le sable de la cour lui indiquèrent plus clairement encore que le maître avait quitté son domicile. Tout était ouvert, les meubles seuls restaient dans l'appartement dont les effets avaient été enlevés.

Bibi prit son parti, se rendit à la cave, où il y avait encore quelques bouteilles de bon vin, envoya chercher à l'hôtel, d'où

on lui apportait le déjeuner et le dîner, de quoi festoyer pendant la journée entière, et se mit à table en propriétaire satisfaitde son lot dans ce bas monde. Il mangea et but, but et mangea près de quarante-huit heures sans s'arrêter, tant il avait la conscience tranquille et l'estomac profond.

Il prit ensuite la voiture publique et se dirigea sur Paris, où, riche des dépouilles de sa victime, il oublia dans l'orgie et la débauche le billet de Grandpré, que Rivaud lui aurait payé si cher.

VIII

LE RETOUR.

Madame Duperron, Laure de Pazaval et Louise Rivaud vivaient, comme on le pense, fort retirées et fort tristes, dans l'hôtel de la rue du Mont-Blanc.

Depuis le départ des jeunes officiers pour l'Egypte, elles n'avaient reçu de Gustave qu'une lettre fort courte.

Il n'y avait, du reste, rien de fort extraordinaire à ce qu'elles restassent sans recevoir de lettres de leurs amis ; les croisières anglaises faisaient bonne garde autour des ports français de la Méditerranée, en sorte que des mois entiers s'écoulaient souvent sans que les courriers expédiés des bords du Nil parvinssent sur les bords de la Seine.

Depuis près de six mois déjà elles vivaient ainsi isolées, n'osant la plupart du temps se communiquer leurs pensées secrètes et leurs craintes, quand un beau jour on apporta à l'hôtel, pendant qu'elles étaient à déjeuner, une grosse lettre venant d'Orient et adressée à madame Duperron. C'était Jean qui l'avait écrite. Elle était datée du Caire.

Cette lettre arriva à la fin d'octobre 1798, trois mois après l'époque où elle avait été écrite.

Cependant, elles reprirent courage, et ce fut la joie dans le cœur qu'elles finirent cette journée, qui devait leur donner encore une nouvelle émotion.

En effet, les habitants de l'hôtel venaient de se coucher ; le vieux concierge s'apprêtait à en faire autant, après avoir fermé toutes les fenêtres, lorsque le bruit d'un fouet agité d'une main vigoureuse retentit sous les fenêtres de sa loge. Le cri consacré de « La porte! la porte, donc!... » prononcé d'une façon impérieuse par un postillon menant une belle voiture de voyage, vint mettre en émoi non-seulement le suisse à moitié endormi, mais même les habitants de l'hôtel, qui se hâtèrent de passer le premier vêtement qui leur tomba sous la main pour se précipiter au balcon.

Pendant ce temps, le concierge grognait d'être averti si rudement et avec si peu de cérémonie. Il avait ouvert la porte, cependant, et la voiture roulait sur le pavé de la cour.

Un homme en sortit, et Louise, qui le reconnut la première, descendit vivement et vint se jeter dans les bras de son père.

— Louise! Louise! enfin je te revois donc!...

— Oh! cher père! comment as-tu pu rester si longtemps loin de nous?...

Après les premiers mots échangés, les premières questions faites, on passa au salon, on alluma le feu. Rivaud s'étant informé si ces dames avaient des nouvelles des jeunes officiers, on lui fit lire la lettre de Jean. Il respira plus librement en pensant que l'ancien postillon était toujours loin de lui.

— A propos, dit Louise en embrassant son père pour lui souhaiter le bonjour, m'as-tu ramené ma bonne madame Barnabé, bon père?...

— Ta femme de chambre? reprit Rivaud en pâlissant; non... elle a voulu rester avec son mari, et, comme j'étais médiocrement satisfait des services de ce domestique, je l'ai mis à la porte.

— Ah bien! j'en suis fâchée, reprit Louise; si j'avais su cela, je ne l'aurais pas envoyée rejoindre son mari.

— Je t'en donnerai une autre, meilleure, plus attachée, plus fidèle...

— Ce sera difficile, mon père ; j'étais fort contente de son service...

— Pauvre enfant ! pensa Rivaud en l'embrassant au front... si elle savait...

Le lendemain, Louise impatiente se leva de bonne heure, et vint frapper à la porte de la chambre de Rivaud.

— Entrez ! fit celui-ci.

Louise laissa passer sa jolie tête, vint sauter au cou de son père et s'assit sur ses genoux.

— Cher petit père, lui dit-elle de sa voix la plus câline, comme je suis heureuse de te revoir ! Je n'ai pu dormir de toute la nuit, et j'attendais le jour avec la plus vive impatience pour venir t'embrasser encore. Tu ne nous quitteras plus ?

— Je te le jure, s'écria Rivaud. A votre tour, mademoiselle, vous allez me jurer de m'obéir en tout et pour tout, car j'ai à vous demander un sacrifice... Voyons, Louise, parlons sérieusement. Je ne dois pas te cacher, ma chère enfant, que mes affaires ont un peu souffert. Il est possible que, un jour ou l'autre, je sois obligé de faire un sacrifice d'argent.

Rivaud, pendant son voyage, s'était décidé à restituer, sans rien dire, à M. de Pazaval, les cinq cent mille francs qu'il lui avait volés, sans que le jeune officier sût jamais de qui il tenait cette restitution.

— Mais je vous assure que ces préoccupations-là ne sont pas celles qui tiennent mon esprit en suspens.

— Ah ! dit Rivaud, reprenant un ton plus enjoué, nous avons des préoccupations d'une autre nature !

— Dame ! père... tu le sais bien...

— Ah ! oui, je comprends... Lui, n'est-ce pas ?

— Allons, ai-je deviné ? voyons.

— Oui, fit-elle bien bas, oui, tu as deviné.

— Louise, je n'ai pas changé d'avis : je suis toujours décidé à faire ton bonheur, et mes intentions à l'égard du jeune Pazaval sont aujourd'hui invariables. Es-tu contente ?

— Oh ! bon et excellent père !

— Dès que notre brave commandant sera de retour, il sera mon gendre, à moins, toutefois, qu'il n'ait changé d'avis...

— Oh ! c'est impossible ! Henri, mon Henri !... Oh ! père, ce n'est pas un de ces hommes qui changent...

— Qui sait? Je ne suis plus aussi riche que je l'étais avant mon voyage à Genève... c'est un des plus beaux partis de France... Et toi, ma Louise, quoique tu sois belle comme un ange, tu n'es que la fille d'un ancien fermier... Tu comprends donc...

— Cher petit père, reprit Louise, Henri m'aime comme j'aime Henri; il serait demain... que sais-je? moi, duc ou roi, que, malgré ses grandeurs...

Rivaud ne put s'empêcher d'admirer la foi qui dominait l'âme de sa fille.

— Oh! du moment qu'il en est ainsi, dès l'instant que vous vous êtes promis de partager l'héritage des rois de la terre, ma foi, je n'ai plus rien à dire... je m'incline devant vous, belle fée!

Louise sonna et demanda le déjeuner. En attendant qu'on vînt annoncer qu'il était servi, la jeune fille, comme les enfants gâtés de tous les âges, se mit à visiter par curiosité les effets de Rivaud, qui n'y faisait pas attention.

Elle venait d'ouvrir un grand portefeuille, et elle allait sans doute en faire l'autopsie, sans y attacher la moindre importance, lorsque l'ex-fermier, tournant la tête au bruit du frôlement d'un papier, se leva brusquement, et, se précipitant sur sa fille, lui arracha des mains une lettre sur laquelle la malheureuse jeune personne allait jeter les yeux. C'était la lettre de Grandpré, que Rivaud n'avait pas encore brûlée.

— Que fais-tu là, Louise? s'écria-t-il brusquement.

Puis il prit son portefeuille et le serra dans une armoire, dont il mit la clef dans sa poche.

— Tenez, curieuse, ajouta-t-il en désignant du doigt un meuble à moitié ouvert à sa fille, fouillez par là, peut-être trouverez-vous quelque chose à votre convenance.

Louise s'empressa d'obéir et ses yeux s'arrêtèrent sur trois jolies petites boîtes exactement pareilles. Sur l'une, on lisait: « Louise; » sur l'autre: « Laure; » sur la troisième: « madame Duperron. »

C'étaient trois délicieuses montres de Genève que Rivaud avait achetées pour les leur offrir à son retour.

Louise s'empara de la sienne, mit les deux autres sous la serviette de sa sœur et de sa mère, et revint bientôt l'avertir

que le déjeuner était servi. Elle prit le bras de Rivaud et passa avec lui dans la salle à manger en lui disant tout bas :

— Père, il y a encore quelqu'un ici dont il faudra que tu fasses le bonheur; tu es si bon...

— Ah ! il paraît que tu comptes me donner l'entreprise générale de tous les bonheurs... Et de qui dois-je encore faire le bonheur, s'il te plaît?

— Je te le dirai plus tard.

— Soit! reprit Rivaud.

La vie qu'on mena à l'hôtel fut des plus simples pendant quelque temps.

Depuis la lettre de Jean, on n'avait plus eu la moindre nouvelle des deux officiers. On était au commencement de juin 1799.

Laure et Louise, unies comme deux sœurs, n'avaient pas de secret, comme bien l'on pense. Laure savait tout l'amour que Louise avait pour Henri; Louise connaissait celui de son amie pour Gustave.

— Que tu es heureuse, toi, bonne Louise! disait souvent Laure, lorsque les deux jeunes filles venaient à parler de ceux dont l'image régnait dans leurs cœurs. Que tu es heureuse! tu peux l'aimer, tu peux le dire, tu peux espérer un avenir de bonheur... mais moi... Quoiqu'il arrive, je n'en suis pas moins morte au bonheur. Si je retrouve mon mari, je perds à tout jamais celui que j'adore; si je ne le retrouve pas, je ne puis être la femme de Gustave... Tu le vois bien, je suis vouée au malheur... Une fois mon frère de retour, je lui demanderai d'aller finir dans un cloître à l'étranger ma triste existence.....

Bien des jours encore se passèrent sans amener aucun changement dans le genre de vie de nos principaux personnages. Madame Duperron reçut enfin deux bonnes lettres de son fils, et Laure de Pazaval une de son frère : Ils paraissaient fort satisfaits l'un et l'autre de se trouver auprès du général en chef, dont le nom grandissait de jour en jour, cependant il était facile de pressentir, au ton des trois lettres, qu'ils soupiraient tout bas après la France et les êtres qui leur étaient si chers.

De leur côté, Gustave et Henri reçurent également deux ou trois lettres bien tendres, bien longues, dans lesquelles on leur

annonçait le retour de Rivaud, et l'on rappelait l'impatience que chacun avait de les revoir ; on leur disait avec quel bonheur on avait fêté les épaulettes du nouveau colonel. Louise était fière de son fiancé, autant que Laure l'était de son frère, mais cette dernière, nous savons pourquoi, conservait cette mélancolie, cette tristesse qui commençait même à influer sur sa santé, et dont rien ne pouvait la faire sortir.

Vers le commencement de septembre 1799, un beau matin, Paris fut réveillé tout à coup par une nouvelle qui se colporta de quartier en quartier, de rue en rue, de maison en maison : le général Bonaparte est revenu d'Egypte, il est dans la capitale !

Telle était la rumeur publique, et cette rumeur, cette fois, n'était pas fausse.

Le concierge de Rivaud ayant appris la grande nouvelle de la laitière, qui la tenait de l'épicier, qui l'avait entendu dire à un maraîcher, le concierge, disons-nous, s'empressa de venir frapper à la porte de son maître pour lui raconter ce qui se disait partout. Rivaud, fort agité, comme on le pense, s'habilla à la hâte pour aller lui-même s'assurer du fait, recommandant au concierge de ne pas ébruiter cette grande nouvelle avant sa rentrée à l'hôtel. Il était étonné de ne pas avoir vu encore Gustave et Henri, si réellement le général Bonaparte était de retour, ainsi qu'on l'affirmait. Il redoutait quelque malheur pour l'un ou l'autre de ces généreux enfants. Il songeait au désespoir d'une mère, d'une sœur, d'une fiancée. Il voulait avoir le temps de les préparer à une catastrophe, si elle avait eu lieu.

Tout en marchant et en se dirigeant vers le petit hôtel de la rue de la Victoire, Rivaud songeait au moyen qu'il emploierait pour restituer au jeune marquis de Pazaval la partie de la fortune de son père qu'il lui avait dérobée. Il se demandait s'il faudrait lui envoyer cette grosse somme d'une manière détournée, ou s'il ne prierait pas son ami Barras de faire rendre par le gouvernement un décret décidant que, vu les services du colonel, il lui était alloué, en indemnité des pertes qu'il avait faites à la Révolution, cinq cent mille francs.

Il songeait aussi à Laure, dont sa fille lui avait raconté le romanesque mariage, et cherchait à se persuader qu'on parviendrait facilement à casser ce mariage *in extremis*, et plus

facilement encore à décider Louise à épouser Gustave.

Rivaud était tellement plongé dans toutes ses pensées, parmi lesquelles, il faut bien le dire, celles relatives à lui-même et à l'ancien postillon du bois d'Ettenheim avaient une large place, qu'il faillit bousculer, en tournant le coin d'une rue, un homme en guenilles qui lui adressa une grossière parole sur sa maladresse. Cette insulte allait sans doute coûter cher au mendiant, car Rivaud, peu patient de sa nature et d'ailleurs très-vigoureux, avait déjà levé sa canne sur lui, quand, ayant fixé le drôle, l'ex-fermier reconnut son ancien domestique Bibi-Barnabé. Il ne put retenir une exclamation. — Bibi, qui cherchait à éviter la canne levée sur sa tête, s'arrêta à son tour, reconnut son homme et poussa un grand cri de joie. Bientôt il voulut courir sur les pas de son ancien maître, mais une lourde voiture lui barrait le passage, et, quand elle se fut éloignée, le prudent Rivaud avait disparu.

IX

UNE APPARITION.

L'animation qui régnait autour de l'hôtel de la rue de la Victoire ne permit pas un seul instant à Rivaud de conserver le moindre doute sur le retour du général Bonaparte; encore fort impressionné de la rencontre peu agréable qu'il venait de faire dans la personne de M. Bibi, il entra dans l'allée et se dirigea vers l'entrée principale, sans que personne songeât à lui demander ce qu'il cherchait.

La première personne que rencontra l'ex-fermier, en entrant dans le salon de service des aides de camp du général Bonaparte, fut, non plus le colonel, mais bien le général Duperron. Il lui sauta au cou et l'embrassa. Le colonel Henri de

Pazaval arriva un instant après. Il fut décidé qu'on irait ensemble surprendre les trois pauvres femmes qui, ne sachant encore rien des rumeurs de la ville, ne s'attendaient guères à revoir si brusquement leurs amis. La conversation, comme on pense, fut vive et pressée entre ces trois personnages.

Mais ce qui préoccupait surtout Rivaud, c'est qu'il ne voyait pas poindre la figure du terrible manchot, de l'ancien postillon, le cauchemar de ses rêves. Etait-il revenu, lui aussi? Etait-il mort en route? Il lui tardait d'être débarrassé du terrible souci qui assombrissait son existence. Enfin, ne tenant plus au supplice qu'on nomme l'incertitude, il prit son courage à deux mains, et d'une voix qu'il s'efforça de rendre aussi calme, aussi indifférente que possible, il dit à Gustave :

— Je ne vois pas avec vous un brave homme dont j'ai souvent entendu parler à ces dames, un garçon qui a été à votre service, je crois, mon cher Henri.

— Ah! notre brave compagnon de guerre, Jean.,. il n'est pas ici.

Rivaud respira à pleine poitrine.

— Non, non, rassurez-vous, notre cher manchot ne pouvait voyager avec nous dans la chaise de poste du général en chef, nous l'avons laissé à Marseille. Il arrivera dans quelques jours, il a dû prendre la voiture publique. Oh! il ne se fera pas attendre, j'en suis sûr. Nous vous le présenterons.

Ce n'était pas précisément ce qu'eût voulu Rivaud. Cependant il se voyait quelques jours de répit pour aviser.

Tous trois se jetèrent dans une voiture, et bientôt ils descendirent à la porte de l'hôtel Rivaud.

Nous ne dirons pas comment on fêta le retour des deux officiers, cela se devine.

La journée s'écoula de la façon la plus délicieuse. Le soir, on fut au théâtre, puis chacun rentra dans sa chambre le cœur content : Louise et Henri, heureux comme ils ne l'avaient jamais été; Laure et Gustave, non sans pousser de longs soupirs; madame Duperron, plus heureuse encore peut-être que les amoureux, tant le cœur d'une mère a des trésors inappréciables!

Rivaud seul était soucieux.

Sa rencontre du matin avec son ancien valet, avec cet homme qui connaissait une partie de ses secrets, le tourmentait par-dessus tout. Il ne l'avait pas revu depuis son séjour en Suisse, et pensait bien que le terrible testament déposé par Grandpré chez le notaire inconnu était passé à l'état de lettre morte, faute du papier mystérieux qui devait le faire remettre par le tabellion. Toutefois, il lui semblait d'un mauvais présage de s'être trouvé nez à nez avec cet homme.

Il passa donc une nuit des plus agitées; il commençait à reposer quand, vers huit heures du matin, il fut réveillé par un coup frappé discrètement à la porte de sa chambre.

— Entrez, dit-il.

Louise entre-bâilla doucement la porte, et, voyant son père qui écartait ses rideaux, elle vint se placer au pied de son lit, après l'avoir embrassé au front.

— Ah ! ah ! s'écria Rivaud en riant, il paraît que les amoureux ne dorment pas autant qu'ils pourraient le faire.

— A quand le mariage, Louise ?

— Quand tu voudras, père, dit Louise en l'embrassant.

— Allons! nous ne vous ferons pas longtemps attendre. J'aurai aujourd'hui même une conversation décisive avec M. de Pazaval.

— Ne suppose pas au moins que je sois venue pour cela, dit Louise en rougissant.

— Et pourquoi donc, chère enfant?

— Ecoute, père, je venais te parler de Laure.

Et la fille de Rivaud raconta de nouveau à son père les confidences que lui avait faites la sœur de Henri, en le suppliant de la décider à épouser le général Duperron.

— Demande à Laure si elle veut me recevoir, répondit Rivaud, je suis en humeur de marier tout le monde aujourd'hui.

Louise courut chez sa sœur.

Mademoiselle de Pazaval, étonnée, ne comprit pas ce que lui voulait Rivaud. Néanmoins elle accéda à ses désirs.

— Ma chère enfant, lui dit ce dernier en l'abordant, car vous me permettrez de vous donner ce nom, puisque votre frère veut bien faire l'honneur à ma fille et à moi d'entrer dans ma famille...

— Il y a longtemps, monsieur, reprit Laure en lui tendant

la main, que je me suis habituée à considérer Louise comme une sœur et vous comme un père.

—Alors, vous ne trouverez pas déplacé de ma part de venir aujourd'hui vous parler à cœur ouvert. — Laure, vous aimez le général Duperron ?

— Moi !... je n'ai jamais dit à personne...

— Pardon ! pardon ! vous avez avoué votre affection à ma fille, et vous avez fort bien fait. — J'ai tout lieu de croire que lui aussi vous aime. — Pardonnez-moi ma franchise, je vais droit au but.

— Monsieur Rivaud, reprit Laure relevant fièrement la tête, cette démarche, la faites-vous en votre nom ou bien au nom d'un autre ?...

— En mon nom, Laure, de mon propre mouvement. Louise, votre bonne sœur, m'a confié ce matin même vos chagrins, vos scrupules, la position bizarre où vous vous trouvez, et j'ai voulu vous parler sans détour. — L'union que vous avez contractée d'une façon si singulière ne peut vous engager en rien.

— N'allons pas plus loin, monsieur, interrompit Laure. Mon cœur m'appartient; jamais il ne sera à un autre qu'à celui qui a su le faire battre avec tant de puissance; ma main appartient à celui qui m'a sauvé la vie aux dépens de sa liberté. Tant que celui-là ne sera pas venu me dire : « Je vous rends votre parole, » je me considérerai comme sa femme devant Dieu et devant ma conscience.

— Mais enfin, Laure, si on vous prouvait que ce mariage est tellement nul, même aux yeux de toutes les lois, qu'il n'en existe probablement aucune trace ?

— Alors, je répondrais que la reconnaissance est pour moi un registre sur lequel mon acte de mariage se trouve écrit d'une manière beaucoup plus durable que sur tous les actes faits par la main des hommes. En n'épousant pas le général Duperron, qui d'ailleurs ne m'a jamais laissé connaître son amour pour moi...

— Il n'a pas osé, soyez-en certaine...

— Et il a bien fait, je ne l'en aime pas davantage, ce serait chose impossible, mais je ne l'en estime que plus. — En n'épousant pas le général, je voue mon existence entière au malheur,

je le sais, mais je vis en repos avec ma conscience, je reste digne de ma noble famille, des exemples que m'ont donnés mes ancêtres, et, quand je mourrai, Dieu, qui aura vu mes souffrances sur cette terre, saura bien me récompenser là-haut.

Rivaud allait insister, lorsque la porte du salon s'ouvrit pour faire place à Henri de Pazaval.

Nous reprendrons cet entretien, dit Rivaud à voix basse, en se penchant vers Laure.

Grande nouvelle ! s'écria Henri, en entrant. Jean est arrivé !

— Le postillon ! murmura Rivaud, tout pâle.

— Entre donc, Jean, dit Henri.

Le manchot apparut sur le seuil, mais à la vue de Rivaud, il recula comme s'il eût aperçu un tigre prêt à le dévorer, et s'enfuit.

X

BIBI CONVOITE L'HÉRITAGE DE GRANDPRÉ.

Il y a bien longtemps que nous avons perdu de vue l'un de nos personnages, et l'on pourrait croire qu'il a disparu pour toujours de la scène de notre action : il n'en est rien cependant. Bibi-Barnabé, sur le compte de qui il est temps de revenir, devait jouer encore un rôle plus actif dans ce drame.

On se souvient qu'après l'affaire du lac, il avait trouvé et gardé le billet auquel son ex-ami le philosophe attachait un si grand prix. Ne voulant pas le remettre à Rivaud avant de savoir au juste quel parti il en pouvait tirer pour lui-même, il l'avait serré dans ses effets ou plutôt dans ceux de l'intendant, et s'était mis en route pour Paris avec ses sept mille francs en poche.

Jamais, dans ses jours de plus grande prospérité, Bibi n'avait

eu à sa disposition une somme aussi ronde ; aussi, les délices de cette capitale, lui firent bientôt oublier Rivaud, le billet, Grandpré et même sa Jeannette, ses anciennes amours. Il se jeta à corps perdu dans les plaisirs, ou, si l'on veut, dans la fange. Le cabaret de la veuve Dulaurier devint son Tortoni.

Ses sept mille francs commencèrent à rouler grand train.

Un jour de misanthropie, il compta ce qui lui restait en caisse, et trouva quatre cent cinquante francs en tout. Au train qu'il menait depuis sa rentrée à Paris, cela ne pouvait le mener loin.

Tout à coup il se rappela la dernière conversation de Grandpré et de Jeannette sur le bateau. Il se souvint que Grandpré avait caché dans sa chambre, au chateau de Pazaval, avant son départ de cette aristocratique habitation, un magot d'environ cent mille francs.

Il résolut bravement de tenter l'aventure et d'aller à Pazaval dénicher le trésor de feu l'intendant.

On était au mois de juin 1799, lorsque M. Bibi, par un beau soir d'été, abandonna gaîment Paris, les mains dans ses poches, et s'achemina pédestrement d'abord sur la ville de Meaux. Il fit une station dans le cabaret où il avait la première fois rencontré le philosophe, y coucha, puis, le lendemain, prit la voiture publique, et le surlendemain au soir il arrivait à Verdun. Se rendre directement au château, parcourir les ruines, demander des explications aux paysans, cela devait naturellement éveiller des soupçons.

Bibi imagina un autre moyen d'arriver à son but. Il acheta une blouse, une petite pacotille de porte-balle, et s'achemina à pied, un bâton à la main, vers Pazaval. Il avisa les maisons qui lui paraissaient les plus aisées, et, s'introduisant partout, comme pour vendre sa marchandise, il fit adroitement causer les paysans qui lui parurent les plus capables de le bien renseigner.

Dans un cabaret où il se décida à entrer, trois paysans étaient attablés et continuèrent leur conversation sans se préoccuper du nouvel arrivant. Bibi, entendant prononcer le nom bien connu de Grandpré, demanda une bouteille de vin et écouta de toutes ses oreilles, en feignant de remettre en ordre sa pacotille.

— Comment! Thiébaut, disait l'un des paysans, on t'a dit

que Grandpré n'était pas mort? Ce gueux-là se tirerait des griffes du diable.

— Il ne s'est toujours pas tiré des miennes, pensait Bibi en avalant un verre de vin qui lui fit faire la grimace, tant il était roide.

— On me l'a dit.

— Et tu crois qu'il est riche?

— Dame! c'est bien possible... Le gueux avait amassé tant de gros sous en volant M. le marquis.

— Son argent aura *péri* avec le château.

— Tu n'as jamais eu la curiosité d'aller voir si on ne pourrait pas retrouver cet argent, toi?

— Ma foi! non! le vieux manoir est si bien bouleversé de fond en comble, que ça ne serait pas facile à retrouver.

— C'est drôle, tout de même, de penser que ce monde-là a disparu tout d'un coup de ce pays-ci.

— Tiens, vois-tu, Thiébaut, il faut oublier ce temps de folies... Ça n'est pas du propre ce que nous avons fait.

— Comme on dit, mes enfants, nous avons craché en l'air pour que ça nous retombe sur le nez.

En prononçant ces dernières paroles, les trois paysans se levèrent et sortirent pour quitter le cabaret.

Thiébaut, qui avait régalé les paysans, s'approcha du maître du cabaret pour payer. Le faux colporteur, saisissant avec adresse le moment où il se trouvait isolé de ses amis, lui dit à demi-voix :

— Eh! citoyen, vous ne voulez pas m'acheter quelque chose pour vous ou pour votre ménagère?

— Merci! répondit assez sèchement Thiébaut, je n'ai pas d'argent.

— Je vous ferai crédit. J'ai de jolies choses, et bien commodes, dont on a toujours besoin. Voyez-les seulement, ça n'engage à rien.

— Si ça n'engage à rien... reprit Thiébaut.

— Dites-donc, citoyen, fit-il au paysan, est-ce qu'il existe ici un château où je pourrais faire quelques bénéfices?

— Un château?.. Il y en avait un, voilà quelques années, et un bien beau, ma foi! Mais il est en ruines, et il n'en reste que des pierres noircies et de la cendre.

— Ah! il a été brûlé ?

— Oui, brûlé, détruit de fond en comble.

— Pas possible!

— Tenez, d'ici on aperçoit encore un grand pan de mur noirci.

— Vous devriez bien me mener voir ça.

— Pourquoi faire ?

— Dame ! pour voir. Moi je suis curieux.

— Mais puisque je vous dis qu'il n'y a personne... Vous ne pouvez pas vendre vos bonnets de coton, votre fil et vos aiguilles aux lézards qui se cachent dans les murs.

— Moi, ça m'amuse de voir des ruines. Tenez, si vous voulez me conduire, je vous fais cadeau... de cette cravate, qui vous ira joliment bien.

Comme tous les paysans, ou plutôt comme la plupart des hommes, maître Thiébaut était assez intéressé. Il accepta donc la proposition.

— Le faux porte-balle confia sa marchandise au cabaretier et suivit le paysan.

— Y a-t-il longtemps que le manoir est détruit ? dit en marchant à son cicerone M. Bibi, jouant l'ingénuité.

— Voilà bientôt sept années, reprit Thiébaut.

— Vous vous rappelez bien l'avoir vu debout ?

— Parfaitement.

— Alors, vous me direz comment il était distribué... Rien ne m'intéresse, dans mes voyages, comme de rétablir, par la pensée, les anciennes demeures seigneuriales.

Thiébaut semblait un peu étonné des paroles de ce touriste d'une espèce si singulière. Bibi, qui avait oublié d'être sot, s'en aperçut facilement.

— Vous êtes surpris, dit-il au paysan, de voir des idées aussi bizarres à un simple colporteur. Que voulez-vous ? je suis fait de cette façon. Quand je trouve sur ma route quelque beau site, quelque ruine curieuse, c'est plus fort que moi, il faut que je m'y arrête, que je l'admire. — Si je n'étais colporteur, je suis persuadé que j'aurais fait un bon architecte.

— Je ne dis pas non, reprit tranquillement Thiébaut ; mais, puisque vous aimez tant à connaître les choses passées et que

vous m'avez fait une politesse, je vous dirai ce que je sais sur le château de Pazaval.

— Et depuis l'incendie, on n'a rien trouvé de précieux? on n'a pas essayé de chercher sous les cendres?

— Ma foi ! non... Du moins, je ne le pense pas. Que diable voulez-vous qu'on trouve dans un endroit dévoré par le feu?

— Oh! quelque vieux reste d'armure, quelque vieille épée rouillée et à moitié consumée...

— Ah bien! nous n'avons guère le loisir, au pays, de nous amuser à pareille recherche.

— Mais le nouveau propriétaire?... car, enfin, ces ruines appartiennent à quelqu'un, sans doute?

— Le nouveau propriétaire se soucie autant des vieilles armures, que nous d'une vieille ferraille. Pourvu que les terres qu'il a acquises à vil prix lui rapportent le double de ce qu'il les a payées, il est content, cet homme.

En causant ainsi, Bibi et Thiébaut arrivèrent en face de l'avenue ou plutôt de la place où avait été l'avenue qui conduisait à la porte d'entrée du château.

— Le fait est que ce sont de fières ruines!... s'écria Bibi. Ça ne devait pas être facile à conduire, un château comme celui-là et une propriété semblable. Le seigneur de ce manoir avait de l'occupation. Sans doute il devait avoir quelqu'un pour l'aider.

— Oui, un intendant.

— Qui logeait au château?

Thiébaut regarda son interlocuteur en dessous... Sa conversation dans le cabaret avec Jean-Pierre lui revint à l'esprit :

— Est-ce que?... se dit-il; attends, attends! si tu veux me faire jaser sur celui-là, tu vas voir, mon garçon.

— Non, reprit-il; il demeurait dans le pavillon isolé dont vous voyez là-bas des traces, à l'entrée du jardin.

— Ah! fit Bibi.

Au bout d'une heure de promenade, ils rentrèrent au cabaret, Thiébaut et lui. Le faux colporteur offrit un verre de vin à son guide, lui remit une belle cravate, et le quitta en lui donnant une grande poignée de main, l'assurant qu'il était bien heureux de l'avoir rencontré, et qu'il n'oublierait jamais l'agréable journée qu'il lui avait fait passer.

— Oh ! tu es un beau parleur, toi, murmura Thiébaut en le voyant s'éloigner, on te surveillera.

Bibi revint le soir même coucher à Verdun. Par prudence il résolut de laisser s'écouler quelque temps avant de revenir à Pazaval. Il avait cru s'apercevoir que le paysan cicerone ne paraissait pas très-convaincu de son admiration profonde pour la nature, les ruines, les vieux châteaux et les sites pittoresques. A deux ou trois reprises différentes, il avait cru saisir, fixé sur lui, un œil qui pouvait n'être pas celui d'un niais.

— Cinq jours après sa première visite au vieux manoir, Bibi, qui voyait que la nuit était sombre, se décida à commencer ses opérations. Il se munit d'une pioche solide, d'une pelle, d'un bon couteau bien affilé, en cas d'une mauvaise rencontre, d'une lanterne sourde, puis il s'achemina vers Pazaval.

Bientôt il se mit à l'œuvre. Le temps était lourd, l'atmosphère chargée de vapeurs qui semblaient raser le sol. Vers minuit, un orage violent éclata sur le village et le château, et s'abattit sur les ruines du pavillon, ainsi que sur le chercheur de trésor. Il fallut interrompre le travail; une pluie torrentielle inonda bientôt le sol.

— Triste début! pensa-t-il en ramassant sa pioche et sa pelle, qu'il put cacher non loin de là, ainsi que sa lanterne, dans un épais fourré.

Il reprit le chemin de Verdun, mais, quoiqu'il ne fût pas très-éloigné de cette ville, il faisait presque grand jour quand il y arriva. N'ayant pour se guider que la lueur des éclairs, forcé de marcher avec mille précautions pour ne pas tomber dans des fossés ou des frondrières inconnues, pour éviter les chiens du village, dont la voix l'aurait pu trahir, en supposant que leur dent meurtrière l'eût épargné, il arriva chez lui transi, grelottant, et fut obligé de se mettre au lit, en proie à un terrible accès de fièvre.

Il est à présumer qu'en l'état où il se trouvait, s'il n'eût pas été aussi près du but (du moins il l'espérait), il s'en fût retourné dès le lendemain même à Paris.

Mais il avait tant fait, qu'il ne voulut pas jeter le manche après la cognée.

Du reste, il en fut quitte pour la peur. Sa constitution vigou-

reuse le sauva d'une maladie. Au bout de deux jours il était sur pied.

Le surlendemain donc de sa nuit orageuse, le soleil couché, il partit de nouveau pour les ruines de ce château, sa mine d'or à lui, pour ce manoir qu'il voyait dans ses rêves, auquel il pensait le jour, et qu'il eût bouleversé de fond en comble s'il eût eu mille bras au lieu des deux que la nature lui avait octroyés.

Cette nuit-là, il travailla rudement; il remua les parois encore debout du pavillon, fouilla la cheminée, descella la plaque armoriée du vaste foyer, souleva les carreaux, brisa une partie du plancher à moitié calciné... tout cela en vain.

Vers trois heures du matin, il songea à se retirer. Le jour n'allait pas tarder à paraître, il n'avait rien trouvé.

Avec une persévérance digne d'un meilleur sort, le malheureux Bibi, pendant huit nuits consécutives, fit le voyage de Pazaval, remua, secoua, creusa, renversa les murs, le sol, le plancher et tout ce qui existait encore dans cet infernal pavillon.

— Oh ! se disait-il en mordant de rage le manche de sa pioche, si je pouvais encore tenir ce brigand de Grandpré !... je saurais au moins dans quel coin mystérieux il faut piocher, tandis que maintenant je risque...

Bibi fut arrêté soudain dans ses philosophiques réflexions par l'aspect d'une lueur faible d'abord, mais qui parut grandir, se rapprocher et courir à travers les arbres. Il ouvrit l'œil et dressa l'oreille comme le chien de garde mis en éveil.

— Je ne me trompe pas, pensa-t-il, cette lumière vient de ce côté, quelqu'un s'approche... Est-ce qu'on m'aurait vu ?

Il se remit pourtant à l'ouvrage, repiocha, remua de nouveau pendant une demi-heure encore...

Tout à coup, il lui sembla avoir entendu non loin de lui, dans les arbres, comme le léger bruit d'un corps écartant des branches. Il se retourna pour saisir sa lanterne et l'éteindre; il remarqua que les rayons de cette lanterne donnaient droit du côté où il avait cru voir d'abord une lumière, où il croyait à l'instant même avoir entendu un bruissement un peu distinct.

— Diable ! fit-il, ceci devient grave... Il faut battre en re-

traite ; oui, mais par où?... Je pourrais bien être entouré. Je n'ai pas été prudent... l'ardeur du travail m'a fait négliger les précautions...

Un danger réel et plus grand qu'il ne pouvait se l'imaginer menaçait, en effet, le malheureux Bibi. Thiébaut, avec son gros bon sens, avait trouvé assez bizarres les allures de ce colporteur-touriste donnant à bas prix ses marchandises et faisant des cadeaux pour obtenir des renseignements sur un château qui devait lui être bien indifférent.

Donc le fermier se mit sur le qui-vive. Toutefois, pendant plusieurs jours, il n'entendit parler de rien, il ne pensait même plus à son aventure, quand par une belle nuit, s'étant attardé au marché de Verdun, et rentrant tard dans sa maison, il crut apercevoir à travers le feuillage du parc abandonné de Pazaval une faible lumière vacillant dans les ruines.

Il courut chez ses voisins, leur montra ce qu'il voyait, et les engagea à le suivre, la fourche à la main, pour savoir à quoi s'en tenir.

La partie étant engagée, on fut trouver les plus vigoureux gaillards du village. On se rassembla autour du cabaret qui allait fermer boutique, on s'humecta le gosier avec une copieuse rasade d'eau-de-vie , et les nouveaux croisés partirent en silence pour leur expédition.

— Un instant, dit Thiébaut qui s'était donné, de sa propre autorité, le commandement. Si, comme j'ai des raisons pour le croire, nous avons affaire à un farceur, il faut le cerner. La moitié de la bande va tourner la position, et, pour nous avertir qu'on est près du château, Jean-Pierre imitera le cri de la chouette. Nous, pendant ce temps-là, nous avancerons en silence, et si ce n'est pas le diable, nous le pincerons.

La marche ainsi combinée, les deux partis s'avancèrent avec prudence. Ils n'étaient plus qu'à une centaine de pas de notre aventurier, quand un cri de hibou se fit entendre. Bibi avait éteint sa lanterne accusatrice et restait immobile. Il se blottit sous une ronce, dans des pierres, et attendit. Un cri semblable répondit au premier ; Bibi crut remarquer qu'il partait du côté opposé.

— Oh ! oh ! se dit-il à lui-même, cela devient grave. Je suis cerné.

Un bruit de pas nombreux parvint à son oreille, et il retint sa respiration.

Tout à coup, les rayons de dix à douze lanternes firent briller à ses yeux une masse compacte de quinze à vingt grands paysans armés de sabres et de fourches. Bibi, l'œil sur ses adversaires qui ne l'avaient pas aperçu, tant il s'était blotti avec adresse dans les ronces, tira doucement son couteau et le mit entre ses dents, prêt à vendre chèrement sa vie.

— Jean-Pierre, dit Thiébaut, as-tu vu quelque chose?

— Rien, et toi, Thiébaut?

— Rien non plus. Bah ! tu fais toujours le malin et tu vois des lanternes où il n'y en a pas.

— Par exemple! est-ce que vous n'avez pas vu comme moi la lumière, vous autres?

Une demi-heure après, les lanternes, qui fuyaient rapidement dans la direction du village, et le bruit des voix s'affaiblissant de plus en plus, firent connaître à Bibi que le danger diminuait et allait disparaître.

Dès qu'il fut bien sûr que chacun avait eu le temps de rentrer chez lui, notre chercheur de trésors, notre coureur d'aventures, leva avec prudence la tête, sortit pièce à pièce de sa cachette, ferma son couteau, jeta dans le fourré sa pelle, sa pioche et sa lanterne sourde, et s'achemina à pas de loup vers le parc, puis rentra à Verdun après avoir fait un détour d'une lieue pour éviter les approches du village.

Son expédition était manquée. Il ne fallait plus songer au trésor du philosophe. Bibi n'avait pas au delà d'une centaine de francs pour regagner la capitale. Il ne paya pas son aubergiste, et disparut, lui laissant pour solder sa note une malle entièrement vide...

Ce qui fait qu'en fin de compte il y eut, cette nuit-là, trois hommes volés : Nicolas Thiébaut d'abord, qui comptait bien prendre le colporteur en flagrant délit; Bibi qui s'en allait les poches vides, et l'hôtelier, à qui cet accident avait empêché de remplir les siennes.

XI

[CONFESSION.

Nous avons laissé Rivaud se trouvant tout à coup, et pour la première fois, face à face avec l'homme qu'il redoutait le plus au monde, Jean le manchot, Jean l'ex-postillon et le seul témoin du crime commis par lui près d'Ettenheim.

Rivaud passa la journée dans une horrible angoisse.

Henri et Laure ne savaient que penser, car Jean ne reparut pas pour leur expliquer sa fuite.

Mais le jeune marquis était à peine couché qu'on frappa à sa porte.

— Qui diable peut venir chez moi à cette heure ? se dit-il ; et il s'empressa néanmoins d'aller ouvrir.

Jean se précipita dans sa chambre, la figure bouleversée.

— Ah ! c'est toi, lui dit le colonel d'un ton où perçait le mécontentement. Tu fais de belles choses, Jean, tu es poli pour mon futur beau-père !

— Votre beau-père, monsieur Henri, lui, cet homme, ce... Rivaud !

— Pardieu ! tu le sais bien ?

— Jamais ! c'est impossible !

— Ah çà ! tu es devenu fou, mon pauvre Jean... Et pourquoi ne voulez-vous pas permettre à Rivaud d'être mon beau-père, s'il vous plaît, monsieur Jean ?

— Parce que... parce que... ce mariage est impossible.

— Mon mariage avec Louise, le rêve de bonheur que depuis sept années j'aspire à voir se réaliser ! impossible ?... Encore

une fois, qu'est-ce que cela veut dire? voyons! explique-toi, je le veux!

— Eh bien! mon colonel, savez-vous quel est l'homme que vou svoulez nommer votre beau-père?... Vous rappelez-vous Ettenheim?

— Encore cette lugubre histoire... Je t'avais prié de ne plus m'en rebattre les oreilles.

— Oh! j'en suis fâché, mon colonel, aujourd'hui il le faut.— Ce sera la dernière fois, si vous l'exigez.

Henri pâlit et fit signe au manchot de continuer.

— Je vous ai dit, mon colonel, que pendant que les deux assassins pénétraient dans la voiture, j'avais pu gagner un massif d'arbres à quatre pas de là.

— Oui, après?

— Je vous ai dit qu'au moment où, pour vous voler sans doute, et pour s'assurer que vous étiez bien mort, ils décrochèrent la lanterne de la berline, un rayon de lumière venant à frapper en plein sur leurs visages, je les avais vus, et si bien vus, que, cinquante années après, je les reconnaîtrais encore.

— Eh bien! s'écria Henri pâlissant malgré lui, suspendu aux lèvres de son fidèle serviteur et à moitié sorti de son lit.

— Eh bien! l'un des deux était cet homme que j'ai poursuivi toute une nuit, sans pouvoir l'atteindre, et... et l'autre...

Jean hésita.

— L'autre? reprit d'un ton fiévreux le colonel.

— L'autre, c'est lui!...

— Qui? lui! fit Henri retardant le moment fatal de l'aveu.

— L'homme de ce soir!

— Rivaud!... C'est impossible.

— Impossible! je ne dis pas, mais cela est... ses traits sont là, voyez-vous, et ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

— Rivaud mon assassin, Rivaud, l'ancien et le plus fidèle fermier du marquis, Rivaud, le père de Louise... impossible, te dis-je! le matin de mon départ il était encore à la ferme... tu es trompé par une ressemblance fatale...

— Non, non, non et mille fois non, mon colonel... c'est lui qui vous a frappé... J'en suis sûr comme je suis sûr en ce moment d'être près de votre lit et de m'appeler Jean.

Henri réfléchissait, son front sombre était baissé, il semblait

en proie à une violente et muette douleur. Jean n'osant rompre le silence, tous deux restèrent un instant comme pétrifiés. Enfin, relevant la tête, le colonel dit à l'ancien postillon :

— Pas un seul mot de tout ceci à qui que ce soit au monde, si tu veux conserver mon amitié... Demain, en te levant, tu entreras dans ma chambre avant d'avoir parlé à personne... tu entends?...

— Je vous obéirai, mon colonel. Pardonnez-moi, je vous ai fait de la peine.

— Oui, mais je te pardonne. Adieu! mon ami! et il tendit la main au fidèle serviteur.

Resté seul, Henri tomba dans un abîme de réflexions plus cruelles les unes que les autres.

— Ainsi donc, pensait-il la mort dans l'âme, l'homme dans la famille duquel je veux entrer est un assassin et un voleur. Et Louise, cette belle et pure enfant, la fille d'un tel monstre... Je comprends maintenant cette fortune subite... le mystère se dévoile à mes yeux... Horrible trame!... Mon Dieu!... Que faire?... Dire à Louise... Ah! c'est impossible! la malheureuse enfant expirerait de douleur. Et, d'ailleurs, puis-je renoncer à un amour qui fait toute la joie de ma vie?... Lui cacher le crime de Rivaud? Pourquoi pas? Cet homme s'est repenti. Oui, sans doute, et je comprends maintenant la condition qu'il a mise, avec une apparence si généreuse, à mon mariage. — Cinq cent mille francs pour elle, cinq cent mille francs pour vous, me disait-il encore hier. — C'est une restitution qu'il voulait me faire.— Allons, soyons miséricordieux. Que Rivaud ne sache jamais que je connais son crime. Je puis accepter son argent... il est bien à moi. Que les vertus de la fille rachètent, puisqu'il le faut, les crimes du père...

Toutes ces pensées pénibles tinrent éveillé une partie de la nuit le pauvre jeune homme. Vers le matin, il commençait à s'assoupir quand sa porte s'ouvrit : le fidèle Jean parut. Henri lui tendit la main, lui ordonna de fermer les portes, de voir si personne ne pouvait les entendre, et le faisant asseoir au pied de son lit :

— Jean, lui dit-il, le secret que tu m'as confié ne doit jamais être connu de personne.

Jean fit un signe de tête affirmatif.

Henri continua :

— Rivaud doit être pour toi... un autre moi-même... un ami.

— Oh ! mon colonel ! fit Jean avec indignation.

— Jean, je le veux, il le faut.

— Qu'il soit donc fait selon vos désirs ! répondit Jean. Mais, mon colonel, méfiez-vous, prenez garde. S'il allait...

M. de Pazaval sourit tristement.

— Sois sans inquiétude à cet égard, mon ami, Rivaud a bien changé depuis cette époque... A tout péché miséricorde...

— Il y a des péchés si gros, cependant, monsieur Henri...

— Un ange les couvre de son aile.

— Ah ! oui, mademoiselle Louise. Oh ! pour celle-là, c'est vrai, ce n'est pas sa faute si...

— J'ai bien réfléchi à tout ce que tu m'as appris, Jean, et je le veux, ce secret mourra entre nous deux.

— Il faut que je vous aime furieusement, monsieur Henri, pour consentir à tout cela.

— Et Louise, mon cher Jean, Louise, ne l'aimes-tu donc plus ?

— Oh ! pauvre cher ange du bon Dieu... je me ferais tuer pour elle, comme pour mademoiselle Laure, comme pour M. Gustave.

— A propos de Gustave, à lui surtout, pas un mot.

— Je vous l'ai promis, mon colonel.

— Allons ! merci ! merci ! mon brave ami.

En ce moment des pas se firent entendre dans le corridor; on frappa à la porte de Henri.

— Vois qui vient d'aussi bonne heure.

Jean ôta le verrou, ouvrit la porte. Rivaud se présenta.

Toutes les résolutions, les promesses du manchot, faillirent échouer devant cette apparition soudaine.

— Lui ! dit-il à demi-voix au colonel.

— C'est bien, fais entrer et laisse-nous.

Rivaud se présenta, le visage pâle et abattu, la démarche presque incertaine.

— Cher beau-père, s'écria Henri surmontant son émotion, que je suis heureux de vous voir ! Asseyez-vous donc.

Rivaud ne répondit rien, attendit que Jean fût sorti, et, con-

servant une attitude embarrassée, pénible et tout à fait solennelle :

— Monsieur le marquis, dit-il au colonel (c'était la première fois que Rivaud donnait son titre à Henri), j'ai à vous dire des choses qui ne doivent être entendues que de vous et de Dieu : ne soyez donc pas étonné si je suis venu vous déranger d'aussi grand matin. Le temps est venu pour moi de vous révéler un secret qui me pèse, un secret terrible dont vous devez être instruit avant de conduire ma fille à l'autel. Voulez-vous m'accorder un instant d'attention?

Henri, troublé, n'eut plus envie de feindre une gaîté qui n'était pas dans son âme.

Rivaud se mit à genoux près du lit du jeune homme.

— Que faites-vous? s'écria M. de Pazaval. Rivaud, relevez-vous, mon ami.

— Non! pas avant que vous n'ayez entendu ma confession. Monsieur le marquis, je suis un misérable, indigne de votre bienveillance, de votre pitié, car je suis...

— Silence! au nom de Dieu, Rivaud, silence! s'écria Henri sautant à bas de son lit et lui mettant la main sur la bouche... silence!

— Non, non, il faut que vous sachiez ce que j'ai fait, il faut que vous appreniez que celui à qui vous voulez faire l'honneur d'entrer dans sa famille, celui-là, il y a sept années...

— Taisez-vous, Rivaud, taisez-vous... ce que vous allez me dire, je le sais, Rivaud, je le sais, je connais toute cette ténébreuse affaire... mais je vous pardonne... oui, du fond de mon âme, je vous pardonne!

Rivaud courba le front jusqu'à terre.

— Relevez-vous, Rivaud, relevez-vous. Le beau-père du colonel de Pazaval, le père de Louise, ne doit rougir devant personne. Déchirons cette page de votre vie; Louise ne vous couvre-t-elle pas de ses blanches ailes?... Oh! ce n'est pas moi qui serai jamais insensible au vrai repentir... Rivaud, oubliez un moment de terrible folie, et moi, je vous absous, moi, votre fils!

Rivaud se jeta sur la main de Henri, la porta avec transport à ses lèvres. Pour la première fois depuis bien longtemps cet homme de fer respirait à pleine poitrine.

Et pourtant il gardait encore un secret plus affreux, secret tel, celui-là, qu'il était impossible à avouer. Dire à un fils qu'on a assassiné son père et implorer son pardon, c'était vouloir plus demander que l'honneur ne devait souffrir. Heureusement le seul témoin de ce crime, Grandpré, était mort.

Louise, sa fille chérie, pouvait donc être heureuse encore.

Hélas! Rivaud comptait sans M. Bibi. Rivaud ne pouvait savoir que son ancien valet venait d'échouer dans une tentative qui, si elle eût réussi, assurait peut-être pour toujours sa tranquillité... Mais la fortune contraire frappant l'ex-ami du philosophe allait donner au père de Louise un contre-coup plus affreux que tous ceux dont il avait été assez heureux pour se garer jusqu'alors.

XII

RUSE DE GUERRE.

Tout semblait s'aplanir sous les pas de Rivaud repentant, pour assurer le bonheur de sa fille. Est-ce que le malheur de Laure et celui de Gustave feraient une éternelle tache à ce tableau?

Laure s'obstinerait-elle à se croire enchaînée à un mari imaginaire, Gustave continuerait-il à dire qu'il n'épouserait qu'une femme dont il serait aimé?

Rivaud s'était entremis fort inutilement auprès de mademoiselle de Pazaval, Henri auprès de Gustave, sans plus de succès, lorsque la bonne mère, voyant le chagrin de ses deux enfants et connaissant le secret de Verdun, qu'elle avait juré à son fils de ne jamais divulguer, eut enfin l'idée d'avoir recours à une ruse de guerre qui devait amener forcément une explo-

sion et trancher le nœud de cette situation désespérante.

Elle en communiqua le secret à Rivaud, qui ne douta pas du succès.

Ce soir-là toute la famille était réunie dans le salon de Rivaud, à l'exception du général. On apporta une lettre. Madame Duperron l'ouvrit, puis l'ayant lue attentivement :

— Ma chère fille, dit-elle à Laure, les douces fonctions maternelles que j'accomplissais avec tant de bonheur près de vous vont finir dès demain.

— Que voulez-vous dire, ma bonne mère ? s'écria la jeune fille.

— Je veux dire, Laure, que, dès le jour où une femme est remise aux mains de son époux, de ce jour-là, la mère n'a plus sur elle que les droits de la reconnaissance.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez me comprendre, Laure. Je reçois à l'instant une lettre qui m'annonce le retour près de vous de celui à qui vous avez, à Verdun, engagé votre foi.

— Grand Dieu ! fit mademoiselle de Pazaval poussant un cri déchirant et devenant pâle comme une morte.

— Son mari ! s'écria chacun des assistants, au comble de la surprise.

— Oui, son mari qui revient. Vous voyez, chère Laure, que le ciel récompense votre vertu.

Mademoiselle de Pazaval écoutait madame Duperron avec une anxiété, une douleur muette peinte si énergiquement sur son charmant visage, qu'il était impossible de se méprendre sur ce qui se passait dans son âme.

Enfin, au bout de quelques minutes de silence, des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux; elle se jeta dans les bras de Louise en répétant à demi-voix :

— O ma sœur, que je suis malheureuse !

Louise, effrayée de ce désespoir, prit les mains de la pauvre enfant, et l'attira dans un coin du salon. Henri les y suivit.

— Qu'as-tu, Laure ? lui dit-elle, tu m'effraies. Je ne vois, dans ce qui t'arrive en ce jour, rien qui doive motiver tant de douleur.

— Mon frère ! mon frère ! je l'aime ! je l'aime ! répétait hors d'elle-même la malheureuse Laure.

— Lui? ton mari?

— Non, non, lui, lui, Gustave! dit-elle enfin, laissant échapper, malgré elle, de ses lèvres, ce nom chéri.

— Gustave? ma sœur! répéta Henri; oh! je conçois ta douleur maintenant, mais ne te désespère pas, je verrai cet homme, peut-être consentira-t-il à rompre cette union...

— Mais tu n'as donc pas entendu ce que madame Duperron vient de nous dire...

— Qu'importe? si c'est un honnête homme, il comprendra que, ne recevant aucune nouvelle de lui, ton cœur a pu parler...

— O mon frère, les Pazaval n'ont jamais manqué à leur parole. L'homme qui m'a sauvée de l'échafaud, qui s'est fait soldat pour moi, est mon époux devant Dieu...

— Mais Gustave? fit Louise en se penchant à son oreille.

— M. Duperron est un noble cœur, et je l'estime trop pour ne pas croire qu'il m'approuvera dans cette circonstance.

Le salon était partagé en deux groupes. D'un côté Rivaud et madame Duperron près de la cheminée, cette dernière les yeux imperturbablement fixés sur Laure; d'un autre, Louise et Henri, tenant chacun une main de leur sœur.

En ce moment la porte s'ouvrit et le général Duperron parut en grand uniforme. Il venait de terminer son service près du général Bonaparte. D'un coup d'œil il remarqua la pâleur, les larmes de mademoiselle de Pazaval, il se douta qu'il se passait quelque chose de grave, et, s'approchant avec précipitation de sa mère :

— Bonne mère, lui dit-il, qu'y a-t-il donc de nouveau ici?

— Mon enfant, demande-le à M. Rivaud, je n'ose te le dire moi-même.

— Mon cher général, dit celui-ci, mademoiselle Laure de Pazaval a retrouvé son mari, voilà tout.

— Son mari! s'écria Gustave étonné.

— Oui, son mari, le soldat qui l'a sauvée à Verdun, qui l'a épousée devant le représentant du peuple; et ce mari vient réclamer sa femme.

— Sa femme... Allons donc! c'est impossible!

— Je ne vois rien là-dedans que de fort naturel.

— Ma mère, entendez-vous ce que dit M. Rivaud?

— Parfaitement, mon fils.

— Qu'est-ce que cela veut dire!

— On te l'explique, Gustave, et c'est très-simple.

— Oh! je voudrais bien voir cet homme, moi, qui prétend avoir sauvé mademoiselle de Pazaval. Où est-il? qu'il se montre, s'il l'ose!

— Enfin! pensa la bonne mère, cachant sa joie sous une feinte indifférence, il va se trahir.

— Mais où est-il donc, monsieur Rivaud? je veux le voir, je veux lui parler!

Laure, les yeux fixés sur Gustave, dont les yeux lançaient des flammes, cherchait à deviner le sens mystérieux des paroles de celui qu'elle adorait. Henri s'approcha du général, et, le prenant par le bras :

— Gustave, au nom du ciel, calme-toi; c'est un malheur que je voulais prévenir, mais qu'y faire? Il y a longtemps, si tu m'avais cru...

— Toi aussi! Henri, tu crois au retour de cet homme?

— Comment ne pas y croire, lorsqu'il se donne la peine d'écrire lui-même.

— Ah! je voudrais bien voir sa lettre.

— Rien de plus facile, mon cher général, reprit Rivaud tendant à Gustave la lettre que madame Duperron venait de lui passer.

Le général ne la lut pas, il la dévora.

— Et c'est à ma mère qu'il écrit! ceci est par trop fort. Et vous ne dites rien, vous ne parlez pas, ma mère...

— Que veux-tu que je dise? reprit madame Duperron fort embarrassée, comme on pense, mais qui, fidèle à sa parole et voulant forcer son fils à se trahir lui-même, feignait de croire aussi à l'existence du mari de Laure.

— Gustave, dit tout à coup mademoiselle de Pazaval, s'approchant avec calme de M. Duperron et lui prenant la main, nous passons ensemble notre dernière soirée. En présence de tous ceux qui nous sont chers, à vous comme à moi, je puis, je dois vous faire connaître l'état de mon cœur. Gustave, j'aurais voulu être à vous, car, depuis que je vous connais, vous êtes le seul homme qui ait su faire battre un cœur que des circonstances fatales viennent briser aujourd'hui. Mais

dans ce monde le bonheur est rare, la douleur est commune. Il est des devoirs tellement sacrés que rien ne saurait en affranchir. Gustave! croyez que je vous aime, que je n'ai jamais aimé que vous; et maintenant, adieu, adieu! pour toujours! adieu, mon ami, nous ne devons plus nous revoir ici-bas!

— Attendez! attendez! s'écria le général hors de lui. Laure, sur mon honneur de soldat, un imposteur vous abuse, un imposteur se joue de la position qui vous a été faite! Ce mari, ce mari qui prétend se faire connaître bientôt, qui vient réclamer ses droits à votre main, cet homme qui n'ose signer son nom, cet homme qui veut vous enlever à nous, cet homme en a menti!

— Mais, mon cher général, interrompit Rivaud qui venait de se lever et s'approcha du groupe debout au milieu du salon, pour parler ainsi, il faut des preuves. En avez-vous?

— Oui, j'en ai, et je les donnerai.

— Eh bien! faites-les connaître, cela est nécessaire : vous le devez.

— Laure! il est donc vrai, vous m'aimez?

— Gustave, je vous l'ai dit, je vous aime... mais demain...

— Demain sera le plus beau jour de ma vie, car demain je confondrai l'imposteur.

— Encore une fois, quelle preuve pouvez-vous donner, ajouta Rivaud, que celui qui écrit à votre mère est un imposteur?... Répondez.

— Quelle preuve?... C'est que... le mari de mademoiselle de Pazaval... ce soldat engagé au pied de l'échafaud pour sauver des jours si précieux...

— Eh bien!

— Je le connais.

— Vous! fit chacun.

— Moi! reprit fièrement le général.

Madame Duperron était haletante.

— Achevez, murmura Laure à demi morte, car elle venait de deviner la première.

— Ce soldat, cet inconnu... c'est moi!...

— Enfin! s'écria la bonne mère... tu l'as donc avoué, ce secret qu'il a fallu t'arracher si péniblement!

Laure, à cette révélation subite, à ce changement si soudain, à l'annonce de ce bonheur inespéré, après un désespoir si profond, ne put supporter la joie aussi courageusement qu'elle avait supporté la douleur. Elle s'évanouit.

On s'empressa autour d'elle, on ouvrit les fenêtres, on lui fit respirer des sels. Bientôt elle revint à elle, versa un torrent de larmes et regardant avec tendresse le général agenouillé devant elle :

— Mon ami, dit-elle à Gustave, pourquoi ne pas m'avoir révélé plus tôt ce secret ?

— Pardon ! Laure, pardon ! je redoutais d'entendre de votre bouche ma condamnation.

— Mes yeux n'ont donc jamais rien dit à votre cœur ?

— Oh ! je n'osais croire à tant de bonheur... mais, j'y pense... s'écria-t-il un instant après, et cet homme, ce misérable !

— Monsieur le général, dit la bonne madame Duperron en haussant les épaules, gardez votre colère pour une autre occasion, et ne nous battons pas avec des moulins.

— Que voulez-vous dire, ma mère ?

— Tu n'as donc pas compris que c'est une petite ruse de ta mère... Ah ! monsieur joue les grands sentiments d'un côté et mademoiselle d'un autre !... « C'est bon ! » me suis-je dit. J'ai promis de ne pas divulguer le secret du conscrit Duperron ; mais je saurai bien le forcer à parler, moi, quelque résolution qu'il ait prise de se taire... Si l'amour n'est pas assez fort, le devoir l'y contraindra.

— Comment ? chère mère, c'est à vous que je dois...

— Oui, monsieur, oui, c'est moi qui ai inventé une lettre que Jean a écrite sous ma dictée. C'est moi qui, de gaîté de cœur et pour vous pousser dans vos derniers retranchements, ai fait ce grand coup de stratégie, obligé mademoiselle à laisser parler son cœur, obligé mon fils à dire lui-même ce qu'il ne voulait permettre à personne de dire.

Louise couvrait Laure de caresses. Celle-ci s'échappa de ses bras pour tomber aux pieds de la bonne mère. Rivaud était radieux, Henri ne pouvait que serrer la main de son ami.

— Vous êtes, ou plutôt vous étiez deux grands enfants, avouez-le, dit-il à sa sœur et à Gustave. Toi surtout, Gustave, qui ne m'as jamais confié ce secret...

— Je m'étais juré de ne le divulguer à personne au monde, de le tenir caché dans mon cœur, tant que celui de mademoiselle de Pazaval n'aurait pas parlé.

— Moi, je l'ai deviné. On ne trompe pas le cœur d'une mère, reprit madame Duperron.

— Enfin, le mal est réparé, grâce à vous, répondit le colonel, et maintenant, comme chef de la famille de Pazaval, je prétends être écouté et obéi. — Général Duperron, viens, viens, mon frère. Mademoiselle Laure de Pazaval, donnez-moi votre main. Vous étiez déjà unis l'un à l'autre par la reconnaissance, vous l'êtes par l'amour, et vous le serez le même jour que Louise et moi, par le mariage, en face du Dieu tout-puissant. Monsieur Rivaud, voyez donc les deux jolies mariées !

XIII

LE LOUP SORT DU BOIS.

Pendant ce temps, M. Bibi regagnait tristement Paris en proie à des pensées qui n'étaient pas toutes d'une extrême gaîté.

— Sacrebleu ! se disait-il le long du chemin, triste comme un monologue, j'ai été joué comme un niais par ce finaud de paysan. J'ai travaillé huit jours inutilement ! — Le gueux se sera douté que j'avais entendu sa conversation avec les autres, et que je venais chercher le trésor. — Double buse que je suis ! — Et n'avoir pu assommer sur place ce misérable ! — Que vais-je faire maintenant avec mes cent francs en poche? — Me voilà joli garçon ! — Allons ! il n'y a pas à dire, il faut

aviser et voir ce que chante le billet du philosophe. — Plus de ressource que dans les papiers du tabellion!

Tout à coup, une idée subite lui traversa le cerveau.

Tonnerre! j'ai laissé le billet de l'intendant dans le tiroir à secret de la commode! Comment le ravoir? Mon garni est loué sans doute. Je n'ai pas assez d'argent pour payer mes termes échus. Si je me montre, mon propriétaire me fait arrêter et coffrer comme un voleur. Eh bien! me voilà dans de beaux draps! Oh! les Rivaud, les Grandpré, les Pazaval, je voudrais voir tout ce monde à mille pieds sous terre!

C'est en ruminant des projets de vengeance qu'il fit sa rentrée peu solennelle dans Paris. Il fut s'établir dans un garni plus que modeste, non loin de la rue de la Huchette, où se trouvait son ancienne chambre, afin d'être plus près de la maison où gisait, au fond d'un meuble, sa dernière espérance.

Le lendemain de son retour, il rencontra tout à coup Rivaud, ainsi que nous l'avons dit. Il chercha à l'aborder; mais Rivaud disparut si rapidement, qu'il ne put le joindre. Peut-être en ce moment encore, si ces deux hommes avaient su s'entendre, ils se fussent épargné l'un et l'autre bien des angoisses; mais il était dit que l'ancien fermier des Pazaval boirait la coupe jusqu'à la lie. Le ciel lui devait bien quelques années de supplices en expiation de ses crimes. Il est hors de doute, en effet, que, si Bibi fût venu demander au père de Louise les cinquante mille francs promis en échange du dépôt fait chez le notaire, cette somme lui eût été comptée de grand cœur. La fatalité voulut qu'ils ne se parlassent pas.

Après sa dernière confession à Henri, Rivaud, plus calme, se livra à la joie de voir son enfant heureuse, à l'espoir de sortir de cette vie d'intrigues où il était retenu malgré tous ses efforts. Bibi, au contraire, travailla à reconquérir le document avec lequel il devait entrer en possession des papiers du philosophe.

A bout de ressources, prêt à voir le fond de son sac, il imagina d'abord d'essayer si, le jeu lui venant en aide, il ne compléterait pas la somme qui lui manquait afin de payer son propriétaire et reprendre sa chambre, ne fût-ce que pour une seule nuit. Le jeu lui fut contraire : il eut une querelle vio-

lente, manqua d'assommer un *grec* non moins habile que lui, et, arrêté pour tapage nocturne sur la voie publique, dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, il fut mis au violon. On voulait l'envoyer au dépôt de la police comme vagabond; mais, obéissant à une pensée soudaine et qu'il croyait des plus heureuses, il se recommanda de son ancien maître. Comme il avait indiqué l'hôtel de Rivaud, on l'y conduisit le matin de bonne heure. L'ex-fermier dormait profondément. On le réveilla pour lui annoncer la visite d'un agent de police ramenant un de ses domestiques arrêté la veille au soir.

Rivaud ne comprit pas un mot de ce qu'on lui racontait. Il se leva, et, étant descendu dans le vestibule de son hôtel, il se trouva face à face, en effet, avec un agent de police, qui maintenait Bibi, doux comme un agneau, par le collet d'une vieille et sale redingote.

— Monsieur, lui dit l'agent, voici un de vos valets que je vous ramène; c'est un tapageur, et je l'engage à se mieux tenir dorénavant : car, si nous remettons la main sur lui, il aura sur les bras une mauvaise affaire. Ce n'est qu'en considération de sa position près de votre personne que l'on a consenti à ne pas le faire incarcérer.

— Je ne connais pas cet homme, répondit Rivaud d'un air indifférent; il n'est pas à mon service, et vous pouvez agir à son égard comme bon vous semblera.

— Comment drôle, tu t'es joué de moi à ce point! s'écria l'agent de police, furieux.

— Je ne vous ai pas dit que j'étais encore le domestique de monsieur, répondit l'infortuné Bibi; je vous ai dit que j'avais été à son service, il y a quelque temps.

— Je ne l'ai jamais vu, objecta Rivaud. Cet homme vous en impose.

Bibi voulut répliquer; il ne le put. L'agent le secoua vivement, l'entraîna jusqu'à la porte, se confondit en excuses vis-à-vis de l'ancien fermier, et jura qu'il allait recommander son prisonnier de la bonne façon. La perspective de la prison au moment où il avait plus besoin que jamais de liberté, pour accomplir ses desseins, le désir de se venger de Rivaud, qui aurait pu si facilement le sauver et n'avait pas voulu le faire, tout cela doublant les forces de Bibi, lui fit prendre à l'instant

une résolution désespérée. Au moment où le concierge ouvrit la grande porte de l'hôtel, l'adroit aventurier saisit l'instant où son gardien se retournait une dernière fois pour saluer de loin Rivaud, lui passa lestement la jambe, lui envoya en même temps un coup de poing solide entre les deux yeux, l'étendit par terre comme il eût fait d'un enfant, et, s'élançant hors de la cour, s'échappa avec tant d'adresse, qu'il était déjà en sûreté quand le malheureux agent de police, le nez en capilotade, cherchait encore de quel côté il avait pu fuir.

Ainsi rendu à la liberté, Bibi n'hésita plus à jouer son va-tout. Il attendit le soir pour sortir, de crainte de faire quelque rencontre fâcheuse, et, à neuf heures, se dirigea vers son ancienne maison. La chambre qu'il y avait occupée se trouvait au second, sur le derrière. Un escalier sombre donnant sur une petite cour non moins sombre communiquait avec la porte d'entrée par un couloir où l'on ne pouvait marcher que deux de front.

La difficulté consistait principalement pour notre homme à passer près du portier sans être vu. Pour cela, voici le moyen qu'il employa. Blotti près de ladite maison, il attendit en silence qu'un des locataires vînt frapper à la porte. Alors, il se glissa tout doucement derrière lui, et, mettant le bout d'un bâton qu'il avait à la main entre la porte et son chambranle pour l'empêcher de la fermer, il se tint immobile. Le locataire crut avoir fermé la porte, continua son chemin, prit sa lumière et regagna son gîte. Bibi lui donna tout le temps de grimper chez lui. Ensuite, il poussa doucement la porte, la referma plus doucement encore, mais de façon à ce qu'elle restât entre-bâillée, afin de se ménager une retraite en cas de malheur. Cela fait, et le Cerbère de l'endroit ne paraissant s'être aperçu de rien, il rampa jusqu'à la loge ou la niche, si l'on veut, se glissa à plat ventre le long des carreaux, et gagna la petite cour, puis l'escalier. Il y avait là une porte vitrée. Il se tapit derrière, et attendit l'heure favorable pour terminer l'expédition si heureusement commencée.

Deux ou trois personnes passèrent près de lui sans le voir. Il retenait sa respiration. A minuit, il pensa que tout le monde devait être au logis; alors, il grimpa l'escalier avec la légèreté d'un chat et vint mettre l'œil au trou de la serrure de son an-

cienne chambre. A la lueur d'une lampe qui brillait à l'intérieur, il reconnut qu'elle était habitée par un jeune homme prêt à se mettre au lit.

Bibi se fit ce raisonnement fort sage, tout en regardant son successeur qui venait de déposer une partie de ses effets sur le meuble contenant le fameux écrit si ardemment convoité en ce moment par lui-même :

— Ce monsieur qui se couche est jeune. Il n'a pas plus de dix-neuf à vingt ans. A cet âge, quand on est assez bien tourné on possède habituellement une maîtresse, quelquefois deux, quelquefois trois ; les Turcs en ont bien des douzaines. Donc, pour peu qu'il y ait un cœur correspondant à celui de mon homme, ce cœur doit s'égarer de temps en temps, la nuit, dans ce lieu solitaire. Partant de cette base, il est impossible qu'il n'ouvre pas à un petit coup frappé bien mystérieusement, bien discrètement. S'il n'ouvre pas tout de suite, il demandera qui est là. Dans des circonstances pareilles, on répond imperturbablement : — C'est moi ! d'une voix bien faible, bien flûtée, bien émotionnée. Un amoureux jeune et imprudent se laisse facilement tromper à une pareille réponse. Mon thème est fait, laissons coucher ce monsieur, et... nous jouerons notre petite scène le mieux possible.

Cinq minutes après, la lampe s'éteignait. Bibi s'assura que rien ne bougeait dans la maison ; puis, avec une précaution toute féminine, il cogna doucement.

— On ne répond rien, se dit-il ; est-ce qu'il dormirait déjà ? Diable ! mais ça ne ferait pas mon compte. A cet âge, on a le sommeil d'un dur...

Il frappa de nouveau deux petits coups. — Un craquement du lit indiqua que le locataire s'était mis sur son séant.

— Qui est là ? cria de l'intérieur une voix presque aussi discrète que le coup frappé à la porte.

— Moi, mon ami, fit une autre voix à travers la serrure.

Bibi, qui avait fait des études sérieuses sur le cœur humain et sur les phases sentimentales de la vie, se rappela qu'une femme, dans la circonstance où il se trouvait, répond toujours et invariablement : « Moi, mon ami. »

— Oh ! c'est toi, ma chère Justine... par quel hasard ?...

— Ouvre donc...

— Attends, je vais ouvrir dès que j'aurai allumé.

Bibi était sur les épines ; il craignait qu'un importun ne vînt le déranger dans ses combinaisons. C'eût été dommage, tout allait si bien pour lui !

Le jeune homme battit le briquet, alluma sa lampe et ouvrit avec une précaution qui indiquait que notre aventurier avait sainement jugé la situation.

Dès que la porte, tournant sur ses gonds parfaitement huilés, eut laissé assez de place pour que le corps d'un homme y pût passer, Bibi se précipita sur l'infortuné locataire, lui mit brusquement la main sur la bouche, afin d'empêcher toute espèce de cri, et, lui montrant un long couteau parfaitement affilé :

— Silence, ou vous êtes mort ! dit-il tout bas au pauvre diable, plus pâle que les draps de son lit. — Je ne vous veux pas de mal, je n'ai aucune mauvaise intention à votre égard ; mais, si vous essayez d'appeler, si vous faites un geste, je vous tue.

Il ôta alors sa main droite de dessus la bouche du malheureux plus mort que vif et dont les espérances amoureuses étaient fort déçues, comme on voit.

— Maintenant, ajouta Bibi, recouchez-vous. Soyez sans crainte, je ne toucherai pas à un cheveu de votre tête, et vous reverrez votre bonne amie Justine ; mais, pour cela, il faut être gentil et sage. J'ai, pardieu, bien d'autres choses dans la cervelle, pour songer à trouer votre peau. Allons, mettons-nous vite au lit.

Le jeune homme se recoucha, et, regardant Bibi d'un air effaré :

— Qui êtes-vous ? dit-il à demi-voix et en tremblant. Au nom du Ciel ! que me voulez-vous ?

— Mon jeune ami, se hâta d'interrompre le bandit, laissez le Ciel tranquille, et soyez calme. — Pas un mot, je vous le répète ; ne me forcez pas à agir autrement que je le voudrais. — Vous voilà dans votre *dodo*, très-bien. Justine viendra un autre jour, soyez sans inquiétude. — Ne soufflez pas. — Demain, vous lui raconterez votre aventure de ce soir, ça la distraira. Si votre maîtresse aime les héros de mélodrame, elle s'intéressera doublement à vous. — Regardez si vous vou-

lez, mais... *motus*, c'est un mot latin que vous devez connaître.

Tout en parlant ainsi, Bibi, redevenu plus gai depuis qu'il se voyait prêt à ressaisir son talisman, ouvrit sans faire de bruit le fameux meuble et ôta les effets qui l'encombraient.

Le jeune homme le regardait sans comprendre autre chose, sinon qu'il avait affaire à un hardi voleur qui cherchait son argent.

— Pas là, pas là, monsieur, lui dit-il; ma bourse n'est pas là...

— Qui diable vous demande votre bourse, jeune homme? Gardez-la pour faire vos farces avec mademoiselle Justine. Pour qui me prenez-vous donc?

Ces plaisanteries n'étaient pas de nature à rassurer un homme effrayé. Aussi le malheureux continuait à trembler de tous ses membres.

Bibi poursuivait ses perquisitions. Il souleva un tiroir, fit sauter la serrure avec son couteau, et, poussant un ressort, il vit apparaître le billet du philosophe, sur lequel il mit incontinent la main.

— Enfin, dit-il, je le tiens donc.

Il le serra précipitamment dans la poche de sa veste, et, s'adressant de nouveau au jeune homme :

— Allons! fit-il, vous avez été assez sage; il n'y a rien à dire. Maintenant, mon cher, rendez-moi un petit service. Vous allez mettre votre pantalon. Vous voyez que je ne vous ai rien escamoté.

L'autre fit un geste affirmatif.

— Ce que j'emporte appartient à un de nos bons camarades, qui, l'ayant oublié ici, m'a chargé de le reprendre. D'ailleurs, c'est un chiffon de papier dont vous ne sauriez que faire. Ainsi, vous ne devez rien craindre ni m'en vouloir. Or donc, comme je vous le disais, vous allez mettre lestement votre pantalon, puis vos pantoufles, si vous en avez, et vous me reconduirez jusqu'à la porte de la rue, comme si nous étions une paire d'amis, de vieilles connaissances : puis vous viendrez vous recoucher bien gentiment, vous dormirez, si vous pouvez, par là-dessus, en vous enfermant à double tour, de crainte d'autres visites, et demain vous raconterez notre petite histoire à qui bon vous semblera. Allons! cela vous va-t-il?

— Je vous obéis, répondit en s'habillant le jeune homme.

Bibi l'aida à mettre son pantalon, et fit bien, car le pauvre garçon était encore si tremblant et si ému, qu'il avait de la peine à se tenir debout.

— Rassurez-vous donc, que diable ! lui dit-il. Que craignez -vous ? Vous voilà prêt, — filons maintenant ; mais vous savez ? pas un mot, pas un seul mot équivoque en passant près du concierge, — pas un geste qui puisse me perdre, — car, par les cornes du diable ! si vous faisiez pareille folie, rien ne serait capable de vous sauver de mes mains. Et il montrait son arme meurtrière.

Le jeune homme vit qu'il avait devant lui un hardi et intrépide coquin dont il ne fallait pas se jouer ; il prit sa lampe, descendit l'escalier, reconduisit l'ami qui s'était si bien imposé à lui, et... tomba blême et plus mort que vif dans les bras de l'intéressant cerbère...

Quand il put raconter l'aventure pittoresque par laquelle il venait de commencer sa nuit, Bibi était, ma foi ! bien loin déjà. Ce dernier était si content d'avoir eu son plein succès dans sa difficile entreprise, qu'il en riait tout seul, au milieu de la rue, comme un fou ; car il avait bien de mauvaises affaires sur les bras, et c'était d'une haute imprudence ; mais la nuit était sombre et pluvieuse, et la rue déserte.

— C'est fort heureux, poursuivit-il en serrant contre sa poitrine le papier, son dernier espoir ; c'est fort heureux d'avoir eu affaire à un jeune serin, et amoureux encore ! — Le diable m'emporte, si j'en avais le temps, j'aurais du plaisir à l'entendre jaboter avec mademoiselle Justine. — Pourvu que le billet du philosophe ait une valeur quelconque ! (Il n'était pas assez fort en littérature pour penser au billet de la Châtre.) — Oh ! si je puis me venger de Rivaud, il peut compter sur moi. — Certes, je n'épargnerai pas cet homme. — J'ai tiré pour lui les marrons du feu, mais il ne les a pas encore tous croqués.

Après un quart d'heure d'une course rapide et humide dans les quartiers populeux qui avoisinent la rue de la Huchette, Bibi rentra à son domicile. Il avait tellement la joie au cœur, qu'il trouva son grabat très-doux et fit les rêves les plus délicieux. Il se voyait riche à millions, possesseur des pipes les

mieux culottées, au milieu de brocs du plus fin cognac, servi par des houris ravissantes dont la plus laide valait cent fois mademoiselle Jeannette. Il sautait, dansait, cabriolait au son d'une musique passablement profane. Mais tout cela n'était qu'un rêve, à l'exception cependant du mouvement qu'il se donnait, car il fit tant de bonds sur son lit de sangle, qu'il dégringola tout à coup et se réveilla brusquement assis par terre, orné d'une belle bosse au front.

Bibi s'inquiétait bien, ma foi! d'une semblable misère. Il ne se donna pas même la peine de presser son front avec un gros sou, et se rendormit. Le lendemain matin il s'habilla à la hâte, car l'aurore avait paru depuis longtemps déjà, sabla une bonne bouteille, prit son bâton, alluma sa pipe et se dirigea vers l'étude du notaire.

Les tabellions de cette époque n'étaient peut-être pas aussi riches que ceux qui exercent de nos jours à Paris cette importante et douce profession, mais ils étaient aussi paresseux (du moins celui à qui notre homme avait affaire), car Bibi ne trouva à l'étude qu'un petit clerc, saute-ruisseau, à la figure passablement espiègle, qui lui dit qu'on ne voyait pas le patron avant midi. Or, il était tout au plus neuf heures.

Trois mortelles heures d'attente quand tout porte à l'impatience! quel supplice! Bibi avait encore quelques écus en poche; il sortit, se réfugia chez un marchand de vin, but et mangea tant que son estomac le lui permit, et à midi sonnant il rentrait dans l'étude. Mais alors autre histoire : il y avait là trois clients entrés avant lui. Il perdit encore soixante minutes.

Enfin, son tour arriva.

Le notaire, vieux monsieur en habit noir et en cravate blanche, selon l'usage traditionnel, le reçut assez brusquement, lui fit expliquer son affaire, et, après quelques recherches, lui remit, sur l'exhibition de l'écrit de Grandpré, mais non sans quelque hésitation, un assez fort paquet cacheté avec le plus grand soin.

Bibi sortit vers deux heures de l'après-midi, le cœur plein d'espérance, courut chez le marchand de vin le plus proche, celui chez lequel il venait de déjeuner, demanda un cabinet particulier, s'y enferma et ouvrit le paquet mystérieux.

Il contenait deux actes, ou plutôt deux testaments bien en règle : l'un était du feu marquis de Pazaval, père du colonel Henri; l'autre, celui de Grandpré lui-même.

Maître Bibi était incapable d'écrire un mot; il signait tout au plus son nom. Il lisait tant bien que mal dans un livre imprimé; mais il déchiffrait difficilement et péniblement une pièce écrite à la main. Il mit plus de deux heures à se rendre compte de ce que contenaient les documents en sa possession. A force de persévérance, néanmoins, en épelant chaque mot, en devinant ceux qu'il ne pouvait lire couramment, il parvint à connaitre et à apprécier la valeur des deux testaments, dans la position où il se trouvait à l'égard de Rivaud.

Sans perdre un instant, il avisa un écrivain public placé dans une petite échoppe près du Palais-Royal, lui fit transcrire séance tenante les deux longs documents, et dicta ensuite une lettre sans nom et sans adresse.

Voici quelle était la teneur de cette lettre :

« Monsieur, j'ai entre les mains des pièces qui m'ont été laissées par votre ancien ami et intendant. Si je ne vous vois pas demain matin de bonne heure, vous êtes un homme perdu. Quoique vous n'ayez pas voulu me reconnaître il y a quelques jours, je pense que, guidé par votre intérêt, vous ne serez pas fâché de causer avec moi. J'attends donc avec confiance votre réponse. Adressez-la-moi, dès ce soir, bureau restant. J'irai la prendre demain à l'ouverture de la poste. Jusqu'au plaisir de vous revoir. Il est inutile, je pense, que je signe cette lettre ; je vous en dis assez pour que vous sachiez de qui elle vient. Souvenez-vous de Genève; le loup sort du bois. »

La lettre terminée et cachetée, l'adresse mise, Bibi prit les testaments et la copie, paya généreusement l'écrivain public, et, se tournant ensuite vers ce dernier qu'il avait vu pâlir plus d'une fois tandis qu'il transcrivait les deux pièces, il lui dit :

— Ecoute bien, toi, mon brave homme, tu as mis forcément le nez dans mes papiers. Si jamais tu t'avisais par hasard de souffler le moindre mot relatif à tout cela, je ne suis pas méchant, mais je te jure que je te tuerais proprement. Tu serais au fond des enfers, entre les mains du diable, que, pour

me venger, je ferais le voyage. Ton métier est de te taire ; ta première vertu, la discrétion. Je t'engage donc à ne chercher, ni à me connaître, ni à me trahir. Il y va de ta vieille peau. Elle a beau être passablement tannée, elle ne te resterait pas sur les épaules.

Sur ce, mon vieux, bois, mange et dors comme si tu n'avais rien lu, rien écrit, et que le Ciel t'ait en sa sainte et digne garde, comme on disait au temps jadis.

Son sermon terminé, Bibi, laissant l'écrivain passablement effrayé, retourna d'abord chez le notaire qui lui avait fourni les papiers, et les lui confia de nouveau pour quelques jours, ne voulant pas, par prudence, les garder un instant de plus.— Puis il s'achemina, en prenant quelques détours, du côté de la rue du Montblanc. Il se souvint de la façon ingénieuse employée par le philosophe pour faire parvenir ses lettres à Rivaud, et au moyen d'un gamin et de quelques sous, il s'assura que celle-ci était bien arrivée à son adresse. Le soir, il dîna, compta son argent (il lui restait vingt francs), et fut se coucher.

On était dans la joie à l'hôtel. Le maître de la maison mariait sa fille le lendemain ; Gustave épousait Laure le même jour ; il y avait noces et festins. Un grand dîner réunissait dans la salle à manger, ornée de fleurs, éclairée avec luxe, une vingtaine de convives. Le vin de Champagne pétillait dans les verres, on se levait pour boire à la santé des futurs époux quand un domestique, portant une lettre sur un plateau d'argent, s'approcha de Rivaud.

— Qu'est-ce ? dit ce dernier.

— Une lettre très pressée qu'on m'a recommandé de donner tout de suite à monsieur.

— De qui vient-elle ?

— Je l'ignore ; mais on m'a dit de prévenir monsieur...

— C'est bien, c'est bien, donne.

Rivaud demanda la permission à ses convives de décacheter le billet, jeta les yeux dessus et le parcourut rapidement.

Tout le monde était dans l'anxiété. Le général Gustave Duperron attendait qu'il eût fini sa lecture pour porter le premier toast à l'heureuse union du colonel Henri de Pazaval avec

Louise, quand tout à coup le malheureux père de Louise, ne pouvant maîtriser son émotion, pâlit, retomba sur sa chaise, passa la main sur son front, et, quittant la table au milieu d'une stupéfaction générale, courut s'enfermer dans sa chambre pour répondre sur l'heure à la lettre fatale.

Quel triomphe pour M. Bibi !

XIV

DERNIER CADEAU DE GRANDPRÉ.

En quittant brusquement la table, où l'on fêtait le double mariage de Louise et de Laure, Rivaud avait obéi à un premier mouvement de terreur causé par la lettre de Bibi, lettre assez menaçante, ainsi qu'on a pu le voir.

Il comprit alors la double faute qu'il avait faite en évitant cet homme une première fois dans les rues de Paris, et une seconde fois en déclarant à l'agent de police qu'il n'avait pas l'honneur de le connaître. Il sentait instinctivement que, par vengeance, ce misérable s'efforçait de remettre tout en question. Il se rappelait que le fameux testament du marquis de Pazaval et les papiers que possédait Bibi devaient être de nature à dévoiler bien des secrets. Il était donc nécessaire pour lui de parer ce dernier coup de foudre prêt à l'atteindre. Cette lutte continuelle, qu'il soutenait depuis si longtemps avec son ancien complice et les complices de cet homme, épuisait son courage et son énergie. Depuis un an il avait vieilli de dix années.

Il résolut d'en finir coûte que coûte, de sortir de cette impasse, de terrasser cette hydre aux têtes toujours renaissantes,

de tout sacrifier pour assurer enfin la tranquillité de son enfant et la sienne, ou de périr dans la lutte.

Il se hâta de répondre à Bibi qu'il le recevrait le lendemain à l'heure qui lui conviendrait, envoya sa lettre à la poste; puis, un peu plus calme il revint dans la salle à manger où le dîner s'achevait si tristement qu'on eût dit un repas funèbre plutôt qu'un festin de fiançailles.

— Pardonnez-moi, dit-il en rentrant, une affaire tellement urgente qu'il était impossible de la différer m'a forcé de m'absenter un instant ; me voici tout à vous. Buvons à la santé des deux mariés!...

On passa au salon, où l'on prit le café. Henri et Gustave, après avoir causé un instant dans l'encoignure d'une fenêtre, s'approchèrent de Rivaud.

— Cher beau-père, fit le colonel, portant la parole en son nom et en celui du général, nous craignons, Gustave et moi, que vous n'ayez appris quelque nouvelle fâcheuse relativement à votre fortune. S'il en est ainsi, nous venons vous prier de ne point vous préoccuper de la dot que vous voulez offrir à nos deux futures. C'est Laure que veut Gustave, c'est Louise qu'il me faut. Nous ne désirons qu'elles seules. Gardez donc la fortune dont vous faites un si bon usage, et que cela ne porte aucune atteinte à la joie que nous éprouvons l'un et l'autre, en pensant que nous allons être enfin au comble de tous nos vœux.

— Merci ! mes chers amis, répondit Rivaud; le sacrifice que vous m'offrez si généreusement de subir n'est pas nécessaire. Je suis aussi riche que par le passé. Cette lettre, qui a un instant jeté un léger nuage sur cette journée, une des plus belles de ma vie, ne m'annonce pas une perte d'argent. C'est une autre affaire dont il est question, et je vais être obligé de vous demander un sacrifice plus pénible que celui dont vous me parliez.

— Un sacrifice! s'écria Henri, se souvenant des obstacles apportés déjà plusieurs fois à son union avec Louise.

— Permettez-moi de retarder encore votre mariage.

— O ciel !

— D'un jour, d'un seul jour. Demain j'ai à m'occuper d'un procès si sérieux que je ne pourrais vraiment assister à la bénédiction nuptiale.

Henri et Gustave respirèrent plus librement, accordèrent le sursis demandé par Rivaud, et en prévinrent Laure et Louise, qui firent une moue assez expressive, mais se résignèrent, attendu qu'il n'y avait pas moyen d'agir autrement.

Malgré tous les efforts du maître de la maison, la soirée fut triste et se termina de bonne heure. Chacun rentra chez soi dès qu'il put le faire convenablement.

On dormit peu et mal cette nuit-là dans l'hôtel de Rivaud. Laure et Louise s'étaient réunies et veillèrent fort tard. De leur côté, Henri et Gustave en firent autant. Henri, qui en savait plus long que son ami sur le compte de l'ex-fermier des Pazaval, craignait quelques mésaventures se rapportant à l'affaire d'Ettenheim.

— Rivaud, se disait-il à lui-même quand le général l'eut quitté, Rivaud aurait-il été dénoncé ? Serait-il recherché pour ce... Un autre que Jean a peut-être été témoin du crime ? Si la justice s'en mêle, que deviendrons-nous tous ?

Cette idée le tourmenta à tel point que, le lendemain de très-bonne heure, il se rendit dans la chambre de Jean pour l'interroger avec adresse à ce sujet. Jean paraissait plus rarement dans les salons de Rivaud. Il n'avait pas obtenu de Henri la permission de quitter l'hôtel, quoiqu'il eût été fort heureux de le faire, mais il ne pouvait s'habituer à sourire au futur beau-père de son colonel, et brillait souvent par son absence. On mettait sa conduite et son éloignement sur le compte de son amour pour la pipe et l'estaminet; l'ancien fermier ne s'y trompait pas, lui.

Après une conversation assez longue, Jean parvint à rassurer complétement M. de Pazaval.

Cependant une scène plus grave avait lieu au même moment dans le cabinet de travail de Rivaud. A neuf heures du matin, on introduisit un homme fort mal vêtu et de mauvaise mine. L'ancien fermier était levé.

Lorsque l'homme fut entré, le maître de la maison dit à son valet de chambre :

— Qu'on nous laisse, j'ai à causer d'affaires, je ne veux pas qu'on me dérange. Je n'y suis pour personne... Vous entendez ?

— Oui, monsieur, répondit le domestique en sortant et en fermant la porte.

— Me voilà à vos ordres, monsieur, dit froidement Rivaud s'adressant à Bibi, veuillez vous asseoir.

— Merci ! reprit ce dernier, c'est inutile, je ne suis pas fatigué.

— Comme il vous plaira alors.

— Vous êtes bien poli ce matin, ajouta Bibi, un sourire sardonique aux lèvres ; ce n'est pas comme il y a quelques jours.

— Trêve de plaisanteries , d'allusions et de mots équivoques, interrompit Rivaud. Vous avez demandé à me parler, je vous écoute, et vous préviens que je n'ai pas de temps à perdre.

— Comme cela se trouve ! Moi non plus, tonnerre ! je n'ai pas de temps à perdre.

— Alors, parlez !

— Depuis que je vous ai quitté à Genève, après le plongeon...

— Il est inutile de rappeler une affaire qui ne peut que vous compromettre sans résultat avantageux...

— C'est juste ; mais je tenais à vous rafraîchir la mémoire sur un petit épisode qui a bien son mérite à mes yeux, car enfin j'ai fait joliment votre affaire, ce jour-là,.. en vous débarrassant de deux êtres charmants, qui ne vous étaient pas indifférents, je pense...

— C'est possible, mais cela importait encore plus à vous qu'à moi... Voulez-vous que nous changions de conversation ?

— Soit. — Or donc, après cette charmante noyade...

— Encore !

— Je ne vous en toucherai plus un seul mot... après cette... comme je disais à l'instant, vous avez quitté Genève en me promettant cinquante mille francs, si je vous rapportais certain billet...

— Et je suis toujours dans les mêmes intentions. Mais vous n'avez pu le trouver, m'avez-vous dit.

— Allons donc ! vous ne me connaissez guère. — Un bon chien trouve toujours le gibier quand il lui plaît ; seulement, au lieu de le rapporter, quelquefois il en fait son profit.

— Ainsi, vous avez...

— Oui, j'ai ce... ou plutôt j'avais, car je ne l'ai plus.

— Et qu'en avez-vous donc fait alors ?

— Ah ! voilà ! J'ai été bien aise de connaître la prose du feu

marquis de Pazaval, votre ancien maître, et cette prose, je l'ai lue... Elle constate parfaitement que son fils a emporté en émigration une somme de cinq cent mille francs.

— Je le sais, mais en quoi cela me touche-t-il?

— Ah! dame! cela vous touche en ce sens que les cinq cent mille francs sont passés de la poche du fils du marquis dans la vôtre, par la simple opération d'un petit meurtre commis par vous, en société avec le philosophe, et, si aujourd'hui pour demain, je donnais communication de ce curieux épisode de votre vie à celui qui faillit être votre victime, il est au moins douteux que tous vos beaux projets...

— N'est-ce que cela?

— C'est déjà pas mal, ce me semble.

— Vous paraissez parler franchement, je ferai de même... M. le colonel de Pazaval sait tout...

— Il sait que vous avez voulu l'assassiner! que les huit ou dix cicatrices qu'il porte sur la poitrine sont...

— Oui, il le sait, il s'en est expliqué nettement avec moi.

— Et il consent à épouser votre fille?

— Pourquoi pas? Ma chère Louise est-elle donc coupable d'un moment d'égarement de son père?

— Ah! très-joli! Vous appelez cela un moment d'égarement, vous! Eh bien! j'aime cette idée. La première fois que je serai pincé par la police, la main dans le sac, je dirai aussi : — C'est un moment d'égarement. Ne faites pas attention.

— Voyons, voyons, au fait, ajouta Rivaud reprenant courage et disposé à se montrer moins patient depuis qu'il pensait que Bibi connaissait seulement l'affaire d'Ettenheim.

— Soit! j'arrive au fait. Ecoutez-moi, une question, une simple et unique question encore. M. Henri de Pazaval sait que vous avez cherché à le tuer, qu'il y a même eu un vigoureux commencement d'exécution à ce projet, et il épouse.....

— Ma fille, oui, monsieur, je vous l'ai déjà dit; M. de Pazaval a le cœur haut placé, il m'a pardonné et consent à m'appeler son beau-père..... Si donc vous avez compté sur cette révélation pour me nuire, votre projet court grand risque de n'avoir aucune suite.

— Et si on faisait savoir à sa fiancée, à Mademoiselle Louise, que son père?...

— Elle ne le croirait pas, car son mari...

— Oh ! son mari ! un instant, pas encore...

— C'est ce que nous verrons.

— J'allais vous dire exactement la même chose.

— Son mari lui affirmera le contraire.

— Ainsi donc, M. de Pazaval est parfaitement décidé à conclure ce mariage ?

— Parfaitement.

— Alors, c'est moi qui m'y oppose.

— Parce que ?...

— Parce que cela me convient et que j'ai d'autres idées sur votre charmante fille.

— Voici qui devient curieux.

— Curieux ou non, c'est comme cela.

— Avez-vous envie que j'envoie chercher l'agent de police qui vous a amené chez moi il y a quelques jours par le collet et que je lui conte l'affaire de Genève ?

— Je vous en défie !

Rivaud, pour toute réponse, s'apprêta à sonner son domestique, Bibi lui arrêta le bras :

— Prenez garde ! car, si vous faisiez un coup pareil, rien ne pourrait vous sauver ; je serais pincé, c'est vrai, mais nous tomberions ensemble ! Vous sentez bien, mon cher monsieur, ajouta-t-il, que, pour venir vous parler ainsi que je le fais chez vous, dans votre propre hôtel, pour entrer dans l'antre du tigre, il faut que je me sache parfaitement sûr d'être à l'abri de ses griffes ; croyez-moi donc, causons tranquillement, expliquons-nous sans colère, comme feraient, sinon deux amis, du moins deux hommes qui ont besoin l'un de l'autre.

Le raisonnement du seigneur Bibi parut assez sage à Rivaud, il lâcha le cordon de la sonnette et reprit son fauteuil près de la cheminée.

— Enfin, que me voulez-vous ?... de l'argent ?

— Oui, de l'argent d'abord, et le plus possible, cela ne fait jamais de mal.

— Je vous en donnerai.

— Très-bien, mais ce n'est pas tout.

— Que vous faut-il donc encore ?

— Votre fille; Grandpré me l'a confiée dans son testament.

— Ma fille! s'écria Rivaud se levant de son siége, comme s'il eût reçu le choc d'une étincelle électrique.

— Oui, votre fille, ajouta tranquillement Bibi, pour l'élever au rang de mon épouse.

— Ah! par exemple, voilà bien la plus singulière prétention...

— Il est possible que cette prétention vous paraisse singulière, à vous; mais à moi, elle me paraît toute naturelle, et puis... c'est la dernière volonté de ce pauvre ami!

Rivaud regardait cet homme comme s'il eût eu un fou devant lui.

— Il est inutile de me dévisager ainsi. Je ne suis pas timbré, je veux votre fille et je l'aurai, ou je divulgue vos secrets. Car, ajouta-t-il lentement en fixant son adversaire et en laissant tomber une à une les paroles suivantes, comme autant de gouttes de plomb fondu sur une plaie vive; car, si l'amoureux de la belle Louise a pu pardonner la tentative de meurtre faite sur lui, je ne pense pas que le fils pardonne l'assassinat précédemment accompli sur la personne de son propre père, assassinat également révélé par mon pauvre ami dans les papiers que je possède. Qu'en pensez-vous, monsieur?

A cette révélation soudaine, Rivaud eut comme un vertige; la rougeur de la honte lui monta au front, il cacha sa tête entre ses mains. On eût dit le condamné entendant sa sentence de mort. Bibi se croisa tranquillement les mains derrière le dos, et se mit à examiner sérieusement l'appartement dans lequel il se trouvait, en sifflotant un petit air de chasse. Voyant que Rivaud restait muet et immobile, accoudé sur le marbre de la cheminée, il vint se placer au bout d'un instant dans un fauteuil en disant:

— C'est fort bien meublé ici, je vous fais mon compliment, vous avez du goût.

— Misérable! s'écria tout à coup l'ex-fermier sortant de sa torpeur.

— Ne donnez donc pas à d'autres un nom qui vous convient à si juste titre... Après ça, voyons, qu'est-ce que vous avez donc à repousser mon alliance? En bonne conscience, je vaux bien votre ami et complice Grandpré, lequel vous va-

lait. Ainsi, lui ou moi, moi ou lui, vous ou nous deux, qu'importe? nous ferons tous une charmante famille.

De grosses larmes s'échappaient des yeux de Rivaud.

— Ne pleurez pas, ajouta Bibi. C'est bête comme tout ce que vous faites là, et ça ne mène à rien. Voyons, il est assez naturel qu'on aime à réfléchir à une proposition du genre de celle que je vous fais. Je reviendrai à cinq heures chercher votre réponse. Ce matin, je voulais seulement entrer en matière. Nous causerons plus à fond ce soir. Je tenais à vous exposer ma manière de voir, la façon dont j'entends que nous terminions nos petites affaires d'intérêt, et aussi à vous bien convaincre que vous ne pouvez m'échapper. Afin qu'il ne vous reste aucun doute à l'égard de mes droits à entrer dans votre honorable famille, tenez, je vous laisse la copie de deux petites pièces bien intéressantes : c'est le testament de mon ami le philosophe, noyé par mes mains pour vous servir, et celui du feu marquis de Pazaval. Vous verrez dans le premier le compte-rendu exact de l'incendie, du meurtre, etc., etc...

Rivaud fit un brusque mouvement, puis retomba anéanti sur son fauteuil.

Bibi continua :

— Vous sentez bien, mon cher beau-père, que les deux pièces originales sont à l'abri de vos atteintes, déposées en lieu sûr, où ni vous, ni vos bons amis Barras et compagnie, ne pourrez mettre le nez. Que voulez-vous? Exécuteur testamentaire et légataire universel de mon ami Grandpré, je tiens à accomplir strictement toutes les clauses de l'acte en vertu duquel il me lègue avec ses nippes sa petite vengeance fort respectable. J'y tiens d'autant plus, que je lui dois cette marque de souvenir, et que ce qu'il exige de moi, au bout du compte, me convient sous tous les rapports. Ainsi donc, mon cher monsieur, ajouta-t-il après une minute de silence, vous avez été pour moi, dur et ingrat la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, c'est à moi maintenant de dicter mes conditions. A chacun son tour dans ce monde, adieu ! Vers cinq heures, je reviendrai. Vous serez plus calme et plus raisonnable, je l'espère.

En prononçant ces derniers mots, M. Bibi sortit de l'air d'un homme satisfait de lui-même.

Dès que Rivaud n'entendit plus le bruit de ses pas, il courut à la porte, la ferma à double tour, prit les papiers laissés sur la table, les parcourut avidement, les yeux hagards et sans prononcer une parole.

Le testament du marquis réglait les affaires de son fils et de sa fille, indiquait la destination qu'il avait cru devoir donner à une partie de sa fortune territoriale aliénée par lui, indiquait son intendant Grandpré comme dépositaire de ce testament, dont trois copies avaient été faites de sa main. L'une avait été brûlée, l'autre était dans les mains de Henri, à qui Jean l'avait rapportée ; la troisième, celle que Grandpré avait décachetée, était restée en son pouvoir.

Dans cette pièce, il n'y avait pas de quoi effrayer beaucoup Rivaud, mais il n'en était pas de même de celle qui émanait de Grandpré.

Ce dernier, dans une longue lettre parfaitement circonstanciée, racontait tout ce qui avait eu lieu à Pazaval, le soir du meurtre et de l'incendie. Il précisait toutes les phases de l'assassinat du marquis et celles du voyage d'Ettenheim. Il disait comment Rivaud et lui s'étaient alliés pour tuer, voler et brûler. Enfin, il concluait en déclarant que, s'il vivait, il exigerait, pour réparation du dommage qui lui avait été causé par son complice, la main de sa fille, et terminait en exigeant de son ami Bibi qu'après sa mort il poursuivît le même projet.

— « Crois-moi, disait-il à ce dernier dans un des paragra-
» phes de cet écrit posthume, si tu ne te donnes pas cette ga-
» rantie avec le Rivaud, tu es un niais. La fille est jolie, bien
» élevée, un peu amoureuse de ce godelureau de Henri ; mais
» elle aura une belle dot, et cela vaut la peine qu'on s'en oc-
» cupe. N'hésite donc pas à faire ce que je t'indique. Rivaud
» ne peut rien refuser à qui connaît sa vie et ses crimes. Si
» tu n'agis pas comme je compte le faire moi-même, tu perds
» la plus belle occasion de posséder une belle fortune, d'as-
» surer ta tranquillité et de posséder une des plus jolies fem-
» mes de Paris. »

Après avoir lu ces mots, le malheureux père de Louise, en proie au plus violent désespoir, ouvrit brusquement son secrétaire, en tira une boîte de pistolets qu'il chargea ; puis, ayant fait jouer les batteries pour bien s'assurer qu'elles étaient

en état, jeta d'abord au feu la copie du testament du marquis. Les flammes du foyer consumèrent en un instant le papier. Il allait faire subir le même sort à la lettre de Grandpré, lorsqu'en tournant la dernière page il crut voir qu'il y avait un post-scriptum qu'il n'avait pas encore lu.

Voici ce post-scriptum de l'intendant :

« Le Rivaud te refusera d'autant moins la main de sa fille, » que, voulût-il se sacrifier pour elle et se faire sauter la cer- » velle, il n'ignore pas combien ce moyen extrême arrange- » rait peu les affaires de la belle Louise et de son cher Henri. » En effet, en le menaçant de divulguer après la mort le meur- » tre du marquis, il se trouve toujours dans la même impasse, » puisqu'il est impossible d'admettre que le Pazaval consente » à épouser la fille de l'assassin de son propre père. »

— Ce misérable a raison, s'écria Rivaud, jetant l'écrit dans la cheminée, ma mort ne ferait qu'empirer la position de ma malheureuse enfant et de son fiancé. D'ailleurs, il sera toujours temps d'en venir là... Oh ! la malédiction de Dieu est sur moi et sur les miens! Le ciel est juste en me frappant, et je le bénirais, s'il épargnait ma fille innocente, que j'entraîne dans mon malheur... Toute ma fortune, mon Dieu! ma vie pour les sauver de la honte et de la douleur !

Il replaça ses pistolets dans leur boîte et versa un torrent de larmes.

En ce moment, on frappa doucement à la porte de sa chambre.

— Qui est là ? s'écria-t-il ; que me veut-on ?

— C'est moi, bon petit père, dit une douce voix ; veux-tu m'ouvrir !

— Toi ! Louise.

— Oui, père.

— Attends.

Le pauvre Rivaud essuya à la hâte ses yeux rougis et fut ouvrir à sa fille chérie.

— Tu étais seul, père ?

— Oui, mon enfant.

— Mais qu'as-tu donc ? mon Dieu ! Que se passe-t-il ? on dirait que tu as pleuré...

— Non, Louise, non ; tu te trompes.

— Je vous dis que si, moi, monsieur. — Fi! le vilain père qui a des chagrins, des tourments, qui verse des larmes, et qui ne veut pas ouvrir son cœur à son enfant!

— Louise, je t'assure que je n'ai rien.

— C'est impossible! Vois-tu? depuis cette maudite lettre d'hier au soir, je ne te reconnais plus, tu n'es plus le même. — Voyons, père, dis-moi ce que tu as; conte à ta petite Louise ce qui cause tes larmes, qu'elle te console ou pleure avec toi.

— Je te répète, mon enfant, que tu es dans l'erreur, je n'ai point de chagrins.

— Enfin, quelle est cette affaire qui t'a forcé d'ajourner notre mariage jusqu'à demain?

— Une affaire d'intérêt, Louise.

— Tu es ruiné?

— Au contraire, tout est réglé à ma satisfaction.

— Ah! tant mieux! quoique la fortune me soit indifférente, j'aurais été fâché pour Henri... C'est donc ce monsieur de ce matin...

— Quoi! tu l'as vu?

— Et il m'a fait bien peur, père; quel sombre visage!...

— C'est un homme d'affaires... il était préoccupé, sans doute.

— Dis plutôt qu'il avait l'air en colère, surtout en sortant de ton cabinet. On aurait dit qu'il venait de se disputer avec toi. C'est pour cela que je suis venue tout de suite. J'avais peur qu'il t'eût cherché querelle.

— Es-tu folle, Louise? Nous nous entendons parfaitement, cet homme et moi.

— Vrai?

— Vrai.

— Alors... père, que font donc ici ces armes? dit Louise s'interrompant brusquement et saisissant la boîte de pistolets... Ah! je vois ce que c'est... tu as un duel. . tu vas te battre... tu ne dis rien. Oh! j'ai deviné, c'est affreux, cela! oh! mon père, jure-moi que tu ne te battras pas, jure-le-moi, je t'en supplie!

La pauvre enfant, les mains jointes, s'était laissée glisser aux pieds de son père et embrassait ses genoux.

— Ma fille! ma Louise, disait Rivaud couvrant de baisers

paternels ses beaux cheveux noirs, rassure-toi! Je te jure qu'il n'est pas question de tout cela...

— Monsieur! dit en entrant un domestique, il y a dans l'antichambre un homme qui désire parler tout de suite à monsieur.

Rivaud frémit, tout son sang reflua vers son cœur.

— Le misérable! pensa-t-il, aurait-il déjà tout dévoilé ?

— Quel est cet homme? Son nom? demanda Rivaud fort inquiet.

— Il dit que vous l'avez chargé ce matin...

— Ah! très-bien, faites-le entrer tout de suite, dit Rivaud.

Le domestique sortit.

— Mon enfant, laisse-moi, reprit Rivaud en embrassant sa fille, tu vois qu'on m'attend.

Louise sortit en cachant ses larmes.

— Eh bien! monsieur, quoi de nouveau? demanda Rivaud à la personne qu'on venait d'introduire.

— Rue Saint-Honoré, 27; c'est là qu'il est allé.

— Merci, cela suffira, continuez cependant vos recherches.

L'homme sortit.

— Jean, qu'on attelle tout de suite, dit Rivaud en ouvrant la fenêtre. O Providence! j'ai bien assez souffert pour que tu viennes à mon aide aujourd'hui! M'as-tu pardonné comme ma victime? Est-ce ta volonté qui l'a conduit chez mon notaire? Les testaments dont j'ai la copie y sont-ils encore?

XV

ENTREVUE ORAGEUSE.

Le lendemain, à cinq heures précises, Bibi fut annoncé par le valet de chambre de Rivaud, sous le nom de Barnabé, qu'il avait repris pour se présenter à l'hôtel.

Rivaud le reçut sans dire un mot, et, lui indiquant un fauteuil, attendit en silence que son ennemi entamât la conversation.

Le domestique se retira; Rivaud lui fit un signe imperceptible qui fut compris, selon toute apparence, car le valet de chambre répondit à ce signe par un clignement de l'œil, et Bibi, tout à la joie d'un triomphe qu'il croyait certain, n'entendit pas la clef de la porte se tourner brusquement dans la serrure.

— Ah! nous voici seuls enfin, dit-il au père de Louise; c'est bien heureux; je croyais que ce grand escogriffe ne s'en irait jamais.

— Tu es un fier coquin! s'écria Rivaud.

— Hein? Qu'est-ce? dit Bibi.

— Comment! je t'avais acheté 50,000 francs le billet de Grandpré, et tu n'as pas trouvé que ce fût assez payé?

— Bah! vous m'en donnerez plus du double.

— Je ne te donnerai pas un sou.

— C'est votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot.

— Alors, tant pis pour vous! vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Un coup frappé avec force à la porte de la chambre interrompit le discours de M. Bibi.

— Qui est là ? cria Rivaud.

— C'est la personne que Monsieur attend, qui demande à parler à Monsieur.

— J'y vais, répondit l'ex-fermier. Attendez-moi un instant.

Et il sortit.

— Je vais fumer une pipe en l'attendant, dit Bibi.

L'absence de Rivaud fut courte, ainsi qu'il l'avait promis. Il revint au bout de cinq minutes tenant en ses mains un paquet qu'il déposa sur la cheminée.

Bibi ne remarqua pas deux choses assez importantes pour lui cependant, la première, c'est que Rivaud n'avait plus le même visage ; la seconde, c'est que la clef tourna sourdement encore une fois dans la serrure, et que c'était Rivaud qui venait de la tourner.

Ils étaient enfermés tous les deux, — enfermés par Rivaud ! et Barnabé ne s'en doutait même pas.

— Ah ! c'est vous ! Voyons, dit-il en se levant, finissons-en une bonne fois pour toutes. Voilà assez longtemps que cela dure. Oui, ou non, avant que je m'en aille.

Bibi mit son chapeau et fit mine de sortir. Prêt à mettre la main sur le bouton de la porte, il se retourna comme pour voir si Rivaud le rappelait. A son grand étonnement l'ex-fermier, le dos au feu, les bras croisés sur sa poitrine, ne soufflait mot.

Bibi tourna le bouton de la serrure.

— Qu'est-ce que cela signifie ? reprit-il, perdant un peu de son aplomb et fixant sur Rivaud pour l'interroger son regard soupçonneux ; prétendriez-vous, par hasard, me retenir ici prisonnier ?

— Peut-être, répondit froidement Rivaud ; essaie de quitter cette chambre sans ma permission.

— Ah çà ! je veux sortir maintenant !

— Tu veux sortir ? Eh bien ! je te dis, moi, que tu ne sortiras pas ! dit Rivaud.

— Prenez garde, ouvrez-moi, ou j'appelle, je fais un esclandre... interrompit Bibi, qui flairait un danger inconnu.

— Tu ne feras rien de tout cela, ce serait peine perdue. Mes ordres seront exécutés trop fidèlement pour que personne

songe à les enfreindre. Ce n'est plus un certain Barnabé qui est mon valet de chambre, c'est un homme sûr et dévoué. Tu es dans l'antre du lion, comme tu disais ce matin, et tu ne le quitteras que dans un état à ne plus faire de mal à personne.

Le calme de Rivaud pendant cette allocution fit comprendre à Bibi qu'il avait été trop loin, qu'il avait commis une imprudence en revenant dans cet hôtel et en laissant à son adversaire le temps de préparer des armes pour le combattre. Cependant son désir de vengeance, la certitude qu'il croyait avoir de posséder des moyens d'action irrésistibles, soutenant son courage, il affecta encore de persifler son ennemi.

— Misérable ! s'écria l'ex-fermier poussé à bout, misérable! oses-tu bien agir comme tu le fais, lorsque j'ai eu la générosité de ne pas te frapper la nuit où tu étais en mon pouvoir, lorsque j'ai dédaigné de te remettre aux mains de la justice après la tentative que tu avais faite sur moi, assassin ! n'as-tu pas de honte !

— Ma foi, non.

— Donne-moi ces papiers !

— Rien du tout ; si tu me pries, c'est que tu vas céder, c'est que tu as peur...

— Alors, puisqu'il le faut absolument, répondit froidement l'ex-fermier ouvrant son secrétaire et tirant ses pistolets de leur boîte, tu vas mourir !

— Bah ! affecta de répondre Bibi grimaçant du bout des lèvres un sourire, tandis que la terreur commençait à le gagner pour tout de bon en voyant le geste et surtout le calme de Rivaud ; — bah! c'est bon pour effrayer des enfants, tout cela.

Rivaud armait ses pistolets.

— Tu n'ignores pas, ajouta Barnabé pâlissant de plus en plus, qu'avec ces papiers...

— Ces papiers, reprit Rivaud jouant avec les batteries de ses armes, ces papiers? les voici !...

Comment ? s'écria Bibi-Barnabé, dont les cheveux se dressèrent sur sa tête.

— Oh ! tu peux les prendre et t'assurer que ce sont bien les originaux de tes copies, ajouta le père de Louise. Tu trouveras même les lettres que tu destinais à ma fille et au colonel de Pazaval.

— C'est impossible ! c'est impossible !

— Là, sur la cheminée, prends, te dis-je ! — Et Rivaud du bout de son pistolet indiquait les papiers à Bibi.

— Tonnerre ! s'écria Bibi en s'approchant, ce sont eux ! mais, comment ?...

— Comment ils sont entre mes mains..., c'est là ce que tu veux savoir, n'est-il pas vrai ? Oh ! mon Dieu, comme ton heure dernière va sonner, je veux bien te le dire.

Tu es un assez habile coquin, fit Rivaud, continuant à jouer machinalement avec ses pistolets dont il tournait de temps en temps, et comme par hasard, le canon du côté de Bibi, — mais, tout habile que tu sois, il te manque, pour lutter avec avantage, un auxiliaire indispensable et que je possède, moi... de l'argent. — C'est le nerf de la guerre et de l'intrigue, vois-tu... En recevant ta lettre hier au soir, j'ai pensé qu'il pouvait m'être précieux de connaître ta demeure. J'ai mis des agents de police en campagne ; ils se sont apostés ; et, comme je savais que tu irais chercher ma réponse à la poste, rien n'a été plus facile que de te suivre de là à ton domicile. De plus, ton notaire est le mien. Comprends-tu ? Pourquoi lui avoir retiré sitôt ta confiance, et ce dépôt qui faisait ta force ? Pendant que tu venais chez moi, mes agents ont envahi ton galetas et saisi les originaux. Les voici.

Bibi commençait à trembler de tous ses membres, il se sentait pris au trébuchet et désarmé.

— J'ai voulu, malgré ton audace et tes crimes, pour te payer le service que tu m'as rendu à Genève et que je ne t'avais pas demandé, te donner une position honorable, afin de te faire sortir de la voie du vice. Je t'ai offert de mettre à ta disposition de quoi vivre plus à ton aise que jamais tu n'avais pu le faire, même avec le produit de tes vols les plus fructueux ; tu as refusé tout cela, préférant me trahir. Maintenant, il ne me reste plus qu'à te tuer.

— Me tuer ? oh ! vous ne ferez pas cela !...

— D'ici à deux minutes, ce sera fait ; si je te laissais vivre, par vengeance tu parlerais peut-être. — Je ne veux pas que tu parles, quoique les paroles d'un misérable de ton espèce n'aient pas grande valeur.

— Grâce ! grâce ! monsieur Rivaud... Je vous promets...

— Allons donc ! tu es fou. — Est-ce que je puis être assez stupide pour te laisser vivre après ce que tu as fait? — Non, pas de grâce pour toi, tu es un coquin trop dangereux. Allons ! procédons par ordre : prends ces papiers !

Bibi obéit la terreur dans l'âme.

— Examine si ce sont les tiens, et si rien n'y manque.

— Rien ! fit le malheureux.

— Très-bien ; jette-les au feu !

— Mais...

— Allons !... obéiras-tu ?...

Les papiers furent en un instant dévorés par les flammes.

— Maintenant il n'existe plus de preuves contre moi. Ta langue seule pourrait me trahir et déshonorer ma fille.

— Oh ! épargnez-moi, M. Rivaud, épargnez-moi : je vous jure que ma reconnaissance...

— Tu plaisantes, sur ma parole... Qu'ai-je à faire de ta reconnaissance ? A genoux, coquin.

Et il le poussa violemment. Bibi tomba en joignant des mains suppliantes. Rivaud lui mit le pistolet sur le front. Le malheureux complice de Grandpré ferma les yeux.

— Mon père ! êtes-vous là ? fit de l'extérieur une voix chérie.

— Au nom de votre fille, dit Bibi, d'un ton suppliant, grâce !...

— Ma fille ! reprit Rivaud, c'est la voix de ma fille !... C'est Dieu qui me défend de verser le sang !... Allons, relève-toi, misérable, et rends grâce à cet ange, car tu lui dois la vie... — Dans un instant je suis à toi, Louise, j'ai encore quelques affaires à terminer.

— Le notaire est là pour le contrat, père.

— C'est bien, fais-le entrer dans le salon, je m'y rends tout de suite. — Voyons, reprit Rivaud s'adressant à Bibi, veux-tu souscrire à mes conditions ?

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez, je le ferai.

— Allons, soit ! écoute-moi. — Prends cet or, — et il lui jeta une bourse assez bien garnie. — L'agent de police qui t'a suivi depuis hier est là dans l'hôtel. — Tu vas partir avec lui. Il va t'emmener au Havre, où tu t'embarqueras immédiatement pour le Brésil. Lorsque tu seras à bord, on te donnera de ma part vingt mille francs.

— Que vous êtes bon, mon Dieu !

— Ne parle pas de Dieu. Dans ta bouche, cela me semble un blasphème. A ton arrivée à Rio, tu te rendras chez une personne dont voici le nom, — il lui tendit un papier. Cette personne te comptera chaque mois, jusqu'à ta mort, une somme de deux cents francs. Ces conditions te conviennent-elles ?

— Oh ! monsieur !...

— Tu ne quitteras plus l'Amérique, et tu ne parleras jamais à qui que ce soit au monde de ce qui s'est passé entre nous. — Tout cela est-il bien convenu, bien arrêté ?...

— Monsieur Rivaud, s'écria Bibi revenant à l'existence, vous êtes mon bienfaiteur. Deux fois vous m'avez conservé la vie quand vous étiez en droit de me l'ôter. Eh bien ! croyez une chose, c'est que, quelle qu'ait été jusqu'ici ma conduite, il y a encore quelque sentiment de reconnaissance dans mon cœur, et soyez bien persuadé que votre généreux pardon, votre bonté à mon égard, vous préserveront mieux que n'auraient pu le faire les menaces les plus légitimes. J'ai vu la mort de près ; je reconnais combien j'ai été coupable ; je veux changer et je changerai. Vos secrets sont aussi en sûreté que si les balles de vos pistolets les eussent cloués dans mon corps.

— C'est bien, fit Rivaud.

Il remit ses armes dans la boîte, alla lui-même ouvrir la porte et sonna. Un domestique se présenta aussitôt.

— Faites venir la personne qui m'attend dans la salle à manger, dit-il.

L'agent de police entra.

— Monsieur, lui dit Rivaud en lui indiquant Bibi, voici votre homme.

— Je suis prêt.

— Vous savez ce qui vous reste à faire ?

— Oui, monsieur.

— Au Havre, vous embarquerez monsieur sur l'*Hercule*, qui est en partance pour le Brésil, et vous lui rendrez la liberté.

Bibi-Barnabé, les larmes dans les yeux, jeta un long regard de gratitude à l'ex-fermier ; — la porte se referma sur les deux hommes...

— Enfin ! s'écria Rivaud, je puis donc respirer pour la pre-

mière fois depuis bientôt huit années... Merci, mon Dieu, merci !

— Papa, viens-tu ? s'écria Louise en entrant ; le notaire attend, tout le monde est réuni.

— Marquise de Pazaval, dit Rivaud, en lui donnant le bras, allons signer votre contrat !

ÉPILOGUE

A TOUT PÉCHÉ MISÉRICORDE.

Par une belle soirée du mois de juin 1817, deux hommes qui se promenaient sur la place du village dépendant autrefois du domaine de Pazaval, s'arrêtèrent à vingt pas d'une petite église, humble et modeste dans sa parure toute nouvelle, car les derniers échafaudages n'étaient pas encore enlevés, et les ouvriers se hâtaient de les soulever du sol, où ils gisaient pêle-mêle, pour rendre la place libre avant la nuit.

Il n'était pas difficile de deviner, rien qu'à voir le dos voûté, la marche pénible, les jambes amaigries, les cheveux blancs de ces deux promeneurs, qu'ils avaient atteint l'un et l'autre un âge fort avancé, et qu'ils auraient bientôt à compter avec la mort.

L'un d'eux surtout (le moins âgé pourtant) semblait très-affaissé et mille fois plus cassé que son compagnon, qui se tenait encore droit, quand il voulait y faire attention.

— Eh bien! mes amis? dit l'un des vieillards en s'adressant aux ouvriers.

— Tout va bien, monsieur le maire, tout va bien.

— Et vous aurez enlevé ces échafaudages ce soir, n'est-ce pas, monsieur Baget? reprit celui qu'on avait qualifié de ce titre respectable en s'adressant au maître entrepreneur, qui s'était approché de lui dès qu'il l'eut aperçu et le saluait avec politesse.

— Nous y ferons tous nos efforts, monsieur le maire, et, s'il le faut d'ailleurs, mes ouvriers ne demanderont pas mieux que de sacrifier une couple d'heures...

— Oh! certainement, dirent les ouvriers.

— Moyennant salaire, bien entendu, mes enfants, et c'est encore moi qui vous serai redevable, reprit le vieillard; car, vous le savez, nous avons demain une grande cérémonie. Monseigneur vient de Verdun bénir notre église, et si tout n'était pas en ordre et propre comme en un grand jour de fête, monsieur le curé serait vivement contrarié.

— A l'impossible nul n'est tenu, répondit l'autre vieillard, que le maire vient de nous présenter, et dont nous connaissons maintenant la profession sympathique, et Monseigneur lui-même excusera...

— Il vaut mieux qu'il n'ait rien à excuser, monsieur le curé, et puisque M. Baget prend tout sur lui et s'engage... N'est-ce pas, monsieur Baget, que vous répondez de faire enlever ce soir tous les matériaux qui encombrent la place?

— Soyez tranquille, monsieur le maire, du moment que cela vous tient si fort au cœur, vous serez content.

— Merci! monsieur Baget... N'oubliez pas le sable...

Les ouvriers reprirent leur travail interrompu, et le contremaître s'éloigna pour continuer à diriger les efforts de ces braves gens.

— Enfin, monsieur le curé, la voilà donc achevée, cette église! s'écria le maire, quand il fut seul avec son compagnon, et c'est demain que monseigneur vient la consacrer, vient la bénir!...

— Ce sera une belle journée pour tout le monde, pour vous surtout qui l'avez fait construire de vos deniers!...

— Vous croyez, monsieur le curé?

— J'oserai même dire, mon cher ami, que j'en suis sûr.

— Vous commettez là, monsieur le curé, une grave erreur.

— Comment... ce n'est pas vous?

— Qui sait?

— Moi, positivement.

— Positivement?

— Sans doute.

— Jugement téméraire! monsieur le curé.

— Ne vous ai-je pas vu, de mes yeux vu, payer les mémoires de M. Baget, ceux du serrurier, du vitrier, les terrassiers, les couvreurs?...

— C'est la vérité : c'est moi qui les ai payés.

— Eh bien! s'écria triomphalement le curé.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que c'est vous qui avez doté le village de cette église qui lui manquait.

— Je n'en disconviens pas; mais ce n'est pas une raison pour que ce soit de mes deniers, comme vous dites.

— Cependant...

— Allons, mon cher curé, je suis tellement heureux, que j'en deviens taquin et contrariant. C'est un petit secret que je me suis réservé de vous faire connaître aujourd'hui même, et dont, du moins, je n'aurai pas à rougir comme des autres que je vous ai confiés.

— Mon digne ami....

— Oh! mon cher et vénérable ami, reprit le maire, ne croyez pas que je me repente de ce qui a été fait. Ce jour-là fut un des plus beaux jours de ma vie, où, tombant à genoux devant Dieu, que vous représentiez si bien, vous, son saint ministre, je m'agenouillai au tribunal de la pénitence pour répandre mon âme ulcérée, souffrante, brisée dans la vôtre si miséricordieuse, si compatissante, si religieuse!...

— N'est-ce pas notre devoir de consoler, Rivaud, et de pardonner?... répondit le curé en lui tendant une main affectueuse.

— Oui, oui, c'est votre devoir, je le sais; mais on le remplit plus ou moins bien. Il est des amis d'élite qui, pour adoucir les chagrins d'autrui, en prennent la moitié; il est des cœurs charitables qui vous aident à porter la lourde croix du remords, et c'est par un effet de la divine Providence que vous vous êtes trouvé sur mon chemin pour adoucir, pour purifier les derniers jours d'une vie trop longtemps souillée de crimes.

— Plus bas, cher ami; si l'on vous entendait....

— Je m'en souviens encore, reprit Rivaud, qui n'avait pas paru remarquer l'interruption du curé; c'était le jour anniversaire de la mort de ma pauvre fille, de ma Louise adorée, que son second enfant entraîna dans la tombe avec lui, pauvre ange qui ne voulut pas mourir seul!...

Ce souvenir était trop vivace encore au cœur du vieillard, car il s'arrêta pour essuyer des larmes que le bon curé vit couler avec peine, aussi affecté lui-même du chagrin de son ami que si c'eût été le sien propre.

— J'avais le cœur brisé. La perte de Louise était pour moi le coup de la mort. J'y voyais un effet de la colère divine, et le commencement d'une expiation trop rude à supporter. Vous, mon ami, vous seul m'avez deviné. Vous comprîtes que ma douleur n'était pas une de ces tristesses vulgaires que le temps emporte avec lui, et, dans votre bonté, vous vîntes à mon secours. J'allais succomber au désespoir, ce fut votre main qui me retint sur le bord de l'abîme. Oh! merci mille fois, que Dieu vous récompense comme vous le méritez!...

— Je suis déjà bien récompensé au delà de ce que j'ai fait, Rivaud, répondit le curé, et vous avez tort de me parler ainsi. Si je ne savais que c'est l'amitié que vous me portez, amitié dont je suis fier, croyez-le bien, comme d'une conquête précieuse, qui vous dicte vos paroles, je ne vous pardonnerais pas de m'adresser de pareils compliments, capables d'exalter en moi l'orgueil qui fait le fond de toute créature humaine, et qui sommeille en nous comme un germe de perdition, pour se réveiller au moindre éloge. Oui, Dieu m'a rendu au centuple ce que je lui ai prêté, ma voix pour vous consoler et vous encourager dans l'affliction, mon cœur pour vous aimer.

Voyez, Rivaud, tout autour de nous, les marques de sa munificence. Grâce à vous, nos enfants ont une école où ils apprennent à lire et à écrire; la misère a fui de notre village où vos bienfaits cachés (je vous garde le secret, mon ami) s'exercent sans relâche; voici l'église achevée! l'église! un temple pour le Seigneur! un asile pour les larmes et les prières!... Depuis dix ans que les travaux en sont commencés, personne ne chôme chez nous; il y a de la besogne pour chacun, et par conséquent de la joie dans tous les cœurs de ces braves gens;

du pain à la maison, des habits propres et chauds sur le corps de leurs enfants; et c'est à peine si l'église est achevée, que vous, bienfaiteur infatigable de notre pauvre endroit, vous parlez déjà de fonder un hospice pour nos pauvres malades.

Pensez-vous donc que je n'aie pas le droit d'être fier d'un pareil résultat, et qu'il faille encore bien des paroles pour éveiller en moi de mauvais sentiments d'orgueil?

— Tout cela, monsieur le curé, est bien peu de chose, en vérité; et si vous saviez avec quel plaisir je m'occupe d'assurer le bien-être de ma commune, vous comprendriez que je ne vous ai pas encore assez remercié de m'avoir suggéré ces nobles idées.

— Permettez, mon cher Rivaud; quant à l'école, je n'en disconviens pas, l'idée m'en est venue tout de suite, dès mon arrivée dans ce pays, il y a bientôt douze ans de cela.

— Douze ans déjà!

Mon Dieu! oui. Le temps bien employé ne se laisse pas compter. Comme je vous le disais donc, l'idée de bâtir une école me vint tout de suite, et ce fut la cause première de notre intimité.

— C'est, ma foi! vrai.

— Comme ma tête travaillait à ce sujet, et mon ambition ne pouvait aller jusqu'à songer à une église, Nicolas Thiébaut, ce brave fermier que nous avons eu le malheur de perdre il y a deux ans, me parla de vous comme d'un homme puissamment riche, et qui n'aurait qu'à faire un signe, à dire un mot, pour me donner cette satisfaction tant désirée.

— Est-ce qu'il me croyait véritablement disposé?...

— Au contraire, mon ami, et c'est ce qui me poussa précisément à tenter une démarche qu'il me représentait comme inutile. Peut-être, s'il m'eût fait entendre que j'obtiendrais facilement de votre générosité l'argent nécessaire à bâtir l'école, aurais-je hésité (toujours l'orgueil!) à passer le seuil de votre riche maison; mais comme il me donnait à penser que je pourrais au contraire être mal accueilli, repoussé, chassé....

— Chassé!... il a dit cela!...

— Il l'a dit, mon cher ami, ou à peu près.

— C'est vrai, ajouta Rivaud; je lui avais fait autrefois de telles menaces, à lui et aux gens d'ici, lorsqu'ils ont brûlé ma

ferme, qu'il ne pouvait me supposer des intentions bien chrétiennes.

— Eh bien! c'est à cause de cela que je vins vous trouver. Dieu est grand! m'écriai-je, et je puis bien, pour son service, endurer quelque rebuffade. Il n'y a pas d'affront à mendier pour de pauvres petits enfants privés d'école; j'y veux aller: que sa volonté soit faite! — Et je frappai à votre porte.

— Je puis vous l'avouer, mon cher ami, interrompit Rivaud, aujourd'hui que nous sommes liés d'une étroite amitié que la mort seule doit dissoudre, à votre vue, je fus vraiment tenté de....

— Tranchons le mot : de me jeter à la porte, n'est-ce pas?

— Justement.

— Je m'en aperçus bien, vraiment; car votre réception....

— Fut moins qu'amicale, je le confesse. Ce que c'est pourtant que de nous! Je ne sais, si ce jour-là, j'étais plus mal disposé qu'un autre, ou si le reste d'un vieux levain dont était pétri mon cœur endurci fermentait encore; peut-être m'apparûtes-vous comme un juge, inflexible comme le remords, sombre comme la conscience. Toujours est-il que je me sentis secoué jusqu'au fond des entrailles, et que le sang me monta à la gorge comme s'il allait m'étouffer, de façon que, soit crainte ou colère, je vous reçus fort mal.

— Oui, vous paraissiez souffrir cruellement. Votre visage était enflammé, vos poings se crispaient, votre œil courroucé lançait des éclairs; mais je m'aperçus que l'irritation vous mettait dans ce triste état. Je ne sais quelle inspiration de là-haut jeta dans mon âme inquiète la révélation de vos angoisses; mais, dès ce moment, je me jurai à moi-même de vous sauver et de vous rendre le repos.

— Ah! mon cher curé, vous êtes trempé comme les martyrs.

— Je ne crains pas la mort, c'est vrai, Rivaud. Je l'ai vue de bien près et bien des fois, pendant la Révolution; mais toujours elle m'est apparue comme une libératrice et une amie.

— C'est l'effet qu'elle produit sur les honnêtes gens, sur les consciences tranquilles, sur les âmes pures!...

— Enfin, j'obtins mon école! reprit gaîment le bon curé sans répondre à son ami.

— Ce n'est pas sans peine.

— Vous n'en eûtes que plus de mérite, mon cher maire.

— Comment! c'est moi qui en ai eu le mérite, dites-vous!

— Sans doute, et je le dis avec intention. Qu'est-ce que j'ai eu à faire pour l'obtenir, moi? à la demander, à la demander encore, et toujours, pendant un an, c'est vrai; mais était-ce donc si difficile? et faut-il me faire gloire d'avoir supporté sans découragement quelques refus?...

— Vous êtes bien modeste, mon cher curé.

— Je suis logique, voilà tout, et vous allez me comprendre. J'ai donc eu de la persévérance, et je n'ai pas dévié de mon but. Mais vous, mon pauvre ami, que vous avez dû souffrir pour en arriver à ce point d'empire sur vous-même, de terrasser le démon qui vous obsédait et de le fouler aux pieds! Quelle lutte, et comme je vous admire! que de courage il vous a fallu pour en arriver là! Vous Rivaud, vous le meurtrier! le révolutionnaire! le grand coupable! accorder à un pauvre curé de campagne une école pour les petits enfants!.... abaisser votre richesse devant ma pauvreté! vos habits devant ma soutane! Dès ce moment, vous m'apparteniez, Rivaud, et Dieu, qui vous voyait, a dû vous absoudre dans sa miséricorde!

— Vous ne m'avez jamais parlé ainsi, dit Rivaud étonné.

— A quoi bon? Pourquoi l'aurais-je fait? reprit le curé, puisque, à partir de ce jour mémorable, vous n'avez plus quitté la bonne voie. Ah! si je vous avais vu broncher, vous arrêter dans votre marche, fléchir dans vos belles résolutions, peut-être aurais-je, pour flatter votre vanité refroidie, cherché à réveiller, par des éloges indiscrets sur votre conduite de la veille, le désir d'en mériter de nouveaux le lendemain. Mais vous êtes un homme de fer, mon cher ami, et quand vous vous tracez une ligne à suivre, rien ne peut vous en faire dévier. Votre cœur débordait de charité, je vous laissai faire, remerciant Dieu qui vous accordait tant de bonnes inspirations.

— Ah! mon cher ami, c'est que, quand on a commencé à faire résolûment le bien, cela semble si bon qu'on n'a plus envie de s'arrêter. Et puis, j'avais tant à cœur de me faire pardonner, que j'aurais cru, que je crois encore n'en pouvoir faire assez. Tenez, mon cher ami, il faut que je vous dise aujourd'hui, en face de cette église que je verrai bénir demain, à cette heure où le soleil qui se couche nous inonde de ses

derniers rayons, le travail lent et pénible qui s'est fait en moi depuis notre première entrevue.

— Cela m'intéressera au dernier point, mon bon ami.

— Ecoutez donc, et jugez vous-même si je dois être calme et satisfait en ce moment. Vous connaissez mon histoire. Je vous l'ai dite sincère, franche, entière, sans chercher à déguiser mes erreurs, à atténuer mes fautes, à amoindrir mes crimes! N'y revenons plus. Lorsque j'eus marié ma pauvre Louise, je crus que le bonheur n'allait plus me quitter et que j'étais entré au port de l'oubli et du calme. Point du tout. Point du tout. La vue de Henri de Pazaval me donnait des vertiges; car elle me rappelait non-seulement le crime que j'avais commis sur sa personne et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, voulut bien rendre inutile; mais encore son digne père, ce noble et fier seigneur que j'assassinai si lâchement! son père mort, lui! de ma main!.... Henri, qui a toujours ignoré, mon ami, cette infamie horrible, était plein d'affection, d'égards, de respect pour son beau-père. Mais sa bonté même était une torture pour moi, si bien que je détournais les yeux quand il s'approchait, et que je le fuyais comme un remords. C'était un supplice terrible et qui devint intolérable, si bien que, pour y couper court, je résolus de quitter Paris, d'abandonner mon hôtel à mes enfants, et d'aller habiter tout seul à la campagne. Ma résolution bien prise, il ne me restait plus qu'à choisir le lieu de ma retraite. Trop loin, c'était l'exil; trop près, la tentation; je ne savais que faire. Ma fille, à qui je parlais un jour, comme d'une chose bien arrêtée, de mon prochain départ, après toutes les tentatives que lui suggéra sa tendresse pour me retenir, tentatives inutiles, vous le pensez bien, me parla de ce pays la première. Je repoussai d'abord loin de moi cette idée qui me semblait funeste, mais peu à peu je m'y accoutumai, et je finis même par l'adopter sans trop de souci.

— C'est à Pazaval que ma mère repose, mon cher papa, me disait souvent Louise, c'est là que nous devons la rejoindre tous. D'ailleurs, j'aimerais à vous voir retourner là-bas! Qui vous empêcherait de rebâtir notre ferme? Henri et moi, nous avons laissé de bien doux souvenirs à Pazaval, nous y retournerons avec plaisir.

— Eh bien! oui, lui répondis-je un jour, oui, Louise, je

retournerai à Pazaval! Et voici dix-sept ans de cela, mon cher curé, et j'y suis encore!

— Et vous y resterez toujours, Dieu merci!

— Jusqu'à la mort, mon ami, n'en doutez pas.

— Longtemps encore, Rivaud.

— A la volonté de Dieu! Dans le commencement, j'avoue que les ruines du château, les rencontres que je faisais souvent de plusieurs camarades d'autrefois, de Jean Legris, de Nicolas Thiébaut et de quelques autres, qui me regardaient de travers plus souvent qu'il ne fallait pour m'être agréable, puis, la solitude où je me trouvais, l'absence de ma fille et le souvenir surtout, ravivé à chaque instant par mille détails insignifiants pour tout autre que pour moi, tout cela me donnait plutôt l'envie de retourner à Paris que de continuer à résider ici. Pour éviter la solitude, je cherchai bravement à me créer des occupations. Docile aux désirs de mon enfant, je rebâtis ma ferme et en commençai l'exploitation sur une grande échelle, et quant aux propos qui se tenaient à demi-voix sur mon compte, je fis la sourde oreille et cela me réussit. Quand on vit que je vivais comme un loup, ne demandant rien à personne, ne bravant personne, mais rude au labeur comme autrefois et penché sur mes terres sans lever le nez sur celles des autres, on me laissa tranquille..... Malgré tout, mon cher curé, je n'étais pas heureux. De Charybde j'étais tombé en Scylla. Je n'avais plus devant les yeux le visage du jeune marquis de Pazaval (on commençait à l'appeler ainsi à l'armée), mais je vivais au pied de la tombe de son père que j'avais creusée, et j'étais privé de ma fille bien-aimée. Le désespoir me gagnait. Ce fut alors que vous vîntes. Notre première entrevue, s'il vous en souvient, fut orageuse, mais je finis par céder à l'attrait de votre douce conversation, qui me semblait une musique pleine d'harmonie; votre modestie, votre courage, vos vertus me séduisirent, et vous eûtes votre école.

— Et chacun vous bénit comme le bienfaiteur de Pazaval!

— Pas tout de suite, mon cher curé, pas tout de suite. Il y eut d'abord plus de surprise que de reconnaissance. On doutait de l'école, tant qu'elle n'était pas bâtie. Cela leur semblait si étrange, qu'un *richard* (c'est le nom qu'ils me donnaient d'habitude), un parvenu, un révolutionnaire comme moi, s'oc-

cupât de pareils détails et songeât aux intérêts de la commune, qu'on se refusait à y croire. Il fallut toute l'autorité de votre parole et l'évidence du fait pour les convaincre.

— C'est la vérité, je ne puis le nier.

— N'est-ce pas? Et même l'école bâtie, ne vous rappelez-vous pas qu'on eut toutes les peines du monde à y envoyer les enfants?

— Les paysans sont ainsi faits, mon cher Rivaud. Tant qu'ils ne sont pas sortis de leur village, le progrès leur semble un piége, et dans leur routine méfiante, ils adoptent plus volontiers les rigueurs auxquelles on les a habitués depuis leur enfance que les bienfaits nouveaux dont ils ignorent la portée.

— Je l'ai éprouvé pour mon école. Enfin, Dieu merci! la confiance finit par venir, et leurs enfants reçurent l'éducation simple et nécessaire que je leur fis donner. Mon cœur en éprouva, je l'avoue, un grand soulagement, et pourtant je ne pouvais chasser la tristesse, l'ennui que j'avais apportés ici avec moi. C'est que le secret de ma honte passée m'étouffait. Cinq années s'étaient écoulées depuis mon retour. Nicolas Thiébaut, qui était devenu maire de Pazaval, et qui m'avait battu froid depuis longtemps, se rapprocha de moi le premier. Les autres suivirent son exemple, et l'estime de tous m'environna. Ce fut ma première récompense. Vous-même, mon cher curé, sembliez déjà me traiter avec une vive affection, et je me sentais porté vers vous de toute mon âme, quoique cependant je ne pusse me décider encore à vous accorder une confiance absolue. Vous m'entendez, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Vous aviez le désir, mais non la force.

— Exactement. Je luttais sans pouvoir me vaincre; je marchandais avec ma conscience, et lui tenais la dragée haute, comme on dit. Mon orgueil combattait avec le remords et l'emportait logiquement. En effet, pourquoi me serais-je librement et volontairement abaissé, quand tout m'élevait? Pourquoi me serais-je livré quand j'étais libre? Le marquis de Pazaval, seul maître de mon secret, m'avait pardonné, et sa présence ne venait pas réveiller en moi le remords assoupi. *L'autre* était mort, ma fille était heureuse; une petite fille, ange adorée, née dix-huit mois après son mariage, doublait son bonheur; à Pazaval, on m'aimait, on m'estimait du moins, que pouvais-je

désirer de plus? Ne devais-je pas croire que Dieu m'avait pardonné et qu'il me croyait assez puni de mes crimes par les tribulations et les douleurs que j'avais endurées? Donc je me taisais encore. Il fallut le coup de foudre dont il frappa ma tête orgueilleuse pour me courber à jamais sous sa verge divine. Je veux parler de la mort de ma fille, de ma pauvre Louise!....

— C'est un douloureux souvenir que vous évoquez là, mon ami.

— Dix années, monsieur le curé, ont passé sur mon front depuis ce jour-là, et je pleure, vous le voyez, en y pensant. Oh! cette fois, j'étais vaincu. La justice céleste, pour être lente, n'en est pas moins terrible, et Dieu me frappait dans mon enfant. Oui, oui, je fus vaincu!.... Je m'humiliai, je tombai à vos pieds, et je vous dis tout.... mes crimes, mes remords, la lutte que je soutenais contre l'orgueil et la honte, mon désespoir, ma défaite!....

— Vous ne vous en repentez pas, Rivaud...

— Moi! me repentir de ce qui fait ma force et ma consolation! Non pas. Si je me repens d'une chose, c'est d'avoir attendu si longtemps, car depuis ce jour-là je vis en paix avec ma conscience, grâce à vos paroles consolatrices, et j'attends avec une espérance toute chrétienne le jour de la mort qui doit me réunir à ma fille pour l'éternité!...

Il y eut entre les deux vieillards un moment de silence. Rivaud se recueillait, le curé n'osait troubler sa méditation. Bientôt cependant l'ancien fermier releva la tête qu'il avait plongée dans ses mains amaigries, et remarquant que son ami le regardait avec des yeux pleins de tendre sympathie, il le remercia d'un affectueux regard et reprit son récit :

— Ce fut le général Duperron qui, de retour à Paris, après Friedland, voulut m'apporter lui-même cette mauvaise nouvelle. Il ne fallut rien moins que sa présence et les marques d'un dévouement admirable et d'une douleur comme celle qu'il ressentait lui-même, pour calmer mon désespoir. Quelle âme que celle de cet homme! mon cher curé, et qui ne se serait senti touché, ému, en voyant pleurer ce héros que la vue des champs de bataille laissait insensible! Faut-il que nous l'ayons perdu si tôt!

— Ce fut un grand malheur pour la sœur de votre gendre!

— Un malheur irréparable pour nous tous ! C'est à Wagram qu'il trouva la mort, en chargeant les Autrichiens à la tête de sa division. Il y a de cela huit ans, et la plaie saigne toujours dans mon cœur, aussi vive que le premier jour. Que de débris autour de nous, mon cher curé, et qu'il est triste de vieillir, condamnés que nous sommes à voir tomber l'une après l'autre dans la tombe les têtes les plus chères ! Sa mère, cette brave et honnête femme, qui s'était fait un Dieu de ce fils, ne survécut que quelques mois à sa perte, et ce fut un bonheur assurément, car la vie ne pouvait plus avoir pour elle que des larmes et de l'amertume !

— Et la sœur du marquis, que devint-elle ?

— Comme elle était mère, elle trouva dans son cœur la force de survivre à son mari qu'elle adorait : elle se retira chez son frère pour se consacrer à l'éducation de son fils et de sa nièce Henriette, ma petite-fille. Après la mort de son ami, de son frère le général Duperron, Henri, dégoûté du service militaire depuis la mort de sa femme, et qui n'avait consenti à rester dans les rangs de l'armée que pour s'étourdir et sur les sollicitations du général, Henri, malgré toutes les instances de l'Empereur qui l'estimait au dernier point, donna sa démission et revint ici, à Pazaval, dans ses terres, pour pleurer, dans la solitude et le calme du repos, ses espérances brisées, sa femme morte. Laure de Pazaval l'y suivit, et tous deux vécurent comme vous le savez, au milieu de nous jusqu'en 1815, faisant le bien sans ostentation et priant pour le repos de ceux qu'ils avaient perdus. Par leur ordre, le corps du général et celui de sa mère furent transportés à Pazaval, ensevelis à côté de celui de ma fille ; et le frère et la sœur, vec les petits-enfants, venaient souvent s'agenouiller sur leurs tombes... Il y a deux ans, le colosse disparut dans une tempête. Le roi Louis XVIII nomma le marquis de Pazaval, mon gendre, pair de France, et soit que la douleur de Henri fût calmée... soit plutôt, et la charité m'ordonne de le penser, que l'inaction d'une existence inutile lui pesât, et qu'il songeât à l'avenir de sa fille Henriette et de son neveu Gustave, il accepta la dignité qu'on lui offrait, et retourna avec sa sœur à Paris, où l'appelaient son nouveau titre, les devoirs qu'il lui imposait, et l'éducation des deux enfants.

— Et ce brave homme... cet honnête serviteur... dont vous m'avez entretenu quelquefois ?

— Vous voulez parler de Jean le manchot ? Oh ! celui-là ne voulut jamais revenir par ici.

— Pourquoi cela ?

— Je vous répondrai franchement. Jean ne pouvait me voir en face. Vous vous doutez bien du motif d'une pareille répulsion. Il ne me pardonna jamais, quitta l'hôtel aussitôt après le mariage de son maître, et demanda qu'on le fît entrer aux Invalides. Ce fut une chose facile à obtenir, grâce à l'intervention du général et à l'appui de mon gendre. D'ailleurs, le brave garçon avait tous les droits imaginables à cette faveur, puisqu'il avait fait les campagnes d'Italie et d'Egypte avec Bonaparte, qu'il avait été nommé sergent, et que la perte de son bras était la seule cause de sa retraite. Je crois qu'il y est mort il y a quelques années.

— Voilà bien des morts en peu de temps, et comme vous le disiez tout à l'heure, il est parfois cruel de vieillir.

— Surtout parce que la vieillesse appelle le repos, que le repos, c'est l'inaction, et qu'avec l'inaction, les souvenirs et les pensées deviennent plus sombres, les regrets plus cuisants. C'est pour cette raison qu'après la mort de Nicolas Thiébaut, je m'etais fait nommer maire de Pazaval. En acceptant ces fonctions honorables, je n'aspirais pas tant à m'élever au dessus de mes concitoyens qu'à éviter l'oisiveté et à chercher des distractions à mes chagrins de famille. La ferme étant devenue trop lourde à gérer pour moi, je la mis en bail et je me consacrai de toutes les forces de mon esprit au bien-être des paysans de mon village.

— Ce fut une bonne pensée à laquelle j'applaudis, si vous vous le rappelez, quand vous me sondâtes là-dessus, et je crois qu'aujourd'hui il n'est personne ici qui ne pense comme moi.

— Tant mieux, monsieur le curé, tant mieux ! Mon seul désir était de poursuivre la route que vous m'aviez tracée, et je mourrai content si vous venez me répéter au moment suprême que j'ai réussi.

— Je n'attendrai pas ce moment là, que je crois bien éloigné encore, pour vous le répéter, mon cher ami. Vous êtes le bienfaiteur de cette commune, et votre nom ne périra jamais.

Les routes améliorées par vos soins, l'école fondée, cette église .. qui a dû vous *coûter les yeux de la tête...*

— Ah! nous y voilà revenus! interrompit Rivaud avec un fin sourir

— Jusqu'à preuve du contraire, je soutiendrai...

— Eh bien! rentrons; le soleil est couché, l'air commence à devenir frais; je crois qu'il vaut mieux que nous poursuivions cette conversation chez moi qu'ici, quoi qu'à vrai dire, j'aie de la peine à me séparer de mon église!...

— Et vous me donnerez cette preuve?

— Je vous la donnerai, incrédule!

Les deux amis reprirent, bras dessus bras dessous, aussi vite que le permettait leur âge avancé, la route qui menait chez le maire de Pazaval. Lorsqu'ils furent installés devant la table, sur laquelle la servante plaça deux verres, une carafe d'eau fraîche et un flacon de cassis (c'était la liqueur favorite du curé), Rivaud pria sa ménagère, qui se disposait, suivant son habitude, à tricoter près de son maître, par économie de lumière, de se retirer dans sa cuisine, et celle-ci comprenant à demi-mot que son maître avait à causer d'affaire, obéit non sans grommeler entre ses dents.

Les deux vieillards restèrent seuls.

Rivaud ouvrit son secrétaire, en tira un vieux portefeuille, et de ce portefeuille deux lettres qu'il plaça sur la table.

— Avez-vous vos lunettes, monsieur le curé? dit-il.

— Mes lunettes? pourquoi faire?

— Interroger n'est pas répondre. Dites-moi d'abord si vous les avez.

— Sans doute, je ne sors jamais sans les prendre.

— Eh bien! vous allez me faire le plaisir de lire ces chiffons de papier, qui vous éclairciront bien des choses.

— Volontiers. Par lequel commencerons-nous?

— Par celui-ci, s'il vous plaît.

Le curé mit ses lunettes sur son nez, ouvrit l'un des papiers jaunis que le maire avait placés sur la table et lut ce qui suit :

« En vue de Rio de Janeiro, 1799.

» Monsieur,

» Je suis désolé d'avoir à m'acquitter d'une bien triste mis-

sion. Nous venons de perdre M. Barnabé, l'un de nos passagers et votre ami, je crois, ou votre parent, puisque c'est à vous qu'il écrit à son lit de mort, et qu'il me prie de vous adresser ses dernières volontés, ci-jointes sous ce pli, que vous recevrez en même temps que ma lettre. C'était un bien brave homme, triste et doux, qui ne parlait guère et passait tout son temps à réfléchir. Depuis deux mois que nous étions en mer, quand le malheur arriva, il avait rendu à chacun de nos hommes mille de ces petits services qui ne sont rien et qui sont tout : aussi chacun l'aimait et se serait fait couper en quatre pour lui. Malheureusement tout est fini, nous n'avons plus à lui donner que des regrets.

» Ce qui les augmente encore, monsieur, c'est la façon glorieuse dont il est mort, en voulant sauver un jeune mousse tombé à la mer par un gros temps. Il faut qu'il se soit heurté à un roc caché à fleur d'eau pour s'être si malheureusement cassé la jambe. Le navire filait huit nœuds en ce moment, la bourrasque était assez violente, et je n'ai pu m'assurer du fait. Le canot de l'*Hercule* recueillit en une seconde le mousse et son sauveur; mais à la suite de l'amputation que le chirurgien a crue nécessaire, M. Barnabé est mort hier matin. Son corps a été jeté à la mer.

» Je joins à ma lettre, monsieur, un bon de vingt mille francs payable à vue sur la maison Gasteiller et Cie. banquiers à Paris, rue du Helder, ayant reçu moi-même cette somme des mains de M. Barnabé, ainsi que la lettre qu'il me priede vous adresser.

» Je regrette, monsieur, d'avoir à vous écrire dans une circonstance aussi fâcheuse, et vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considération,

» Georges VERDIER,
Capitaine de l'*Hercule*. »

Monsieur Rivaud, en son hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

— Voilà une lettre qui ne nous apprend pas grand'chose jusqu'à présent, mon cher Rivaud, relativement à votre église.

— C'est la vérité, mon cher curé, mais la seconde vous en apprendra davantage.

— Lisons-la donc vite. Je brûle d'éclaircir ce mystère.

En disant ces mots, le curé prit la seconde lettre, qui était écrite par Barnabé lui-même.

« A bord de l'*Hercule*, 1799.

» Monsieur,

» Je file un mauvais coton, comme on dit, et je crois que l'heure est venue pour moi d'aller régler mes comptes définitifs. Il faut vous dire que j'ai eu le malheur de me casser la jambe en voulant repêcher un jeune bambin qui s'était laissé *nettoyer* par la lame. Je vous avais promis, monsieur, à mon départ, de devenir honnête homme, je suis bien fâché de n'en pas avoir le temps, car je crois que ce n'était pas un mauvais début que celui-là, et que vous serez content.

» De toute manière vous devez l'être, car je file mon nœud toutes voiles dehors, comme dit le vieux Carolus, le matelot de quart auprès de moi. Demain il y a tout lieu de supposer qu'il ne restera plus personne. Votre secret mourra donc avec moi, et... vous voilà tranquille. C'est une bonne affaire pour vous, comme vous voyez, et pour qu'elle soit meilleure, je remets au capitaine Verdier la somme que j'ai reçue de vous, pour qu'elle vous soit rendue comme de droit, et que vous m'en donniez quittance là-haut, n'en ayant probablement plus besoin sur cette terre. Quand je dis sur cette terre, je me trompe, puisque nous sommes en pleine mer, et que mon cercueil et mes funérailles ne coûteront guères plus de trente sous, prix du boulet qu'on attachera à ma gueuse de carcasse. Je pensais d'abord à retenir quelque chose pour me faire enterrer convenablement au Brésil, sur le plancher des vaches; mais le matelot Carolus, qui ne mâche guères ses expressions, le vieux loup de mer, m'a dit carrément la vérité, et je sais à quoi m'en tenir positivement. J'ai donc laissé votre magot intact, et je vous le renvoie. Seulement j'y veux faire une petite addition, le gonfler au lieu de le vider, et pour vous prouver ma reconnaissance, vous faire cadeau d'une centaine de mille francs.

— C'est le délire, observa le curé; ce garçon était fou. Cent mille francs! comme il y va!

— Pas si fou ! continuez. Vous allez voir.

— C'est bien étrange ! murmura le bon curé en reprenant sa lecture.

« C'est un secret dont le hasard m'a rendu maître, et je vous en fais cadeau. Sachez donc que l'intendant Grandpré, au moment de sa fuite avec vous de Pazaval, avait cent mille francs à lui, cachés dans son réduit, que cet argent a été enfoui sous les décombres du château, et qu'il y est encore. C'est Grandpré qui le disait à Jeannette un quart-heure avant de mourir, et c'est moi qui l'ai entendu s'en vanter. Je ne vous cacherai pas cependant que j'ai fait moi-même des recherches et qu'elles ont été inutiles; mais la raison en est probablement que le paysan qui m'a donné des renseignements sur la demeure de Grandpré m'a donné de fausses indications. Vous serez plus heureux, j'en suis sûr, et vous trouverez le trésor. Disposez-en, je vous le donne ; vous en ferez meilleur usage que moi. Seulement. si je meurs (ce que le capitaine de l'*Hercule*, à qui je donne votre adresse, m'a promis de vous faire savoir) faites dire avec cet argent quelques messes pour le repos de mon âme. Vous obligerez votre respectueux,

» BARNABÉ. »

— Et cet argent? demanda le curé en regardant Rivaud.

— Je l'ai trouvé.

— En vérité !

— Et c'est avec lui que j'ai fait bâtir cette église où, suivant le vœu du donataire, on dira à perpétuité une messe pour le repos de son âme.

— Le pauvre garçon l'a bien mérité !

— Sa mort rachète bien des fautes, monsieur le curé.

— Et nous prierons Dieu pour qu'il lui pardonne.

— Vous voyez à présent que ce n'est pas de mes deniers...

— Mais l'église a coûté plus que cela.

— Sans doute... sans doute. Mais si vous joignez à cette somme de cent mille francs celle que Bibi m'a renvoyée, et qui lui appartenait, vous ne serez pas loin de compte. Je dois bien encore quelques dizaines de mille francs à M. Baget, mais c'est M. le marquis de Pazaval qui les paiera; car, mon cher curé, c'est

plutôt lui que moi qui a fait bâtir cette église. Le trésor de Grandpré, provenant de ses exactions et de prélèvements un peu trop forcés sur la caisse de ses maîtres, ne m'appartenait pas. Je le rendis à mon gendre qui m'en fit don pour m'aider dans mes projets. Voilà l'histoire de mon église qui est maintenant la vôtre.

Le lendemain de grandes cérémonies furent célébrées, l'église fut solennellement consacrée et bénite. Ce fut fête au village. Rivaud, maire de Pazaval et fondateur de l'église, donna un grand dîner à ses amis et se prodigua comme un jeune homme. Pendant le service, il gagna du froid et ne s'en aperçut pas. La journée se passa bien, mais le lendemain il toussait fort, et le médecin, appelé par la prudente domestique, déclara que c'était une fluxion de poitrine.

Trois jours après, Rivaud était mort.

Dans son testament, il laissait toute sa fortune à sa petite-fille Henriette, disposant toutefois de quarante mille francs pour la construction d'un hospice qui porterait son nom, et d'une rente viagère de douze cents francs en faveur du curé.

FIN DU MARQUIS DE PAZAVAL

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

4